CRILCQ Premières approches

Sous la direction de
MICHELINE CAMBRON,
MYRIAM CÔTÉ et ALEX GAGNON

Les journaux québécois d'une guerre à l'autre

Deux états de la vie culturelle québécoise au XXe siècle



LES JOURNAUX QUÉBÉCOIS D'UNE GUERRE À L'AUTRE

Collection « Premières approches »

LES AUTEURS

Karine Bissonnette
Micheline Cambron
Sarah Cameron-Pesant
Myriam Côté
Marie-Eve Dionne
Mélanie Fournier
Alex Gagnon
Renaud Lamy-Beaupré
Gabrielle Larivière
Eve Léger-Bélanger
Cécile Morel
Adrien Rannaud
Hubert Sabino
Laura Shine

Sous la direction de
MICHELINE CAMBRON,
MYRIAM CÔTÉ ET ALEX GAGNON

LES JOURNAUX QUÉBÉCOIS D'UNE GUERRE À L'AUTRE

Deux états de la vie culturelle québécoise au XXe siècle

Codicille éditeur

La publication de ce livre a été rendue possible grâce à l'appui
du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature
et la culture québécoises (CRILCQ), site de l'Université Laval.

Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Révision : Viviane Asselin et Isabelle Bouchard
Conception graphique : Bleuoutremer

© Codicille éditeur, 2018
ISBN : 978-2-924446-05-8
ISBN PDF : 978-2-924446-06-5

PLONGER DANS LA PRESSE. POUR UNE SAISIE GLOBALE DE LA VIE CULTURELLE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Micheline Cambron et Alex Gagnon

CRILCQ – Université de Montréal

Myriam Côté

Université de Montréal

> On ne saisit que ce dont on a transgressé l'étrangeté, on n'appréhende que ce dont on s'est fait soi-même le sujet.
>
> Fernand Dumont,
> *Le sort de la culture*

Le présent ouvrage est issu de travaux menés sur plusieurs années dans le cadre d'un séminaire pluridisciplinaire qui visait à dégager le rôle de la presse dans la vie culturelle québécoise durant la période de l'entre-deux-guerres. L'idée de ce séminaire est née du désir d'inviter les étudiants à s'immerger dans la matière même de la presse, de façon à en tirer autre chose qu'une collection de données sur la vie culturelle et à penser la manière dont les lecteurs de l'époque faisaient face à une masse d'informations qui constituait pour eux un environnement offert comme une totalité. Nous connaissons très mal au Québec, du moins pour le XXe siècle, la contribution des journaux à la vie culturelle. Nos journaux sont de vastes cimetières discursifs. Malgré les travaux précurseurs d'André Beaulieu et Jean Hamelin (1984 et 1985) et de Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (1973), et quelques rares articles et monographies – sur *Le Jour*

et *La Presse,* entre autres[1] –, notre connaissance des journaux de la période est étonnamment pauvre. Plus généralement, il faut le dire tellement cela est étonnant, il n'existe aucun travail substantiel sur *La Patrie* ou *Le Canada,* peu de choses sur les périodiques régionaux en dehors des monographies régionales de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) et de l'Institut national de recherche scientifique du Québec (INRS)[2], presque rien sur la multitude des périodiques spécialisés, si l'on excepte les travaux de Dominique Marquis sur la presse religieuse et quelques mémoires[3]. Du côté de la presse anglophone, qui ne sera pas abordée ici, les lacunes sont plus graves encore : rien ou presque sur *The Montreal Star, The Gazette* et *The Montreal Herald,* qui furent pourtant parmi les plus importants journaux canadiens-anglais de l'entre-deux-guerres.

De plus, la vie culturelle telle que la présentent les journaux n'a guère été saisie dans une perspective globale. En littérature, en histoire de l'art, en cinéma et en musique, les travaux ont principalement visé à inventorier les événements culturels répartis selon les frontières disciplinaires. Certes, des chercheurs s'intéressent aux magazines, aux périodiques humoristiques, aux caricatures, à la publicité, à la couverture de la vie radiophonique et à certains types de rubriques, comme les courriers, les chroniques culturelles et la critique théâtrale ou cinématographique – nous avons puisé dans leurs travaux une part non négligeable de notre inspiration[4] –, mais cet ensemble éclaté de travaux ne permet pas encore de poser un regard synthétique sur la presse québécoise ni de la saisir comme un système possédant ses particularités, révélant une division des discours et des lectorats et agissant comme vecteur majeur de la configuration de la vie culturelle.

Il est donc apparu pertinent de se plonger dans cette masse discursive, sur les traces de Dumont et de ses collègues. En effet, dans les années 1970, ceux-ci

1. Voir Teboul (1984) et Felteau (1984). Ajoutons la thèse de Noël (2014) sur le *Montréal-Matin* et les nombreux travaux sur *Le Devoir* (Anctil, 2010, 2013 et 2014 ; Lahaise, 1994 ; Charron, de Bonville et Dubois, 2012).

2. Il s'agit des ouvrages de la collection « Synthèses d'histoire régionale », publiés par l'IQRC et l'INRS, et édités par les Presses de l'Université Laval depuis 1981. L'ambition de la *Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent* qui dès 1984 propose une synthèse historique : *La presse périodique dans le Bas-Saint-Laurent. Aspects historiques* (sous la direction de Antonio Lechasseur et Yvan Morin, préface de Fernand Harvey) n'a guère eu d'émule. Mais divers travaux sont en cours.

3. Voir Marquis (2004 et 2007).

4. Voir, notamment, les travaux de Dominic Hardy (sur la caricature), de Germain Lacasse (sur le cinéma et la critique cinématographique), d'Hervé Guay (sur la critique théâtrale), de Denis Saint-Jacques et Marie-José Des Rivières (sur les magazines) et de Marie-Thérèse Lefebvre (sur la critique musicale et les chroniques culturelles).

avaient tenté, lors de séminaires successifs, de cerner la circulation des idéologies au Canada français en étudiant les périodiques qui les construisirent en les manifestant. Les trois tomes de la série *Les idéologies au Canada français* proposent des études monographiques sur un nombre important de périodiques, dont certains n'ont guère reçu les honneurs de l'analyse depuis lors. Ces études précieuses étaient cependant principalement resserrées autour d'une définition de l'idéologie construite classiquement autour des idées débattues, des mots d'ordre et des pratiques idéologiques appareillées. Il s'agissait de faire la part belle aux idées en laissant de côté les particularités médiatiques des objets étudiés, sans s'attacher aux éléments de la vie culturelle représentés.

Notre perspective est différente. Posant que le journal configure la vie culturelle tout autant qu'il la recense, nous avons voulu la saisir comme une globalité disséminée dans les pages de chacun des journaux et des périodiques qui la médiatisent. Aussi avons-nous retenu de Dumont sa définition du journal : « Si le journal m'apporte de l'"information", comme on dit, ce n'est pas parce qu'il est le reflet du monde mais parce qu'il est un *objet* inséré entre ma conscience et le monde et que, par là, il devient générateur d'un autre monde » ([1968] 2005 : 83-84). Dumont considère donc le journal comme une totalité, principe qui rallie désormais la majorité des chercheurs étudiant la presse[5] et ancre la réflexion sur le journal dans une herméneutique de la lecture. Les travaux du présent ouvrage s'inscrivent dans une heuristique selon laquelle le journal doit être saisi alternativement par un regard éloigné et par un regard rapproché, selon trois types de focalisation. D'abord, une focalisation en plan général, à distance, qui permet de saisir la logique des pages et des sections, voire des numéros, à partir des caractéristiques matérielles : bandeau, typographie et titraille (c'est-à-dire l'ensemble des titres et sous-titres emboîtés, éventuellement sous un bandeau) ; espaces proportionnellement occupés par les divers éléments ; rapport entre texte et image ; identité visuelle des rubriques, des chroniques, des formes spécifiques (roman-feuilleton, poème, publicité, fait divers, etc.) ; mise en valeur des topiques principales. Ensuite, une focalisation en plan rapproché, centrée sur les éléments eux-mêmes, propre à permettre de dégager des séries, voire de développer une analyse longitudinale des objets traités (événements, thèmes, pratiques culturelles, etc.). Enfin, une focalisation transversale, qui traverse un numéro ou un ensemble de numéros de manière à dégager les interactions, les modes de cohérence, les mises en écho, les récits qui débordent la surface des

5. Voir, entre autres, Rétat (dir.) (1990), Thérenty (2003), Thérenty et Vaillant (dir.) (2001), Cambron (dir.) (1999).

éléments saisis un à un et qui organisent, sur un autre plan que celui de la surface des discours, la « synthèse de l'hétérogène » selon l'expression de Paul Ricœur[6].

À ces trois mouvements de l'analyse sont joints des outils développés en études littéraires. Nous nous sommes principalement appuyés sur les avancées de l'étude littéraire de la presse suivant lesquelles, postulant l'hybridation des formes et la porosité des discours[7] (Marie-Ève Thérenty, Alain Vaillant, Micheline Cambron), la presse est désormais analysée en tenant compte de l'ensemble des rubriques, de l'aménagement des pages, des formes discursives, et, enfin, de la structure tendue du journal, selon le mot de Maurice Mouillaud (1990). Tout autant qu'aux informations que recèlent les pages, nous nous sommes ainsi attachés à la rhétorique qui leur donne forme et à la présence invisible d'un lecteur que ses pérégrinations font ressembler à un flâneur dans la ville, comme le soutient Michel de Certeau[8]. Nous avons complété notre arsenal en puisant aux outils de l'analyse du discours et aux principes de l'étude du discours culturel, dans une perspective sociocritique qui s'inspire de manière plus ou moins directe des travaux de Marc Angenot, de Régine Robin et de Pierre Popovic, mais aussi de Gilles Marcotte[9]. Nous nous sommes penchés sur tous les aspects de la vie culturelle présents dans le journal (littérature, arts visuels, cinéma, musique, architecture, etc.), visant moins à répertorier des événements et des pratiques qu'à définir les modes de présence de cette vie culturelle (publicité, discours critique, reproduction ou citation d'œuvres ou d'événements culturels) et le statut des objets qui la composent, tel qu'il est lisible dans la totalité du journal.

LE SYSTÈME MÉDIATIQUE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

La période de l'entre-deux guerres, pourtant marquée par des œuvres majeures et par d'importantes transformations sociales et culturelles, demeure au

6. Ricœur appelle, « par généralisation, l'intrigue une synthèse de l'hétérogène », car l'« acte configurant consiste à "prendre-ensemble" les actions de détails, ou ce que nous avons appelé les incidents de l'histoire ; de ce divers d'événements, il tire l'unité d'une totalité temporelle » (1983 : 103). Cela décrit avec justesse le procès de lecture du journal.

7. On se reportera à Thérenty (2003), Thérenty et Vaillant (dir.) (2001) et Cambron (dir.) (1999).

8. Rappelons la citation célèbre : « Les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir » (1980 : 292).

9. Voir notamment Angenot (1989), Robin (1984), Popovic (1992) et Cambron (1989). Voir aussi les travaux du groupe Montréal imaginaire, notamment Nepveu et Marcotte (dir.) (1992).

Québec largement mal connue. Depuis le célèbre texte de Dumont « Les années trente : la première Révolution tranquille » (1973 : 1-20), de nombreux travaux ont pourtant démontré l'appétit pour la modernité et le caractère hétérogène des pratiques et des discours qui ont marqué cette période allant de la fin de la Grande Guerre au début de la Seconde Guerre mondiale[10]. Le présent ouvrage a l'ambition d'esquisser un portrait de la vie culturelle, mais aussi, indirectement, de la circulation des idées, en étudiant la presse des deux périodes qui bornent l'entre-deux-guerres : la sortie de guerre (1918-1920) et l'entrée en guerre (1939-1940), tout en cherchant à éclairer les deux systèmes de journaux à l'œuvre. Nous espérons aussi pallier en partie un manque. En effet, malgré l'intérêt que présente la période, les principales synthèses sur la presse québécoise l'excluent. Le premier ouvrage synthétique de Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse* (1988) se termine au début de la Première Guerre, tandis que le deuxième, *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu* (1995) débute après la Seconde.

Nous savons que le taux de pénétration des quotidiens est à son maximum durant la période de l'entre-deux-guerres, un sommet étant atteint en 1931, avec un taux de pénétration de 1,13 – ce qui signifie que chaque foyer reçoit plus d'un quotidien par jour[11]. Il faut préciser que les journaux n'étant pas tous des quotidiens, ce taux ne rend pas compte de la totalité des pratiques de lecture de la presse. Il est aussi pertinent d'ajouter que l'entre-deux-guerres voit la naissance de nombreux hebdomadaires régionaux, particulièrement autour de 1920, publiés pour la plupart jusqu'à la fin de la guerre, ce qui suppose un lectorat fidèle et des commanditaires en nombre suffisant. Ces journaux régionaux ne ressemblent guère à l'image uniforme et falote que nous nous en faisons : ils offrent un traitement très varié de l'information. Deux exemples : le rédacteur de *L'Abitibi* utilise un très grand nombre de sources, qui sont opposées du point de vue idéologique ; un même événement, comme des élections fédérales, peut être abordé selon des logiques contradictoires, mettant l'accent sur le local ou sur le national (voir le texte de Marie-Eve Dionne, deuxième partie). La relation de ces hebdomadaires avec la presse montréalaise est tout aussi variable. Leurs pratiques n'ont guère été étudiées ; elles méritent pourtant le détour[12].

---

10. Voir, entre autres, Trépanier et Lamonde (dir.) (1986), Trépanier (1998) et Lamonde et Saint-Jacques (dir.) (2009).

11. Voir de Bonville et Laurence (1996 : 369).

12. Ainsi, des coups de sonde montrent que les journaux régionaux semblent favoriser la publication de romans-feuilletons dont l'auteur est québécois, contrairement à *La Patrie* ou à *La*

Certains lectorats sont en croissance. Ainsi, *Le Bulletin des agriculteurs*, largement diffusé dans toute la province, passera entre 1921 et 1939 de 12 000 à 63 000 exemplaires, ce qui en fait l'un des périodiques les plus largement diffusés : « [...] en 1936, au Québec, trois foyers de cultivateurs sur cinq sont abonnés à la revue » (Nolin, 2003 : 28[13]). C'est aussi durant ces deux décennies que la presse religieuse se déploie[14]. En outre, de nombreux périodiques culturels dont la diffusion est plus restreinte naissent et circulent au cours de la période[15], et il importe de remarquer d'une part la naissance d'un magazine de large circulation, *La Revue moderne*[16], et d'autre part la naissance de feuilles plus ou moins éphémères dont plusieurs participent activement aux principales polémiques qui habitent les principaux journaux et qui trouvent ainsi un relais et une diffusion indirecte importante.

D'autres particularités médiatiques de la période méritent d'être soulignées. Nous les énumérons sans les hiérarchiser : la présence croissante des signatures féminines et le retrait graduel des pseudonymes, sauf dans de rares périodiques comme *La Presse* ; la place considérable, et surprenante pour nous, occupée par les informations internationales dans les périodiques populaires de grande diffusion que sont *La Patrie* et *La Presse*[17] ; l'apparition et le développement de la radio, dont la programmation est diffusée dans les journaux[18]. Dernière observation, issue celle-là de nos premières analyses, le resserrement du discours, plus

Presse. C'est le cas du *Soleil* de Québec, selon un rapport de recherche non publié de Renaud Piché-Vernet (2008) qui va dans le sens des résultats de Gilles Lamontagne et Martine Lévesque (1987).

13. D'abord hebdomadaire, ce bulletin devient mensuel en 1935. Le souci de modernisme, voire de modernité du *Bulletin des agriculteurs* est palpable par exemple à la fin de la période, en 1939, alors que Gabrielle Roy, reporter et photographe, y présente, en une, sa série d'articles sur la Gaspésie et la modernité des pratiques rurales. Seul le quotidien *La Presse* a des tirages plus importants. En 1936, *La Patrie* tire à 39 519 le samedi et *La Revue moderne* à 25 627 exemplaires.

14. « Le nombre des publications périodiques catholiques ne cesse d'augmenter entre 1907 et 1940 et atteint un sommet en 1937 avec 149 titres à l'échelle du Québec » (Marquis, 2002 : 88). La majorité de ces titres sont fondés après 1918.

15. Ont été écartées de nos études les revues intellectuelles déjà abondamment étudiées qui ne relèvent pas de la presse de grande diffusion, comme *La Relève.*

16. Il en existait déjà un, *La Revue populaire,* créée en 1907, qui était publiée par Poirier et Bessette, éditeurs de l'hebdomadaire illustré *Le Samedi.*

17. Cette proportion constitue l'une des plus grandes surprises de nos études. Elle est corroborée par les travaux de Chantal Savoie (2014 : 35-85).

18. Les journaux publient presque tous une page donnant le détail de la programmation radiophonique : titres des émissions et souvent contenu – liste des œuvres lues ou jouées. Voir Lefebvre (2011).

ou moins marqué selon les périodes, autour de quelques topiques liées à la nation et à la guerre – il est vrai des foyers de conflit persistent durant toute la période et que l'ombre de la Grande Guerre plane.

On aurait donc tort de concevoir la période comme homogène. Entre 1918 et 1940, de grands bouleversements ont lieu, et pas seulement sur le plan médiatique. Ils entraînent de profondes réorganisations des usages et des pratiques, en particulier dans le domaine de la vie culturelle. Contentons-nous de quelques exemples : les débuts du cinéma parlant bouleversent le monde musical local en faisant disparaître les orchestres des cinémas[19] ; la démocratisation d'outils techniques comme le phonographe et le poste de radio contribue à la création d'un vedettariat local[20] ; l'implication de l'État dans la formation artistique et l'institutionnalisation des arts (la création des écoles des beaux-arts de Montréal et de Québec, en 1922 et 1923, du Musée de la province, fondé en 1922 et ouvert en 1933) de même que dans la mise en œuvre d'instances de consécration (la multiplication des prix d'Europe à partir de 1922 et la création du prix David, en 1922) confère aux artistes un nouveau statut[21]. Il faudrait parler aussi des effets de la prohibition et de la création de la Commission des liqueurs, qui, à partir de 1921, dopent la vie nocturne montréalaise et accélèrent la pénétration du jazz[22] ; de la prolifération des endroits où danser dans les années 1930 alors que la radio diffuse abondamment la musique de danse des orchestres qui se produisent à Montréal ou à New York[23]. Et il faudrait ne pas oublier la misère, celle qui relance la colonisation et entraîne à la baisse les tarifs de cinéma et de théâtre, comme le révèlent les publicités.

Cette accumulation de changements accompagne une transformation profonde du rapport au monde. En effet, le travail sur les journaux et les périodiques

19. Voir Lacasse (1989).

20. Voir Bouliane (2006).

21. On remarquera que ces changements majeurs surviennent au début des années 1920. On peut y voir les effets du travail d'Athanase David, mais il faut rappeler que David est ministre de 1922 à 1936. L'ampleur du mouvement d'institutionnalisation qui prend alors place et la relative stagnation ultérieure reposent donc sans doute aussi sur le goût du changement qui marque l'immédiat après-guerre. Sur le travail de David, on peut consulter Harvey (2012 : 13-50) ainsi que les textes de David reproduits dans la suite du même ouvrage.

22. Voir Israel (1928) et surtout Gilmore (2009).

23. Voir Lefebvre (2011) et Roquigny (2012).

dévoile une différence d'*ethos* (au sens que donne Paul Bénichou[24] à ce mot) très marquée entre 1918-1920 et 1939-1940. À l'enthousiasme que suscite la fin de la Grande Guerre et la paix anticipée, à l'ivresse d'un monde nouveau à bâtir, s'oppose, presque comme un envers, le défaitisme lié à l'inévitabilité pressentie de la Seconde Guerre, depuis longtemps perçue comme une menace, lequel s'installe dans le discours comme une fatalité plongeant toute la société dans l'urgence d'un combat destiné à assurer sa survivance, toute espérance bridée. Les deux sociétés, celle de 1918-1920 et celle de 1939-1940, sont profondément différentes et la lecture des journaux le donne clairement à voir.

LES JOURNAUX COMME SYSTÈME ET LA PAGE COMME ÉCOLOGIE

Le présent ouvrage est composé de contributions qui portent parfois sur un seul titre, parfois sur plusieurs, s'appuient sur des échantillonnages diversement constitués et prennent pour centre des topiques variées. Nous avons ainsi cherché à rendre perceptible l'expérience de lecture propre au lecteur de journaux. En effet, lisant son journal, celui-ci a la conviction d'avoir devant les yeux la totalité du monde. Cette illusion est rendue possible par le caractère tendu des relations entre les journaux. En effet, affirme Mouillaud, ceux-ci constituent, dans leur ensemble, un système[25]. Outre le fait qu'ils occupent des positions propres dans un champ, les journaux sont en effet en interaction dans l'espace public : ils se citent les uns les autres, explicitement – *L'Abitibi* reproduit par exemple le sommaire de *La Revue moderne,* dont les thèmes se trouvent ainsi intégrés à un journal que l'on imaginerait plutôt organisé autour de thèmes ruraux – ou en laissant en creux les discours antagonistes contre lesquels leur rhétorique est élaborée – comme le fait *Le Devoir,* dans une rhétorique du combat qui s'oppose aux positions mollement nationalistes de ses adversaires. Certes, lire un journal, ce peut être adhérer à un langage, à des codes, mais ceux-ci n'ont de sens que dans le contexte des polémiques qui justifient la manifestation des opinions. Dans le journal de grande diffusion, les tensions systémiques sont moins évidentes, mais la dispersion des objets, qui induit une dissémination des discours, introduit

24. La notion d'*ethos* renvoie chez Bénichou à une circulation floue, indirecte et souvent indistincte d'idées et de motifs qui en viennent à suggérer, par petites touches, une ligne de force qui définit le caractère et les paradigmes de l'action propres à un milieu. Pour une discussion sur ce concept, voir Cambron (1999 : 19-21).

25. Voir l'intéressante discussion autour de ce concept dans Charron et de Bonville (2004 : 219-241).

d'autres tensions qui donnent elles aussi l'illusion d'une totalité. D'une certaine façon, pour le lecteur immergé dans la vie de son époque, la lecture d'un seul journal donne accès, grâce aux innombrables effets interdiscursifs, à une totalité de l'expérience, à un monde. Nous avons quotidiennement le loisir d'éprouver cette aperception. Celle-ci est d'autant plus vive qu'une page de journal, dans sa totalité, s'offre déjà à nous comme une sorte d'écosystème, dans lequel existent des niches, des mécanismes de commensalisme et de prédation, une forme fragile d'équilibre que la page suivante remplace par un autre. Ainsi peut-on faire l'hypothèse qu'il existe une écologie de la page de journal[26]. Nous avons donc fait le pari qu'un ensemble d'études variant les échelles, selon une dynamique qui va de la page au numéro et au journal pour revenir à un seul article, plaçant ainsi sous tension le discours à partir d'un ensemble élargi de périodiques et portant sur des périodes relativement brèves – une ou deux saisons, car c'est ainsi que semble s'organiser la vie culturelle, et non pas autour du découpage calendaire annuel –, permettrait de restituer en partie cette expérience sensible.

Issus d'un séminaire regroupant des étudiants et des étudiantes, les travaux réunis dans le présent ouvrage ont pour ambition d'ouvrir et d'aborder des corpus encore largement inexploités, voire dans certains cas carrément inconnus. Certains prennent la forme de véritables articles adoptant le ton et le format des revues savantes ; d'autres ressemblent davantage à des coups de sonde exploratoires, gardant quelque chose du lieu et du contexte où ils ont d'abord été élaborés. Ils sont, au-delà des disparités, liés entre eux par un projet commun et ont été rédigés parallèlement, dans un cadre où chaque auteur bénéficiait des discussions collectives et du travail mené par les autres. C'est d'abord cet esprit et la visée générale qui l'accompagnait (reconstituer, en synchronie, des états du discours et de la vie culturelle québécoise) que l'ouvrage cherche à restituer. Le résultat de nos travaux s'offre ainsi comme une mosaïque constituée de morceaux en apparence disparates par la forme, la taille et la couleur. Mais l'effet global est saisissant : l'analyse permet de dégager l'*ethos* propre à chacune des deux périodes étudiées, de saisir des lignes de force et des formes privilégiées du discours, de voir poindre des pratiques discursives et artistiques et d'historiciser à travers les yeux des lecteurs imaginés, la vie culturelle de deux moments cruciaux : la sortie de la Première Guerre et l'entrée dans la Seconde.

---

26. Ce concept, qui s'est dégagé de plusieurs exposés tenus lors du séminaire sur l'entrée en guerre, a été repris, travaillé et approfondi par Benoît Gauthier dans un travail qui n'a malheureusement pas pu faire l'objet d'une publication dans le présent ouvrage. Celui-ci a volontiers accepté que nous y fassions référence.

BIBLIOGRAPHIE

ANCTIL, Pierre (2010), *« Fais ce que dois », 60 éditoriaux pour comprendre* Le Devoir *sous Henri Bourassa (1910-1932),* Québec, Septentrion.

ANCTIL, Pierre (2013), *« Soyons nos maîtres », 60 éditoriaux pour comprendre* Le Devoir *sous Georges Pelletier (1932-1947),* Québec, Septentrion.

ANCTIL, Pierre (2014), *À chacun ses Juifs – 60 éditoriaux pour comprendre la position du* Devoir *à l'égard des Juifs 1910-1947,* Québec, Septentrion.

ANGENOT, Marc (1989), *1889. Un état du discours social,* Montréal, Éditions du Préambule. (Coll. « L'univers des discours ».)

BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN (1984), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. 6 : *1920-1934,* Québec, Presses de l'Université Laval.

BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN (1985), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. 7 : *1935-1944,* Québec, Presses de l'Université Laval.

BOULIANE, Sandria P. (2006), « L'impact de Herbert Berliner et Roméo Beaudry sur la structuration du champ de la phonographie populaire canadienne-française (1918-1932) », mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

CAMBRON, Micheline (1989), *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976),* Montréal, l'Hexagone. (Coll. « Essais littéraires ».)

CAMBRON, Micheline (dir.) (1999), *Le journal* Le Canadien. *Littérature, espace public et utopie, 1836-1845,* Montréal, Fides. (Coll. « Nouvelles études québécoises ».)

CERTEAU, Michel de (1980), *Arts de faire I: L'invention du quotidien,* Paris, Union générale d'éditions.

CHARRON, Jean, et Jean DE BONVILLE (2004), « Le système de journaux, définition et modélisation du concept », dans Colette BRIN, Jean CHARRON et Jean DE BONVILLE, *Nature et transformation du journalisme : théorie et recherches empiriques,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 219-241.

CHARRON, Jean, Jean DE BONVILLE et Judith DUBOIS (dir.) (2012), *Points de vue sur un journal en mouvement : six études sur* Le Devoir *(1910-2010),* Québec, Département d'information et de communication.

DE BONVILLE, Jean (1988), *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse,* Québec, Presses de l'Université Laval.

DE BONVILLE, Jean, et Gérard LAURENCE (1996), « Évolution sociodémographique de la presse quotidienne québécoise », dans Yves ROBY et Nive VOISINE (dir.), *Érudition,*

humanisme et savoir. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 351-375.

Des Rivières, Marie-José, et Denis Saint-Jacques (2011), « Cette paisible rumeur-là vient de la ville : les espaces du magazine », dans Lucie K. Morisset et Marie-Ève Breton (dir.), *La ville. Phénomène de représentation,* Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 285-302.

Dumont, Fernand, ([1968] 2005), *Le lieu de l'homme,* Montréal, Bibliothèque québécoise.

Dumont, Fernand (1973), « Les années trente : la première Révolution tranquille », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada français 1930-1939,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 1-20.

Dumont, Fernand, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.) (1973), *Idéologies au Canada français 1930-1939,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Felteau, Cyrille (1984), *Histoire de La Presse,* t. 2 : *Le plus grand quotidien français d'Amérique, 1916-1984,* Montréal, La Presse.

Gilmore, John (2009), *Une histoire du jazz à Montréal,* Montréal, Lux.

Guay, Hervé (2010), *L'éveil culturel – Théâtre et presse à Montréal, 1898-1914,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

Hardy, Dominic (2012), « Les collections d'imprimés et les fonds d'archives de BAnQ : des ressources importantes pour l'histoire de la caricature et de la satire graphique québécoises avant 1960 », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec,* n° 4, p. 96-109.

Harvey, Fernand (2012), « Louis-Athanase David : penser la société et la culture », dans *La vision culturelle d'Athanase David,* Montréal, Del Busso, p. 13-50.

Israel, Wilfred Emmerson (1928), « The Montreal Negro Community », thèse de doctorat, Montréal, Université McGill.

Lacasse, Germain (1989), *Histoire de scopes. Le cinéma muet au Québec,* Montréal, Cinémathèque québécoise.

Lacasse, Germain (2000), *Le bonimenteur de vues animées. Le cinéma « muet » entre tradition et modernité,* Québec/Paris, Nota bene/Méridiens Klincksieck.

Lacasse, Germain, Johanne Massé et Bethsabée Poirier (2012), *Le diable en ville : Alexandre Silvio et l'émergence de la modernité populaire au Québec,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

Lahaise, Robert (dir.) (1994), Le Devoir, *reflet du 20e siècle,* Montréal, Hurtubise HMH.

LAMONDE, Yvan, et Denis SAINT-JACQUES (dir.) (2009), *1937: Un tournant culturel,* Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. « Cultures québécoises ».)

LAMONTAGNE, Gilles, et Martine LÉVESQUE (1987), *Les feuilletons littéraires parus dans les journaux du Bas-Saint-Laurent de 1861 à 1950,* Rimouski, Université du Québec à Rimouski.

LECHASSEUR, Antonio, et Yvan MORIN (dir.) (1984), *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent,* « La presse périodique dans le Bas-Saint-Laurent. Aspects historiques », vol. X, nº 2-3 (mai-décembre).

LEFEBVRE, Marie-Thérèse (2011), « Analyse de la programmation radiophonique sur les ondes québécoises entre 1922 et 1939 : musique, théâtre, causeries », *Les Cahiers des dix,* nº 65, p. 179-225.

LEFEBVRE, Marie-Thérèse (dir.) (2016), *Chroniques des arts de la scène. Danse, Théâtre et Musique,* Québec, Septentrion.

MARQUIS, Dominique (2002), « Un nouveau combat pour l'Église : la presse catholique d'information [1907-1940] », *Études d'histoire religieuse,* vol. 68, p. 73-88.

MARQUIS, Dominique (2004), *Un quotidien pour l'Église,* L'Action catholique, *1910-1940,* Montréal, Leméac.

MARQUIS, Dominique (2007), « La presse religieuse au Québec, 1918-1980 », dans Carole GERSON et Jacques MICHON (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada,* vol. 3, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 292-294.

MOUILLAUD, Maurice (1990), « Le journal : un texte sous tension », dans Pierre RÉTAT (dir.), *Textologie du journal, Cahiers de textologie,* nº 3, Paris, Minard, p. 141-155.

NEPVEU, Pierre, et Gilles MARCOTTE (dir.) (1992), *Montréal imaginaire. Ville et littérature,* Montréal, Fides.

NOËL, Mathieu (2014), « Le *Montréal-Matin* (1930-1978), un journal d'information populaire », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

NOLIN, Suzanne (2003), « Histoire, littérature et subversion dans *Le Bulletin des agriculteurs* (1940-1959) », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.

POPOVIC, Pierre (1992), *La contradiction du poème. Poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953,* Candiac, Éditions Balzac. (Coll. « L'univers des discours ».)

RÉTAT, Pierre (dir.) (1990), *Textologie du journal, Cahiers de textologie,* nº 3, Paris, Minard.

RICŒUR, Paul (1983), *Temps et récit,* t. 1, Paris, Éditions du Seuil.

ROBIN, Régine (1984), « Le discours social et ses usages », *Cahiers de recherche sociologique,* vol. 2, nº 1, p. 5-17.

ROQUIGNY, Peggy (2012), « Les plaisirs de la danse à Montréal : transformation d'un divertissement et de ses pratiques, 1870-1940 », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

SAVOIE, Chantal (2014), *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XXe siècle,* Montréal, Nota bene.

TEBOUL, Victor (1984), Le Jour. *Émergence du libéralisme moderne au Québec,* Montréal, Hurtubise/HMH. (Coll. « Cahiers du Québec ».)

THÉRENTY, Marie-Ève (2003), *Mosaïques, être écrivain entre presse et roman (1829-1836),* Paris, Champion. (Coll. « Romantisme et modernité ».)

THÉRENTY, Marie-Ève, et Alain VAILLANT (dir.) (2001), *1836. L'An I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de* La Presse *de Girardin,* Paris, Nouveau Monde Éditions. (Coll. « Culture/Médias ».)

TRÉPANIER, Esther (1998), *Peinture et modernité au Québec 1919-1939,* Québec, Nota bene.

TRÉPANIER, Esther, et YVAN LAMONDE (dir.) (1986), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

PREMIÈRE PARTIE
SORTIR DE GUERRE (1918-1920)

UN MONDE NOUVEAU

Micheline Cambron et Alex Gagnon
CRILCQ – Université de Montréal
Myriam Côté
Université de Montréal

Notre compréhension de la fin de la Grande Guerre est fortement marquée par les commémorations de l'armistice du 11 novembre 1918. Pourtant, pour les contemporains, la sortie de guerre est un « événement qui dure ». En effet, l'armistice n'a pas été signé par tous les pays – le traité de Versailles, qui met véritablement fin à la guerre, est signé le 28 juin 1919. Par ailleurs, jusqu'à cette date, des foyers importants de combat sont toujours actifs, le retour des conscrits est lent et, enfin, la grippe espagnole donne, avec son cortège de morts, le singulier sentiment que la guerre se prolonge indûment. Cette durée, dont la lecture des journaux permet de prendre la mesure, nous a conduits à privilégier un corpus déployé sur deux « saisons », c'est-à-dire les saisons 1918-1919 et 1919-1920. Ce choix paraît d'autant plus pertinent que la vie culturelle est, en 1918-1919, fortement ralentie par les injonctions visant à réduire la propagation de l'épidémie.

Malgré les malheurs de la guerre, le monde médiatique semble entrer quasi immédiatement en effervescence. Entre 1918 et 1920, il se crée au Québec environ 60 journaux et périodiques, ce qui est considérable. Il s'agit principalement de journaux hebdomadaires régionaux et de périodiques spécialisés. Certes, un bon nombre de ces publications seront éphémères, mais il semble que la période soit propice à l'expérimentation, à la prise de risque médiatique. On assiste, entre 1918 et 1920, à la naissance du journalisme médical (trois revues naissent en ces années), à la création de *La Revue moderne,* à l'expansion des bulletins paroissiaux et à l'apparition de périodiques culturels portant sur le cinéma (*Le Panorama*), les arts de la scène (*Cœmedia, Théâtre et concert*), la musique (*La musique*) et les sciences (*La Revue scientifique et artistique : organe officiel de*

la Société canadienne de sciences et d'art) – sans compter la création de journaux universitaires. Cette effervescence se déploie dans un contexte où la presse de grande diffusion occupe largement l'espace médiatique. Certes, des journaux partisans à l'ancienne continuent à survivre, mais ils touchent un lectorat qui se réduit[1]. Les nouveaux journaux, quant à eux, peuvent miser sur le lectorat populaire qui s'est développé avant la guerre à grand renfort d'illustrations, grâce à des quotidiens comme *La Patrie* et *La Presse.*

La sortie de la Première Guerre mondiale semble être marquée, pour les contemporains, d'un sentiment de césure historique. En effet, avec le soulagement engendré par la fin du conflit, la conscience aiguë d'un monde secoué par des transformations à la fois profondes et irréversibles se traduit par un enthousiasme palpable, dont la presse est porteuse. C'est ce que suggère une lecture synthétique et transversale des journaux de la période, qui configurent une vision du monde ouverte sur l'avenir, où celui-ci est perçu, de manière générale, comme chargé de promesses. « S'unir pour grandir », proclame le titre du premier article du numéro inaugural de *La Revue moderne,* lancée en 1919 : « [...] ceux et celles, entonne emblématiquement le périodique, qui veulent la grandeur et la prospérité de leur pays sentent, devant les exigences du *monde nouveau qui s'inaugure,* combien nous avons besoin de grouper les énergies et les vaillances pour composer l'élite qui doit orienter nos ambitions nationales » (1919 : 8. Nous soulignons).

Au moment où les sociétés occidentales entrent, à des rythmes et à des degrés divers, dans ce que certains appelleront « les années folles » (caractérisées notamment par une forte croissance économique et par une ébullition culturelle liée à l'essor de médias neufs comme la radio et le cinéma), le Québec vit lui aussi une phase de transition et les journaux de la province, tournés vers un futur ouvert, tendent au public l'image d'une collectivité en métamorphose. Mais, si cette conscience d'un monde nouveau et prometteur galvanise un enthousiasme certain, elle n'équivaut pas pour autant à un rejet du passé. La célébration se fait donc prudente, mesurée. Ce que le discours médiatique, avec tout le mouvement qui l'agite, s'efforce de représenter, c'est une société transportée par l'impression d'un renouveau, mais en même temps soucieuse de préserver ce qu'elle considère comme faisant partie de son identité propre. C'est cette euphorie vigilante que les journaux de la période véhiculent tout en s'efforçant de l'inculquer au public.

1. Voir de Bonville (1988 : 49-51).

Nous avons donc regroupé les textes selon deux lignes de force, celle du renouveau des pratiques et celle de la préservation des traits identitaires.

Les travaux réunis dans la première section (« Repenser les pratiques culturelles ») témoignent d'un renouvellement des pratiques journalistiques et culturelles. Tandis que l'étude d'Adrien Rannaud explore la mise en place d'une culture du divertissement sollicitant tous les membres de la famille et montre la tension entre les deux modèles de magazine qu'incarnent la toute neuve *Revue moderne* et la déjà vénérable *Revue populaire,* fondée en 1907, l'analyse d'Hubert Sabino, qui porte sur *Le Panorama,* première revue québécoise consacrée à l'univers encore jeune du cinéma, retrace la première tentative de faire naître une production cinématographique canadienne-française et un discours local sur le septième art. Sarah Cameron-Pesant, quant à elle, se penche sur la presse catholique et montre que, à l'époque où le clergé canadien-français sent le besoin, pour faire face aux transformations galopantes, de moderniser sa manière d'interagir avec les fidèles en investissant massivement le secteur de la presse, les discours véhiculés par les journaux chrétiens sont loin de constituer un tout uniforme et homogène. À travers la disparité se laisse toutefois lire une cohérence d'ensemble : il s'agit pour l'Église de réagir, par le biais de périodiques variés, aux enjeux sur lesquels elle souhaite conserver sa mainmise et que les remodelages de la société risquent de lui arracher – la sociabilité et la vie associative, l'identité nationale, l'éducation, etc.

La deuxième section, « L'identité canadienne-française. Quand le journal fait campagne », vise à éclairer l'autre aspect de la vie culturelle au moment de la sortie de guerre. Car la conscience de l'avènement d'un monde nouveau, transfiguré, est susceptible pour plusieurs contemporains d'engendrer l'angoisse : c'est pour répondre à celle-ci que plusieurs périodiques de l'époque vont inciter leur lectorat à faire preuve d'un enthousiasme raisonné. Devant le risque de déperdition que porte à sa manière le mouvement irrésistible de la modernisation, que faire pour profiter de la vague de changement sans sacrifier les valeurs et les traditions constitutives de la culture canadienne-française ? Comment s'insérer dans la mouvance, comment affronter le passage du temps de manière à bénéficier des espérances qu'il porte avec lui sans compromettre pour autant les traits pour ainsi dire séculaires d'une identité nationale que l'on souhaite maintenir intacte ? Telles sont les grandes questions que posent, à leur manière, plusieurs périodiques québécois au tournant des années 1920.

Dans le texte qu'elle consacre au *Devoir,* Karine Bissonnette montre la présence structurante, dans les pages du journal, d'une rhétorique guerrière, militaire : en effet, le lexique du combat y est mis au service d'une lutte pour la défense et la survie de la « race » canadienne-française, qui mérite, estime-t-on à l'époque, de se tailler une place honorable dans un futur envisagé comme prometteur. Mélanie Fournier, de son côté, à partir d'une étude des représentations de l'alcool au moment du référendum sur la prohibition de 1919, démontre que la question de l'identité canadienne-française, sous-jacente à une partie importante de la discussion publique, traverse les débats sur les boissons alcoolisées, les mœurs et les libertés individuelles auxquels donnent lieu les campagnes référendaires menées par les différents camps qui s'opposent autour de la question de la prohibition. Enfin, Cécile Morel retrace, dans le premier journal créé en Abitibi, une déclinaison tardive de l'utopie territoriale du Nord québécois, qui avait donné lieu, dans le sillage des entreprises de colonisation du XIXe siècle, au rêve d'une société nordique libre et solidement implantée, au souhait d'un « empire futur du nord » qui serait « l'apanage incontesté de notre race » (Dumont, [1993] 1996 : 266). Ce qui se dessine à travers la presse abitibienne naissante, c'est l'émergence d'une collectivité neuve et, en même temps, habitée par le passé canadien-français, émergence dont le journal est à la fois le témoin et l'artisan. L'analyse de Morel illustre en outre les étonnantes particularités d'un journal régional et fortement excentrique : ouvert, d'une part, aux rumeurs les plus locales d'une région alors en développement et très attentif, d'autre part, à l'actualité internationale, *L'Abitibi* témoigne de la cohésion du système des journaux, déployant un ensemble complexe de renvois en citant aussi bien des périodiques québécois, comme *La Revue moderne, L'Action catholique, Le Devoir* ou *Le Droit,* que des périodiques francophones du Canada anglais et d'Europe, de l'*Humanité communiste* à l'*Osservatore Romano* du Vatican.

L'ensemble des travaux réunis dans cette première partie portent la trace de ce qui s'apparente à une véritable sensibilité d'époque. Car telle est, en définitive, la plongée dans les journaux d'un autre âge : en nous ouvrant un univers autre caractérisé par un esprit et une cohérence qui ne nous définit plus, elle exige que l'on recommence à s'étonner devant l'univers qui est le nôtre et qui, au contact d'une altérité qui n'en fut pas toujours une, perd en quelque sorte son évidence ou son « allant de soi ».

BIBLIOGRAPHIE

ANGENOT, Marc (2006), *Théorie du discours social. Notions de topographie des discours et de coupures cognitives,* Montréal, Presses de l'Université McGill. (Coll. « Discours social ».)

ANONYME (1919), « S'unir pour grandir », *La Revue moderne,* 15 novembre, p. 8.

DE BONVILLE, Jean (1995), *Les quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

DUMONT, Fernand ([1993] 1996), *Genèse de la société québécoise,* Montréal, Boréal.

SECTION 1

REPENSER LES PRATIQUES CULTURELLES

LE MAGAZINE CANADIEN-FRANÇAIS, ENTRE ENGAGEMENT ET DIVERTISSEMENT. *LA REVUE POPULAIRE* ET *LA REVUE MODERNE* AU SORTIR DE LA GUERRE (1919)

Adrien Rannaud
Chercheur associé, CRILCQ – Université Laval

Durant la première moitié du XXe siècle, *La Revue populaire* (1907-1963) et *La Revue moderne*[1] (1919-1960) évoluent de façon similaire vers le magazine féminin. Témoins et acteurs d'un triple phénomène de modernisation, d'américanisation et de laïcisation progressive de la culture, les deux revues ont un tirage, une présentation, une organisation et un fonctionnement discursif semblables durant l'entre-deux-guerres, puis pendant les années 1940 et 1950. Pourtant, alors que *La Revue moderne* parvient à se renouveler en devenant *Châtelaine* dès 1960, *La Revue populaire* périclite dans les premières années de la Révolution tranquille. Transformation et adaptation pour la première, incapacité de se redéfinir et disparition en 1963 pour la seconde. Cette divergence de trajectoire de deux pionniers du magazine au Québec est révélatrice des différences qui opposent ces titres, différences actuellement à l'étude[2]. Il faut préciser que *La Revue moderne,* publiée par Madeleine (pseudonyme d'Anne-Marie Gleason) après la fin de la Grande Guerre, ne s'inscrit pas dans le même régime médiatique que celui du temps de la fondation de *La Revue populaire*. De fait, son action dans l'espace

1. *La Revue moderne* peut être consultée en ligne sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ).

2. Étude menée par Denis Saint-Jacques, Marie-José des Rivières et moi-même, et intervenant dans le cadre des travaux de l'équipe « La presse montréalaise de l'entre-deux-guerres, lieu de transformation de la vie culturelle et de l'espace public, 1919-1939 », dirigée par Micheline Cambron et subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (2012-2018).

public est différente : si *La Revue populaire* cherche dès ses débuts à divertir et à instruire la famille, *La Revue moderne,* elle, a pour but d'« unir pour grandir », comme l'indique le titre de l'éditorial du premier numéro[3]. La similitude des titres invite à une lecture d'ensemble des deux magazines. Le choix du qualificatif *moderne* constitue en soi une prise de position de Madeleine par rapport à l'autre revue, qui se veut *populaire,* un magazine contre lequel ou à côté duquel la nouvelle publication doit se construire.

Souhaitant appréhender la sortie de guerre à partir d'une presse magazine encore à ses débuts à la fin des années 1910, je propose ici d'analyser sur un mode comparatif *La Revue populaire* et *La Revue moderne* au moment même de l'apparition de celle-ci. Je tenterai de comprendre comment les deux revues, compte tenu de leurs directives éditoriales et de leurs modalités de production distinctes, participent à un même effort de consolidation d'une communauté médiatique et nationale, au lendemain d'un conflit ayant agi comme un traumatisme dans le champ culturel canadien-français. Ce faisant, et en examinant les tensions entre devoir de mémoire et culture du divertissement, je montrerai comment *La Revue moderne* et *La Revue populaire,* par leur contenu discursif et par l'enchevêtrement qu'elles proposent entre les espaces d'information, de fiction et de consommation, amorcent la mise en place d'un modèle de presse qui connaîtra une véritable expansion durant l'entre-deux-guerres. Pour ce faire, je m'appuierai sur deux numéros de chaque revue, soit ceux de novembre et de décembre 1919. Marqué par l'apparition de *La Revue moderne,* le mois de novembre 1919 représente également le premier anniversaire de l'Armistice. Le mois de décembre est quant à lui souvent consacré aux fêtes, au regard rétrospectif sur l'année passée et à la formulation d'espoirs pour l'année à venir. Cette étude synchronique, assurément limitée en raison de la méthodologie poursuivie, prétend servir de point de départ à une étude plus poussée de la presse magazine canadienne-française. En effet, il reste à faire l'histoire et à esquisser la poétique de cette presse qui aura permis, dans la seconde moitié du XXe siècle, à un périodique féminin tel que *Châtelaine* de s'imposer comme un titre majeur du régime médiatique moderne au Québec.

3. Voir entre autres Saint-Jacques et des Rivières (2007).



FIGURE 1

La Revue moderne, page couverture du volume 1, numéro 1, 15 novembre 1919.

UN MAGAZINE FAMILIAL : *LA REVUE POPULAIRE*

Vers la fin de la guerre, le tirage de *La Revue populaire*[4] connaît une croissance exponentielle, qui illustre sa popularité et son attrait dans le champ médiatique[5]. Adoptant un format *in-octavo* et coûtant 15 cents, elle contient plus d'une centaine de pages, dont le roman du mois[6]. De façon générale, les pages de couverture renvoient à un article du magazine, avec la plupart du temps l'illustration d'un paysage, d'un monument particulier. Ainsi, en novembre 1919, un dessin de la tour de Londres sur la couverture fait écho à l'article « La tour de Londres, ses donjons et ses richesses » (Anonyme, 1919a : 177-179) et qui, comme son titre l'indique, fournit des explications et des anecdotes sur la construction, les différentes fonctions et les trésors du bâtiment anglais. Cette couverture, parmi tant d'autres, constitue un indice du caractère encyclopédique du magazine : ne faisant aucune référence à une actualité plus ou moins immédiate, elle invite le lecteur à feuilleter *La Revue populaire* comme un livre ouvert sur le monde, comme un « magasin de curiosités ».

La publicité qui ouvre et clôt la revue s'adresse principalement à la consommatrice. Sur plusieurs pages exclusivement réservées aux annonces, on trouve des réclames pour des « pilules persanes », des gants, des produits pour « la grâce de la taille » et la beauté du teint, mais également pour la librairie Granger à

---

4. Le titre appartient à la maison Poirier et Bessette, également propriétaire du *Panorama* (revue de cinéma) et du *Samedi,* hebdomadaire créé en 1889 et devenu mensuel en 1907. Voir Saint-Jacques et Robert (dir.) (2010 : 209). On retrouve fréquemment des offres d'abonnement à ces deux revues dans les pages de *La Revue populaire.*

5. En 1917, le tirage est de 4 729 ; en 1923, il s'élève à 8 111 exemplaires. Les tirages atteignent les 26 000 exemplaires en 1931, puis les 40 000 exemplaires en 1941. À côté de *La Revue populaire, La Revue moderne* et *Le Samedi* observent une hausse similaire durant l'entre-deux-guerres, preuve de la popularité croissante du média magazine. Voir Beaulieu et Hamelin (1973 : 266).

6. Contrairement à *La Revue moderne, La Revue populaire* n'annonce pas sur sa couverture la présence d'un roman du mois. En revanche, c'est autour de romans que se fonde sa rhétorique commerciale, comme on peut le voir dans plusieurs numéros du *Samedi* de la même époque. Ainsi trouve-t-on cette annonce pour le « superbe roman complet » du prochain mois dans les pages publicitaires, en novembre 1919 : « Le prix seul, en librairie de ce beau roman serait beaucoup plus élevé que le No de la "*Revue Populaire*" dans laquelle vous trouverez en outre : l'horoscope du mois ; des pages canadiennes ; des travaux d'amateurs, simples et pratiques ; un département de jeux amusants ; des réflexions de célibataires, hommes et femmes ; des fragments d'histoire intéressants ; des articles sur les inventions modernes, et autres ; et une quantité d'articles sur d'autres sujets, rédigés dans un style clair à la portée de tous » ([La rédaction], 1919a : 190).

Montréal[7]. Des coupons accompagnent parfois les publicités, comme c'est le cas de la réclame pour Pearl La Sage inc. Entreprise fondée par une « ex-actrice » nous dit-on, Pearl La Sage « offre aux femmes son remarquable traitement pour le teint », un traitement qui « embellit positivement la peau d'étonnante façon »[8]. On remarque l'utilisation abusive, mais courante dans la publicité, de l'hyperbole, dans une annonce où le texte de présentation est accompagné d'une photographie de l'actrice en question. Au discours médical se superpose le discours du vedettariat, dans le même temps que l'actrice, érigée en modèle, semble donner une caution au traitement. Le coupon qu'il faut découper dans le périodique illustre les visées mercantiles du magazine, puisqu'il renseigne sur la façon dont la revue se finance grâce au soutien d'annonceurs qui, en contrepartie, occupent une partie de l'espace que le magazine leur vend.

Entre deux annonces pour les soins de beauté, un avertissement paraît dans les livraisons de novembre et de décembre 1919 :

> Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la « *Revue Populaire* » soit impeccable comme revue canadienne-française ; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation,* les *Pères de famille,* bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que *nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires* de la « *Revue Populaire* » pour qu'elle soit absolument sans reproche.
>
> On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la « *Revue Populaire* ». Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la « *Revue Populaire* ».
>
> ÉCRIVEZ-NOUS. – Si les articles ne vous donnent paint [*sic*] satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice ([La rédaction], 1919b et 1919c : 191).

7. *La Revue populaire* n'est bien entendu pas la seule revue à cibler principalement la lectrice dans ses publicités. Un phénomène similaire se retrouve au Canada ou aux États-Unis, comme Helen Damon-Moore l'a très bien montré : « […] *first, women not only consume, but they were fundamentally defined as consumers ; and second, by definition, consumers were women* » (1994 : 189). (Je traduis : « D'abord, dans les faits, les femmes ne font pas qu'acheter ; elles sont également perçues comme des consommatrices ; ensuite, par définition, les consommateurs sont des femmes ».)

8. Annonce pour « Pearl La Sage inc. », *La Revue populaire,* vol. 12, n° 11 (novembre 1919), p. 2.

À la lecture de cet « avis à nos lecteurs », il appert que les annonces ne constituent pas un « à-côté » au contenu du magazine : elles en sont partie prenante, bien au-delà du soutien financier qu'elles apportent à l'édition du périodique (les « intérêts pécuniaires »). On remarque le soin que prend la rédaction de préciser l'identité des lecteurs. Le magazine passe des mains de la femme au foyer, la consommatrice, à celles du mari, le seul censeur moral de la maison, jusqu'aux établissements scolaires, tant féminins que masculins. Cet avertissement met en lumière les voies de circulation du magazine, de la sphère privée à la sphère publique, ainsi que les limites imposées à « une revue de famille » qui doit se faire le vecteur d'une « saine culture de l'esprit ».

Gustave Comte (1874-1932), grand chroniqueur de la vie théâtrale montréalaise[9] et directeur de la revue, signe l'éditorial de la première page en décembre 1919. En revanche, l'éditorial de novembre est un texte de Roger Francœur, l'ancien directeur de *La Revue populaire,* et est intitulé « Une prophétie ». Cette prophétie, c'est celle que Jeanne d'Arc aurait lancée à la fin de la guerre de Cent Ans, incitant les Anglais et les Français à faire la paix afin d'aller « de compagnie, où ils feront le plus beau fait d'armes qui oncques fut accompli pour la chrétienté » (1919 : 5). Francœur « cite » Jeanne d'Arc tout en faisant coïncider deux anniversaires : celui de la libération de Jérusalem par les Anglais et les Français en 1917 et celui de l'Armistice, sans que celui-ci soit nommé. L'éditorialiste révise l'histoire ancienne et l'histoire récente, allant jusqu'à comparer le conflit mondial de 1914-1918 à une guerre religieuse : « […] la tourmente qui a bouleversé le monde pendant plus de quatre ans a été faite en réalité contre la Prusse hérétique et contre les Turcs musulmans dont la [*sic*] Kaiser, en 1898, se proclamait le protecteur et auxquels il prêtait ses troupes après leur avoir fait déclarer la "guerre sainte" contre les chrétiens » (1919 : 5). Sans s'attarder davantage sur cette analogie et sur le parti pris de Francœur, conservateur et catholique, il n'en reste pas moins que le souvenir de la guerre est vivace et que les Allemands, même vaincus, demeurent les ennemis « hérétiques ». Du ressentiment émergerait cependant une promesse de paix, et la prophétie de Jeanne d'Arc, selon Francœur, est synonyme d'une volonté de s'unir pour éviter la répétition de la guerre et de ses traumatismes : « […] la mission de la Pucelle, toutefois, n'est pas encore terminée. Il lui reste à inspirer au cœur de ceux qui ont mené *le bon combat,* la volonté sincère de rester unis dans la paix, comme ils l'ont été dans la guerre. Peut-être sera-ce plus difficile » (1919 : 5).

9. Il dirige la revue pendant un peu plus d'un an, de juillet 1919 à décembre 1920. Sur la trajectoire et la production critique de Comte, voir Guay (2010 : 133-153).

Le mois suivant, Noël oblige, Comte appelle lui aussi à une paix durable sur le monde, tout en valorisant l'union par les étrennes et le partage d'un moment de fête et de bonheur, malgré la pauvreté et le deuil (1919a). C'est un prétexte pour inviter les lecteurs à donner aux plus démunis et à considérer le cadeau pour sa valeur sentimentale plus qu'économique. L'auteur fait converger un discours moralisateur qui rappelle la rhétorique chrétienne de l'aumône et des considérations sur la consommation matérielle au Canada français. Comme « Une prophétie », le texte « Les plus belles étrennes » multiplie les sous-entendus et file les métaphores. Consensuel, ne se risquant pas à commenter l'actualité politique et économique, mais cherchant plutôt à réveiller le patriotisme et le sens du partage, la solidarité dans l'adversité, l'éditorial de *La Revue populaire* souhaite unir ses lecteurs et lectrices dans une crainte commune – de la guerre, des Allemands, des hérétiques – et un espoir fédérateur – la paix et la joie de se retrouver pour célébrer Noël[10].

Dans *La Revue populaire,* l'éditorial est la seule rubrique où l'actualité peut, plus ou moins directement, intégrer le discours du magazine. La périodicité mensuelle de la revue y est certainement pour quelque chose, tout comme l'est l'éloignement relatif du magazine par rapport à l'événement. Épisodiquement, on trouve quelques textes dans lesquels un fait extraordinaire ou une situation récente sont décrits et commentés. En décembre, une enquête donne lieu à l'article « Où sont les anciens souverains ? » (Anonyme, 1919b). L'objectif est simple : donner des nouvelles des monarques européens, dans un texte où histoire politique et vedettariat s'entremêlent. Le portrait que fait *La Revue populaire* de ces rois et héritiers déchus alterne entre images d'un passé glorieux et désillusions d'après-guerre face à des régimes politiques balayés par la défaite des uns et la victoire des autres : « Il y a un abîme entre les rêves d'une dictature mondiale, les termes d'une paix imposée sous le flamboiement des casques et des éperons du Palais de Versailles et la petite villa cachée dans les marais de la Hollande » (Anonyme, 1919b : 125). Partisane d'un régime démocratique fonctionnant selon le modèle nord-américain, la revue ne peut que souligner la défaite d'un ordre

---

10. Au-delà des deux numéros qui nous intéressent, la guerre occupe passablement l'espace éditorial bien avant la commémoration de l'Armistice et la célébration de l'esprit de Noël. En octobre 1919, dans un texte intitulé « Plainte d'outre-tombe », Comte met en scène la rencontre entre le lecteur qui flâne parmi les arbres colorés par l'automne, et plusieurs voix, celles des soldats canadiens tués durant la guerre. Les morts regrettent de ne pas avoir été commémorés par les Alliés lors du défilé du 14 juillet 1919 à Paris : « [...] si notre voix n'est pas exempte d'amertume, ce soir, c'est que nous comprenons mal l'ingratitude dont on a fait preuve pour tous les héros canadiens, les survivants de l'horrible guerre comme ceux qui sont tombés dans la mêlée » (1919b : 5).

ancien. Le ton employé n'est cependant pas celui de l'objectivité historique, mais bien celui du potin mondain.

Il faut préciser que les textes sont anonymes. Hormis l'éditorial et la section « Éternel féminin » occupée par « Manon », pseudonyme d'Emma Gendron, les chroniques et les articles ne sont pas signés. Cet anonymat accroît la perméabilité des textes entre eux, ceux-ci n'étant nullement séparés par la signature distincte d'un contributeur reconnaissable d'un mois à l'autre[11]. Qui plus est, on ne trouve aucun sommaire qui pourrait annoncer la structure du magazine et ses acteurs. Outil paratextuel d'importance, la signature donne une identité au texte. Ajoutée à d'autres signatures, elle crée une polyphonie dans le magazine. Or, il n'en est rien ici, et *La Revue populaire* demeure, du début à la fin, exempte de noms et de pseudonymes qui rendraient visible le réseau de contributeurs réunis dans le magazine autour de Comte.

Un élément de la livraison de novembre 1919 attire l'attention. Dans ce numéro, *La Revue populaire* propose un roman-fleuve : *La grande épreuve,* par M. Deschamps[12]. Sorte de document-témoin et de monument mémoriel faisant l'apologie des sacrifices français durant la Grande Guerre, *La grande épreuve* raconte les amours de Marguerite et de François, deux jeunes gens arborant fièrement les valeurs et les prénoms typiques d'une France républicaine encore attachée aux traditions et à l'Église. L'idylle entre François et Marguerite est mise en valeur – ou reléguée au second plan, pourrait-on penser – par le conflit européen, de la mobilisation des soldats à la fin des combats. Dès lors, c'est un ensemble de représentations de la guerre qui se déploie dans le roman, à commencer par ces paroles innocentes : « Et vous croyez que cette chose monstrueuse et horrible, la guerre, pourrait encore se produire, de nos jours, *à notre époque de civilisation* ? » (1919 : 40. Je souligne), demande Marguerite. Ce à quoi son interlocuteur répond : « La guerre ne disparaîtra jamais. Elle est éternelle comme la douleur, comme les sentiments funestes, comme la bêtise et la férocité » (1919 : 40). « La grande épreuve » réside justement en l'acceptation des horreurs de la guerre, mais aussi

11. L'effet est d'autant plus fort que les titres de sections et de sous-sections sont irréguliers dans leur présentation : polices plus ou moins grandes, utilisation irrégulière du gras, etc. Cette instabilité dans la présentation des titres et l'absence de signature permettent mal de repérer la fin d'un texte et le début du suivant.

12. L'auteur est à ce jour inconnu. Il est probable qu'il s'agisse d'un pseudonyme. Plus généralement, *La Revue populaire* publie le roman sentimental d'un auteur plus connu, comme Jeanne de Coulomb, Mathilde Alanic et Paul de Garros, écrivains français rompus à l'exercice du roman-feuilleton.

en la valorisation du pays et du combat des hommes pour leur peuple et pour la paix, contre les Allemands qui sont décrits dans le roman comme des animaux : ils « pullulent ; ils se répandent hors de l'empire comme des lapins hors du terrier » (1919 : 47), « ils se fourrent partout » (1919 : 47). Décrivant l'heure de la mobilisation, le roman s'étend longuement sur la séparation des familles, insistant sur la tristesse des femmes et des enfants laissés à l'arrière, et sur la résignation des combattants (1919 : 73). Tout est fait pour exalter le sentiment patriotique, pour mettre en valeur le courage des Français, où qu'ils soient, quitte à vanter les bienfaits d'un conflit qui permettra, selon le personnage de François, de reconstruire un autre monde. C'est cette promesse qui motive la représentation hyperbolique des souffrances et des anecdotes survenant à l'arrière du front :

> Tout à coup, il [François] eut la vision rapide des changements que la guerre pouvait apporter. Elle allait passer comme une tornade sur le monde, en arrachant tout : préjugés, inégalités sociales, haines des classes et de partis, divisions intestines. Elle allait être le grand creuset dans lequel on allait refondre une France nouvelle, forte, glorieuse, fière, ardente, généreuse. À quelque chose, malheur serait peut-être bon (1919 : 76).

Dans l'éditorial de Francœur, la Première Guerre mondiale rappelait les croisades et les missions religieuses du Moyen Âge, selon un manichéisme opposant les catholiques aux impies, et dont le dénouement paraissait presque messianique pour le monde chrétien. Le roman de Deschamps abonde dans ce sens, puisque la fin du conflit marquerait la fin d'une vision du monde capitaliste dans le but de redonner tout leur prestige à des valeurs sociales et humaines inentamées par la corruption bourgeoise. À la fin du roman, une fois la paix retrouvée, les personnages s'exclament : « Vive la France ! […] Vivent les braves gens ! Vivent les Français ! » (1919 : 76). *La grande épreuve* illustre à la fois l'attachement persistant d'une revue et plus généralement du peuple canadien-français à la France, et la capacité qu'a le magazine à intégrer, par le prisme fictionnel, un trait de l'actualité récente, pourtant absente du reste de ses pages[13]. Comme les autres journaux et textes parus au lendemain de la Première Guerre mondiale, le roman illustre un effort de construction mémorielle du conflit.

---

13. Également, en octobre 1919, le récit *La villa du paradis,* de Jeanne de Coulomb, se déroule sur fond de guerre avec les Allemands. Cependant, le roman de Coulomb est paru en 1917 aux Éditions de la Bibliothèque de ma Fille, alors que le conflit fait encore rage. Dans *La grande épreuve,* la victoire est acquise, preuve que le roman a été écrit après l'Armistice.

À l'instar de ce qu'annonçait la page couverture, le reste du contenu proposé aux lecteurs s'inscrit dans la lignée des « magasins » du XIXe siècle : « Il s'agit de rendre la littérature populaire, de mettre l'art à la portée de tous, de vulgariser les sciences et les techniques, de donner des récits d'histoire et de voyage, de parler à l'imagination et à la sensibilité » (Feyel, 2001 : 23). Ce qui prédomine dans *La Revue populaire,* c'est le caractère encyclopédique des sujets abordés. Les titres des rubriques en témoignent : « Différentes excentricités à propos d'animaux », « Chroniques de la jeunesse », « Dans le monde des inventeurs » regroupent des textes de toutes sortes, allant d'une explication scientifique sur la formation des grands déserts à celle du coryza, cette inflammation des muqueuses du nez. D'un numéro à l'autre, des rubriques changent, disparaissent pour refaire surface quelques mois plus tard, mais les thématiques scientifiques et pratiques demeurent. Instable dans son agencement interne, le magazine tente tout de même de rejoindre tous les lecteurs de la famille. En décembre 1919, outre des chants de Noël et des poèmes, on trouve des contes à lire aux enfants[14].

À ce savoir pluriel, sorte de « pot-pourri culturel » proposé aux lecteurs, s'ajoutent des articles sur les relations interpersonnelles entre hommes et femmes. Deux sections livrent régulièrement des propos sur les façons d'être et d'agir en couple ou dans le but de trouver mari ou femme : la chronique « Éternel féminin » et la rubrique « Réflexions de célibataires ». Couvrant plusieurs pages, « Éternel féminin » est une invitation à la découverte et à la compréhension de « la femme », de ses attributs et de sa place dans l'espace social, sphère privée comme sphère publique. La chronique n'est cependant pas réservée qu'aux lectrices : elle s'offre également au lecteur masculin et à son désir curieux de mieux saisir « l'éternel féminin » dans son essence même. Dans la livraison de décembre 1919, la rédactrice, Emma Gendron, sous le pseudonyme de Manon[15], commence ainsi : « Je reçois parfois des lettres de lecteurs et lectrices […] » (1919 : 23). Effet rhétorique ou réalité pratique ? Ce « marqueur de présence[16] » installe une proximité sur le mode de l'intime entre Manon et son lectorat, tout en ouvrant l'espace féminin à une sensibilité de lecture plurielle faisant fi des catégories de genre (au

14. Voir Josette (1919) et Anonyme (1919c).

15. Il s'agit du pseudonyme d'Emma Gendron, qui publie entre 1918 et 1921 dans *La Revue populaire,* avant de tenir un « Courrier » dans une autre revue de Poirier et Bessette, *Le Samedi.* En 1924, elle publie son propre périodique, *La Revue de Manon* (1924-1926). C'est dans les pages de *La Revue populaire* que Gendron fait ses classes en matière d'écriture médiatique adressée à un public féminin. Sur Gendron et le fonctionnement discursif de la rubrique « Éternel féminin », on lira Hins (2015).

16. Voir Diaz (2011).

sens de *gender*). La rubrique « Réflexions de célibataires » propose quant à elle des aphorismes disposés symétriquement en deux sections, sous un dessin où une femme et un homme sont liés par une chaîne attachée à leur cou. Les deux sous-sections se répondent avec une ironie parfois mordante : « Si Salomon avait essayé une femme de plus que celles qu'il avait, il aurait peut-être trouvé la perfection » ; « En amour, une jeune fille perd d'abord la tête, puis sa vanité, puis, son cœur et après… sa liberté » (Anonyme, 1919d : 145). Le titre sonne comme un sarcasme, à une époque où le célibat, bien que toléré, reste marginal dans la société canadienne-française[17]. Le sarcasme s'annule néanmoins si l'on examine le titre à la lumière des fameuses « Réflexions de célibataires » : ici, on apprend aux lecteurs et aux lectrices à s'apprivoiser mutuellement par le biais de la plaisanterie, tout comme on apprend aux lecteurs à « faire de l'esprit » selon l'expression consacrée.

Si le magazine accompagne les lecteurs, ces derniers sont aussi encouragés à participer au magazine. Aussi certains textes occasionnels répondent-ils à une demande particulière du lectorat, comme c'est le cas de la rubrique « Comment s'y prendre pour écrire des lettres d'amour avec succès » (Anonyme, 1919e : 145). À la suite de plusieurs lettres reçues de la part des lecteurs et des lectrices, *La Revue populaire* souhaite donner quelques exemples de lettres d'amour, en reproduisant quelques modèles à partir d'originaux : « Disons aussi, en toute franchise, que les modèles ci-dessous nous ont été fournis par des collaborateurs et collaboratrices qui se sont déclarés satisfaits des résultats obtenus avec ces lettres » (Anonyme, 1919e : 163). Ici, le lectorat est à la fois le demandeur et celui qui a la réponse. Un esprit collaboratif et participatif anime la rubrique et modélise une relation de complicité entre les lecteurs, les lectrices et la rédaction de la revue autour d'un support et d'un discours sentimental initialement prévus pour être intimes et uniques, car étant le produit d'une affection particulière entre deux personnes. La revue se veut la compagne de la modernisation des relations sociales. Aussi précise-t-elle que les lettres ont été modifiées et sont publiées « dans une forme rajeunie et plus en rapport avec les mœurs actuelles » (Anonyme, 1919e : 163).

Enfin, on constate que *La Revue populaire* s'adresse à la famille, et plus précisément à la famille vivant à proximité de Montréal. Les réclames invitent à la consommation dans la métropole. Plus encore, une rubrique régulière intitulée « Pages canadiennes » propose aux lecteurs de découvrir Montréal, son histoire, ses futurs chantiers. C'est en tout cas ce que peuvent laisser croire les numéros de

17. L'étude la plus complète à ce sujet reste l'ouvrage d'Andrée Lévesque (1989) sur les modèles normatifs et les déviances durant l'entre-deux-guerres.

novembre et de décembre 1919. Sous un frontispice arborant la feuille d'érable, le blason canadien et les deux devises, provinciale et fédérale, un collaborateur propose de redécouvrir la ville de Maisonneuve un siècle auparavant, soit au début du XIXe siècle[18]. Selon l'auteur, le Montréal actuel, « avec ses milliers d'édifices spacieux, ses gratte-ciels, son immense superficie, son port gigantesque et ses quais si modernes » (Anonyme, 1919f: 19), est une ville de l'industrie, du commerce et de l'amusement ; ce qu'elle n'était pas en 1800. Le texte joue sur l'effet de rupture, allant d'une représentation d'un passé désuet à un émerveillement face à la ville contemporaine marquée par le progrès. Cette dichotomie entre passé et présent se renverse toutefois un peu plus loin dans le texte. Le Montréal d'antan fascine, par l'éloignement temporel et l'aspect pittoresque qu'il revêt ; *a contrario,* après la Première Guerre mondiale, le visage de la métropole peut effrayer par ses tramways, son énergie et son côté déshumanisant. C'est ici tout le paradoxe de la modernité qui est exploité, entre attrait et crainte, délice et dégoût. À l'appui, des vignettes illustrent le propos de l'auteur en représentant des paysages bien connus – la rue Notre-Dame et l'église du même nom – dans les années 1800. Pour apprécier ce voyage dans le temps, le lecteur doit connaître Montréal. On peut en déduire que c'est précisément la population montréalaise, et notamment la classe moyenne, consumériste et urbaine, qui est visée par cet article et, plus généralement, par les « Pages canadiennes ». De même, produites pour la plupart par des commerces établis dans la métropole, les publicités s'adressent aux familles montréalaises et participent d'une centralisation de l'information et de la consommation qui va de pair avec le phénomène d'urbanisation croissante observable au tournant du XXe siècle.

Quoique bref et limité, l'examen de ces deux numéros de *La Revue populaire* permet de cartographier les espaces du magazine selon quatre ensembles. Tout d'abord, l'éditorial et exceptionnellement le roman du mois ouvrent des portes sur le monde à partir d'une actualité encore fraîche. Cet espace s'oppose à celui de l'intime, qu'on trouve principalement dans les rubriques féminines et les conseils donnés aux célibataires – espace intime, certes, mais impersonnel en raison de l'absence d'un véritable courrier des lecteurs. Ici, ce n'est pas le monde qui intéresse les collaborateurs et les lecteurs, mais la façon très personnelle d'interagir avec les autres, et notamment l'être aimé. Le troisième espace, c'est celui

18. À noter que l'article porte l'inscription suivante, entre parenthèses : « *Spécial pour la Revue populaire* » (souligné par l'éditeur). Cette mention donne un caractère inédit, presque exceptionnel à cet article. On peut aussi y voir un effet recherché par la direction : celui de conférer à la revue le statut de périodique d'importance, à qui et pour lequel on écrit des articles.

de Montréal, la ville du passé principalement. Enfin, l'ensemble des articles à caractère encyclopédique, le « magasin », ainsi que le roman dans la plupart des cas, constituent un espace à la fois globalisant et exotique – les déserts de sable en sont la preuve –, mais paradoxalement sans aucune prise sur le réel du lecteur type de *La Revue populaire*. À cette géographie du magazine s'ajoute une temporalité particulière. Hormis les publicités et l'éditorial qui s'inscrivent dans l'histoire – implicitement pour les publicités, explicitement pour l'éditorial –, le reste du magazine se construit sur un non-temps, un absolu anhistorique reposant sur la description des phénomènes naturels dans les articles « scientifiques » et la reproduction des relations interpersonnelles calquées sur un seul modèle de rapports de force entre masculin et féminin. Avec le roman *La grande épreuve* qui vient souligner l'anniversaire de l'Armistice, *La Revue populaire* semble plus marquée par le conjoncturel et le contextuel que par l'événementiel. Elle est d'ailleurs déconnectée de la vie littéraire et culturelle, puisqu'on ne trouve aucune recension de livres ou de spectacles. L'absence de signature dans la revue accentue le caractère impersonnel du discours qui y est tenu. À titre d'exemple, le directeur de la revue, Comte, ne signe qu'un texte, sans que celui-ci soit relayé par la suite, soit par la présence d'autres textes signés par Comte, soit par la reprise des thèmes évoqués dans l'éditorial. *La Revue populaire* privilégie donc un contenu uniforme, neutre et enfermé dans un non-temps relatif ; ce que *La Revue moderne* des premiers temps cherchera à éviter dans l'affirmation de sa singularité.

« L'INSPIRATRICE ET L'AMIE » : *LA REVUE MODERNE* ET LA CONFIGURATION D'UN ESPACE DE RÉFLEXION ET D'ACCOMPAGNEMENT

En 1919, Madeleine (1875-1943) jouit d'un capital économique, symbolique et social manifeste, ce qui lui donne les coudées franches afin de créer *La Revue moderne.* Elle peut compter à l'époque sur la fortune de son mari, Wilfrid-Arthur Huguenin, médecin et riche héritier. De plus, par sa participation aux œuvres de bienfaisance et sa présence dans les journaux, plus spécifiquement la tenue d'une chronique féminine dans *La Patrie,* Madeleine bénéficie d'une notoriété évidente. Son travail à *La Patrie* ainsi que son statut relatif d'animatrice de la vie littéraire montréalaise lui valent un réseau important[19].

Le premier numéro de *La Revue moderne* paraît le 15 novembre 1919. Sur la première page, au-dessous d'une reproduction d'un tableau de Jean-Baptiste

19. Voir notamment Quenneville-Labelle (2014) et Savoie (2009).

Greuze, on peut lire le sous-titre suivant : « Littérature, politique, arts ». Plus bas encore, en petits caractères, est annoncée la présence d'un roman dans chaque livraison. Dès sa couverture, *La Revue moderne* précise les trois tangentes de son projet : reprenant le canevas du magazine traditionnel avec un roman du mois, elle s'adresse à une élite intellectuelle et culturelle (le tableau de Greuze est en soi une marque d'érudition) et à un lectorat féminin, comme le sujet de l'illustration le laisse penser – le tableau représente une jeune femme[20]. Sur le numéro de décembre, seul le tableau change – c'est la fameuse *Madonnina* de Roberto Ferruzzi ; là encore, la représentation picturale véhicule un modèle féminin, celui de la maternité.

Le premier éditorial de Madeleine définit les engagements de la revue en vantant les mérites de l'union nationale : il faut « s'unir pour grandir » (1919a : 8). Selon la directrice, le désir d'un consensus est commun à tous, au sortir d'une guerre qui « nous a tués nos enfants pour un idéal de justice et de liberté » (1919a : 8). Dans une volonté de donner une crédibilité à *La Revue moderne,* Madeleine fait jouer son réseau et attire dans sa publication les plus grands noms, ainsi qu'elle l'écrit dans son texte : « La liste de nos écrivains, de nos penseurs, de nos conteurs, de nos savants est assez longue. Presque tous ont répondu à l'appel de *La Revue moderne.* Si tous veulent patriotiquement remplir le rôle qui leur est destiné, nous pourrons représenter dignement et fièrement le Canada français » 1919a : 9[21]). Cette réunion d'hommes et de femmes de lettres de tous les horizons dans le périodique illustre la nécessité de rallier tout un peuple, comme elle assoit la légitimité de Madeleine dans cette mission d'unifier les agents de production culturelle. Jean-Christian Pleau (2006) a déjà bien montré à quel point ce texte programmatique, voire manifestaire, recélait des enjeux politiques certains[22].

---

20. *La Revue moderne* offre d'ailleurs trois sections qui correspondent à ces tangentes, comme l'écrit l'équipe de *La vie littéraire au Québec* : « La première aborde des questions sociales et culturelles du jour et comprend l'éditorial de Madeleine. Elle reproduit également des poèmes et des récits, avec une attention particulière portée à la critique littéraire, du moins pendant les premières années. Les deux autres sections sont consacrées respectivement à des conseils et chroniques qui s'adressent aux femmes […] et à la fiction sentimentale » (Saint-Jacques et Robert (dir.), 2010 : 210).

21. Un coup d'œil à la liste des collaborateurs et collaboratrices illustre ce rassemblement de « l'élite qui doit orienter nos ambitions nationales » (1919a : 8) : Olivar Asselin, Arsène Bessette, Berthelot Brunet, René Chopin, Gustave Comte (le directeur de *La Revue populaire* !), Léo-Paul Desrosiers, Marcel Dugas, Albert Lozeau, Louvigny de Montigny, Damase Potvin, Robert de Roquebrune, Marie-Claire Daveluy, Marie Gérin-Lajoie, Blanche Lamontagne…

22. On lira également Rannaud et des Rivières (2015).

Or, il convient d'aborder cet éditorial par ce qu'il annonce de *La Revue moderne*. À cet égard, la fin du texte est éloquente :

> Elle [la revue] attestera brillamment de la valeur de nos poètes, de nos prosateurs, et elle offrira une lecture abondante et salutaire à tous ceux qui la rechercheront. Là ne devra pas s'arrêter son action. Il lui faudra trouver d'autres moyens de développer le goût des arts et de la littérature. Elle multipliera les occasions de mettre en belle valeur nos meilleurs talents. Elle en fera surgir de nouveaux, par des fondations diverses. Elle inaugurera les réunions littéraires, et tiendra « salon » non pour les Précieuses dont riait Molière, mais pour les lettrés de tous les groupes.
>
> Le programme est vaste et splendide. Rien n'en devrait arrêter l'élan, ni en diminuer l'inspiration. Le public fera chaud accueil à *La Revue moderne*. Elle devra remplacer, dans les familles, les magazines extravagants qui enseignent le mauvais goût, et déforment trop souvent la mentalité de nos femmes et de nos jeunes filles. Elle apportera partout le meilleur de notre talent et le plus sincère de notre vouloir. Elle deviendra *l'inspiratrice et l'amie*. Nous l'avons voulue jolie pour qu'elle enchante tous les yeux et attire toutes les admirations. Ainsi son rôle d'éducatrice lui sera plus facile et plus doux.
>
> Nous vous demandons de lui ouvrir vos maisons et vos cœurs. Il faut aimer cette *Revue,* créée pour vous, pour faire meilleures vos idées, plus justes vos principes, plus meublés vos cerveaux. Elle sera l'œuvre de talents profonds et sincères, de talents de chez nous, triés dans toutes nos classes, dans tous nos groupes […] (1919a : 9. Je souligne).

« Inspiratrice et amie », « éducatrice », *La Revue moderne* est vouée à circuler dans toutes les sphères, de la scène littéraire canadienne-française au foyer. Plus encore, la publication devient à la fois un lieu (« réunions littéraires », « salon »), prolongeant ainsi dans l'espace médiatique les pratiques salonnières du XIXe siècle, et une personne, l'« amie et la confidente » des jeunes filles, la muse des artistes. Cette personnification et cette spatialisation soulignent l'ambition de rassembler tout le monde dans une seule revue. Dès lors, le magazine veut être le porte-parole de l'*intelligentsia* canadienne-française, en faisant appel à une élite qu'il faut consolider, puis renouveler. En d'autres termes, parce qu'elle est *tout* et *partout, La Revue moderne* entend devenir une accompagnatrice et un catalyseur de la vie canadienne-française.

La mise en avant d'un lien affectif entre le magazine et le lecteur n'a rien de fortuit et est également lisible ailleurs que dans le premier éditorial. En effet, l'affection amicale se diffuse dans l'ensemble du périodique, notamment par l'entremise

de la directrice elle-même, Madeleine. Dans son mémoire de maîtrise, Frédéric Quenneville-Labelle (2014) analyse la polyphonie et la fragmentation discursive de l'*ethos* de la femme de lettres que mobilisent les textes signés par « La Directrice », « Myrto », « Luc Aubry » et d'autres variations. Il met en lumière la constellation des différentes postures de Madeleine, qui renégocie en permanence son discours par l'utilisation de plusieurs pseudonymes. Dans le premier numéro, la mainmise de Madeleine dépasse le simple cadre administratif, puisque son discours se module et s'adapte aux différentes rubriques qu'elle investit, de l'éditorial à son compte rendu sur la conférence de Winnipeg[23], en passant bien entendu par les pages féminines qu'elle dirige personnellement[24]. D'ailleurs, la chronique féminine (« L'entre-nous ») et le courrier aux lectrices adoptent un ton amical, sur le mode de la correspondance intime. Cette polyphonie et cet engagement de Madeleine se confondent avec le but même poursuivi par *La Revue moderne* dès l'éditorial. Aussi est-il pertinent de parler d'un entrelacement de cette posture féminine et des enjeux du magazine. Cet entrelacement a tout à voir avec la suite des choses pour *La Revue moderne.* Clairement associé à une *persona,* à une façon d'être et d'agir dans l'espace social, le magazine revendique une couleur, une personnalité, contrairement à *La Revue populaire* de Comte.

Les deux premiers numéros présentent une facture semblable. Revue « qui doit être chic, parce que moderne » (Madeleine, 1919d), *La Revue moderne* est d'abord l'espace des annonceurs. La publicité – la même que dans *La Revue populaire* – ouvre et ferme le magazine. Après l'éditorial, on trouve des articles abordant « la politique canadienne » et « la politique étrangère », une chronique littéraire tenue par Olivar Asselin et des textes épars de Louvigny de Montigny ou d'Adjutor Rivard. Les textes discutent des sujets d'actualité, contrairement à ce qu'on pouvait trouver dans *La Revue populaire*. Si l'on est loin du temps zéro de l'actualité dans la presse quotidienne, le magazine fait fi de son rythme de publication mensuelle pour offrir une information proche des événements. Ne pouvant traiter les faits « au jour le jour », il les scande selon une périodicité « au mois par mois ». Dans le numéro de novembre 1919, Jules Helbronner présente la vie théâtrale de Montréal, non sans prendre parti et appeler à un véritable changement administratif et dramatique inscrit dans la modernité :

> Ce qu'ont fait les directeurs artistiques [du théâtre] des Nouveautés d'antan doit pouvoir être recommencé par ceux d'aujourd'hui. C'est affaire d'habilité,

23. Voir Madeleine (1919b).

24. Voir Madeleine (1919c).

> de doigté, de choix judicieux. Avec de bons chefs d'emploi, des seigneurs et des seigneuresses de talent, mais peu connus et aux émoluments de moindre importance, et l'appoint, qui n'est pas à dédaigner des professionnels et des amateurs du terroir, on peut créer à Montréal un théâtre français permanent pouvant aborder tous les genres, donnant au public d'excellentes représentations et à ses créateurs de bons dividendes (1919 : 20).

On le voit, l'unité nationale voulue par Madeleine sous-tend aussi cet article qui alterne entre le compte rendu et le texte d'idées, entre information et discussion.

En décembre 1919, des articles sur Noël investissent le magazine et favorisent l'infusion d'une francophilie. Un collaborateur, Joseph Courteau, signe un texte intitulé « Noël d'espérance », dans lequel il rappelle les liens qui unissent la France au Canada français par l'intermédiaire d'anges de Noël qui passent de l'Europe aux « berceaux d'érables ou de chênes solides » : « Et les voix continuent avec une douceur si grande que c'est comme une délicieuse musique : "Soyez les fils de la vieille France, votre mère, soyez ses continuateurs, croissez et multipliez…" » (1919 : 32[25]). À l'image de cette parabole des anges, toute *La Revue moderne* des premiers temps est traversée par un désir de filiation française qui se vérifie même dans « L'entre nous » de Madeleine : « Nos aïeules, si modestes et si nobles, avaient la bien jolie coutume, *apportée de cette France aux traditions exquises,* de faire dans toutes les grandes fêtes la place du pauvre » (1919e : 41. Je souligne). Cette francophilie est loin d'être anodine pour l'époque. Plus encore, elle est déterminante dans la trajectoire de la directrice de la revue. En effet, en 1918, ainsi que le précise Micheline Cambron, le nom de Madeleine est associé à l'éphémère journal *L'Aide à la France. To France the Heroic and Indomptable!* (2012 : 25-26). De même, son roman *Anne Mérival,* publié dans deux livraisons de *La Revue moderne* en 1927, reprendra un discours similaire sur la nécessité de défendre la mère patrie[26]. Ne pouvant s'engager en politique ou dans l'armée, Madeleine fait de l'écriture le fer de lance de son patriotisme et de son amour pour la France, propulsant une parole politique qui s'enchevêtre avec le littéraire et le médiatique, contribuant dans le même temps à un effort de guerre et au travail de mémoire qui y est lié. Il en va de même dans *La Revue moderne* où, à mi-chemin entre la fiction et la réalité, la femme de lettres multiplie les marques d'affection envers la France. En décembre 1919, dans la section « Femina » (la

25. On retrouve ici l'esprit des textes de Comte et de Francœur dans *La Revue populaire* et discuté précédemment.

26. Paru en octobre et novembre 1927, le roman a été réédité récemment dans Saint-Jacques et des Rivières (dir.) (2014).

deuxième grande section de *La Revue moderne* après les articles généraux), on trouve un texte intitulé « La grande douleur de la France. Lettre d'une voyageuse ». L'effet de polyphonie revient à la charge, puisque « la lettre » est d'abord présentée par un paratexte écrit à la première personne par Madeleine :

> J'ai reçu, d'une amie, cette page écrite sous le coup de l'émotion profonde créée par les champs de bataille où elle venait de passer. Cette lettre pour moi seule, est un récit si animé et si palpitant où l'on sent gémir toute la douleur de la France, que je n'hésite pas à la livrer à la publicité, certaine qu'elle rendra les cœurs plus sympathiques, les âmes plus comprenantes [*sic*] à toute la souffrance si noblement portée par notre mère, la grande et admirable France (Hébert, 1919 : 45[27]).

À la suite de cette mise en contexte, l'auteure présumée de la lettre, Élo. Hébert, décrit son voyage dans l'est de la France à la découverte des champs de bataille. Affichant un antigermanisme évident, la voyageuse fait part des sentiments qui l'habitent à la vue de la cathédrale de Reims et des inscriptions « Mort pour la patrie », pour terminer par un panégyrique sur la France :

> Ah ! je comprends plus que jamais comme c'est bien naturel pour nous d'aimer notre chère France et surtout depuis qu'elle est si malheureuse ! Pardonnez-moi le décousu de cette lettre. Je n'ai voulu qu'une chose : vous dire l'émotion de mon rêve réalisé. Je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'étiez pas là avec moi (1919 : 45).

Le paratexte invite à mieux comprendre l'enjeu d'un tel texte intime, si réel puisse-t-il être, dans le magazine : derrière Madeleine, le destinataire « officiel » de la lettre, c'est le lectorat lui-même qui est invité à lire « l'émotion et le rêve réalisé » de Élo. Hébert.

La page couverture, l'effet de polyphonie et les différents textes signés par Madeleine soulignent en creux l'inscription du féminin dans une revue intellectuelle, qui plus est dirigée par une femme. À la croisée de la parole intime et de la parole politique, c'est le « Courrier de Madeleine » qui fait converger les objectifs

27. Il y a tout lieu de croire que Madeleine est elle-même l'auteure de la lettre. Au-delà du pseudonyme (Élo. Hébert, dont on ne sait rien), la voyageuse en question semble canadienne et écrit au milieu de sa lettre : « Je m'enveloppe de ma robe de chambre et serrée près de ma petite Magdeleine je m'endors […] » (1919 : 45). Plus qu'un rappel du pseudonyme de la femme de lettres, Madeleine est également le prénom de la fille de la directrice. Il est donc permis de croire que la lettre ne serait qu'un faux, ce qui accentuerait ce déploiement d'une seule et même sensibilité, celle de Madeleine, dans tout le périodique.

de la revue et les attentes du lectorat. Le courrier des lecteurs est absent de *La Revue populaire*. Dans le nouveau magazine en revanche, comme un contrepied à son rival, un espace assez long est consacré aux réponses de la directrice à ses lectrices. Dans la livraison de décembre 1919, trois pages sont allouées aux conseils et appréciations de Madeleine[28]. Les lettres reçues ne sont pas reproduites ou citées ; seul le nom de la destinatrice est précisé au début de chaque réponse :

> MAGGIE PIGGY : Comme vous êtes amusante. En effet, c'est bien chez Dupuis que l'on découvre toutes les merveilles, et combien merveilleuses, vous le savez aussi […].
>
> BLONDINE : Je ne veux pas que vous changiez le nom qui me plaît tant, de Blondine, et qui fait maintenant image dans ma pensée, quand me vient votre billet. […] Ici, vous aurez toujours votre petit coin bien chaud, près de la grosse cheminée […].
>
> IMELDA : […] Vous êtes bien fine d'aimer la Revue qui, elle aussi, vous aime bien […].
>
> PERPLEXE : Vous m'exprimez vos sentiments avec trop de sympathie pour que je n'en sois pas touchée profondément. Notre second roman est aussi doux que spirituel, et certes vous l'aimerez. Mais un qui serait étonné, savez-vous bien, c'est M. Henry Bordeaux, l'écrivain catholique que l'on devrait accepter les yeux bandés, ce qui m'est un peu arrivé en somme. Si on ne peut pas se fier à ceux-là maintenant, où allons-nous nous jeter ? Je ne puis tout de même pas recommencer les contes de Madame de Ségur… Encore une fois, j'apprécie absolument les termes de votre lettre, écrite en toute amitié, en toute sympathie, lettre dictée par votre sentiment maternel, scrupuleux et délicat. En tout cas n'ayez crainte de « L'Offensive ». Spirituelle et vivante, cette œuvre est absolument inoffensive. Je désire vivement vous garder au nombre de mes lectrices, et bien aussi de mes amis […].
>
> MILLICENT : Mais non, je ne suis pas fatiguée… Est-ce que l'on se fatigue de lire une belle lettre bien pensée, bien écrite et qui ne dit que des choses aimables et bonnes ? Non, n'est-ce pas ? Oui, cela donne beaucoup de mal d'être la directrice d'une Revue telle que la nôtre, mais en revanche cela permet de faire du bien, et d'aider au progrès de sa race ; et quand on l'aime plus haut que tout sa race, la fatigue ne compte plus. Vous avez raison, c'est bien le 11 novembre dernier qu'a eu lieu la parade de l'Emprunte de la Victoire où défilait aussi cette fameuse compagnie de la Légion étrangère. Le 11 novembre,

28. Voir Madeleine (1919d).

le jour de l'Armistice, le jour de la Victoire, avec un grand V (Madeleine, 1919d : 46[29]).

Le courrier agit ici comme la caisse de résonance de l'ensemble du magazine : « Dupuis » est un grand magasin du centre-ville de Montréal, qui se présente comme « le grand magasin des Canadiens français », celui-là même dont Chiffonnette, la chroniqueuse « mode » de la revue, parlait dans son texte en novembre 1919 ; la réponse à « Perplexe » fait allusion au roman paru dans le premier numéro de *La Revue moderne, Une honnête femme* d'Henri Bordeaux, grand auteur français catholique de la première moitié du xxe siècle. Dans cet espace de confidences, Madeleine excelle dans l'art de mettre en avant sa nouvelle publication. « Le courrier de Madeleine » cristallise les ambitions de *La Revue moderne* : appel à une union nationale pour la survie de la race, mémoires de France et de la guerre, échanges sur le ton de l'amitié avec les lectrices, argumentation autour des choix de la directrice, notamment en ce qui a trait au roman, et publicités pour des maisons montréalaises, publicités qui se font l'écho des chroniques de mode et des annonces en début et en fin de magazine. Le courrier révèle également un autre pan de la revue, une face cachée par les mots de « Littérature, politique, arts » et par l'éditorial du mois de novembre : *La Revue moderne* est une extension du « Royaume des femmes » que dirigeait Madeleine pour *La Patrie*. Il y a là un cas frappant de passage d'une rubrique d'un média à une publication en soi, du journal au magazine, selon une périodicité, un support et un cadre discursif bien différents et qui modifient la relation entre la journaliste et ses destinataires. C'est ce courrier, ainsi que toute la section « Fémina » (le « tour dans les grands magasins » de Chiffonnette, « l'entre nous » de la directrice) qui amorcent la transformation à venir de *La Revue moderne* en magazine féminin.

* * *

Au terme de ce parcours, force est de constater que les magazines de la fin des années 1910, encore traversés par le souvenir de la Grande Guerre et la disparition du « monde d'hier[30] », sont animés par un souci d'unifier et de divertir. Toutefois, si *La Revue populaire,* réservée au foyer et ouverte de façon rela-

29. *L'offensive,* d'Alberich Chabrol, est le roman du mois de décembre.

30. Reprenant ici le titres des mémoires de Stefan Zweig ([1942] 1996), et qui traduisent, dans un contexte européen, autant la désillusion d'un système enterré que les impressions et les frayeurs d'un renouveau.

tive sur le monde, garde le cap et continue de dispenser savoir encyclopédique et conseils sur les relations humaines, *La Revue moderne* en revanche négocie une véritable action médiatique dans l'espace public. Par la diversité et la renommée des collaborateurs auxquels elle fait appel, Madeleine se lance dans une stratégie de légitimation de sa revue, au moment où les esprits doivent se relever face aux traumatismes occasionnés par le conflit. Bien sûr, *La Revue moderne* est fidèle à sa devise « Littérature, politique, arts » ; mais le but du magazine est également, si ce n'est de révolutionner, du moins de contribuer à la modification des pratiques d'écriture et de lecture des femmes au Canada français. Chantal Savoie a raison de voir, dans la fondation de *La Revue moderne,* un point de rupture ouvrant sur « un monde nouveau pour les femmes qui écrivent » (2014 : 45[31]). Dans la foulée du *Coin du feu* de Joséphine Dandurand et du *Journal de Françoise,* Madeleine parvient à créer un magazine à l'image de ce qu'elle-même souhaite être pour le Canada français : une rassembleuse, une avant-gardiste, une « critique et mentore[32] », au-delà des espaces traditionnellement alloués au féminin, dans un périodique fait par tous et pour tous. De son côté, ne s'appuyant pas sur un réseau de collaborateurs connus ni sur une forte présence discursive de son directeur, *La Revue populaire* n'a pas les ambitions de sa rivale. Elle n'est pas ancrée dans la réalité canadienne-française historique, celle des débats autour du nationalisme qui marquent le tournant des années 1920. Parce qu'elle privilégie le filon encyclopédique, *La Revue populaire* s'adresse plus spécifiquement à la famille issue de la classe moyenne, au moment où celle-ci émerge grâce au développement des médias de masse et à la structuration de plus en plus nette d'une société de la consommation[33], du tout-à-prendre et du divertissement.

Au demeurant, les deux titres convergent en accordant une place évidente aux femmes et au féminin dans leurs pages. Que ce soit par le biais des chroniques de Gendron et des aphorismes dans *La Revue populaire,* le « Courrier de Madeleine » ou les chroniques de mode de Chiffonnette dans *La Revue moderne,* ils n'hésitent pas à multiplier les adresses à la lectrice et à la consommatrice. Aussi, comme l'écrivent Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières au sujet de *La Revue moderne,* cette presse magazine composite, bien qu'à ses débuts, permet

31. L'essai de Savoie est consacré à l'étude des trajectoires et des textes féminins au tournant du siècle. Son corpus s'arrête à l'année 1919, « date à laquelle est créée *La Revue moderne,* fondée et dirigée par Madeleine, qui deviendra, en 1960, le périodique *Châtelaine,* qui existe encore aujourd'hui » (2014 : 17).

32. J'emprunte l'expression à Savoie (2014 : 146).

33. Voir à ce sujet Couvrette (2014).

de voir « se construire le territoire culturel de la femme moderne entrant dans la sphère publique pour participer aux projets collectifs dans le même temps où, par l'intime, elle revendique sa liberté subjective » (2007 : 272). Encourageant l'autonomisation – pour ne pas dire l'*empowerment* – des femmes, elle semble favoriser l'infusion de la nouvelle femme (la *new woman*), ce modèle féminin investi de nouvelles valeurs de liberté[34]. Réciproquement, les bouleversements entourant la condition féminine, tant sur le plan politique et social que dans les productions littéraires et culturelles, paraissent contaminer les pratiques discursives et les supports médiatiques. Aussi, dans la foulée des propos de Saint-Jacques et des Rivières, la réinsertion de la figure de la nouvelle femme dans une poétique et un imaginaire du magazine, dont j'ai tenté d'éclairer quelques principes et dont il reste à délimiter les contours, me semble évidente, plus spécifiquement au moment où les « années folles » dynamisent la présence et le rôle des femmes dans la vie culturelle canadienne-française. En effet, la lecture croisée des modes de représentation de la nouvelle femme et de la construction formelle et discursive des revues féminines relance la question de l'hybridation des supports, des pratiques et des discours de la littérature et de la presse, et offre certainement de concevoir le magazine comme la caisse de résonance d'une nouvelle modélisation des rapports entre masculin et féminin dans l'espace social.

34. « Sans attache, mobile, urbaine, audacieuse, ambitieuse sur le plan culturel, compétente sur le plan professionnel, sexualisée, intellectuellement (et parfois, économiquement) indépendante, à la mode – et finalement, visible » (Chadwick et True Latimer, 2003 : 14. Je traduis).

BIBLIOGRAPHIE

ANONYME (1919a), « La tour de Londres, ses donjons et ses richesses », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (novembre), p. 177-179.

ANONYME (1919b), « Où sont les anciens souverains ? », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 12 (décembre), p. 125-127.

ANONYME (1919c), « L'étourderie de Saint-Nicolas », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 12 (décembre), p. 155.

ANONYME (1919d), « Réflexions de célibataires », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (novembre), p. 145.

ANONYME (1919e), « Comment s'y prendre pour écrire des lettres d'amour avec succès », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 12 (décembre), p. 163-166.

ANONYME (1919f), « Pages canadiennes. Montréal d'aujourd'hui et Montréal d'il y a à peine un siècle », *La Revue populaire,* vol. 11, nº 11 (novembre), p. 19-22.

BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN (1973), *La presse québécoise : des origines à nos jours,* t. 4 : *1896-1910,* Québec, Presses de l'Université Laval.

CAMBRON, Micheline (2012), « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », *Voix et images,* vol. 37, nº 2 (110), p. 15-33.

CHADWICK, Withney, et Tirza TRUE LATIMER (2003), « Becoming modern. Gender and sexual identity after World War I », dans Withney CHADWICK et Tirza TRUE LATIMER (dir.), *The Modern Woman Revisited. Paris Between the Wars,* New Jersey/London, Rutgers University Press, p. 3-19.

COMTE, Gustave (1919a), « Les plus belles étrennes », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (décembre), p. 5.

COMTE, Gustave (1919b), « Plainte d'outre-tombe », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 10 (octobre), p. 5.

COURTEAU, Joseph (1919), « Noël d'espérance », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 1 (novembre), p. 32.

COUVRETTE, Sébastien (2014), *Le récit de la classe moyenne. La publicité des quotidiens montréalais, 1920-1970,* Montréal, Leméac.

DAMON-MOORE, Helen (1994), *Magazines for the Millions. Gender and Commerce in the Ladies' Home Journal and the Saturday Evening Post, 1880-1910,* Albany, State University of New York Press.

Deschamps, M. (1919), « La grande épreuve », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (novembre), p. 35-140.

Diaz, José-Luis (2001), « Avatars journalistiques de l'éloquence privée », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle,* Paris, Éditions du Nouveau Monde, p. 691-715.

Feyel, Gilles (2001), « Naissance, constitution progressive et épanouissement d'un genre de presse aux limites floues : le magazine », *Réseaux,* vol. 19, nº 105, p. 23.

Francœur, Roger (1919), « Une prophétie », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (novembre), p. 5.

Guay, Hervé (2010), *L'éveil culturel. Théâtre et presse à Montréal, 1898-1914,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal. (Coll. « Nouvelles études québécoises ».)

Hébert, Élo. (1919), « La grande douleur de la France. Lettre d'une voyageuse », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 2 (1919), p. 45.

Helbronner, Jules (1919), « Le théâtre français à Montréal », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 1 (novembre), p. 20.

Hins, Sara-Juliette (2015), « Emma Gendron, polyphonie médiatique d'une femme pas comme les autres (1897-1952) », thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

Josette (1919), « Les deux souliers », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 12 (décembre), p. 135.

[La rédaction] (1919a), « Annonce », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (novembre), p. 190.

[La rédaction] (1919b), « Avis à nos lecteurs », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (novembre), p. 191.

[La rédaction] (1919c), « Avis à nos lecteurs », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 11 (décembre), p. 191.

Lévesque, Andrée (1989), *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres,* Montréal, Éditions du Remue-Ménage.

Madeleine [pseudonyme de Anne-Marie Gleason] (1919a), « S'unir pour grandir », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 1 (novembre), p. 8-9.

Madeleine [pseudonyme de Anne-Marie Gleason] (1919b), « La conférence de Winnipeg », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 1 (novembre), p. 25.

Madeleine [pseudonyme de Anne-Marie Gleason] (1919c), « Fémina. L'entre-nous », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 1 (novembre), p. 29.

MADELEINE [pseudonyme de Anne-Marie Gleason] (1919d), « Le courrier de Madeleine », *La Revue moderne,* vol. 1, nº 2 (décembre), p. 46-48.

MADELEINE [pseudonyme de Anne-Marie Gleason] (1919e), « Femina. L'entre-nous », *La Revue moderne*, vol. 1, nº 2 (décembre), p. 41.

MANON [pseudonyme d'Emma Gendron] (1919), « Éternel féminin », *La Revue populaire,* vol. 12, nº 12 (décembre), p. 23.

PLEAU, Jean-Christian (2006), « *La Revue moderne* et le nationalisme, 1919-1920 », *MENS,* vol. 6, nº 2 (printemps), p. 205-237.

QUENNEVILLE-LABELLE, Frédéric (2014), « Madeleine à *La Revue moderne* : une approche sociopoétique (1919-1923) », mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

RANNAUD, Adrien, et Marie-José DES RIVIÈRES (2015), « 1919. Madeleine lance *La Revue moderne* », dans Denis SAINT-JACQUES et Marie-José DES RIVIÈRES (dir.), *De la Belle Époque à la Crise. Chroniques de la vie culturelle à Montréal,* Montréal, Nota bene, p. 217-231.

SAINT-JACQUES, Denis, et Marie-José DES RIVIÈRES (2007), « Une “revue moderne” à l'époque du régionalisme », dans Denis SAINT-JACQUES (dir.), *L'artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité,* Québec, Nota bene, p. 259-274. (Coll. « Convergences ».)

SAINT-JACQUES, Denis, et Marie-José DES RIVIÈRES (dir.) (2014), *Chercher fortune à Montréal. Anthologie,* Montréal, Nota bene.

SAINT-JACQUES, Denis, et Lucie ROBERT (dir.) (2010), *La vie littéraire au Québec,* t. 6 : *1919-1933,* Québec, Presses de l'Université Laval.

SAVOIE, Chantal (2009), « Madeleine, critique et mentor littéraire dans les pages féminines du quotidien *La Patrie* au tournant du XXᵉ siècle », dans Josette BRUN (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française,* Québec, CEFAN/Presses de l'Université Laval, p. 85-104. (Coll. « Culture française d'Amérique ».)

SAVOIE, Chantal (2014), *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XXᵉ siècle,* Montréal, Nota bene. (Coll. « Essais critiques ».)

ZWEIG, Stefan ([1942] 1996), *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen,* traduction de Serge Niemetz, Paris, Livre de poche.

LE PANORAMA, PLUS QU'UN SIMPLE *FAN MAGAZINE* AMÉRICAIN EN FRANÇAIS

Hubert Sabino
Université de Montréal

En octobre 1919, l'éditeur et propriétaire Poirier & Cie[1] publie le premier numéro du mensuel *Le Panorama.* Présentant leur publication comme « le seul magazine en langue française consacré aux Vues Animées », les fondateurs affirment répondre à une demande en offrant la première revue canadienne-française sur le cinéma :

> Parmi les millions de Canadiens de langue française, nombreux sont ceux qui ont regretté jusqu'ici l'absence d'un Magazine écrit dans leur langue et consacré à ce royaume un peu mystérieux mais si puissant du Film cinématographique. Le PANORAMA est créé dans le but de leur donner satisfaction (*Le Panorama,* vol. 1, n° 1, p. 2).

Ils semblent avoir vu juste puisque, dans le numéro de février 1920 (*Le Panorama,* vol. 1, n° 5, p. 63), on affirme que 17 000 exemplaires du numéro de décembre se sont vendus. Si le chiffre est probablement gonflé, on peut penser que les ventes sont tout de même très bonnes puisque, selon André Beaulieu

1. Cet éditeur est déjà actif dans le secteur des magazines populaires, ayant fondé *Le Samedi* en 1888 et *La Revue populaire* en 1907, deux magazines littéraires qui ont un succès relativement important avant de disparaître tous les deux en 1963. Selon Sonia Sarfati et Sandra Martin, le tirage de *La Revue populaire* atteint plus de 125 000 exemplaires autour des années 1950. Voir http://www.thecanadianencyclopedia.com/fr/article/magazines/. Notons également qu'en 1920, cet éditeur lance *La Semaine,* une revue destinée à la publication de poèmes, de nouvelles et de contes qui se présente comme « une véritable mine littéraire, unique en son genre et d'un bon marché exceptionnel » (Beaulieu et Hamelin, 1984 : 17). Toutefois, la publication ne survit que deux mois.

et Jean Hamelin (1984 : 35), le tirage de la revue *Le Film,* revue qui succède à *Panorama* à partir du mois d'août 1921, serait de 10 000 exemplaires, en 1924[2].



FIGURE 1

Page couverture de l'édition du mois d'octobre 1920 mettant en vedette Shirley Mason, actrice américaine plutôt prolifique dans les décennies 1910 et 1920.

2. *Le Film* (1921-1962) est fondée par les mêmes propriétaires-éditeurs. Dans les premières années, cette nouvelle publication mensuelle semble proposer un contenu en continuité avec ce que proposait *Le Panorama.* La principale différence semble être qu'elle se présente maintenant comme le « journal officiel des grandes compagnies de cinéma », ce qu'elle était de manière informelle.

Malgré cette relative popularité, *Le Panorama* a très peu intéressé les historiens[3]. Ceux-ci se contentent généralement de présenter cette publication comme une revue promotionnelle essentiellement orientée vers le cinéma américain et ses vedettes[4]. Or, ce discours, bien qu'il ne soit pas entièrement faux, semble lacunaire. Nous entendons offrir une étude approfondie de *Panorama.* Nous dresserons d'abord un portrait d'ensemble de la revue en présentant la nature du contenu qui y est publié. Par la suite, nous nous pencherons plus particulièrement sur le contenu à saveur locale, bien que celui-ci n'occupe qu'une portion marginale de l'espace : nous relèverons ce qu'on peut y trouver sur la vie cinématographique canadienne, mettrons en lumière la volonté affirmée de la direction de participer à la production nationale et démontrerons que cette revue n'est pas exempte de prises de position. Enfin, nous chercherons à mieux comprendre l'importance de cette publication en la situant dans la réalité de l'époque.

UN PORTRAIT D'ENSEMBLE DE LA REVUE

L'objectif premier de la revue est de « PLAIRE » (*Le Panorama,* vol. 1, nº 1, p. 2). Suivant ce mandat, la direction conçoit un périodique qui entend combler les amateurs canadiens-français. Elle imite alors le modèle du *fan magazine,* un type de revue de cinéma très populaire aux États-Unis qui prend naissance dans les années 1910 et dont le nombre augmente jusque dans les années 1920. *Le Panorama* prétend être un « magazine pour tous les membres de la famille[5] ». Toutefois, son public est probablement en majorité féminin, comme pour l'ensemble des *fan magazines.* Selon Anthony Slide, dans ce type de revues américaines « l'accent était mis sur le *glamour* et les revues étaient généralement destinées à un lectorat féminin[6] ».

---

3. Au Québec, l'ensemble des discours sur le cinéma, avant que la critique ne se spécialise et se consolide à partir des années 1950 et surtout de la Révolution tranquille avec l'apparition de plusieurs revues spécialisées, a peu été étudié par les chercheurs.

4. Voir Lever (1995) ainsi que Houle et Julien (1978). L'entrée « Revue de cinéma » du plus récent *Dictionnaire du cinéma québécois* (Coulombe et Jean [dir.], 1999) considère que les revues de cinéma ne font leur apparition qu'au tournant des années 1950.

5. À partir du vol. 2, nº 4, la revue délaisse cette appellation pour se présenter comme l'« organe mensuel des théâtres et cinémas ».

6. Traduction libre de « *The emphasis was on glamour, and the magazines were generally directed at a female readership* » (Slide, 2010 : 4).

Sans faire une énumération exhaustive du contenu de *Panorama,* soulignons qu'on y trouve des synopsis de films, des photographies de vedettes, des photogrammes de films, des entrevues[7], de courtes biographies ou des portraits de vedettes[8], des témoignages de vedettes portant généralement sur l'histoire de leur réussite au cinéma, des anecdotes ou des potins sur les tournages, sur les studios et sur les vedettes, des actualités cinématographiques[9], des faits divers portant sur le milieu du cinéma. La place accordée aux illustrations est extrêmement importante, celles-ci occupant approximativement de 30 à 40 % de la surface de la publication. Systématiquement, la page couverture offre une photographie de vedette ou un dessin en couleurs. Notons également que presque toutes les pages proposent au moins une illustration et que des pages entières, généralement situées au centre de la publication, sont réservées à des portraits de vedettes (fournis par les studios) qui sont parfois teintés en couleurs. *Le Panorama* propose également quelques éléments qui ne sont pas directement rattachés au milieu cinématographique, comme des romans-feuilletons ou des pièces de théâtre[10], des recettes culinaires[11], des textes informatifs sur la couture et la danse, ou encore des conseils d'hygiène. Tous ces éléments sont assaisonnés de beaucoup d'humour. Les blagues ou les réflexions à saveur humoristique sont effectivement nombreuses. Notons également que l'enrobage de tous ces éléments est fait avec le souci d'offrir un produit luxueux mais tout de même abordable[12].

---

7. Les entrevues prennent parfois la forme de récits relatant le point de vue du journaliste sur sa rencontre avec la vedette.

8. Les biographies révèlent souvent certains aspects des acteurs avant qu'ils ne deviennent des vedettes, comment et pourquoi ils sont devenus des vedettes de cinéma, leurs habitudes ou leur mode de vie. Ces textes se terminent fréquemment en faisant allusion au nouveau film dans lequel ils ont récemment joué. Parmi ces vedettes faisant l'objet de biographies, notons par exemple Harold Lloyd, Corinne Griffith et Gloria Swanson.

9. Les actualités informent principalement sur les films à venir, sur les nouveaux contrats des vedettes, sur les tournages et sur des faits divers comme l'ouverture de nouveaux palaces.

10. Voici quelques exemples : *L'île enchantée* de Jeanne de Coulomb, *Le mystère de la chambre* de Gaston Leroux, *Le parfum de la dame en noire* du même auteur, *Tout est bien qui finit bien,* une comédie en un acte de Ed Michaud et Fernand Vialle ou encore *Le cyclope* de Robert de Francheville.

11. Quelquefois, on révèle la recette préférée d'une vedette, par exemple « Le spaghetti écossais de Douglas MacLean » (*Le Panorama,* vol. 1, nº 4, p. 26).

12. À cet effet, la direction revient de manière récurrente sur la difficulté de publier entièrement sur du papier « luxueux ». À quelques reprises, elle souligne ses difficultés d'approvisionnement en papier de qualité ou s'excuse de devoir, pour des raisons financières, imprimer certains éléments sur du papier « ordinaire ». Par exemple, voir *Le Panorama,* vol. 1, nº 4, p. 32.

Les textes publiés dans *Le Panorama* sont rarement signés, une pratique plutôt commune dans la presse de l'époque. Seul le nom du directeur de la rédaction, F. de Verneuil, est mentionné dans le sommaire de la publication et à la fin de quelques articles. Le seul autre rédacteur mentionné dans la revue est un dénommé M. O. Barrière. Dans l'édition de janvier 1921, il signe un article sur deux pages intitulé « Dans les grands studios américains », qu'on présente comme étant un « récit de la visite de M. O. Barrière, représentant du “Panorama” » (*Le Panorama,* vol. 2, nº 4, p. 22). Ce texte permet de croire qu'aucun journaliste de *Panorama* n'avait jusqu'alors fait d'entrevue à Hollywood puisque, d'entrée de jeu, M. Barrière explique que c'est avec une lettre de recommandation de son ami Léo-Ernest Ouimet et non avec une accréditation de journaliste qu'il se présente à ses entrevues avec Corinne Griffith et Alice Calhoun. L'événement est important puisque la rencontre du « représentant du *Panorama* » avec ces actrices américaines est authentifiée par la publication de deux photographies dans lesquelles il pose avec l'une des actrices, la revue *Le Panorama* dans les mains (figure 2).

Mais derrière l'anonymat de la grande majorité des textes, qui écrit dans cette publication ? Dans un article consacré à Emma Gendron, Germain Lacasse affirme que la rédaction du magazine est en grande partie attribuable à cette journaliste, écrivaine et bientôt scénariste de films, qui écrit déjà pour d'autres publications du même éditeur (*Le Samedi* et *La Revue populaire*)[13]. Difficile toutefois de savoir quelle est la nature de son travail, bien que celui-ci semble essentiellement relever de la traduction de textes probablement fournis par les studios. Les renseignements portant sur la vie cinématographique locale sont toutefois nécessairement des textes originaux rédigés par des employés de la revue ou adaptés de communiqués de presse.

13. Voir Lacasse (2011 : 4). Comme le souligne Adrien Rannaud (à partir de la thèse de doctorat de Sara-Juliette Hins) dans le présent ouvrage, Gendron serait la rédactrice derrière le pseudonyme « Manon » de *La Revue populaire.* Voir Adrien Rannaud, *supra,* p. 36.



22 LE PANORAMA Montréal, janvier 1921

DANS LES GRANDS STUDIOS AMERICAINS

(Récit de la visite de M. O. Barrière, représentant du "Panorama")

Muni d'une lettre de recommandation de mon ami L. E. Ouimet, distributeur des films Pathé au Canada, je me présentai, le mercredi après-midi, 3 novembre au studio situé sur le bord de l'East River, à la 134ième rue à New-York. J'avais pour guide M. Herbert B. Crooker, un charmant garçon, du Bureau de Publicité de la Cie Pathé.

Au studio, nous avons rencontré Mlle Palmer, également du service de publicité, qui, prévenue par téléphone de notre visite, nous attendait. Sous sa direction expérimentée, la visite devint rapidement un voyage d'exploration et je dois rendre grâce ici à cette demoiselle pour son exquise courtoisie et son illassable obligeance à me renseigner.

La première chose que je vis en entrant au studio fut ceci: Oland Warner couché dans un lit, les couvertures tirées jusqu'aux oreilles et semblant dormir profondément pendant qu'un type, vrai traitre de mélo s'introduisant dans sa chambre par la fenêtre. Il avait à la main un énorme coutelas et il s'approchait du dormeur à pas de loup avec l'intention évidente de l'égorger. Cette scène fut reprise au moins dix fois avant d'être déclarée satisfaisante par le directeur. Il y avait toujours quelque chose qui clochait: un geste portant à faux, une expression de physionomie inappropriée, un jeu de lumière qui, mal dirigé, projetait une ombre où il ne devait pas y en avoir, etc., etc. C'était la préparation de la dernière scène de "Phantom Foe", série de Juanita Hansen.

Nous étions très intéressés dans ce coin de studio quand tout-à-coup des clameurs épouvantables et d'atroces hurlements sortirent d'une espèce de caverne érigée à l'autre bout du studio. Ça n'a pas lambiné, j'abandonnai immédiatement ce pauvre Warner à son triste sort et en deux sauts j'étais en pleine Russie. J'arrivais bien ; des cosaques gigantesques, barbus et déguenillés se vautraient sur les bancs et sur le plancher couvert de paille d'une espèce de salon russe. Le tintamarre était causé par un bolchéviste qui venait d'entrer, porteur d'une outre plein de whisky et vers laquelle tout le monde se ruait avec force jurons, tiraillements et coups de poing. Je me demandait presque sérieusement si c'était du vrai "stuff" qu'on buvait lorsque le sympathique directeur de Pathé, George B. Seitz vint me demander si j'aimerais à rencontrer Mlle June Caprice. Deux minutes plus tard je m'inclinais devant la nouvelle reine des séries Pathé qui venait d'arriver au studio. Le photographe, profitant lâchement de notre inattention, nous photographia dans la caverne des Bolchévistes.

Cette fameuse caverne fait partie d'un film intitulé: "The man who stole the moon" et qui viendra bientôt à Montréal.

Mlle Caprice est très blonde, très chic, très aimable et surtout très jolie. Elle aime beaucoup les Canadiens et elle sait qu'elle est une grande favorite de l'écran chez nous. En partant pour aller prendre le costume de son rôle, elle a eu une pensée charmante. Vous direz bonjour pour moi à vos milliers de lecteurs et dites-leur aussi que je suis très reconnaissante pour leur loyauté et leur appréciation pour mes humbles efforts, etc., etc.

Comme notre présence dans la caverne nuisait un peu à l'action en cours, Mlle Palmer nous invita M. Crooker et moi, à aller fumer une cigarette dans son bureau.

En chemin nous jetons un regard curieux et intéressé sur un groupe de jolies filles plus ou moins habillées — plutôt moins—réunies dans un décor représentant les coulisses d'un théâtre. On nous informe que cela fait partie d'un film intitulé: Painted Lily. Plus loin nous revoyons le pauvre Warner Oland toujours couché et pas encore tué. Nous montons un escalier et nous voilà tous chez Mlle Palmer où quelques instants plus tard, Mlle Juanita Hansen, prévenue de notre présence, vint nous rejoindre. C'est une très jolie blonde aussi que Juanita Hansen. De beaux yeux bleus pleins de vivacité. De ces yeux qui parlent toujours quelques secondes avant la langue. Pour elle sa profession est sa vie. Hors le cinéma pas de salut. Le travail dans le studio est très dur, on buche, on trime, on recommence 20 fois 30 icis la même scène. Les directeurs sont exigeants, les "extras" ou comparses ne comprennent pas toujours bien ce qu'on exigent d'eux malgré tout ça elle aime son métier et ne changerait pas. Voilà son opinion et c'est un peu aussi la mienne.

Après avoir dégusté les excellents cigares offerts par George B. Seitz, nous prenons congé enchantés de notre visite.

FAMOUS PLAYERS-LASKY

Au studio des Famous Players et de leur locataire la Realart Pictures Corporation, j'ai rencontré un charmant garçon. M. Whittenmore qui me pilota

Avec Corinne Griffith

FIGURE 2

Extrait d'un texte signé M. O. Barrière, « représentant du Panorama », dont la présence auprès de l'actrice Corrine Griffith est authentifiée par une photographie.

LE MILIEU CINÉMATOGRAPHIQUE LOCAL DANS L'OMBRE D'HOLLYWOOD

Les travaux de l'historien du cinéma canadien Peter Morris (1992) ont démontré que la production cinématographique canadienne entre dans sa période la plus intensive au début de la Première Guerre mondiale, pour atteindre des sommets entre 1918 et 1922. Plus d'une trentaine de compagnies de films s'établissent au pays entre 1914 et 1922, mais plusieurs d'entre elles sont très éphémères et certaines ne produisent aucun film. Pourtant, la lecture de *Panorama* ne nous apprend pratiquement rien à ce sujet, mises à part quelques mentions sur la fondation de compagnies canadiennes ou la construction de studios au Canada. La production cinématographique canadienne, principalement composée de documentaires, de films industriels et de travelogues[14], est presque totalement évacuée des pages de *Panorama.* Les principaux éléments de la vie cinématographique canadienne qui sont abordés sont les tournages américains en territoire canadien, la présence de vedettes étrangères en tournée de promotion[15], la construction de nouvelles salles de cinéma, la rénovation d'anciennes ou leurs changements d'administration. On trouve aussi un petit nombre de biographies de personnages importants pour le milieu cinématographique de la province, comme Léo-Ernest Ouimet et les frères Jule et Jay J. Allan, propriétaires de plusieurs cinémas. Comme en témoigne cette énumération non exhaustive, le traitement réservé à la vie cinématographique canadienne fait souvent penser à de la publicité. On observe toutefois une certaine augmentation de l'espace qui est accordé au milieu cinématographique canadien à partir du numéro de mars 1921, alors que la revue propose une ou deux pages destinées à des nouvelles cinématographiques touchant le Canada. Jusqu'alors éparpillées aléatoirement dans les pages de la revue, celles-ci sont maintenant regroupées.

14. Les travelogues sont essentiellement des films documentaires à vocation touristique conçus sur le mode du récit de voyage, une formule relativement répandue à cette époque où le Canadian Pacifique Railway (CPR) devient actionnaire majoritaire de l'Associated Screen News, le plus grand producteur privé de films au Canada, en 1921.

15. Ouimet organise parfois des tournées promotionnelles avec des vedettes américaines pour mousser la sortie de certains films distribués par sa compagnie Specialty Film Import. Par exemple, dans l'édition de *Panorama* de mai 1921, la deuxième page est occupée par une photographie prise devant les bureaux de la revue lors d'une tournée de promotion de June Caprice et Lucie Fox – une pratique qui se répète à quelques reprises dans les derniers numéros de la publication.

Si la revue ne mentionne que très peu la production cinématographique locale, elle est tout de même rédigée spécifiquement pour un lectorat canadien-français. La publicité présente dans les pages de *Panorama*[16] en témoigne.

Certaines publicités sont conçues de manière à attirer l'attention des amateurs de cinéma du Québec. L'exemple le plus révélateur est probablement l'annonce publicitaire du dentiste Gaston Demers, dans laquelle celui-ci tente de profiter de la notoriété de l'actrice Norma Talmadge pour faire la promotion de son cabinet. Soulignant la qualité de la dentition de l'actrice, il affirme : « […] si elle demeurait à Montréal, il n'y a aucun doute que Mlle Talmadge serait une fréquente visiteuse à mon salon dentaire » (*Le Panorama,* vol. 1, nº 7, p. 59). Il pousse la note jusqu'à ajouter une photographie de l'actrice (voir figure 3). Certaines publicités de films insistent également sur des éléments que l'on croit susceptibles d'intéresser le public d'ici. Par exemple, une publicité du film *The Courage of Marge O'Doone* cherche à attirer l'attention en faisant vibrer la fibre patriotique canadienne des lecteurs à qui l'on présente l'œuvre comme « un film CANADIEN – pour des publics CANADIENS dont les scènes sont CANADIENNES, – avec une héroïne CANADIENNE » (*Le Panorama,* vol. 1, nº 9, p. 4).

16. Au XXe siècle, la publicité est un élément central dans la rentabilité financière d'une publication. La vente des exemplaires ne constitue souvent qu'une fraction du revenu, alors que le reste, parfois l'essentiel, provient de la vente d'espaces publicitaires. Dans *Le Panorama,* la publicité est généralement séparée du contenu. Elle occupe habituellement les dernières pages de la revue, mais on en trouve parfois dans les premières pages. Parmi les principales publicités, on trouve systématiquement des annonces des théâtres de Montréal et de leurs programmations ou encore la liste des nouveautés de certains distributeurs, mais aussi des publicités de magasins de vêtements, de produits de beauté, d'hygiène ou de santé, des cigarettes Pall Mall, de la bière Frontenac, sans oublier les publicités (ou formulaires d'abonnement) des autres publications de l'éditeur Poirier & Cie.



FIGURE 3
Publicité, parue dans l'édition du mois d'avril 1920.

UNE REVUE QUI ENTEND PARTICIPER À L'ÉMERGENCE DE LA PRODUCTION NATIONALE ?

Le souhait de voir naître une production cinématographique canadienne semble présent dans *Le Panorama* dès le premier numéro. Un petit paragraphe, dans « les réflexions du mois », mentionne que « [l]e Canada possède, sans aucun doute, dans sa population des artistes ignorés de tous et d'eux-mêmes qui feraient sûrement bonne figure sur l'écran. Quand existera-t-il au pays des studios pour

découvrir et utiliser leurs talents» (*Le Panorama,* vol. 1, nº 1, p. 3). Ce questionnement initial préfigure une participation active de la revue à l'émergence de la production canadienne. Dès la parution suivante, *Le Panorama* instaure, avec la collaboration de Ouimet en tant que président du jury, un concours intitulé *Vers la gloire et la fortune, les futures étoiles canadiennes.* Comme son nom le suggère, ce concours a pour objectif de trouver des vedettes locales qui joueraient dans un film tourné à Montréal et dont tous les rôles seraient tenus par des Canadiennes[17]. Cherchant à mousser le tout, on annonce également que le film serait ensuite diffusé dans les théâtres locaux et envoyé à New York, «ce qui permettra aux directeurs des Cies de cinéma d'apprécier nos futures étoiles dans les conditions les plus favorables» (*Le Panorama*, vol. 1, nº 4, p. 3). Les règlements stipulent que les femmes souhaitant soumettre leur candidature doivent envoyer une photo et remplir un formulaire dont l'essentiel des questions porte sur l'apparence physique et leur capacité à parler l'anglais.

Au fil des cinq numéros suivants, *Le Panorama* publie, sur quelques pages, une douzaine de portraits très professionnels de présumées participantes au concours, dont plusieurs ont troqué leur nom pour des pseudonymes tels Mignonne Belle-Isle, Fleur D'Amour, Snow White, Bébé Love, Bébé Sweet (*Le Panorama,* vol. 1, nº 8, p. 57 ; voir figure 4). Le concours se termine cependant en queue de poisson. Après avoir annoncé pendant trois mois que les gagnantes seraient avisées sous peu et que le scénario qui doit être tourné serait bientôt transcrit dans les pages de la revue, on publie une lettre du président du jury, Ouimet, destinée au rédacteur en chef de *Panorama* et dans laquelle il déclare qu'aucune participante retenue par le jury de *Panorama* n'a malheureusement été sélectionnée et que, par conséquent, le tournage du film n'aura pas lieu. Affirmant être peiné par la situation, il explique qu'il lui est impossible d'organiser la production avec les participantes qui ont concouru: «[…] j'ai eu des entrevues avec plusieurs de ces jeunes filles et je crois qu'il m'est impossible de faire quelque chose de passable car aucune de ces jeunes filles n'a de l'expérience pour pouvoir tenir un rôle et il me faudrait faire l'école des mouvements et des expressions, ce qui est en dehors de mes aptitudes» (*Le Panorama*, vol. 1, nº 12, p. 3). Il suggère ensuite aux personnes souhaitant faire du cinéma de suivre des formations pour les acteurs. La direction de *Panorama* exprime alors ses regrets et essaie de ne pas trop se mettre à dos le lectorat en soulignant la beauté des participantes: «Que la déception qui les atteindra soit néanmoins adoucie par cette pensée que si elles

17. Le concours ne s'adresse qu'aux femmes.

n'ont pas été jugées comme pouvant tenir un rôle d'actrice cela n'enlève rien à leur grâce et à leur beauté ; beaucoup d'entre elles ont un charme au moins égal à celui de nombres d'Actrices pourvues de substantiels contrats » (*Le Panorama*, vol. 1, nº 12, p. 3). Elle tente également de s'en laver les mains en soulignant que la décision est celle de Ouimet. La direction suggère même le manque d'expérience de ce dernier en ajoutant que « peut-être que dans les grandes compagnies où pénètre le "Panorama", bien des directeurs expérimentés seront agréablement de cet avis ». Malgré tout, la revue et Ouimet semblent rester en bon terme.

La raison fournie par Ouimet pour expliquer son refus de s'engager dans la production du film apparaît pour le moins surprenante puisque, comme l'expose Lacasse dans son ouvrage *Histoires de scopes. Le cinéma muet au Québec,* celui-ci produisit, en 1918, deux films avec des non-professionnels (*Sauvons nos bébés* pour la Ligue pour le bien-être de l'enfance dans le cadre de la campagne contre la mortalité infantile et *Le feu qui brûle* pour l'Association de bienfaisance de pompiers de Montréal[18]). Notons également que, dans les années 1920, quelques films seront réalisés au Québec à la suite de concours similaires. Par exemple, le quotidien *La Presse* organise en 1922 un concours de synopsis et ensuite de scénario avant de produire *La primeure volée,* mis en scène par Jean Arsin à partir du scénario gagnant. L'expérience est répétée deux ans plus tard avec *Diligamus Vos*[19]. De plus, il n'était pas rare à l'époque que des entreprises produisent des films comme outil promotionnel. Néanmoins, l'objectif de ces deux productions financées par *La Presse* contraste tout de même avec celui de la production qui aurait découlé du concours dans *Le Panorama.* Ainsi paraît-il difficile de déterminer si les éditeurs avaient réellement l'intention de produire une œuvre cinématographique ou si le concours n'était finalement qu'une tactique pour faire parler de la revue et augmenter ses ventes. Cela nous force à entretenir quelques réserves quant à l'intention affirmée de la direction de *Panorama* de véritablement vouloir participer à l'émergence d'une production cinématographique canadienne-française.

18. Voir Lacasse (1989 : 49-50).

19. Voir Lacasse (1989 : 71-72).



58 LE PANORAMA Montréal, Mai 1920

1, Alice Verneuil.—2, Mignonne Belle-Isle.—3, Florinne Baillargeon.— 4, Fleur d'Amour.— 5, Snow White.— 6, Bébé Love.—7, Baby Sweet.—8, Lila June.—9, Claire de Bellefeuille.—10, Vic Hood.—11, Lise de Meuse.—12, Jeanne Renaud.

FIGURE 4

Exemple d'une page comportant les photographies de femmes qui seraient inscrites au concours afin de devenir actrices pour le cinéma.


LE PANORAMA — Montréal, février 1921

ANTOINETTE GIROUX, du théâtre National

FIGURE 5

Photographie d'Antoinette Giroux, alors actrice de théâtre canadienne-française.

Dans un autre ordre d'idées, *Le Panorama* propose également du contenu canadien qui ne se rattache pas directement au cinéma. Une série de courtes biographies d'acteurs et d'actrices œuvrant dans les théâtres de Montréal et de Québec, généralement accompagnées d'un portrait photographique, paraît entre les mois de décembre 1920 et d'avril 1921. Par exemple, on propose des biographies de Bella Ouellette, Eugenie Verteuil, Mme Rey-Duzil, Simone Roberval, Germaine Vhéry-Lombard, etc. Notons que le texte portant sur Antoinette Giroux contraste avec les autres biographies puisque l'auteur y milite pour que le gouvernement favorise l'accession de cette actrice au conservatoire de Paris, parce que « [l]e gouvernement de Québec n'a pas le droit de laisser se perdre ce talent du terroir » (*Le Panorama,* vol. 2, nº 5, p. 38 ; voir figure 5). Également, à partir du mois d'août 1920, des photographies offertes grâce « à la courtoisie » du Canadien Pacifique montrent différentes facettes du territoire canadien. La publication de ces éléments en marge du cinéma peut surprendre. Toutefois, ces textes et photographies semblent également servir à montrer qu'il existe des comédiens canadiens-français de talent, que le territoire du pays est photogénique et qu'il pourrait offrir un décor intéressant pour différents types de production cinématographique.

DIVERTIR ET RÉFLÉCHIR SUR LE CINÉMA ?

Au tournant des années 1920, la critique de films est généralement présente dans les *fan magazines* américains. Elle est d'ailleurs plutôt abondante dans *Photoplay,* qui propose environ une quinzaine de critiques de films par numéro. Selon Anthony Slide, cette critique est « étonnamment intelligente et réfléchie[20] » et il précise que « [l]a qualité de la critique de film dans les *fan magazines* a atteint son apogée vers 1919[21] », soit l'année de fondation de *Panorama.* En plus des critiques de films, les magazines américains proposent des éditoriaux. Toujours selon Slide, ces éditoriaux véhiculent des idées intéressantes. À propos du magazine *Photoplay,* il affirme que, dans les années 1920, l'éditorial dépasse souvent une page et touche une variété de sujets[22]. Une brève recherche sur ce magazine nous a permis d'y observer des réflexions sur la moralité des œuvres cinématographiques, sur le cinéma sonore et même sur le statut du cinéma en tant qu'art.

20. Traduction libre de « *surprisingly intelligent and thoughtful* » (Slide, 2010 : 4).

21. Traduction libre de « *The quality of film reviewing in fan magazines reached its zenith about 1919* » (Slide, 1982 : xii).

22. Voir Slide (2010 : 54).

La critique de films semble toutefois avoir été moins présente dans les revues françaises de l'époque. Selon Christophe Gauthier (1999), les critiques français réfléchissent davantage sur le cinéma en général que sur certaines productions en particulier. Pascal Manuel Heu va dans le même sens lorsqu'il explique que le critique français Émile Vuillermoz propose davantage de textes où il réfléchit sur les possibilités du cinéma et sur les films à venir que de textes sur les films déjà réalisés[23].

La situation est bien différente dans *Le Panorama* : en effet, la revue ne propose ni critique ni espace éditorial à proprement parler. Or, même si elle est principalement destinée à la promotion des films et des vedettes de cinéma, elle porte toutefois un discours sur le statut du cinéma. Comme l'écrit Yves Jubinville alors qu'il s'exprime sur le milieu du théâtre, il faut revoir notre conception de la critique avant de plonger dans cette période :

> L'historien se voit parfois obligé d'admettre qu'en certaines circonstances il a affaire à des objets hétéroclites et informes qui n'ont pas l'aspect lisse et rassurant de ceux qui sont *entrés dans l'histoire*. Aussi bien l'admettre : une bonne part de ce qui tient lieu de critique théâtrale dans les quotidiens montréalais, entre 1900 et 1950, ne cadre pas avec la définition que nous donnons aujourd'hui à ce terme (2011 : 29).

À partir de décembre 1920, une ou deux pages sont destinées à la critique de films. Mais cette section intitulée « Quelques récentes productions avec commentaires » ne propose que de courts textes empruntés à l'*International Cinema Trade Review* de New York qui ont plus à voir avec des arguments publicitaires qu'avec de véritables critiques. Néanmoins, les derniers numéros comportent davantage de textes d'opinion. En 1921 est instaurée une rubrique intitulée « Propos d'un cinégraphe » ou encore « feuillet d'un cinégraphe » dans laquelle on propose une réflexion de deux ou trois paragraphes sur un sujet précis. Cependant, celle-ci est pour le moins timide.

Dans *Le Panorama,* le choix des actualités cinématographiques et un traitement peu objectif de l'information, notamment sur les sujets de la censure et de la fermeture des cinémas le dimanche, laissent transparaître un point de vue qui contraste avec les positions des autorités catholiques de l'époque. Par exemple, une « actualité » rapporte le litige entre des producteurs américains et le Bureau de censure du Québec à la suite de l'interdiction du film *Way Down East* de

23. Voir Heu (2005 : 579).

D.W. Griffith sur le territoire de la province. Sans prendre position dans le débat, l'auteur du texte se demande s'il sera, un jour, possible d'assister à une projection de ce film et conclut en suggérant qu'« [i]l a déjà l'attrait d'un beau fruit défendu » (*Le Panorama,* vol. 2, nº 7, p. 41). Deux numéros plus tard, une autre « actualité » annonce que le Bureau de censure de l'Ontario a subi des changements et qu'il est maintenant plus conciliant. Pour appuyer ses dires, le journaliste explique que les censeurs ontariens ont sanctionné favorablement *Way Down East* et insiste sur le fait que cette production a été interdite par le Bureau de censure du Québec pour des raisons de moralité (*Le Panorama,* vol. 2, nº 9, p. 4). Le choix du film sélectionné à titre d'exemple ne semble pas relever du hasard.

Sans véritable espace éditorial, la rédaction de *Panorama* prend tout de même position sur quelques sujets. Dans l'édition d'octobre 1920, un texte est très critique à l'endroit du travail des censeurs du Québec. L'auteur anonyme s'oppose à la diffusion d'un film d'Erich von Stroheim en raison de l'image de la France qui y est dépeinte et il remet en question la décision des censeurs : « Mais, pourquoi notre bureau de censure laisse-t-il ainsi diffamer et insulter la France ? Dort-il ? Est-il aveugle ? Ce qui étonne surtout, c'est que son président, un Français de France, le marquis Rossy de Sales, ait pu laisser passer un film discréditant son pays qu'il devrait aimer au moins, autant que nous » (*Le Panorama,* vol. 2, nº 1, p. 13).

On trouve également quelques opinions dans de courts commentaires de la page « Les réflexions du mois ». Par exemple, on insiste sur l'intérêt du cinéma en tant qu'outil pédagogique. Pratiquement dans chaque numéro de 1920, l'on vante le film éducatif ou l'on déplore le peu d'accès à ce genre de réalisation, par de courts paragraphes comme celui-ci : « QUAND aurons-nous réellement le cinéma éducateur ? De timides tentatives sont faites de temps à autre par la projection trop rare de certains films instructifs, mais ce qu'il faudrait, c'est un établissement spécial avec un programme approprié » (*Le Panorama,* vol. 1, nº 11, p. 2). Un point de vue similaire sera défendu par Gustave Comte, quelques années plus tard, dans le quotidien *La Patrie*[24]. Toutefois, dans l'ensemble, « les réflexions du mois » se veulent plutôt humoristiques et diffusent davantage de pensées comiques, comme celle-ci : « Depuis que les jolies filles des studios sont promues au rang d'étoiles, il est curieux de constater combien d'hommes maintenant ont du goût pour l'astronomie » (*Le Panorama,* vol. 1, nº 6, p. 3).

---

24. Voir Lacasse et Sabino (2014).

La principale prise de position diffusée dans *Le Panorama* porte sur l'absence de traductions françaises dans les théâtres d'ici. Jugeant la situation inacceptable, le directeur de la rédaction, F. de Verneuil, entend faire des pressions auprès des « grandes compagnies » pour exiger des films dans les deux langues officielles. Soutenant que certains théâtres de la ville de New York projettent des sous-titres en anglais et en chinois, il se demande pourquoi les Canadiens français n'ont pas accès à des films dans « la plus belle langue du monde ». Il appelle alors les lecteurs à lui faire parvenir des lettres exposant leur souhait d'avoir accès à des versions en français. Mais son ton est peu invitant : « Nous ferons les démarches et nous vous demandons simplement de nous les rendre possibles par l'envoi de quelques lignes. EST-CE TROP VOUS DEMANDER ? » (*Le Panorama,* vol. 1, n° 3, p. 60). Dans le numéro de février 1920, on annonce, non sans amertume, que les lecteurs n'ont pas participé en assez grand nombre ; la revue n'aurait reçu qu'une centaine de lettres alors qu'on écrivait dans le numéro de décembre : « Il nous faut des Milliers [*sic*] de Lettres ». Ainsi, *Le Panorama* ne peut mener à terme son action :

> Devant cette apathie du public, il ne nous est pas possible de faire des démarches auprès des Compagnies, la trop petite quantité de lettres reçues ne nous le permet pas. Dans ces conditions, nous abandonnons le projet d'une amélioration théâtrale qui eût peut-être été possible mais dont les spectateurs paraissent se désintéresser (*Le Panorama,* vol. 1, n° 5, p. 63).

À la suite à cet échec, *Le Panorama* délaisse le militantisme.

En somme, cette publication n'est pas conçue pour mener des combats ou débattre en profondeur. Mais, même si le discours sur le cinéma n'est pas la priorité des fondateurs de *Panorama,* la revue n'est pas exempte de prises de position. Peu portées sur l'évaluation des films, les quelques réflexions publiées dans *Le Panorama* interrogent peu les productions cinématographiques en elles-mêmes. On y trouve plutôt des questionnements et des opinions sur les enjeux liés à la consommation des œuvres cinématographiques dans la province.

Avec le recul, nous sommes portés à reprocher à la revue l'étroitesse de sa réflexion sur le cinéma ou l'absence d'une « véritable » critique de films. Mais, contrairement à la France ou aux États-Unis, il faut remarquer qu'il n'existe pas de tradition de critique cinématographique au Québec. Jusqu'au tournant des années 1920, bien qu'il soit devenu le principal divertissement de masse au Québec, le cinéma n'est que très peu discuté dans les différents périodiques de la province. Le discours le plus diffusé semble alors venir de la plume des

détracteurs de ce divertissement populaire. Selon l'historien du cinéma québécois Yves Lever (1995), des publications comme *L'Action française, La Semaine religieuse* de Montréal et de Québec et *L'œuvre des tracts,* pour ne nommer que celles-ci, en accord avec le discours des autorités religieuses, considèrent souvent le cinéma comme un divertissement subversif ou immoral, voire un agent de dénationalisation[25]. S'y mêlent également, parfois, des propos antisémites. À ce sujet, Lever écrit qu'« [à] plusieurs reprises à cette époque [les années 1920], l'Église vient insister sur le fait que 85 % des compagnies de cinéma sont contrôlées par des "Judéo-Américains" dont la "soif de l'or" explique en bonne partie l'immoralité… » (1977 : 63-64).

Les quotidiens canadiens-français, à l'exception du *Devoir* dont la direction refuse à l'époque de faire entrer le cinéma dans ses pages, diffusent généralement de la publicité sur les salles ou des commentaires appréciatifs (à saveur publicitaire) sur les films qui y sont projetés. Mais on n'y élabore pas encore de véritable discours sur le cinéma et on y propose très peu de critiques de films. Un discours plus substantiel semble trouver une niche dans les quotidiens du Québec au cours des années 1920[26]. Dans *La Patrie,* un nouvel espace éditorial consacré à l'actualité culturelle montréalaise intitulé « Théâtre, Musique, Cinéma » apparaît en 1922. Les chroniqueurs qui s'y succèdent, Gustave Comte, Henri Letondal, Jean Nolin et d'autres, exposent de manière sporadique leurs réflexions sur ces trois arts. Un discours sur le cinéma s'y construit modestement. Leurs principales préoccupations deviennent graduellement les critères d'évaluation des quelques films jugés assez importants pour mériter une critique. Il semble également qu'à la même époque ou dans les années qui suivent, d'autres quotidiens proposent une chronique comparable à celle de *La Patrie,* comme l'indique un recueil de textes signés par Jean Béraud, Léon Franque et Marcel Valois (1946), trois chroniqueurs culturels de *La Presse.* Les articles de Franque qui y sont compilés, rédigés sur une période de quinze ans, témoignent de la construction d'une véritable pensée sur le cinéma. On peut penser que des chroniques semblables émergent dans d'autres quotidiens du Québec ; la recherche reste largement à faire.

Mais revenons à la décennie 1910. Avant l'arrivée de *Panorama,* il n'existe aucune publication canadienne-française portant spécifiquement sur le cinéma.

---

25. Pour en savoir plus sur le discours catholique sur le cinéma au Québec, voir également Lever (1977).

26. Voir Lacasse et Sabino (2014).

Les anglophones du Canada ne sont pas vraiment mieux servis. Le *Canadian Moving Picture Digest,* journal corporatif fondé en 1915, soit environ sept ans après le premier corporatif américain, est, pendant quelques années, la seule publication canadienne portant sur le cinéma[27]. La nécessité d'une presse corporative canadienne en français ne semble alors pas avoir été reconnue. Il faut dire que les différentes branches de l'industrie cinématographique au Québec sont souvent contrôlées, de manière plus ou moins directe, par des intérêts américains, que le « centre » de l'industrie canadienne du cinéma se déplace de Montréal à Toronto pendant la guerre, que les quelques Canadiens français qui travaillent dans le milieu cinématographique s'informent probablement dans les périodiques de langue anglaise et que la production nationale est alors trop marginale pour espérer pouvoir faire vivre à Montréal une telle presse. Ainsi, à une époque où le cinéma occupe aussi peu de place dans l'espace public canadien-français, le seul fait de publier une revue qui fait la promotion du cinéma doit déjà être considéré comme une prise de position en soi.

CONCLUSION, OU POURQUOI CETTE PUBLICATION N'EST PAS SI BANALE

À l'instar des *fan magazines* américains, *Le Panorama* valorise le cinéma hollywoodien, participant ainsi à l'hégémonie de cette production sur le territoire du Québec. Comme le souligne Miriam Hansen dans *Babel and Babylon* (1991), l'émergence du *star system* américain est étroitement liée à la popularité des *fan magazines*. En transposant ce modèle de magazine au Québec, l'éditeur participe donc à la domination du cinéma américain dans la province. Or, il faut souligner que *Le Panorama* reflète également la consommation cinématographique de l'époque au Québec. Au tournant des années 1920, les films montrés dans les différentes salles de la province sont majoritairement des productions étrangères parmi lesquelles les productions américaines ont pratiquement le monopole depuis la guerre. La production canadienne est alors minime, quoiqu'en expansion, et elle est pratiquement absente des salles de cinéma.

Cependant, malgré le manque d'intérêt envers les productions canadiennes, comme nous l'avons souligné, la culture canadienne-française est tout de même présente dans *Le Panorama* : informations sur le milieu cinématographique

27. Pour plus de renseignements sur cette publication et sur sa rédactrice en chef, voir Pelletier et Moore (2005).

local, discussion de certains enjeux propres au contexte québécois en matière de cinéma ou tentative de participation à l'émergence d'une production locale. De plus, force est d'admettre que *Le Panorama* présente enfin, à l'époque, une offre canadienne-française qui fait contrepoids aux revues étrangères. Bref, dans une certaine mesure, cette publication permet à la culture cinématographique canadienne-française de se greffer à la culture dominante américaine. Ce périodique semble ainsi participer indirectement à l'émergence d'une cinématographie canadienne-française malgré l'échec du concours devant mener à la réalisation d'une œuvre de fiction locale. En outre, la participation de Gendron à la rédaction de la revue n'est probablement pas étrangère à son intérêt grandissant pour le cinéma, un intérêt qui l'amènera à signer, quelques années plus tard, les scénarios de *Madeleine de Verchères* (1922) et de *La drogue fatale* (1924), deux longs métrages de fiction réalisés par Joseph-Arthur Homier.

La revue *Le Panorama* cesse d'être publiée en 1921, après un peu plus de deux années de parutions mensuelles. La publication est alors remplacée par *Le Film* (1921-1962), un nouveau mensuel fondé par le même éditeur. Dans les premières années, cette nouvelle revue semble proposer un contenu en continuité avec ce qu'offrait *Le Panorama*. Ainsi, la fin de la publication ne semble pas s'expliquer par un manque de rentabilité ou d'intérêt de la part du public. Ce qui nous permet d'observer qu'une certaine modernité s'installait au « Canada français », malgré les fortes résistances traditionalistes à l'endroit du cinéma.

BIBLIOGRAPHIE

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1984), *La presse québécoise: des origines à nos jours,* t. 6: *1920-1934,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Béraud, Jean, Léon Franque et Marcel Valois (1946), *Variations sur trois thèmes: le théâtre, le cinéma, la musique,* Montréal, Éditions Fernand Pilon.

Coulombe, Michel, et Marcel Jean (dir.) (1999), *Dictionnaire du cinéma québécois,* Montréal, Boréal.

Gauthier, Christophe (2008), «L'introuvable critique. Légitimation de l'art et hybridation des discours aux sources de la critique cinématographique», *Mil neuf cent,* nº 26, p. 51-72.

Hansen, Miriam (1991), *Babel and Babylon. Spectatorship in American Silent Film,* Cambridge, Harvard University Press.

Heu, Pascal Manuel (2005), *Le temps du cinéma. Émile Vuillermoz, père de la critique cinématographique 1910-1930,* Paris, L'Harmattan.

Houle, Michel, et Alain Julien (1978), *Dictionnaire du cinéma québécois,* Montréal, Fides.

Jubinville, Yves (2011), «Le prix du théâtre: La critique dramatique dans la presse quotidienne à Montréal entre 1900 et 1950», dans Gilbert David (dir.), *Écrits sur le théâtre canadien-français: Études suivies d'une anthologie (1900-1950),* Montréal, Montréal, Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, p. 29-56. (Coll. «Paragraphes».)

Lacasse, Germain (1989), *Histoires de scopes. Le cinéma muet au Québec,* Montréal, Cinémathèque québécoise.

Lacasse, Germain (2011), «Écrire entre les lignes: Emma Gendron et le renouveau québécois des années 1920», *Nouvelles Vues sur le cinéma québécois,* nº 12 (printemps-été).

Lacasse, Germain, et Hubert Sabino (2014), «Émergence de la critique de cinéma dans la presse populaire québécoise», *Revue canadienne d'études cinématographiques,* vol. 23, nº 2 (automne), p. 47-69.

Lever, Yves (1977), «L'église et le cinéma au Québec», mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal.

Lever, Yves (1995), *Histoire générale du cinéma au Québec,* nouvelle édition refondue et mise à jour, Montréal, Boréal.

Pelletier, Louis, et Paul S. Moore (2005), « Une excentrique au cœur de l'industrie : Ray Lewis et le *Canadian Moving Picture Digest* », *Cinémas,* vol. 16, nº 1 (automne), p. 59-90.

Slide, Anthony (1982), *Selected Film Criticism, 1912-1920,* Metuchen, The Scarecrow Press Inc.

Slide, Anthony (2010), *Inside the Hollywood Fan Magazine : A History of Star Makers, Fabricators, and Gossip Mongers,* Jackson, University Press of Mississippi.

LE DISPOSITIF DISCURSIF DE LA PRESSE CATHOLIQUE. DES VOIX MULTIPLES ET DISPERSÉES

Sarah Cameron-Pesant
Université de Montréal

INTRODUCTION

La presse s'avère un média particulièrement révélateur des enjeux et des discours qui coexistent dans les différents « champs » de la vie sociale, pour reprendre le concept de Pierre Bourdieu[1]. L'un des « champs » les plus importants dans le Canada français de l'après-guerre est le domaine religieux puisqu'il est, en quelque sorte, enclitique, c'est-à-dire qu'il agit tel un élément liant et qu'il est un maillon essentiel du tissu social. En effet, la presse catholique représente le quart des périodiques québécois pour la période allant de 1915 à 1940 :

> La portion occupée par les publications catholiques dans l'ensemble des publications québécoises témoigne aussi de la vitalité de la presse catholique durant cette période [de 1910 à 1940] et de la place importante qu'elle occupe. Représentant en 1910, 18,8 % de la presse périodique québécoise – tous genres confondus –, cette proportion se maintient, entre 1915 et 1940, à un taux

1. Selon Bourdieu, « [c]haque champ est l'institutionnalisation d'un point de vue dans les choses et dans les habitus » (1997 : 120). Les champs représentent différents domaines de la vie sociale, par exemple les domaines « religieux, philosophique, juridique, scientifique, artistique, etc. » (1997 : 119). Pour résumer cette théorie, Stéphane Chevallier et Christiane Chauviré expliquent que « [l]e processus de différenciation du monde social qui conduit à l'existence de champs autonomes concerne à la fois l'être et le connaître : en se différenciant, le monde social produit la différenciation des modes de connaissance du monde ; à chacun des champs correspond un point de vue fondamental sur le monde qui *crée* son objet propre et trouve en lui-même le principe de compréhension et d'explication convenant à cet objet » (2010 : 21).

> toujours supérieur à 25 %. […] [C]ela donne une idée intéressante de la place occupée par l'Église dans la société (Marquis, 2004 : 48).

Si les travaux de Dominique Marquis ont permis d'ouvrir la voie aux recherches sur les périodiques religieux québécois[1], ceux-ci demeurent, somme toute, assez peu abordés par les spécialistes. Puisque nous pensons que la période de sortie de guerre est déterminante dans le développement de la presse catholique au Québec, nous proposons d'étudier, dans une perspective synchronique, les discours véhiculés dans les périodiques religieux de septembre à décembre 1919 – l'intervalle allant de la rentrée scolaire aux Fêtes, période apparaissant comme tout spécialement riche. À la différence de Marquis, nous souhaitons comparer les différents périodiques de notre corpus, en vue de mieux comprendre les caractéristiques propres au dispositif discursif de la presse catholique spécialisée. Nous avons sélectionné un corpus varié, tant du point de vue des conditions de production que de celui des conditions de réception, pour tracer un portrait d'ensemble du fonctionnement de ce type de presse. Dans les pages qui suivent, nous poserons les bases théoriques de notre étude, puis nous décrirons brièvement la situation de la presse catholique québécoise au début du XXe siècle avant de présenter et de justifier notre corpus. Nous exposerons enfin les résultats de notre analyse en fonction de quatre enjeux significatifs : l'identité nationale, la question sociale, l'éducation et la représentation des arts.

ANCRAGES THÉORIQUES

Notre étude se situe dans la lignée des travaux de Jean de Bonville, qui a notamment démontré le caractère complexe et multiforme des discours épiscopaux sur la presse de 1764 à 1914 et qui a cherché à évaluer ces discours individuels en fonction de leur « rationalité » (1995 : 198), c'est-à-dire selon les objectifs qu'ils poursuivent dans le contexte précis de leur diocèse. En outre, ce chercheur a substantiellement contribué à la réflexion sur le contrat de communication en réagissant aux travaux de Patrick Charaudeau. Dans le modèle établi par Charaudeau, la situation de communication s'apparente à « une scène de théâtre, avec ses contraintes d'espace, de temps, de relations, de paroles, sur laquelle se joue la pièce des échanges sociaux et ce qui en constitue leur valeur symbolique » (2005 : 52). Tout locuteur et tout interlocuteur doivent reconnaître les

---

1. Depuis le dépôt de sa thèse en 1999 et la publication de son livre *Un quotidien pour l'Église :* L'Action catholique, *1910-1940* (2004), Marquis a fait paraître plusieurs travaux sur la presse catholique québécoise au XXe siècle. Voir entre autres Marquis (2009a, 2009b et 2013).

contraintes de la réalisation de l'acte de communication pour que l'échange soit fructueux; c'est ce que Charaudeau nomme le contrat de communication. Selon lui, il existe deux types de contraintes: les contraintes situationnelles, aussi nommées données externes, et les contraintes discursives, ou données internes. Le premier type regroupe les conditions d'identité («qui parle à qui?»), de finalité («pour quoi dire?»), de propos («de quoi est-il question?») (Charaudeau, 2005: 53-54) et de dispositif[2] («dans quel environnement s'inscrit l'acte de communication, quelles places physiques occupent les partenaires, quel canal de transmission est utilisé?» – 2005: 54). Le second type rassemble plutôt l'espace de locution où le locuteur justifie sa prise de parole, l'espace de relation entre le locuteur et l'interlocuteur, ainsi que l'espace de thématisation où sont organisés les thèmes de l'échange[3].

De Bonville, quant à lui, considère comme valide et pertinente la définition du contrat de communication de Charaudeau. Néanmoins, il lui reproche une conception étroite et réductrice du discours médiatique:

> [L]a communication entre le journaliste et son lecteur n'est pas une relation *interpersonnelle,* ni même une relation limitée à deux groupes de locuteurs collectifs, mais une relation *médiatisée* impliquant *plusieurs catégories* de locuteurs collectifs. Cette spécificité influe non seulement sur le *dispositif* de la communication, comme le reconnaît avec justesse Charaudeau, mais elle a pour conséquence, si l'on fait une analyse adéquate des conditions de production du journal, de situer ce *dispositif* à l'intérieur d'un *système de dispositifs* (2000: 166).

2. Le terme de *dispositif,* dans notre titre, n'a pas la signification que lui donne Charaudeau dans sa définition du contrat de communication. Nous référons plutôt au sens «technologique» du terme, soit «la manière dont sont disposées les pièces d'une machine ou d'un mécanisme, et, par extension, le mécanisme lui-même» (Agamben, 2007: 19). Ainsi, le dispositif discursif, tel que nous l'entendons, serait le mécanisme des discours catholiques contenus dans les périodiques religieux. Selon Giorgio Agamben, cette conception précise du dispositif est représentée dans la définition très englobante de Michel Foucault, pour qui le dispositif inclut des éléments discursifs et non discursifs: «Ce que j'essaie de repérer sous ce nom, c'est [...] un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref: du dit, aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments» (Foucault, 1994: 299).

3. Voir Charaudeau (2005: 54-55).

Par conséquent, de Bonville a proposé d'ajouter aux contraintes situationnelles et discursives celles qui « s'exercent sur tous les agents sociaux engagés, directement ET indirectement dans la production du discours journalistique » (2000 : 166). Plutôt que de ne tenir compte que d'un locuteur unique (le journaliste, par exemple), de Bonville souhaite intégrer des groupes de « locuteurs collectifs » (2000 : 166) à la chaîne médiatique de communication (notamment les éditeurs, les institutions et les groupes de personnes concernés). Le « système de dispositifs » évoqué par cet auteur (2000 : 164-166) fait référence au contexte physique, technique, organisationnel et socioéconomique de la publication d'un journal. À cet égard, nous sommes en accord avec lui. Nous baserons donc notre étude sur le modèle de Charaudeau, tout en intégrant les locuteurs indirects au contrat de communication puisque, à notre avis, ils justifient la dispersion des discours au sein des périodiques religieux que nous étudions.

SITUATION DE LA PRESSE CATHOLIQUE EN 1919

Dès la fin du XIXe siècle, la presse, en tant que « média de masse » (de Bonville, 1988 : 2-3) en émergence, a été considérée d'un œil inquiet par l'Église catholique, dont l'organisation reposait sur le principe d'autorité. La presse de grande diffusion représentait un danger pour la conception très hiérarchisée du monde sur laquelle repose l'Église parce qu'elle permettait une communication directe avec les lecteurs : « [...] les *media* court-circuitent la communication sociale qui traditionnellement s'effectuait via les élites » (Hamelin et Gagnon, 1985 : 180). Pour lutter contre la « mauvaise presse », l'Église disposait de tout un arsenal de moyens de défense : droit de regard sur les contenus, censure, avertissements, interdits, voire excommunication. Dans un tel contexte, il est essentiel d'avoir en tête que la récupération de la presse par l'Église canadienne-française, au début du XXe siècle, surtout dans le diocèse de Québec sous l'influence de Mgr Louis-Nazaire Bégin[4], représente une action constructive visant à récupérer les « armes de l'ennemi » dans la « lutte contre la mauvaise presse » (Guérin, 2006 : 130). Il s'agit donc d'une stratégie de communication pour intervenir face aux transformations sociales et économiques de la société canadienne-française.

Marquis, qui a retracé le paysage de la presse catholique québécoise de 1910 à 1940, mais qui s'est surtout intéressée à la presse d'information quotidienne, a établi une typologie selon quatre catégories : la presse d'information (religieuse ou générale), la presse de combat (religieux ou syndical), la presse pieuse (presse

4. Nous reviendrons sur cette question plus loin.

cultuelle ou de spiritualité), ainsi que la presse institutionnelle (presse missionnaire, institutions religieuses, presse de collège ou associations catholiques) (1999 : 413-420). Cette dernière catégorie occupe une place particulièrement importante et démontre l'engagement croissant de l'Église dans de nombreuses activités entre 1910 et 1940, notamment avec la mise sur pied d'un réseau de bulletins paroissiaux dans la région de Montréal en 1909 puis dans la région de Québec en 1919[5]. La presse pieuse, quant à elle, connaît une progression modérée, tandis que les presses d'information et de combat demeurent relativement stables[6].

DISPERSION DU DISPOSITIF DE LA PRESSE CATHOLIQUE

Notre corpus se compose de six revues : deux hebdomadaires et quatre mensuelles. Le premier numéro de chaque mois des revues hebdomadaires a été retenu pour la période allant de septembre à décembre 1919[7], de même que l'ensemble des numéros des revues mensuelles[8]. En ce qui concerne les hebdomadaires, *La Semaine religieuse de Montréal* et *La Semaine religieuse de Québec* sont toutes deux respectivement placées sous la responsabilité de Mgr Paul Bruchési, évêque de Montréal, et de Mgr Louis-Nazaire Bégin, évêque de Québec. Ces périodiques poursuivent des objectifs semblables : diffuser des informations concernant la vie diocésaine ainsi que la chrétienté de manière globale et traiter de questions dogmatiques et liturgiques[9]. Ils sont classés dans la catégorie de la presse d'information religieuse, selon la typologie de Marquis. Les publicités contenues dans *La Semaine religieuse de Québec* sont assez peu variées et s'adressent aux membres du clergé : vins de messe, cierges, librairies catholiques,

---

5. Voir Marquis (1999 : 112, 118 et 129).

6. Voir Marquis (1999 : 112).

7. *La Semaine religieuse de Montréal,* 37e année, vol. LXXIV, no 9 (1er septembre 1919), no 14 (6 octobre 1919), no 18 (3 novembre) et no 22 (1er décembre 1919) ; *La Semaine religieuse de Québec et Bulletin des œuvres de l'Action sociale catholique,* 32e année, no 1 (4 septembre 1919), no 5 (2 octobre 1919), no 10 (6 novembre 1919) et no 14 (4 décembre 1919).

8. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, no 11 (septembre 1919), no 12 (octobre 1919), vol. XI, no 1 (novembre 1919) et no 2 (décembre 1919) ; *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, no 9 (septembre 1919), no 10 (octobre 1919), no 11 (novembre 1919) et no 12 (décembre 1919) ; *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, no 2 (septembre 1919), no 3 (octobre 1919), no 4 (novembre 1919) et no 5 (décembre 1919) ; *La Revue dominicaine*, vol. XXV, no 9 (septembre 1919), no 10 (octobre 1919), no 11 (novembre 1919) et no 12 (décembre 1919).

9. Voir en annexe le tableau comparatif des périodiques sélectionnés.

ornements d'église, orgues, soutanes et autres articles religieux, mais aussi courtiers d'assurances, comptables, architectes, quincailliers, banques, horlogers, marchands de fourrures, etc. Il y a également, à chaque numéro, une pleine page de publicité pour des « ateliers de vitraux artistiques pour églises et résidences[10] ». Malheureusement, les pages de couverture (page titre et pages de publicité) sont absentes de l'exemplaire de *La Semaine religieuse de Montréal* conservé à la Collection nationale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Pour ce qui est des revues mensuelles, *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception* a été mis sur pied par les Jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception à la demande de Mgr Bruchési. Ce périodique, qui s'adresse à tous les membres de la famille, vise à renforcer la solidarité paroissiale en milieu urbain, là où les paroisses sont menacées par la dispersion de leurs fidèles et où elles doivent, par conséquent, adapter leurs modes d'encadrement et de communication[11]. Devenant « la parole du curé répétée sommairement dans chaque foyer » (Hamelin et Gagnon, 1985 : 213), les bulletins paroissiaux font partie de la presse institutionnelle, selon la classification de Marquis. De manière globale, les publicités qui s'y trouvent s'adressent aux gens de la classe moyenne, annonçant essentiellement des services de base et des produits du quotidien destinés à la famille : alimentation, vêtements, santé, entretien de la maison, automobile et mécanique, recettes, réparations en tout genre, cartes professionnelles spécialisées, etc. Si les « familles de la classe moyenne » visées par les publicités des journaux montréalais s'approchaient plutôt de la petite-bourgeoisie entre 1890 et 1910, selon Sébastien Couvrette (2014 : 26-27), elles tendent dans les années suivantes, comme en témoignent aussi les périodiques étudiés, à s'adresser à l'ensemble de la petite bourgeoisie, dont le pouvoir d'achat permet d'aspirer au niveau de vie des classes supérieures (2014 : 32).

Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière, notre autre mensuel, s'inscrit plutôt du côté de la presse cultuelle, puisqu'il encourage la population à participer à la dévotion au Sacré-Cœur. L'Apostolat de la Prière, dont font partie les Ligues du Sacré-Cœur, est une mission confiée aux Jésuites par le Saint-Siège : prier le Cœur de Jésus pour le salut de l'humanité

10. *La Semaine religieuse de Québec et Bulletin des œuvres de l'Action sociale catholique,* 32e année, no 1 (4 septembre 1919), [p. 22], no 5 (2 octobre 1919), [p. 86], no 10, (6 novembre 1919), [p. 166] et no 14 (4 décembre 1919), [p. 230].

11. Voir en annexe le tableau comparatif des périodiques sélectionnés.

et de diffuser les intentions de prières mensuelles du pape[12]. Bien qu'il s'adresse principalement aux hommes, *Le Messager canadien* est tout de même une publication à large diffusion et ses publicités, pour une grande part semblables à celles du *Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* s'adressent à tous les membres de la famille, puisqu'on y trouve même quelques recettes. En outre, il y a des publicités destinées spécifiquement au clergé et aux pieux lecteurs : fournitures religieuses, images sacrées, crucifix et plus encore.

Une autre publication, de type institutionnel cette fois, a été intégrée à notre étude : *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française*. S'adressant presque exclusivement aux membres des cercles de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.), la revue, dont les mots d'ordre sont « pour la piété, pour l'étude, pour l'action » (Vanier, 1919a : 35), cherche à regrouper l'ensemble des jeunes Canadiens français[13]. On y traite de la vie des cercles, ainsi que des questions entourant le thème annuel des cercles – le thème de 1919 étant la question ouvrière et syndicale. Les publicités sont situées en début et en fin de numéro : librairies, fournitures de bureau, impression, articles religieux, cartes professionnelles et même publicités nationalistes visant, par exemple, à encourager la colonisation ou les « trois grandes sources d'influence économique [de la race canadienne-française] : l'agriculture, l'industrie, le commerce » (Anonyme, 1919a) (figure 1).

Enfin, *La Revue dominicaine* de Saint-Hyacinthe doit être considérée comme faisant partie de la presse de combat religieux telle qu'elle est définie dans la typologie de Marquis. Cela s'explique par les traditions apologétiques de l'ordre des Dominicains qui, comme le souligne le frère Rouleau au début du numéro d'octobre, a été « fondé à une époque de luttes ardentes contre l'hérésie [au XIIIe siècle] » (Rouleau, 1919 : 288) et « ne cessa depuis son berceau de combattre pour la défense de la foi et la pureté de la doctrine » (Rouleau, 1919 : 288). Dès 1915, sous la direction du père Lamarche, cette revue d'érudition s'est ouverte à des préoccupations plus sociales, mais elle a tout de même conservé sa mission de renforcer l'enseignement religieux[14]. Les publicités, peu nombreuses, proposent des produits et services quotidiens (alimentation, santé, vêtements pour hommes), mais aussi des fournitures religieuses, telles que des images saintes, des ornements d'église, du vin de messe ou des orgues.

12. Voir en annexe le tableau comparatif des périodiques sélectionnés.

13. Voir en annexe le tableau comparatif des périodiques sélectionnés.

14. Voir en annexe le tableau comparatif des périodiques sélectionnés.

Quelques réflexions pour la jeunesse

L'influence politique et sociale d'une race comme la nôtre est conditionnée par sa situation économique.

Les trois grandes sources d'influence économique sont:

L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE

¶ La race canadienne-française s'est maintenue par l'*agriculture*. Elle s'y perfectionne chaque jour davantage. Il n'appartient qu'à elle de s'y faire, par le travail, par l'étude, par un intelligent attachement au sol, une situation prépondérante. C'est de l'*agriculture* qu'elle tirera la majeure partie des capitaux dont elle aura besoin pour la conquête du *commerce* et de l'*industrie*.

¶ Par le *commerce*, nous entendons le Haut-Commerce — celui qui rapporte les millions mais qui suppose les grands capitaux, une participation effective à la direction des voies de transport, des entreprises d'assurance, etc. Les Canadiens français conquerront le Haut-Commerce comme le reste, mais ils devront d'abord s'établir à demeure dans l'*industrie*.

¶ Le perfectionnement de l'*agriculture*, la conquête de l'*industrie:* voilà la tâche des dix ou vingt années qui vont suivre. Il n'est question d'évincer personne, de boycotter personne: nous voulons seulement que nos propres capitaux, après avoir enrichi les autres, nous servent un peu à nous-mêmes!

¶ Nous aurons l'occasion de revenir sur le sujet. Pour l'instant, l'idée que nous voulons faire entrer dans l'esprit de la jeunesse, c'est que, chez nous, l'*agriculture*, doit financer l'*industrie*, pour que l'*agriculture* et l'*industrie* se fassent à leur tour les commanditaires de l'*industrie* et du *commer ce*.

1° *Agriculture;* 2° *industrie;* 3° *commerce;* tel est l'ordre où doit s'exercer notre action économique. Nous dirons dans un prochain numéro par quel genre d'industrie il convient de commencer.

Versailles, Vidricaire, Boulais, Limitée

Bureaux à Montréal:
IMMEUBLE VERSAILLES
90, rue St-Jacques
Tél. Main 7080

Succursales:
QUÉBEC, 198, rue St-Jean Tél. 4455
OTTAWA, Immeuble de la Banque Nationale, rue Sparks
et à BOSTON

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL

FIGURE 1

Le Semeur / Association catholique de la jeunesse canadienne-française,
vol. XVI, nº 4, novembre 1919, 4e de couverture.
Source : BAnQ.

ENJEUX SIGNIFICATIFS

Nos analyses ont permis de repérer quatre questions qui semblent davantage mettre en relief la dispersion des discours particuliers au sein du discours officiel de l'Église canadienne-française : l'identité nationale, la question sociale, l'éducation et la représentation des arts.

IDENTITÉ NATIONALE

Tous les périodiques étudiés sont intrinsèquement patriotiques et prennent la défense de la langue française. Alors que la plupart des publications gardent le silence sur ce point, *Le Semeur* et *La Revue dominicaine* appellent par ailleurs vivement au militantisme. Elles sont toutes deux tournées vers « l'avenir » (Martineau, 1919 : 15 ; Plessis, 1919 : 364) et encouragent l'action sociale de tous : hommes, femmes et enfants. Un exemple éloquent et plutôt inattendu dans *La Revue dominicaine,* un périodique principalement masculin, est un article qui annonce et décrit un « cours préparatoire à l'action sociale [...] donné gratuitement aux dames et aux jeunes filles qui veulent s'intéresser d'une façon intelligente et pratique à ces divers problèmes [sociaux] tels qu'ils se présentent ici, au Canada, et plus spécialement dans le Québec » (Trudeau, 1919 : 347), au programme duquel figurent les thèmes suivants : « Qu'est-ce que la question sociale ? », « L'histoire de nos institutions sociales », « Notre organisation économique », « Origine et développement des diverses écoles sociales », « Le socialisme du point de vue féminin », « La doctrine sociale et son application courante », « Le rôle des œuvres et les méthodes d'action », « Le relèvement individuel et familial », ainsi que « La détermination du niveau social d'un groupement humain » (Trudeau, 1919 : 347). Du côté du *Semeur,* l'appel à l'engagement est encore plus présent et direct. On y encourage explicitement tous les membres à poser différents types d'actions positives, telles que fonder des cercles et des « avant-gardes », participer à des œuvres et à des dévotions, publier des brochures, des tracts et des périodiques, etc. (Germain, 1919 : 80-81). Les rapports avec les Canadiens anglais sont également ambigus. Dans la plupart des publications, ceux-ci représentent une menace à l'épanouissement des francophones. Par exemple, un article intitulé « À propos des *boy scouts* », dans *Le Semeur* d'octobre, affiche une forte animosité envers le scoutisme, à cause de son origine britannique : « Nous oublions, nous semble-t-il surtout, que nous sommes des latins, et que l'idéal brutal et matériel du monde saxon ou américain n'est pas le nôtre, *sport, business, money, self-training* [...] » (Villeneuve, 1919 :

44). La solidarité envers les groupes strictement canadiens-français y est, par conséquent, fermement encouragée.

En revanche, les deux *Semaines religieuses* prônent la réunion des deux « races », canadienne-française et canadienne-anglaise, ainsi que l'expriment les paroles du prince de Galles rapportées par l'abbé Auclair : « Il me semble que le demi-siècle écoulé depuis la Confédération des provinces a démontré pour jamais la sagesse de la politique d'union des deux races canadiennes » (Auclair, 1919 : 134). L'union nationale est considérée comme bénéfique non seulement sur le plan politique, mais également sur le plan social :

> Tous les Canadiens, anglais et français, qui souhaitent sincèrement la fin des querelles de races et le rétablissement de l'union nationale en notre pays, se sont sentis émus et réconfortés en entendant tomber des lèvres de Son Altesse Royale le Prince de Galles les paroles pleines d'élévation, d'équité et de haute sagesse politique que le fils de notre Souverain a prononcées […] (Anonyme, 1919b : 150).

Il va sans dire qu'une position aussi conciliante face au Canada anglais est plutôt étonnante, étant donné les tensions présentes entre l'épiscopat canadien-français et canadien-irlandais pendant cette période[15]. Comme l'indiquent Jean Hamelin et Nicole Gagnon,

> [l]'Église québécoise est une Église nationale. Elle est l'incarnation d'une nationalité conçue comme un peuple élu de Dieu. La société est une nation et la nation une Église, dont le clergé sera par conséquent l'instance suprême définissant les projets et les normes (1985 : 48).

La lecture des périodiques religieux de l'automne 1919 révèle la place considérable occupée par la religion catholique dans la collectivité, celle-ci participant pleinement de l'identité canadienne-française. Mais le traitement de l'identité nationale s'avère moins uniforme que l'on s'y attendrait, les discours étant divergents sur la question de l'engagement patriotique et, plus encore, sur celle des rapports avec le Canada anglais.

15. Voir Guérin (2006 : 37-38).

QUESTION SOCIALE

Avec la parution de l'encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII en 1891, l'Église a progressivement tenté de récupérer le mouvement ouvrier pour mieux l'encadrer et pour l'empêcher de remettre l'ordre social en question. Aussi cette problématique occupe-t-elle une grande place dans nos périodiques, à l'exception de *La Semaine religieuse de Montréal,* ce qui peut sembler plutôt étonnant compte tenu du fait que le principal foyer ouvrier se trouve dans la métropole. La raison en est que cette publication est restée fidèle, depuis sa fondation en 1883, aux modèles européens dont elle s'inspire : « À l'image des *Semaines religieuses* européennes, elle propose un programme axé sur l'information religieuse, dans laquelle les horaires des offices des églises de Montréal voisinent les nouvelles de Rome et la relation des faits religieux de Montréal et du Canada » (Marquis, 1999 : 158). *La Semaine religieuse de Québec,* quant à elle, s'est éloignée des *Semaines* d'outre-mer en se dotant d'un *Bulletin social* sous l'impulsion de Mgr Bégin, qui se « [préoccupait des] effets de l'industrialisation et de l'urbanisation sur la société » (Guérin, 2006 : 41). Fait intéressant à noter, dans le numéro de décembre se trouve une pleine page de publicité du journal *L'Action catholique : Organe de l'Action sociale catholique,* où l'on « traite les questions sociales sans passion, combat vigoureusement pour la défense de l'Église catholique et de la race canadienne-française[16] ».

Hormis *La Semaine religieuse de Montréal,* les autres périodiques étudiés se posent plus ou moins explicitement contre la lutte des classes et les unions internationales, mais en faveur des unions catholiques canadiennes et d'une certaine amélioration des conditions de travail, pourvu que soit respectée la bonne entente avec les patrons. L'article « Que pensez-vous des unions ? » (Anonyme, 1919c : 2), dans *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* explique en détail que « [t]oute union, pour être bonne, doit admettre : I- L'inégalité des classes ; II- L'entente entre patrons et ouvriers ; III- La liberté de travail ; IV- L'autonomie du patron » (Anonyme, 1919c : 2). D'ailleurs, toute une rhétorique de l'intimité et de la proximité est employée dans cet article pour que le lecteur se sente interpellé et qu'il adhère à la position soutenue, comme le montre le choix d'une narration à la première personne du singulier et du destinataire « toi mon ami » (Anonyme, 1919c : 2). *Le Semeur,* dont le programme de l'année est justement la question ouvrière et syndicale, prône la neutralité mais,

16. *La Semaine religieuse de Québec et Bulletin des œuvres de l'Action sociale catholique,* 32e année, no 14 (4 décembre 1919), p. [226].

dans les faits, il prend lui aussi position en faveur des unions catholiques, notamment en expliquant les raisons pour lesquelles il est important de se syndiquer et la façon de procéder (Vanier, 1919a). *La Semaine religieuse de Québec, Le Messager canadien* ainsi que *Le Bulletin paroissial* sont tout particulièrement bienveillants à l'égard de la cause ouvrière. Ces deux derniers périodiques affirment même l'importance du travail. Par exemple, *Le Messager canadien* place le travail sur le même plan que la prière et l'amour de son prochain. On y exprime le souhait « que l'élite de demain apprenne à prier, à travailler, à aimer » (Anonyme, 1919d : 320), car il est du devoir de tout bon chrétien de faire « *tomber* sa veste et *suer* sa chemise » (Anonyme, 1919d : 318). On ajoute que « nier le devoir, c'est nier la famille, c'est nier la patrie, […] c'est nier Dieu » (Anonyme, 1919d : 318). En outre, une pleine page de publicité de la Banque d'Épargne de Montréal, dans le numéro de septembre du *Bulletin paroissial*, affiche le slogan suivant : « Gloire au travail, Gloire à la grande armée des travailleurs[17] » (figure 2). Cette publicité illustrée se retrouve également dans le numéro de septembre du *Semeur*[18], ce qui laisse penser qu'elle aurait pu être publiée à l'occasion de la fête du Travail.

En somme, à l'exception de *La Semaine religieuse de Montréal* qui ne se préoccupe pas de la question sociale, les cinq autres périodiques étudiés se positionnent contre la lutte des classes et les revendications ouvrières, mais font preuve d'empathie envers les travailleurs qui respectent l'ordre établi et encouragent même leur implication dans des unions catholiques. Les discours particuliers des périodiques étudiés se différencient quant au mouvement ouvrier et à la perception du travail, en fonction de l'instance de production du discours et de sa mission à l'égard du public ciblé. Ainsi, *Le Bulletin paroissial,* qui s'adresse à toute la famille et souhaite raffermir la solidarité paroissiale, est en faveur d'une certaine amélioration des conditions de travail, tandis que la *Semaine religieuse de Québec,* qui cible les membres du clergé, souhaite plus simplement faire réfléchir aux enjeux sociaux.

---

17. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre 1919), p. 33.

18. *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 2 (septembre 1919), p. II.

BULLETIN PAROISSIAL 33

Gloire au Travail



Gloire à la grande armée des Travailleurs

Par votre labeur constant, *vous* tirez sans cesse du sommeil, des énergies et des richesses nouvelles; *vous* menez la bataille du *progrès*. Mais un ennemi terrible reste toujours menaçant, c'est la *misère*; contre elle, la meilleure arme, C'EST L'ÉCONOMIE. Pratiquez-la en devenant déposant de

LA BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846, elle a pour but spécial de recevoir les épargnes des travailleurs et d'en faire un placement sûr. Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

A.-P. LESPÉRANCE, *Gérant général*

BUREAU PRINCIPAL ET 16 SUCCURSALES A MONTRÉAL

Vos fournisseurs annoncent-ils dans le "Bulletin"?

FIGURE 2

Publicité de la Banque d'épargne de Montréal, *Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11, septembre 1919, p. 33.
Source : BAnQ.

ÉDUCATION

La Semaine religieuse de Montréal est le seul périodique à se positionner explicitement contre l'instruction obligatoire. Cependant, *La Semaine religieuse de Québec, Le Bulletin paroissial* et *Le Messager canadien,* en insistant à de nombreuses reprises sur l'idée que la réelle éducation, y compris religieuse, provient de la famille, laissent supposer une position similaire. *Le Semeur,* pourtant très conservateur, apparaît plutôt progressiste sur cette question. Dans son numéro d'octobre, ce périodique affirme que l'instruction primaire ne suffit pas et que l'instruction spécialisée est nécessaire, même pour les femmes qui souhaitent faire carrière – l'exemple donné étant celui d'une carrière agricole (Anonyme, 1919e : 60). Les disciplines intellectuelles, notamment les sciences humaines et sociales, les sciences pures, les sciences économiques, le droit, la philosophie et la théologie, sont valorisées :

> Dès la fondation, les « prix d'action intellectuelle » tendent, dans la pensée de l'Association qui les institue, à couvrir toutes les activités de l'esprit [...]. L'histoire, la littérature, la critique d'art, les sciences physiques et naturelles, le commerce et l'industrie, la législation, les études sociales, et même la philosophie et la théologie, auront audience devant l'Aréopage réuni par nos soins [...] (Vanier, 1919b : 64-65).

La Revue dominicaine, quant à elle, traite essentiellement de l'instruction des jeunes Dominicains et souligne l'importance de leur éducation pour élever le peuple canadien-français et protéger « [notre] langue bien classique, embellie du décor de notre terroir et animée du souffle de nos morts » (Simard, 1919 : 307). Cette revue, particulièrement érudite, prend également position en faveur des disciplines intellectuelles, à deux réserves près. D'une part, elle adopte un discours définitivement ultramontain en remettant en cause le rationalisme[19], notamment le cartésianisme et la philosophie des Lumières. Le numéro d'octobre mentionne même le « virus voltairien » (1919 : 305). Lucia Ferretti explique qu'il y a un fossé infranchissable entre l'ultramontanisme, qui procède par révélation et qui, pour cette raison, conçoit l'origine du monde telle qu'est présentée dans les textes bibliques, et le libéralisme, qui se fonde plutôt sur la science : « L'ordre de la révélation se heurte à celui de la science, dans une opposition irréductible

19. À ce sujet, il est intéressant d'ajouter que *La Semaine religieuse de Québec* formule une critique contre « la doctrine de Kant qui est la cause principale de l'erreur dans le monde intellectuel et politique » (Mercier, 1919 : 156).

qui alimente tous les autres différends entre l'ultramontanisme et le libéralisme» (1999: 83). *Le Semeur,* dont certaines idées sont plus proches du libéralisme, s'éloigne ainsi de *La Revue dominicaine,* plus ultramontaine.

En outre, à la différence du *Semeur* qui revendique une formation classique pour toutes les professions, *La Revue dominicaine* se méfie grandement des études classiques, que le frère Rouleau qualifie «[d']idées et [d']arts du paganisme» (Rouleau, 1919: 290). Cet élément de divergence entre les deux périodiques reflète une querelle qui a divisé la chrétienté dans la seconde moitié du XIXe siècle: la querelle gaumiste, opposant les défenseurs de l'enseignement des textes classiques et leurs détracteurs qui condamnaient la lecture d'auteurs païens et défendaient plutôt l'enseignement des Pères de l'Église[20]. En somme, les deux *Semaines religieuses, Le Bulletin paroissial* et *Le Messager canadien* semblent prendre position contre l'instruction obligatoire et encouragent plutôt les parents à prendre la responsabilité de l'éducation de leurs enfants. *Le Semeur* et *La Revue dominicaine,* quant à eux, promeuvent des conceptions antithétiques de l'éducation, tout en exposant la nécessité d'une formation hors de la famille.

REPRÉSENTATION DES ARTS

Le dernier enjeu que nous souhaitons aborder est la représentation des lettres et des arts picturaux, enjeu qui semble cristalliser une certaine dispersion du discours dans les six périodiques à l'étude. Nous avons constaté que la littérature et la peinture sont représentées de deux manières dans la presse catholique: d'une part, elles sont discutées en tant que productions culturelles (autrement dit, elles sont objets du discours) et, d'autre part, elles sont directement intégrées à la forme des périodiques.

Pour ce qui est de la littérature comme objet du discours, *La Semaine religieuse de Québec, Le Messager canadien, Le Semeur* et *La Revue dominicaine*

---

20. Mgr Jean-Joseph Gaume était un prêtre et théologien français qui a dénoncé l'utilisation presque exclusive des auteurs païens dans l'enseignement du latin et du grec depuis la Renaissance. Il considérait comme un danger pour la foi l'admiration des textes païens, au détriment de ceux des Pères de l'Église: «Réclamant que soit imposée dans les programmes scolaires la présence massive de la littérature chrétienne patristique afin de christianiser l'école et, à partir de là, la société, […] il a suscité un courant d'opinion qui dure encore. Dans son esprit, il ne s'agissait pas seulement, en effet, d'une question pédagogique, portant sur le choix des manuels scolaires. Si cette affaire fit tant de bruit, c'est qu'elle mettait en jeu toute la vision que les chrétiens pouvaient avoir du progrès et, partant, l'image que l'Église allait donner d'elle-même à une société en cours de laïcisation» (Moulinet, 1995: 12).

présentent régulièrement une rubrique bibliographique contenant des suggestions de lecture, surtout à caractère religieux ou social. Toutefois, dans l'ensemble du corpus à l'étude, le genre romanesque ne fait pas l'unanimité. En effet, dans *Le Messager canadien,* le roman est considéré avec une certaine indifférence. Par exemple, un bref paragraphe résumant un ouvrage de M. de St-Amand, *Marie-Antoinette et l'agonie de la royauté,* indique simplement que l'auteur y « joint l'exactitude historique à l'intérêt mouvementé du roman » (Anonyme, 1919f : 364). En revanche, le roman subit les foudres du *Bulletin paroissial* et de *La Revue dominicaine*[21]. Dans le premier cas, il est associé à une oisiveté néfaste qui éloigne les êtres humains de leurs devoirs et de leurs responsabilités. Le récit moralisant « Madame Gaspilletout » (Anonyme, 1919g : 5), qui adopte, d'ailleurs, la forme d'un dialogue fictif, raconte le défaut d'une dame qui, en raison de son habitude de lire le roman-feuilleton de *La Presse* (« Passionnant, ma chère, ce roman. »), en oublie de cuisiner et de rapiécer les vêtements, de telle sorte qu'elle faillit à l'éducation de sa famille. Dans le même ordre d'idées, le rédacteur d'un article du périodique des Dominicains, commentant la quatrième série des *Lettres de Fadette,* reprend les termes employés par Henriette Dessaulles pour accuser le roman de diviser « de nombreux ménages qui s'entendraient à merveille si au lieu de vivre de chimères la femme s'occupait à élever beaucoup d'enfants » (Lamarche, 1919 : 342).

Malgré tout cela, le roman est grandement apprécié dans *Le Semeur,* notamment *Polly Masson* de M. Moore[22], ainsi que *L'héritage maudit* du frère Gilles[23]. Ce périodique est le seul à tenir des propos franchement positifs sur la littérature : « Contentons-nous en terminant de noter le progrès des lettres canadiennes-françaises depuis une décade ou deux. […] Déjà l'on signale parmi la jeune génération "la pléiade de ceux qui portent au front l'ardeur d'une pensée !" » (Guérin, 1919 : 94). La présence de plusieurs publicités de librairies, qui

21. Rappelons ici le cas de Jules-Paul Tardivel, journaliste, fondateur et directeur du journal *La Vérité,* dont la position à l'égard du roman est ambiguë. À la fois ultramontain convaincu et auteur d'un roman intitulé *Pour la patrie,* il admet le caractère condamnable et diabolique du genre romanesque, mais affirme, dans sa préface, que « pour livrer le bon combat […], il faut prendre toutes les armes, même celles qu'on arrache à l'ennemi » (cité dans Pleau, 2007 : 79-80). Cette ambivalence à l'égard du roman est typique de la presse catholique québécoise depuis le XIXe siècle.

22. « *Polly Masson* a déjà fait couler des flots d'encre, mais la plupart des comptes rendus bibliographiques, même les plus favorables, ne lui rendent pas justice […] » (Larue, 1919 : 97).

23. « L'auteur connaît bien notre milieu populaire et il croque les scènes sur le vif avec un réalisme de bon aloi » (Anonyme, 1919h : 110).

vendent des romans, des textes de théâtre ainsi que des ouvrages portant sur la littérature et les arts, confirme cette prise de position.

D'autre part, de nombreux articles dans les périodiques religieux à l'étude utilisent des procédés discursifs associés à l'usage littéraire de la langue, lesquels participent d'une rhétorique visant l'édification du peuple et le renforcement de la morale catholique. Comme l'ont montré les travaux de Marie-Ève Thérenty[24], Alain Vaillant[25], Micheline Cambron[26] et Marc Angenot[27], pour ne citer qu'eux, il s'agit d'un procédé poétique de fictionnalisation utilisé dans l'ensemble de la presse au XIXe et au début du XXe siècle. Les procédés récurrents, mais qui sont présents en des proportions bien différentes dans chacun des périodiques, sont les exemples édifiants, les métaphores, les allégories et les dialogues fictifs, que l'on trouve autant dans les articles que dans les publicités. En outre, une grande quantité de textes s'inscrivent eux-mêmes dans un genre littéraire, notamment les récits, les témoignages et les anecdotes, qui sont particulièrement nombreux, mais aussi les poèmes, qui sont souvent des prières,

---

24. « [L]a presse du dix-neuvième siècle a un "horizon" littéraire. Elle s'inspire en effet continûment de "modèles" littéraires qu'elle retravaille et redéfinit en fonction de l'impératif de l'actualité. C'est de cette matrice littéraire que vont émerger différents genres journalistiques jusqu'à ce qu'au vingtième siècle une écriture journalistique spécifique, avec ses codes propres (hiérarchie codifiée de l'information, rôle et place de l'anecdote, titre, chapeau) apparaisse et que la frontière entre presse et littérature se précise » (Thérenty, 2003 : 625).

25. Les auteurs parlent d'une « poétique journalistique », malgré l'apparente contradiction dans les termes, car « le journalisme constitue, au XIXe siècle, la pratique littéraire qui assume pleinement la nature communicationnelle de toute écriture et qui, en conséquence, fait de cette rhétoricité le principe même de l'invention scripturale » et que « tout se passe comme si c'était le journal, du fait de sa fonction médiatique, qui était l'héritier légitime, et à peu près exclusif, du vieil idéal rhétorique – tout droit venu du modèle antique et réactivé par la Renaissance » (Thérenty et Vaillant, 2001 : 93-94).

26. Cambron décrit le « nouveau rapport à la presse et au livre qui s'instaure durant la décennie 1830 » en France et elle décrit un « brouillage des frontières entre fiction et réalité » (2007 : 45-46). Plus encore, elle explique que « [l]'intrication de documents dans la fiction et la contamination du documentaire par le fictif sont liées à la place de plus en plus grande occupée par la presse et au rôle qu'y jouent les écrivains, qui sont souvent aussi journalistes, ou publicistes, comme on dit à l'époque ; elles entraînent aussi des réaménagements dans l'ordre de la conception de l'histoire » (2007 : 56).

27. « Le grand journalisme est [à la fin du XIXe siècle] une œuvre signée ; par là, il demeure de la littérature ; les grands chroniqueurs et les grands polémistes ont leur ton, leur esprit, leurs idées et leur tempérament. Loin de prétendre effacer leur personnalité, ils la magnifient, l'offrent à l'admiration complice du lecteur. Le journaliste *parle* à son lecteur, sur le mode du débat véhément ou celui de la causerie spirituelle. [...] [Il] "tartine", il "brode" ; il montre la *hauteur* de ses sentiments, la *profondeur* de sa pensée et la *richesse* de son arsenal rhétorique tout à la fois » (Angenot, paragraphes 7-8).

et, enfin, les biographies et les portraits de saints, de personnalités célèbres ou de citoyens. Cela se décline différemment selon les périodiques. *Les Semaines religieuses* font abondamment usage de récits édifiants, de témoignages et de notices biographiques. *Le Bulletin paroissial* emploie souvent une narration à la première personne du singulier, de même que le mode impératif. On y trouve aussi de nombreux dialogues fictifs et des textes du type *exemplum*[28]. Mentionnons, par exemple, le texte « Reste aux champs[29] » où un narrateur à la première personne s'adresse au lecteur en le tutoyant pour le persuader de l'honorabilité d'une vie à la campagne, ou encore le récit moralisant de « L'abeille d'or[30] » où l'auteur raconte avoir vu une abeille mourir de fatigue après avoir passé la journée à se cogner contre une fenêtre fermée, alors qu'il y avait une fenêtre ouverte à proximité.

Le Messager canadien et *Le Semeur* font un usage récurrent de la narration à la première personne du pluriel. Le premier emprunte souvent le genre du dialogue fictif, tandis que le second a recours aux témoignages, aux discours et aux questions des lecteurs. Dans *La Revue dominicaine,* le niveau de langue est très soutenu, comme le montre un passage du numéro d'octobre :

> Mais le langage comporte autre chose que la sonorité et l'éclat sensible du mot, la spiritualité de l'idée, l'écho à jamais frémissant d'un amour éprouvé jadis ou ailleurs. Il a un coloris, il a une émotion qui lui viennent du pays, du peuple qui le parle. […] Cherchons désormais, dans la contemplation intelligente de *nos* beautés naturelles et l'admiration de *notre* galerie historique, les couleurs, les accents, les exemples, cette originalité de bon aloi qui communiqueront à *notre* éloquence une facile et irrésistible efficacité (Simard, 1919 : 306-207).

Dans ce passage, on insiste d'ailleurs sur l'importance pour les Canadiens français de chercher à embellir la langue qui leur est propre. Les formes privilégiées de

---

28. La signification la plus répandue du terme *exemplum,* au Moyen Âge, proviendrait de l'Antiquité. Il s'agit d'un « exemple à suivre, d['un] modèle de comportement ou de vertu » et de l'« un des moyens de persuasion dont usent volontiers les prédicateurs ou les auteurs d'ouvrages moraux » (Grente (dir.), 1992 : 437).

29. « Toi qui, né aux champs, as résolu de passer ta vie aux champs, laisse-moi te féliciter, tu as choisi la meilleure part » (Anonyme, 1919i : 13).

30. « Et moi, devant le cadavre raidi de la petite travailleuse, je pensais à tant d'âmes éprises de lumière, avides de vérité, et qui se butent, et qui s'obstinent, et qui se tuent à l'apparence des choses terrestres. Âmes prisonnières de leur sens propre, qui n'avaient qu'à voir, à côté d'elles, la route divine prise par tant de saints, élite de l'humanité » (L'Ermite, 1919 : 14-15).

La Revue dominicaine sont, en outre, les exemples édifiants et les vies de saints, comme nous le verrons ci-après.

Les arts picturaux, tout comme les lettres, sont représentés à la fois comme des objets du discours et comme des œuvres. Pour ce qui est des illustrations, il est intéressant de mentionner que seuls *Le Bulletin paroissial* et *Le Messager canadien* contiennent des illustrations en dehors des publicités. Dans *Le Bulletin paroissial,* les images sont de nature assez variée : elles illustrent tantôt des scènes religieuses, telles que « Marie, patronne de nos écoles[31] », tantôt des scènes familiales ou quotidiennes ayant un but moral ou édifiant, comme « Les petites glaneuses[32] » ou « Grosse affaire : l'apparition d'une nouvelle dent[33] ». Les illustrations du *Messager canadien,* quant à elles, sont exclusivement pieuses. Elles représentent principalement Jésus-Christ ou la Vierge Marie, mais on trouve également une photographie d'une statue de Jeanne d'Arc, qui accompagne le poème « Jeanne d'Arc, lys eucharistique » du jésuite Armand Chossegros (1919 : 274-275).

En ce qui concerne le discours sur les représentations iconographiques, l'intérêt porté aux silhouettes et aux portraits paroissiaux est marquant dans plusieurs périodiques. Dans *Le Messager canadien,* on trouve un touchant portrait d'une fillette âgée de moins d'un an, morte à Montréal le 3 mars 1919 (Anonyme, 1919j : 321-326). Un long texte, accompagné d'une photographie, rend hommage aux vertus morales de cette enfant dont le premier mot prononcé lorsqu'elle apprit à parler aurait été « Jésus » (Anonyme, 1919j : 321 ; figure 3). Le recueil du père Louis Lalande, *Silhouettes paroissiales,* paru à Montréal en 1919, est célébré par *Le Messager canadien*[34] et *La Revue dominicaine*[35]. Cet ouvrage, bien qu'il ne contienne pas d'illustration à proprement parler, propose des enseignements moraux à ses lecteurs par l'intermédiaire d'une série de portraits. La métaphore de l'artiste est omniprésente dans la préface rédigée par l'abbé Lionel Groulx, où l'auteur est comparé à un « miniaturiste, ciseleur de figurines, j'allais presque dire

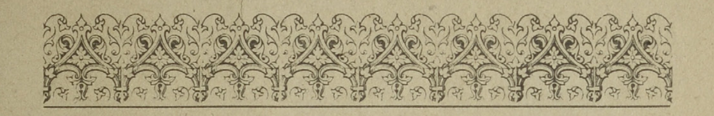
31. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre 1919), p. 1.

32. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre 1919), p. 9.

33. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. XI, nº 1 (novembre 1919), p. 10.

34. « Ces pages prêchent la virilité, stimulent les énergies et flagellent plus d'un travers ; en les lisant on jouit, on rit, on pleure, on applaudit et, ce qui vaut mieux encore, on se sent des frissons de fierté et de noble enthousiasme pour le bien » (Anonyme, 1919k : 399).

35. Un extrait du livre de Lalande est paru en primeur dans le numéro d'octobre de *La Revue dominicaine* (Lalande, 1919a : 293-295). Puis, une critique favorable en est faite au numéro de décembre (Junius, 1919 : 375-376).



La petite Florence Saint-Jacques

Décédée à Montréal, le 3 mars 1919



LE 3 mars 1919, le bon Dieu venait cueillir un lis charmant prêté à la terre, enlevé avec toute sa fraîcheur et son parfum, après avoir vécu 5 ans et 8 mois.

Elle était bien jeune, la petite Florence, et pourtant elle laisse un grand vide au foyer, et son départ, après plusieurs mois, fait encore couler des larmes. On aime à rappeler surtout ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit; elle a donc son histoire, délicieuse et tout embaumée.

Il faut avouer que le bon Dieu n'avait pas ménagé ses dons à cette petite âme. Il lui avait donné une intelligence vive et une volonté énergique qui se manifestèrent dès le premier éveil de la raison. Jugeons-en par les faits:

L'enfant n'avait pas un an; on l'avait changée de chambre et de berceau. Stupéfaite de cette nouveauté, elle jette des cris de colère et de désespoir. La mère accourt, et après lui avoir infligé une légère correction, elle lui parle sévèrement, et lui fait entendre qu'elle n'a qu'à obéir. Interdite, l'enfant se tait, écoute, et, quand la mère veut partir, elle tend ses petits bras et lève la tête pour donner un baiser; puis, s'enfonce dans son oreiller, ferme ses yeux pour s'endormir, et... ce fut fini!... La petite avait-elle senti une volonté supérieure qui s'imposait et à laquelle elle devait se soumettre?... Quoi qu'il en soit, on n'eut jamais plus besoin de recourir aux corrections, et, dans la suite, on fit de l'enfant ce qu'on voulut.

Le nom de Jésus fut le premier qu'elle prononça avec celui du papa et de la maman; elle était avide d'entendre parler de son divin modèle, et tous ses efforts tendaient à l'imiter, à lui faire

FIGURE 3

« La petite Florence Saint-Jacques », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 10, octobre 1919, p. 321. Source : BAnQ.

billettiste» (Groulx, 1919: 6). Ce dernier précise également qu'il a «crayonn[é]» (1919: 9) ses «croquis» (1919: 6) «en voyage, le long des routes de chez nous [...] pendant les rares loisirs d'une vie de missionnaire» (1919: 9). Dans le même ordre d'idées, on constate l'emploi fréquent d'un vocabulaire lié à l'art dans plusieurs numéros. Par exemple, *Le Messager canadien* de décembre, en parlant de l'ouvrage du père Lalande, soutient que les types qui y sont décrits sont «si vivants, si bien croqués et brossés qu'ils sont attachants» (Anonyme, 1919l: 399). *La Revue dominicaine* offre davantage d'exemples: la vie de sainte Catherine de Sienne y est décrite comme «un petit tableau hollandais» (Forest, 1919: 267). Puis, à propos de la vie de Vincent Ferrier, il est dit: «Il semble bien qu'ici, Michel-Ange, le peintre au génie si puissant que seul il a pu animer le terrible, briserait ses pinceaux [...]» (Bissonnette, 1919: 275). Enfin, une description poétique et soutenue de la Genèse présente un riche champ lexical de la peinture:

> La description *mosaïque* est à peine ébauchée, malgré l'apparente précision des *contours*; *brossée à grands traits,* où les *images* se suivent un peu indécises, comme une cosmogonie entrevue dans un songe, – mais combien fascinatrice! – baignée dans une *lumière* divine, *colorée* par le charme magique irradié de l'inconnu primordial. Est-ce une *photographie* du réel, où il faut croire à chaque détail? ou bien un simple *tableau,* évocateur des dogmes sublimes? (Laferrière, 1919: 321. Nous soulignons).

La Semaine religieuse de Montréal, quant à elle, emploie aussi le vocabulaire de l'art, mais, cette fois-ci, connoté négativement, comme l'illustre un passage tiré de la biographie d'un jésuite français venu au Canada après l'entrée en vigueur de la loi Jules Ferry. Dans l'extrait, le vocabulaire de l'art s'oppose fermement à un vocabulaire de la raison:

> [L]e Père Loiseau n'était pas un *impressionniste*. Il n'avait rien du *dilettante,* ni de l'homme «*ondoyant et divers*» cher à un certain moraliste. On serait même tenté de dire qu'il avait dans ses jugements et sa conduite la *rigidité d'un théorème de géométrie.* Pourquoi pas? Ce n'était après tout que la *rigidité du vrai et du juste.* Il se distinguait donc par la *droiture* de son caractère, par l'attachement à la vie religieuse et la fidélité à ses *règles,* par une fois *ferme* et une piété qui, pour être *éclairée,* ne manquait ni de suavité ni de tendresse (M. T., 1919: 281-282. Nous soulignons).

Le vocabulaire de la raison permet à l'auteur de démontrer la supériorité de la science sur l'art, jugé peu exact à cause de son caractère changeant et inconstant.

En somme, les périodiques catholiques adoptent à l'égard des arts et des lettres des positions variées. Ainsi, la divergence des points de vue sur le roman est frappante. Le genre romanesque, abordé avec enthousiasme par certains, subit les foudres d'autres périodiques. Pour ce qui est des arts, seuls *Le Bulletin paroissial* et *Le Messager canadien* contiennent des illustrations en marge des publicités. Au même titre que le roman, l'art visuel est perçu positivement ou négativement selon les périodiques. L'usage d'un vocabulaire de l'art, connoté positivement dans *La Revue dominicaine,* contrairement à *La Semaine religieuse de Montréal* où il s'oppose à un vocabulaire de la raison, permet de déterminer le point de vue du périodique. Exception à la règle, l'attention portée au genre du portrait – le portrait comme représentation d'une personne au sens large –, que ce soit sous la forme littéraire ou sous la forme illustrée, semble faire l'unanimité. On en rencontre quelques-uns, en effet, dans les six périodiques analysés, mais ils sont plus ou moins nombreux selon les cas et servent des intérêts divers.

Le Bulletin paroissial contient des portraits illustrés que nous avons déjà mentionnés[36], mais aussi un tableau signé « Lippincott, 1880 » représentant une jeune fille qui nourrit un mouton blanc[37] et une publicité où une femme apparaît vêtue d'un manteau de fourrure[38]. Sans compter les publicités, les portraits illustrés dans ce périodique sont intercalés entre les textes et ne sont généralement l'objet que d'une courte description. En ce sens, ils ne servent pas le propos des articles, mais servent plutôt à l'élévation morale ou à la réflexion. Dans *Le Messager canadien,* la représentation de Jeanne d'Arc et le poème à son honneur sont accompagnés d'un texte où sont rappelées les grandes lignes de sa vie (Anonyme, 1919m : 263-267). On y rencontre d'autres notices biographiques[39] (Anonyme, 1919j : 321-3326 ; D. G., 1919 : 345-347), ainsi qu'un portrait photographié de groupe[40]. Les portraits, le plus souvent sous la forme de textes longs, parfois rehaussés d'une illustration de la personne, sont donc au cœur de ce mensuel. Notons que les autres périodiques ne contiennent

36. « Marie, patronne de nos écoles », *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre 1919), p. 1, ainsi que « Les petites glaneuses », p. 5.

37. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 12 (octobre 1919), p. 9.

38. *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 12 (octobre 1919), p. 4, vol. XI, nº 1 (novembre 1919), p. 5 et 12, nº 2 (décembre 1919), p. 11 et 12.

39. « La petite Florence Saint-Jacques. Décédée à Montréal, le 3 mars 1919 » (Anonyme, 1919j : 321-326), « La bienheureuse Marguerite-Marie et les âmes du purgatoire » (D. G., 1919 : 345-347), « Vie de Mère Sainte-Angèle (Miss Curtis). Vers la conversion », (L. B., 1919 : 352-357).

40. « Une gerbe de 9 nouveaux baptisés », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 10 (octobre 1919), p. 300.

aucun portrait illustré. Les portraits sous forme textuelle sont peu présents dans *Le Semeur,* mais on y trouve tout de même une vie de saint (Bissonnette, 1919 : 275) et un hommage rendu au défunt Henri Bazire (Anonyme, 1919n : 71-73). Dans *La Revue dominicaine,* on trouve la vie de sainte Catherine de Sienne (Forest, 1919 : 267) et celle, tirée du livre de Lalande, d'un jeune gentilhomme anonyme (Lalande, 1919a). Quelques hommages et textes biographiques sont présents dans la section « Dans l'Ordre » de cette revue[41]. Si *La Semaine religieuse de Montréal* comprend de nombreuses notices biographiques[42], le portrait est moins présent dans *Semaine religieuse de Québec,* où nous n'avons repéré qu'un texte de cette nature[43].

* * *

De manière globale, force est de constater que le lectorat visé est un facteur déterminant dans l'élaboration de l'appareil discursif de chaque publication religieuse, comme le montre bien le cas de *La Revue dominicaine,* une publication ultramontaine hautement intellectuelle, qui est à l'image des membres de l'ordre des Dominicains auxquels elle s'adresse. Le caractère généraliste ou spécialisé des périodiques influence les discours qui y sont tenus ; ainsi, les périodiques visant un large public sont plus polyphoniques. Autrement dit, ils sont plus susceptibles de véhiculer des messages contradictoires, en particulier lorsque l'on compare le contenu des publicités avec les positions défendues dans les articles. *Le Bulletin paroissial,* par exemple, critique vivement le genre romanesque, mais présente tout de même des publicités de la librairie Granger Frères. *A contrario,* les publications plus ciblées tendent à se laisser dominer par la voix de la congrégation ou du groupe spécifique auquel elles appartiennent. *Le Semeur* adopte ainsi une position tranchée quant à l'enseignement des disciplines intellectuelles, qu'elle considère comme essentiel. En outre, le dispositif discursif des périodiques catholiques est influencé par la nature de leur lectorat, surtout si celui-ci est perçu comme vulnérable et menacé sur le plan moral par les réalités modernes. *La Semaine religieuse de Québec* et *Le Bulletin paroissial,* qui

41. « Mère Ste Madeleine », (Fra Domenico, 1919), « Le révérend Père Plessis » (Charland, 1919 : 309-314).

42. « Le fils du roi au Canada » (Auclair, 1919 : 131-138), « Le Père Stanislas Loiseau de la Compagnie de Jésus » (M. T., 1919 : 279-283), « Le Père Célestin Augier, o.m.i. », (Anonyme, 1919o : 347-349).

43. « Feu l'abbé Ferdinand Garneau » (Têtu, 1919 : 216-218).

s'adressent aux familles et qui cherchent à les protéger des mauvaises conduites, se positionnent contre les revendications ouvrières, mais en faveur des unions catholiques canadiennes-françaises. En s'efforçant de consolider l'identité nationale des fidèles, fortement ancrée dans la religion, ces périodiques s'assurent de la bonne transmission des positions de l'Église sur différents enjeux, notamment sur l'éducation, sur la place de la femme dans la société, sur les arts et la littérature, sur le mouvement ouvrier ou encore sur l'identité nationale.

À notre avis, les discours tenus dans les périodiques catholiques, qui sont plus ou moins dominés par le discours de la congrégation ou du groupe spécifique dont ils relèvent, pourraient être saisis efficacement grâce au concept de sociolecte de Roland Barthes, pour qui « [l]a culture est un *champ de dispersion* [...] des langages » ([1984] 1993 : 144). Avec ce concept, celui-ci a proposé l'existence de discours propres à des groupes sociaux spécifiques, et non plus seulement propres à une classe sociale :

> Dans notre culture, dans la paix culturelle, la *Pax culturalis* à laquelle nous sommes assujettis, il y a une guerre inexpiable des langages : nos langages s'excluent les uns les autres ; dans une société divisée (par la classe sociale, l'argent, l'origine scolaire), le langage lui-même divise ([1984] 1993 : 144).

Dans le cas qui nous occupe, les groupes sociaux, tels que les conçoit Barthes, pourraient correspondre aux diverses instances ecclésiastiques dont la voix se fait entendre dans les périodiques étudiés. Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de mentionner les travaux d'Henri de Lubac qui ont permis de distinguer l'Église officielle et universelle des Églises particulières et locales, à travers lesquelles celle-ci se constitue : « L'Église une et universelle [...] n'a d'existence concrète à proprement parler que dans les Églises locales [...] » (1971 : 35). L'Église universelle n'est d'ailleurs qu'imaginée, puisque toutes les églises proviennent de l'Église particulière de Jérusalem : « [...] on ne saurait considérer ces Églises [particulières] comme le résultat d'un découpage d'une Église universelle qui leur serait supposée antérieure. Elles proviennent toutes d'une première Église particulière, concrète, celle de Jérusalem » (1971 : 3). Au terme de notre étude, nous pensons que chaque Église particulière possède un sociolecte spécifique. Les Églises particulières, dans le contexte du Québec de 1919, correspondraient par exemple aux paroisses, aux associations et aux communautés religieuses, dont les sociolectes auraient une visée locale et populaire. Le discours local cohabiterait donc avec celui d'autres Églises particulières qui lui sont hiérarchiquement supérieures (les diocèses, les archevêchés, l'Église cana-

dienne-française) ou avec lesquelles il n'est pas dans un rapport hiérarchique (d'autres paroisses, associations ou communautés religieuses), et il serait influencé par l'ensemble de ces sociolectes. Rappelons la divergence d'opinions concernant l'enseignement des classiques grecs et latins entre *La Revue dominicaine,* dont le discours « local » est en accord avec le discours ultramontain (c'est-à-dire le discours catholique traditionnel qui lui est hiérarchiquement supérieur), mais qui s'oppose à un autre discours local (avec lequel il n'est pas dans un rapport hiérarchique), celui tenu par *Le Semeur,* plus libéral sur cette question. L'hypothèse des sociolectes pourrait expliquer la dispersion des discours tenus dans les périodiques à l'étude autour du discours officiel de l'Église catholique – le discours officiel étant surtout représenté dans *La Semaine religieuse de Montréal* qui, à l'instar de ses modèles européens, s'en tient strictement à la diffusion d'informations religieuses.

Par ailleurs, la coexistence de plusieurs niveaux d'identité dans la presse dès la seconde moitié du XIXe siècle, comme la décrit Sylvain Venayre (2011), apporte un autre éclairage sur l'appareil discursif de la presse catholique québécoise en 1919. Venayre, en s'inspirant du premier chapitre de la nouvelle « Sylvie » de Gérard de Nerval, parue en 1853 dans *La Revue des Deux Mondes,* utilise trois niveaux identitaires, les identités locales, nationales et supranationales, afin de mieux comprendre le rôle de la presse au XIXe siècle dans la construction de ces identités en France. Il explique que les identités locales (telles que les identités provinciales) étaient intrinsèquement liées, en France, à l'identité nationale et étaient même soutenues par le pouvoir central. À son avis, il n'y avait aucune contradiction entre l'essor de l'information locale dans la presse à la fin du XIXe siècle et l'« amour » de la nation (2011 : 1394). Ces deux niveaux identitaires se construisaient en parallèle avec différentes identités supranationales, telles que la République des lettres (2011 : 1395) et l'Église catholique (2011 : 1396). Il affirme, enfin, que « l'universalisme de l'Église se conjuguait, dans les colonnes de la presse catholique, avec une prédilection évidente pour le fait national [français] » (2011 : 1397), ce qui s'applique parfaitement aux périodiques catholiques québécois au cœur de notre étude. En effet, les identités locales (dans notre cas, les paroisses, les associations et les communautés religieuses) s'emboîtent dans l'identité nationale canadienne-française, au même titre que dans l'identité supranationale de l'Église de Rome. Cela semble donc confirmer que la modernité médiatique se construit sur un assemblage complexe de communautés médiatiques – un assemblage qui continuera à se transformer pendant toute la période de l'entre-deux-guerres au Québec.

TABLEAU COMPARATIF DES PÉRIODIQUES ÉTUDIÉS

	La Semaine religieuse de Montréal	*La Semaine religieuse de Québec* et *Bulletin social*	*Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception*	*Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière*	*Le Semeur – Organe de l'A.C.J.C.*	*La Revue dominicaine*
TYPE	Presse d'information religieuse	Presse d'information religieuse	Presse institutionnelle	Presse pieuse et cultuelle	Presse institutionnelle	Presse de combat religieux
FRÉQUENCE	Hebdomadaire	Hebdomadaire	Mensuelle	Mensuelle	Mensuelle	Mensuelle
DÉBUT DE L'ANNÉE	Janvier	Septembre	Novembre	Janvier	Août	Janvier
LIEU	Montréal	Québec	Montréal, paroisse de l'Immaculée-Conception	Montréal	Montréal	Saint-Hyacinthe
ÉDITEUR	Le diocèse de Montréal	Le diocèse de Québec	Les Jésuites	Les Jésuites	L'A.C.J.C.	Les Dominicains
LECTORAT VISÉ	Les membres du clergé	Les membres du clergé	Toute la famille	Les hommes en particulier	Les jeunes hommes	Les Dominicains
OBJECTIFS	Diffuser la pensée de l'évêque de Montréal, assurer le lien entre les membres de la communauté religieuse	Fournir des thèmes de sermons ou des sujets de réflexion, éclaircir la doctrine de l'Église sur les grands problèmes sociaux	Raffermir la solidarité paroissiale en milieu urbain	Encourager la dévotion au Sacré-Cœur et édifier le peuple canadien-français	Regrouper les jeunes Canadiens français et militer pour la religion et la patrie : piété, étude, action	Encourager la dévotion à la Vierge, renforcer l'enseignement religieux

BIBLIOGRAPHIE

Agamben, Giorgio (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif?,* traduction de Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages.

Angenot, Marc, *1889, un état du discours social,* Médias 19, [En ligne], http://www.medias19.org/index.php?id=11003

Anonyme (1919a), *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (novembre), quatrième de couverture.

Anonyme (1919b), « Le Prince de Galles et l'union nationale », *La Semaine religieuse de Québec et Bulletin des œuvres de l'Action sociale catholique*, 32e année, nº 10 (6 novembre), p. 150.

Anonyme (1919c), « Que pensez-vous des unions ? », *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. XI, nº 2 (décembre), p. 2.

Anonyme (1919d), « Leçon du général de Castelneau utile aussi chez nous », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 10 (octobre), p. 320.

Anonyme (1919e), « La carrière agricole pour les femmes », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 3 (octobre), p. 60.

Anonyme (1919f), « Bibliographie », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 11 (novembre), p. 364.

Anonyme (1919g), « Madame Gaspilletout », *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre), p. 5.

Anonyme (1919h), « Bibliographie », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (décembre), p. 110.

Anonyme (1919i), « Reste aux champs », *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre), p. 13.

Anonyme (1919j), « La petite Florence Saint-Jacques », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 10 (octobre), p. 321-326.

Anonyme (1919k), « Étrennes », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 12 (décembre), p. 309.

Anonyme (1919l), « Étrennes », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 12 (décembre), p. 399.

Anonyme (1919m), « Jeanne d'Arc et l'Eucharistie », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 9 (septembre 1919), p. 264-267.

Anonyme (1919n), *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (novembre), p. 71-73.

Anonyme (1919o), « Le Père Célestin Augier, o.m.i. », *La Semaine religieuse de Montréal,* 37e année, vol. LXXIV, nº 18 (3 novembre) p. 347-349.

Auclair, Elie-J. (1919), « Le fils du roi au Canada », *La Semaine religieuse de Montréal,* 37e année, vol. LXXIV, nº 9 (1er septembre), p. 131-138.

Barthes, Roland ([1984] 1993), *Le bruissement de la langue,* Paris, Éditions du Seuil. (Coll. « Points essais critiques IV ».)

Bissonnette, A. (1919), « Une vie prestigieuse », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 9 (septembre), p. 275.

Bourdieu, Pierre (1997), *Méditations pascaliennes,* Paris, Éditions du Seuil.

Cambron, Micheline (2007), « Vous avez dit roman ? Hybridité générique de nos "premiers romans", *L'influence d'un livre* et *Les révélations du crime* », *Voix et images,* vol. 32, nº 3 (96), p. 43-57.

Charaudeau, Patrick (2005), *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours,* Bruxelles, De Boeck.

Charland, P.-V. (1919), « Le révérend Père Plessis », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 10 (octobre), p. 309-314.

Chaussegros, Armand (1919), « Jeanne d'Arc, lys eucharistique », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 9 (septembre), p. 274-275.

Chevallier, Stéphane, et Christiane Chauviré (2010), *Dictionnaire Bourdieu,* Paris, Ellipses.

Couvrette, Sébastien (2014), *Le récit de la classe moyenne. La publicité des quotidiens montréalais, 1920-1970,* Montréal, Leméac.

De Bonville, Jean (1988), *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse,* Québec, Presses de l'Université Laval.

De Bonville, Jean (2000), « Proposition d'un modèle d'explication du changement dans la pratique journalistique », dans Rémy Rieffel et Thierry Watine (dir.), *Les mutations du journalisme en France et au Québec,* Paris, Éditions Panthéon Assas.

D. G. (1919), « La bienheureuse Marguerite-Marie et les âmes du purgatoire », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 11 (novembre), p. 345-347.

Domenico, Fra (1919), « Mère Ste Madeleine », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 9 (septembre), p. 280-281.

Ferretti, Lucia (1999), *Brève histoire de l'Église catholique au Québec,* Montréal, Boréal.

Forest, M.-Ceslas (1919), « Sainte Catherine de Sienne (1) », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 9 (septembre), p. 267.

Foucault, Michel (1994), *Dits et écrits : 1954-1988,* Paris, Gallimard.

Germain, Lucien (1919), « Autour de nous et chez nous », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (novembre), p. 80-81.

Grente, Georges (dir.) (1992), *Dictionnaire des lettres françaises,* vol. 1, Paris, Librairie générale française.

Guérin, Andréanne (2006), « La réaction de l'épiscopat québécois à l'industrialisation de la presse, 1884-1914 », mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

Guérin, Wilfrid (1919), « De l'appétit intellectuel », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (décembre), p. 94.

Hamelin, Jean, et Nicole Gagnon (1985), *Histoire du catholicisme québécois. Le XXe siècle (1898-1940),* vol. III, t. I, Montréal, Boréal.

Junius, A.B. (1919), « Recensions », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 12 (décembre), p. 375-376.

Laferrière, Dalmace (1919), « L'Écriture et la Vie », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 11 (novembre), p. 321.

Lalande, Louis, (1919a), « Un jeune », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 10 (octobre), p. 293-295.

Lalande, Louis (1919b), *Silhouettes paroissiales,* préface de Lionel Groulx, Montréal, Imprimerie du Messager.

Lamarche, M.-A. (1919), « Lettres de Fadette », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 11 (novembre), p. 342.

Larue, Ernest (1919), « Notre politique conduit-elle au bolchévisme ? », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (décembre), p. 97.

L. B. (1919), « Vie de Mère Sainte-Angèle (Miss Curtis). Vers la conversion », *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus – Organe de l'Apostolat de la Prière,* vol. XXVIII, nº 11 (novembre), p. 352-357.

L'Ermite, Pierre (1919), « L'abeille d'or », *Le Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception,* vol. X, nº 11 (septembre), p. 14-15.

Lubac, Henri de (1971), *Les églises particulières dans l'Église universelle,* suivi de *La maternité de l'Église,* Paris, Aubier Montaigne.

Marquis, Dominique (1999), « La presse catholique au Québec, 1910-1940 », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.

Marquis, Dominique (2004), *Un quotidien pour l'Église :* L'Action catholique, *1910-1940,* Montréal, Leméac.

Marquis, Dominique (2009a), « The Catholic press : a challenge to the "journalism of information" », dans Gene Allen et Daniel J. Robinson (dir.), *Communicating in Canada's Past Essays in Media History,* Toronto, University of Toronto Press, p. 27-46.

Marquis, Dominique (2009b), « *La Revue dominicaine,* 1915-1961 : un regard catholique sur une société en mutation », *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. 62, nºs 3-4, p. 407-427.

Marquis, Dominique (2013), « L'histoire de la presse au Québec : état des lieux et pistes de recherche », dans Micheline Cambron et Stéphanie Danaux (dir.), *Nouveaux bilans. La recherche sur la presse : nouveaux bilans nationaux et internationaux*, *Médias 19,* [En ligne], http://www.medias19.org/index.php? id=15556

Martineau, Jean-Chrysostome (1919), « Rapport du secrétaire général pour l'année 1918-1919 », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 2, septembre 1919, p. 15.

Mercier, Désiré-Joseph (1919), « Chronique diocésaine », *La Semaine religieuse de Québec et Bulletin des œuvres de l'Action sociale catholique*, 32e année, nº 10 (6 novembre), p. 156.

Moulinet, Daniel (1995), *Les classiques païens dans les collèges catholiques ? Le combat de monseigneur Gaume (1802-1879),* Paris, Cerf.

M. T. (1919), « Le Père Stanislas Loiseau de la Compagnie de Jésus », *La Semaine religieuse de Montréal,* 37e année, vol. LXXIV, nº 18 (3 novembre), p. 279-283.

Pleau, Jean-Christian (2007), « Les lectures honnêtes de Jules-Paul Tardivel », *Voix et images,* vol. 32, nº 3 (96), p. 75-87.

Plessis, L.-A. (1919), « Aux deux mauvais camarades d'études de *** et à mes deux excellents compagnons de promenades à *** et dans les environs. », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 12 (décembre), p. 364.

Rouleau, Raymond-Mie (1919) « Nos traditions d'apologétique », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 10 (octobre), p. 288.

Simard, Georges (1919), « Propos d'éducation sacerdotale », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 10 (octobre), p. 306-307.

Têtu, A. (1919), « Feu l'abbé Ferdinand Garneau », *La Semaine religieuse de Québec et Bulletin des œuvres de l'Action sociale catholique,* 32e année, nº 14 (4 décembre), p. 216-218.

Thérenty, Marie-Ève (2003), « Pour une histoire littéraire de la presse au xixe siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France,* vol. 103, nº 3, p. 625-635.

Thérenty, Marie-Ève, et Alain Vaillant (2001), *1836, l'an 1 de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal* La Presse *d'Émile de Girardin,* Paris, Nouveau Monde.

Trudeau, L. E. (1919), « Une œuvre opportune », *La Revue dominicaine,* vol. XXV, nº 11 (novembre), p. 347.

Vanier, Guy (1919a), « Sources vives », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 3 (octobre), p. 35-41.

Vanier, Guy (1919b), « Prix d'action intellectuelle », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 4 (novembre), p. 64-65.

Venayre, Sylvain (2011), « Identités nationales, altérités culturelles », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au xixe siècle,* Paris, Nouveau Monde, p. 1381-1407.

Villeneuve, J.-M. Rodrigue (1919), « À propos des *boy scouts* », *Le Semeur – Organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française,* vol. XVI, nº 3 (octobre), p. 44.

SECTION 2

L'IDENTITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE. QUAND LE JOURNAL FAIT CAMPAGNE

LA DÉFENSE CULTURELLE ET LE COMBAT IDENTITAIRE AU *DEVOIR*. ÉLÉMENTS D'UNE RHÉTORIQUE

Karine Bissonnette
Université de Montréal

À l'automne 1919, près d'un an après la signature de l'Armistice, le quotidien montréalais *Le Devoir* se prépare à célébrer son dixième anniversaire. Le journal, fondé par Henri Bourassa en janvier 1910, poursuit sa mission de promotion du devoir religieux, national et civique[1]. L'homme politique l'a annoncée dans la toute première édition, et le titre du quotidien la rappelle toujours aux lecteurs. Cette mission est épousée par des lettrés, des membres du clergé et des journalistes canadiens-français qui souhaitent écrire en se conformant fidèlement à la doctrine sociale de l'Église catholique. Les éditions des dix années qui suivent la fondation du journal demeurent d'ailleurs remarquables par la cohésion idéologique des éditoriaux[2], des chroniques et des informations de collaborateurs ou d'agences de presse. Tous œuvrent activement pour le bien de la « race » canadienne-française ; le but des journalistes, maintes fois répété, est d'« élever » ses niveaux moral et intellectuel (Bourassa, 1910 : 1).

---

1. « Pour assurer le triomphe des idées sur les appétits, du bien public sur l'esprit de parti, il n'y a qu'un moyen : réveiller dans le peuple et surtout dans les classes dirigeantes le sentiment du devoir public sous toutes ses formes : devoir religieux, national, civique » (Bourassa, 1910 : 1). Voir figure 1.

2. La une du journal est consacrée aux éditoriaux – souvent signés par Bourassa ou par l'un de ses collaborateurs, Omer Héroux – et à la « Chronique d'Ottawa », d'Ernest Bilodeau. Pierre Anctil constate que parmi les « préoccupations [qui] l'emportent nettement sur le plan éditorial » jusqu'en 1947 se trouvent « le fonctionnement du fédéralisme canadien, le nationalisme canadien-français, les minorités francophones au Canada, la défense de la langue française et le maintien de l'héritage catholique » (2014 : 50). Au sujet des éditoriaux, voir aussi Anctil (2010), Bourassa (2010) ainsi que Guérard et Émond (1996).

AVANT LE COMBAT

Ce journal n'a pas besoin d'une longue présentation.

On connaît son but, on sait d'où il vient, où il va.

Nous reproduisons, dans une autre colonne, le programme d'action, déjà connu, de la société dont le *DEVOIR* est la première oeuvre.

C'est ce programme que le journal va faire connaître à la foule, afin d'en assurer la diffusion et le triomphe.

Et comme les principes et les idées s'incarnent dans les hommes et se manifestent par les faits, nous prendrons les hommes et les faits corps à corps et nous les jugerons à la lumière de nos principes.

Le *DEVOIR* appuiera les honnêtes gens et dénoncera les coquins.

• • •

Dans la politique provinciale, nous combattons le gouvernement actuel, parce que nous y trouvons toutes les tendances mauvaises que nous voulons faire disparaître de la vie publique: *la vénalité, l'insouciance, la lâcheté, l'esprit de parti avilissant et étroit.*

Nous appuyons l'opposition, parce que nous y trouvons les tendances contraires: la probité, le courage, des principes fermes, une grande largeur de vues. Ces principes sont admirablement réunis dans la personnalité de son leader, M. Tellier.

Le jour où ce groupe ne suivrait plus les inspirations qui le guident aujourd'hui, il nous trouverait sur sa route pour le combattre comme nous combattons les hommes au pouvoir.

A Ottawa, la situation est moins claire.

Les deux partis s'enlisent dans le marasme où gisait la politique provinciale il y a quelques années.

Le souci de la conquête ou de la conservation du pouvoir semble être leur seul mobile.

Depuis dix ans, des questions vitales se sont imposées à l'étude de nos parlementaires fédéraux: la guerre d'Afrique et l'impérialisme, la constitution des nouvelles provinces et le droit des minorités, la construction du Grand-Tronc-Pacifique et le régime des chemins de fer, l'immigration étrangère et le peuplement du territoire national.

Par une sorte de conspiration, les deux groupes parlementaires se sont entendus pour donner à chacun de ces problèmes, une solution où le droit, la justice, l'intérêt national ont été sacrifiés à l'opportunisme, aux intrigues de partis ou, pis encore, à la cupidité des intérêts individuels.

A l'heure même où nous entrons en scène, le parlement est saisi d'une question de la plus haute importance qui n'est qu'un épisode nouveau du mouvement impérialiste: la construction d'une marine canadienne.

Assisterons-nous à une répétition de la comédie de 1899? Le peuple canadien sera-t-il la dupe des machinations et des misérables intrigues des partis?

Le discours retentissant de M. Monk, à Lachine, nous donne l'espoir que la situation dangereuse et abrutissante où nous gisons ne durera pas.

Le député de Jacques-Cartier peut être assuré de notre appui, s'il maintient son attitude avec fermeté, logique et persévérance.

• • •

Pour assurer le triomphe des idées sur les appétits, du bien public sur l'esprit de parti, il n'y a qu'un moyen: réveiller dans le peuple, et surtout dans les classes dirigeantes, le sentiment du devoir public sous toutes ses formes: devoir religieux, devoir national, devoir civique. De là le titre de ce journal qui a étonné quelques personnes et fait sourire certains confrères.

La notion du devoir public est tellement affaiblie que le nom même sonne étrangement à beaucoup d'oreilles honnêtes.

Quant aux boutiques où, sous couleur de journalisme, on bat monnaie en exploitant la badauderie du public, les fonds secrets des gouvernements et la caisse des grandes compagnies, en vendant en gros ou en détail, principes, idées et programmes, le mot comme la chose doivent, en effet, y créer une impression divertissante.

Cet étonnement et ces rires nous confirment dans la pensée que notre oeuvre est urgente et le nom bien choisi.

Du reste, qu'on ne s'effraie pas de l'austérité du titre: le devoir n'exclut pas la gaieté, au contraire.

Sans doute, nous ne donnerons pas à nos lecteurs le genre de joyeusetés qu'on trouve à foison dans les journaux "à grand tirage et à petites images", comme les appelait, un jour, un modeste confrère; mais nous aurons une rédaction assez variée pour rendre le *DEVOIR* aussi agréable qu'utile.

Sur toutes choses — fond ou forme — nous n'avons pas songé un instant qu'il serait possible de plaire à tout le monde ni d'atteindre à la perfection. Notre ambition se borne à chercher à faire de notre mieux ce que nous prêchons: le devoir de chaque jour.

Nous espérons mériter la bienveillance, l'encouragement et les bons conseils des gens d'esprit et de bien. Quant aux autres, nous n'en avons cure.

HENRI BOURASSA.

FIGURE 1

«Avant le combat», premier éditorial de Henri Bourassa, *Le Devoir,* 10 janvier 1910, p. 1.
Source: Archives *Le Devoir.*

Derrière la volonté didactique qui sous-tend les articles du journal se trouve une conscience aiguë de l'autorité et du potentiel de la presse écrite, particulièrement au moment de la sortie de la Grande Guerre et de la montée en puissance des États-Unis. Bourassa, à l'instar des journalistes du *Devoir,* reconnaît cette importance médiatique et accorde un réel pouvoir persuasif au contenu de son journal. À l'occasion des festivités du dixième anniversaire du journal, l'éditorialiste Omer Héroux cite même l'ancien dirigeant de l'*Action française,* Charles Maurras, pour qui la presse « est la locomotive, [elle] influence plus qu'on ne le pense » (Héroux, 1919b : 1)[3]. *Le Devoir,* quant à lui, doit informer ses lecteurs sur la vie montréalaise ou sur les hostilités outre-Atlantique mais, aussi, en ce contexte de bouleversement, leur présenter et leur rappeler l'engagement nécessaire à la préservation de la culture canadienne-française. Du mois de septembre 1919 au mois d'avril 1920, de nombreux éditoriaux et des chroniques insistent ainsi, de façon notable, sur l'idée d'un véritable combat à livrer pour le futur de la race canadienne-française telle que la conçoit *Le Devoir*[4].

Le journal n'est pas le seul grand quotidien montréalais à présenter les particularités culturelles du Canada francophone en s'exprimant, entre autres, sur sa langue, sa religion catholique, ses traditions et ses figures historiques, tels les patriotes de la rébellion de 1837-1838. Dans les modalités selon lesquelles est présentée la défense de la langue, de la religion et de la culture peut néanmoins être observé le caractère récurrent d'un réseau lexical de la guerre. Au sein du discours du *Devoir,* au tournant de l'hiver 1920, l'histoire canadienne-française ainsi que la protection de ses acquis et de la foi catholique deviennent synonymes d'une lutte à mener sans relâche pour garantir le futur de la race. La récurrence de l'idée de combat ainsi que les occurrences lexicales de termes guerriers ne sauraient être considérées comme anodines, puisqu'elles surviennent au moment où l'Occident entier se relève la Première Guerre mondiale. Je pose donc l'hypothèse que, à l'automne 1919 et à l'hiver 1920, *Le Devoir* récupère le lexique guerrier des années précédentes pour enseigner à tous ses lecteurs la

---

3. Voir figure 2.

4. Jugée à l'aune de l'analyse de contenus du *Devoir* des cent dernières années, à laquelle se livrent entre autres Jean Charron et Jean de Bonville, l'idée d'un combat à livrer pour le futur des Canadiens français pourrait bien incarner l'une des façons d'assumer le « rôle particulier que ce journal a prétendu jouer dans la sphère publique québécoise ». Comme le remarquent aussi Charron et de Bonville, Bourassa « ainsi que ceux et celle [*sic*] qui lui ont succédé à la direction du journal ont, chacun à sa manière et suivant l'esprit du temps, entretenu la conviction que ce journal était plus qu'un journal, qu'il avait un rôle particulier à jouer dans la société québécoise, certains diront une mission » (2012).

façon de préserver la culture canadienne-française. Circonscrite dans le temps, celui de la saison de la sortie de guerre, la présence de ce lexique guerrier serait le trait dominant d'une rhétorique de valorisation historique et de protection identitaire.

* * *

Nous avons souvent commenté ici un mot de Maurras, qui nous paraît d'une vérité éclatante. *Le journal*, répète avec insistance l'écrivain royaliste, *c'est la locomotive*... Vous entendez : c'est lui qui entraîne tout. Par lui se répandent les mots d'ordre, par lui les oeuvres grandissent et se développent. Il ne remplace pas, sans doute, tout le reste, mais il aide tout le reste. Et, s'il n'a que sa tâche, elle n'en est pas moins énorme. L'action du journal — de tous les journaux — dépasse en influence ce que l'on imagine d'ordinaire, même dans les milieux les plus renseignés. C'est que le journal agit à la fois par ce qu'il dit et par ce qu'il ne dit pas. Et ce dernier procédé est peut-être le plus dangereux de tous. On se gare contre un article, contre une attaque ou une propagande directe. Mais comment se protéger contre le silence? Combien d'hommes, sur les questions qui ne les intéressent point directement, cherchent d'autres renseignements que ceux que leur apporte quotidiennement leur journal?

Et voilà comment il se fait, par exemple, qu'un mouvement aussi puissant que le syndicalisme catholique, qui, dans les pays les plus divers, exerce une influence considérable, est à peu près inconnu de tant de gens. On ne leur en a point parlé, et comme ils n'avaient pas le temps de fouiller les feuilles étrangères, ils sont restés dans leur ignorance. Et cette ignorance les a tranquillement amenés à conclure qu'il n'existe point d'autre forme possible du syndicalisme que celle qui frappe davantage leurs yeux ici même, le syndicalisme international et neutre.

Et voilà pourquoi encore tant d'autres sont restés indifférents à des luttes de première importance : on les leur a masquées, sans en avoir l'air et peut-être sans y penser, derrière un nuage de bagatelles démesurément grossies et ils ont cru qu'elles n'existaient point.

Si le lecteur, au contraire, avait été méthodiquement tenu au courant, si, avant même qu'il fût possible d'organiser ici tel ou tel mouvement, on lui avait appris que ce mouvement existe en Europe et qu'il y réussit, il eût été tout prêt à l'appuyer ici, l'heure venue ; il se fût peut-être même dit : Mais pourquoi ne ferions-nous pas chez nous la même chose? Le fondateur de l'une des oeuvres les plus fécondes de notre pays nous disait un jour : C'est pour avoir lu dans une lettre d'Europe

FIGURE 2

Extrait de l'éditorial « La locomotive », d'Omer Héroux, *Le Devoir*, 27 décembre 1919.
Source : Archives *Le Devoir*.

Cette rhétorique modèle le traitement de plusieurs éléments contenus dans les éditions quotidiennes de la période comprise entre le mois de septembre 1919 et celui d'avril 1920. Pour ma part, je porterai une attention particulière

aux éditions du jeudi et du samedi, car ce sont les plus riches en contenu, avec des chroniques destinées à un lectorat plus large, celui des femmes et des enfants. Dans un premier temps, après une mise en contexte dans laquelle seront présentées les positions générales du *Devoir,* j'examinerai l'emploi du lexique guerrier dans les éditoriaux, lesquels ont pour destinataire un lectorat largement masculin. La rhétorique de ces éditoriaux repose sur l'enseignement schématisé du combat collectif à mener, contre l'impérialisme américano-européen, d'une part, et pour la défense de la langue française, d'autre part. Dans un deuxième temps, je me pencherai sur la façon dont la rhétorique du combat est présentée aux femmes et aux enfants, qui, selon les chroniqueuses, ont un rôle important à jouer dans l'intimité du foyer pour la transmission de la culture canadienne-française. En procédant de la sorte, je me propose donc d'observer les éléments essentiels d'une rhétorique identitaire, qui peut être envisagée comme l'une des assises du discours nationaliste de la première moitié du XXe siècle.

CONTEXTE JOURNALISTIQUE AU TOURNANT DU XXE SIÈCLE : LE COMBAT DU *DEVOIR* DANS SON ÉPOQUE

À l'automne 1919, la plupart des grands quotidiens francophones de Montréal, tels que *La Patrie* ou *La Presse,* n'hésitent pas à faire état des particularités canadiennes-françaises, dont la langue et la religion sont les piliers. Tiré à cette époque à près de 14 400 exemplaires, caractérisé par un lectorat lié aux professions libérales ou cléricales[5], *Le Devoir* ne fait pas figure d'exception : le contenu des idées exposées à propos de ces spécificités concerne leur protection et leur valorisation. Néanmoins, ce même contenu se singularise par la mise en relief d'une volonté combative unique, tout axée sur la survie des particularités canadiennes-françaises. La singularité du discours du *Devoir* ressort bien lorsqu'on le compare à un hebdomadaire plus ancien et qui se veut explicitement « de confrontation » (Anonyme, 1899 : 1)[6], *Les Débats*.

Ce journal, fondé en 1899 et dirigé par Paul Le Moyne de Martigny et Louvigny de Montigny, existe sous son titre original jusqu'en 1903. Il cesse ses activités moins d'un an plus tard, après avoir subi les foudres du clergé. De fait, le journal attaque l'Église, contrairement au *Devoir,* qui agit, lui, en fonction des

5. En 1920, le journal a un tirage de 14 389 exemplaires. Voir Beaulieu et Hamelin (1973b : 328-332). Par ailleurs, selon Anctil, « [p]ar la force de sa pensée et la hauteur de son jugement, *Le Devoir* était devenu après 1918 le quotidien le plus influent du Canada français » (2014 : 100).

6. Voir figure 3.

valeurs catholiques. « Ni vendu ni à vendre », comme l'annonce son slogan, le journal *Les Débats* choisit plutôt de militer pour offrir un espace à la réflexion et à l'économie. Cela étant dit, malgré son souhait d'« exprimer les sentiments de [la] population » (Anonyme, 1899 : 1), le journal ne mentionne aucun « devoir » spécifique pour lequel il serait impératif de lutter dans ses premières éditions. C'est ainsi que les patriotes qui ont « pris les armes » (Anonyme, 1899 : 1) en 1837 sont évoqués, mais que l'éditorial de l'édition suivante, tout en s'inscrivant dans l'habituel antagonisme entre les Canadiens français et la Grande-Bretagne, revient sur certains faits :

> […] nous croyons avoir, en 1775, en 1812, 1866, 1870 et 1885, donné à l'Angleterre la preuve de la loyauté que nous nous sommes engagés à pratiquer par le traité. Seulement, nous n'avons pas à faire du zèle et nous ne serons jamais plus loyaux que nous devons l'être. […] [N]ous connaissons assez la générosité du sang canadien-français pour présumer que si jamais notre sol menacé a besoin de défense, l'Angleterre n'aura pas besoin de nous lier par des remaniements impérialistes pour nous grouper sous son drapeau (Vernier, 1899 : 1).

L'idée d'« exprimer le sentiment […] de tout le peuple canadien-français » (Vernier, 1899 : 1) se trouve explicitement liée au pronom personnel « nous », qui englobe le lecteur. Toutefois, l'expression de ce sentiment tranché, un véritable réquisitoire contre les réactions et les commentaires défavorables reçus à la parution de l'hebdomadaire (notamment de la part de membres du clergé et de journalistes d'autres journaux[7]), n'entraîne pas d'appel direct à l'engagement dans un combat identitaire – contre les Canadiens anglais, par exemple. Il faut attendre octobre 1903, mois pendant lequel le journal vit une crise, pour trouver une occurrence du mot *combat* dans un éditorial : « Si Monseigneur Paul Bruchési recherche le scandale et veut la lutte, nous allons répondre à son invitation et nous préparer à son combat sans défaillance » (Anonyme, 1903 : 1). Mgr Bruchési condamne le journal par voie de mandement ; une semaine plus

7. Le journal *Les Débats* ne se gêne pas pour critiquer *La Presse* et sa prétendue soumission aux annonceurs « bleus et rouges, anglais et protestants », notamment : « Le sublime de l'aventure, c'est d'entendre *La Presse* se proclamer l'organe du peuple, l'amie des petits et des humbles, et l'incorruptible champion de la Justice, du Droit et de la Vérité. […] *La Presse,* soucieuse avant tout de se répandre, et docile à tous les caprices des annonceurs, est incontestablement le plus formidable instrument de l'avachissement national et un peuple qui se laisserait guider pendant 25 ans [*La Presse* existe depuis 1884] par un journal de ce calibre serait bientôt mûr pour toutes ces servitudes, pour tous les camouflets et pour tous les carcans » (Anonyme, 1900 : 6). Au sujet des attaques cléricales, voir Laporte (2006).

1e ANNÉE N° 1

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE :
Paul LeMoyne de Martigny

LE NUMERO : UN SOU

Les manuscrits non insérés seront rendus sur demande.

Les articles seront signés et les auteurs responsables.

Les Débats

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique

PARAISSANT LE DIMANCHE

3 DÉCEMBRE 1899

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
1525, rue Sainte-Catherine, 1525
TELEPHONE BELL, EST 702

Annonces commerciales ou demandes d'emploi, 10 sous la ligne.

Réclames, taux spéciaux.

LES DÉBATS

Le journal qui s'offre aujourd'hui à l'attention du peuple canadien-français s'engage à publier, le dimanche matin,—en attendant qu'il devienne quotidien — toutes les dépêches étrangères intéressantes ; à suivre les événements politiques, commerciaux, financiers, scientifiques, littéraires, sportiques et religieux de notre pays ; à rendre compte des faits divers de Montréal, sans toutefois s'occuper des braves ivrognes recevant leur sentence hebdomadaire, des feux de cheminée ou des chiens écrabouillés par les tramways ; à surveiller surtout les débats parlementaires et municipaux, sans aucun esprit de parti. Notre journal n'est vendu et ne sera jamais à vendre à aucune coterie. Il agira selon sa conscience, en s'inspirant de la justice et du droit du faible, en respectant les bonnes intentions de chacun.

Les représentants les plus distingués des lettres canadiennes, en nous félicitant de notre entreprise, nous ont promis leur collaboration. Nos artistes nous fourniront aussi leurs productions. Et, quand nous parlons d'artistes, nous ne pensons pas aux barbouilleurs de clôtures mais bien à ceux qui ont appris l'art des maîtres français, italiens ou allemands, aux Maurice Cullen, aux Jos Saint-Charles, aux Charles Gill, aux Jos. Franchère, aux Raoul Barré, aux Lamarche, aux Charlebois.

Nous déclarons à ce propos que LES DÉBATS verront l'art dans l'art, ce qui veut dire qu'en poësie comme en dessin, ils reproduiront aussi bien un artichaut qu'un bouton de rose si cet artichaut est un objet d'art. Nos journaux moralisateurs mettent une chemise à la Vénus de Milo et consacrent dans la même édition deux ou trois pages aux complots des bandits. Nos idées sur la morale ne sont pas celles-là. LES DÉBATS s'intéresseront sans bégueulerie aux événements artistiques, théâtres, concerts, expositions et en feront de franches appréciations que le prix d'une annonce ou d'une réclame n'atténuera en rien. Cette juste critique s'appliquer particulièrement aux livres nouveaux.

Tous les articles seront rigoureusement originaux. Quand les événements exigeront la découpure d'un écrit étranger, nous aurons l'honnêteté d'en déclarer la provenance.

Enfin, l'espace consacré aux annonces sera restreint et se vendra cher, ce qui permettra à notre journal, malgré l'étroitesse de son cadre typographique, de tenir amplement ses promesses.

Que les écrivains de bonne volonté nous aident.

Voilà le programme des DÉBATS. Inutile d'administrer aux lecteurs un soporifique de trois colonnes sous prétexte de leur démontrer qu'ils sont intelligents, vertueux, bien nés et beaux — ce que nous savons tous —, qu'ils doivent apporter des annonces et des abonnements au journal. Nous ne nous *à-quatt'patisserons* devant personne : cette position étant trop gênante pour écrire à l'aise.

Si notre franchise ne suffit pas, tant pis !

L'ARGENT DES AUTRES

Le procès de M. W. Weir, président de la Banque Ville-Marie, a été édifiant; il a montré toutes les fraudes, tous les crimes mêmes, qu'on pouvait commettre derrière les guichets dorés d'une banque pour attirer et — ayons le courage de dire le mot qu'aucun journal n'a osé prononcer — pour voler l'argent des déposants.

Car il est complet ce procès : c'est un véritable cinématographe mettant sous les yeux du public tout ce qu'un génie inventif peut imaginer pour mettre les gens dedans.

Faux comptes, fausses traites, fausse circulation, faux rapport ; il n'y a de vrai dans cette affaire, que les larmes des pauvres gens ruinés par des financiers comme seul Ponson du Terrail a pu en rêver.

Les coupables seront-ils punis ? C'est douteux. M. Weir a été reconnu coupable et attend sa sentence. La recevra-t-il ? Les précédents lui sont favorables. Sir Francis Hinks n'a-t-il pas, lui aussi, été trouvé coupable et sa sentence n'a-t-elle point été suspendue, légalement et éternellement suspendue, accrochée qu'elle était à un vice de forme.

C'est étonnant combien un criminel ayant de l'argent peut trouver des vices, lui assurant l'impunité de nos belles institutions judiciaires.

Ces chances-là n'arrivent jamais aux pauvres gens. Le malheureux commerçant dont le capital aura été englouti par la Banque Ville-Marie, l'ouvrier qui y aura placé ses économies, seront poursuivis, traqués, acculés au déshonneur et à la prison, sans espoir d'y échapper, pour peu qu'ils aient, dans un mouvement de désespoir, dû à leur ruine le moindre vice de forme dans leurs opérations.

Entre les directeurs de la Banque Ville-Marie et les cambrioleurs il y a une différence : elle est à l'avantage des derniers.

Le cambrioleur, faisant sauter le coffre-fort d'une banque, s'expose et s'attaque à une serrure qui se défend alors que les directeurs de la Banque Ville-Marie ont puisé sans danger dans les poches du public. La police qui surveille les premiers les prend quelquefois ; le gouvernement qui devrait surveiller les derniers les protège au lieu de leur mettre la main au collet.

Et cependant les directeurs, s'ils sont punis, le seront moins que des cambrioleurs.

C'est à cette quasi-protection de la justice qu'il faut attribuer le pillage de l'argent du public, de l'argent des autres par les sociétés de construction, par les Assurances mutuelles et par les banques qui, pendant ce dernier quart de siècle, ont culbuté pour le plus grand profit de leurs directeurs.

LARMES D'EN HAUT

Vous portiez, à ce bal, les deux plus belles roses ;
En les entrelaçant dans l'or de vos cheveux,
Naïf, je leur avais confié les aveux
Lâchement retenus entre mes lèvres closes.

Vous en avez flétri l'éphémère splendeur
Dans l'étourdissement des valses enivrantes,
Et leur âme a mêlé ses ondes odorantes
Aux sons harmonieux du violon rêveur.

Et puisque, désormais, leur beauté disparue
Ne pouvait à la vôtre ajouter d'apparat,
Je vous vis les livrer aux hasards de la rue
Comme un vil oripeau qui perdrait son éclat.

Vous n'auriez pas jeté du rêve aux gémonies,
Si vous aviez compris ces messagers des cœurs !...
Combien d'illusions à tout jamais bannies
Roulèrent au trottoir avec les pauvres fleurs !...

Dès que l'aube éclaira les choses, sous vos portes
J'allai les recueillir ; le frimas matinal
Emaillait leurs débris de larmes de cristal :
La Nuit avait pleuré sur les deux roses mortes.

Charles Gill.

Dans notre prochain numéro, la poésie sera de notre collaborateur, **M. Arthur de Bussière.**

ANGLAIS, CANADIENS ET BOERS

Une explosion d'indignation s'éleva du cœur de toutes les nations de la terre lorsqu'elles apprirent la tentative d'assassinat perpétrée par l'Angleterre sur le Transvaal.

Mais l'indignation arriva à son paroxisme lorsque *l'Humanité Souveraine*, après avoir fait enquête, eut fait connaître au monde le mobile du crime et la façon dont il a été commis.

Le mobile est le même que celui qui arme le bras des plus vulgaires bandits ; la soif de l'or, la basse cupidité. Quant aux moyens employés pour faire tomber ces paisibles et honnêtes Boers dans le guet-apens où ils devaient périr, éventrés par les balles dum-dum, ils sont à la hauteur du mobile

Chamberlain, ce macabre chef de bande, supprime, falsifie, ou fabrique des dépèches diplomatiques de façon à créér un *casus belli*. Puis on envoie au Cap des hordes de soldats munis de ces fameusus balles que le député anglais, à la conférence de la Paix, en Hollande. avait affirmé, *sur son honneur !* ne devoir être employées que contre les sauvages. Enfin, à la tête de ces exécuteurs des basses œuvres de Chamberlain, on place le soudard Buller, ce même *braro* qui, au moment de s'embarquer pour Cape Town, disait au très prudent et très peu belliqueux prince de Galles, qui le pressait sur son noble cœur :—Sir, je veux anéantir les Boers jusqu'au dernier.

“ Je déclare qu'arrivé au Cap, je couperai les fils télégraphiques, afin que si, par hasard, un sentiment de pitié venait à naître dans le cœur des Anglais en apprenant les hécatombes dont je veux jalonner ma marche victorieuse, je ne puisse recevoir d'ordre m'enjoignant de cesser le massacre.”

Ce Buller est un monstre. Il n'a pas de sens moral. C'est presque un irresponsable. Mais que dire d'une nation qui se sert d'un pareil homme et qui accepte les conséquences d'une pareille déclaration !

Les agissements de l'Angleterre sont bien faits pour soulever la réprobation universelle. Tous les pays de la terre, sans exception aucune, ne se sont pas génés pour lui dire ce qu'ils en pensent.

Nous avons même vu de nombreux députés aux Communes flétrir vertement la politique néfaste de Chamberlain et souffleter de leurs accents indignés les têtes augustes qui l'avaient encouragée et approuvée.

Dans ce concert général des nations où l'Angleterre est honnie, conspuée, une seule voix manque : celle du peuple canadien-français. Nos grands journaux, par servilisme ou par intérêt, n'ont pas osé faire connaître au monde notre sentiment dans le conflit anglo-boer. Notre journal, dont l'indépendance est complète, et dont le principal *motto* est de dire toujours et malgré tout la vérité, remplira seul cette tâche avec une légitime fierté.

Et d'abord, constatons que depuis l'ouverture des hostilités, nous n'avons pas rencontré un seul Canadien-français qui ne se réjouisse plus ou moins bruyamment du succès des Boers ; c'est un fait incontestable. D'où provient cette sympathie non déguisée à leur endroit ? Provient-elle des liens de consanguinité qui existent entre eux et nous, de la similitude de leurs destinées avec la nôtre ? Est-ce de l'intérêt que tous les cœurs généreux portent au faible, à l'innocent, victime de la force brutale et injuste ? Ces motifs y ont certainement contribué pour beaucoup, mais le véritable, c'est dans notre histoire même que nous le trouverons.

Au temps où la France, pour son malheur, était encore gouvernée par des rois ; où la noblesse tenait le peuple dans la plus abjecte servitude, sous le règne de Louis XV, la fille du boucher Poisson, une prostituée, la maîtresse en titre du roi de France, plus puissante qu'une reine, La Pompadour, puisqu'il faut l'appeler par son nom, vendit à beaux deniers le Canada aux Anglais.

Nos pères, les anciens colons, ne voulurent pas se soumettre à ce marché odieux, où ils étaient vendus avec leurs terres comme on vend les animaux avec la ferme. Ils prirent les armes, combattirent courageusement, mais furent vain-

FIGURE 3
Première une du journal *Les Débats,* 3 décembre 1899.

tard, l'hebdomadaire devient *Le Combat,* un nom qu'il conserve jusqu'à sa fermeture, en janvier 1904, à nouveau imputable à la censure cléricale[8].

La cessation définitive des activités du journal, faute d'appuis, illustre bien la lutte que représente, au Canada français, l'affirmation d'idées en marge des discours dominants. *Le Devoir* et son combat pour le peuple canadien-français contrastent d'autant plus avec *Les Débats* que le premier jouit du soutien de l'Église, dans la mesure où il œuvre pour la conservation et l'extension des valeurs catholiques[9]. En ce sens, la soumission au dogme constitue un trait important de l'*ethos* des éditorialistes et des chroniqueurs du *Devoir,* c'est-à-dire de la façon dont ils se présentent aux lecteurs[10] : cet *ethos* assure à ces journalistes une légitimité discursive, en 1910 comme à la sortie de la Grande Guerre.

Dix ans après la fin du journal d'idées et de confrontation de Le Moyne de Martigny et de Montigny, les principaux journaux occidentaux vivent un profond bouleversement en raison de la Première Guerre mondiale. Celle-ci « donne un violent coup d'accélérateur » au basculement de « la presse dans l'information » (D'Almeida et Delporte, 2010 : 10). Même au *Devoir,* qui continue d'« être un journal d'idées, de débats », « il est très probable que les deux guerres mondiales aient entraîné une importante augmentation de l'information rapportée[11] ». En outre, à la suite de la guerre de 1914, les productions de la presse écrite tiennent compte de lectorats auparavant négligés ; elles « soulignent le sens du devoir, du sacrifice et de l'abnégation de la population, y compris de catégories longtemps laissées en marge de la vie politique, et considérées comme incapables de soutenir les objectifs de la politique » (D'Almeida et Delporte, 2010 : 41).

---

8. Voir Laporte (2006).

9. À ce sujet, voir Pelletier-Baillargeon (1996).

10. J'entends ce terme selon la définition qu'en donne Roland Barthes : « *Ethè* sont les attributs de l'orateur […] : ce sont les traits de caractère que l'orateur doit *montrer* à l'auditoire (peu importe sa sincérité) pour faire bonne impression : ce sont ses airs. […] L'*ethos* est au sens propre une connotation : l'orateur énonce une information et *en même temps* il dit : je suis ceci, je ne suis pas cela » (2002 : 583).

11. Cette information continue néanmoins d'être présentée selon l'idée qu'avait Bourassa du contenu de son journal : « Tout au long du XXe siècle, au fil de son évolution, *Le Devoir* va moduler les traits du journal d'idées de ses origines dans un sens qui le rapproche de ce qu'il est convenu d'appeler le "journal d'élite" (Merrill, 1968). La part du politique et de l'économie parmi les sujets et celle de l'international ou du national sous l'angle géographique se maintiennent, voire se renforcent » (de Bonville et Darisse, 2013a).

Au moment de la sortie de guerre, le contenu du *Devoir* s'articule principalement autour de la démonstration d'un antagonisme qui succède à celui, préexistant, entre le Canada français et la Grande-Bretagne. Celui-ci, qui se rapportait entre autres à la conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques, est quelque peu dépassé après la Première Guerre mondiale. Le journal récupère alors le *sens du devoir,* tant sollicité depuis cinq ans. Il semble que ce ne soient pas les Allemands ou la grippe espagnole qui sont à combattre à l'automne 1919, mais le « virus protestant », qui « infest[e] » le pays où survit la race « de l'Amérique française qui lutte pour la religion et la nation » (Bourassa, 1920b : 1-2). Comme l'évoquent Ghislaine Guérard et Gilbert Émond, les « premiers directeurs [Bourassa et Héroux] valorisent la force et préconisent le combat. [...] Ils font œuvre d'éducation. Leur mission n'est pas d'entraîner la réflexion mais d'influencer l'action » (1996 : 33). Durant la saison 1919-1920, *Le Devoir,* en tant que « journal catholique conscient de ses responsabilités » envers tous, femmes et enfants compris, assume dorénavant la tâche d'enseigner le devoir de combat afin d'« éclairer l'opinion publique » (Bourassa, 1920b : 1-2).

DISCOURS ÉDITORIAUX ET ORGANISATION STRATÉGIQUE

Si, comme l'avance Fernand Dumont, « le discours du journal est doué d'une certaine stabilité » (2005 : 221), les éditoriaux du *Devoir* expriment précisément le ton donné à la configuration de toutes les informations qui s'y trouvent. Généralement signés par Bourassa ou Héroux, toujours placés à la une du journal, ces éditoriaux réclament des gestes pragmatiques et fermes en faveur du Canada français de la part de tous ceux qui y vivent. Ils portent sur deux sujets récurrents, qui s'opposent de façon manichéenne : l'impérialisme, principalement britannique, et l'autonomie canadienne, la langue anglaise face à la langue française.

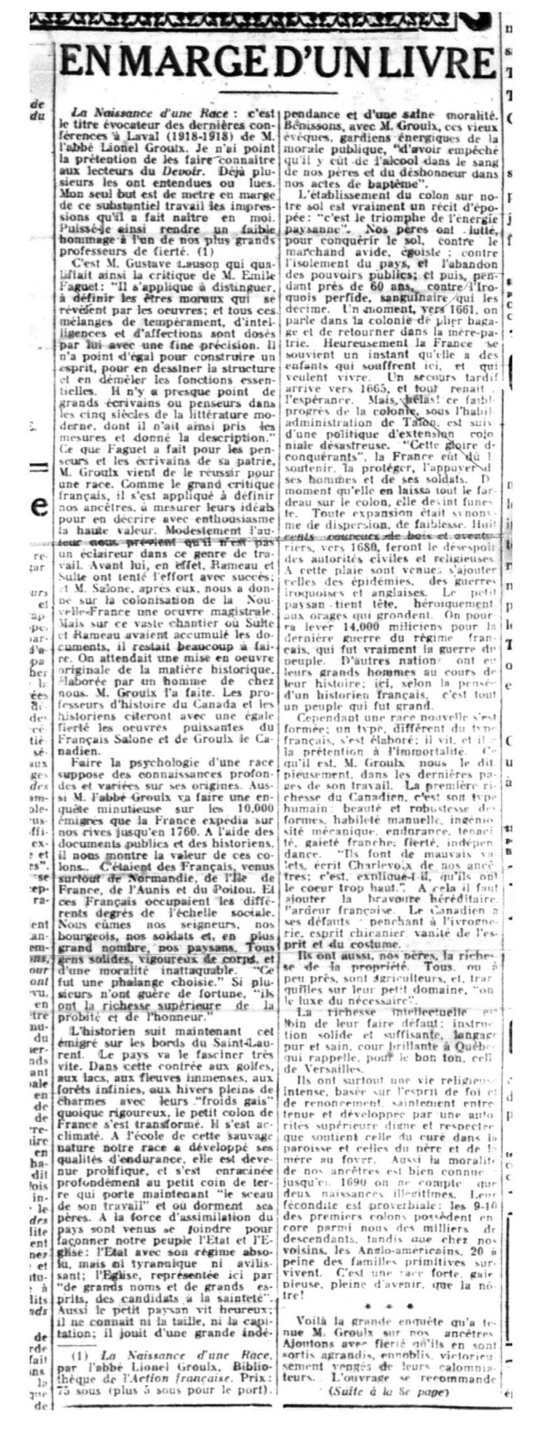
La conception dualiste des événements et de leurs conséquences facilite la compréhension du lecteur, mais laisse peu de place à la nuance. L'éditorialiste met en mots ces événements en n'excluant pas un *pathos,* qui ajoute souvent une impression de danger imminent. Par exemple, Bourassa s'exprime fréquemment à propos des menaces qui entravent l'existence même de « sa race » pour inciter à la défendre. Il use d'un réseau lexical organisé, de manière catégorique, autour de deux pôles, la lutte pour la survie de la culture canadienne-française et sa mort prochaine : « [...] si les Canadiens veulent survivre, ils doivent commencer par combattre en eux-mêmes les germes de mort qu'ils ont pris au contact des

autres nations» (Bourassa, 1919: 1). Bien que la nature exacte des «germes de mort» ne soit pas précisée dans cet éditorial – il s'agit probablement d'une métaphore inspirée par le discours de l'époque portant sur la grippe espagnole –, il est permis de penser que le lecteur type de l'époque, éduqué et politisé, repère aisément les adversaires des projets de loi, des déclarations ministérielles, des échanges internationaux à propos desquels écrit Bourassa. À l'automne 1919, les éditoriaux portent tous, explicitement ou non, sur la nécessité d'agir pour la survie de la culture canadienne-française. Même sans référence explicite à la nature de l'«autre», le lecteur se perçoit comme faisant partie d'un «nous», d'une communauté historique unique et résistante. Cette communauté possède d'ailleurs les caractéristiques décrites par Lionel Groulx, dont l'essai *La naissance d'une race* paraît la même année. Il est très rare qu'une œuvre canadienne-française de l'époque soit l'objet d'un article, voire d'une mention dans *Le Devoir,* ce qui tend à souligner l'importance du texte de Groulx et de sa critique élogieuse, faite par le prêtre E. Dubois (1919: 7)[12]. Ce dernier cite de longs passages de l'essai du chanoine Groulx, pour qui c'est à «l'école de cette sauvage nature que [sa] race a développé ses qualités d'endurance [...]. La première richesse du Canadien, c'est son type humain: beauté et robustesse des formes, habileté manuelle, ingéniosité mécanique, endurance [...]» (1919: 7). Cette race doit se préserver de l'impérialisme en sachant se défendre des «germes» ennemis, ce que martèlent les éditorialistes; être au fait des «qualités» de son peuple nourrit l'idée du combat chez le lecteur, dans la mesure où ce dernier se reconnaît en lui et sait qu'il doit œuvrer à sa défense. Le journal de Bourassa s'adresse en effet à un lecteur qui se rappelle – ou qui se fait rappeler quotidiennement – qu'il incarne l'un de «ces Canadiens qui ont encore quelque fierté nationale, qui n'ont pas encore renoncé à la volonté d'être Canadien plutôt qu'Anglais, Français ou Américain. Les vrais Canadiens[13] ont l'impérieux devoir de lutter jusqu'à la dernière heure pour sauver l'œuvre des Pères de la Confédération» (Bourassa, 1920a: 3)[14]. De ce fait, le lecteur, dont le journal aiguise le

12. Voir figure 4.

13. Dans son éditorial, Bourassa ne précise pas les caractéristiques de ces «vrais Canadiens»; leur reconnaissance devait être acquise à l'époque, du moins pour les lecteurs du journal. Il faut préciser que la définition et les forces du «vrai Canadien» reviennent dans la presse canadienne-française du XIXe siècle; existait même en 1810, à Québec, un journal nommé *Le Vrai Canadien* (dont les propriétaires-rédacteurs sont J. Sewell, P.-A. De Bonne, J.-F. Perrault et J. Labrie). Ce journal est mentionné entre autres dans Huston (1893) et Beaulieu et Hamelin (1973a).

14. Les textes de Bourassa portant sur la mission Jellicoe gagneront en importance, car ils seront vendus sous la forme de brochure par le journal en mars 1920.



EN MARGE D'UN LIVRE

La Naissance d'une Race : c'est le titre évocateur des dernières conférences à Laval (1918-1918) de M. l'abbé Lionel Groulx. Je n'ai point la prétention de les faire connaitre aux lecteurs du *Devoir*. Déjà plusieurs les ont entendues ou lues. Mon seul but est de metre en marge de ce substantiel travail les impressions qu'il a fait naitre en moi. Puissé-je ainsi rendre un faible hommage à l'un de nos plus grands professeurs de fierté. (1)

C'est M. Gustave Lauson qui qualifiait ainsi la critique de M. Emile Faguet: "Il s'applique à distinguer, à définir les êtres moraux qui se révèlent par les oeuvres; et tous ces mélanges de tempérament, d'intelligences et d'affections sont dosés par lui avec une fine précision. Il n'a point d'égal pour construire un esprit, pour en dessiner la structure et en démêler les fonctions essentielles. Il n'y a presque point de grands écrivains ou penseurs dans les cinq siècles de la littérature moderne, dont il n'ait ainsi pris les mesures et donné la description." Ce que Faguet a fait pour les penseurs et les écrivains de sa patrie, M. Groulx vient de le réussir pour une race. Comme le grand critique français, il s'est appliqué à définir nos ancêtres, à mesurer leurs idéals pour en décrire avec enthousiasme la haute valeur. Modestement l'auteur nous prévient qu'il n'est pas un éclaireur dans ce genre de travail. Avant lui, en effet, Rameau et Sulte ont tenté l'effort avec succès; et M. Salone, après eux, nous a donné sur la colonisation de la Nouvelle-France une oeuvre magistrale. Mais sur ce vaste chantier où Sulte et Rameau avaient accumulé les documents, il restait beaucoup à faire. On attendait une mise en oeuvre originale de la matière historique, élaborée par un homme de chez nous. M. Groulx l'a faite. Les professeurs d'histoire du Canada et les historiens citeront avec une égale fierté les oeuvres puissantes du Français Salone et de Groulx le Canadien.

Faire la psychologie d'une race suppose des connaissances profondes et variées sur ses origines. Aussi M. l'abbé Groulx va faire une enquête minutieuse sur les 10,000 émigrés que la France expédia sur nos rives jusqu'en 1760. A l'aide des documents publics et des historiens, il nous montre la valeur de ces colons.. C'étaient des Français, venus surtout de Normandie, de l'Ile de France, de l'Aunis et du Poitou. Et ces Français occupaient les différents degrés de l'échelle sociale. Nous eûmes nos seigneurs, nos bourgeois, nos soldats et, en plus grand nombre, nos paysans. Tous gens solides, vigoureux de corps, et d'une moralité inattaquable. "Ce fut une phalange choisie." Si plusieurs n'ont guère de fortune, "ils ont la richesse supérieure de la probité et de l'honneur."

L'historien suit maintenant cet émigré sur les bords du Saint-Laurent. Le pays va le fasciner très vite. Dans cette contrée aux golfes, aux lacs, aux fleuves immenses, aux forêts infinies, aux hivers pleins de charmes avec leurs "froids gais" quoique rigoureux, le petit colon de France s'est transformé. Il s'est acclimaté. A l'école de cette sauvage nature notre race a développé ses qualités d'endurance, elle est devenue prolifique, et s'est enracinée profondément au petit coin de terre qui porte maintenant "le sceau de son travail" et où dorment ses pères. A la force d'assimilation du pays sont venus se joindre pour façonner notre peuple l'Etat et l'Eglise: l'Etat avec son régime absolu, mais ni tyrannique ni avilissant; l'Eglise, représentée ici par "de grands noms et de grands esprits, des candidats à la sainteté". Aussi le petit paysan vit heureux; il ne connait ni la taille, ni la capitation; il jouit d'une grande indépendance et d'une saine moralité. Bénissons, avec M. Groulx, ces vieux évêques, gardiens énergiques de la morale publique, "d'avoir empêché qu'il y eût de l'alcool dans le sang de nos pères et du déshonneur dans nos actes de baptême".

L'établissement du colon sur notre sol est vraiment un récit d'épopée: "c'est le triomphe de l'énergie paysanne". Nos pères ont lutté, pour conquérir le sol, contre le marchand avide, égoiste ; contre l'isolement du pays, et l'abandon des pouvoirs publics; et puis, pendant près de 60 ans, contre l'Iroquois perfide, sanguinaire qui les décime. Un moment, vers 1661, on parle dans la colonie de plier bagage et de retourner dans la mère-patrie. Heureusement la France se souvient un instant qu'elle a des enfants qui souffrent ici, et qui veulent vivre. Un secours tardif arrive vers 1665, et tout renait à l'espérance. Mais, hélas! ce faible progrès de la colonie, sous l'habile administration de Talon, est suivi d'une politique d'extension coloniale désastreuse. "Cette gloire de conquérants", la France eût dû le soutenir, la protéger, l'appuyer de ses hommes et de ses soldats. Du moment qu'elle en laissa tout le fardeau sur le colon, elle devint funeste. Toute expansion était synonyme de dispersion, de faiblesse. Huit cents coureurs de bois et aventuriers, vers 1680, feront le désespoir des autorités civiles et religieuses. A cette plaie sont venues s'ajouter celles des épidémies, des guerres iroquoises et anglaises. Le petit paysan tient tête, héroiquement aux orages qui grondent. On pourra lever 14,000 miliciens pour la dernière guerre du régime français, qui fut vraiment la guerre du peuple. D'autres nations ont eu leurs grands hommes au cours de leur histoire; ici, selon la pensée d'un historien français, c'est tout un peuple qui fut grand.

Cependant une race nouvelle s'est formée; un type, différent du type français, s'est élaboré; il vit, et il a la prétention à l'immortalité. Ce qu'il est, M. Groulx nous le dit pieusement, dans les dernières pages de son travail. La première richesse du Canadien, c'est son type humain: beauté et robustesse des formes, habileté manuelle, ingéniosité mécanique, endurance, ténacité, gaieté franche; fierté, indépendance. "Ils font de mauvais valets, écrit Charlevoix de nos ancêtres; c'est, explique-t-il, qu'ils ont le coeur trop haut." A cela il faut ajouter la bravoure héréditaire, l'ardeur française. Le Canadien a ses défauts : penchant à l'ivrognerie, esprit chicanier, vanité de l'esprit et du costume.

Ils ont aussi, nos pères, la richesse de la propriété. Tous, ou à peu près, sont agriculteurs, et, tranquilles sur leur petit domaine, "ont le luxe du nécessaire".

La richesse intellectuelle est loin de leur faire défaut: instruction solide et suffisante, langage pur et sain, cour brillante à Québec qui rappelle, pour le bon ton, celle de Versailles.

Ils ont surtout une vie religieuse intense, basée sur l'esprit de foi et de renoncement, saintement entretenue et développée par une autorité supérieure digne et respectée que soutient celle du curé dans la paroisse et celles du père et de la mère au foyer. Aussi la moralité de nos ancêtres est bien connue : jusqu'en 1690 on ne compte que deux naissances illégitimes. Leur fécondité est proverbiale: les 9-10 des premiers colons possèdent encore parmi nous des milliers de descendants, tandis que chez nos voisins, les Anglo-américains, 20 à peine des familles primitives survivent. C'est une race forte, gaie pieuse, pleine d'avenir, que la nôtre!

* * *

Voilà la grande enquête qu'a tenue M. Groulx sur nos ancêtres. Ajoutons avec fierté qu'ils en sont sortis agrandis, ennoblis, victorieusement vengés de leurs calomniateurs. L'ouvrage se recommande

(*Suite à la 8e page*)

(1) *La Naissance d'une Race*, par l'abbé Lionel Groulx, Bibliothèque de l'*Action française*. Prix: 75 sous (plus 5 sous pour le port).

FIGURE 4

Critique de *La naissance d'une race,* de Lionel Groulx, par É. Dubois, *Le Devoir,* 22 novembre 1919, p. 7.
Source : Archives *Le Devoir.*

sens du devoir, se trouve constamment sollicité par la stratégie rhétorique des éditorialistes. Ces derniers clament qu'ils ne souhaitent pas raviver d'anciens conflits, mais que la cause de la survivance de « leur » culture dépasse ce vœu. Il devient alors impératif que tous agissent et pensent avec lucidité : « [P]uisque les chefs de l'impérialisme poursuivent leurs desseins et persistent à vouloir entraîner le Canada dans leurs projets de domination universelle, nous avons le devoir de faire entendre de nouveau le cri d'alarme et de marquer les conséquences ultimes de la révolution qu'ils fomentent » (Bourassa, 1920a : 3).

La défense de la culture canadienne-française par la lutte contre cet impérialisme suppose un autre combat, celui pour le triomphe de la langue française, lequel passe par l'éducation. En 1919, ce combat est rappelé aux francophones de toutes les provinces dans des lettres publiées à l'occasion de l'anniversaire du *Devoir*. Héroux[15] le rappelle notamment lorsqu'il sollicite des contributions financières pour l'Œuvre du livre français, une organisation de la Société Saint-Jean-Baptiste. L'éditorialiste utilise un réseau lexical remarquable par les occurrences de termes militaires : « L'Œuvre a le double avantage de rendre un service immédiat à nos frères des provinces éloignées et de fortifier chez nous le sentiment de la solidarité française. Du reste, en *armant* les *avant-postes,* nous renforcissons [*sic*] notre propre *défense* » (Héroux, 1919a : 1. Je souligne). La lutte contre l'ignorance et pour la survie de la langue passe par « la seule arme, la lumière » (Héroux, 1919a : 1). Héroux souhaite ainsi que les francophones puissent se défendre contre tout « germe » ennemi et soient armés, de manière symbolique, par le savoir, pour mener un combat résolument tourné vers l'avenir. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre d'un contenu portant sur le danger potentiel de « germes de mort » et présentant des occurrences lexicales guerrières, l'argumentation du discours éditorial use d'une rhétorique axée sur le combat pour la race canadienne-française, mais ne repose pas sur l'idée d'une supériorité raciale ni sur le ressassement du passé. Nulle trace des antagonismes avec l'Empire britannique ou les communautés anglophones du pays : le combat identitaire dépend essentiellement de la nécessité de la mobilisation de la conscience de tous en vue du futur des Canadiens français, voire du pays en entier.

---

15. Anctil souligne que « Héroux incarne le courant nationaliste canadien-français dans sa forme la plus traditionnelle et pragmatique. Héroux s'inquiète avant tout de questions d'organisation, de mobilisation. […] Pour lui, la survivance de la langue française est un combat de tous les instants. Sur sa route, il ne cesse de rappeler que l'indifférence et l'affaiblissement moral des troupes constituent le plus grave obstacle au triomphe de cette cause » (2014 : 88).



FIGURE 5

Publicité pour amasser les fonds nécessaires à la construction de l'Université de Montréal, *Le Devoir*, 31 janvier 1920. Source : Archives *Le Devoir*.

Au-delà de la une et des éditoriaux, d'autres textes présentent l'idée d'un peuple fort de sa langue et de son éducation. Tout peut servir au combat et à la résistance, depuis les conseils à la mère de famille afin qu'elle évite « tout ce qui peut empêcher de naître fort et résistant » (Anonyme, 1919 : 3) jusqu'à l'article valorisant « l'enseignement catholique [qui pourra réaliser] une reconstruction basée sur l'ordre et la justice […], une société sainement renouvelé » (Archambault, 1920 : 2), en passant par la campagne de financement

de la construction de l'Université de Montréal, qui met en avant l'atout que constituera « un peuple vraiment canadien-français, fort de sa culture universitaire » (Béique, 1920 : 7) et qui invite à « group[er] les forces vives [des] unités [canadiennes-françaises] éparses »[16].

Même une publicité[17] qui vante le faible coût de dentiers se trouve justifiée par la lutte nationale, le fabricant désirant « faire profiter [les] nombreux clients [de la marque] » et « continuer [son] œuvre de reconstruction de la race[18]. » L'avenir a ainsi, comme assises fondatrices, un enseignement catholique capable de former une classe dirigeante éclairée, c'est-à-dire apte à appliquer les principes de la morale catholique à la vie politique, sociale et professionnelle. Du même coup, cette classe saura appuyer une presse qui, selon la formule de Bourassa, « prolonge l'action sociale du père de famille, de l'éducateur » (1920b : 2-6-7). La lecture du *Devoir* occupe un rôle certain dans l'existence quotidienne de son lectorat privilégié. Tout compte fait, les journalistes n'exigent pas de leurs lecteurs des gestes concrets de combat ; il n'y a pas d'appel à l'organisation de manifestations ou à l'envoi de lettres de revendication à des politiciens, par exemple. Ce qui importe, semble-t-il, c'est que le journal répète l'enseignement du devoir de combat de manière systématique, et que ce devoir soit mis en pratique au sein d'une société francophone et respectueuse de la morale catholique.

NOUVEAU LECTORAT ET TRANSMISSION DU COMBAT IDENTITAIRE

Bien qu'il s'appuie sur un lectorat largement masculin, *Le Devoir* cherche à s'en attacher un nouveau que la guerre, qui vient de s'achever à l'automne 1919, a habitué à la nécessité de la résistance active : les femmes. Destinataires secondaires du journal, ces lectrices y ont tout de même été sollicitées pour contribuer à l'effort de guerre. Une fois celle-ci terminée, l'idée que tous les groupes sociaux peuvent participer à certaines luttes demeure. Dorénavant, chacun des membres de la cellule familiale se voit confier la tâche de contribuer à la préservation de la race canadienne-française.

16. Voir figure 5.

17. Pour un examen plus poussé des publicités du journal à travers le temps, voir de Bonville et Darisse (2013b).

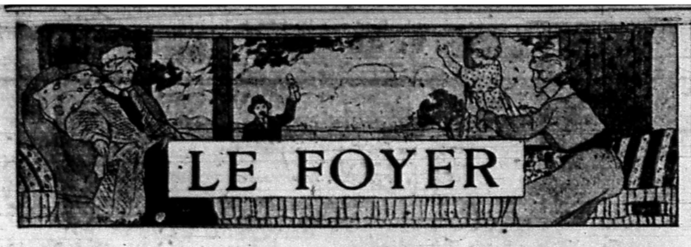
18. « Dentiers à vendre », *Le Devoir,* 18 octobre 1919, p. 9.

Les collaboratrices de la page féminine du *Devoir* ne souhaitent pas se différencier de celles de *La Presse* et des autres grands quotidiens montréalais, mais plutôt offrir un contenu aussi riche[19]. Les chroniques hebdomadaires portent sur la meilleure façon de tenir son rang et empruntent souvent la forme d'une historiette édifiante qui rappelle que le rôle de la femme consiste à élever des enfants capables de poursuivre la destinée du Canada français. Cela dit, les deux chroniqueuses habituelles du journal, Michelle Le Normand et Fadette[20], pseudonyme d'Henriette Dessaulles, traitent « non seulement [...] de recettes de cuisine et de chiffons, mais aussi et surtout de questions culturelles » (Hamel, 1996 : 19). Portant sur des occupations qui relèvent de la sphère familiale, les chroniques présentent aussi un certain nombre d'idées se rattachant à la rhétorique du combat identitaire. Dans les pages féminines, cette rhétorique repose sur une conception de la famille comme « pivot » et « fondement de la société » (Guérard et Émond, 1996 : 31), et est centrée sur l'effort que les femmes ont à réaliser au quotidien, lequel s'incarne justement dans l'injonction « Il faut veiller ! » (1920 : 7)[21], proposée par Le Normand à la fin d'une de ses chroniques. L'effort des femmes – leur devoir – est de « veiller » sur le microcosme canadien-français qu'incarne la famille, et de s'assurer de la pérennité de ses valeurs, de sa foi et de sa connaissance du passé. Le texte de fin d'année de Le Normand est emblématique de l'enseignement de ce devoir. L'auteure exprime ses vœux pour la nouvelle année et la nouvelle décennie en racontant une promenade dans un cimetière où sont enterrés les héros de 1837 : « [...] nous nous exaltions en énumérant les noms [des braves de 1837] qui furent des héros ; et alors, au bonheur qui planait dans l'air pour nous, se mêlaient sans regret le passé et le présent ; et l'avenir souriait en dépit des tombes » (1920 : 7). Le Normand met en scène ses idées dans un cadre rappelant celui du romantisme patriotique, avec son cimetière, ses héros tombés au combat ; le lexique n'est pas militaire, mais le cadre peut rappeler aux femmes des conséquences de la guerre qu'elles connaissent, voire qu'elles ont subies il y a peu de temps. Le Normand ne manifeste ni nostalgie ni regret ; elle présente à la fois le rappel d'un combat historique, celui des Patriotes, et l'expression d'un devoir qui, s'il mène à certains renoncements, demeure juste. Une importante lutte du passé sert ainsi à rappeler que les Canadiens français continuent leur combat, synonyme d'un avenir heureux. En cela, les propos de Le Normand rejoignent ceux de Héroux : ce n'est pas tant ce qui

19. Voir Hamel (1994) et Savoie (2006).

20. Chantal Savoie (2003) a consacré un article aux chroniques de Fadette.

21. Voir figure 6.



Le Bonheur

Il passe. Il ne reste jamais, mais il passe, et en passant il s'arrête parfois sur nous. Il vous éblouit, vous pénètre, vous remplit le cœur d'émoi, et illumine votre pensée de rêves suaves. Pour un peu de temps, vous possédez la plénitude de la joie de vivre; toutes les choses vous sont douces et bonnes; la lumière est plus vive pour vous, le moindre paysage vous enchante. Tout se prête à votre contentement.

O le sublime de certains jours de vie, la beauté de certains soleils sur votre jeunesse en fleur ! Ne l'avez-vous pas tous vu, une fois, une heure au moins, le bonheur qui passe ?

Hier, il s'est arrêté devant moi. C'était Noël. J'étais heureuse comme d'habitude et je ne l'appelai pas. Et soudain il s'est mis à chanter pour moi; soudain, je l'ai vu partout dans le paysage, partout, et pourtant, le paysage était un cimetière. Mais la vie est plus forte que la mort, et c'était merveilleux d'errer sous le ciel en fête dans les allées blanches. Le cimetière était plus clair qu'un paysage joyeux. Ah ! les belles lignes de la terre, à l'horizon de ce site. Et puis, la théorie diverse de tous les mouvements debout sur la neige entre les arbres dépouillés, aux ramures en dentelle noire; mais entre les jours de la dentelle noire, mon Dieu, que l'étoffe du ciel était satinée, fine; quelles teintes dans le couchant d'or et de roses ! A tout instant, sur ce fond où le soleil rayonnait encore, l'allée qui s'allongeait offrait un aspect plus poétique, par la grâce des saules pleureurs ou de quelques touffes d'arbustes. Au loin, du mauve, du gris perle, des bleus pâles et des nuances indéfinissables et plus tendres, allaient rejoindre la terre à l'extrême horizon.

Une femme seule s'était agenouillée et priait sur une pierre. Nous, nous marchions tranquillement autour du monument élevé à la mémoire des braves de 37. Le paysage était toujours lumineux. Le bonheur, devant le dernier sommeil, restait quand même. Nous ne pouvions pas être tristes, avoir peur. Les terres descendaient à l'infini vers l'horizon; le soleil glissait sur elles; c'était dans la beauté de l'heure et du temps que les morts dormaient. Cette femme qui priait souffrait peut-être, mais nous nous exaltions en énumérant les noms de ceux qui furent des héros; et alors, au bonheur qui planait dans l'air pour nous, se mêlaient sans regret le passé et le présent; et l'avenir souriait en dépit des tombes. Les morts avaient beau signifier que notre présent, notre avenir deviendraient du passé, le bonheur résistait. Demain n'était-il pas à nous? nous tenions la vie, nous étions la vie.

C'était Noël. C'était fête. C'était beau dehors et dans nos âmes... Une année neuve s'en venait en courant. Nous y pensions le front serein. Elle non plus, ne nous effrayait pas.

Mais le bonheur ne passe pas tous les jours, et il repart presque aussitôt. C'est mieux ainsi. S'il nous restait, l'habitude nous l'enlèverait à peu près; elle est toujours sournoisement méchante pour lui, elle le défigure, le ternit, ou plus encore, elle le rend invisible, impalpable ! Il faut veiller !

Michelle Le Normand.

FIGURE 6

Chronique « Le foyer», de Michelle Le Normand,
Le Devoir, 2 janvier 1920, p. 7.
Source : Archives *Le Devoir.*

semble perdu qui importe que ce qui pousse vers l'avenir. Une chronique de Fadette porte également sur l'effort quotidien des femmes dans le but d'assurer des lendemains favorables à la culture canadienne-française. Dans « Fin d'année » (1920 : 7), Fadette recommande à ses lectrices d'éviter la tristesse de fin d'année, car les femmes « [ont] besoin de toutes [leurs] forces pour être un bon anneau solide dans la chaîne qui s'étend si loin en arrière et qui s'allongera peut être [*sic*] bien, bien longtemps » (1920 : 7). Si la mère et l'épouse travaillent de manière honnête au « bonheur futur de [leur] famille et de [leur] pays » (1920 : 7), elles n'ont pas à douter d'elles-mêmes et peuvent éventuellement se consoler en songeant qu'elles agissent pour le bien-être de leur collectivité. Ainsi, Fadette ne clame pas explicitement que le combat pour la race incarne la seule action valable ; elle s'adresse aux femmes en leur parlant de leurs sentiments intimes, leur rappelle que « la tristesse est déprimante » et leur assure que les efforts de chacune permettront au peuple canadien-français d'éviter la « déchéance et [le] malheur » (1920 : 7).

S'il apparaît absent des chroniques féminines, qui mettent en avant l'exercice d'une veille identitaire dans la sphère familiale, le lexique guerrier se repère à une occasion dans la page destinée aux enfants. Celle-ci se compose habituellement d'une chronique signée par une « marraine » et d'un concours d'écriture qui encourage la rédaction de versions enfantines de textes sur les thèmes du terroir, notamment en ce qui a trait à l'importance de la religion catholique. Le concours portant sur les modèles à offrir à la jeunesse semble montrer que les enfants comprennent la nécessité de valoriser l'étude de l'histoire canadienne-française et la défense de la société, et qu'ils souhaitent la retransmettre[22] : Yvonne Nielly, âgée de 15 ans, écrit : « [...] employons les *armes* suggérées, étudions notre histoire, aimons-la. Bientôt nous serons une *armée* tellement nombreuse que les persécuteurs seront obligés de crier [que vive l'âme française !] » (Nielly, 1919 : 10. Je souligne)[23]. Ce mode impératif, que ne renierait sans doute pas Bourassa lui-même, montre la conviction de « l'armée » dans ces idées et l'exigence de l'action. Celle-ci, bien qu'intellectuelle, apparaît à nouveau comme l'une des meilleures « armes » – symbolique, certes – pour l'avenir des Canadiens

22. Outre dans les publicités et les articles promotionnels pour amasser les fonds nécessaires à la construction de l'Université de Montréal, par exemple, la valorisation de l'éducation pour le futur de la race se trouve aussi sous une forme d'annonce destinée aux parents. Il y a ainsi, dans la « Page littéraire » du 10 janvier 1920, un « Avis aux parents » : « Que sera votre enfant à l'âge de trente ans ? [...] Irrémédiablement il sera ce que son éducation l'aura fait. » Signé par le « professeur J. B. Archambault », l'annonce rappelle l'importance de cette valorisation, dont les occurrences se trouvent dans des textes destinés à tous les lectorats. Voir figure 7.

23. Voir figure 8.



FIGURE 7

Publicité du professeur J. B. Archambault, *Le Devoir,* 10 janvier 1920, p. 7.
Source : Archives *Le Devoir.*

Nos concurrents

UN MODÈLE HISTORIQUE

MADELEINE DE VERCHERES

Un personnage éminent dans notre histoire? J'ai envie de dire qu'ils sont tous éminents les Français de chez nous. Ils sont si nombreux les braves qui ont immortalisé leur nom au pays, mais, je vais faire la difficile.

Les hommes ont fait leur part d'héroisme, mais faut-il metre les femmes de côté? non j'aime mon sexe et j'aime à montrer ce qu'une femme peut faire avec l'aide de Dieu, bien entendu; même une jeune fille .... Vous devinez déjà quel est mon personnage de choix... C'est *Madeleine de Verchères*. Madeleine à 14 ans a agi en héroïne.

C'était en 1692. Les Iroquois firent leur apparition dans le petit village de Verchères.

Madeleine est poursuivie par ces barbares. Plus vive qu'eux, elle leur échappe, leur laissant ...... son mouchoir. Puis, elle va se cacher dans le fort. Va-t-elle se blottir dans un coin? Pour pleurer comme aurait fait une petite fille? Non, elle entreprend de se défendre. Elle prend un chapeau et un justau-corps, tire quelques coups de canon de part et d'autre, réussit à en tuer quelques Iroquois et finit par leur faire croire que le fort est bien gardé!!!

Quels sont ceux qui veulent nous enlever notre place sous le beau ciel du Canada? Quels sont ceux qui veulent mettre au rang inférieur les occupants de trois cents ans? Quels sont ceux qui veulent nous enlever notre langue? Quels sont ceux qui nous attaquent? Sont-ce les Iroquois???

Debout les Madeleines de Verchères! Petites canadiennes endessus et en-dessous de 14 ans, revendiquons les droits des Français, revendiquons les droits de notre langue.

Répondons à l'appel du Père Noël dans ses concours; employons les armes suggérées, étudions notre histoire, aimons-là. Bientôt nous serons une armée tellement nombreuse que les persécuteurs seront obligés de crier comme dit si finement la chanson de l'Ame française:

"Oui! oui! partout au Canada."
"Vive donc, l'âme française!"

Yvonne Nielly (15 ans), Saint-Louis, Kent, N.-B.

FIGURE 8

« Madeleine de Verchères », texte de Yvonne Nielly pour le concours « Un modèle historique », 18 octobre 1919, p. 10.
Source : Archives *Le Devoir*.

français. L'apprentissage de l'histoire semble véritablement garant d'une continuité, d'un temps à venir, un peu à la manière de la promenade et de la remémoration de Le Normand dans le cimetière des héros patriotes. La lettre de Nielly présente également une caractéristique qu'on trouve dans de nombreux articles du journal : l'utilisation par l'énonciateur du pronom personnel « nous », lequel se retrouve aussi bien dans les chroniques féminines et enfantines que dans les éditoriaux. François Béique, par exemple, en use à propos de l'Université de Montréal dans son article du 6 mars 1920 : « [...] notre avenir dépend de nous » (Béique, 1920 : 7). À la manière des oppositions dualistes que construisent les éditoriaux, ce « nous » concentre en lui les traits de la race recensés par l'abbé Groulx et concerne, de ce fait, tous les lecteurs du *Devoir* ; les autres, implicitement désignés, doivent être combattus symboliquement, dans la mesure où ils mettent en danger la vie de la culture canadienne-française.

FIN DE LA SAISON ET TRANSFORMATION DE LA RHÉTORIQUE DU COMBAT IDENTITAIRE

Au fur et à mesure que la date de l'Armistice s'éloigne dans le temps, la présence de la rhétorique du combat identitaire tend également, semble-t-il, à s'atténuer. Les éditoriaux et les articles d'opinion du journal demeurent délibératifs ; les auteurs, dont Bourassa et Héroux, incarnent encore des figures d'autorité, adoptant une posture de conseillers conscients de la nécessité d'une action prompte pour la conservation de la race canadienne-française. Leur argumentation, à valeur politique, se fonde sur l'exemple et, surtout, parce qu'elle met l'accent sur le futur, a pour but d'amener le lecteur à prendre des décisions et à agir. Pourtant, les éditoriaux de la fin du mois de mars et du mois d'avril utilisent de moins en moins de termes lexicaux liés au combat lors de l'évocation d'événements se rapportant à l'impérialisme américano-européen et au monde anglophone. Un éditorial d'Héroux daté du 19 mars 1920 est exemplaire. L'auteur veut pousser ses lecteurs à l'action et, en ce sens, il écrit qu'un « devoir de réaction s'impose ». Cela étant dit, l'idée d'une lutte à mener dans « le système » (Héroux, 1920 : 1) politique, par exemple, est absente. Un glissement paraît s'opérer ; il n'y a plus de virulente opposition discursive, de préparation rhétorique à un affrontement entre deux forces – celle de l'impérialisme américano-européen, de la langue anglaise et du protestantisme, et celle de l'autonomie canadienne, de la langue française et du catholicisme – pour la survie de la race. L'expression du devoir de combat demeure – il s'agit d'un trait constitutif du *Devoir* –, mais la présence de la rhétorique du combat diminue

de manière notable. Désormais, le lecteur doit comprendre qu'il a l'obligation de ne pas sombrer dans l'inertie. De nombreux articles portent sur l'économie, des publicités remplissent des pages complètes et vantent les bons du Trésor fédéraux, et des encouragements sont destinés aux enfants, afin que ces derniers envoient « quelques sous pour les Œuvres de la Sainte-Enfance pour aider la barbare Afrique et la Chine[24] ». La sollicitation de tous les lectorats se trouve liée à une cause peu à peu différente, plus axée sur l'économie nationale. Celle-ci semble s'inscrire au cœur des préoccupations quant à la prospérité du pays.

* * *

En somme, depuis l'automne 1919 jusqu'au printemps 1920, pendant une saison marquée, de façon profonde, par la fin de la Grande Guerre, le quotidien *Le Devoir* insiste sur l'organisation de la défense de la culture canadienne-française et de ses particularités. Les discours délibératifs de ses journalistes récupèrent le lexique du combat, tant employé depuis cinq ans, et pressent leurs destinataires à agir. Une large part du journal tend ainsi à inculquer à tous les lecteurs, femmes et enfants compris, une lutte identitaire, dans une volonté de protection et de promotion de la culture canadienne-française et de la foi catholique. Cette rhétorique du combat et la conception de la race canadienne-française transmise dans le journal peuvent paraître réductrices. Elles constituent néanmoins un trait remarquable des discours énoncés et lus par une part de l'élite intellectuelle durant cette période. Celle-ci représente un lectorat au poids symbolique non négligeable : ce sont des notaires, des médecins, des dirigeants d'entreprises ou d'institutions religieuses, des femmes et des enfants qui lisent et qui gardent en mémoire la valorisation de la race canadienne-française telle qu'elle est façonnée par des journalistes. En ce sens, ce discours du *Devoir* a contribué à poser les assises d'un discours nationaliste qui persiste jusqu'à nos jours.

24. Publicité des Œuvres de la Sainte-Enfance, *Le Devoir,* 6 mars 1920.

BIBLIOGRAPHIE

Anctil, Pierre (2010), *Fais ce que dois: 60 éditoriaux pour comprendre* Le Devoir *sous Henri Bourassa (1910-1932),* préface de Jocelyn Saint-Pierre, Québec, Septentrion.

Anctil, Pierre (2014), *À chacun ses Juifs: 60 éditoriaux pour comprendre la position du* Devoir *à l'égard des Juifs (1910-1947),* préface d'Ira Robinson, Québec, Septentrion.

Anonyme (1899), «Les débats», éditorial, *Les Débats,* 3 décembre, p. 1, [En ligne], http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1896691#

Anonyme (1900), «*La Presse* paraît demain», 7 janvier 1900, *Les Débats,* p. 6, [En ligne], http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1896697

Anonyme (1903), «Une menace d'interdiction», éditorial du 4 octobre 1903, *Les Débats,* p. 1, [En ligne], http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1896691#

Anonyme (1919), «Surveillance des écoliers», *Le Devoir,* 25 septembre, p. 3.

Archambault, Joseph-Papin (1920), «La première semaine sociale du Canada», *Le Devoir,* 3 janvier, p. 2.

Barthes, Roland (2002), «L'ancienne rhétorique: Aide-mémoire», dans *Œuvres complètes III,* nouvelle édition, Paris, Éditions du Seuil, p. 559-601.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1973a), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. I, 2e édition, Québec, Presses de l'Université Laval.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1973b), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. IX, 2e édition, Québec, Presses de l'Université Laval.

Béique, François (1920), «Traditions, disciplines, élites», résumé de trois conférences de la Société des conférences, *Le Devoir,* 6 mars, p. 7.

Bourassa, Henri (1910), «Avant le combat», éditorial, *Le Devoir,* 10 janvier, p. 1.

Bourassa, Henri (1919), [sans titre], éditorial, *Le Devoir,* 27 novembre, p. 1.

Bourassa, Henri (1920a), «La mission Jellicoe», éditorial, *Le Devoir,* 3 janvier, p. 1.

Bourassa, Henri (1920b), «Discours de Bourassa», *Le Devoir,* 15 janvier, p. 1-2, 6-7.

Charron, Jean, et Jean de Bonville (2012), «Présentation: Cent ans dans la vue d'un journal», *Communication,* vol. 29, no 2 (juin), [En ligne], https://communication.revues.org/2747

D'Almeida, Fabrice, et Christian Delporte (2010), *Histoire des médias en France, de la Grande Guerre à nos jours,* nouvelle édition, Paris, Flammarion. (Coll. « Champs Histoire ».)

De Bonville, Jean, et Cyntia Darisse (2013a), « L'évolution du *Devoir* vue à travers les structures de son contenu », *Communication,* vol. 29, nº 2 (juin), [En ligne], https://communication.revues.org/2822

De Bonville, Jean, et Cyntia Darisse (2013b), « *Le Devoir* des annonceurs », *Communication,* vol. 29, nº 2 (juin), [En ligne], https://communication.revues.org/2833

Dubois, É. (1919), « En marge d'un livre : *La naissance d'une race* », 22 novembre, *Le Devoir,* p. 7.

Dumont, Fernand (2005), *Le lieu de l'homme,* présentation de Serge Cantin, nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise.

Fadette [Henriette Dessaulles] (1920), « Fin d'année », chronique « Lettre de Fadette », 3 janvier, *Le Devoir,* p. 7.

Guérard, Ghislaine, et Gilbert Émond (1996), « Les premiers éditoriaux des directeurs du *Devoir,* 1910-1990 : Portrait de sept générations d'engagement social et politique », dans Robert Comeau et Luc Desrochers (dir.), Le Devoir *: Un journal indépendant (1910-1995),* Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 29-46. (Coll. « Les leaders du Québec contemporain ».)

Hamel, Réginald (1994), « Les pages littéraires, 1910-1993 », dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir : Reflet du Québec au 20e siècle,* LaSalle, Hurtubise, p. 183-214. (Coll. « Cahiers du Québec ».)

Héroux, Omer (1919a), « L'Œuvre du livre français », éditorial, *Le Devoir,* 20 septembre, p. 1.

Héroux, Omer (1919b), « La locomotive », éditorial, *Le Devoir,* 27 décembre, p. 1.

Héroux, Omer (1920), « Le système », éditorial, *Le Devoir,* 19 mars, p. 1.

Huston, James (1893), *Le répertoire national ou Recueil de littérature canadienne,* vol. 3, 2e éd., introduction d'Adolphe-Basile Routhier, Montréal, J. M. Valois & Compagnie, [En ligne], https://archive.org/details/lerpertoirenati02routgoog

Laporte, Véronique (2006), « *Les Débats* », dans Pierre Hébert, Kenneth Landry et Yves Lever (dir.), *Le dictionnaire de la censure au Québec : Littérature et cinéma,* Saint-Laurent, Fides, p. 171-172.

Nielly, Yvonne (1919), « Madeleine de Verchères », concours « Un modèle historique », « Page du père Noël », *Le Devoir,* 18 octobre, p. 10.

Pelletier-Baillargeon, Hélène (1996), « *Les Débats* et *Le Nationaliste,* de bien curieux ancêtres pour *Le Devoir* », dans Robert Comeau et Luc Desrochers (dir.), Le Devoir *: Un journal indépendant (1910-1995),* Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 192-197. (Coll. « Les leaders du Québec contemporain ».)

Savoie, Chantal (2003), « Moins de dentelle, plus de psychologie et une heure à soi : Les *Lettres* de Fadette et la chronique féminine au tournant du xx[e] siècle », dans Denis Saint-Jacques (dir.), *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne,* Québec, Nota bene, p. 183-199. (Coll. « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise ».)

Savoie, Chantal (2006), « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du xx[e] siècle », *Tangence,* vol. 80, p. 125-142, [En ligne], http.//dx.doi.org/10.7202/013549ar

Vernier, Jules (1899), « Anglais, Canadiens et Boers », éditorial, *Les Débats,* 10 décembre, p. 1, [En ligne], http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1896691#

L'ALCOOL COMME OBJET DE L'HISTOIRE CULTURELLE. REPRÉSENTATIONS ET PRATIQUES

Mélanie Fournier
Cégep de Saint-Laurent

En 1919, la circulation au Québec d'idées relatives à l'usage récréatif, médical ou religieux de l'alcool, et corollairement à ce que devrait être son mode de consommation, est amplifiée par la tenue d'une consultation populaire ayant pour sujet la prohibition. En effet, le gouvernement du Québec adopte en 1918 une loi sur la prohibition totale qui devait entrer en vigueur le 1er mai 1919. Louis-Alexandre Taschereau, Procureur général de la province de Québec, rejette cette proscription, qu'il perçoit en fait comme une atteinte injustifiée aux droits individuels et comme un encouragement à manquer à la loi puisqu'au Québec, la mesure aurait été imposée contre la volonté populaire. Le 10 avril 1919, le gouvernement du Québec organise donc un référendum permettant aux citoyens de manifester leur accord ou leur désaccord par rapport à une mesure d'intérêt général sur l'alcool. Une majorité importante d'électeurs, soit 78,62 % des votants, se prononce en faveur de la proposition suivante : « Êtes-vous d'opinion que la vente des bières, cidres et vins légers, tels que définis par la loi, devrait être permise ? » L'analyse du vote par circonscriptions révèle que seules sept d'entre elles se sont opposées à une atténuation des mesures prohibitives. Au Québec, la prohibition demeurera donc partielle : la loi stipule qu'aucun vendeur autorisé ne peut faire une vente sans que l'acheteur fasse produire un certificat par un ministre du culte. L'alcool acheté peut l'être à des fins sacramentelles, à des fins médicinales et, enfin, à des fins mécaniques, industrielles ou artistiques. Cette tempérance isole la province du reste de l'Amérique du Nord, où des mesures interdisent complètement, presque partout, la vente et la consommation d'alcool.

La consultation sur les dispositions législatives à prendre à l'égard de l'alcool ouvre sur une lecture identitaire. Le référendum de 1919 est à la fois une consultation populaire sur les usages et les modes de consommation de l'alcool et l'occasion de s'affirmer culturellement, de repenser la place historique, sociale et culturelle des boissons alcoolisées au Québec. C'est dire que si la prise de position concernant l'accessibilité de l'alcool se manifeste dans les discours divergents des partisans de la tempérance ou du prohibitionnisme total, elle contribue aussi à définir les valeurs et les traditions culturelles dont la société se réclame. Les débats sur l'usage de l'alcool se présentent comme un prisme à travers lequel se trouvent problématisées des questions liées à l'identité ethnique, à la religion, au rôle de l'État, aux corps de travail, au noyau familial et à la vie associative. Il y a une insistance mise sur le caractère culturel de la consommation de boissons enivrantes au Québec, une province où le « petit verre d'eau de vie » aide à traverser les hivers rigoureux et où la population ouvrière et agricole devrait posséder le droit de s'apaiser par l'alcool[1]. Tel est donc mon projet : définir l'alcool comme objet de l'histoire culturelle en considérant ses représentations dans les périodiques parus autour du référendum de 1919[2]. Je me propose d'étudier les conditions d'expression des discours et le rôle joué par l'élite canadienne-française dans la construction du rapport à l'alcool tel qu'il se dégage des interactions entre différents discours sur la prohibition.

Mon travail consistera, dans un premier temps, à dresser un portrait des principaux genres mobilisés dans les discours sur l'alcool et du traitement formel qui leur est réservé. Afin d'expliquer de quelles façons le rapport des Canadiens français à l'alcool a pu en modeler la représentation, je me concentrerai, dans un deuxième temps, sur les principaux discours traversant le débat sur la prohibition, regroupés en trois grands thèmes : le libéralisme juridique, la famille et les valeurs canadiennes-françaises définies comme produits d'une culture bâtie par l'histoire et le milieu. Les journaux partisans de la tempérance mettent en avant la primauté des libertés individuelles en interrogeant le rôle de l'État et son intrusion dans la sphère privée. Les proscriptions en matière d'alcool convoqueraient à la fois la moralité et l'hygiène publique, deux pôles ayant comme point d'attache la famille. Enfin, la culture religieuse et l'identité participent à la définition du

1. « [L]orsque l'homme est abattu par la fatigue ou transi par le froid, ou torturé par la colique, le petit verre d'eau de vie aura toujours son charme magique et produira toujours son effet salutaire » (*Le Franc-Parleur,* 6 juin p. 2).

2. Les travaux qui mentionnent rapidement le vote de 1919 mettent en relief le résultat du référendum et non les discours qui s'y rapportent. Voir Prévost, Gagné et Phaneuf (1986).

rapport à l'alcool en distinguant les habitudes de consommation des Canadiens français de celles des autres nations. Acteurs de premier plan de la vie associative, les regroupements faisant la promotion de ces discours seront finalement analysés.

Pour éviter une représentation incomplète et trop homogène des différents discours sur l'alcool, j'ai effectué un échantillonnage dans sept périodiques imprimés au Québec, où la prohibition a des résonances différentes. J'ai retenu *L'Action catholique* et *Le Bien public,* deux journaux à tendance conservatrice, à la différence importante que le premier est fortement nationaliste et couvre l'ensemble des événements survenus au Québec, alors que le second se consacre en priorité aux intérêts de la Mauricie ; le journal *Le Pays,* qui s'oppose au Parti libéral mais également à l'Église catholique, et *Le Canada,* qui est au contraire très lié au Parti libéral ; deux journaux s'affirmant libres de toute attache politique, soit *Le Franc-Parleur,* journal catholique et nationaliste, de même que *Le Progrès du Golfe,* un hebdomadaire du Bas-Saint-Laurent politiquement indépendant ; enfin, le journal anglophone *The Montreal Witness,* fondé par un membre de la French Canadian Missionary Society, un organisme voué à la conversion des Canadiens français au protestantisme, me permettra d'évaluer l'influence de la culture protestante dans les stratégies prohibitionnistes de même que les positions de la population anglophone montréalaise par rapport à la question de ces interdits.

Le périodique étant par nature une production sérielle, mon corpus devait présenter, dans une perspective diachronique, les métamorphoses des discours, et je l'ai par conséquent composé sur une période de six mois, soit de mars à juillet 1919. Mon dépouillement, effectué en trois temps, a porté à la fois sur la période antérieure au référendum (car c'est au mois de mars que l'on observe la plus grande variété et la plus grande quantité de discours argumentatifs sur l'usage de l'alcool), sur la couverture des résultats obtenus au suffrage, des réactions de la société canadienne-française et de l'application prochaine de mesures législatives, et sur la période consécutive à la consultation populaire du 10 avril 1919.

LE TRAITEMENT FORMEL

Durant les dix jours précédant la consultation populaire, l'ensemble des journaux consacrent une grande partie de leur surface à mettre à la disposition du lecteur des renseignements pratiques et factuels : la liste des bureaux de

scrutin[3], les comptes rendus d'assemblées discutant les clauses et les considérations justifiant les contraintes juridiques en matière d'alcool, de même que les effets anticipés de la prohibition au regard de facteurs économiques. Au lendemain du vote, la plupart des journaux consacrent un espace considérable aux résultats obtenus au suffrage. Les quotidiens *Le Canada* et *L'Action catholique,* ainsi que l'hebdomadaire *The Montreal Witness* présentent les tableaux les plus complets, les résultats étant classés par municipalités et y apparaissant presque en totalité. Le rythme de publication des autres journaux étudiés aura des conséquences importantes sur leur couverture des événements[4]. En avril, la grande majorité des journaux publient de courts textes informant les lecteurs des endroits ayant obtenu la licence nécessaire à la vente de boissons alcoolisées. Durant les mois de mai à juillet, la couverture des événements et de l'application pratique des mesures législatives par le gouvernement va en diminuant. *Le Bien public* publie durant quatre semaines une annonce identique rappelant le détail des lois dans le district de Trois-Rivières, ce qui constitue l'unique référence aux événements antérieurs. *Le Canada* continue d'informer régulièrement ses lecteurs sur la Commission des licences et les permis délivrés ; les publications du 12 au 17 mai 1919 comptent à elles seules six articles annonçant les lieux détenteurs d'une licence. C'est cependant *L'Action catholique* qui consacre le plus d'espace journalistique à la couverture de l'après-référendum. Treize articles ont été dénombrés durant les mois de mai et de juin, et ceux-ci peuvent être répartis selon deux sujets : l'entrée en vigueur des règlements sur l'usage et la vente d'alcool au Québec ainsi que la prohibition au Canada et aux États-Unis[5].

3. Cette liste est souvent accompagnée d'une reproduction des cases du scrutin suivie d'affirmations qui sont parfois de l'ordre de la suggestion, mais le plus souvent de la prescription. On peut, par exemple, y lire « Voulez-vous de la Bière et du Vin ? Si oui, Votez le 10 avril » (*Le Progrès du Golfe,* 4 avril 1919, p. 5), « Le 10 avril, Votez "non" ! » (*Le Bien public,* 5 avril 1919, p. 2), « Marquez votre bulletin d'un X. N'écrivez pas du tout le mot "Oui" sur votre bulletin » (*Le Canada,* 8 avril 1919, p. 5).

4. *Le Bien public,* publié chaque semaine, et donc précisément le jour du vote, puis le 17 avril, n'aborde pas du tout la question. L'édition du 11 avril du *Franc-Parleur* n'aborde pas les résultats du vote ; c'est la semaine suivante, le 18 avril, qu'est publié un éditorial. L'éditorial du *Progrès du Golfe* paraît dès le lendemain, mais sa visée englobante et sa description du débat antérieur au vote donnent à croire que l'article a pu être en partie ou en totalité rédigé avant les résultats du suffrage.

5. Le traitement de l'information sur l'usage de l'alcool trouve également des résonances inattendues dans *L'Action catholique.* Le journal, à la configuration sobre et aux orientations peu polémiques, utilise en effet le fait divers pour ajouter à la circulation de nouvelles sur l'alcool. Même si ces brèves présentent une apparente objectivité, leurs titres révèlent déjà une intention sociale et politique : « L'alcool et ses victimes » (*L'Action catholique,* 2 mai 1919, p. 1), « Saisie de boisson » (*L'Action catholique,* 4 avril 1919, p. 8), « Six condamnations pour vente de boisson » (*L'Action*

Ainsi, le journal dispose côte à côte des articles portant sur des lieux où la vente de liqueurs alcoolisées est permise à des fins récréatives et d'autres où elle ne l'est qu'à des fins médicinales, techniques ou artistiques. On y révèle aussi qu'en Ontario, les citoyens se sont prononcés à forte majorité pour la prohibition, comme c'est aussi le cas dans les provinces de l'ouest. Aux États-Unis, les activités de la ligue Anti-Saloon d'Amérique[6] font grand bruit et visent à obtenir avant le 12 juillet 1919 l'adoption des lois nécessaires à la mise en vigueur de la prohibition. La cohabitation de ces informations n'est pas sans créer un effet d'isolement dans lequel le Québec apparaît comme une province détachée des intérêts canadiens et américains.

Le nombre considérable d'éditoriaux ayant pour sujet le référendum – plus de 15 sont dénombrés seulement durant le mois d'avril – révèle déjà l'envergure du débat et sa portée dans la société canadienne-française. Les journaux dont la couverture est la plus abondante sont *L'Action catholique, Le Canada, The Montreal Witness* et *Le Franc-Parleur.* Ces périodiques offrent aussi chacun une série régulière d'articles discutant les mesures législatives en matière d'alcool. La série intitulée « Les sophismes de la prohibition », signée « Veritas[7] » et publiée dans le journal *Le Franc-Parleur,* se distingue par la régularité de la parution des articles et la couverture des différentes opinions traversant les discours des partisans de la tempérance et de la prohibition. En effet, la série de 14 billets débute le 18 avril 1919 et se termine le 25 juillet de la même année. Des passages de « La voix du Pape », du *Star,* du *London Morning Post,* de *La Presse,* du *Soleil* et de *L'Action catholique* y sont cités. Si certains de ces journaux discutent de faits d'actualité (les amendements, les lois, les licences concernant l'usage de l'alcool

catholique, 7 mai 1919, p. 6). En effet, les six faits divers dénombrés rapportent soit des condamnations pour contravention à la loi sur la vente, la fabrication et la possession d'alcool, soit des cas de maladies ou de morts survenus après ingestion de produits alcoolisés.

6. La référence à cette ligue est toujours faite en français dans les textes, mais celle-ci est mieux connue sous l'acronyme ASLA, soit l'Anti-Saloon League of America. De sa fondation en 1893 jusqu'au Volstead Act en 1919, elle a participé à l'adoption de lois prohibitives dans 36 États américains.

7. Il est rare que les éditoriaux soient signés. Les éditoriaux présentés dans *Le Progrès du Golfe* sont suivis du prénom « Anatole ». Est-ce le pseudonyme du rédacteur en chef, d'un journaliste ou un logotype représentant une partie du corps éditorial ? Les éditoriaux du périodique *Le Franc-Parleur* sont généralement signés « Vieux journaliste ». Toutefois, chacun des textes de la série « Les sophismes de la prohibition » est signé « Veritas », un clin d'œil railleur renvoyant sans doute au journal *La Vérité,* un journal catholique duquel sont tirés les premiers sophismes de la série de publications. « Veritas » étant la déesse romaine de la vérité, le journal semble se moquer de l'autorité qu'engage le titre du journal *La Vérité*.

au Québec, au Canada mais aussi à l'étranger, principalement aux États-Unis), c'est surtout l'idée générale derrière la prohibition qui est l'objet des articles. Il en va de même pour le quotidien *The Montreal Witness* et ses cinq éditoriaux publiés à la une. Ceux-ci occupent la page entière et sont publiés les mardis, du 1er au 22 avril 1919. Les éditoriaux abordent des sujets tels la religion, la drogue et le travail pour ensuite opposer ou rapprocher les discours tenus par les partisans de la prohibition et par ceux de la tempérance. Les titres, par ailleurs plus racoleurs que ceux observés dans les autres journaux, montrent bien cette tendance à associer des extrêmes pour discuter les habitudes de consommation des Canadiens français: «Church and beer» (8 avril 1919), «Dope and drink» (8 avril 1919), «Liquor and labor» (1er avril 1919).

Les éditoriaux de *L'Action catholique* se distinguent par le mélange de tons qu'ils présentent. En effet, si les autres périodiques semblent inscrire le rapport à l'alcool dans une certaine essence canadienne-française définie par son caractère religieux, culturel et historique, *L'Action catholique* développe son argumentaire en l'appuyant abondamment sur des informations factuelles et quantitatives. Dès le 9 janvier 1919, donc quatre mois avant le référendum, un éditorial publié à la une rapporte déjà les coûts relatifs à la consommation d'alcool et établit un lien avec le niveau de vie des buveurs. Ces derniers y sont accusés de négligence puisqu'ils omettent d'utiliser leurs économies à des fins plus nobles, soit le bonheur de leur famille et de l'État. Dans les huit éditoriaux recensés, les renvois à des sources policières sont aussi multipliés pour mettre en évidence les cas de violence conjugale, d'arrestations pour état d'ébriété et de décès dus à la consommation abusive d'alcool. Ainsi, pour montrer que la régulation par l'État est insuffisante, l'éditorial en page une «Coup d'œil sur le passé» rappelle les désordres causés par les buvettes licenciées. La politique de modération, censée être le meilleur moyen de prévention contre les excès alcooliques, apparaît comme une porte ouverte aux meurtres sordides, à la violence conjugale et à la contrebande, dont on dresse la liste des récents incidents[8]. À la régulation est préférée une interdiction complète de l'alcool. Selon *L'Action catholique,* le buveur est nuisible socialement en raison de son égoïsme et l'alcool est si traître qu'il est impossible d'en contrôler longtemps l'usage.

8. *L'Action catholique,* «Six condamnations pour vente de boisson – contravention à la loi» (7 janvier 1919, p. 6); «Saisie de boisson» (4 avril 1919, p. 2); «La fabrication de la bière» (15 avril 1919, p. 1); «L'alcool et ses victimes» (2 mai 1919, p. 1); « Vente de boisson » (13 juin 1919, p. 8).

Parallèlement, les journaux plus libéraux transforment rapidement la prohibition en argument de vente. Durant le mois de mai, l'affiche publiée par la Brasserie Dawes se proclame d'ailleurs responsable de l'issue du vote : « Ce sont la bonne qualité et la pureté des breuvages comme la bière “Black Horse” qui a [*sic*] influencé la province de Québec à accorder les licences. Le peuple était décidé à ne pas se priver de cette bière si réconfortante et si rafraîchissante[9] ». Les magasins utilisent également les mesures restrictives sur l'achat de l'alcool pour mousser leurs ventes. Il en est ainsi de la publicité du fournisseur L'Économe incorporée, laquelle met en avant l'urgence de faire des provisions de bouteilles avant l'application des nouvelles mesures législatives : « Avez-vous pensé à la prohibition ? Réalisez-vous que dans quelques jours c'est-à-dire le premier mai vous ne pourrez avoir de certificat pour plus de 43 oz (une pinte) de liqueurs fortes. Comme il ne reste que peu de temps d'ici à cette date, nous sommes désireux de vous approvisionner dès maintenant[10] ». Ainsi, les discours sur la prohibition et l'issue du vote alimentent la publicité, genre journalistique à part entière, en incitant les lecteurs à acheter de d'alcool puisque la consommation en sera prochainement limitée, voire interdite. *L'Action catholique* est l'unique journal à utiliser la publicité de produits culturels comme argument en faveur de la prohibition. Le journal fait l'éloge d'un roman intitulé *L'obscure souffrance*[11]. Le récit est construit en deux parties : la première présente l'histoire d'une jeune orpheline brutalisée par son père alcoolique et la seconde donne des conseils aux femmes sur la manière de combattre le fléau qu'est l'alcoolisme. Le 17 mai 1919, les publications « Petit catéchisme de tempérance », « La lutte alcoolique pour vous, mesdames » et la brochure de 40 pages « Le procès de la bière », rédigée par le Conseil central de la Croix-Noire et le docteur Alb Jobin, sont annoncées. Ce dernier communiqué est affiché en page trois à plus de 10 reprises durant le mois d'avril et à plus de 15 reprises durant le mois de juin.

LE LIBÉRALISME JURIDIQUE : LES LIBERTÉS INDIVIDUELLES

L'importance des droits individuels est mise en avant par les journaux partisans de la tempérance. Bien que l'alcool soit reconnu comme une substance relativement inoffensive, il est jugé préférable d'en réguler la qualité et la distribution (un rôle confié à l'État). *Le Canada, Le Franc-Parleur, The Montreal*

9. *Le Canada,* 2 mai 1919, p. 7.

10. *Le Franc-Parleur,* 18 avril 1919, p. 6.

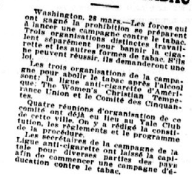
11. *L'Action catholique,* 7 avril 1919, p. 3.



Et maintenant ils veulent vous enlever votre Cigare et votre Pipe.

Ils veulent d'abord vous enlever votre Bière et votre Vin. Maintenant, l'agitation se concentre centre le tabac. Plus tard, ce sera le thé et le café, et — bien il n'y a pas de limite au "Verboten" s'il n'est pas arrêté.

C'est maintenant le temps de mettre un terme à cet esprit d'intervention dans vos droits personnels.



UNE CAMPAGNE CONTRE LE TABAC

Washington, 28 mars.—Les forces qui ont gagné la prohibition se préparent à lancer une campagne contre le tabac. Trois organisations distinctes travaillent séparément pour bannir la cigarette et les autres formes de tabac. S'ils ne peuvent réussir, ils demanderont une loi.

Les trois organisations de la campagne pour abolir le tabac après l'alcool sont: la ligue anti-cigarette d'Amérique; The Women's Christian Temperance Union et le Comité des Cinquantes.

Quatre réunions d'organisation de ce comité ont déjà eu lieu au Yale Club de cette ville. On y a rédigé la constitution, les règlements et le programme de la procédure.

Les secrétaires de la campagne de la Ligue anti-cigarette ont laissé la capitale pour diverses parties des pays afin de commencer une campagne d'éducation contre le tabac.

Votez "OUI" le 10 Avril pour la bière et le vin et découragez les prohibitionnistes fanatiques.

Votre liberté—
Votre liberté de pensée et d'action—
et l'honneur de notre province
sont en jeu.

Faites savoir au monde entier que nous avons du sang rouge dans les veines et que nons voulons gérer nos propres affaires, suivant nos connaissances, sans aucune intervention de la part des prohibitionnistes de profession.

Votez vous-mêmes et assurez-vous que vos amis VOTENT "OUI" POUR LA BIERE ET LE VIN Le 10 Avril.

Le Comité de la Bière et du Vin
103, rue St-François-Xavier.

FIGURE 1

Publicité parue dans *Le Canada*, 2 avril 1919, p. 4.
Source : BAnQ.

Witness, Le Bien public et *Le Progrès du Golfe* défendent en effet une culture de la tempérance et un libéralisme modéré en s'appuyant sur l'argument du droit à la responsabilité individuelle. Son non-respect irait à l'encontre de la tradition britannique[12]. À de nombreuses reprises, *Le Canada* incite ses lecteurs à se prévaloir de leur droit de vote au nom de cette liberté britannique. C'est le seul journal qui, bien qu'il défende une libre consommation de l'alcool soumise à une législation, utilise son espace pour encourager les citoyens à se présenter aux urnes, quelle que soit leur opinion.

Le Franc-Parleur ouvre également le débat en parlant d'ingérence dans les affaires privées. Il intitule d'ailleurs son éditorial du 29 août 1919 « Viol de la liberté ». Bien que le référendum soit terminé depuis cinq mois, la rédaction souhaite rappeler toute la portée qu'aurait pu avoir l'interdiction de l'alcool sur le plan des libertés individuelles. L'amplification est le principal élément rhétorique du *Franc-Parleur* ; une action sans gravité prend finalement des proportions qui étonnent par leur démesure : « C'est l'abus qui est condamnable, au même titre que l'abus de ceux qui s'empoisonnent avec du café ou du thé fort, se pendent avec une corde ou se coupent la gorge avec un rasoir. Va-t-on supprimer le thé, le café, les cordes et les rasoirs pour la raison que des toqués en abusent ? Ainsi en est-il des liqueurs[13] ». Le discours sur les mesures législatives à prendre au sujet de l'alcool a donc des résonances beaucoup plus larges que la simple consultation à venir ; il est présenté comme touchant les assises mêmes de l'État, les valeurs sur lesquelles celui-ci s'est édifié et le droit des Canadiens français à disposer d'eux-mêmes en tant que communauté.

12. Le discours sur l'intrusion de l'État dans la sphère privée évoque d'ailleurs d'autres formes possibles d'interdits. Dans *Le Canada* et *Le Franc-Parleur,* on craint notamment pour le retrait du tabac. On peut d'ailleurs lire dans un encadré du 2 avril 1919, publié dans *Le Canada* : « Ils veulent vous enlever votre Bière et votre Vin. Maintenant, l'agitation se concentre sur le tabac. [...] C'est maintenant le temps de mettre un terme à cet esprit d'intervention dans vos droits personnels. [...] Votre liberté de pensée et d'action – et l'honneur de notre province sont en jeu. Faites savoir au monde entier que nous avons du sang rouge dans les veines et que nous voulons gérer nos propres affaires, suivant nos connaissances, sans aucune intervention de la part des prohibitionnistes de profession. » Ainsi, on appelle à une autonomie politique et à un sentiment de fierté nationale pour que l'issue du vote soit à la fois représentative des droits britanniques dont les habitants du Québec sont tributaires et des valeurs canadiennes-françaises.

13. *Le Franc-Parleur,* 20 juin 1919, p. 2.

Il est important de souligner l'emploi du terme *communauté,* car un argument prohibitionniste avancé par *L'Action catholique* tient justement à l'isolement du Québec s'il devait choisir la tempérance. Si, d'un côté, on ne souhaite pas être à la remorque de l'Ontario, de l'Alberta et des États-Unis, d'un autre côté, la prohibition est considérée comme un sacrifice collectif qui renforcerait un sentiment d'unité canadienne, comme une privation, nécessaire dans un contexte d'après-guerre, au profit d'un bien plus général qui s'étendrait à l'État et à la famille. Le même journal écrit à ce sujet :

> L'humanité vient de passer par une épreuve terrible. Le monde est dans une tourmente. Les sacrifices de vies humaines, la somme des souffrances et des douleurs endurées est inexprimable [...]. Les pertes matérielles sont indescriptibles, la grandeur de l'effort, du travail, de l'habileté, du dévouement et du courage déployés par les alliés pour le droit, la justice, la civilisation et la liberté dépasse l'imagination, mais tout sera vain si le monde ne remporte pas la victoire sur l'alcoolisme[14].

Au-delà du sacrifice moral, les considérations économiques sont aussi présentes. Les partisans de la tempérance craignent les pertes d'emploi que pourrait engendrer la suppression d'une industrie somme toute florissante, alors que les prohibitionnistes estiment que l'alcool coûte cher à l'État en engorgeant le système judiciaire et en nuisant à la prospérité des citoyens, lesquels pourraient investir dans le bien commun.

Les partisans de la tempérance s'accordent également pour souligner la difficulté que représenterait l'application d'une prohibition totale. Il leur semble évident qu'une interdiction complète de l'alcool, en plus d'attenter à la liberté, serait irréalisable. Ainsi, le rôle de l'État est remis en question, tout comme l'est sa capacité à sanctionner les contrevenants. De fait, *Le Canada, Le Franc-Parleur* et *Le Bien public* multiplient les exemples d'importation ou de commerce clandestin d'alcools prohibés notamment aux États-Unis, au Haut-Canada, en Suède et en Russie. Les alcools frelatés y sont décrits comme étant particulièrement dangereux : non contrôlée par l'État, leur consommation entraînerait davantage de troubles physiques et d'incidents violents que le libre marché des boissons. En ce sens, l'État serait ici coupable de ne pas remplir son rôle premier, soit la protection des citoyens. De plus, les débits publics de boissons sont présentés comme des façons d'échapper à l'alcoolisme puisqu'ils offrent au consommateur

14. *L'Action catholique,* 5 avril 1919, p. 2.

des vins et des bières dont le taux en alcool est moins élevé que les alcools des alambics de contrebande[15].

L'ouvrier et, à un degré moindre, le soldat contribuent à donner une figure concrète aux discours sur la liberté. De fait, le journal *Le Canada* se fait le défenseur de leurs intérêts en parlant en leur nom et en les incitant à manifester leur désaccord face à la prohibition totale. Un encadré annonçant la Parade aux flambeaux en faveur de la bière et du vin, laquelle a eu lieu la veille du vote, invite d'ailleurs les partisans de la tempérance à se rassembler et « spécialement les ouvriers et les soldats de retour[16] ». Le lendemain du référendum, le périodique écrit que l'issue du vote est « une victoire pour l'élément ouvrier[17] ». L'éditorialiste se dit d'ailleurs satisfait que les ouvriers de Montréal aient fait entendre leur voix et se soient rendus en grand nombre aux « polls ». Ce fort enthousiasme dans les mouvements ouvriers de l'est de la ville expliquerait selon lui la victoire du vin et de la bière. L'effort soutenu et les sacrifices réalisés par les ouvriers et les soldats constituent d'ailleurs un important argument en faveur d'une politique de la modération. L'alcool est apaisant et soulage l'homme des fatigues causées par le travail physique. Ce serait là l'un des seuls plaisirs que permet leur condition, « la moindre de ses libertés[18] », l'issue du vote est en ce sens « primordiale pour eux[19] ». De plus, une dépêche de la Presse Associée venant d'un journal de New York indique que les soldats revenus de France souhaitent appliquer au pays la leçon de tempérance apprise là-bas[20]. Ainsi, le retour des soldats alimente les discours sur l'alcool, car bien qu'ils soient encore nombreux à l'étranger, leur position à ce sujet est régulièrement rapportée par des dépêches spéciales. La politique de modération sous-tend donc un discours où s'articulent des sentiments de reconnaissance, de respect et d'empathie pour les ouvriers et les soldats. Leurs libertés doivent être défendues eu égard au rôle important qu'ils jouent au sein de la nation. L'injustice semble encore plus grande du fait que la prohibition aurait des répercussions différentes selon les classes sociales. Les partisans de la modération sont en effet persuadés que les riches trouveront

15. *Le Canada,* « Que tous votent, jeudi ! », 7 avril 1919, p. 4.

16. *Le Canada,* 9 avril 1919, p. 5.

17. *Le Canada,* 9 avril 1919, p. 5.

18. *Le Canada,* 3 avril 1919, p. 8.

19. *Le Canada,* 11 avril 1919, p. 8.

20. *Le Canada,* 7 mai 1919, p. 1.

toujours à boire, par les produits de la contrebande, alors que les moins fortunés, incapables d'acheter de grosses quantités, seront les seuls à souffrir des interdits.

LA FAMILLE : UNE AFFAIRE DE MORALE

Dans la majorité des périodiques consultés, les arguments en faveur de la tempérance et ceux des antialcooliques sont le plus souvent motivés par des raisons morales et hygiéniques. En effet, la santé publique et l'ordre social sont ici liés et ils ont comme point d'ancrage la famille. On fait appel au principe fondamental de la liberté de la famille et au droit naturel qu'a chaque père d'éduquer sa progéniture comme il l'entend. La jeune génération est un acteur important dans les réflexions entourant les conséquences que pourrait avoir le libre accès à l'alcool ou sa régularisation[21]. Dans le but de prévenir l'accoutumance à l'alcool chez « ceux qui ne seraient pas encore des hommes[22] », l'État adopte une politique paternaliste. Il tente ainsi de substituer son autorité légale à une éducation morale insuffisante prise en charge par l'école et la famille. Cette culture politique et sociale a des échos importants et variés dans les journaux. Tour à tour, la figure de l'enfant sert à inspirer un sentiment de culpabilité, la crainte qu'un avenir « alcoolisé » pourrait empêcher des lendemains productifs et, enfin, l'effroi, puisque les faits divers rapportent des comportements violents qui étonnent justement par l'immaturité des criminels. *L'Action catholique* rapporte le 20 mai 1919 un fait divers de New York intitulé « L'alcool et ses victimes » : on y mentionne les commentaires de la police de Brooklyn sur le nombre de maladies causées par l'alcool méthylique bu par les jeunes, qui bien souvent s'empoisonnent puisque les liqueurs sont fabriquées artisanalement dans des garages. Deux jours plus tard, on peut lire dans le même journal, en page deux, un article encourageant un enseignement antialcoolique :

---

21. La prochaine génération est un thème qui traverse les discours sur le coût de l'alcool. Le 20 mai 1919, la dépense d'alcool totale par foyer est exposée dans *L'Action catholique.* En plus de résumer en une proposition chiffrée les dommages pour l'État et la famille que peut entraîner cette perte d'argent, le journaliste découpe cette somme en ce qu'elle représente en pain et en viande tout au long d'une année. Deux semaines plus tard, on peut aussi y lire : « La tempérance met de la viande dans la marmite, l'argent dans la bourse, du crédit dans le pays, de la force dans le corps, des vêtements sur le dos, de l'esprit dans la tête et du contentement dans la famille. L'alcoolisme, au contraire, coûte cher à l'État et il coûte infiniment cher aux familles, car il coûte la paix des enfants, le bonheur des foyers, l'amitié de Dieu » (*L'Action catholique,* 7 mai 1919, p. 5). Le rappel du regard divin sert, à quelques reprises dans les textes étudiés, à interpeller un sens moral.

22. *L'Action catholique,* 2 avril 1919, p. 3.

> Il est indispensable, et urgent dans toutes nos écoles primaires, commerciales et secondaires, si nous avons à cœur de conserver en pleine valeur nos générations canadiennes-françaises dont l'influence prévaudra, demain, dans la vie sociale chez nous. Nul instrument n'est plus actuel, plus puissant, plus efficace pour rendre populaire cet enseignement antialcoolique[23].

L'appel est clair, c'est la conscience des parents qui est interpellée puisqu'on leur impute la responsabilité de la perte de leur progéniture dans le vice moral et physique. Dans *L'Action catholique,* même la publicité met l'accent sur le choix à faire entre l'alcool et le futur des enfants. On peut en effet y voir des encadrés présentant un jeune garçon près d'un tonneau d'alcool surmonté des mots « La Bière ou l'Enfant. Lequel ?[24] », de même qu'un second encadré posant la question « Préférez-vous votre bière à votre fils ?[25]». Nous sommes donc dans une culture qui mêle à la fois le traitement et la punition, pour le bien de la jeune génération, de la famille et de la nation.

La femme occupe également une place particulière dans le discours sur la prohibition. En tant que socle de la famille, elle est souvent présentée comme la première victime de l'adultère et des violences conjugales découlant de la consommation d'alcool. C'est également elle qui assure un rôle de gardienne de la morale commune et de protectrice de la génération à venir. *Le Franc-Parleur* révèle d'ailleurs un contrecoup de la prohibition allant à l'encontre de principes jugés naturels : elle donnerait la possibilité à une femme de témoigner contre son mari[26] ! Les rôles sociaux attribués aux sexes traversent donc les discours sur l'alcool : le père éduque ses fils à trouver un plaisir dans la consommation raisonnable des boissons et la mère subit en silence les comportements liés à l'abus d'alcool, de même qu'elle préserve un idéal moral au sein du foyer. Des publicités ciblent d'ailleurs la jeune mère en mettant en avant l'accablement causé par un quotidien physiquement et moralement éreintant. Le Vin St-Michel se présente alors comme un remède à cette fatigue, en proposant une consommation suivant une posologie bien particulière. L'affiche précise que « le Vin St-Michel se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir ». Cette boisson aurait par ailleurs des vertus fortifiantes :

---

23. *L'Action catholique,* 7 mai 1919, p. 2.
24. *L'Action catholique,* 3 avril 1919, p. 6.
25. *L'Action catholique,* 5 avril 1919, p. 14.
26. *Le Franc-Parleur,* 13 juin 1919, p. XI.



FIGURE 2
Publicité parue dans *L'Action catholique,* samedi 5 avril 1919, p. 14.
Source : BAnQ.



FIGURE 3
Publicité parue dans *L'Action catholique,* jeudi 3 avril 1919, p. 6.
Source : BAnQ.

> Vin St-Michel est pour ces jeunes mères, le tonique reconstituant le plus puissant, le plus efficace ; leur meilleur soutien. Il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, procure une sensation de repos, de bien-être, de vigueur et de santé. Riche en fer, en tanin et en sels essentiels à la vie, il donne un sang riche, pur et abondant[27].

L'encadré est surmonté de l'intitulé en gras « Les Devoirs d'une mère » et le premier devoir cité est, sans surprise, celui de « pouvoir élever et protéger le petit être qui lui est si cher ». Ainsi, le vin permettrait à la jeune mère de reconstituer ses forces pour mieux remplir son rôle de soutien familial. Ce discours est à plusieurs égards différent de celui prêchant une libre consommation d'alcool par les hommes : en effet, si l'alcool récompense l'homme, par exemple l'ouvrier et le soldat, pour le travail physique effectué, les boissons permettent à la femme d'augmenter ses forces, nécessaires aux tâches à accomplir.



FIGURE 4
Publicité parue dans *Le Progrès du Golfe,* 4 avril 1919, p. 7.
Source : BAnQ.

27. *Le Progrès du Golfe,* 4 avril 1919, p. 7.

LES VALEURS CANADIENNES-FRANÇAISES

C'est à partir de cet argumentaire que les périodiques partisans de la tempérance développent une réponse fondée sur les valeurs canadiennes-françaises considérées comme produits d'une culture bâtie par l'histoire et le milieu. On s'attache d'abord à la culture religieuse pour différencier l'influence qu'ont les doctrines catholique et protestante sur les discours sur la prohibition. Dans deux éditoriaux, *Le Progrès du Golfe* insiste sur la dimension religieuse de l'interdit de l'alcool. Le 4 avril 1919, il titre d'ailleurs « La prohibition totale – Réforme puritaine inventée par les Méthodistes ». Le périodique soulève le problème de l'influence de la culture protestante américaine dans le développement de cette réforme. Il en conclut que les stratégies prohibitionnistes sont des produits du puritanisme protestant et, par conséquent, des mesures anticatholiques. *Le Franc-Parleur* rappelle également que l'abstinence prônée par l'Église catholique est une abstinence libre et non pas totale. En effet, la référence à « La voix du Pape » appuie la dimension volontaire de la consommation d'alcool en affirmant que la nation canadienne-française se leurre en espérant respecter les préceptes de la religion catholique puisqu'elle en oublie que « Jésus-Christ, le pape des Papes[28] », a changé l'eau en vin. *Le Progrès du Golfe* cite également les propos de l'apôtre Paul rapportés par le disciple Timothée. Ce dernier, souffrant de troubles gastriques, reçoit des enseignements sur les vertus médicinales du vin fermenté : « Ne continuez pas à ne boire que de l'eau, mais usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes infirmités[29]. »

La race est aussi un élément importantdes discours sur l'alcool. Des faits historiques ancrés dans l'imaginaire culturel sont utilisés pour alimenter le sentiment nationaliste canadien-français. En effet, il ressort des discours que la nation ne devrait pas être traitée comme un peuple d'ivrognes, mais plutôt comme un peuple honnête et tempérant de la plus haute intelligence et de la plus grande respectabilité. On fait alors appel à une conception biologique de la race selon laquelle l'hérédité et l'environnement, en agissant sur la constitution des Canadiens, les prémunissent contre l'état d'abrutissement alcoolique. Le 6 juin 1919, *Le Franc-Parleur* écrit d'ailleurs :

---

28. *Le Franc-Parleur,* 18 avril 1919, p. 1.

29. *Le Progrès du Golfe,* 4 avril 1919, p. 1. Le verset cité est rapporté par le disciple Timothée dans le Nouveau Testament (1 Timothée 5 : 23).

> L'alcool est un aliment qui produit de la chaleur, par combustion dans l'estomac. Cette chaleur permet de rallumer le système nerveux et de dissiper soit la torpeur de la fatigue, soit le grelottage d'un rhume, soit les douleurs d'une colique. Dans un pays comme le nôtre, si froid et si humide, à l'hiver presque perpétuel […] les coups chauds au rhume et au sucre, ont tant de fois sauvé la vie de nos ancêtres et sauvent encore la nôtre dans l'occasion.

L'alcool marquerait donc, par ses propriétés fortifiantes, le passé de la collectivité canadienne-française. De plus, comme le précise *Le Canada* dans son éditorial du 11 avril 1919, l'alcool participe quotidiennement à la culture du Québec. Les boissons sont présentes dans les rituels religieux et elles ont une valeur sociale, puisqu'elles s'intègrent à la vie domestique et collective. Dans la publication du 22 mai 1919, *L'Action catholique* se moque d'ailleurs de ces vertus prêtées aux boissons et de leur récupération sous l'angle du culturel : « […] le vin St-Jean-Baptiste dont tout bon Canadien devra s'abreuver, sous peine de se voir pour toujours dépourvu de cheveux sur la tête et de barbe au menton[30]. »

Les boissons sont un marqueur identitaire, mais aussi un motif de comparaison avec les autres nationalités. C'est dire que les références à l'usage de l'alcool dans d'autres pays servant ici à différencier la culture du Québec de celle des autres nations, tout en signifiant que les Canadiens français ne devraient pas être à la remorque d'un mouvement prohibitionniste étranger puisqu'il s'agit en fait d'un peuple singulier, unique par sa culture, son passé et ses aspirations. La prohibition ne serait nécessaire qu'avec « les irresponsables, esclaves, sauvages, idiots » pour lesquels « il n'y a pas d'autre moyen que la prohibition[31] ». *Le Canada* fait par ailleurs appel à l'intelligence du peuple pour l'encourager à distinguer les traditions de la race canadienne-française de l'identité que tentent de façonner les prohibitionnistes. Ceux-ci dresseraient, à tort, un portrait des Canadiens français comme susceptibles de tomber dans l'abrutissement alcoolique. Le journal affirme : « Ce vote est bien dans les traditions de notre race […]. Ce faisant on prouvera une fois de plus que le Québec n'est pas une province si démoralisée que ses diffamateurs le prétendent et sa race si pervertie et dépravée qu'ils voudraient le faire croire[32]. » L'auteur établit ainsi une différence entre le caractère et les visées de la nation canadienne-française, puis ceux du reste du Canada. Le sentiment d'appartenance à la France est enfin interpellé.

---

30. *L'Action catholique,* 22 mai 1919, p. 2.
31. *Le Franc-Parleur,* 27 juin 1919, p. XI.
32. *Le Canada,* 12 avril 1919, p. 4.

En effet, dans le même article, Le Canada affirme que la prohibition aurait pour résultat de séparer le Québec de la France et de nuire ainsi à leurs relations politiques et commerciales. Il y a donc là un devoir moral de solidarité, mais aussi un intérêt économique.

LA VIE ASSOCIATIVE

En ce qui a trait à la vie associative, il est étonnant de constater que sur la somme des publications étudiées, il n'y a que très peu de mentions des ligues de tempérance ou de prohibition. L'unique nom d'association retrouvé se lit dans une annonce de l'Association des Brasseurs de Québec dont le slogan mise aussi sur la ferveur nationaliste : *Soyons Canadiens avant tout.* Elle enjoint au peuple, au nom des sacrifices du prolétariat, de refuser la prohibition. Dans *L'Action catholique,* c'est plutôt la ligue Anti-Saloon d'Amérique et ses activités aux États-Unis qui font la manchette. Il va sans dire qu'on aimerait voir étendre ses exercices au Canada français. La Ligue antialcoolique de Montréal, un regroupement catholique, prend également part aux débats, le 5 avril 1919, dans ce même journal. Si l'association semble très active durant les années 1910[33], elle n'est que peu présente pendant la période étudiée ici. De fait, le clergé se garde d'adopter et de diffuser une opinion arrêtée sur la question de l'alcool, en partie peut-être en raison d'une possible interdiction de l'usage des vins à des fins sacramentelles. La Société de tempérance et le Comité de modération en faveur du vin et de la bière[34] sont pour leur part beaucoup plus présents au Québec. Dans *Le Canada* et *L'Action catholique,* ils occupent un espace considérable dans des encadrés annonçant les lieux du vote et le choix à effectuer lors du scrutin. À aucun endroit dans les journaux dépouillés il n'est fait mention d'associations de femmes militant pour la modération ou la prohibition totale, ce qui est

33. Le 25 avril 1908, la loi constitue en corporation la Ligue antialcoolique de Montréal. Elle rassemble alors des figures nationales éminentes dont font partie Henri-T. Taschereau, juge en chef de la province de Québec, et Eugène Lafontaine, juge de la Cour supérieure. Leur premier rapport annuel, intitulé « Contre l'alcoolisme : la Ligue antialcoolique de Montréal, sa fondation, ses résultats, ses espérances » (1913), fait état d'actions dont les avancées ont marqué la lutte contre l'abus de boissons au Québec.

34. Il est fréquent de retrouver une liste de noms d'hommes appartenant à l'élite canadienne-française, jointe à leur profession. Ces derniers occupent généralement des professions libérales exercées dans les domaines du droit, de la médecine et de la comptabilité. La récurrence de certains noms révèle que plusieurs d'entre eux sont également membres du Comité de modération en faveur du vin et de la bière.

étonnant lorsqu'on sait l'importance qu'elles ont pu avoir dans le mouvement antialcoolique aux États-Unis[35].

*
* *

Il est possible de contester l'importance du mouvement prohibitionniste au Québec. En effet, si celui-ci a eu des effets sur l'intervention de l'État et l'ingérence des politiques gouvernementales dans la sphère privée, il a suscité davantage de questionnements sur le droit privé que sur l'interdiction totale de l'alcool. Les journaux dont la couverture du référendum est la plus importante, soit *Le Franc-Parleur, L'Action catholique, Le Canada* et *The Montreal Witness,* orientent leur traitement du sujet en fonction de leur association à un parti politique ou, à l'opposé, se dégagent d'une intention partisane par une critique plus générale de l'État. *Le Canada* se fait quant à lui le porte-parole des intérêts des ouvriers et des soldats. En ce sens, son attention se porte principalement sur les répercussions économiques et morales que pourrait avoir la prohibition sur la classe la moins fortunée du Québec. Enfin, l'étude du *Montreal Witness,* un journal anglophone et protestant, révèle que les origines anglicanes des anglophones du Québec les rendent peu réceptifs à la prohibition de l'alcool. À la différence des anglophones des États-Unis, ils sont en faveur de la modération. Il semble que les discours protestants américains n'aient trouvé que peu de relais du côté anglophone et peu d'échos dans la société canadienne-française du début du XXe siècle.

Le grand nombre de textes où les stratégies prohibitionnistes et les interdits juridiques en matière d'alcool sont pensés au regard du rôle de l'État et des mécanismes de contrôle de la morale commune révèle que ce sont là les lieux rhétoriques importants du discours culturel sur l'alcool. Les discours en faveur de la tempérance révèlent aussi que le référendum a permis de distinguer les Canadiens français en Amérique du Nord par la mise en relief de caractéristiques culturelles définissant leurs habitudes de consommation et, par extension, leur identité.

35. Les associations antialcooliques américaines sont nombreuses et influentes. Aux États-Unis, les plus importantes sont l'Anti-Saloon League et la Woman's Christian Temperance Union; leurs actions ont une portée nationale et les mouvements prohibitifs étrangers en sont largement inspirés. Voir à ce sujet Cherrington (1926) et Blocker (1989).

BIBLIOGRAPHIE

BLOCKER, Jack S. (1989), *American Temperance Movements : Cycles of Reform,* Boston, Twayne Publishers.

CHERRINGTON, Ernest (1926), *Evolution of Prohibition in the United States,* Westerville, Ohio American Issue Press.

PRÉVOST, Robert, Suzanne GAGNÉ et Michel PHANEUF (1986), *L'histoire de l'alcool au Québec,* Montréal, Stanké.

L'ABITIBI, TÉMOIN ET ARTISAN D'UNE COLLECTIVITÉ EN ÉMERGENCE[1]

Cécile Morel
Université Paris-Diderot

INTRODUCTION

Le début du xxe siècle connaît l'un des plus grands bouleversements de l'histoire avec la Première Guerre mondiale. Mais ce début de siècle est aussi marqué par l'idée de progrès dans les domaines de la technique, de l'industrie, de la santé et des arts. Entre 1918 et 1920, dans le contexte d'après-guerre, 13 nouveaux périodiques[2] voient le jour dans les régions de la Belle Province. *L'Abitibi,* journal hebdomadaire fondé à Amos en 1920, dans la région qui porte son nom et qui fut rattachée officiellement au Québec en 1898, rend compte de la vie des jeunes colonies qui se développent sur ces nouvelles terres.

Le présent texte, après une mise en contexte historique, propose une analyse de *L'Abitibi* en 1920. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la méthode documentaire et citationnelle utilisée par le journal et à son interaction avec le système des journaux de la période. Nous dégagerons ainsi les spécificités d'un périodique créé dans un contexte particulier : celui d'une société qui se construit sur un territoire « neuf », conjuguant des préoccupations régionales particulières et une grande ouverture sur l'actualité internationale. Mais aussi celui d'une société composée d'habitants de tous horizons venus avec la même volonté de « recommencer à zéro ». Quels sont les enjeux de l'information dans le journal et comment s'y dessine, pour paraphraser Odette Vincent, une expérience journalistique « de frontière » ? Par « culture de la frontière », explique

1. Article revu et corrigé par Alex Gagnon et Myriam Côté.

2. On consultera, à ce sujet, la collection numérique des revues et des journaux de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

celle-ci, on « entend surtout la façon avec laquelle l'isolement et la relative difficulté d'accès aux services institutionnels nourrissent le développement d'un sens de l'inventivité face au défi du recommencement à zéro» (1995 : 373). C'est ce que nous nous proposons d'explorer en dressant le portrait de *L'Abitibi* dans les premiers mois qui ont suivi sa création.

L'ABITIBI EN 1920 : QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES

Les territoires au nord du Témiscamingue, appelés au début du XXe siècle « sauvage Abitibi », sont rattachés au Québec tardivement, après quelques années de négociation, en 1898 :

> En 1900, l'Abitibi est donc encore un territoire à peu près vierge, sans route terrestre, sans chantier et où la forêt règne en maître absolu. On n'en connaît alors ni l'étendue ni la valeur des ressources. [...] « Ici tout près de nous, déclare en 1888 le père Oblat Charles-Alfred-Marie Paradis, s'ouvre un incomparable territoire. Incomparable pour l'étendue, la richesse du sol, la sobriété du climat et la beauté des sites » (Asselin et Gourd, 1995 : 200).

En ce début de siècle, avec l'exode rural qui pousse des milliers de Canadiens français à partir pour les États-Unis d'Amérique, le Québec voit dans l'exploitation agricole de ces terres encore « sauvages » une façon de retenir les jeunes générations. Ainsi va continuer à se forger le mythe du Nord québécois, mis en place par l'État et le clergé au XIXe siècle pour promouvoir la colonisation, dans lequel l'Abitibi devient une sorte de « terre promise » où les colons prospéreront dans une région aux abondantes ressources, aux paysages magnifiques et aux mœurs simples et agréables. Comme l'écrit Christian Morissonneau dans *La terre promise : le mythe du Nord québécois,* « la Providence a assigné aux Canadiens français la mission de conquérir le Nord qu'elle leur a réservé pour qu'ils y survivent et s'y renforcent » (1978 : 30). L'Abitibi est considérée comme un cadeau du ciel qui doit participer de la construction d'une identité québécoise, en lutte contre le Canada anglophone et les États-Unis.

En 1920, après quelques années de colonisation, la région s'est déjà considérablement développée. Le chemin de fer National Transcontinental relie l'Abitibi au reste du Québec ainsi qu'à l'Ontario par un raccordement avec le Canadien Pacifique et le Terniskaming and Northern Ontario Railway. Les colons défrichent les lots qui leur sont attribués, et la vie abitibienne s'organise principalement le long des stations du Transcontinental. En 1920, les localités

d'Amos, de Macamic et de La Sarre ont une population dépassant le millier et l'Abitibi compte presque 11 823 habitants.

PORTRAIT GÉNÉRAL DU PREMIER JOURNAL DE LANGUE FRANÇAISE EN ABITIBI

Hector Authier, « père de l'Abitibi[3] », profondément engagé dans le développement de la région, tout d'abord à titre d'agent des terres et des mines pour l'Abitibi, s'installe à Amos avec sa famille en 1912 et crée un journal hebdomadaire au début de l'année 1920. Le premier numéro paraît le 22 janvier. *L'Abitibi,* d'orientation libérale et catholique, sera publié régulièrement pendant deux ans, avant de devenir *La Gazette du Nord*. Dans le contexte particulier d'une région « neuve » dont la population est essentiellement rurale, située sur une zone frontalière délimitant un territoire anglophone et un territoire francophone luttant pour son identité, l'apparition d'un organe d'information répond à des besoins particuliers.

Dans l'éditorial intitulé « Notre journal », que l'on peut lire sur la première page du premier numéro de l'hebdomadaire, les objectifs journalistiques de *L'Abitibi* s'énoncent comme suit :

> […] assurer le succès d'une œuvre devenue nécessaire : la publication d'un organe français dans les pays de colonisation du nord-ouest de Québec et du Nouvel-Ontario. […] [E]xprimer la pensée et les sentiments, dire les travaux et les espérances, la vie en un mot de ces colonies encore jeunes, mais déjà vigoureuses et bien décidées à prendre leur place au soleil. […] [F]aire connaître à l'extérieur les ressources, les avantages et les besoins de ces vastes contrées du nord (A1[4]).

Les préoccupations du principal acteur politique de la vie abitibienne en 1920 sont donc d'informer les colons en langue française, de commenter la vie régionale et d'attirer l'attention du reste du Québec et de l'État sur les potentialités socioéconomiques de l'Abitibi. Cependant, et il est important de le souligner, *L'Abitibi* ne se présente pas comme un journal de propagande pour la colonisation. L'hebdomadaire manifeste une volonté de tenir son lectorat informé de

3. Voir Chabot et Déziel (2004).

4. On trouvera en bibliographie la liste des articles de *L'Abitibi* auxquels renvoient la lettre et le chiffre.

l'actualité en dehors de la région et entend mettre l'accent sur « les idées qui doivent guider [les] progrès » d'un territoire en plein développement.

Le journal contient habituellement quatre pages, avec des numéros occasionnels de six à huit pages. Les différentes rubriques reflètent la vie et les besoins quotidiens d'une population essentiellement rurale – commerce, travail minier, travail agricole, déforestation et activités familiales et religieuses constituent le quotidien. Beaucoup d'articles et de publicités sont ainsi directement liés aux enjeux de la colonisation, portant sur les avancées ou les problèmes de la construction du chemin de fer, sur le défrichement et les feux de forêt, sur les ventes de bois, de produits alimentaires et de terrains, ou encore sur les informations concernant des expositions agricoles. En première page du premier numéro de janvier 1921 (A17), un article intitulé « Une grande nouvelle pour le Nouvel-Ontario » annonce pour l'année en cours la construction d'une portion de voie ferrée qui reliera une ville importante de l'Ontario au Québec par la baie James. En première page également du dernier numéro de février 1921 (A19), sous un long article sur le Transcontinental, un cliché photographique montre au lecteur la quantité de bois amassée par la compagnie Laurentide en prévision de l'hiver. On trouve également des commentaires sur le sport, des textes de morale familiale ou chrétienne (conseils, historiettes, blagues ou maximes philosophiques et littéraires) et les habituelles annonces des naissances, des décès, des mariages, etc.

Il est amusant de remarquer qu'en 1920 le journal cherche plus ou moins sa forme, avec des rubriques qui changent d'emplacement, d'intitulé ou de typographie (voir figures 1 à 6). Au début du XXe siècle, en Abitibi, les colons se divertissent peu ou alors le font dans le cadre de loisirs plus ou moins recommandés par les autorités religieuses : « En milieu rural et urbain, c'est dans la famille d'abord que l'on se divertit : soirées improvisées où l'on danse (malgré l'interdiction), chante, fait de la musique, joue aux cartes ou aux dames. […] Pour suppléer à l'absence de loisirs organisés, "on se fabrique des loisirs" : fêtes champêtres, veillées, jeux de société » (Vincent, 1995 : 382). La plupart des articles qui commentent les activités culturelles dans *L'Abitibi* sont élogieux en ce qui concerne les activités musicales (chant paroissial, concerts de musique classique) et extrêmement méfiants au sujet des loisirs « modernes ». Ainsi, en mai 1920, un article de la une intitulé « Vues animées !!! », qui discute de l'ouverture possible d'un théâtre à Amos, place en exergue ce vers de Jean de La Fontaine : « un mal qui répand la terreur » (A10). Le journaliste tente alors de définir les spectacles en termes moraux – les panoramas et les films historiques seraient



L'ABITIBI, JEUDI, 22 JANVIER 1920

PAGE AGRICOLE



L'ABITIBI, JEUDI 5 FEVRIER 1920.

PAGE AGRICOLE



4 L'ABITIBI, JEUDI 27 MAI 1920

Page Agricole



L'ABITIBI, JEUDI 1er JUILLET 1920

Page Agricole

Carnet de l'Agronome

FIGURES 1-4

L'Abitibi, jeudi 22 janvier 1920, jeudi 5 février 1920, jeudi 27 mai 1920, jeudi 1er juillet 1920.



L'ABITIBI, JEUDI, 22 JANVIER 1920

Le marché

ABITIBI, JEUDI 14 OCTOBRE 1920

LE MARCHÉ

Les prix suivants sont ceux ob-

FIGURES 5-6

L'Abitibi, jeudi 22 janvier 1920, jeudi 14 octobre 1920.

« bien » tandis que les comédies seraient immorales –, avec l'idée sous-jacente selon laquelle le cinéma, ce produit des villes, n'aurait pas d'autre fin que de pervertir les mœurs des colons. II faudra d'ailleurs attendre 1930 pour que soit autorisée la diffusion de films « populaires » à Amos, avec *Le bossu de Notre-Dame* de Lon Chaney, projeté à la salle paroissiale en mai de la même année[5]. De même, un article intitulé « Danses immorales » dresse une critique des danses modernes, où les mouvements des acteurs/danseurs sont comparés à ceux des animaux : « Chaque soir, nos salles publiques et nos salons prétendus les plus "chics" s'emplissent d'une foule qui s'épuise dans tous les "trots" depuis celui du renard à celui de l'autruche, en passant par le dindon » (A5). Ces danses sont pour le journaliste, et plus largement pour les institutions religieuses, la « honte de la civilisation ». On pourrait s'étonner ici de la mention qui est faite de « salons », terme qui fait immédiatement penser aux salons littéraires de l'histoire culturelle française, à commencer par ceux de Mme de Sévigné au XVIIe siècle, et qui semble dissonant dans le contexte d'une petite ville comme Amos. Nous y reviendrons plus loin.

L'Abitibi affiche presque hebdomadairement une rubrique féminine intitulée « Le parloir des lectrices », dirigée par une rédactrice dont le pseudonyme est « Fernande la paysanne ». Dans un article du 27 mai 1920, celle-ci écrit un court texte dans lequel elle compare deux assemblées de femmes à l'heure du thé, dont la première se déroule au « salon de Madame de Villemer » (1920 : 3). On ne sait si elle parle de personnes et de lieux réels ou s'il s'agit d'une fiction destinée à illustrer un propos moral, mais une distinction y est clairement faite entre l'image d'une réception luxueuse et vaniteuse dont les femmes ressortent appauvries de cœur et d'esprit, et une réception plus humble où l'on discute de l'organisation d'une « ligue féminine religieuse et sociale » (1920 : 3) destinée à proposer un modèle pour la vie de la femme abitibienne, qui n'a pas besoin du superflu de la ville et qui se contente de l'authentique. La rubrique féminine de *L'Abitibi* se présente comme une rubrique didactique, dont la visée est clairement édifiante. À côté de textes fictionnels à contenu religieux ou moral, Fernande la paysanne rédige de courtes réponses aux courriers qu'elle reçoit de la part de son lectorat, féminin en général mais parfois aussi masculin. À titre d'exemple, dans le numéro du 24 février 1921, on trouve dans la rubrique féminine un article consacré au carême, qui critique les raisons futiles qui poussent certaines personnes à jeûner (la santé ou l'apparence physique) et le peu de cas

---

5. Voir l'article « Histoire / Les loisirs », Société d'histoire d'Amos, http://societehistoireamos.com/les-loisirs/

que l'on fait des devoirs moraux et religieux. Les deux paragraphes qui suivent s'adressent directement aux lectrices qui lui écrivent des lettres. L'un répond « À Jeannine » (A18), l'autre est un avis concernant un incident relatif au courrier : « […] les correspondantes qui n'ont pas reçu de réponses n'auront qu'à se reprendre, car j'ignore d'où venaient ces lettres et voilà la raison majeure pour laquelle elles attendent en vain de mes nouvelles » (A18).

Outre ces historiettes à visée éducative, placées dans la rubrique féminine ou au hasard des espaces vacants dans l'hebdomadaire, les objets littéraires que l'on trouve dans le journal sont des poèmes religieux ou, parfois, des textes au ton emphatique décrivant la beauté des paysages abitibiens. Ainsi, dans le numéro du 11 novembre 1920, un article intitulé « Miroitements » (A12) se propose, au moyen d'une prose lyrique, de philosopher sur les lois de la nature et du changement du cœur humain.

TYPOLOGIE DE L'INFORMATION DANS *L'ABITIBI* : LA PROVENANCE DES NOUVELLES

Comme nous l'avons souligné précédemment, le chemin de fer National Transcontinental relie en 1920 la région de l'Abitibi au reste du Québec ainsi qu'à 1'Ontario. Son utilité principale est d'ordre commercial. Il sert l'industrie forestière et minière et permet aussi aux nouveaux colons de se rendre plus facilement et plus rapidement dans cette lointaine contrée nordique. « Le géographe Raoul Blanchard décrit ce chemin de fer comme l'instrument puissant et définitif qui vient tirer la région de l'Abitibi de sa sauvagerie, l'arracher à sa solitude et la jeter brusquement dans la civilisation » (cité dans Asselin et Gourd, 1995 : 205). « L'Abitibi possède donc, à la fin des années 1920, des infrastructures de communication relativement adéquates compte tenu de sa jeunesse » (Asselin et Gourd, 1995 : 233). Quelques années après le début de sa colonisation, la région n'est plus une terre « sauvage » coupée du reste du monde par sa localisation géographique, mais une région en plein développement économique et en expansion démographique, ouverte sur le reste du continent nord-américain.

> Les populations pionnières de la région transportent fort probablement leurs habitudes de lecture des journaux « d'en-bas », mais il est à peu près impossible d'en tracer un profil précis. On sait, par les entrevues orales, que les gens du Témiscamingue et de l'Abitibi lisent, régulièrement ou à l'occasion, *L'Action catholique, La Terre de chez-nous, La Presse* et *Le Droit*. Dans les villes minières,

> les journaux anglophones de Montréal et de Toronto circulent également (Vincent, 1995 : 397).

On sait également qu'Authier, fondateur de *L'Abitibi,* avait auparavant travaillé comme reporter politique et financier pour *Le Canada,* puis comme chef adjoint de l'information pour *La Patrie* et enfin comme courriériste parlementaire pour *L'Action catholique* et *La Presse*. Compte tenu de la construction du Transcontinental, de l'arrivée de colons de provenances variées et de la présence d'un rédacteur certainement très au fait du milieu journalistique de l'époque, il n'est pas étonnant que *L'Abitibi* contienne un large éventail de références renvoyant à la presse, autant francophone qu'anglophone, qui circule au Québec en 1920. L'usage qui est fait de ces informations venues « d'ailleurs » est très particulier.

L'un des principaux objectifs du journal est de commenter, nous l'avons dit, la vie régionale, les avancées de l'œuvre de colonisation et les besoins relatifs à celle-ci. Ainsi, quelques rubriques dans chacun des numéros portent un en-tête tel que « Nouvelles de La Sarre » ou « Nouvelles de Macamic » avec, juste au-dessous, la mention « Spéciale à *L'Abitibi* ». La lecture de ces articles nous renseigne sur l'actualité régionale de ces paroisses avec des nouvelles qui tournent autour de sujets récurrents : la nomination d'un nouveau curé avec sa biographie, la construction d'une nouvelle église, les feux de forêt, les élections politiques, la promulgation de lois, les fêtes champêtres, la vie agricole, les décès, etc. Il est intéressant de remarquer qu'au moment de la création du journal, au début de l'année 1920, ces nouvelles « spéciales à *L'Abitibi* » concernent essentiellement les trois plus importantes localités, Amos, La Sarre et Macamic, alors qu'à la fin de la même année, l'information régionale s'étend aux nouvelles localités qui se développent (La Reine, Dupuy, Landrienne, Barraute), nous renseignant en même temps sur l'évolution de la colonisation.

Mais les pages de *L'Abitibi* ne sont pas exclusivement consacrées à la nouvelle régionale ; elles livrent également beaucoup d'informations sur l'actualité nationale et internationale. On trouve généralement celles-ci dans de longs articles à l'intitulé précis, par exemple « La houille blanche en France » (A16), ou alors sous la forme de brèves dans la rubrique « Nouvelles condensées ».

On peut regrouper ces actualités selon le lieu géographique mis en scène. Certaines nouvelles portent sur l'Ontario et le Canada anglophone. En raison de la proximité géographique, il n'est pas étonnant de trouver dans le journal des nouvelles de la province ontarienne. Ces informations sont de tout ordre, qu'il s'agisse de politique à Ottawa (A2), de l'épidémie de « picotte » (A1) ou de

la vie agricole à Toronto (Ligue des fermiers unis – A15). Il est intéressant de noter que le journal puise des informations dans le système agricole ontarien pour le comparer à celui de l'Abitibi : la création d'une nouvelle ville en Ontario, Kapuskasing (A20), est ainsi l'occasion pour le rédacteur d'aborder la création d'une manufacture de bois et papier, et de développer sur la prospérité des industries agricoles qui ne seront pas touchées par la « crise actuelle » au vu des immenses ressources naturelles offertes par le territoire canadien dans son ensemble. Son champ de comparaison s'étend également à toutes les provinces du Canada : le 21 avril 1921, on nous informe que le taux de transport du bois a baissé en Colombie-Britannique (A21) et qu'il serait bon que la région de l'Abitibi bénéficie des mêmes réductions. La sphère américaine participe de ce développement industriel agricole : dans le premier numéro de *L'Abitibi,* une page entière est consacrée aux nouvelles agricoles et un article mentionne l'excellence de chevaux achetés aux États-Unis par le Québec lors d'une exposition agricole à Chicago (A4).

Le journal livre également à son public des nouvelles du reste du Québec. *L'Abitibi* commente en effet la politique et les évolutions du système juridique à Montréal et consacre de l'espace à l'actualité générale : compte rendu de la construction d'une nouvelle aile au Château Frontenac à Québec (A1), statistiques sur les pèlerinages religieux à la basilique Sainte-Anne de Beaupré (A2), etc. Il faut cependant noter que l'actualité québécoise reste tout de même discrète dans le journal.

En outre, *L'Abitibi* commente énormément les conséquences internationales de la sortie de guerre : il se penche ainsi sur les répercussions économiques, territoriales et politiques du conflit telles qu'elles se font sentir aux États-Unis et en Europe (Allemagne, Hollande, Belgique, Espagne, Danemark, Suisse, Suède, Russie, Hongrie). L'actualité politique française est également suivie presque jour après jour (démission de Clemenceau, remaniement du gouvernement, intervention de Mitterrand, etc.). On peut aussi trouver des informations religieuses concernant le Vatican, notamment dans les « Nouvelles condensées » : « S.S. Benoit XV a chargé le cardinal Maffi de diriger les recherches au sujet des signaux interplanétaires dont Marconi a récemment parlé » (A6).

TYPOLOGIE DE L'INFORMATION DANS *L'ABITIBI*: UN JOURNAL *PATCHWORK*

L'Abitibi fait un usage étonnant des sources d'information. Un éventail très large de la presse de l'époque circule alors rapidement dans la région. Les principaux journaux québécois et ontariens arrivent régulièrement jusqu'à Amos. C'est le cas aussi d'une presse hétéroclite, constituée de journaux européens, dans laquelle Authier et son équipe rédactionnelle puisent régulièrement des informations internationales.

On sait par ailleurs que la population en Abitibi, constituée de colons venant de provenances diverses et attirés par la possibilité de posséder une terre et d'en vivre, se caractérise au début du XXe siècle par sa diversité ethnique: « Le portrait des communautés ethnoculturelles, tel qu'esquissé par les recensements canadiens décennaux, révèle une mosaïque très diversifiée » (Vincent, 1995: 323).

> En plus de la généralisation des médias de masse, l'ouverture au monde, en Abitibi surtout, se produit par le contact des cultures. Une informatrice, montée en région dans les années 1940 et questionnée sur la mentalité de l'époque, l'exprime en ces termes: « … tous des immigrés, des gens de partout; il fallait s'habituer à penser autrement » (Vincent, 1995: 381).

On peut ainsi émettre l'hypothèse selon laquelle certaines nouvelles publiées dans *L'Abitibi* visent en fait à informer les colons immigrés des actualités de leur pays d'origine. On trouve par exemple dans le numéro du 11 novembre 1920 un article intitulé « L'Égypte se révolte, elle veut l'indépendance » (A13). Peut-être le rédacteur s'est-il senti le devoir d'informer quelques familles égyptiennes immigrées à Amos ou dans une localité environnante. De manière générale, les nouvelles internationales sont présentées sous la forme de brèves dans la rubrique intitulée « Nouvelles condensées », qui occupe deux ou trois colonnes sur la surface totale du journal, et à côté de laquelle on trouve parfois un article plus important sur un sujet en particulier.

L'Abitibi utilise de nombreuses sources pour documenter ses informations. Certains articles donnent le nom d'un autre journal, dont est tirée une information ou une citation. La citation peut être courte, quelques mots ou une opinion paraphrasée, mais elle peut parfois couvrir un paragraphe entier, ou encore se révéler le « collage » d'un article provenant d'un autre hebdomadaire, derrière lequel le journaliste s'efface. Il semblerait que le ou les rédacteurs, après une

lecture assidue d'une presse hétéroclite, fassent un choix d'articles et d'informations à transmettre aux colons abitibiens.

Le journal puise ainsi une part de ses informations dans certains quotidiens québécois. *L'Action catholique* sert ainsi de source, ce qui n'est pas étonnant quand on sait que ce quotidien a longtemps été le « préféré des ruraux » (Beaulieu et Hamelin, 1979 : 264) et que *L'Abitibi* s'adresse à un lectorat majoritairement rural. Dans les « Nouvelles condensées » du 20 janvier 1920 (A2), le rédacteur cite un article d'Omer Héroux, tiré du *Devoir* du 17 janvier 1920. Pour avoir un aperçu de la méthode citationnelle de *L'Abitibi,* observons comment le rédacteur intègre la référence à sa source : « Dans *Le Devoir* du 17 janvier, M. Omer Héroux souligne les traits suivants du caractère heureux affiché par la nouvelle "Union des Cultivateurs de la Province de Québec", dont *L'Action catholique* du même jour se réjouissait également. » Ici, le journaliste ouvre les guillemets :

> On aura été frappé, dit notre confrère de Montréal, de la netteté des déclarations faites par l'Union, et de la précision de ses revendications professionnelles. L'Union des Cultivateurs affirme qu'elle se place sur le même terrain que les syndicats catholiques ouvriers, qu'elle accepte la direction de l'Église et entend surtout protéger et développer ses intérêts professionnels sans empiéter sur les droits de personne, ni d'aucune autre classe.

Avant de fermer les guillemets, le journaliste nous donne également son opinion sur le sujet : « Elle formule des réclamations dépourvues de vague. » L'intervention de *L'Abitibi* sur le sujet tient alors en une phrase conclusive neutre : « Nous donnerons demain plus de détails sur cette intéressante fondation » (A2). On voit ici comment le journal renvoie à une source d'information et en reproduit l'énoncé exact, tout en mettant en scène le travail du journaliste qui donne la citation.

L'Abitibi fait aussi référence à d'autres périodiques québécois, tels que *La Gazette officielle du Québec,* journal officiel de l'État qui publie hebdomadairement les nouveaux textes juridiques (décrets, lois, avis, etc.), *La Rente,* bulletin d'information économique nationaliste dont Olivar Asselin a pris la direction après avoir été interdit de séjour au *Devoir*[6], ou encore *Les Annales de Sainte-Anne de Beaupré,* le périodique religieux le plus ancien du Québec. On peut

---

6. Voir le dossier sur Olivar Asselin, dans *La Renaissance catholique,* bulletin de la communion phalangiste au Canada, nº 183 (décembre 2010).

lire ainsi, sous le titre « Pèlerins de Sainte-Anne », toujours dans le numéro du 22 janvier :

> Dans le numéro de décembre des *Annales de Sainte-Anne de Beaupré,* nous venons de parcourir un article de statistiques relatif au mouvement des pèlerinages. Quelque peu aride à première vue avec ses colonnes de chiffres, il en a toute l'éloquence mathématique et est de nature à intéresser vivement tous les pèlerins de Ste-Anne, c'est-à-dire la majorité de la race canadienne-française (A2).

L'article, très orienté vers l'importance du religieux dans la vie, cite les chiffres et les statistiques des *Annales* en ce qui concerne les pèlerinages, les messes et les communions effectués depuis 1916. Il note avec une satisfaction évidente l'augmentation de ces chiffres d'année en année et fait une critique des restrictions imposées par la guerre sur les moyens de transport, qui auraient eu des conséquences sur l'acheminement des pèlerins, tout en livrant ses espoirs sur l'avenir des pèlerinages dans le contexte de la sortie de guerre et du retour à la vie normale. *L'Abitibi* cite également des périodiques francophones provenant d'autres provinces canadiennes comme *L'Évangéline* de Moncton, périodique francophone conservateur et catholique du Nouveau-Brunswick.

Une autre importante source journalistique de *L'Abitibi* est la presse française, majoritairement celle d'orientation conservatrice et catholique. On trouve ainsi des références à *La Croix,* quotidien catholique, à *L'Action française,* quotidien royaliste français, à la *Libre Parole,* journal politique antisémite, ou au périodique *Le Temps,* autre quotidien parisien. Dans un article intitulé « Le pape condamne les modes inconvenantes », Authier utilise indirectement une source orale – les recommandations faites par le pape Benoit XV devant audience aux membres de l'Union féminine catholique d'Italie –, traduite et publiée par *La Croix de Paris*. Cette longue citation du journal catholique parisien, qui occupe pratiquement une colonne, appuie son argumentaire en faveur d'un redressement moral des mœurs féminines : « […] paroles salutaires que nous nous faisons un devoir de reproduire ici textuellement (traduction de *La Croix de Paris*) : […] » (A3). Mais des sources françaises divergentes politiquement apparaissent également dans l'hebdomadaire abitibien, comme *L'Humanité,* journal ayant été socialiste jusqu'en 1920 avant de devenir le périodique communiste qu'on connaît, ou encore *Le Radical,* journal français radical-socialiste. Il est intéressant de noter l'ouverture d'esprit de *L'Abitibi* puisque, au vu des sources citationnelles, l'orientation politique des organes de presse n'est pas un critère

de choix ou d'exclusion pour la diffusion d'un texte ou d'une information. Le journal semble simplement vouloir couvrir un éventail assez large pour intéresser un lectorat divers peut-être insuffisamment important, du point de vue démographique, pour justifier l'existence de plusieurs journaux.

Enfin, *L'Abitibi* va puiser dans la presse anglophone, qu'elle soit canadienne, américaine ou anglaise : le *Daily Herald,* le *Globe* de Toronto, *The Economist* et *The Times* de Londres, la circulaire mensuelle de la National City Bank de New York, etc. Les articles cependant sont tous en français, et ont donc été l'objet d'une traduction, à *L'Abitibi* ou ailleurs (sans que la source, le cas échéant, en soit donnée).

Regardons d'un peu plus près, maintenant, la manière dont le rédacteur du journal abitibien utilise ses sources. Un article intitulé « La situation de l'Autriche est déplorable », dans le numéro du 30 décembre 1920, est structuré en quatre paragraphes. Le premier dresse un bilan de la situation budgétaire de l'Autriche, d'après un texte « officiel » non référencé. Le deuxième paragraphe est constitué dans sa totalité de la copie d'un autre article cité entre guillemets après la brève introduction suivante : « L'Autriche est donc réduite à se laisser aller au gré du vent sans pouvoir réagir. Voici ce que dit la "Libre Parole" » (A14). Le troisième paragraphe continue à donner l'opinion française sur le sujet : « On le comprend en France, où l'opinion publique s'est d'ailleurs émue » ; « Il n'est pas dans la presse de France, à notre connaissance, un seul organe qui ne préconise » ; « Le *Temps* de Paris fait justement ressortir, à ce sujet [...] » (A14). Le journaliste paraît même citer un extrait de l'article du *Temps,* mais on ne saurait en être complètement sûr à moins d'aller vérifier dans le numéro concerné, dont la date n'est pas donnée. En effet, *L'Abitibi* n'intègre à cet endroit aucun guillemet même si l'énoncé laisse croire à une citation : « Aucun pays, écrit ce journal, ne saurait subsister dans des conditions pareilles » (A14). Enfin, le dernier paragraphe fait appel à une tout autre source : « Le *Times* de Londres, écrivait récemment [...] » (A14), et comporte une citation entre guillemets de cinq lignes de l'article en question (dont la date n'est pas non plus indiquée). Il s'agit donc bien véritablement d'une méthode qu'on pourrait qualifier de *patchwork,* puisque le journaliste fait un montage à partir de ses diverses lectures, qu'il commente, cite, recopie, donnant ses propres interrogations et conclusions parfois, ou restant neutre et effacé comme on a pu le voir précédemment.

L'Abitibi n'hésite pas non plus à utiliser parfois des rumeurs comme sources d'information. On peut imaginer que dans une région dont l'activité se déploie

principalement le long du Transcontinental, moyen par lequel transite le commerce, circulent probablement des marchands et des informations de toutes provenances. Ainsi apprend-on le 22 janvier que, « d'après un marchand de liqueurs de Winnipeg » (A1), la prohibition devrait s'étendre à tout le Canada dans les six mois qui viennent. De même, dans un article intitulé « Les dupeurs du prolétariat » (A4), le journaliste écrit que « des personnes arrivées de Russie bolchéviste racontent que [...] ». Les nouveaux colons immigrants en Abitibi semblent à leur tour véhiculer des nouvelles « fraîches » que le journal n'hésite pas à récolter et à exploiter explicitement comme documentation pour ses articles, ce qui témoigne d'un véritable travail journalistique et donne des résultats originaux.

PRÉSENCE DES REVUES CANADIENNES. ÉLOGE ET PUBLICITÉ

Si la principale interaction du journal avec la presse de l'époque tient, on vient de le voir, à sa manière originale de documenter ses articles, *L'Abitibi* fait aussi de la publicité pour d'autres revues ou donne son opinion sur certaines d'entre elles.

Ainsi peut-on trouver de manière épisodique une rubrique intitulée « La Revue moderne » suivie de son mois de parution, avec un article présentant un sommaire détaillé du contenu de la revue (titres d'articles, nom des rédacteurs et rédactrices, thèmes abordés)[7]. Cette présentation révèle non seulement une lecture attentive de la part du rédacteur de *L'Abitibi,* mais également son opinion sur les caractéristiques qui doivent la rendre intéressante aux yeux du lectorat abitibien. Le journaliste rédige ainsi chaque fois une description détaillée de la couverture de chaque numéro, en ne cachant pas son admiration pour les thèmes choisis (vie rurale, nature, etc.). Lorsqu'on regarde le tableau de Greuze, *La laitière* (fin XVIIIe siècle), choisi comme illustration pour la couverture de *La Revue moderne* de mai 1920, on comprend aisément ce qui séduit Authier : la peinture présente une jeune femme à la « grâce chaste et secrète » (A11), vêtue d'une robe simple et blanche, une tasse en métal à la main, accoudée sur un cheval transportant deux paniers en osier dont l'un semble contenir une jarre de lait (voir figure 7). L'image fait écho à la représentation de la femme

7. Lancée en novembre 1919 par Madeleine (Anne-Marie Gleason), *La Revue moderne* est un périodique mensuel publié à Montréal et s'adressant principalement, quoique non exclusivement, à un public issu d'une certaine élite intellectuelle et culturelle – comme en témoigne notamment la place qu'y occupe la littérature. Voir à ce sujet, et pour plus de détails, le texte signé par Adrien Rannaud dans le présent ouvrage, p. 25-49.



FIGURE 7
La Revue moderne, mai 1920.

développée dans *L'Abitibi* : rurale, travailleuse mais élégante, charmante sans être une coquette, ayant des loisirs honnêtes et soucieuse de son devoir familial et communautaire. Ou, pour reprendre les termes mêmes de *L'Abitibi,* dans un article intitulé « Qualités essentielles à la bonne ménagère » (A7) « ordre, propreté, économie et amour du travail » doivent guider la femme abitibienne dans sa vie quotidienne. Lorsque *L'Abitibi* commente *La Revue moderne,* c'est aussi pour faire l'éloge des gravures, en décrivant les « sites pittoresques, qui donnent une grande idée de la splendeur de la nature canadienne » (A10), ou pour vanter « l'âme canadienne-française, ardente, fière, idéaliste » (A9), qui anime la revue. On comprend clairement ici que les qualités de *La Revue moderne* rejoignent les valeurs d'Authier et les enjeux de colonisation en Abitibi, illustrant les spécificités d'une identité québécoise en train de se définir dans la région en ce début de XXe siècle[8].

Un article dans le numéro du 19 février est intitulé « Revues canadiennes » (A8). Le texte, qui couvre deux moitiés de colonne, présente un descriptif de la revue *Le Canada français,* d'une part, et de *La Revue nationale,* d'autre part. Élogieuses, les deux parties de l'article témoignent d'une lecture et d'une analyse attentives des revues. L'introduction de la première section, intitulée « Le Canada français » et sous-titrée « janvier 1920 », est symptomatique une fois de plus de la culture journalistique d'Authier : « Outre la presse française, *Le Daily Telegraph, Le Chronicle, La Gazette de Montréal,* le *University Magazine,* Sir Andrew MacPhail, ont tour-à-tour fait de [cette] revue les plus grands éloges » (A8). Le journaliste met en relief les articles (en citant les noms des rédacteurs, les sujets abordés) susceptibles d'intéresser « vivement les amateurs d'histoire » ou « particulièrement les lecteurs de *L'Abitibi* ». II souligne même le talent littéraire de certains, dont le « style poétique » et la « fine sensibilité ont le don de plaire ». La deuxième section de l'article sur les « Revues canadiennes » porte, quant à elle, le titre « *La Revue nationale* » et décrit le numéro de janvier 1920, renseignant les lecteurs tant sur les objets sociaux que sur les objets littéraires et artistiques abordés. Elle signale les pages féminines ainsi que celles pour les enfants et qualifie le périodique de revue « intéressante pour tous ». *L'Abitibi* relève enfin comme une « agréable surprise » la présence de photographies de scènes d'Amos dans la revue, documents de valeur concernant « l'aspect des pays de colonisation ». L'hebdomadaire abitibien prend ainsi presque l'allure d'un

8. *La Revue moderne* a souvent été décrite comme un périodique à caractère essentiellement urbain ; la réception faite par Authier invite cependant à relativiser ce constat.

guide « touristique » des journaux canadiens-français. Comme l'énonce Authier dans le « programme » publié à l'occasion du premier numéro, *L'Abitibi* se donne le rôle de « conseiller du peuple » en recommandant les lectures les plus profitables à ses lecteurs et lectrices de la région abitibienne, ce qui la distingue.

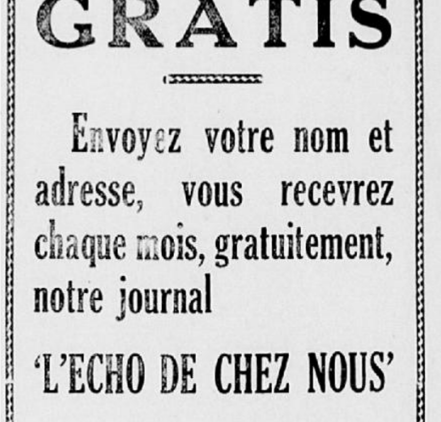


FIGURE 8
L'Abitibi, jeudi 23 décembre 1920.



FIGURE 9
L'Abitibi, jeudi 2 septembre 1920.

L'Abitibi intègre aussi parfois, sous la forme de publicité, dans les colonnes réservées à cet effet – relativement peu présentes au début de l'année 1920, les publicités occupent à la fin de l'année presque la totalité de deux pages sur quatre –, des encarts pour promouvoir la lecture et l'abonnement à d'autres journaux abitibiens. Il est question notamment de *L'Écho de chez nous* et du périodique *Le Moyen,* qui semblent avoir été, peut-être pour une courte période, des mensuels de la région. Le premier semble avoir été une sorte de bulletin rendant compte des meilleurs endroits pour faire son épicerie et le deuxième, un journal plutôt énigmatique sur lequel nous n'avons presque aucune information. Les sources sont insuffisantes et ne permettent pas de trouver trace de ces périodiques (voir figures 8 et 9).

* * *

Alors que sa population n'atteint pas les 12 000 habitants en 1920, la nouvelle région de l'Abitibi semble connaître une dynamique particulière, qui nous autorise à parler d'un « journal de frontière ». Dans son article intitulé « Au carrefour des influences : la vie socio-culturelle », Vincent définit en effet, comme nous l'avons souligné rapidement en introduction, la « culture de frontière » comme « la façon avec laquelle l'isolement et la relative difficulté d'accès aux services institutionnels nourrissent le développement d'un sens de l'inventivité face au défi du recommencement à zéro ». Ainsi, poursuit-elle, « [l]e succès des chantiers coopératifs, les initiatives dans le secteur agricole, les expériences fondatrices de populations venant de tous les coins du Québec et d'ailleurs jalonnent l'histoire de la région "neuve" » (1995 : 373).

Sur cette base, l'analyse effectuée ici permet, pour conclure, d'émettre certaines hypothèses concernant les spécificités de l'information donnée aux colons par *L'Abitibi*. En effet, outre les sujets de la vie régionale, le périodique s'intéresse de près à l'actualité « hors frontières » et témoigne d'une documentation journalistique étonnante, tant par sa variété que par l'usage qui en est fait. Non seulement Authier intègre-t-il des morceaux d'articles puisés dans d'autres périodiques, mais il conseille aussi des lectures aux Abitibiens et transmet les nouvelles venues de « voyageurs », commerçants ou immigrés. Cela ressemble presque à une revue de presse, où coexistent de manière originale et inventive des sources journalistiques antinomiques, liberté que permet l'expérience d'un « tout à construire ». Si l'on rappelle la nature du programme défendu par *L'Abitibi* dans son numéro inaugural, construit autour de l'idée de progrès de la colo-

nie, on peut peut-être voir le journal d'Amos, en 1920, comme un « carrefour » au milieu duquel le rédacteur se donne un rôle d'éclaireur. Le « père de l'Abitibi », arrivé dans la région avec son propre bagage culturel et son expérience journalistique, vit entouré d'un nombre croissant d'habitants qui transportent eux aussi leur histoire. *L'Abitibi* pourrait ainsi être envisagé comme un « journal de frontière », c'est-à-dire comme une expérience journalistique originale, où se croisent les nouvelles, la culture et l'expérience d'ici et d'ailleurs, orientée par le regard d'un directeur cultivé et s'adressant à des lecteurs de tous horizons de manière à bâtir ensemble une collectivité nouvelle.

BIBLIOGRAPHIE

Asselin, Maurice, et Benoît-Beaudry Gourd (1995), « La naissance de l'Abitibi rural : 1910-1930 », dans Odette Vincent (dir.), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 197-234.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1979), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. IV : *1896-1910,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Chabot, Denis, et Céline Déziel (2004), *Hector Authier, le père de l'Abitibi,* Montréal, Lidec.

Morissonneau, Christian (1978), *La terre promise : le mythe du Nord québécois,* Montréal, Hurtubise.

Vincent, Odette (1995), « Au carrefour des influences : la vie socio-culturelle », dans Odette Vincent (dir.), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 369-409.

ARTICLES TIRÉS DE *L'ABITIBI*

A1 22 janvier 1920, p. 1.

A2 22 janvier 1920, p. 2.

A3 22 janvier 1920, p. 3.

A4 22 janvier 1920, p. 4.

A5 5 février 1920, p. 6.

A6 12 février 1920, p. 1.

A7 19 février 1920, p. 2.

A8 19 février 1920, p. 3.

A9 29 avril 1920, p. 2

A10 20 mai 1920, p. 1.

A11 27 mai 1920, p. 3.

A12 11 novembre 1920, p. 1.

A13 11 novembre 1920, p. 4.

A14 10 décembre 1920, p. 4.

A15 23 décembre 1920, p. 2.

A16 30 décembre 1920, p. 1.

A17 6 janvier 1921, p. 1.

A18 24 février 1921, p. 1.

A19 24 février 1921, p. 3.

A20 14 avril 1921, p. 4.

A21 21 avril 1921, p. 1.

DEUXIÈME PARTIE

ENTRER EN GUERRE (1939-1940)

UN MONDE QUI BASCULE

Micheline Cambron et Alex Gagnon
CRILCQ – Université de Montréal

Myriam Côté
Université de Montréal

En 1939/1940, le système des journaux semble stable. Les grands quotidiens montréalais se partagent entre journaux de grande diffusion, à vocation plus ou moins populaire – et pour cette raison abondamment illustrés – comme *La Presse, La Patrie* et *L'Illustration nouvelle,* et journaux proposant plutôt une analyse des informations en circulation, comme *Le Canada* ou *Le Devoir.* On trouve également, enfin, des journaux (comme *L'Action catholique* de Québec) défendant des positions idéologiques ou politiques précises, dans l'esprit du journalisme de combat. Hors de la métropole, il existe aussi des quotidiens régionaux disposant d'un lectorat important, comme, entre autres, *Le Journal de Québec* et *Le Soleil* à Québec, *Le Nouvelliste* à Trois-Rivières, *Le Canada français* à Saint-Jean d'Iberville et *Le Droit* à Hull-Ottawa[1].

La crise économique, fortement ressentie dans les médias en 1933-1935 (effondrement des cours du papier, rareté des commanditaires, réduction du lectorat), a quelque peu bouleversé le paysage médiatique (*La Patrie,* par exemple, devient la propriété de *La Presse*). De plus, Maurice Duplessis a pratiqué, à partir de l'automne 1937, une censure musclée grâce à la loi dite du cadenas, qui permet notamment, dès novembre 1937, l'apposition de scellés sur les locaux du journal *Clarté,* un hebdomadaire de gauche très fortement opposé à Duplessis et à son anticommunisme primaire[2].

1. En règle générale, cependant, les périodiques régionaux sont des hebdomadaires.

2. Voir à ce sujet Leroux (2006). Le journal poursuivra tout de même ses activités de manière clandestine tout en radicalisant ses positions. Plusieurs autres journaux subiront, entre novembre

La période qui précède et celle qui suit l'entrée en guerre sont peu propices au développement de la presse, comme le suggère, en 1939-1940, le faible nombre de nouveaux périodiques créés – parmi les nouveaux arrivants dans le champ médiatique, on ne trouve aucun périodique important ni même un journal satirique. En effet, si le gouvernement libéral d'Adélard Godbout suspend l'application de la loi du cadenas en 1939 (celle-ci reprendra du service en 1944, au moment de la réélection de Duplessis), les nouvelles restrictions liées à la guerre, qui s'installent avant même la mise en place des mécanismes de rationnement, ne sont guère favorables à de nouvelles initiatives journalistiques. L'événement marquant sera l'imposition de la censure dès l'entrée en guerre du Canada[3]. Les grandes transformations médiatiques se passent essentiellement, pendant la période, du côté de la radio, avec la mise sur pied d'une équipe de correspondants de guerre à Radio-Canada[4] ; les journaux sont de fait désormais en partie à la remorque de la production radiophonique, qui, en prise immédiate sur l'événement, domine désormais[5].

L'automne 1939 est un moment sombre. Le Québec sort alors d'une décennie charnière, qui fut à la fois éprouvante, marquée par la douleur vivace de la crise économique, et effervescente sur le plan culturel, placée sous le signe d'une modernité intellectuelle ayant cherché à cultiver l'esprit d'indépendance et à substituer au culte des morts et de la tradition l'idée – pour reprendre les termes d'André Laurendeau – d'une « *continuation active* du passé » (cité dans Lamonde, 2011 : 256). Le 1er septembre, la guerre appréhendée depuis un moment éclate enfin. Pour les contemporains, l'horizon semble bouché, comme si on assistait, en quelque sorte, à l'éradication de l'optimisme et des espérances que les années folles, après la guerre de 1918, avaient alimentés[6]. Gabrielle Roy a bien saisi, dans *Bonheur d'occasion* (publié en 1945), l'angoisse que le discours médiatique fait entrer dans les foyers canadiens-français, au moment où la guerre s'impose dans toutes les vies. Toutes les boutiques que croise Emmanuel Létourneau, lorsqu'il marche dans les rues de Montréal, laissent s'échapper le son et les voix de

1937 et l'hiver 1938, les foudres duplessistes : on saisira notamment des exemplaires du journal libéral *En avant!* (Télesphore-Damien Bouchard) et du *Monde ouvrier,* journal syndicaliste de Gustave Francq.

3. Voir, à ce sujet, Beauregard (1998).

4. Voir Bizimana (2007) ; Pagé (2007).

5. Les textes radiophoniques de Louis Francœur, par exemple, sont transcrits dans les journaux, comme l'a souligné Lucie Robert (2015). Voir aussi Cambron et St-Pierre (2016).

6. Voir à cet effet la présentation de la première partie du présent ouvrage.

bulletins radiophoniques alarmants, « invasion d'ombre » et de « terreur » (Roy, [1945] 1993 : 316) : « Cent appareils de radio, à sa droite, à sa gauche, derrière lui, lançaient des bribes de nouvelles et faisaient de leur mieux pour lui rappeler l'agonie dans laquelle le monde se débattait » ([1945] 1993 : 316).

Le présent, du moins à en juger par l'état du discours de la presse, semble (re)devenu obsédant. Dès la déclaration de la guerre, dans les premiers jours de septembre, les unes des quotidiens de la province se font alarmantes, commentant au jour le jour, grands titres à l'appui, les fluctuations de l'actualité européenne et donnant ainsi l'impression d'un monde définitivement embourbé dans un moment présent qui ne passe plus. *L'Action catholique* insiste même d'emblée, à plusieurs reprises, sur la durabilité anticipée du nouveau conflit mondial : « [C]e serait une illusion de croire que si la guerre éclate elle sera courte[7] » (Anonyme 1939a : 1), affiche-t-elle en caractères gras sur la première page de l'édition du 2 septembre 1939. « Une guerre d'au moins trois ans[8] » (Anonyme, 1939b : 1), ajoute-t-elle la semaine suivante. L'évidence s'impose à tous. Il y a urgence à penser l'instant présent et à réagir aux menaces qu'il recèle ; il devient dès lors difficile, voire superflu, de penser au-delà.

Ce qui se dégage d'un regard synthétique sur la presse des années 1939-1940 et sur la vie culturelle et sociale qui la traverse et qu'elle configure, c'est le sentiment d'une nécessité, celle de s'ancrer dans le présent immédiat pour faire face à un nouveau péril mondial. Les journaux s'efforcent d'armer les citoyens et les citoyennes, alors que la situation internationale affecte, jusque dans certains de ses recoins intimes, la situation locale. La vie, en quelque sorte, doit maintenant être traitée comme un combat. Il faut donner au public les moyens d'affronter les défis importants qui se matérialisent devant ses yeux. Qu'il soit en faveur ou non de la participation canadienne au conflit mondial, le journal cherche à mettre activement le public au service de la nation, pour permettre à celle-ci de durer, de résister, de traverser le temps en dépit des dangers qui se dressent devant elle. Il n'est donc pas étonnant que la presse de l'époque soit marquée par une forte teneur didactique et par une tendance à développer des lignes éditoriales très contraignantes, comme le rappelle l'ensemble des travaux ici réunis.

La présente partie se divise en deux sections, qui s'insèrent chacune à leur manière dans l'horizon général qui vient d'être décrit.

---

7. *L'Action catholique,* 2 septembre 1939, p. 1.

8. *L'Action catholique,* 11 septembre 1939, p. 1.

La première section, « La guerre : ses effets sur les pratiques du discours », rassemble des travaux qui rendent compte des effets du déclenchement de la guerre sur les pratiques discursives du journal et sur les représentations de la vie culturelle de l'époque. Dans le chapitre qu'elle consacre au traitement du rationnement dans *La Patrie,* Laura Shine montre à quel point la guerre envahit et reconfigure l'espace privé et domestique, non pas en 1939, mais à retardement au moment de l'entrée en vigueur des tickets de rationnement, en 1942. À l'aide de moyens discursifs variés (publicités, bandes dessinées, articles informatifs, récits, etc.), le journal s'adresse aux femmes comme à des héroïnes chargées de mener, au sein du foyer domestique, leur propre guerre contre les tristes effets du conflit. Autrement dit, elles se trouvent placées, en fonction du rôle social dans lequel les confine le journal, au cœur même de l'effort militaire. Tenues d'intégrer et de mettre en pratique de nouvelles habitudes alimentaires, induites par les nécessités provisoires du rationnement, les femmes doivent assurer la préservation du bien-être domestique en conciliant les normes de santé véhiculées par l'État, le budget familial et les restrictions alimentaires. Responsabilisées, soumises à un impératif de réussite, les femmes de 1942 doivent apprendre à considérer les privations comme un sacrifice méritoire et, qui plus est, comme un effort prenant son sens à l'échelle collective.

De son côté, Alex Gagnon se penche, dans son chapitre sur les représentations de la culture écrite dans *Le Devoir,* sur la manière dont le journal procède à une valorisation intensive du livre, de la littérature et de la lecture, tout en exacerbant la bipartition sexuée du lectorat auquel il s'adresse. Pour les hommes comme pour les femmes, la lecture comme culture des capacités intellectuelles est présentée comme un important vecteur de réalisation de soi ; mais alors que la lecture au masculin a pour but de former des sujets politiques disposant d'un jugement critique dans le cadre des débats cruciaux qui marquent l'espace public de l'époque, la lecture au féminin a pour mission d'acclimater des sujets à l'espace domestique. Bref, désireux de lutter contre la conscription et de se porter à la défense des intérêts de la Nation, *Le Devoir* guide ses lecteurs et ses lectrices vers des lectures susceptibles de produire ou de reproduire les dispositions individuelles qu'il associe à une société canadienne-française idéale.

Quant à l'analyse du journal *Le Jour* faite par Renaud Lamy-Beaupré, elle révèle également la grande importance que prend le discours didactique au moment de l'entrée en guerre. Sans se présenter comme féministe, *Le Jour* accorde un espace relativement important au discours des femmes et manifeste un intérêt explicite pour les questions touchant à leur condition sociale, vis-à-vis

desquelles il se positionne comme progressiste. Toutefois, en faveur de la participation canadienne à la guerre, prônant une culture de la lutte et une forme de vitalisme, le journal se fait intransigeant sur la question du conflit mondial, n'admettant pas de voix dissonante. En 1939, un conflit larvé survient au sein de la page féminine au sujet de l'effort de guerre, qui finira par entraîner la disparition de cette section du journal et, corrélativement, la redistribution des signatures de femmes dans le périodique.

La deuxième section de la partie, « La guerre : un prisme discursif », montre à quel point, au moment de l'entrée en guerre, la vie culturelle et sociale est interprétée à l'aune de la situation mondiale et l'expression des idéologies, médiatisée par le regard porté sur la guerre. La guerre constitue ainsi un prisme à travers lequel les journaux peuvent faire valoir les positions politiques qu'ils défendent et à partir desquelles ils se définissent.

On retrouve une variante de cet effet de prisme qu'exerce la guerre dans le chapitre que Gabrielle Larivière consacre à *L'Autorité*. À travers une étude de la rhétorique et des images de la guerre, appuyée sur des manchettes et des caricatures particulièrement évocatrices, l'auteure démontre que la vie politique, même locale, est perçue par l'entremise du conflit mondial, comme en témoigne par exemple la représentation de Maurice Duplessis, qualifié de « grand Fouhreur du Québec ». À l'heure du combat, *L'Autorité* s'empare des armes de la propagande. Le poids du conflit mondial dans le traitement de l'information n'est pas moins manifeste dans d'autres journaux, comme le signale l'étude de *La Presse* signée par Eve Léger-Bélanger. S'intéressant à l'ensemble des types de discours qui traversent le journal (caricatures, chroniques, titres, cartes, etc.), celle-ci analyse les représentations de l'Allemand et de Hitler disséminées dans les pages du périodique : cette recension des diverses déclinaisons de la figure de « l'ennemi » met bien en lumière la force de la ligne éditoriale qui anime le journal.

De son côté, dans son chapitre sur les journaux régionaux, Marie-Eve Dionne examine la dynamique particulière unissant nouvelles locales, nationales et internationales à l'occasion d'un événement marquant de l'année 1939, les élections fédérales canadiennes. La guerre ne pénètre pas les régions de la même manière que Montréal. Son étude comparative du *Progrès du Golfe* (Bas-Saint-Laurent), de *La Gazette du Nord* (Abitibi), du *Journal de Waterloo* (Estrie) et du *Colon* (Saguenay-Lac-Saint-Jean) rend compte de la disparité qui marque le traitement de la nouvelle – particulièrement en ce qui a trait au conflit mondial et aux résultats des élections – dans des périodiques régionaux, dimension rarement

abordée dans les travaux sur le journalisme régional. Enfin, Myriam Côté vient clore l'ouvrage en donnant à voir et à lire l'effet de prisme exercé par la guerre tel qu'il se manifeste exemplairement dans *L'Action catholique* : si la révolution de 1917 avait été le point de départ d'une méfiance envers le communisme, celle-ci se trouve exacerbée à la fin des années 1930, le journal allant même jusqu'à rendre les communistes directement responsables du déclenchement de la guerre. La déclaration de guerre vient donc fournir au périodique l'occasion de justifier et de canaliser son anticommunisme notoire. Élevé au rang de principal ennemi à abattre au moyen d'articles ampoulés et de caricatures abondantes, le communisme se trouve (deux ans après l'adoption de la loi du cadenas) fortement antagonisé par le journal.

Comme tout état de société, la société québécoise est, à l'époque de l'entrée en guerre, travaillée par des tensions et des contradictions, que parvient à mettre au jour la traversée des grandes masses discursives. Ainsi, alors que s'installe globalement un rapport à l'avenir marqué par l'angoisse et la désillusion, on trouve en même temps les traces, dans une revue éphémère comme *Canadiana* (qui paraît mensuellement, après la publication d'un numéro prospectus en septembre 1939, de janvier 1940 à mars 1941), d'un rapport au temps placé sous le signe d'une célébration enthousiaste du futur et de la modernité. Créé à l'occasion du tricentenaire de la ville de Montréal, ce périodique s'écarte d'un discours commun généralement englué dans le présent menaçant, que font valoir les principaux journaux de la période[9]. En ce sens, le discours de *Canadiana* témoigne, pour reprendre une notion définie par François Hartog, d'un « régime d'historicité » ([2003] 2012) moderne, dans lequel le passé, considéré comme dépassé, tend à s'effacer derrière un futur chargé d'interrompre la répétition pour faire advenir le règne inédit de la nouveauté. D'une certaine manière, *Canadiana* semble renouer avec l'optimisme de la sortie de guerre, comme si la commémoration de l'histoire de Montréal s'inscrivait dans une temporalité particulière qui, festive et nationale, serait en quelque sorte à l'abri de celle, mondiale, marquée par les horreurs de la guerre et un avenir incertain.

9. C'est ce qu'entendait montrer, dans le cadre du séminaire dont cet ouvrage est le fruit, le travail effectué par Thomas Roy autour des « régimes d'historicité », dont la contribution ne peut malheureusement pas paraître au sein de ce volume.

BIBLIOGRAPHIE

ANONYME (1939a), « Ce serait une illusion de croire que si la guerre éclate elle sera courte », *L'Action catholique,* 2 septembre, p. 1.

ANONYME (1939b), « Une guerre d'au moins trois ans », *L'Action catholique,* 11 septembre, p. 1.

BEAUREGARD, Claude (1998), *Guerre et censure au Canada, 1939-1945,* Québec, Septentrion.

BIZIMANA, Aimé-Jules (2007), *De Marcel Ouimet à René Lévesque. Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale,* Montréal, VLB éditeur. (Coll. « Études québécoises ».)

CAMBRON, Micheline, et Marilou ST-PIERRE (2016), « Presse et ondes radiophoniques. Sur les traces des voix disparues », *Sens public,* « (Re)constituer l'archive », 21 juillet, [En ligne], http://www.sens-public.org/article1207.html (24 avril 2017).

HARTOG, François ([2003] 2012), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps,* Paris, Éditions du Seuil. (Coll. « Points ».)

LAMONDE, Yvan (2011), *La modernité au Québec,* t. I : *La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939),* Montréal, Fides.

LEROUX, Éric (2006), « Loi du cadenas », dans Pierre HÉBERT, Yves LEVER et Kenneth LANDRY (dir.), *Dictionnaire de la censure. Littérature et cinéma,* Montréal, Fides, p. 416-418.

PAGÉ, Pierre (2007), *Histoire de la radio au Québec. Information, éducation, culture,* Montréal, Fides.

ROBERT, Lucie (2015), « Entre l'éloquence académique et la chronique journalistique : la causerie radiophonique comme nouveau genre ». Communication présentée dans le séminaire informel *Presse et ville,* séance « Nouvelles technologies, nouveau rapport à la parole et à la voix », Institut d'études canadiennes, Université McGill, 11 décembre, séminaire organisé par Sandria P. Bouliane, Micheline Cambron et Will Straw.

ROY, Gabrielle ([1945] 1993), *Bonheur d'occasion,* Montréal, Boréal. (Coll. « Boréal compact ».)

SECTION 1

LA GUERRE : SES EFFETS SUR LES PRATIQUES DU DISCOURS

LES FEMMES ET LE RATIONNEMENT DANS *LA PATRIE* À L'AUTOMNE 1942

Laura Shine
Université de Montréal

Misères et privations sont le lot des populations touchées par la guerre. La patrie pleure ses morts, les soldats meurent au combat, des civils innocents tombent sous les balles. Mais blessés et disparus ne sont pas les seules victimes. Loin derrière les lignes, une autre lutte s'engage. Le matériel médical manque, les travailleurs sont recrutés, les vivres sont rationnés. Leurs maris partis au front, les femmes deviennent responsables du bon fonctionnement de la cellule familiale et, dans bien des cas, du tissu social. Les restrictions alimentaires, qui les touchent particulièrement, remettent en cause le fonctionnement du quotidien et exigent des ménagères inventivité et résilience. En considérant, à la manière de Luce Giard, l'alimentation comme un fait culturalisé (de Certeau, Giard et Mayol, 1990b), j'examinerai ici les perceptions et mises en scène de cette réalité culturelle – puisque médiatisée – qu'est le rationnement alimentaire dans le journal *La Patrie* lors de l'émission des premiers carnets au tout début de l'automne 1942. Plus précisément, je chercherai à comprendre en quoi les rôles féminins sont affectés par cette réalité nouvelle et les manières dont *La Patrie* rend compte de ces phénomènes.

Après une brève présentation de mon corpus et une mise en contexte historique du journal et du rationnement, je présenterai quelques éléments de méthode qui m'ont permis de plonger dans les pages du quotidien. Puis, l'analyse proprement dite sera déployée selon les quatre catégories retenues, soit *la santé et la famille, le patriotisme, la relativisation de la gravité de la privation et les produits de substitution*. L'examen des références au rationnement qui traversent le journal permettra d'esquisser le portrait de la femme que propose le journal *La Patrie* pendant la Seconde Guerre mondiale.

CHOIX DU CORPUS

Puisque le rationnement alimentaire n'est introduit qu'en 1942 au Canada, je me suis penchée sur des numéros de *La Patrie* de cette année-là. L'une des difficultés rencontrées tient à l'introduction très graduelle des mesures de rationnement, qui ont d'abord touché le sucre, sur une base volontaire, avant de s'étendre au thé et au café quelques mois plus tard. Ensuite seront introduits les carnets de rationnement avant que les restrictions ne s'appliquent à d'autres produits au fil du temps (beurre, viande, mélasse, etc.). J'ai donc choisi de concentrer mes recherches autour de la distribution du premier carnet de rationnement, arrivé par la poste durant les jours précédant le 1er septembre 1942 (Mosby, [s. d.]) et qui officialisait en quelque sorte le rationnement en l'inscrivant dans la durée. Je parcourrai plus précisément les numéros de *La Patrie* depuis le samedi de la semaine précédant le 1er septembre jusqu'au samedi qui l'a suivi, couvrant ainsi la période du 22 août au 5 septembre. Une période courte mais révélatrice, puisqu'elle témoigne des difficultés d'adaptation à ce nouveau mode de vie.

J'ai choisi *La Patrie* pour son large éventail de sujets ainsi que pour son public hétérogène, ce qui m'a permis de saisir la manière dont est présentée la question du rationnement aux divers types de lecteurs (enfants, hommes et femmes). L'inclusion des numéros du samedi, avec leur supplément magazine, jette un éclairage supplémentaire sur la situation des femmes vis-à-vis du rationnement, puisque plusieurs articles s'adressent particulièrement à elles. La période qui précède l'arrivée des carnets et celle qui la suit mettent en lumière un certain changement dans la couverture médiatique de ce phénomène. Finalement, je me suis permis quelques incursions dans des numéros extérieurs à cette période, à des fins comparatives.

JALONS HISTORIQUES

Rappelons les grandes lignes de l'histoire du journal *La Patrie*. Fondé en février 1879 par l'écrivain, journaliste et homme politique Honoré Beaugrand, le quotidien vise à promouvoir le Parti libéral dans la région montréalaise. Mais le libre-penseur, aux tendances quelque peu radicales pour l'époque, s'attire rapidement les foudres des libéraux plus modérés, en plus de celles du clergé et des conservateurs. Il s'en remet donc à la publicité pour assurer le financement du journal et préserver son indépendance d'action. C'est ainsi qu'il met en place, dès 1891, la première page féminine d'un grand quotidien francophone (Beaulieu et

Hamelin, 1975 : 188-189 et 287-290). La journaliste Robertine Barry (connue aussi sous le pseudonyme de Françoise) y fera paraître des chroniques pendant près d'une décennie[1].

En 1925, le journal est vendu à un groupe très conservateur, qui en modifie la vision. Enfin, *La Presse* l'achète en 1933 et lui redonne une position politique plus neutre. Elle lui ajoute aussi régulièrement des suppléments de différentes natures ; j'en examinerai quelques-uns, plus particulièrement les sections qui s'adressent aux femmes. Aux prises avec des difficultés financières, *La Patrie* devient un hebdomadaire en 1957, puis ferme ses portes en 1978. Le tirage du journal aura énormément varié au fil des décennies et des mandats de ses différents directeurs. De 5000 exemplaires à sa fondation, il atteint un peu plus de 27 000 en 1901, 30 000 en 1933 et près de 200 000 en 1962 (Beaulieu et Hamelin, 1975 : 188-189 et 287-290).

Posons maintenant quelques jalons historiques sur le rationnement. L'ensemble de ce qu'on peut considérer comme des restrictions de temps de guerre s'organise en deux volets, soit la récupération et le rationnement. Même si je ne m'attarderai pas outre mesure au premier volet, il me paraît utile de préciser les caractéristiques générales de la situation de pénurie et de restrictions qui a cours à l'époque, afin de saisir l'ampleur du phénomène et de ses implications quotidiennes. En ce qui concerne la récupération, une armée de bénévoles récolte des matériaux divers qui sont réemployés à des fins militaires : papiers et cartons sont recyclés en contenants pour la nourriture et les munitions ; de vieux tissus sont transformés en couvertures et en pansements ; les papiers métalliques sont fondus pour produire des obus ou des chars d'assaut, etc. La destruction de certaines matières, notamment le caoutchouc ou le métal, devient illégale en 1942. Signe que les restrictions font désormais partie de la vie quotidienne de tous les citoyens, les écoliers sont promus « ramasseurs officiels de caoutchouc de rebut » (Lacoursière, 1995 : 301) et leurs écoles servent de dépôts de matériaux. De même, les ménagères sont généralement considérées comme les responsables de la récupération domestique, particulièrement en ce qui a trait aux déchets alimentaires ; la graisse et les os, par exemple, doivent être rapportés à la boucherie et servent à confectionner des explosifs et de la colle.

Mais l'aspect le plus connu des restrictions est sans l'ombre d'un doute le rationnement. Il s'applique à des produits non comestibles tels que le caoutchouc,

1. Voir notamment Savoie (2006) et Beaudoin (2011).

les métaux ou l'essence, puisque le pays a besoin de ces matériaux pour la fabrication de munitions et d'équipement de guerre en tout genre. Il devient donc très difficile de se procurer de petits électroménagers neufs ou encore des pneus de voiture, par exemple.

Le rationnement touche également la nourriture. La cause majeure de ces restrictions est le manque de denrées. Dans le cas des produits importés comme le sucre, le café ou le thé, qui seront les premiers produits alimentaires rationnés, la difficulté d'approvisionnement provient du blocus militaire des voies commerciales et des dangers reliés à la navigation. Par ailleurs, d'énormes quantités de produits comestibles, importés ou non, sont envoyées outre-mer pour nourrir les troupes canadiennes, mais aussi les Alliés et le peuple britannique. En janvier 1942, le sucre est rationné sur une base volontaire. D'abord fixée à 12 onces – environ 340 grammes – par personne par semaine, la limite est rapidement réduite à 8 onces, ou 225 grammes (Mosby, [s. d.]). Le 1er juillet, des coupons de rationnement deviennent nécessaires pour obtenir le sucre et, le 3 août, pour le thé et le café. Puis, autour du 1er septembre, les premiers véritables carnets arrivent dans les foyers par la poste (voir figure 1). Ils contiennent des pages de coupons pour les trois ingrédients déjà mentionnés, mais aussi des coupons vierges, en prévision des prochains produits rationnés. C'est, à mon avis, à ce moment que le rationnement s'installe comme un véritable mode de vie, un mode institutionnalisé qui s'inscrit dans la durée et non plus dans l'économie d'une quelconque mesure palliative temporaire. En effet, plus tard viendra le rationnement de la viande, des autres formes de sucre (sirop d'érable, mélasse), du beurre et des autres types de produits laitiers. Ce n'est qu'en 1946 que les carnets de rationnement disparaîtront définitivement (Lacoursière, 1995 : 301).



RENSEIGNEMENTS IMPORTANTS

AU SUJET DU

NOUVEAU CARNET DE RATIONNEMENT

qui vous éviteront des ennuis

Le nouveau carnet No 1 de rationnement qui vous a été adressé personnellement ne doit pas être utilisé avant le lundi 7 septembre 1942. Ce carnet sera valable pour une période de 6 mois à partir de cette date.

DATES D'ÉCHÉANCE DES COUPONS DE THÉ, CAFÉ ET SUCRE

Coupons Nos 1 et 2	— valides après le	7	septembre	1942
Coupons Nos 3 et 4	— valides après le	5	octobre	1942
Coupons Nos 5 et 6	— valides après le	2	novembre	1942
Coupons Nos 7 et 8	— valides après le	30	novembre	1942
Coupons Nos 9 et 10	— valides après le	28	décembre	1942
Coupons Nos 11 et 12	— valides après le	25	janvier	1943
Coupon No 13	— valide après le	22	février	1943

Chaque coupon est bon pour une ration de deux semaines. Vous pouvez utiliser deux coupons à la fois pour acheter un approvisionnement de quatre semaines.

- **COUPONS DE SUCRE:** Les coupons rouges apparaissant sur la première page du carnet et portant le mot "sucre" sont valables pour le sucre seulement et ils ne peuvent servir à l'achat d'autres produits. Chaque coupon est bon pour une ration de deux semaines, soit une livre de sucre.
- **COUPONS DE THÉ ET DE CAFÉ:** Les coupons imprimés en vert sur la seconde page du carnet et portant les mots "Supplémentaire A" doivent servir à l'achat du thé ou du café. Chaque coupon est bon pour une ration de deux semaines de thé ou de café, soit deux onces de thé ou huit onces de café. Seuls les coupons verts peuvent être employés à l'achat du thé ou du café.
- **COUPONS DIVERS:** Vous trouverez dans votre carnet trois autres séries de coupons portant les mots "Supplémentaire B", "Supplémentaire C", "Supplémentaire D". On vous indiquera plus tard à quel usage ils doivent servir. Ne détachez point ces coupons de votre carnet.

N'UTILISEZ PAS MAINTENANT LA CARTE POSTALE DÉTACHABLE

Quand il sera temps de vous procurer le carnet de rationnement No 2 vous vous servirez de la carte postale détachable insérée dans le nouveau carnet de rationnement. Si vous perdez cette carte postale ou si vous vous en servez à contretemps, vous pourriez avoir des ennuis ou subir des délais quand le temps viendra de vous procurer un nouveau carnet. NE VOUS SERVEZ PAS DE CETTE CARTE POSTALE DÉTACHABLE AVANT QU'ON NE LE VOUS DEMANDE.

Inscrivez votre nom et adresse à l'encre sur la ligne pointillée en tête de chaque feuille de coupons. Vous devrez aussi inscrire le numéro de série de votre carnet à l'endroit indiqué sur le talon de chaque feuille de coupons.

Tous les coupons devront être détachés en présence du marchand. La loi ne lui permet pas d'accepter des coupons détachés.

Des sanctions sévères sont prévues pour l'emploi illégal des carnets de rationnement.

Sur la couverture intérieure de votre carnet de rationnement, vous trouverez l'adresse du bureau de rationnement régional. Adressez-vous à ce bureau pour tous renseignements. Quand vous écrivez n'oubliez pas de toujours mentionner le numéro de série de votre carnet de rationnement.

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

OTTAWA

FIGURE 1

La Patrie, 1er septembre 1942, p. 5.

QUELQUES ÉLÉMENTS DE MÉTHODE

Notre lecture des journaux a été informée par des approches théoriques qui permettent de considérer le journal, dans son ensemble, comme un *dispositif,* au sens où l'entend Giorgio Agamben :

> En donnant une généralité encore plus grande à la classe déjà très vaste des dispositifs de Foucault, j'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants (Agamben, 2007 : 30-31).

En ce sens, le journal peut être lu comme un système multiforme doté d'une certaine cohérence et visant à mettre de l'avant un ensemble de savoirs et de pratiques. J'envisage donc le journal, dans le contexte du rationnement, comme répondant à l'urgence alimentaire en proposant un modèle à ses lecteurs (et surtout à ses lectrices), étayé par un ensemble d'éléments plus ou moins contraignants (articles didactiques, publicités patriotiques, iconographie, récits fictionnels, etc.).

La transformation de la vie quotidienne qui suit l'avènement du rationnement comme mode de vie se reflète dans *La Patrie.* La plupart des sections du journal évoquent la question du rationnement sous diverses formes qui s'adressent à tous les lecteurs potentiels, enfants, hommes ou femmes. Ainsi, pour ne nommer que quelques exemples, les bandes dessinées montrent des héros participant à la récupération de métaux ; des articles fournissent des astuces pour éviter les pénuries et intégrer les restrictions à la vie quotidienne. Le 1er juillet 1942, date à laquelle les coupons deviennent nécessaires pour le sucre, on retrouve même un petit sac à main « parfait pour vos carnets de rationnement » dans la section « Nouveauté », consacrée quotidiennement aux accessoires vestimentaires dernier cri. Les publicités, de leur côté, misent sans vergogne sur le rationnement dans leur stratégie marketing et vantent les produits non soumis aux restrictions. Elles associent le conflit à la consommation de produits de tous les jours. Cuisine, beauté, médicaments, vêtements et logement n'échappent pas à cette logique et deviennent autant d'occasions de manifester son patriotisme en respectant les règles. Les discours se répondent et construisent pour le lecteur une sorte de réseau implicite, un dispositif, qui vise à minimiser les aspects négatifs du rationnement et à encourager l'adoption de certaines conduites.

Cela étant dit, il importe de préciser que mon analyse se limite au discours médiatique et à ses stratégies pour tenter d'influencer la conduite des lecteurs. Ce qui m'intéresse ici, ce sont les manières par lesquelles *La Patrie* a cherché à imposer une certaine vision du rationnement, plutôt que la mesure dans laquelle cette vision aurait été adoptée par le lectorat – ce qui impliquerait une multitude de causes et d'influences extérieures difficiles à cerner avec précision. Car le lecteur ou la lectrice, cela a été fréquemment souligné, n'est pas un simple réceptacle où le texte déposerait un sens, mais plutôt un acteur qui fabrique une certaine signification au fur et à mesure de ses actes de lecture. Comme l'explique Michel de Certeau, « [l]ire, c'est pérégriner dans un système imposé (celui du texte, analogue à l'ordre bâti d'une ville ou d'un supermarché). […] Finalement un système de signes verbaux ou iconiques est une réserve de formes qui attendent du lecteur leur sens » (de Certeau, Giard et Mayol 1990a : 245). C'est pourquoi je me garde bien de présumer d'une certaine réception du journal par les lecteurs de l'époque. Toutefois, forte d'une certaine distance critique induite par le recul historique, j'ai pérégriné moi-même dans les systèmes du journal afin de donner aux divers éléments un sens, de les inscrire a posteriori dans un réseau pour esquisser les frontières d'un dispositif à visée contraignante.

Afin d'examiner de quelle manière le rationnement est décrit dans *La Patrie,* j'ai donc relevé toutes les occurrences du terme dans les articles, les entrefilets, les textes, mais aussi dans les publicités, les images et les bandes dessinées qui mentionnent la question du rationnement ou des restrictions et pénuries alimentaires. J'ai également retenu plusieurs exemples qui traitaient de la question alimentaire sans nommer explicitement le rationnement, mais qui s'inscrivaient dans l'optique générale de l'alimentation en temps de guerre. Enfin, comme je me suis particulièrement intéressée à l'aspect féminin des effets du rationnement, j'ai noté plus précisément ce qui concernait les ménagères ou s'adressait à elles.

J'ai établi quatre catégories, dans lesquelles j'ai regroupé la majorité des exemples relevés en fonction de leur sujet et, le cas échéant, les arguments invoqués pour justifier le rationnement. Il s'agit des catégories *santé et famille, patriotisme, relativisation de la gravité de la privation* et *produits de substitution.* Ces quatre catégories renvoient à autant de stratégies utilisées pour orienter l'attitude des lecteurs. L'examen des diverses occurrences m'a donc permis d'en tracer les contours, tout en m'attardant plus précisément aux éléments du dispositif s'adressant plus particulièrement aux femmes qui, comme nous le verrons,

sont considérées comme étant les principales responsables de l'efficacité du rationnement.

LA SANTÉ ET LA FAMILLE

Les préoccupations de santé, tout d'abord, occupent une grande place dans les discours traitant de la nourriture au quotidien. Au premier chef, il est crucial pour la femme de se maintenir en bonne santé et de s'assurer que sa famille le demeure également. Les conseils de santé/beauté sont courants : la ménagère doit manger plus de fruits et de légumes pour rester jolie, conserver un teint enviable, éviter d'engraisser, etc. Elle doit aussi préserver sa santé pour pouvoir assumer le rôle de maîtresse de maison sans faillir à la tâche et, éventuellement, pour travailler ou même s'enrôler dans les forces armées. Certains des articles qui lui rappellent ces devoirs sont longs et riches en précisions, ce qui illustre leur importance dans une économie textuelle où l'espace est limité. Par exemple, dans l'édition du 29 août, l'article qui occupe la grande majorité de la page « Votre beauté, Madame » détaille minutieusement les divers effets de l'alimentation sur le corps. L'ail, notamment, est présenté comme un « accélérateur de la circulation sanguine et par suite, tonique du système nerveux et des vaisseaux lymphatiques », tandis que le chou-rave et les poireaux sont conseillés pour les « surmenés du système nerveux » en raison de leur teneur en magnésie (Anonyme, 1942 : 2 ; voir figure 2).

Quant aux membres de la famille, il est crucial qu'ils gardent la forme. Le mari doit bénéficier d'une alimentation qui lui garantit force et robustesse afin de pouvoir servir la patrie. On trouve par exemple une publicité qui encourage les femmes à inclure une orange dans la boîte à lunch, à la fois une excellente source de vitamine C et un substitut au sucre, rationné – c'est donc un exemple qui recoupe deux catégories, *santé et famille* et *produits de substitution,* comme plusieurs autres publicités par ailleurs. Dans le cas des enfants, on met surtout l'accent sur des produits qui fournissent les nutriments nécessaires à une bonne croissance. La mère est souvent mise de l'avant comme étant responsable de l'alimentation et de la santé de ses enfants, comme en témoigne une publicité de l'édition du 23 août (voir figure 3). « Aidez le Canada à être dispos », prescrit-on, tandis qu'une fillette radieuse se réjouit de manger des Shredded Wheats, présentés comme contenant les éléments essentiels à la santé. La femme est donc au cœur des efforts à fournir pour intégrer les nouvelles normes alimentaires.

2 LA PATRIE, SAMEDI 29 AOUT 1942

Votre Beauté, MADAME

Alimentation versus beauté

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai si tu seras belle...

Une bonne alimentation n'assure pas seulement la santé, elle contribue incontestablement à la beauté car il n'est pas de beauté parfaite sans la santé.

On ne cesse de répéter par exemple, que les légumes et les fruits sont merveilleux pour la santé, que tel ou tel autre aliment est recommandé mais il vous intéresserait sûrement de savoir leurs propriétés respectives.

NERFS ET CERVEAU

Les travailleurs intellectuels et les femmes, êtres exceptionnellement nerveux, se trouveront bien de réduire les aliments carnés et d'y substituer des éléments riches en phosphore et magnésie, réparateurs des nerfs et du cerveau.

Il y a tant de choses à dire sur les mille et une propriétés thérapeutiques et régénératrices des végétaux, fruits et aliments judicieusement choisis, que je suis désolée de disposer d'une place aussi réduite, aussi, je vais me contenter de vous faire un tableau.

LAIT, ALIMENT TYPE

Nous allons prendre le lait comme aliment type, donc comptant pour 1.

POUR LE SANG: fer (quantité pour 2 livres): épinard, 15; laitue, 13; orge, 13; avoine, 9; lentille, 7; oignon, 7½; poireau, 5; froment, 5; pain gris, 5; chou, 5; pois écossé, 5; haricot écossé, 5; pain blanc, 3; prune, 2; fraise, 2; framboise, 2; carotte, 2; tomate, 2; viande, 1; oeuf, 1; lait, 1.

POUR LES OS ET SANTE GENERALE: chaux (quantité pour 2 livres): épinard, 2¼; chou, 2; chou-fleur, 2; fraise, 2; pois nouveau, 1¼; haricot nouveau, 1¼; avoine, 1¼; lentille, 1; oeuf, 1; lait, 1; carotte, 0¾; orge, 0½; froment, 0½; pain gris, 0½; pain blanc, 0¼; pomme de terre, 0¼; viande, 0¼; oignon, 0¼; tomate, 0¼; prune, 0¼.

POUR LES NERFS: phosphore (quantité pour 2 livres): orge, 19; pois nouveau, 11; haricot écossé, 11; froment, 10; avoine, 9½; pain gris, 8; lentille, 7½; viande, 5; oeuf, 4½; chou, 2¼; pain blanc, 2; lait, 1; épinard, 1; oignon, 1; laitue, 1; carotte, 1; pomme, 1; prune, 1; fraise, 1; framboise, 1; tomate, 1.

L'AIL ET LE CHOU

Il est nécessaire aussi de varier les menus afin que l'organisme y trouve tout ce qui lui est utile. L'ail renferme du soufre, de l'iode et de la silice. Il est donc accélérateur de la circulation sanguine, et par suite, tonique du système nerveux et des vaisseaux lymphatiques; dépuratif et antiseptique des voies intestinales, par le soufre; antiscorbutique et décongestionnant, par l'iode, enfin par la silice, il solidifie les os et les artères, il est ainsi excellent contre l'artério-sclérose. (Pour atténuer l'odeur de l'ail, y ajouter du persil).

Chou-rave, poireau, renfermant de la Magnésie et du fer, etc., etc., il serait trop long de vous énumérer toutes les richesses thérapeutiques des légumes.



Votre cher ami se plaint que la tâche est fastidieuse d'entretenir de façon parfaite les boutons de son uniforme. Il doit les astiquer quotidiennement et vigoureusement pour ne pas perdre ses bons points. Rendez-lui le service de les couvrir de poli à ongles incolore. Ils ne s'exideront plus et resteront toujours brillants...

Des observations de plus en plus nombreuses prouvent que les surmenés du système nerveux devraient introduire quotidiennement un peu de magnésie dans le régime alimentaire pour éviter la plupart des maladies organiques et entre autres le cancer.

TROIS CLASSES IMPORTANTES

Les aliments nécessaires à l'alimentation se divisent en trois classes répondant à des buts différents, mais essentiels à sa nutrition.

1o Aliments azotés (albumine) digérés dans l'estomac par les sucs peptiques.

2o Aliments hydrocarbonés (amidon, sucres), digérés en partie dans la bouche, le pancréas, le foie.

3o Aliments oxydrocarbonés (graisse), digérés conjointement par le pancréas et le foie.

RETENEZ LEURS TITRES ET QUALITES

Les **Aliments Azotés** réparent l'usure du corps humain dans les muscles et la chair. Cet azote se trouve à l'état naturel dans les viandes, les poissons, les crustacés et mollusques et en mélange dans les autres aliments, y compris l'air que nous respirons.

Les **Aliments Hydrocarbonés** se trouvent dans les végétaux herbacés, racines culinaires, fruits culinaires, les fruits, les amidons, les féculents et sucre naturel, celui-ci est en quantité notable dans les betteraves, carottes, fruits d'été et d'automne.

Les **Aliments Oxyhydrocarbonés**, ou hydrate de carbone oxygéné, sont constitués par les aliments renfermant de la graisse ou de l'huile.

Beurre de lait, huile de pavot, de noix, d'amandes, d'arachides, d'olives, graisse des viandes, etc.

RECONSTITUTION NECESSAIRE

Un homme adulte, de taille moyenne, perd journellement, pendant la désassimilation ou usure permanente du corps: 20 grs d'azote: albumine; 300 grs de carbone: alcytrose, sucre et graisse; 40 grs d'hydrogène; 950 grs d'oxygène; 2.500 grs d'eau; 25 grs de sels minéraux.

Il est de toute nécessité de trouver chaque jour dans la composition des aliments les aliments divers, l'eau et les sels minéraux perdus par l'organisme, afin de les reconstituer intégralement.

ALIMENTATION BIEN ORDONNEE

500 grammes représentent environ 16 onces ou une livre.

Une alimentation bien étudiée sera comprise dans les proportions suivantes: 120 grs d'azote: albu**mine, gluten, caséine, légumine; 425 grs d'hydrate de carbone amidon: fécule, sucre naturel des plantes; 50 grs d'hydrate de carbone oxygéné: graisse, huile, beurre; 2.500 gr ou 2 pintes ½ d'eau: renfermée dans les aliments et boissons; 25 grs de sels minéraux: se trouvant dans les aliments, les boissons ou l'eau des végétaux.**

Faisons la transformation en aliments et nous aurons:

1 lv 4 onces de pain, farine ou pâtes alimentaires; 1 lv 4 onces de légumes et fruits; 6 onces de légumineuses (lentilles, pois, haricots); 6 onces de viande ou poisson ou 3 oeufs; 2 onces de graisse, d'huile ou de beurre.

Les sels minéraux se trouvent dans tous les aliments, sauf la graisse et l'huile; les légumes verts et les fruits en contiennent de 85 à 90%. On peut compléter par des boissons hygiéniques. Pour la viande, on compte autant de grammes qu'il y a de livres dans le poids du corps.

Exemple: une personne pesant 120 livres mangera 120 grs de viande, 4 onces environ, non compris les déchets, le reste est du superflu.

Et je tricote... et je tricote...

Et je tricote... et je tricote... et je tricote... avec mon petit crochet... dit la chanson. Et je fais des merveilles pour toute la maisonnée...

Toutes les fantaisies de détail sont permises cette année. Avec un crochet et de laine à tricoter, vous ferez ches charmantes garnitures. Des jours et des motifs en relief ton sur ton, des lignes de couleurs vives rappelant la dentelle d'Irlande de nos mères, orneront vos robes et vos tailleurs les plus sobres.

Tailleur en lainage kasha aux poches ornées de macarons en laine de couleur naturelle.

Tailleur de lainage marine dont les poches sont bordées d'incrustations de lainage rouge. Ces bandes sont soulignées par un galon de bouclettes en laine blanche et rouge.

Robe de flanelle grise ornée au col et aux poignets de lainage bleu et d'un galon de bouclettes blanche et rouge ornent la jupe.

Robe de fin lainage ou crêpe rosé, orné d'un empiècement bavette et des poches de lainage bordeaux, garnis de broderie d'Irlande.

Robe en lainage bleu pervenche ornée d'un empiècement et de poches en lainage fraise, garnis de broderie d'Irlande.



SAPINOL
SOULAGE RAPIDEMENT
TOUX
RHUMES
BRONCHITES
12 DOSES 25¢ · 24 DOSES 40¢ · 48 DOSES 75¢

MONTRES GRATIS
Mouvements Suisses Garantis, boîtiers chromés, aussi AUTRES PRIMES données absolument gratis pour la vente facile de seulement 24 bouteilles de PARFUM à PRIX REDUITS. Vous n'avez aucun déboursé à faire. ECRIVEZ pour nécessaires de vente en employant L'ESPACE CI-DESSOUS.
NEW ERA GIFT CO., 6421, Avenue Delorimier, Montréal.
Nom
Rue
Ville



PSORIASIS?

Si oui, essayez SIROIL immédiatement. N'attendez pas jusqu'à la semaine prochaine mais commencez le traitement sans retard — car le plus tôt vous emploierez SIROIL, le plus tôt pourra être résolu ce problème pour vous. SIROIL tend à dissiper les squames et les gales du psoriasis qui sont d'origine externe et situées sur l'épiderme. Si ou quand les lésions du psoriasis réapparaissent, de légères applications de SIROIL auront tôt fait d'en avoir raison. Appliqué extérieurement, SIROIL ne souille pas les vêtements ni la literie et n'entrave en rien l'accomplissement de votre tâche quotidienne. Il est vendu sur la base de satisfaction en deux semaines sinon on vous rembourse votre argent.

En vente dans toutes les pharmacies.

SIROIL LABORATORIES OF CANADA, LTD—Box 488, Dépt. D-8, Windsor, Ont.
Veuillez m'envoyer votre brochurette gratuite traitant du Psoriasis.
NOM ....
ADRESSE ....
VILLE .... PROV. ....

FIGURE 2

La Patrie, 29 août 1942, p. 2.



FIGURE 3
La Patrie, 23 août 1942, p. 63.

Comme l'explique Luce Giard, les choix alimentaires dépendent en grande partie d'un ensemble de représentations que les mangeurs – et celles qui cuisinent pour eux – se font d'un aliment « santé ». Ces perceptions sont bien entendu influencées par les discours ambiants, par un certain dispositif publicitaire qui cherche à orienter les choix opérés par la ménagère.

> Mais nous mangeons aussi nos représentations sociales de la santé, ce que nous supposons être « bon pour nous » […]. Encore faut-il préciser, en complément, que ces représentations dépendent du niveau social ou, comme le note Bourdieu, qu'il y a « les paradoxes du goût de nécessité » : les goûts populaires, par nécessité économique et par habitude, se portent vers « les nourritures à la fois les plus nourrissantes et les plus économiques » par « la nécessité de reproduire au moindre coût la force de travail ». Aussi existe-t-il souvent un rapport étroit entre ce qu'une famille peut acquérir comme nourriture ordinaire, ce qu'elle se prend à aimer et ce qu'elle suppose bénéfique pour sa santé (de Certeau, Giard et Mayol,1990b : 260).

En plus des publicités, le dispositif s'appuie aussi sur des discours normatifs, des prescriptions émises par des autorités supposées compétentes. Le 28 août, dans la section « Royaume des femmes », une lectrice demande quelles sont les principales sources de vitamine A. Soucieuse de sa responsabilité en tant que mère de famille, elle veut connaître les aliments qui doivent être privilégiés pour maintenir une bonne santé et s'adresse ainsi au journal, perçu ici comme une source de savoir. Le 29 août, un entrefilet mentionne un nouveau programme pour l'alimentation proposé par le ministère des Pensions et de la Santé nationale. Il s'agit fort probablement d'une référence à ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Guide alimentaire canadien ; en effet, le document, alors intitulé *Règles alimentaires officielles au Canada,* paraît pour la première fois en juillet 1942 (Santé Canada, [s. d.]). Il vise à orienter les choix de la ménagère afin de prévenir les carences. Car, dans le cas présent, c'est sans aucun doute à la ménagère que s'adresse l'information : le texte se trouve dans la section « Mondanités », entre un patron de couture et une annonce de tailleurs féminins. Le journal permet ainsi de croiser les discours plus « officiels » – du moins émanant d'une autorité présumée en ce qui concerne la santé – et les autres types de manifestations sociales et culturelles, tels que la publicité ou les bandes dessinées. J'ai évoqué plus haut une réclame pour des oranges Sunkist, mais on retrouve aussi nombre de publicités qui insistent à la fois sur les bénéfices pour la santé et sur l'absence de rationnement en ce qui concerne un produit. C'est le cas notamment du Postum, un substitut au café (voir figure 4), ou encore du sirop de maïs, qui peut remplacer le sucre. C'est donc une lecture croisée qui se met en place, un réseau sous-tendu par des allers-retours entre la norme prescrite par une certaine autorité et les manifestations culturelles (comme les bandes dessinées, les récits, les publicités, etc.) qui s'appuient sur le discours normatif.

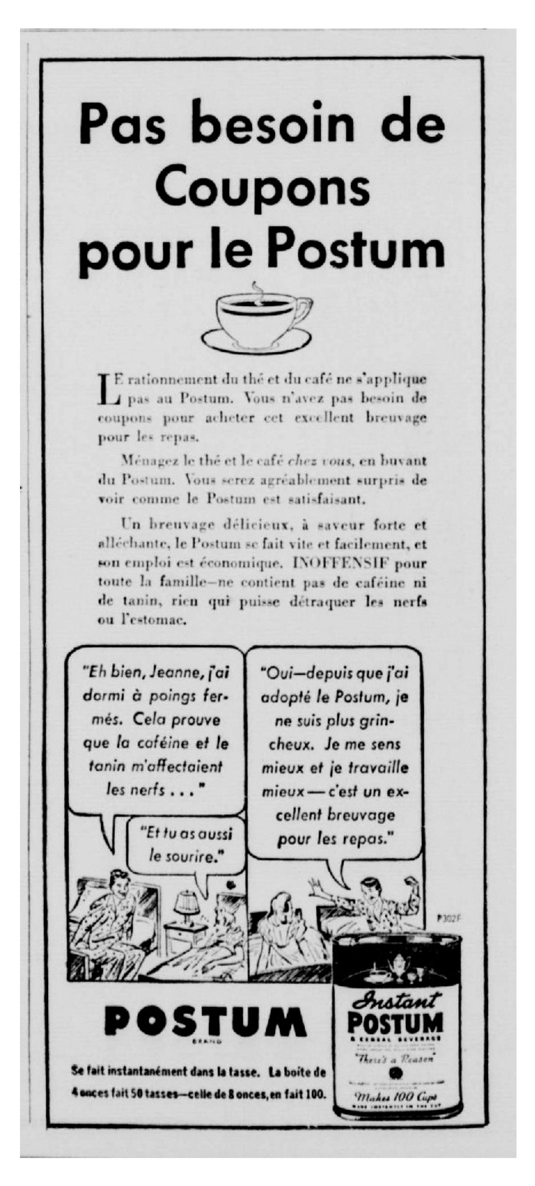


FIGURE 4

La Patrie, 23 août 1942 (édition finale), p. 58.

LE PATRIOTISME

Plusieurs publicités établissent des liens pour le moins surprenants entre les ingrédients qu'elles vantent et l'amour de la patrie. La fécule et le sirop de maïs, par exemple, sont des ingrédients élevés au rang de véritables produits patriotiques par deux compagnies différentes. Nourrir la famille à peu de frais, rapidement et avec des ingrédients nourrissants, voilà la véritable tâche de la ménagère, telle que celle-ci est représentée dans la première publicité, faisant le salut militaire, cuillère à la main, prête à servir la patrie (et le repas) (voir figure 5). Dans la seconde, la femme, qui joue le rôle d'une ouvrière dans une usine, peut désormais se consacrer à son emploi dans l'industrie de guerre en plus de garnir la table, puisque la fécule de maïs lui permet de confectionner plus rapidement les plats qui doivent d'habitude mijoter longuement (voir figure 6). En établissant un rapprochement entre son habileté, son discernement au travail et le jugement dont elle fait preuve en choisissant la fécule, la publicité fait d'elle une femme modèle.



FIGURE 5
La Patrie, 22 août 1942, p. 28.

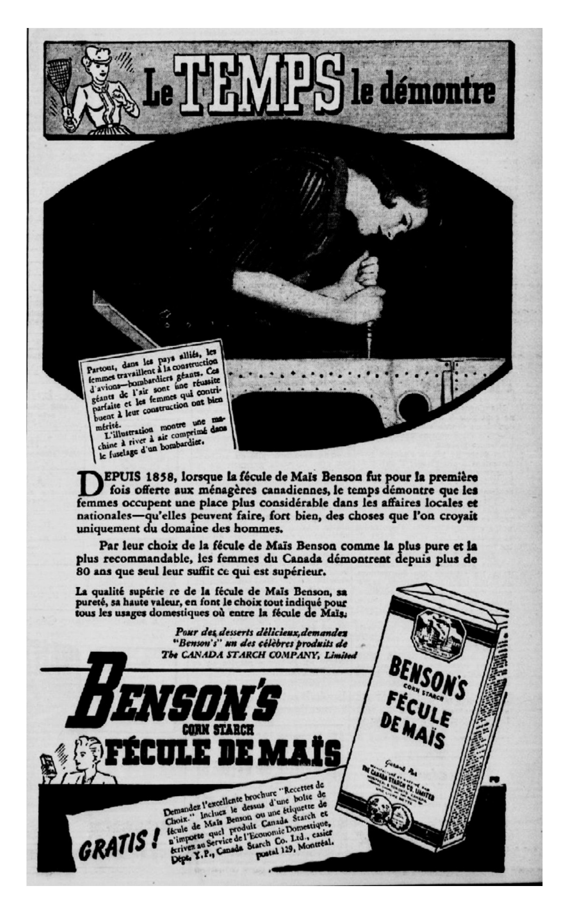


FIGURE 6

La Patrie, 5 septembre 1942, p. 29.

La femme est véritablement placée au cœur de l'effort de guerre, inscrite dans un dispositif qui insiste sur l'importance des choix alimentaires et domestiques pour le salut de la patrie. On multiplie les articles sur l'économie de matériaux et l'impératif de ne rien gaspiller, en plus de laisser entendre que la femme a un rôle déterminant à jouer dans la victoire – ou la défaite, le cas échéant. On lui demande à la fois de faire des choix responsables pour sa famille, mais aussi de se priver elle-même, en insistant souvent sur le caractère futile de ses dépenses. Il lui faut donc travailler, éviter le gaspillage et le luxe, retrouver l'esprit de solidarité de ses ancêtres. De surcroît, les articles sur le rationnement

contiennent fréquemment des détails très précis sur ce qui peut être confectionné avec les produits économisés, afin de faire comprendre à la ménagère les conséquences concrètes de ses choix. Le 1er septembre 1942 (p. 12), un article explique la disparition des diverses tailles de boîtes de conserve – les 115 formats sont passés à 22, à 11, et finalement à 7 afin d'économiser le métal. On y précise ensuite que 12 000 tonnes de métal épargné ou récupéré permettront de fabriquer 1,2 million de mitrailleuses ou 428 tanks. On inclut véritablement la femme dans l'effort de guerre en la responsabilisant, en lui expliquant à quoi serviront ses efforts. Car expliciter de manière aussi concrète les retombées du rationnement, c'est aussi laisser entendre qu'en l'absence de sacrifices, l'on produira 1,2 million de mitrailleuses en moins pour défendre la patrie.

La femme devient responsable, imputable presque, et le dispositif cherche à justifier les sacrifices qu'elle s'impose ou qui lui sont imposés, à la convaincre de leur bien-fondé. Car on mise également sur la femme pour faire accepter le rationnement à sa famille et à ses amies, pour les persuader de la nécessité de ces actes patriotiques. Le 3 septembre, un petit texte didactique situé dans la section « Royaume des femmes » insiste sur l'importance d'être solidaire, de ne pas écouter les ragots, de respecter les règles dictées par le gouvernement, etc. Afin de faire passer le message « en douce », le texte prend une forme ludique, celle d'un dialogue entre deux amies, dont l'une convainc l'autre. L'ensemble place la femme au cœur des efforts patriotiques et l'enjoint de considérer les privations éventuelles comme une participation à l'effort collectif, plutôt que comme un sacrifice individuel.

RELATIVISATION DE LA GRAVITÉ DES PRIVATIONS

La troisième catégorie peut être considérée comme fortement liée à la précédente. L'objectif, cette fois, est de resserrer les rangs, de relever le moral des troupes domestiques. En quelques mots, mieux vaut se considérer comme fortunés, puisque les restrictions auraient pu être bien plus sévères, comme c'est le cas dans d'autres contrées. Je n'ai relevé aucune occurrence dans la première partie de mon corpus, soit du 22 au 28 août 1942. Toutefois, à partir du 29 août, peu avant l'arrivée des carnets, débute le martèlement systématique de cette idée. Ce jour-là, le journal évoque le rationnement drastique qui mine la Grande-Bretagne : il touche ainsi là-bas les vêtements et les chaussures. Le 1er septembre, on apprend que le rationnement américain de la viande viendra d'ici quatre mois. On affirme qu'en Australie, on a déjà interdit cette denrée deux jours

par semaine et que les distilleries américaines, pour leur part, ne produiront plus à partir du 1er novembre, puisqu'elles seront affectées à la production militaire. Le lendemain, on assure les lecteurs que les récoltes de blé canadien sont excellentes, tout en rappelant l'interdiction éventuelle de vente de viande un jour par semaine aux États-Unis. Quant à la situation dans le reste du Canada, on nous informe qu'Halifax manque d'eau et de vivres et que les restaurants y ferment leurs portes ; le 5 septembre, c'est au tour de Toronto de manquer de bœuf. Cette énumération, qui ne relève que quelques exemples, reflète bien la prégnance de l'idée, qui s'installe par réitérations et rappels méthodiques, selon laquelle les privations auxquelles sont soumises les lectrices sont bien moins importantes que celles subies par les citoyens d'autres pays. On la retrouve même sous d'autres formes, cachée par exemple dans un petit récit du 2 septembre, qui évoque le séjour d'un soldat de Trinidad en congé au Canada. On ne manque pas de répéter qu'il envie fortement les Canadiens et leurs restrictions quasi inexistantes, et que les pénuries sont autrement plus criantes dans son île. Morale de l'histoire : mieux vaut ne pas se plaindre, la situation est pire ailleurs.

PRODUITS DE SUBSTITUTION

Enfin, la quatrième catégorie, celle des produits de substitution, relève tout particulièrement du domaine réservé aux femmes. Chargées de garnir la table, elles sont également responsables de trouver des ingrédients de substitution pour préparer les repas.

Le produit le plus touché par les substitutions est sans contredit le sucre. En plus de la campagne publicitaire évoquée précédemment, qui propose de le remplacer par le sirop de maïs, on trouve plusieurs entrefilets, dans plusieurs sections différentes du journal, qui présentent des solutions pour économiser ce produit rationné. Dans la section « Pour les gourmets », on retrouve désormais plus de recettes à base de sirop d'érable, de miel ou d'autres édulcorants que de recettes à base de sucre proprement dit. On propose également des salades de fruits ou des melons aux fruits confits servis en guise de dessert. Par ailleurs, on suggère de remplacer à l'occasion le dessert par un fromage. Le 26 août, la Commission des prix conseille à la ménagère de confectionner ses desserts sans sucre et d'y ajouter par la suite du sirop d'érable ou de maïs, entre autres. Elle offre aussi, sur demande, un livret de recettes et d'astuces pour économiser le précieux ingrédient. Le 29 août, dans la section « Votre bonheur, madame », un article fait valoir qu'il est possible de recevoir sans se ruiner pendant la période

de rationnement. La vie sociale et sa continuation reposent ici sur les épaules de la ménagère, qui doit savoir faire plus avec moins et organiser des réceptions, même en cas de pénurie. Dans le « Royaume des femmes » du 26 août (p. 12), on explique comment allonger le beurre en y ajoutant de la crème. Bien que le corps gras ne soit pas encore rationné, de tels conseils à la ménagère s'inscrivent dans une logique d'économie maximale en prévision de disettes futures.

Le recours à des produits de substitution implique aussi une transformation des mœurs alimentaires. Le 26 août, le 1er et le 3 septembre, des textes annoncent d'importants surplus de pommes, attribuables aux exportations réduites en temps de guerre. Afin d'inciter les ménagères à en acheter, on offre un bonus d'une livre de sucre à l'achat de huit livres de ces fruits. De manière semblable, le sucre destiné à la confection de marinades et de confitures n'est pas rationné ; on encourage les cuisinières à mettre les produits frais en conserve afin d'accroître la sécurité alimentaire. Le 3 septembre, un article évoque un surplus de dindes et exhorte les femmes à en mettre plus souvent au menu. Un autre article, qui occupe presque toute la section « Votre foyer, Madame » du 5 septembre, traite des différentes épices et de leurs usages. Comme dans le cas des dindes, on vise à varier les repas, à faire plus avec moins. On s'attarde aussi aux vertus médicinales de certains aromates, dans une optique de santé et de maximisation des ressources. Autant d'incitatifs proposés par le journal pour encourager les ménagères à modifier leurs habitudes et celles de leur famille.

UN DISPOSITIF MULTIFORME

Le dernier numéro de mon corpus s'ouvre sur un petit récit qui pourrait tenir lieu de conclusion. Tous les samedis, le supplément magazine débute par un texte de fiction, qui relate généralement une histoire d'amour à l'eau de rose, ciblant donc d'entrée de jeu un public majoritairement féminin. Le 5 septembre toutefois, soit le premier samedi qui suit l'émission des carnets, l'historiette est celle d'une femme amère et frustrée par le rationnement. Elle estime que son couple, sa vie et celle de ses enfants sont ruinés par les restrictions. Mais fils et fille se révèlent engagés dans l'effort collectif et font preuve de patriotisme et de résignation dans la bonne humeur. Ils démarrent un potager, s'attellent à des tâches collectives, sollicitent la coopération d'autres jeunes gens du village. Après quelques heures de corvée seulement, un prétendant inespéré s'intéresse à la jeune fille. La mère décide de changer d'attitude ; par le fait même, elle parvient à se réconcilier avec son mari malade, dont les symptômes s'amenuisent aussitôt.

Bref, depuis que la famille accueille le rationnement de manière positive, tout va pour le mieux. La nouvelle, un chef-d'œuvre de propagande, s'intitule « Adaptation aux circonstances ». Et c'est bien là une sorte de résumé de cette étude : la femme, confrontée au rationnement, doit s'adapter à ce nouveau mode de vie avec enthousiasme et patriotisme, si elle souhaite préserver la santé de sa famille et son propre bonheur.

Si ce discours se fait souvent sur un ton didactique ou programmatique, le message passe aussi par un ensemble varié d'éléments discursifs qu'accueille le journal : publicité, récits, nouvelles, bandes dessinées, images. Les éléments discursifs – textuels, iconographiques ou autres – que j'ai relevés et classés en catégories composent donc un dispositif, au sens où l'entend Agamben, qui vise à orienter les conduites des lecteurs et, surtout, des lectrices. En effet, celles-ci sont réellement au cœur du programme, et considérées comme directement responsables du bon fonctionnement du système de rationnement. Mais elles auront fort à faire, puisque le rationnement n'en est qu'à ses débuts. C'est ici qu'une analyse longitudinale plus étendue pourrait jeter un éclairage enrichissant sur l'évolution de la perception des femmes au fil des années, alors que les restrictions alimentaires se poursuivent et s'aggravent et qu'un nombre croissant de ménagères investissent le marché du travail.

BIBLIOGRAPHIE

Agamben, Giorgio (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif?,* traduction de Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages.

Anciens combattants Canada [s. d.], «Les femmes et la guerre», Ministère des Anciens combattants du Canada, Gouvernement du Canada, [En ligne], http://www.veterans.gc.ca/fra/remembrance/history/historical-sheets/women

Anonyme (1942), «Alimentation versus beauté», *La Patrie,* 29 août, p. 2.

Beaudoin, Lise (2011), «La parole dissidente de Françoise dans *Le Journal de Françoise* (1902-1909)», *Recherches féministes,* vol. 24, nº 1, p. 25-43.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1975), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. 2: *1860-1879,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Certeau, Michel de, Luce Giard et Pierre Mayol (1990a), *L'invention du quotidien,* t. 1 : *Arts de faire,* Paris, Gallimard.

Certeau, Michel de, Luce Giard et Pierre Mayol (1990b), *L'invention du quotidien,* t. 2 : *Habiter, cuisiner,* Paris, Gallimard.

Ciment, James, et Thaddeus Russel (2007), *The Homefront Encyclopedia. United States, Britain and Canada in World Wars I and II,* Santa Barbara, ABC-CLIO.

Durand, Caroline (2011), «L'alimentation moderne pour la famille traditionnelle : les discours sur l'alimentation au Québec (1914-1945)», *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec,* nº 3, p. 60-73.

Lacoursière, Jacques (1995), *Histoire populaire du Québec,* t. 4 : *1896 à 1960,* Québec, Septentrion.

Mosby, Ian [s. d.], «Food on the home front during the Second World War», *Wartime Canada,* [En ligne], http://wartimecanada.ca/essay/eating/food-home-front-during-second-world-war (24 avril 2017).

La Patrie (1942), numéros du 22 août au 5 septembre, édition numérisée.

Santé Canada [s. d.], «Historique du Guide alimentaire», Santé Canada, Gouvernement du Canada, [En ligne], http://www.hc-sc.gc.ca/fn-an/food-guide-aliment/context/hist-fra.php

Savoie, Chantal (2006), «La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XXe siècle», *Tangence,* nº 80 (hiver), p. 125-142.

Tremblay, Yves (2005), «La consommation bridée : contrôle des prix et rationnement durant la Deuxième Guerre mondiale», *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. 58, nº 4 (printemps), p. 569-607.

CULTURE ÉCRITE ET SURVIVANCE. LES REPRÉSENTATIONS DU LIVRE, DE LA LECTURE ET DE LA LITTÉRATURE DANS *LE DEVOIR*

Alex Gagnon
CRILCQ – Université de Montréal

Par sa durabilité et sa combativité, mais aussi en fonction de la relation privilégiée qu'il a toujours nouée, sur la base d'une certaine continuité idéologique, avec le public cultivé, *Le Devoir* est probablement, selon l'expression de Guy Rocher, «l'institution la plus étroitement associée à l'histoire et à l'évolution de la pensée au Québec tout au cours du vingtième siècle» (Rocher, 1994 : 470). C'est peut-être, d'ailleurs, ce qui explique que l'histoire matérielle et intellectuelle du journal ait suscité une quantité généreuse d'études et, en même temps, un nombre assez restreint de problématiques de recherche. En effet, la plupart de ces études procèdent essentiellement à une analyse des surfaces éditoriales qui ont ponctué et façonné la trajectoire idéologique du périodique fondé par Henri Bourassa en 1910. Le présent chapitre s'efforcera donc de combler un vide et de proposer une lecture complémentaire du *Devoir* en se penchant sur les modes de représentation des objets littéraires.

L'analyse qui suit sera à la fois soucieuse de s'inscrire dans le sillage d'études précédentes, en observant les modalités d'expression des aspects dominants de l'idéologie du *Devoir* dans la première moitié du XXe siècle, à savoir «la défense de valeurs nationales et religieuses» (Dandurand, 1978 : 45), et attentive à une série de questions encore peu explorées. Si l'on accepte avec Fernand Dumont d'envisager le journal, dans sa fonction et son travail de *médiatisation,* comme un objet «générateur d'un autre monde» ([1968] 2005 : 78), il faut reconnaître que les représentations du livre, de la littérature et de la lecture, bref de ce qui relève de l'*écrit* et des pratiques qui lui donnent une existence sociale, apparaissent comme des éléments particulièrement significatifs : en effet, à travers ces

représentations (qui sont en même temps des autoreprésentations), le journal thématise et réfléchit la fonction de médiation que joue, dans une culture écrite comme celle dont nous sommes issus, tout imprimé. Par conséquent, c'est à travers ces représentations qu'il se réfléchit et se « pense » lui-même en tant qu'imprimé jouant un rôle majeur dans l'espace public. Je m'intéresserai donc ici aux modes de présence de la culture écrite dans *Le Devoir,* c'est-à-dire aux objets et aux pratiques qui participent directement de cette culture, en mettant en lumière l'ensemble de principes qui président, dans le journal, au traitement du livre, de la lecture et de la littérature.

Le corpus retenu s'étire en amont et en aval de la déclaration de guerre, du lundi 3 juillet 1939 à la fin du mois de décembre de la même année. Ce découpage permet de saisir de manière globale et synthétique la façon dont l'entrée en guerre a pesé sur les représentations de la culture écrite telles que *Le Devoir* les fait circuler dans l'espace public. Qu'est-ce qui modèle ces représentations ? Quels sont les intermédiaires (codes graphiques, programme idéologique ou politique éditoriale, « charmes[1] » discursifs particuliers, tel ou tel état fluctuant de l'actualité, compartimentation du lectorat, personnalité des rédacteurs[2], etc.) par l'entremise desquels les objets littéraires sont (re)présentés, discutés et livrés au public ? Et quel rapport au monde social et à l'histoire cette représentation de la culture écrite traduit-elle ? Comment canalise-t-elle cette volonté manifeste, constitutive du *Devoir,* de défendre l'héritage des traditions et des valeurs perçues comme constitutives de la société canadienne-française ? Telles sont ici les questions qui méritent d'être posées, et auxquelles je tenterai de fournir une réponse.

Pour mettre en lumière la façon dont le traitement de la culture écrite se place au service d'une telle défense des héritages, je procéderai en plusieurs temps. Je livrerai d'abord, en guise de préambule, un portrait général du discours sur le livre, la lecture et la littérature dans *Le Devoir* en donnant un aperçu des paramètres qui en conditionnent l'apparition et la distribution dans les pages du journal. Je m'intéresserai ensuite à la fonction de socialisation reconnue au livre

---

1. Le « charme » d'un discours, dans l'analyse proposée par Marc Angenot, « ce peut être le "retentissement", le "prestige" comme l'émotion ; le charme des discours est inséparable de leur valeur, éthique, informative, esthétique, fixée en un moment donné sur le marché sociodiscursif » (2006 : 20).

2. Micheline Cambron a montré, par exemple, comment l'arrivée de Gilles Marcotte à la direction de la page littéraire du *Devoir,* au début des années 1950, a induit certaines transformations importantes : elle a modifié considérablement le statut de la poésie et, notamment, la façon dont la profération poétique a pu être portée au rang d'élément constitutif et significatif de l'espace public. Voir Cambron (2000).

et à la lecture en me penchant, d'une part, sur le rôle politique et en quelque sorte civilisateur que le journal leur attribue lorsqu'il s'adresse au lectorat masculin et, d'autre part, sur la manière dont le périodique construit, à travers les objets et les pratiques qu'il lui suggère, le lectorat féminin comme catégorie différenciée. J'examinerai enfin, en analysant le traitement réservé à quelques événements culturels et littéraires, les traits saillants de la conception de la littérature (canadienne et française) que *Le Devoir* a véhiculée.

PORTRAIT GÉNÉRAL DES REPRÉSENTATIONS DE LA CULTURE ÉCRITE

À l'instar de tout périodique, *Le Devoir* est caractérisé par une physionomie particulière, par une facture visuelle codifiée et un certain type d'organisation des surfaces. L'émergence des énoncés journalistiques, tant du point de vue de la composition graphique que de celui des contenus abordés, n'est donc jamais aléatoire. En ce sens, les discours sur le livre, la lecture et la littérature sont soumis comme tous les autres, dans les pages du journal, à un nombre relativement restreint de lieux ou modes d'apparition : certaines pages (comme la page littéraire et la page féminine) sont ainsi particulièrement susceptibles d'accueillir les informations de nature littéraire, lesquelles empruntent souvent des formes codifiées et récurrentes (encadrés ou rubriques spéciales).

Parmi ces formes de discours, la plus courante est l'*encadré.* Celui-ci est en effet régulièrement mobilisé pour annoncer ou faire connaître un certain nombre de livres. Ses dimensions variant en fonction des contenus qu'il héberge, l'encadré répond à une logique essentiellement publicitaire. En insérant le livre dans le circuit de la vente et de la consommation, en offrant au lecteur une vitrine où il peut choisir et acheter certains produits culturels[3], le journal assure le rôle d'intermédiaire entre éditeur et lecteur et procède à une valorisation de la lecture. Mais s'il a une fonction relativement fixe, l'encadré est, en lui-même, une forme sans contenu : il peut, variablement, servir à annoncer un ouvrage précis ou encore être convoqué pour présenter un ensemble de titres regroupés sous une même bannière, c'est-à-dire reliés par un élément commun (public visé, collection particulière, thématique englobante, etc.). Le discours porté par l'encadré permet généralement de cibler et de circonscrire des lectorats. Ainsi, l'encadré

3. *Le Devoir* a effectivement, à l'époque, son propre service de librairie. Celui-ci rendait disponibles, notamment, des ouvrages religieux et des romans moralement irrépréhensibles. Voir à ce sujet l'article de Bennett (2010).

de la « collection pour tous » énumère longuement une série de titres « pouvant être mis entre toutes les mains » et susceptibles d'être vendus à la douzaine sous forme de volumes « élégamment reliés » avec « couverture illustrée » (Anonyme, 1939k : 7).

Dans les textes de présentation qui accompagnent les listes d'ouvrages contenues dans les encadrés, l'accent est souvent mis sur l'aspect matériel du livre, qui semble à l'époque conserver l'aura d'un objet précieux, rare, luxueux. C'est dans sa « double nature » (Chartier, 2008 : 35), pour parler comme Roger Chartier, à la fois matérielle et discursive, que le livre se trouve publicisé. L'encadré des « éditions du Zodiaque », par exemple, qui aligne des noms d'auteurs hautement valorisés comme Aegidius Fauteux, Lionel Groulx et Robert Choquette, suggère des livres coûteux à la « haute tenue littéraire » et à « la belle présentation matérielle » (Anonyme, 1939a : 10). Les « éditions des loisirs », quant à elles, proposent des « romans bon marché » adressés à « chacun de vous, hommes faits, jeunes gens, mères de famille, jeunes filles » (Anonyme, 1939e : 6 ; voir figure 1). Reposant sur une volonté explicite d'abolir les frontières entre les catégories de lectorat, l'idée de « loisir » correspond ici à la fonction la plus générale attribuée à la lecture littéraire : le divertissement, « la distraction, la détente, l'oubli dans l'existence si difficile d'aujourd'hui » (Anonyme, 1939e : 6).

En vertu de leur fonction publicitaire, les encadrés sont récurrents. L'apparition périodique des mêmes encadrés engendre une redondance du message. En effet, certains d'entre eux réapparaissent continuellement et ponctuent les pages pendant plusieurs semaines consécutives. Sur le plan du contenu, contrastant avec le caractère éphémère de la nouvelle[4], l'encadré se définit donc par sa durabilité impressionnante. Ce qui a pour corollaire un certain mode de distribution graphique : isolé et récurrent, l'encadré se présente comme un îlot détaché du reste du discours journalistique. Son autonomie d'expression fait de lui une sorte de territoire flottant, une surface migrante qui apparaît le plus souvent aux abords de la page, dans les coins ou sur les côtés. L'encadré est, par définition, une information « latérale », excentrée.

4. Voir Luhmann ([2004] 2012 : 45 *sqq.*).

Nouveautés

Les éditions des loisirs

VOICI DES ROMANS BON MARCHE

qui seront pour chacun de vous, hommes faits, jeunes gens, mères de familles, jeunes filles, la distraction, la détente, l'oubli dans l'existence si difficile d'aujourd'hui.
...et que vous ne pourrez abandonner quand vous les aurez commencés, sans aller d'une traite jusqu'au bout.

Lisez-les, vous en serez enchantés,
faites-les lire, on vous remerciera.

Ces deux collections peuvent être lues par tous et par toutes.

LOISIRS ROMANS

COUREUR DE DOT	H. J. Magog.
MILETTE DOLLAR	Jean Joseph-Renaud.
LE PARATONNERRE	Hervé de Peslouan.
LES FIANÇAILLES D'AGNES	V. Goedorp et S. Giraud.
A LA CONQUETE DU BONHEUR	Ian Hay.
SUZANNE INSTITUTRICE	Marguerite Comert.
DEUX COEURS A L'AVENTURE	H. J. Magog.
PAS A PAS DANS LA NUIT	Christiane Aimery.
POUR L'AMOUR DE GUILLEMETTE	Pierre Gourdon.
LA MAISON SOUS LES EAUX	Henri Suquet.
LE MAITRE DU BONHEUR	J. Jacquin et H. de Peslouan.
CHANSON CANADIENNE	S. St-Clair et J. Lermina-Flandre.
LE SOULIER D'ARGENT	Robin Mac-Laury.
QUAND ON AIME	V. Goedorp et S. Giraud.
CETTE NUIT OU IL NEIGEAIT	Christiane Aimery.
L'HEUREUX VOYAGE	Eve Paul-Margueritte.

Volumes d'environ 250 pages.

Au comptoir ou par la poste	**.25¢ l'unité**
Au comptoir les seize volumes pour	**$3.00**
Par la poste	**$3.50**

LOISIRS AVENTURES

Les amateurs d'aventures et de récits policiers y trouveront leur compte à bons prix.

ARCANA	Léon Groc.
LES PRISONNIERS DE "LA LIBERTE"	Roger-Francis Didelot.
LE QUARTIER DES ANDALOUS	Albert-Jean.
LA LOUBIANSKAIA	Jean de la Hire.
LA DAME DE SHANGHAI	Valentin Mandelstamm.
INES ET ISABELLE	Albert-Jean.
LA MAISON CERNEE	Georges Vidal.
PETITE SOURCE SOUS LES PALMES	Jean d'Agraives.
JUSQU'A L'HONNEUR	Marcel Allain.
MAGUELONNE DU MAS DES BOEUFS	Jean-Toussaint Samat.
LA GARDE DU RHIN	Jean de la Hire.
CAPTIVE AU MANDCHOUKOUO	Val Gielgud.
LE DOCUMENT 127	Jean Joseph-Renaud.
LE MYSTERE DU TRAIN CHINOIS	Charman Edwards.
SUR LA PISTE	Marcel Allain.
LE CAPITAN ALVEZ	J.-L.-Gaston Pastre.
L'ELEPHANT DE POCHE	Jean-Toussaint Samat.

Même description et mêmes prix que pour la collection précédente.

SERVICE DE LIBRAIRIE DU "DEVOIR"

430, Notre-Dame est — Montréal

FIGURE 1
Le Devoir, 17 juillet 1939, p. 6.

Parmi les formes discursives courantes empruntées par le discours sur le livre, il faut également mentionner la rubrique spéciale intitulée « Vient de paraître ». À l'instar de l'encadré, celle-ci peut réapparaître pendant plusieurs jours, semaines consécutives. Et comme lui, cette rubrique est mobile : elle n'a pas de page réservée ou de lieu d'apparition préassigné. De toute évidence, sa fonction est de signaler les nouvelles parutions en proposant, pour chaque titre annoncé, un court texte d'accompagnement résumant l'ouvrage au moyen de quelques lignes descriptives. La récurrence de ces rubriques a pour effet d'établir,

au fil des semaines, une sorte de répertoire de titres, d'œuvres et d'écrits, un ensemble de références et de coordonnées qui balisent le parcours du lecteur et, par conséquent, la perception qu'il peut avoir de la vie culturelle et sociale de son temps.

Mais si l'encadré et les rubriques spéciales, essentiellement publicitaires, n'ont pas de lieu d'apparition privilégié dans le journal, les articles détaillés qui portent sur les livres et la littérature, et qui occupent dans l'économie interne du *Devoir* une place importante, apparaissent plus spécifiquement, quant à eux, sur les pages littéraires et féminines : alors que la page littéraire paraît une fois par semaine, dans l'édition du samedi, la page féminine se renouvelle, comme le journal dans son entier, sur une base quotidienne – elle occupe toujours la cinquième page sur les 10 ou 12 que compte chaque livraison. Bien sûr, plusieurs articles littéraires peuvent aussi apparaître sur les autres pages, qui en tant que pages non marquées (elles ne sont ni « littéraires » ni « féminines ») sont implicitement consacrées à la couverture de l'actualité, aux nouvelles d'ordre social ou politique et aux éditoriaux. Il arrive ainsi que des brèves, des colonnes ou des sections de colonnes dépourvues d'étiquettes distinctives ou génériques soient mises à profit pour véhiculer un discours sur le livre ou la littérature : dans ce cas, dans la mesure où elle ne fait pas l'objet d'une délimitation typographique ou thématique, l'information littéraire, placée sur une page sans nom, se fond dans l'ensemble du discours journalistique. C'est pourquoi le discours sur les livres n'est susceptible d'occuper une surface non étiquetée que s'il fait écho ou bien à l'actualité politique qui, à tel ou tel moment, imprègne le discours et tapisse les pages adjacentes, ou bien à la ligne éditoriale et aux thèmes de prédilection du *Devoir* – le déclenchement de la guerre, la conscription, la question de l'unité nationale, les spécificités de la société canadienne-française, sa langue, sa foi et ses traditions, etc.

En somme, tant par leur omniprésence que par les modalités diversifiées du traitement qui leur est réservé, les objets et les pratiques liés à la culture écrite jouent, dans le discours du *Devoir,* un rôle significatif. En faisant la promotion du livre sous toutes ses formes, par l'entremise de la publicité ou en développant un discours critique aussi bien sur les œuvres littéraires que sur les ouvrages historiques, politiques ou religieux, le journal cherche à guider son public vers la pratique de la lecture. Je montrerai maintenant, dans les sections qui suivent, de quelle manière il entend exercer ce rôle de médiateur.

LA LECTURE (AU MASCULIN) COMME FORMATION DU SUJET POLITIQUE

Chaque samedi, en 1939, la page littéraire du *Devoir* aménage une section nommément réservée, comme l'indique son bandeau, au discours critique sur « Les livres et leurs auteurs ». Cette manière d'intituler l'espace destiné à la critique de livres indique deux choses : d'une part, que la page littéraire n'est nullement réservée à cette catégorie du discours que l'on nomme généralement « littérature » et, d'autre part, que l'objet-livre, comme classe particulière de l'imprimé en général, n'a d'existence qu'à travers l'auteur à qui il réfère et qui permet de lui donner, comme l'écrit Michel Foucault, son « mode d'être singulier[5] ». La fonction-auteur, qui caractérise la réception, la circulation et le fonctionnement de certains discours au sein de nos sociétés, joue en effet dans *Le Devoir* un rôle fondamental. C'est que le nom de l'auteur (doté d'un capital symbolique plus ou moins important selon les cas) contribue à donner au livre sa valeur ou, plus précisément, sa capacité à être assimilé par le journal et à faire l'objet d'un commentaire. Les références récurrentes, dans les pages du *Devoir,* à des auteurs prestigieux et valorisés concourent d'ailleurs à constituer un répertoire de noms et de titres qui tendent (pendant toute la période étudiée) à former le filet intertextuel à travers lequel le journal cherche à situer et à saisir l'actualité politique internationale.

À cet égard, l'exemple de Jacques Benoist-Méchin paraît révélateur. Homme politique, historien et auteur d'une *Histoire de l'armée allemande* qu'il fait paraître en 1936 et qui connaît à l'époque un certain succès, il signe en 1939 les *Éclaircissements sur* Mein Kampf *d'Adolf Hitler.* Dans *Le Devoir,* cet ouvrage est régulièrement et diversement publicisé. Maurice d'Auteuil y consacre d'abord une portion significative de la page littéraire du 8 juillet, où il fait l'éloge de l'auteur et présente l'ouvrage comme faisant la démonstration qu'une guerre est non seulement inévitable mais désormais imminente. « Le livre précédent de Benoist-Méchin préparait à un travail de cette qualité. Une information prodigieuse y servait une objectivité, un réalisme, un sens de la perspective qui mettent Benoist-Méchin au rang des grands historiens » (d'Auteuil, 1939 : 8). Le même ouvrage est ensuite, dans les semaines qui suivent la déclaration de guerre, périodiquement annoncé dans un encadré énumérant des « livres de grande actualité ».

5. « Le nom d'auteur n'est pas situé dans l'état civil des hommes, il n'est pas non plus situé dans la fiction de l'œuvre, il est situé dans la rupture qui instaure un certain groupe de discours et son mode d'être singulier » (Foucault, [1969] 2001 : 826).

Si la qualité reconnue au livre fait ici la réputation de l'auteur, c'est l'importance attribuée à l'auteur qui, simultanément, fait la valeur du livre. Et si l'actualité internationale fournit au livre sa pertinence, le discours sur le livre permet quant à lui, au même titre que l'éditorial et la nouvelle, de construire l'actualité – l'ouvrage de Benoist-Méchin, qui montre l'imminence de la guerre dès l'été 1939, livre des extraits commentés de *Mein Kampf,* et donc des informations à la fois sur le Führer, l'idéologie nazie et la situation européenne.

Ce jeu d'échos entre le traitement de l'actualité et le discours sur le livre est récurrent. C'est ce que révèle également le mode de diffusion et de présentation de l'ouvrage de Frank Scott sur le *Canada d'aujourd'hui,* mis en valeur par *Le Devoir* pour avoir, notamment, illustré une thèse susceptible de justifier la campagne anticonscriptionniste que mènent farouchement ses rédacteurs – thèse selon laquelle les politiques de participation canadienne à la guerre européenne risquent d'entraîner, en cristallisant une divergence identitaire entre Canadiens français et Canadien anglais, une désunion nationale. Annoncé, en juillet et en août 1939, dans un encadré dont la présence se multiplie de manière épidémique, le livre de Scott monopolise ensuite presque entièrement la page littéraire du 12 août, où se trouve reproduit un long article de Lionel Groulx (paru d'abord dans *L'Action nationale*) qui en fait l'apologie. La couverture médiatique du livre se poursuit au cours de l'automne : le *Canada d'aujourd'hui* réapparaît dans les encadrés sur les « Livres de grande actualité » et, qui plus est, fait l'objet, dans la page littéraire du 9 décembre, d'un commentaire tiré cette fois de la *Revue dominicaine,* qui en exalte le contenu en alléguant que le Canada ne pourra apporter son secours sur la scène internationale que lorsqu'il « aura déterminé lui-même ses objectifs d'ordre national et aura trouvé sur quelles bases nouvelles établir son unité nationale » (Anonyme, 1939r : 7). Cet exemple, emblématique d'un procédé qui consiste à éclairer l'actualité par l'entremise de comptes rendus d'ouvrages, n'est pas exceptionnel. En fait, pendant l'été et l'automne 1939, de nombreux livres sur la question allemande ou sur les enjeux politiques et historiques de la guerre occupent une portion relativement vaste des pages littéraires. On constate donc, avec l'entrée en guerre, que l'actualité politique internationale tend à se répercuter dans toutes les catégories du discours journalistique. Ainsi, lorsqu'il expose les grandes lignes d'un ouvrage de géopolitique sur l'« offensive allemande en Europe » (Anonyme, 1939d : 8) et l'expansionnisme hitlérien, ou encore lorsqu'il commente un volume sur l'« unité allemande », qui offre une « synthèse commode » sur les origines et la « lente évolution » (Anonyme, 1939j :

12) de l'Empire allemand, le discours sur le livre cherche à éclairer ou élucider, à l'adresse de son lectorat, les grands problèmes politiques de l'heure.

On le voit : entre le traitement de l'actualité nationale et internationale, qui accapare l'essentiel de la surface du *Devoir,* et le discours sur le livre s'organise une contamination thématique réciproque. La résonance qui court de l'un à l'autre crée une sorte de symphonie, suivant laquelle l'actualité permet à certains livres d'« irradier » dans la mesure où ils contribuent à jeter un éclairage inédit et complémentaire sur des événements rapportés par les nouvelles ou sur des prises de position exprimées dans les éditoriaux. Les livres permettent de « lire » l'actualité et d'étayer la vision du monde véhiculée par *Le Devoir.* En ce sens, on voit s'instaurer une *interlisibilité,* le lecteur ayant la possibilité de lire ensemble plusieurs messages, de grouper certaines informations pour « les inscrire dans des réseaux où ils deviennent interdépendants et inter-signifiants[6] ».

Le journal ne se contente donc pas de renseigner ; il fait un appel à la lecture. Il bâtit un système de références (ouvrages et noms d'auteurs) à travers lequel le lecteur de l'époque est invité à former son jugement sur les principales questions de l'heure de manière à se constituer comme sujet politique informé, critique et responsable. Ce sujet politique, visé et dessiné en creux par le discours du *Devoir,* est bien sûr implicitement masculin, comme l'indiquent clairement, d'un côté, le fait que le discours des femmes et *pour* les femmes soit mis en quarantaine dans l'espace distinctif de la « page féminine » et, d'un autre côté, la campagne contre les suffragettes (Lamoureux, 1994) menée vigoureusement, en 1939 et 1940, par les rédacteurs du journal. En fait, dans *Le Devoir,* le partage entre espace domestique et espace politique se superpose à celui entre rôle féminin et rôle masculin. Dans les pages du journal, le lecteur retrouve, en filigrane, une image de lui-même comme sujet actif, engagé dans la Cité, appelé à prendre position sur les enjeux qui circulent dans l'espace public ; l'image d'elle-même que retrouve la lectrice est, pour sa part, radicalement différente.

LA LECTURE (AU FÉMININ) COMME FORMATION DU SUJET DOMESTIQUE

Comme toute pratique culturelle, la lecture est, dans la mesure où il existe une hiérarchisation des manières de lire (lectures de divertissement, lectures destinées à enrichir sa culture ou son jugement, etc.) et des objets à lire (différents

6. Sur l'interlisibilité, voir Fortin (1994 : 101).

genres ou catégories littéraires plus ou moins valorisés, des auteurs consacrés ou non, etc.), un vecteur de distinction et de différenciation sociales. Derrière l'idée abstraite et désincarnée de « la » lecture, il y a toujours une stratification du public lisant en lectorats socialement différenciés, délimités, caractérisés. Dans *Le Devoir,* qui s'adresse à une couche sociale formée par des gens cultivés, les deux principaux critères de différenciation des lectorats visés sont l'âge (adultes/enfants) et le sexe/genre (hommes/femmes) : d'un côté, il y a le lectorat masculin et, de l'autre, le lectorat féminin, à qui revient notamment le rôle de prendre en charge l'initiation des enfants à la lecture.

La teneur de ce qu'on peut retrouver, en 1939, sur la page féminine s'explique par des raisons qui sont liées, de toute évidence, à une certaine conception (essentialiste et chrétienne) de l'identité de genre, selon laquelle la femme serait vouée, comme par prédestination, à garder le foyer. Si cette page ouvre un espace favorable à l'hébergement d'un discours sur la lecture et la littérature, c'est parce que le journal prête typiquement aux femmes un insatiable goût pour l'anecdote, les menus faits, les usages domestiques, ludiques ou pratiques du livre. Dans *Le Devoir,* les femmes sont ces êtres à qui l'on réserve un certain type de savoir, présenté comme une distraction destinée à combler les moments vides du quotidien à l'intérieur du foyer familial. Si elle est ici aussi valorisée, la connaissance a, lorsqu'elle se décline au féminin, une valeur fondamentalement récréative et domestique. Conseils pratiques, foisonnement de capsules informatives variées sur la santé et la guérison, sur l'hygiène, l'alimentation, la beauté, la mode et les coutumes, bons mots et tranches de vie historiques, fragments de culture générale (Anonyme, 1939q), informations diverses sur les effets néfastes du tabac (Anonyme, 1939o), sur les « insectes venimeux » (Anonyme, 1939f), les « pierres précieuses » (Anonyme, 1939c) ou encore sur les origines du miel (Anonyme, 1939i) : la page féminine est un lieu, homogène dans son hybridité même, où s'effectue sans cesse une plongée dans l'infiniment petit de la connaissance, où sont recensées les sagesses pratiques et où l'on cumule une sorte d'érudition encyclopédique, dépourvue de pertinence dans la sphère de la vie publique et politique.

Il n'est pas étonnant, dès lors, de constater que le traitement de la littérature auquel donne lieu la page féminine prend la forme, ou bien d'articles portant sur des grands auteurs présentés sous l'angle de leur parcours biographique ou de leur vie affective (Anonyme, 1939g ; Anonyme, 1939n), ou bien de textes (para)littéraires directement insérés dans le journal. Les femmes étant, d'un point de vue symbolique, généralement associées aux transports émotifs et aux

envolées fictionnelles, on observe, sur la page qui leur est réservée, aussi bien l'insertion de poèmes, de petits récits et de romans-feuilletons que la présence de faits divers sur la vie littéraire et de textes d'idées sur certains livres et sur la lecture en général, ses bienfaits et ses dangers. En ce sens, malgré la grande diversité des éléments qui se retrouvent sur la page féminine, ceux-ci sont en fait soumis à une restriction subtile, d'ordre topique : ils s'appuient, invariablement, sur une conception stéréotypée du lectorat féminin, inséparable, dans *Le Devoir,* de la figure *maternelle* et *conjugale* de la femme au foyer.

Une figure maternelle d'abord : lorsque les collaboratrices du *Devoir* s'adressent aux femmes, elles s'adressent en même temps, à travers elles, au lectorat virtuel que forment les enfants. Le livre destiné à l'enfance est généralement représenté, pour reprendre une expression souvent employée par le journal, comme l'« étrenne » idéale, cadeau à la fois responsable et agréable, enchanteur et formateur. Albums illustrés, récits évangéliques, livres pieux, fables et contes, « histoires qui font rêver les petits enfants » (Anonyme, 1939t : 6) : les nombreux encadrés publicitaires qui jonchent les pages de la fin décembre se présentent à la fois comme des vitrines de papier, à travers lesquelles le journal lui-même devient centre d'achats, et comme des prescriptions morales qui font du livre, comme l'écrit Henriette Dessaules sous le pseudonyme de Fadette, un objet propre à inculquer la « religion du dévouement » (Fadette, 1939b : 5). Il importe donc pour la mère dévouée, à qui incombent les tâches d'encadrement et le rôle d'éducatrice, d'exercer un contrôle sur les lectures en choisissant soigneusement, et de façon éclairée, les livres pour ses enfants (Anonyme, 1939b). Au livre, le discours du journal accorde une sorte de pouvoir moteur. Il lui confère d'importantes propriétés éducatives et, par conséquent, lui donne un mandat d'éveilleur de conscience. À l'enfant, il faut éviter de fournir « des histoires terrifiantes, des récits de tristesse et de crime » : son esprit demande plutôt à s'imprégner de l'« envie et [de] la capacité de s'instruire par lui-même », car sa « petite tête travaille à sa manière et ce travail est utile et puissamment aidé par ce qui plaît à son imagination et l'amuse » (Fadette, 1939b : 5).

En même temps, la femme lectrice est une figure conjugale. Le livre n'est pas uniquement formateur pour les enfants ; il l'est tout autant pour les adultes. Lorsqu'elle s'adresse directement au lectorat féminin, Fadette (1939a) déplore le manque de bibliothèques dans la ville de Montréal, une carence d'autant plus regrettable que le livre est cet irremplaçable « ami » capable d'arracher la lectrice au cycle monotone des actions et pensées quotidiennes. Le livre appelle une pratique solitaire de la lecture et, de cette façon, offre à la lectrice l'occasion d'aller à

la rencontre d'elle-même, lui ouvre de nouveaux horizons sur soi. En effet, dans la page féminine du *Devoir,* les livres destinés aux femmes sont décrits comme ayant une mission de formation intime et personnelle. Ils doivent permettre à la lectrice d'acquérir un jugement indépendant des rumeurs ambiantes et des voix environnantes, d'atteindre une « profondeur et une étendue de connaissances » (Fadette, 1939a : 5).

Mais entre ce discours sur le rôle presque salvateur de la lecture et la nature des livres qui sont explicitement prescrits au lectorat féminin, il y a un décalage. En un certain sens, la valeur émancipatrice assignée ici à ces livres masque le fait qu'ils travaillent fondamentalement dans le sens d'une reproduction de la structure des rapports sociaux. Aux femmes, dont l'identité est donnée comme apparaissant au croisement de deux rôles, ceux de la mère et de l'épouse, *Le Devoir* propose couramment des ouvrages d'éducation familiale visant à préparer les jeunes adultes à inscrire convenablement leur vie, sur la base de principes destinés à les orienter « vers le bonheur conjugal » (Anonyme, 1939m : 5), dans le système social de l'alliance[7] et de la parenté. Le 14 octobre, la page féminine recommande par exemple *L'art d'être femme, L'art d'être heureuse* et *L'art d'être éducatrice,* trois ouvrages de Cécile Jéglot « susceptibles de faire du bien à la cause de l'éducation familiale, de la culture personnelle, de la direction de soi-même ou des autres[8] » (Anonyme, 1939l : 5 ; voir figure 2). À travers les lectures qu'on leur propose, les femmes sont soumises à l'injonction morale d'être heureuses et responsables. Par l'entremise des lectures qui leur sont suggérées, le journal vise à les convaincre que l'accomplissement de soi se réalise loin des tourmentes de la sphère politique. Les guides pratiques, destinés à accompagner les femmes dans l'accomplissement de leur devoir maternel et conjugal, présentent aussi l'avantage d'éloigner les lectrices des affres de la fiction romanesque, d'empêcher l'errance de l'interprétation en tissant une toile de conseils normatifs. Au sujet du péril des mauvaises lectures, *Le Devoir* mobilise en fait une vieille rhétorique cléricale[9], qui vient étayer, dans les pages du quotidien au cours des années 1930 et 1940, tout un discours prescriptif sur la « littérature honnête » et la « lecture

7. Le « dispositif d'alliance », dans l'analyse foucaldienne, correspond au « système de mariage, de fixation et de développement des parentés, de transmission des biens et des noms ». L'un des objectifs de ce dispositif est « de reproduire le jeu des relations et de maintenir la loi qui les régit » (Foucault, 1976 : 140).

8. Ces trois ouvrages vont réapparaître, dans le cadre de rubriques publicitaires intitulées « Des livres qui font penser », dans les pages féminines des 8, 9, 10, 13 et 15 novembre 1939.

9. Voir, à ce sujet, Hébert (1997).

saine[10] » : plusieurs textes de la page féminine représentent le roman comme ayant un étonnant pouvoir, celui de pourrir les jeunes filles par le mensonge, l'illusion et l'indécence du rêve. Diabolisé, le roman est d'autant plus dangereux que le péril qu'il fait courir est non identifiable, rampant, insidieux. La grandeur du gouffre est proportionnelle à son caractère sournois : c'est qu'il y a « un danger dans l'abus de la lecture du roman », et ce, « indépendamment de son contenu » ; ces « envoûté[e]s de la lecture » ne s'appartiennent plus à eux-mêmes, les lectrices qui consomment du roman deviennent, pendant la lecture, « un autre moi ! » (Anonyme, 1939h : 5).

En somme, les deux grands dangers guettant les femmes sont une sortie hors d'elles-mêmes et une sortie hors du foyer domestique. À travers la lecture, les femmes auxquelles s'adresse *Le Devoir* doivent apprendre à mieux jouer le rôle social, tant maternel que conjugal, que leur lègue la tradition. S'agissant du lectorat féminin, le rôle de *formation* attribué au livre et à la lecture est plus à penser en termes de modelage qu'en termes d'émancipation. Ce constat invite à relativiser une dimension du modèle habermassien de l'espace public, qui paraît inapte à tenir compte des fondements historiques de la domination masculine. Le développement d'une culture littéraire et livresque, qui relève généralement pour Jürgen Habermas (1978) de la formation privée d'une faculté de juger convertible en capacité critique dans le domaine de la vie publique, n'a ici, en ce qui concerne le public féminin, de fonction politique que d'une manière proprement *négative*. Ce qui n'étonne pas si l'on rappelle à nouveau que, à l'époque de l'entrée en guerre, dans le débat litigieux sur le droit de vote des femmes, *Le Devoir* travaille obstinément, et sans nuances, à pourfendre et ridiculiser le mouvement des suffragettes.

10. *Le Devoir,* 4 juillet 1936, p. 4 et 19 septembre 1936, p. 5, cité dans Hébert (1998 : 233).

ME XXX — No 241 LE DEVOIR, MONTREAL, SAMEDI 14 OCTO



Directrice: Germaine BERNIER

es

rt d'être heureuse"
"L'art d'être femme"
"L'art d'être éducatrice"(1)

ie demande assez souvent des titres de livres pour les jeunes et
hèque familiale.
toujours un plaisir pour moi de donner des noms d'auteurs
nnais et que j'aime et que je crois susceptibles de faire du bien
e de l'éducation familiale, de la culture personnelle, de la di-
e soi-même ou des autres.
ause de l'éducation, qui est en somme l'un des principaux pro-
- sinon le premier — d'une société comme d'une famille, ne de-
ser personne dans l'indifférence, à commencer par les parents
es et tous ceux et celles qui pensent à fonder un foyer.
ourtant, combien de maisons possèdent une bibliothèque fami-
mbien de jeunes pensent à leur tâche d'éducateurs et se préoc-
e s'y préparer par tous les moyens possibles?
e que l'on ne s'improvise pas plus éducateurs que professeurs,
ou poètes. Il y faut un ensemble de qualités et de connaissan-
ies par la réflexion et l'effort intellectuel et moral. On ne peut
'es autres que si l'on est éclairé soi-même; on ne peut diriger au-
si l'on sait se diriger soi-même.
trois ouvrages que je veux vous recommander aujourd'hui sont
t de ces livres qui constituent un trésor pour toute bibliothè-
's spécialement pour les jeunes filles: "L'art d'être heureuse",
parents et pour les maîtres: "L'art d'être éducatrice" qui com-
ine partie réservée à l'art pédagogique, dont un cha-
la manière d'échafauder une composition, intitulé: "Com-
istruire" devrait être lu et mis en pratique par tous ceux et
i, par plaisir ou par nécessité, écrivent des articles, des études,
s, etc., etc., et qui pensent ou, du moins, ont l'air de penser, que
it comme ça vient" et que l'ordre, la mesure, la clarté, les
et le bon goût n'y sont pour rien. "Quelle que soit, dit l'auteur,
Jéglot, qui, très probablement, vous est déjà connue, — la ma-
devoir: littérature, morale, philosophie, histoire, quel que soit
degré d'examen: baccalauréat, licence, voire agrégation, il n'y
ente-six façons de faire ou plutôt de composer un devoir. Com-
un article, une plaidoirie, un discours ou un sermon, qui se
et où l'on ne parle pas pour ne rien dire, il n'y a qu'une ma-
bonne. C'est celle de l'architecte qui commence sa maison par
itions, la continue par le rez-de-chaussée, puis par les étages suc-
our la terminer par le faîte. On oublie trop, surtout de nos jours
in se mêle d'écrire, souvent à tort et à travers, qu'écrire c'est
r sa pensée, sa phrase, son sujet".
étudiantes, de même que les étudiants, trouveront là de judi-
nseils pour la conduite de leurs études et de leurs travaux quo-
ou d'examens, conseils appuyés sur l'expérience personnelle et
ès obtenus.
sera peut-être intéressé d'apprendre en passant que l'auteur, li-
s lettres, diplômé d'études supérieures, élève de l'Ecole du Lou-
professeur, iconographe et journaliste. On verra dans ses ouvra-
c'est en plus "une moraliste à l'âme d'apôtre".
int à "L'art d'être femme", à tout âge je crois, on peut le lire avec
iarce qu'à tout âge on peut avoir besoin de s'améliorer pour
omprendre, mieux aimer, mieux vivre et mieux servir.
ile Géglot ne se contente pas tout au long des pages de poser des
s, de définir des règles, de donner des conseils. Elle
des portraits, étudie et analyse des exemples et des
ne façon qui peut éclairer et réconforter bien des lec-
placées dans des circonstances analogues. Comme bien
femmes de lettres, l'auteur reçoit beaucoup de confi-
et autant de lettres "heureuses ou déchirantes" qui, ajoutées à
rvations personnelles, lui ont permis d'écrire un livre "profon-
dément vrai, car il est fait de matière vivante". Parce que, quoi que pensent certaines gens des encouragements de la famille ou des conseils des amis, laïques ou religieux, il arrive en d'innombrables cas, et parfois après de décevantes ou malheureuses expériences, que l'on préfère recourir à l'avis d'une inconnue qui sera peut-être la seule à prendre le temps d'écouter avec sympathie, de juger avec droiture et de façon désintéressée et à conseiller, ma foi! aussi bien, sinon mieux que bien des gens plus proches, mais qui manquent d'observation, de psychologie ou de jugement.

Ces livres de Jéglot ne sont pas des "vient de paraître", mais ce sont des livres qui continuent à vivre après avoir paru... c'est-à-dire que les éditions se multiplient (ce qui est plus important) et le Service de Librairie du Devoir *a cru bon d'en demander quelques douzaines d'exemplaires pour le bénéfice de sa clientèle et des lectrices du journal.*

Je ne sais pas si l'on peut encore parler, à notre époque, des "longues veillées d'automne et d'hiver" où pourrait se glisser l'ennui, mais, enfin, pour ceux et celles qui prennent le temps de lire, le jour ou le soir, et qui ne goûtent pas que les romans et les carnets mondains, ces livres fortement pensés et solidement écrits ajouteront certainement à leur richesse intérieure.

Qui ne connaît que la plaine, se prive des splendeurs des cimes, *écrit l'auteur quelque part, et c'est justement vers la lumière et la pureté des sommets que tend toute l'oeuvre que je vous recommande.*

PRISCA

(1) Les trois volumes sont en vente au Service de Librairie du *Devoir*, à .75 franco l'exemplaire.

FIGURE 2
Le Devoir, 14 octobre 1939, p. 5.

L'INACTUELLE ACTUALITÉ. QUELQUES ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES À L'AUTOMNE 1939

Dans cette dernière section, je me pencherai sur les représentations de la littérature et, plus précisément, sur le cadre épistémologique que *Le Devoir* mobilise pour en parler. Pour ce faire, je m'appuierai sur le traitement réservé à quelques événements littéraires (la tenue du Congrès français de New York, la commémoration du centenaire de Louis Fréchette et la venue du professeur français Charles Bruneau), traitement qui paraît symptomatique des positions littéraires du journal. La couverture de ces événements marquants déborde largement la page littéraire et monopolise une portion considérable de pages généralement consacrées à l'information politique.

La tenue, en septembre 1939, du Congrès français de New York résonne dans *Le Devoir* de façon privilégiée. Le 27 septembre, par exemple, la deuxième page du journal est presque entièrement consacrée au texte de la communication sur l'« évolution du roman canadien-français » présentée par Camille Roy. Pour ce dernier, la naissance de la littérature canadienne remonte à la parution de l'*Histoire du Canada* de Garneau. Le roman, pour sa part, ne trouverait son origine qu'en 1863 alors que paraissent *Les anciens Canadiens* et que sont livrées au public, entre 1862 et 1864, les glorieuses aventures de *Jean Rivard,* qui rattachent le salut national au « devoir de fidélité au sol » (Roy, 1939 : 2). Avant ces dates, le roman n'aurait guère connu, selon Roy, une « expression artistique suffisante ». Évoquant au passage Pamphile Le May, il affirme d'ailleurs explicitement vouloir rejeter « les trop médiocres romans feuilletons », qui forment pourtant au XIXe siècle un pan majeur de la production littéraire. Globalement, Roy insiste sur le progrès des conditions matérielles d'existence et des conditions institutionnelles d'enseignement et fait le récit de la lente et pénible germination, à travers la difficile survie d'une culture fragile, d'une littérature digne de ce nom : « [L]'art littéraire est une fleur qui, chez nous, a lentement et parfois péniblement surgi du terroir spirituel, d'un sol bouleversé par tant d'épreuves politiques ou stérilisé par tant de causes qui en empêchèrent la culture » (Roy, 1939 : 2). Bien sûr, comme tout écrit de ce type, le récit historique de Camille Roy, bâti sur une série d'occultations et d'ellipses narratives évidentes, mobilise un cadre interprétatif qui fonctionne comme un a priori idéologique. Il naturalise un ensemble de normes à l'aune desquelles il définit le roman canadien et retrace, à travers le peu qu'il conserve de son histoire, les signes d'une littérature dont la mission consisterait à défendre, servir et protéger nos traditions catholiques, nos intérêts nationaux, tout ce qui formerait le propre de notre identité

culturelle. Or, ce rapport à l'histoire, où se marque la volonté de circonscrire et de consacrer un répertoire national, semble correspondre à l'attitude générale qu'adopte *Le Devoir* vis-à-vis du passé culturel et littéraire. On le voit également se manifester lors des commémorations liées, toujours à l'automne 1939, au centenaire de la naissance de Louis Fréchette. Emblème national, celui-ci suscite l'admiration. *Le Devoir* se fait élogieux pour cet écrivain à qui il reconnaît sans hésitation la grandeur et le statut d'un « classique » (Anonyme, 1939s : 9). Tout se passe en fait comme si dans chaque parcelle de la vie privée du grand poète passait le souffle de la nation tout entière : commémorer sa naissance et son œuvre, c'est en même temps célébrer la société canadienne-française. La littérature canadienne serait une littérature qui, comme l'indique un texte de Lionel Groulx adressé à Séraphin Marion et publié partiellement dans les pages du *Devoir,* nous tend une image magnifiée de nous-mêmes et le reflet des milieux où « nos pères ont vécu » (Groulx, 1939 : 5).

Alors que, chez Camille Roy, on constate une dissolution de l'esthétique dans l'historique, certains commentateurs français font valoir un autre rapport à la littérature. Dans la conférence sur Racine qu'il prononce dans le cadre du Congrès français de New York, Étienne Gilson cherche par exemple à rendre compte des principes internes du tragique racinien et souligne que « la seule explication d'une œuvre d'art comme œuvre d'art doit être une explication esthétique » (Gilson, 1939 : 7). Or, dans *Le Devoir* à l'automne 1939, ce mode de lecture s'attachant à décrire la forme des œuvres est partagé par un certain Charles Bruneau, dont la visite à Montréal constitue un événement important. De septembre à décembre, Bruneau, professeur à la Sorbonne, linguiste et grammairien, séjourne dans la métropole et donne, à l'Université de Montréal, une série de cours et de conférences portant notamment sur des questions d'histoire de la langue et de la littérature. Avec un soin aussi scrupuleux qu'assidu, le rédacteur du *Devoir* Paul Sauriol rend compte, tout au long de l'automne, d'une série d'allocutions données par Bruneau – on en dénombre plus d'une vingtaine –, dont les résumés très circonstanciés tapissent littéralement une impressionnante quantité de pages (voir figure 3).

Bruneau voue une admiration sans bornes au classicisme, qu'il érige en modèle de perfection absolue, en incontestable sommet de qualité à la fois linguistique et esthétique. C'est l'usage classique de la langue qui fournit à Bruneau, véritable policier du style, le critère essentiel d'appréciation et d'évaluation des œuvres et, plus largement, des grands courants de l'histoire littéraire. Pour Bruneau, Malherbe serait le premier écrivain moderne, la modernité se ramenant ici



Les cours Bruneau

Malherbe

Le premier des écrivains français modernes — Caractères de notre littérature classique

Voici un résumé du deuxième cours donné vendredi le 21 septembre, par M. Charles Bruneau, sur un texte de Malherbe. La pièce commentée est une poésie intitulée:

"A la reine, mère du roi, sur les heureux succès de sa régence".

M. Bruneau dit que s'il commence par Malherbe l'étude de la langue française c'est que la langue du XVIe siècle est une langue difficile. En pratique, dans les écoles françaises, quand on veut mettre entre les mains des élèves les oeuvres de Rabelais, il faut leur donner ces oeuvres non seulement expurgées, mais rajeunies. Il en est de même pour Marot.

Malherbe est aujourd'hui encore un écrivain vivant tandis que Montaigne est, sinon mort, tout au moins à demi mort. Il était déjà inintelligible trente ans après sa mort. La langue du XVIe siècle est une langue souvent artificielle. Dans Ronsard on trouve du grec, et quand Boileau disait que Ronsard avait en français parlé grec et latin, il avait parfaitement raison. Il y a aussi de l'italien dans Ronsard. La langue des écrivains du XVIe siècle n'est donc pas toujours notre français actuel. D'une façon générale lorsqu'on lit ces textes, il faut des grammaires, des dictionnaires, des notes au bas des pages. Le Français moyen qui lirait une édition ordinaire d'un auteur du XVIe siècle ne comprendrait rien, et dans la mesure où il croirait comprendre il est probable qu'il ferait beaucoup de faux sens et de contresens. C'est pourquoi le conférencier néglige cette langue du XVIe siècle.

La parole de Boileau est vraie: Enfin Malherbe vint... Il est vraiment le premier de nos écrivains français modernes.

M. Bruneau commence alors la lecture de la pièce qu'il commente à mesure. Malherbe, dit-il, avait un caractère détestable, ce qui est fâcheux pour un honnête homme mais précieux pour quelqu'un qui travaille sur la langue. Le conférencier raconte des anecdotes à ce sujet, dont celle-ci: L'archevêque de Rouen devait prêcher et il avait invité Malherbe à venir entendre son sermon et à dîner. Après le dîner Malherbe s'endormit dans un fauteuil, ce qui donne une idée de la politesse en ce temps-là. Quand fut venue l'heure du sermon, l'archevêque réveilla Malherbe, mais celui-ci se retourna de l'autre côté en disant à son hôte qu'il n'avait pas besoin de son sermon pour dormir.

Malherbe est un artiste et le plus scrupuleux des artistes. L'école de Ronsard était devenue une école de facilité: sous prétexte de suivre son génie naturel on écrivait en vers et en prose au courant de la plume. Malherbe a réagi contre cette tendance: "il a écrit difficilement des vers faciles."

Le premier écrivain parisien

C'est un Normand qui a passé presque toute son existence en Provence, un noble qui n'avait pas de fortune et qui a été longtemps secrétaire du duc d'Angoulême: il a épousé une fille de magistrat. Il n'était donc ni noble ni bourgeois, il n'appartenait plus à aucune province de France. C'est ainsi qu'il a été le premier écrivain véritablement parisien.

Il inaugure pour nous une longue liste d'écrivains qui tâcheront d'imiter cette langue parisienne ennoblie et travaillée par le premier de nos grands poètes. Le texte que commente le conférencier est de 1611. Henri IV vient d'être assassiné, et Malherbe, qui est poète officiel de la Cour de France, célèbre les débuts de la régence de Marie de Médicis. C'est la grande strophe française, qui sera celle de Lamartine et de Victor Hugo. C'est bien là du français. De temps à autre un petit mot difficile, un sens vieilli, mais ces vers ont gardé tout leur charme, et leur signification saute aux yeux.

L'antiquité

Ce qui frappe d'abord c'est que ce chrétien, cet excellent catholique que fut Malherbe, ne parle que des dieux de l'antiquité. C'est une transposition mythologique des croyances catholiques qui étaient celles de Marie de Médicis, et de toute la France d'alors. C'est là un caractère de toute notre littérature classique: ce sera une littérature chrétienne, catholique, couverte d'un vernis d'antiquité.

Les quelques détails historiques qu'on trouve dans la pièce sont empruntés non à l'histoire de France, mais à l'histoire ancienne, à l'histoire de l'Asie et de la Grèce. On est dans un cadre exclusivement antique, non pas dans la France du XVIIe siècle, mais dans la Grèce du Ve siècle ou dans la Rome de l'époque de Cicéron ou de Virgile. Dans Ronsard on trouve une mythologie savante, des allusions à des écrivains latins ou grecs peu connus. Ici cette mythologie est à la portée de tout le monde. C'est qu'à cette époque les dames prenaient dans la littérature une importance qu'elles n'avaient jamais eue; au XVIe siècle on écrit pour les savants, au XVIIe siècle pour les salons.

Noblesse

Un autre caractère de cette langue c'est la noblesse. On a à ce moment-là dans la langue les mot soldat et soudard; dans les vers de Malherbe il n'est question ni de l'un ni de l'autre, mais de guerriers. Cette langue noble est encore vivante aujourd'hui; c'est Malherbe qui l'a inventée, et on la retrouve dans Victor Hugo.

Malherbe n'emploie aucun mot grossier, inconvenant. Le mot poitrine est interdit, parce qu'on dit poitrine de veau; pour la même raison on ne doit pas employer le mot tête. Alors la tête devient un chef. Ainsi on obtient une langue relativement pauvre mais dans laquelle on ne trouve jamais aucune faute de goût. C'est un des grands défauts de certaine littérature française actuelle que de mélanger les expressions les plus nobles avec les expressions les plus triviales.

Le poète s'adresse à une reine, il chante la mort du roi. Le ton doit être celui de la langue la plus distinguée. Ronsard mélangeait, au contraire le vulgaire au noble, comme certains écrivains modernes. Malherbe parle de l'enfer, mais il dit "l'abîme d'enfer, et même les abîmes d'enfer". Quelques années plus tard Corneille dira que le mot diable ne doit pas entrer dans un vers français. Toute une série de mots sont employés au pluriel, selon un procédé emprunté à la poésie latine.

De même un usage qui sera constant dans la langue classique c'est celui qui consiste à remplacer le sujet d'un verbe par un mot concret ou un mot abstrait. Au lieu de dire: J'ai fait, on dit: Mon bras a fait. On emploie aussi un mot abstrait à la place de l'adjectif. Un autre procédé, qui deviendra au cours des siècles une vraie maladie, la métaphore, évite un certain nombre de façons de parler qui seraient prosaïques.

Malherbe développe son sujet par des traits très généraux. Il est question de la régence après la mort de Henri IV. Il généralise son sujet et écrit trois strophes sur la guerre civile, celles qui suivent sont consacrées à la paix. Au lieu de prendre d'une façon précise un certain nombre d'actes de la régence, il prend des thèmes généraux et les développe. C'est tout à fait caractéristique de la manière des grands écrivains du XVIIe siècle.

Les images

Ceux qui ont l'habitude de la poésie moderne, en particulier de la poésie romantique, constatent le manque d'images. Malherbe n'aime pas les images; il n'en a qu'un tout petit nombre et qui sont d'une banalité complète. Il compare le guerrier à un lion; en parlant de la reine il dit: O bel astre. Il compare la France à un navire. Il ne va pas chercher loin ses comparaisons. Dans une pièce de vers où Victor Hugo aurait mis quelque trois cents images dont trente importantes, Malherbe n'en a mis que quatre et elles sont d'une banalité voulue, systématique.

Cela aussi va dominer toute l'histoire de la poésie classique. Les poètes classiques auront un stock d'images restreint et banal, jamais une image neuve. L'élégance consiste dans l'utilisation habile des images, non dans la création d'images nouvelles. C'est probablement la différence la plus marquée entre la poésie classique et la poésie romantique.

M. Bruneau lit la dernière strophe, un modèle parfait, puis il poursuit: Vous ne m'entendrez plus parler d'ici longtemps de poésie lyrique. Je vais maintenant avoir à vous parler de poésie dramatique. Il semble qu'après Malherbe la poésie lyrique meurt en France. Nous avons dans Racine les choeurs d'Athalie et d'Esther, qui sont de bien belles choses, mais qui sont à peine lyriques, c'est de la poésie religieuse.

Cette grande strophe française de Malherbe ne reviendra qu'avec Victor Hugo. La poésie lyrique sera remplacée par la poésie dramatique: tragédies, comédies, sermons splendides; il semble que les poètes vont se taire pour deux siècles.

La langue est fixée

Mais la langue française est définitivement fixée. Malherbe a établi notre langue telle qu'elle devait durer pendant deux siècles, et dans une certaine mesure telle qu'elle dure encore aujourd'hui. La langue littéraire de la France est la langue de Paris. Ce sera une langue noble, évitant comme une grossière faute de goût tout ce qui est bas, vulgaire, prosaïque. L'image sera rigoureusement commune, jamais personnelle à un écrivain. Elle se dissimulera toujours, de même que les mots dans la phrase.

Ce qui fait la beauté d'une oeuvre classique, c'est un ensemble. A partir du romantisme on cherchera à donner à un mot, à une image, une valeur exceptionnelle. Dans une strophe de Malherbe, dans un couplet de Corneille ou de Racine, c'est un ensemble qu'il faut admirer, les mots sont subordonnés à l'effet général devant lequel l'image s'efface.

Il y a là une théorie, une stylistique qui n'est pas une chose négligeable puisqu'elle a permis à la langue française de donner tant de chef-d'oeuvres. Il faudra arriver à Victor Hugo pour trouver une versification renouvelée, une langue enrichie, une stylistique rigoureusement différente. Mais la poésie romantique ne nous a pas fait oublier la poésie classique, les vers de Malherbe conservent tout leur charme.

P. S.

Avis de décès

MEUNIER. — A l'Hôpital Notre-Dame, le 21 septembre 1939, est décédé à l'âge de 66 ans, Richard Meunier (de Marieville), époux de Clarinda Théberge. Les funérailles auront lieu lundi 25 septembre à 10 heures, à l'église de Marieville. Sépulture au cimetière de l'endroit. Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

Remerciements

CORRIVEAU-BASTIEN — M. le Dr Yvon Corriveau, de St-Eustache, sa famille et celle de M. Henri Bastien, de St-Vincent de Paul, sensibles aux nombreux témoignages de sympathies reçus de toute part à l'occasion de la mort de Gertrude Bastien (Mme Yvon Corriveau), remercient cordialement leurs parents et amis et les prient de croire que leur empressement dans une circonstance aussi pénible a été profondément apprécié.

NECROLOGIE

AMYOT — A l'hôpital Général, Verdun, le 20, à 61 ans, Mlle Eugénie Amyot, fille de feu Pierre Amyot et de feu Elise Dutrizac.

ASSELIN — A Montréal, le 20, à 25 ans, Lionel Asselin, fils d'Alphonse Asselin et de Duisina Gauvin.

Nos éphémérides

23 septembre 1760

La remise des armes

L'un des premiers actes du gouverneur Burton en prenant charge de ses fonctions aux Trois-Rivières fut d'ordonner la remise des armes. Ce fut une bien triste journée. Depuis qu'il était au monde, le Canadien avait appris à porter une arme. Pour se préserver contre les incursions iroquoises, il accrochait à son cou le vieux mousquet qui, le moment venu, le protégeait contre les flèches iroquoises. C'était le même fusil qui avait servi contre les Anglais et c'était pour cette raison qu'on lui enlevait cette arme. Que de souvenirs glorieux cependant évoquait ce vieil appareil tout usé, parfois presque inutilisable. Il lui avait servi lors des campagnes glorieuses de Carillon et du fort George, c'est avec cette arme au bras qu'il était rentré dans Québec la mort dans l'âme, le soir où Montcalm avait rendu l'esprit et elle avait été le témoin délirant de l'arrière triomphe de Sainte-Foy. Hélas! la séparation fut douloureuse et c'est le front lourd que les Trifluviens rentrèrent chez eux, le 23 septembre 1760.

24 septembre 1654

Les Ursulines et Montréal

A plusieurs reprises les autorités de Montréal demandèrent aux Dames Ursulines de s'établir dans cette ville et d'y ouvrir un couvent pour l'éducation des jeunes filles. La Providence n'en avait pas décidé ainsi puisque, après trois siècles, elles n'y sont pas encore. Une seule condition avait manqué, cependant, pour l'accomplissement d'un voeu si fervent. "On nous propose, écrit Mère Marie de l'Incarnation, le 24 septembre 1654, et l'on nous presse de nous établir à Montréal". Cette invitation ne put être acceptée à cause de la rareté des fonds. La même invitation se présenta en 1659 et en 1660 et chaque fois la fondatrice des Ursulines canadiennes dut décliner cet honneur. La fondation de Québec réclamait déjà plus que ce que les bonnes religieuses pouvaient donner. Le premier essaimage de cette communauté eut lieu en 1697 alors que les Ursulines fondèrent une maison aux Trois-Rivières.

Mutinerie à bord d'un navire polonais

Dans l'Hudson

Londres, N.-Y., 23 (A. P.). — Les officiers du police sont montés hier à bord du navire polonais *Batory* sur la rivière Hudson et ont relevé le capitaine de son commandement, après que celui-ci eût rapporté une mutinerie à bord.

La police est intervenue à la demande du consul général polonais à New-York.

Le navire était amarré à Yonders, depuis son arrivé d'Europe, le 5 septembre. Le *Batory*, un des gros navires de la marine marchande polonaise, a un équipage régulier de 307 hommes, et appartient à la *Gdynia American Line*.

Le commandement du navire a été remis au premier officier. On a permis à 100 membres d el'équipage la plupart des garçons et des filles de cabine, qui ne sont pas nécessaires au voyage, de quitter le navire.

Ce navire a été construit à Trieste, Italie, et échangé avec la Pologne pour $6, 000 000 de charbon. Il avait été lancé en 1935, et fait son premier voyage à New-York en mai 1936. Le capitaine de police dit qu'il a appris que le *Batory* avait été réquisitionné par l'Amirauté britannique qui lui avait ordonné de se diriger vers un port canadien et d'y prendre une cargaison d'approvisionnements pour l'Angleterre.

Le capitaine du navire, Eustacy Borkowski, a déclaré au consul général polonais qu'une partie de l'équipage refusait de faire le voyage.

Le commissaire d'immigration Uhl a dit que ses employés avaient constaté la présence de 200 hommes d'équipage, et qu'il lui permettrait de rester 60 jours en Amérique.

Pour vente de faux passeports

La femme Fancy Pepper, 50 ans, 3838, rue Clarke, et Bayard Atkinson, 42 ans, 7232, avneue Outremont, se sont avoués coupables hier matin d'avoir obtenu une somme de $1,200 de trois femmes de Montréal, en leur donnant de faux permis portant des en-têtes du service de l'immigration. La femme Pepper a été condamnée à payer une amende de $300, frais compris, ou à passer deux mois en prison. Atkinson recevra sa sentence le 27 courant. Ces personnes font partie du *ring* relié à la "traite des blanches" que les activités de la police fédérale ont mis récemment à jour, et dont d'autres membres déjà arrêtés subiront leur procès à cette date.

VICHY Source CAMILLE — Contre l'indigestion, la goutte, le rhumatisme, maladies du foie, etc. Chez votre pharmacien. Distributeur: J.-ALFRED OUIMET, Montréal.

DOULEURS — MIGRAINES, NÉVRALGIES, MAUX de DENTS, MAUX de TÊTE, LUMBAGO, RHUMATISME, INSOMNIE — KALMINE — Rapidité d'action — Effet persistant — Économique — Agent général au Canada J.-ALFRED OUIMET, Montréal — EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Protégez-vous avant la hausse des prix — Public montréalais, ne faites pas l'erreur de remettre à plus tard l'achat de votre complet ou paletot d'automne ou de votre pardessus d'hiver. — Théo. BONIN, Prés. — Visitez notre rayon de confection pour garçons; excellent choix et bas prix. — Bonin — 901 Est, Ste-Catherine (Angle Saint-André) — Dernières nouveautés en fait de MERCERIE, CHAPEAUX, CHAUSSURES.

MAISONS D'ENSEIGNEMENT — SECRETARIAT DE LA PROVINCE DE QUEBEC — LES ECOLES D'ARTS ET METIERS — OUVERTURE DES COURS DU SOIR Lundi, le 2 octobre 1939 — ENSEIGNEMENT GRATUIT — Frais d'inscription: $1.00

MUSIQUE et INSTRUMENTS POUR Amateurs et professionnels, Collèges et communautés, Fanfares et orchestres. — J. E. Turcot

Quelle date? Voyez ici: 1939 SEPTEMBRE 1939

COLLEGE MARIE de FRANCE

Cours du Soir — Section des Sciences — Chimie, Physique, Géologie, Minéralogie — Ouverture des Cours lundi 2 octobre, à 5.30 heures — L'École des Hautes Études Commerciales — Coin avenue Viger et rue Saint-Hubert, MONTRÉAL

Il n'y a rien comme un bon PÔELE pour une bonne cuisson — Commandez avant la hausse inévitable des prix — Aux conditions faciles de Langelier à partir de $1.00 par semaine — Aubaines Extraordinaires — Poêles combinés BOIS et CHARBON à partir de $43 — Poêles combinés BOIS, GAZ et CHARBON à partir de $54 — Allocation généreuse pour votre vieux poêle — Maison 100% canadienne de chez nous — J. Donat Langelier Limitée — 510 EST, RUE SAINTE-CATHERINE

65,000 ASSURÉS — Et vous n'êtes pas de ce nombre! POURQUOI? — 65,000 personnes détiennent des polices d'assurance-funéraire dans notre Société. — La Société Coopérative de Frais Funéraires

J. B. BERGERON — Directeur de funérailles — SALONS MORTUAIRES MODERNES — 4228 Avenue PAPINEAU — AMherst 2562

URGEL BOURGIE, LIMITEE

GEO. VANDELAC Limitée — Directeurs de funérailles — SALONS MORTUAIRES — SERVICE D'AMBULANCE

FIGURE 3

Le Devoir, 23 septembre 1939, p. 2.

à une catégorie stylistique. Mythifié, Malherbe figure comme une origine, l'instigateur d'une langue ennoblie et travaillée qui, sortant des ombres d'une longue et confuse préhistoire, aurait enfin accédé au statut de langue universelle, langue élégante et définitivement expurgée de toute « faute de goût ». Affaire de dosage, de noblesse et de pureté, l'« élégance » se distingue du grossier, du vulgaire, du prosaïque : les métaphores doivent être mesurées et l'image « se dissimulera toujours, de même que les mots dans la phrase » (Bruneau, 1939a : 2). À la limite, la langue elle-même est tenue de s'effacer jusqu'à disparaître entièrement derrière ce qu'elle désigne. Ce qui fait la discrétion et la précision de la langue est aussi, pour Bruneau, ce qui fait sa dignité. Et c'est à partir de cet idéal de transparence, qu'il fait coïncider avec une norme esthétique infrangible, que Charles Bruneau (1939e) élabore une morale du signe linguistique : à chaque terme sa signification unique et univoque. Contrairement aux œuvres romantiques et symbolistes, où l'on entre comme dans une « maison de fous », les textes littéraires doivent attacher « une grande importance aux plus petits détails de vocabulaire » (Bruneau, 1939b : 2). Critiquant par exemple *Maria Chapdelaine,* Bruneau fait la chasse au moindre ornement, passe en revue les broutilles regrettables, « horreurs » symbolistes et autres imperfections stylistiques. Il souhaite une « langue plus simple », moins vêtue, « l'art consistant à n'en avoir pas [de style] ». En un mot, ce qu'il déplore, c'est le fait qu'« il reste dans *Maria Chapdelaine* des traces de littérature » (Bruneau, 1939c : 2).

La perfection du style correspond, en somme, à l'effacement maximal de la voix subjective. Bruneau procède à la naturalisation et à l'universalisation du langage classique : pur, celui-ci s'effacerait en quelque sorte derrière le référent, capable dès lors d'apparaître nu, sans médiation, rendu à lui-même. Pour Bruneau (1939e), le langage classique est une absence de langage, une langue non marquée, moment neutre de l'histoire et, en même temps, ultime point de référence. Toute rupture avec cet idéal constitue pour lui une « destruction progressive de la phrase française » (1939f : 6). Au creux de cet idéalisme de la pureté, Roland Barthes aurait sans doute décelé ce « parti conservateur », propre à l'« ancienne critique » : illusion qui consiste à prendre pour le vrai et l'anhistorique, dit-il, ce qui n'est en fait qu'un « idiome particulier, écrit par un groupe défini d'écrivains, de critiques, de chroniqueurs » (Barthes, 1966 : 32). C'est aussi à l'aune de cette vision normative de la langue littéraire que Charles Bruneau formule sa conception de la littérature canadienne-française, qui recoupe en plusieurs points celle de Camille Roy. De la langue épurée qu'il recherche, de ce qu'il appelle la « tradition clartéiste » (1939d : 7), Bruneau retrace en effet

plusieurs manifestations ostensibles chez certains de nos poètes (surtout chez Robert Choquette) ainsi que dans la langue photographique et documentaire de plusieurs de nos romanciers de la terre. Tel qu'il est présenté dans *Le Devoir,* le discours de Bruneau a valeur de confirmation historique : investi d'une autorité étonnante, doté d'un capital symbolique magnifié et littéralement adulé par le journal, Bruneau est présenté comme un démiurge débarqué de Paris et permettant aux Canadiens français de lever le dernier doute qu'ils avaient encore sur l'existence, la spécificité et la valeur de leur littérature nationale (Anonyme, 1939p)[11].

Au-delà de ce qui distingue Camille Roy et Charles Bruneau, les diverses représentations de la littérature évoquées et décrites ici semblent reliées par un commun rapport à l'histoire : qu'il s'agisse de *classiciser* des œuvres présentées comme des monuments à célébrer, de confirmer l'existence d'une riche littérature canadienne ou, de façon plus générale, de faire valoir une conception parfaitement classicocentriste de l'histoire littéraire, la représentation de la littérature, dans *Le Devoir,* est marquée par un souci de glorification du passé. À travers les œuvres qui donnent accès aux époques antérieures, il s'agit toujours de rendre un âge d'or, ou une origine, éternellement actuel à partir de son inactualité même.

POUR (NE PAS) CONCLURE. LA CULTURE ÉCRITE AU SERVICE DE LA SURVIVANCE

Au terme de l'analyse proposée ici, *Le Devoir* apparaît comme un journal gouverné par une cohérence d'ensemble. À travers la diversité d'éléments qui couvrent sa surface, on peut dégager une certaine unité discursive. Omniprésentes dans le discours du journal, les représentations du livre, de la lecture et de la littérature en constituent l'un des principaux vecteurs : marquées par les grandes orientations doxiques ayant présidé aux luttes menées par le quotidien, ces représentations s'inscrivent dans le sillage d'une volonté manifeste

11. Le traitement, dans les pages du *Devoir,* de la figure et du discours de Charles Bruneau témoigne en ce sens d'un rapport ambivalent à la France, où se mêlent admiration et souci de distinction, désir de proximité et volonté de distanciation. Ainsi peut-on attendre de l'autorité française qu'elle fournisse à la fois la confirmation de notre existence sur la scène littéraire et la preuve de notre différence qualitative sur le terrain culturel. Il s'agit, en quelque sorte, d'une volonté d'autonomisation paradoxale : éloignement par rapport à la France, mais par rapport à une France qui, comme le disait Jean-Charles Harvey en 1935, « nous noie de ses clartés, de ses reflets » – cité dans Lamonde (2011 : 214).

de défendre et de promouvoir l'héritage catholique et national des Canadiens français.

D'une part, le traitement de la littérature est, on vient de le voir, largement placé sous le signe d'une célébration emphatique du passé, d'œuvres ou d'aspects culturels ayant survécu au passage du temps et demandant, dès lors, à être transmis et préservés. D'autre part, les discours sur les livres et la lecture obéissent à une bipartition du lectorat fondée sur le critère traditionnel de la différence des sexes. Ils tendent ainsi, dans la mesure où ils tentent de produire et de reproduire des attitudes et des habitudes de lecture qui se superposent à une division sexuée des tâches et des rôles sociaux, à fonctionner comme des « agents actifs de construction et d'expression des identités sociales et culturelles » (Kalifa et Vaillant, 2004 : 203). Les hommes sont d'un côté et les femmes (avec les enfants) de l'autre. Dans les deux cas, la lecture comme culture de ses capacités intellectuelles est hautement valorisée et reconnue comme ayant le pouvoir de (mieux) constituer l'individu en sujet ; mais alors que la lecture au masculin a pour but de former des sujets politiques disposant d'un jugement critique dans le cadre des débats qui marquent l'espace public, la lecture au féminin a pour mission d'acclimater des sujets à l'espace domestique, d'instituer les femmes en gardiennes des mœurs et des traditions issues notamment de la société rurale et chrétienne du XIXe siècle. Ainsi, pour les femmes comme pour les hommes (mais différemment), le journal recense, présente et recommande des livres qui sont susceptibles de produire, si j'ose dire, l'« acoustique » appropriée pour faire résonner ses propres positions sociales et politiques sur des problèmes comme la conscription, l'autonomie provinciale du Québec et l'accession des femmes au droit de vote.

En définitive, *Le Devoir* ne procède pas uniquement à la valorisation du livre, de la lecture et de la littérature. Il n'incite pas simplement ses lecteurs et lectrices à pratiquer activement la lecture et à consommer du livre ; le journal guide ceux-ci et celles-ci, respectivement, vers des lectures susceptibles de produire ou reproduire les dispositions individuelles qu'il associe à une société canadienne-française idéale, soucieuse de préserver ses traditions propres en défendant sa spécificité culturelle et une relative autonomie politique. À travers cette thématisation de la culture écrite, *Le Devoir* révèle en même temps la tradition dans laquelle il inscrit son propre travail médiatique : d'un point de vue historique, on peut sans doute considérer son programme de défense des intérêts de la nation comme une manifestation exemplaire de ce discours de la « survivance » qui, selon Fernand Dumont ([1993] 1996), a marqué durablement, de

la Conquête de 1759 au nationalisme de la fin du XXe siècle, le lent mais persistant développement d'une conscience nationale québécoise, d'une société qui, dépendante politiquement et confrontée à plusieurs reprises à la menace d'une assimilation, a fini par trouver « dans sa culture » (Dumont, [1993] 1996 : 329) et dans la célébration de celle-ci les conditions de sa pérennité.

BIBLIOGRAPHIE

ANGENOT, Marc (2006), *Théorie du discours social. Notions de topographie des discours et de coupures cognitives,* Montréal, Presses de l'Université McGill. (Coll. « Discours social ».)

ANONYME (1939a), « Les éditions du Zodiaque », *Le Devoir,* 4 juillet, p. 10.

ANONYME (1939b), « Au pays de Jeanne Hachette », *Le Devoir,* 6 juillet, p. 5.

ANONYME (1939c), « Les pierres précieuses », *Le Devoir,* 6 juillet, p. 5.

ANONYME (1939d), « Offensive allemande en Europe », *Le Devoir,* 15 juillet, p. 8.

ANONYME (1939e), « Les éditions des loisirs », *Le Devoir,* 17 juillet, p. 6.

ANONYME (1939f), « Guêpes et abeilles », *Le Devoir,* 24 juillet, p. 5.

ANONYME (1939g), « L'étroite rue Visconti où vécut Racine », *Le Devoir,* 5 août, p. 5.

ANONYME (1939h), « L'influence du roman », *Le Devoir,* 17 août, p. 5.

ANONYME (1939i), « Depuis quand connaît-on… ? Le miel », *Le Devoir,* 4 septembre, p. 5.

ANONYME (1939j), « Unité allemande », *Le Devoir,* 30 septembre, p. 12.

ANONYME (1939k), « Collection "pour tous" », *Le Devoir,* 9 octobre, p. 7.

ANONYME (1939l), « L'art d'être heureuse. L'art d'être femme. L'art d'être éducatrice », *Le Devoir,* 14 octobre, p. 5.

ANONYME (1939m), « Invitation au bonheur », *Le Devoir,* 23 octobre, p. 5.

ANONYME (1939n), « Quand Notre-Dame convertissait Huysmans », *Le Devoir,* 27 octobre, p. 5.

ANONYME (1939o), « À propos de tabac », *Le Devoir,* 31 octobre, p. 5.

ANONYME (1939p), « Trois poètes », *Le Devoir,* 14 novembre, p. 2.

ANONYME (1939q), « Saviez-vous cela ? », *Le Devoir,* 9 décembre, p. 5.

ANONYME (1939r), « Le "Canada d'aujourd'hui" », *Le Devoir,* 9 décembre, p. 7.

ANONYME (1939s), « Louis Fréchette », *Le Devoir,* 16 décembre, p. 9.

ANONYME (1939t), « Voilà la "devanture" où vous pouvez le plus facilement choisir vos étrennes pour les petits », *Le Devoir,* 21 décembre, p. 6.

BARTHES, Roland (1966), *Critique et vérité,* Paris, Éditions du Seuil. (Coll. « Points ».)

BENNETT, Paul (2010), « *Le Devoir* eut même son propre Service de librairie », *Le Devoir,* 9 janvier, [En ligne], http://www.ledevoir.com/culture/livres/280735/le-devoir-eut-meme-son-propre-service-de-librairie

BRUNEAU, Pierre (1939a), « Les cours Bruneau. Malherbe », *Le Devoir,* 23 septembre, p. 2.

BRUNEAU, Pierre (1939b), « Les cours Bruneau. Racine », *Le Devoir,* 13 octobre, p. 2.

BRUNEAU, Pierre (1939c), « Les cours Bruneau. Louis Hémon », *Le Devoir,* 10 novembre, p. 2.

BRUNEAU, Pierre (1939d), « Les cours Bruneau. Robert Choquette », *Le Devoir,* 24 novembre, p. 7.

BRUNEAU, Pierre (1939e), « Les cours Bruneau. Formation de la langue littéraire », *Le Devoir,* 27 novembre, p. 7.

BRUNEAU, Pierre (1939f), « Les cours Bruneau. La prose du XIXe siècle », *Le Devoir,* 11 décembre, p. 6.

CAMBRON, Micheline (2000), « La poésie sur la place publique : récit en trois mouvements », *Études françaises,* vol. 36, n° 3, p. 95-112.

CHARTIER, Roger (2008), *Écouter les morts avec les yeux,* Paris, Collège de France/Fayard.

DANDURAND, Pierre (1978), « Crise économique et idéologie nationaliste. Le cas du journal *Le Devoir* », dans Fernand DUMONT, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY (dir.), *Idéologies au Canada français, 1930-1939,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 41-59.

D'AUTEUIL, Maurice (1939), « *Éclaircissements sur* Mein Kampf *d'Adolf Hitler* », *Le Devoir,* 8 juillet, p. 8.

DUMONT, Fernand ([1968] 2005), *Le lieu de l'homme,* Montréal, Bibliothèque québécoise.

DUMONT, Fernand ([1993] 1996), *Genèse de la société québécoise,* Montréal, Boréal.

DUMONT, Fernand, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY (dir.) (1978), *Idéologies au Canada français, 1930-1939,* Québec, Presses de l'Université Laval.

FADETTE [pseudonyme d'Henriette Dessaulles] (1939a), « Lettre de Fadette », *Le Devoir,* 4 juillet, p. 5.

FADETTE [pseudonyme d'Henriette Dessaules] (1939b), « Lettre de Fadette », *Le Devoir,* 3 octobre, p. 5.

Fortin, Nicole (1994), *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975),* Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval. (Coll. « Vie des lettres québécoises ».)

Foucault, Michel ([1969] 2001), « Qu'est-ce qu'un auteur ? », dans *Dits et écrits,* t. I : *1954-1975,* Paris, Gallimard, p. 817-849. (Coll. « Quarto ».)

Foucault, Michel (1976), *Histoire de la sexualité,* t. I : *La volonté de savoir,* Paris, Gallimard. (Coll. « Tel ».)

Gilson, Étienne (1939), « Le tragédien de la fatalité », *Le Devoir,* 21 novembre, p. 7.

Groulx, Lionel (1939), « Les lettres canadiennes d'autrefois », *Le Devoir,* 4 septembre, p. 5.

Habermas, Jürgen (1978), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise,* Paris, Payot. (Coll. « Critique de la politique ».)

Hébert, Pierre, avec la collaboration de Patrick Nicol (1997), *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919),* Montréal, Fides.

Hébert, Pierre (1998), « "Où est l'univers concentrationnaire ?" : *Le Devoir* et les paradigmes de la censure (1920-1960) », *Voix et images,* vol. 23, n° 2 (68), p. 229-247.

Kalifa, Dominique, et Alain Vaillant (2004), « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX[e] siècle », *Le Temps des médias,* vol. 1, n° 2, p. 197-214, [En ligne], http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2004-1-page-197.htm (

Lahaise, Robert (dir.) (1994), Le Devoir. *Reflet du Québec au 20[e] siècle,* Montréal, Éditions Hurtubise HMH.

Lamonde, Yvan (2011), *La modernité au Québec,* t. I : *La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939),* Montréal, Fides.

Lamoureux, Diane (1994), « Une opposition farouche au suffrage féminin, 1913-1940 », dans Robert Lahaise (dir.), Le Devoir. *Reflet du Québec au 20[e] siècle,* Montréal, Éditions Hurtubise HMH, p. 331-345.

Luhmann, Niklas ([2004] 2012), *La réalité des médias de masse,* Bienne/Paris, Diaphanes.

Rocher, Guy (1994), « Pourquoi *Le Devoir* ? », dans Robert Lahaise (dir.), Le Devoir. *Reflet du Québec au 20[e] siècle,* sous la direction de Montréal, Éditions Hurtubise HMH ltée, p. 465-477.

Roy, Camille (1939), « L'évolution du roman canadien-français », *Le Devoir,* 27 septembre, p. 2.

LA DISPARITION DE LA SECTION FÉMININE DANS *LE JOUR*

Renaud Lamy-Beaupré
Université de Montréal

PROLOGUE

En mars 1934, Jean-Charles Harvey sème l'émoi dans la ville de Québec en publiant *Les demi-civilisés.* Fin avril, le roman est mis à l'Index par le cardinal Villeneuve et le journal *Le Soleil,* puissant organe du Parti libéral, congédie son rédacteur en chef afin d'éviter toute discorde avec le clergé. Harvey dirige alors pendant un peu plus de deux ans un bureau de statisticiens, bien qu'il ne connaisse rien dans ce domaine. En août 1936, à la suite des élections, il quitte la capitale, avec ses six enfants, à la demande du nouveau premier ministre, Maurice Duplessis ; en 1937, le journaliste regagne ainsi Montréal, après dix-neuf ans d'absence, et y fonde le journal *Le Jour.* Le premier numéro paraît le 16 septembre 1937 avec un tirage de 25 000 exemplaires. Dès lors, le combat d'Harvey reprend. Outre le traditionalisme et le nationalisme, qui sont ses cibles de choix, il s'attaque au système d'éducation de même qu'à la politique nationale et internationale, publiant tous les samedis des articles sur ces questions, et ce, jusqu'en juin 1946.

LA COHÉRENCE DU JOURNAL

Comme Victor Teboul l'écrivait en 1984, dans Le Jour *: émergence du libéralisme moderne au Québec,* peu de discours journalistiques furent aussi cohérents que celui du journal *Le Jour.* Cette cohérence s'explique par l'intégrité de Jean-Charles Harvey, qui s'était fixé 10 commandements afin d'orienter son action politique, sociale et journalistique. Ses premiers commandements se lisent ainsi : « réforme de l'Instruction publique ; défenses des libertés de parole,

d'écrits, d'idées, d'association, de culte, de politique ; lutte contre le cri de race et contre toute forme de nationalisme démagogique ; étroite surveillance de la politique actuelle ; défense des libertés syndicales des ouvriers » (Harvey, 1937b : 5). Si nous devions repérer au sein de ce journal une quelconque instabilité, ce ne serait pas du côté du discours ni des idées, mais plutôt du côté de la participation des collaborateurs et de la mise en page. Quelques-uns s'impliquent du début à la fin aux activités du journal, lui donnant une forte unité : c'est le cas de Louis Dantin et d'Émile-Charles Hamel. Du côté des collaboratrices, la plupart ne participent que durant un mois, voire une demi-année. Seules Michelle, pseudonyme de Germaine Guilbault née Blanchet (29 janvier 1937 au 7 février 1942), Alice Guay (6 novembre 1937 au 26 novembre 1938, 30 décembre 1939 et 13 janvier 1940), Mitsou (3 septembre 1938 au 25 novembre 1939), Halina Izdebska (10 avril 1943 au 11 août 1945), Lyse Nantais (7 août 1943 au 9 septembre 1944), Joséphine Hambleton (17 juin 1944 au 18 août 1945) et Claire Harvey (22 avril 1944 au 22 juin 1946) sont actives de façon significative, même si parfois elles ne publient pas plus d'un article par mois.

Comme il l'indique dans son huitième commandement, Harvey accorde une « attention spéciale aux questions féminines ». Les intérêts des femmes y étant constamment défendus, son journal « a sans aucun doute contribué pour une large part à ce que la femme en 1940 obtienne le droit de vote et il a certainement œuvré pour qu'on lui reconnaisse l'égalité » (Teboul, 1984 : 70). Cette « attention spéciale » se révèle plus particulièrement dans une section féminine, qui se présente dès la première publication du journal, et où se concentrent tous genres d'articles pouvant intéresser le lectorat féminin de la fin des années 1930.

Intitulée « Claudine à l'école du *Jour* », cette section occupe d'abord le tiers de la septième page, et ne contient que des articles signés par des hommes. La rubrique est parfois mise de côté, même si, le cas échéant, les questions féminines se trouvent tout de même en septième page (Harvey, 1937c). Peu à peu, l'iconographie et le nombre de collaboratrices prennent de l'ampleur. Le 3 février 1939, la section se renouvelle, prenant pour titre « La femme du *Jour* ». Fait inhabituel, lors de l'entrée en guerre, le contenu de la page féminine se politise. Les discours des collaboratrices s'opposent, si bien qu'un court débat survient entre Liane et Michelle, à la suite duquel le nombre de collaboratrices ne cesse de décroître. La section féminine subit alors des changements considérables. Elle finit par disparaître en juillet 1940.

Avant de poursuivre et d'analyser la façon dont s'articule cette discorde entre les deux collaboratrices, j'aborderai brièvement les idéologies du journal, dans la foulée des travaux de Teboul, pour mieux contextualiser le discours des femmes. Je me pencherai ensuite sur la controverse, de manière à montrer ses répercussions sur la section féminine ; on verra ainsi comment le discours de Michelle en vient à s'imposer. Celle-ci fait non seulement figure d'autorité dans cette partie du journal, mais participe à la définition d'un modèle féminin particulier tout en véhiculant un libéralisme semblable à celui d'Harvey.

UN LIBÉRALISME DE L'ESPRIT

Pour Harvey, la société canadienne-française doit mettre de côté le traditionalisme et le conservatisme prégnants et profiter pleinement de l'industrialisation américaine, dans le but d'être plus compétitive sur le plan économique[1]. Dans un contexte comme celui de la déclaration de la guerre, parler sans cesse de compétition, voire de lutte et de combativité aurait pu susciter un inconfort chez les lecteurs du journal, mais d'un point de vue économique, ce type de discours correspond parfaitement à l'envie de mettre un terme à la crise de 1929. Certains sont interpellés par de tels propos, un tel libéralisme. Bruno Blais, qui deviendra un collaborateur fidèle, adresse dans la même veine une lettre à Jean-Charles Harvey, laquelle est ensuite publiée, le 30 décembre 1939, en première page du *Jour.* « Ce sont la liberté, l'ambition, la concurrence qui font la beauté, la grandeur, la force de l'homme. Sans elles tout est vain. Point d'évolution, point d'idéal : l'être humain est embourbé dans le stationnaire, le prévu, l'uniforme, en un mot dans l'abêtissement systématique de ses facultés » (Blais, 1939 : 1). Deux des colonnes voisines présentent un article d'Harvey (1939f: 1) qui répond à cette lettre. Le journaliste soutient que l'égalité matérielle ne peut exister, non plus que l'égalité « des dons, des talents, des forces et des énergies ». Ainsi, « on n'évitera jamais la loi de la concurrence, et le jour où l'on aura réussi à détruire la concurrence, le monde sera terne et sans intérêt ». Dénonçant dans ce même article l'utopie socialiste, la glorification du passé, les méfaits du capitalisme sur la spiritualité, Harvey invoque des lois dites naturelles, vitales, afin de promouvoir entre autres le libre-échange. C'est également une façon de voir la guerre d'un meilleur œil, puisque « c'est la loi de la vie ».

---

1. Devenir compétitif, rattraper un certain retard, cela était envisagé de façon culturelle également. Ainsi, le 23 décembre 1939, on se réjouissait du bilan artistique de l'année. « Jamais la saison artistique et littéraire n'offrit autant d'activités. Voilà que nous adoptons le théâtre, ce qui étonnera ceux d'outre-mer et prouvera que nous nous civilisons » (Dussureault, 1939b : 7).

Toujours à la première page du 30 décembre 1939, une caricature de John Collins vient résumer les cibles du *Jour* (voir figure 1). Il s'agit d'un char d'assaut, arborant d'un côté « La vérité » et, à l'avant, un exemplaire du *Jour*. Le char abat les frontières du Canada, nommées : *Préjugés, Chauvinisme, Provincialisme, Démagogie* et *Séparatisme.* Au bas de l'image est inscrit, tel un credo : « En 1940 comme par le passé, LE JOUR va continuer le bon combat pour l'unité canadienne. » Ainsi, depuis la publication des *Demi-civilisés,* Harvey milite pour « une libération plus précieuse que l'indépendance nationale elle-même, la libération de l'esprit » (Harvey, 1966 : 11). Dans *Le Jour,* son discours est plus radical qu'en fiction. C'est résolument un libéralisme de combat, où « l'idée de lutte s'inscrit dans le cadre d'un projet de société à bâtir » (Teboul, 2013 : 21).



FIGURE 1
Le Jour, 30 décembre 1939, p. 1.

LA PLACE DE L'ÉDUCATION

Aux yeux d'Harvey, la société canadienne-française souffre d'un conservatisme qui la fait se replier sur elle-même. Il souhaite qu'elle s'impose et prenne sa place au sein du Canada et des nations industrialisées. En ce sens, son libéralisme a un penchant *positif*. Ce qu'il promeut, c'est un système d'éducation réformé, pouvant favoriser « l'émergence d'individualités fortes, indépendantes et maîtresses d'elles-mêmes » (Teboul, 2013 : 19). Le système d'éducation étant à « l'origine de nos malaises économiques et sociaux » (Harvey, 1939b : 8), cette réforme devrait apporter un nouveau souffle à la société.

Plus précisément, Harvey déplore que « l'éducation ne rend[e] pas les jeunes aptes à la lutte ou à la compétition » (cité dans Teboul, 1984 : 134), intellectuellement et physiquement. Il craint que le climat de peur régnant dans les salles de classe puisse amener les étudiants à répondre à leurs professeurs sans réfléchir, par automatisme (Harvey, 1940c : 8). Selon lui, un tel climat et une telle attitude risquent de freiner la liberté de penser et la créativité des jeunes, voire leur envie de fréquenter l'école. Il imagine plutôt un système scolaire permettant à tout individu de développer son autonomie : une qualité beaucoup plus utile socialement que l'obéissance[2]. Il s'agit de ne plus penser l'éducation en termes de connaissances et de savoirs, mais plutôt en termes de compétences professionnelles et d'autonomie, cela afin que chaque individu contribue à ce que la nation soit plus compétitive économiquement, intellectuellement et culturellement. Ses articles sont le plus souvent véhéments, et davantage lorsqu'il les signe de son pseudonyme, Paul Riverin.

En matière d'éducation, on ne peut que saluer les idées d'Harvey, parfois inédites, la plupart étant annonciatrices des réformes à venir : rendre l'école publique, obligatoire (Harvey, 1938a : 1 et 1939e : 1) et démocratique (enseignement et livres gratuits) (Harvey, 1938b : 1 et 1943 : 1), redonner au Québec un ministre de l'Instruction (Harvey, 1939d : 1 ; Riverin, 1940 : 8), « instituer des écoles intermédiaires semblables aux *high schools* américains et anglais » (Harvey, 1939a : 6), amener les élèves à développer des compétences plutôt que des connaissances, modifier la formation et le processus de sélection des professeurs (Harvey, 1940a : 8), transformer les curriculums et les manuels d'instruction, laïciser les institutions scolaires (Harvey, 1940b : 8 et 1941a : 1), voir au

2. Puisqu'il invite l'individu à se « déterminer soi-même » (Berlin, 1988 : 57), à être *rationnel, pensant et agissant,* le libéralisme d'Harvey se rapproche à nouveau d'un libéralisme dit positif, tel que le conçoit Isaiah Berlin dans l'*Éloge de la liberté.*

financement des universités par l'État, notamment pour donner aux Canadiens un accès à des universités de haut niveau, des institutions qu'il voulut nationales, c'est-à-dire fédérales (Harvey, 1941b : 8, 1942 : 8 et 1945 : 1). Ce sont là des idées énergiquement soutenues par Harvey, tout au long de l'activité du *Jour*. D'ailleurs, dès janvier 1940, *Le Jour* publie des questionnaires afin d'inviter la population à se prononcer, entre autres, sur la qualité de l'enseignement et des manuels (voir figure 2). Marcel-Aimé Gagnon écrira que Jean-Charles Harvey a « le mérite non seulement d'avoir déblayé le terrain mais surtout d'avoir préconisé les principales réformes [de] la Commission Parent » (Gagnon, 1970 : 114).

Questionnaire sur les écoles

Note. — Les personnes qui signeront les réponses peuvent compter sur notre discrétion absolue : leurs noms ne seront pas dévoilés. On peut signer d'un pseudonyme si on le juge à propos.

1. — Etes-vous satisfait de notre enseignement? ....
2. — Quelles réformes en particulier désirez-vous? ....
3. — Notre enseignement prépare-t-il l'enfant à réussir dans la vie? ....
4. — Le personnel enseignant est-il assez compétent? ....
5. — Les manuels scolaires sont-ils satisfaisants? ....
6. — Enseigne-t-on bien le français? ....
7. — Enseigne-t-on assez d'anglais? ....
8. — L'enfant apprend-il assez de science pratique? ....
9. — Etes-vous favorable à la création d'un Ministère de l'Instruction publique? ....
10. — Remarques spéciales. ....

Nom ....
Adresse ....

D'autres questions seront posées au cours des semaines à venir.

FIGURE 2
Le Jour, 20 février 1940, p. 8.

LA SITUATION PRÉOCCUPANTE DES JEUNES DANS *LE JOUR*

Accorder une aussi grande importance à l'éducation, c'est par le fait même en accorder une à la jeunesse. Dès la première page du premier numéro du *Jour,* la vision d'Harvey faisant de la jeunesse un pilier social, économique et culturel est on ne peut plus explicite :

> C'est à vous surtout, jeunes gens, que s'adresse *Le Jour.* Vos ainés n'ont pas connu les bienfaits de la liberté. On a tellement limité leur pensée, leur culture, leur volonté motrice et leur champ d'action, qu'on a fait, de la plupart d'entre eux, des automates agités par le seul ressort de la peur. Vous êtes l'aboutissement de plusieurs générations qui n'ont cessé de perdre, d'année en année, les qualités intellectuelles, morales et même physiques des ancêtres. Vous n'avez pas l'héritage économique, social, culturel et artistique que vous devriez avoir. Il vous appartient, puisque vous avez le temps pour vous, de refaire à ce peuple la vie à laquelle il a droit. C'est votre tâche […] (Harvey, 1937a : 1 ; voir figure 3).



• AVEC LE SOURIRE •

Jeunesse

C'est à vous surtout, jeunes gens, que s'adresse *le Jour.*

Vos ainés n'ont pas connu les bienfaits de la liberté. On a tellement limité leur pensée, leur culture, leur volonté motrice et leur champ d'action, qu'on a fait, de la plupart d'entre eux, des automates agités par le seul ressort de la peur.

Vous êtes l'aboutissement de plusieurs générations qui n'ont cessé de perdre, d'année en année, les qualités intellectuelles, morales et et même physiques des ancêtres.

Vous n'avez pas l'héritage économique, social, culturel et artistique que vous devriez avoir.

Il vous appartient, puisque vous avez le temps pour vous, de refaire à ce peuple la vie à laquelle il a droit. C'est votre tâche.

On vous a fait perdre un temps précieux à cultiver nos vanités nationales. Les peuples, comme les hommes, sont arrêtés dans leur développement par leurs vanités. Les hommes vains sont si convaincus de leur supériorité qu'ils ne sentent plus le besoin de progresser. Ils se momifient dans leur puérilité.

Voilà ce qu'il faut que vous sachiez.

Sachez aussi qu'il faut aimer la vie, savoir qu'elle vaut la peine d'être vécue et qu'on ne saurait la vivre sans un effort quotidien vers la conquête de quelque bien de ce monde. La conquête n'est pas une question de désir ou de chance, mais de volonté et surtout de supériorité.

De notre côté, nous ouvrons toutes grandes ces pages neuves à vos enthousiasmes

Au clergé

Attaché ? dit le loup

En face des partis, en face du pouvoir, en face des nationalités, en face des sectes, nous sommes indépendants.

A nous seuls, peut-être, nous formerons la presse libre.

Non pas la presse neutre. Car nous savons ce que nous voulons et où nous allons.

La politique nous intéresse, suprêmement. Les politiciens, beaucoup moins.

Nous conseillerons, nous critiquerons, nous applaudirons tour à tour.

Notre libéralisme, qui consiste à défendre les libertés démocratiques menacées par les éléments réactionnaires et cadavériques, s'éloigne sensiblement de l'idée que s'en font certains politiciens libéraux, qui confondent l'opportunisme et le dilettantisme politique avec l'idéal des vrais démocrates.

Nous sommes liés à des idées, non à des hommes. Au rôle du chien dodu au cou pelé, nous préférons la libre allure du loup, qui court, où il veut et qui a bonne gueule. The big bad wolf !

Disons tout de suite que la politique provinciale nous intéresse de façon particulière. Nous aurons le plaisir de promener souvent nos lecteurs dans ce dépotoir des déceptions nationales.

Au lecteur

On a tellement écrit et disserté sur le journalisme qu'à première vue, il semble difficile d'apporter une idée absolument neuve sur ce vaste sujet. On a tout dit sur Sa Majesté la Presse, et il faudra attendre quelques décades encore avant de pouvoir présenter un aperçu nouveau sur le Quart-Etat, institution-pilier de la société moderne. Cependant, on est en droit d'avoir du journal, de l'hebdomadaire, surtout, une conception différente de celle qui a cours un peu partout. Le quotidien est essentiellement un véhicule d'informations, l'hebdomadaire doit, et peut être

FIGURE 3

Le Jour, 16 septembre 1937, p. 1.

En effet, depuis la crise économique, la situation sociale des jeunes est pour le moins préoccupante. Harvey, en septembre 1935, consacre à ce sujet le premier et le dernier numéro de ses *Cahiers noirs,* « Jeunesse ». Il y dénonce la situation

précaire des jeunes, qui n'ont d'autre choix que de mettre «la camisole de force du chômage», ou de devenir «soit un ecclésiastique, soit un guérisseur, ou un plaideur, ou un bâtisseur de ponts» (Harvey, 1935b: 20). Harvey ajoute que cette génération, en grande partie diplômée, doit s'imposer, prendre sa place. Quatre ans plus tard, la situation n'a pas changé.

> Hélas! tu sembles délaissée, jeunesse! Toi, pilier de notre race – anneau dans la chaîne qui doit perpétuer notre race! Tu souffres! tu languis! tu cherches à pénétrer en voile ce garde-fou avec lequel on entoure ta cause sacrée depuis huit années de crise. Tu cherches à t'expliquer pourquoi dans un pays si riche, qui garde en son sol des richesses naturelles, déposées là depuis la nuit des temps, tu ne peux trouver du travail qui te permettra de gagner le pain que Dieu veut que tu gagnes, mais que tu ne peux voler (Daris, 1939: 7).

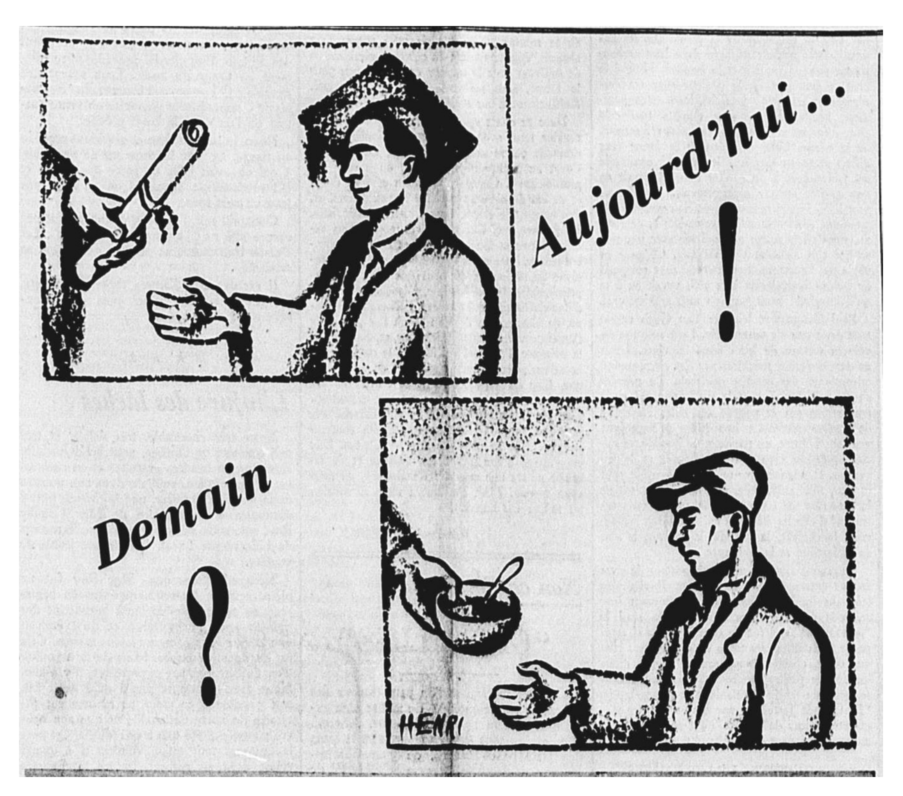


FIGURE 4

Le Jour, 18 juin 1938, p. 1.

Toutefois, ce constat, signé Alphonse Daris, diffère de la ligne éditoriale du journal. D'une part, il y a ce « cri de race » qu'Harvey exècre. D'autre part, le journal a tendance à être plus empathique envers les groupes de jeunes combattant pour une bonne cause. Seuls les articles de la section féminine adoptent un ton de déploration par rapport à la situation des jeunes. C'est sans doute pourquoi l'article d'Alphonse Daris et la « Tribune du lecteur » ont été déplacés ce jour-là vers la section féminine (voir figure 4).

LES JEUNES ET LA GUERRE DANS « LA FEMME DU *JOUR* »

Avant même la déclaration de la guerre, un trio multiplie les écrits quant à la situation désolante de la jeunesse, qui risque d'être affectée par un nouveau conflit. Ce trio est formé de Myonne-Jeanne Dussureault, de Liane et de Donat Coste[3]. Le 5 août 1939, ce dernier publie un court récit, « … Cette grande peine… », qui présente parfaitement le point de vue du trio.

> [...] Le jeune homme s'arrêta, me donna son regard noir et me dit :
> « J'ai beaucoup de peine. La peine que j'ai ruisselle sur ma peau, alourdit ma silhouette, ternit l'éclat de mes yeux. C'est pour ça que j'ai l'air si vieux. Une peine si grande que je comprends parfaitement ce que le Christ dut pâtir au Golgotha. Mais cette peine-là, mon vieux, je ne puis la livrer. Je la garde sur moi, pieusement. Je l'ai mise sous mon pourpoint, telle une fleur de lèpre. Et nul ne doit savoir que je souffre, que je puis souffrir comme tout le monde, moi [...] » (Coste, 1939a : 7).

Après le déclenchement des hostilités, ces trois auteurs s'expriment clairement contre l'entrée en guerre du Canada. Myonne-Jeanne Dussureault écrit, six jours après la déclaration de la guerre :

> C'est une obsession ! tout le monde en parle, de cette guerre et les opinions diverses seraient du plus haut comique si la situation n'était pas si triste sous ce règne de terreur.
>
> Pauvre jeunesse ! Nous n'avons pas trente ans, pourtant nous nous souvenons de 1918. Nos mères pleuraient, nos frères combattaient, nos pères espéraient que nous, les enfants, ne connaîtrions jamais pareille angoisse (Dussureault, 1939a : 7).

3. Les articles de Donat Coste, un collaborateur des plus fidèles, se trouvent principalement dans la section féminine, bien qu'il soit un homme. Cela est dû probablement à la teneur de ses propos, qui s'y rattache parfaitement.

Dans la section féminine, le deuxième article qui réagit à la déclaration de la guerre est celui de Donat Coste (1939b : 7). Après avoir évoqué l'horreur que lui fait pressentir la guerre, il n'en espère que la fin. Le 23 septembre 1939, c'est au tour de Liane de se prononcer. Elle parle d'un voile, d'une buée qui l'« empêche de voir clair » (Liane, 1939a : 7). Elle ne peut se réjouir de l'anniversaire de son garçon, qui vient d'avoir 17 ans, et qui pourrait désormais devoir participer aux hostilités. Ensuite, pendant près d'un mois, aucun article n'évoque la guerre dans la page féminine.

LA DISCORDE ENTRE LIANE ET MICHELLE

Le 28 octobre 1939 paraît un billet inattendu, écrit par Liane et daté du 9 octobre. Dans « Les élever ? », Liane (1939b : 7) révèle un nouveau critère de sélection des textes du *Jour* : « J'avais donc fini mon billet et je le présente, on me le retourne en me disant : *Ceci est contre la guerre !* [...] *la lutte pour la vie amènera toujours la guerre.* » Malgré ce mot du journal, qu'elle cite, elle lui tient tête et lui réexpédie son billet : « Ne voulez-vous pas maintenant examiner mon utopie ? » (voir figure 5). Dans ce billet, Liane dénonce les exercices militaires répétés par les jeunes étudiants dans les cours d'école, prône l'armistice et s'oppose volontiers à la participation canadienne à la guerre. Elle tente néanmoins de lier son utopie pacifiste au discours du journal. « L'enfant de mon utopie serait préparé pour la lutte, mais ses moyens seraient ceux d'un humain et non d'une brute. » Enfin, même si l'article est publié, on peut comprendre que le journal n'adhère aucunement aux propos de Liane.

pas assez convaincante. — J'avais donc fini mon billet et je le présente, on me le retourne en disant : ceci est contre la guerre ! . . . Vous pensez que la guerre peut disparaître de la terre ! . . . parfaitement inutile : la lutte pour la vie amènera toujours la guerre.

Voilà qui amène mon second ".." malgré la logique juste et apparament inébranlable de ce monsieur, je tiens à mon utopie. . . "chercher à éviter toute guerre".

FIGURE 5

Le Jour, 28 octobre 1939, p. 7.

C'est dans le numéro suivant que Michelle publie ses premiers mots au sujet de la guerre. Ceux-ci prennent la forme de l'essai et attaquent directement les idées, l'utopie de Liane. « Utopie que cela ! » commence ainsi :

> Travailler, lutter, se battre, sans relâche, c'est la loi de la vie. Mais quand on est fatigué de ce combat perpétuel, on se plaît à imaginer que, s'il n'y avait pas d'agitateurs, de déséquilibrés ou de fous déchaînés, ce serait la perfection en ce monde. Et l'on rêve d'un univers où le calme serait roi. Les hommes ne s'entretueraient point : tous marcheraient main dans la main, félicité ! Comme ce spectacle serait beau et apaisant ! (Michelle, 1939f : 7).

Michelle conclut son article en renchérissant sur la « loi de la vie », qui cadre parfaitement avec la ligne éditoriale du journal.

Le même jour, dans la section féminine, Donat Coste dédie sa fiction à « Olga, qui est blonde », probablement Olga Yakimenko, qui a publié quelques fois dans le journal. Ce court texte, intitulé « Mais les loups sont venus », met en scène les pâturages de la « Pologne, aux filles couleur de beau blé » (Coste, 1939c : 7), alors prise d'assaut par des loups. Cela fait écho, de façon dramatique et métaphorique, à l'envahissement de la Pologne par les Allemands.

La semaine suivante, le samedi 11 novembre, Michelle (1939g : 7) exprime à nouveau sa conception de la guerre : « Le monde et les hommes doivent vivre constamment dans la crainte et l'anxiété. Les femmes surtout se rendent compte de l'horreur qu'engendre la guerre, mais elles n'y peuvent rien, hélas… » Michelle fait ainsi appel à la résilience des femmes, tout en répondant à une amie, inquiète à l'idée d'enfanter, compte tenu de la situation. « Il est beau et grand de donner au monde un peu de soi-même. […] Tu connaîtras des heures si belles que tu oublieras tes craintes. Puisqu'on oublie tout ! »Dans le numéro suivant, celui du 18 novembre, la discorde entre Liane et Michelle reprend de plus belle. C'est Liane (1939c : 7) qui a le premier mot. Dans son article « À propos d'utopie… », elle concède d'abord que « la loi de la vie » nous demande de lutter, mais réitère le fait qu'elle ne peut pas concevoir la nécessité de se battre et d'agir avec violence. Elle rapporte ensuite une étude d'André Siegfried afin de louer l'essor économique du Canada qui, comme les États-Unis, pourrait acquérir « *une puissance suffisante pour en imposer aux nations tarées par le virus belliqueux* ». Elle souhaite enfin que l'on participe à « la propagande pour la paix, faite par le cinéma américain depuis 1918 ».

Dans sa réponse, qui paraît le même jour, Michelle (1939h : 7) affirme que cette guerre malheureuse est inévitable, qu'elle doit suivre son cours, puisque « nous avons appris qu'il y a des chocs d'idées qui ne se règlent qu'à coups de canon, des principes qui ne se défendent qu'au prix du sang qu'on verse ». Elle ajoute qu'on ne peut pas prévoir la fin de cette guerre ni le début d'une autre, et que la puissance et l'autosuffisance de nos voisins ne les empêchent en rien de prendre part à des conflits, lesquels pourraient bien, dans l'avenir, se produire au Canada.

Ce jour-là, fait unique en 1939, la section féminine n'occupe qu'un tiers de la page. Elle ne comporte aucune image et n'est composée que de l'article de Liane suivi de la réponse de Michelle, puis d'un court et triste poème en prose de Gil Fontaine, intitulé « Feuilles mortes ». La réponse de Michelle paraît le même jour que les critiques de Liane : *Le Jour* a donc donné le dernier mot à sa collaboratrice principale.

LES RÉPERCUSSIONS D'UNE DISCORDE

Les numéros suivants nous invitent à croire que cette algarade entre Michelle et Liane eût un impact considérable sur le contenu de la section féminine, l'avant-dernière page du journal. Dans l'édition suivante, c'est-à-dire le 25 novembre 1939[4], un article de Jacques Gadbois débute en première page et se poursuit dans la section féminine. « Pour une paix vraie ! » traite de la participation des Canadiens à la guerre. L'un des premiers paragraphes se lit ainsi : « Aujourd'hui, je puis proclamer que le droit est du côté des démocraties que je n'ai cessé d'aimer, si j'ai dû parfois, en conscience, les blâmer ; et tout homme dont la pensée est libre doit reconnaître que Londres et Paris défendent une cause supérieure » (Gadbois, 1939 : 1). Puis, Gadbois lance – dans la partie de son texte qui se trouve dans la section féminine – que « c'est pour la paix que nous luttons, pour la paix définitive, qui permette enfin à l'humanité de travailler à son progrès et à son bonheur » (1939 : 7). C'est là une des idées qui permet au journal de justifier cette guerre, cette lutte, les risques et les sacrifices qu'elle entraîne. C'est aussi un moyen de réaffirmer la position du *Jour,* là même où elle avait été mise à mal.

4. Ce jour-là, Mitsou, une des collaboratrices principales en 1939, publie son dernier article. On ne sait pourquoi.

Pendant l'année 1940, la septième page connaîtra des changements plus importants. La participation des collaboratrices diminue de façon importante, tandis que des chroniques telles que « Rondin et Encensoir », tout comme les « Mots croisés du *Jour* », font désormais partie de la section féminine. L'iconographie (photos et dessins relatifs à la mode et à l'exercice physique, aux idées cadeaux, etc.) est réduite de beaucoup, ce qui a un impact considérable sur le dynamisme auparavant propre à la septième page (voir figures 6 et 7).

Avant la disparition de la section féminine, en juillet 1940, quelques récits de Gabrielle Roy et quelques poèmes de Gil Fontaine paraissent, tandis qu'Alice Guay et Myonne-Jeanne Dussureault publient des critiques littéraires, théâtrales et radiophoniques. Le 29 juin, cette dernière publie un article intitulé « Les enfants de mon pays ne jouent plus à la guerre », et évoque avec une certaine fierté le courage des soldats canadiens. Elle a donc changé de position.

Quant à Liane, elle publie un dernier texte le 2 mars 1940. Son article, intitulé « L'Élite… cercle vicieux ? », dénonce le fait que des enfants de famille aisée se fassent éduquer à l'écart, y recevant une éducation aliénante. « On leur bourre le crâne à coup de *supériorité*... "Vous serez l'Élite… vous êtes l'élite"… ces pauvres enfants s'entendent répéter cela pendant des années ; rien d'étonnant à ce que la plupart s'enflent à en crever » (Liane, 1940 : 7). Même si ce n'est pas de cette façon que le journal défend habituellement cette idée, on peut voir dans cet article un penchant pour une éducation plus démocratique, égalitaire – ce qui explique probablement sa parution.

Le 6 juillet 1940, la section féminine n'occupe à nouveau qu'un tiers de la septième page. Elle disparaît le 27 juillet suivant et la page prend alors un nouveau titre : « Dans le monde des arts, des lettres et des idées ». La chronique de Louis-Philippe de Gouy, « Conversation de table », ainsi que les articles de Michelle conservent leur place sur la septième page. La chronique de Louis Dantin, « Le livre américain », y est déplacée. Le 17 août, « Rondin et Encensoir » et les « Mots croisés du *Jour* » reprennent leur place sur la huitième page.

Jusqu'en 1944, la septième page sera consacrée à la littérature, avant de mettre de plus en plus l'accent sur les arts de la scène, la musique, le théâtre et le cinéma. Ce sera alors la sixième page qui traitera spécifiquement de littérature, même si des poèmes et des fictions sont parfois présents ailleurs dans le journal, ce qui est d'usage depuis le début de la parution du *Jour*. Malgré tous ces changements, la teneur culturelle de la septième page reste donc intacte.

La femme  du "Jour"

Le bonheur qui passe

Nous parlons si souvent du Bonheur qu'il nous semble avoir rien de nouveau à ajouter chaque fois à nos arguments. On parle évidemment d'un bonheur possible qui peut être le lot de tous, si chacun le veut.

C'est qu'il y a toujours certains points auxquels nous n'avons jamais touché. On ne les découvre qu'au fur et à mesure que les jours passent et que les événements se succèdent.

Le bonheur, pour être réel, n'a pas nécessairement le même visage à tous les jours. Si, comme le coeur, il ne vieillit pas, il a besoin de retouches de temps à autre tout comme le coeur lui-même. Il faut qu'on l'adapte soi-même à ses exigences. Et, tout paradoxal que cela puisse paraître il n'en reste pas moins vrai qu'il est facile de lui faire subir certaines transformations afin de l'adapter à ces exigences-là. Un bonheur grandeur nature, quoi! Ça se trouve.

Pour nous, modestes gens, il se résume à peu de choses, tellement peu qu'on trouve ds gens heureux qui ne semblaient avoir aucune raison de l'être. C'est que leur conception du bonheur n'est pas la même que la nôtre. Ils n'en sont pas moins satisfaits de la vie donc, pas moins heureux. Ce qu'il a suffi pour leur mettre cet éclair de joie dans leur sourire, on l'ignore souvent. Mais il est là comme une marque indélébile, une preuve indubitable que le bonheur existe. C'est une lumière qu'on voit même en fermant les yeux.

Il serait étonnant de scruter le coeur de chacun afin de chercher à savoir où on prend son bonheur et sa joie. On ne peut jamais savoir, car il y a des choses que le coeur tait toujours. Cependant, les plus logiques vous diraient qu'ils le prennent où il se trouve. Que ce soit dans la pluie ou le soleil, le travail ou le plaisir, le sourire qu'on reçoit ou celui qu'on donne, la fleur qui vient d'éclore, qu'importe! Il est là, rôdant autour de nous, tendant une main qu'on n'ose souvent pas prendre parce qu'elle n'est pas toujours gantée de bleu...

S'agirait-il de simplement ouvrir les core trouvons-nous que certains tendent yeux et tendre la main! Peut-être... En-la main trop souvent et qu'ils détiennent une part d'un bonheur qu'on croit nous revenir de droit. Alors, c'est l'envie qui ronge le coeur. L'envie qui nous ferme les yeux. Pour se sentir heureux et plein d'enthousiasme, il n'est pas bon de convoiter la part d'autrui. Il faut travailler sans relâche à son propre bonheur, le gagner pour ainsi dire et ne pas craindre d'avouer qu'une fois de temps en temps une joie vient nous visiter...

Les plus infortunés, ont leurs jours de gaieté. C'est qu'ils ont conscience du jour où le bonheur passe... Ceux-là savent l'apprécier et je crois bien que ce sont les plus heureux parce que leur coeur ne s'est jamais fermé et qu'il a toujours attendu...

Cela n'implique pas nécessairement l'obligation de restreindre ses désirs. Les désirs font partie de la joie de vivre. Mais désir et envie ne sont pas synonymes. L'un fait naître l'enthousiasme, l'autre le détruit. Sans enthousiasme, où irions-nous? A l'époque où nous sommes, c'est ce qui manque le plus, ce dont nous avons tant besoin. L'enthousiasme: c'est un coeur de vingt ans qui bat même dans les poitrines séniles. N'est-ce pas là aussi une sorte de bonheur? Certains en ont la certitude. C'est vers eux que nous devons tourner le regard afin de prendre pour acquit que le bonheur existe vraiment et qu'il n'est pas une question d'âge ou de hasard, mais bien de volonté personnelle.

MICHELLE



A LA RECEPTION... La dame d'honneur, à gauche, revêt une robe de chiffon bleu, à manches bouffantes et corsage ajusté. Un ruban de velours cerise, noué sur le devant, tombe sur toute la longueur de la jupe. Un chapeau de paille leghorn blanc complète l'ensemble.
Pour la mère de la mariée, à droite, on suggère cette robe de dentelle gris argent. L'empiècement de dentelle, formant manches et corsage, et posé sur une jupe circulaire en marquisette de soie grise, est d'une élégance indéniable.

Ne jamais mentir

Comme c'était laid un mensonge quand j'étais petite fille! D'abord ça faisait un chagrin fou à mon ange gardien et puis, en supposant que je m'y serais risquée, trois malheurs m'attendaient: mes dents tomberaient, j'aurais les doigts croches et tout le monde, à ces indices, reconnaîtrait la vilaine menteuse!

Je ne sais qui, de ma sensibilité ou de ma vanité, fut la plus effrayée mais je devins d'une franchise excessive; avant même qu'ils soient découverts, je confessais mes délits et ceux de mes soeurs. On apprécia ce zèle d'une façon bizarre: j'eus la fessée. Ah! n'eut été de cet âge trop impressionnable j'aurais sûrement changé mon fusil d'épaule car, sans que j'écorche la vérité, une canine et deux molaires m'avaient faussé compagnie.

*

Il est certaines habitudes d'enfance dont on ne peut se départir. Ainsi le mensonge spontané m'est impossible et j'ai un succès plutôt relatif quand aux mensonges prémédités. Avouez que c'est une lacune, vous qui savez l'utilité du mensonge. Vous connaissez l'histoire de cet homme que sa femme harcelait: "Dis-moi franchement, m'es-tu infidèle?" A cette question trop souvent posée le mari répondait avec une patience édifiante: "Mais ma chérie, je te le jure!" Et elle pleurait... parce qu'elle ne le croyait pas. Un soir qu'elle se faisait plus pressante, il perdit la tête et avoua tout. Elle pleura plus fort — qui s'en serait douté! — et entre deux sanglots le mari entendit ce reproche: "Ah! pourquoi m'as-tu dit la vérité!"

C'est un fait reconnu que le mensonge présente plus d'avantages que la vérité. Ainsi dans le monde des affaires trouvez-moi un commerçant, un courtier, un agent d'assurance, qui a réussi, sans jamais mentir et là, qu'il soit laid comme Belzébuth et repoussant comme un youpin, je le baise sur le front! Allez chez les professionnels, c'est la même chose sauf que le mensonge y est pratiqué avec plus de subtilité. Dans le monde social c'est encore pis. Si vous tenez à demeurer sympathique, flattez et reflattez toutes ces nullités qui se croient issues de la cuisse de Jupiter. J'ai dit nullités parce que les êtres qui valent vraiment quelque chose — pas au point de vue monétaire cela va de soi — ne quémandent jamais votre admiration. Défiez-vous toutefois de ceux qui, comme la dame de tantôt, vous supplient de leur dire la vérité: neuf fois sur dix, ils vous garderont rancune. Le monde vit de mensonges et s'en trouve bien. Pourquoi vouloir filtrer cette eau trouble!

Evidemment cette sagesse (!) ne m'est pas venue de la veille au lendemain. J'ai écarquillé les yeux et les oreilles, j'ai eu des révoltes au début de mes découvertes. Mais on vieillit! C'est quand on ne s'étonne ni ne s'indigne plus qu'on réalise que notre jeunesse nous a plaqués.

On pourrait diviser les mensonges en trois classes: les répréhensibles; ceux que l'on se conte à soi-même; les décevants: ceux d'un ami... mais on s'y fait; les amusants: tous les autres... pourvu qu'on n'en soit pas dupe.

Ainsi je connais un type dont les menteries sont aussi goûtées que des mots d'esprit: on se les rapporte, on s'en esclaffe et le diable d'homme nous jouerait un sale tour s'il se convertissait à la vérité. Bas sur pattes, le crâne d'une reluisante nudité, la barbe rebelle au rasoir, les habits maculés, il a l'air d'un vrai rat de cale et il en monte des bateaux! Personne ne le croit mais il s'en contrefiche: ce n'est par pour la galerie qu'il ment, c'est pour son plaisir à lui. Je parierais qu'il est autrement heureux que vous et moi: il sait faire durer ses illusions...

MITSOU

Avec ou sans péplum! A votre aise, Madame, puisque celui-ci est détachable. Le large ruban de velours, noué sur le devant, est toute la clef de ce mystère... Il n'en tient qu'à vous de transformer à plaisir votre robe du soir.

Pour le matin, l'heure du thé ou pour le soir, ces petites vestes de tricot sont vraiment indispensables. On les confectionne en laine, en fil, voire même en ficelle.

Claude Dauphin et André Luguet seront les partenaires de Danielle Darrieux dans "Battement de Coeur" dont Henri Decoin vient de commencer la réalisation.

"DE GRASSE"
DÉPART
27
JUIN
AUTRES DÉPARTS
NORMANDIE . 28 JUIN
CHAMPLAIN . 1 JUIL.
ILE-DE-FRANCE 6 JUIL.
Ligne Française
Cie Gle TRANSATLANTIQUE

Pour la femme qui voyage et même pour celle qui ne voyage pas. De la crème faciale en capsules! Voilà qui ne saurait nous surprendre à une époque où l'imagination est entièrement au service de la fantaisie et des exigences de l'heure. On peut les obtenir en boîtes.

Les ensembles de plage ont presque tous une touche très féminine. La vignette illustre une de ces créations à l'allure juvénile. Le tout garni de ric-rac.

Les nouveaux souliers de marche, pour la saison estivale, offrent certains avantages qui ne sont pas à dédaigner. En toile, veau ou suède, dans des coloris de choix, ils vous assurent surtout une marche reposante. Aucun détail n'a été négligé pour en assurer le comfort.

Le Vrai
CHEZ-SOI
SERVICE IRREPROCHABLE
HÔTEL ST. RÉGIS
392, rue SHERBOURNE—RA. 4135
TORONTO
en face de l'église du Sacré-Coeur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

SONNET SUR DEUX RIMES

(En lisant Ida Faubert poétesse Haitienne)

VOUS SOUVENEZ-VOUS

Vous souvenez-vous de notre heure intime et brève,
Des moments où j'étais captive entre vos mains,
De ces minutes passées le long de la grève!
Pour me le dire, n'attendez pas à demain.

Des moments où j'étais captive entre vos mains! —
Lieux où naissaient des millions de beaux rêves.
Rêves d'amour! rêves nouveaux! rêves anciens!
Je ne le sais plus. Tous ils m'assaillent sans trêve.

De ces minutes passées le long de la grève! —
De ces baisers flous donnés le long du chemin,
Cette peur de ne plus vous voir le lendemain...

Vous souvenez-vous de notre heure intime et brève,
De la romance sans paroles, au clavecin!
Pour me le dire, n'attendez pas à demain.

Marie MOMBLEAU



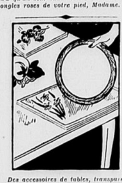
Merry Hull, brillante dessinatrice de modes américaine, nous permet de voir ici une de ses récentes créations. Un gant de chevreau blanc, avec liséré de chevreau bleu marine contournant les doigts. Cette dernière innovation, en plus d'ajouter une note élégante et inédite au chapitre des gants, permet à ceux-ci un plus long usage et leur garde une ligne impeccable. A noter le chapeau dont le dessin s'harmonise avec les gants.



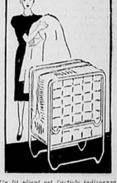
Voici un chapeau qui ne restera pas dans sa boîte pour la seule raison qu'il ne s'harmonise pas avec la couleur de vos robes. Il est tellement facile d'en faire un chapeau nouveau! Il ne s'agit pour cela que de changer le mouchoir imprimé, et le tour est joué!



Ceci! C'est un bas. Oui... un bas auquel il manque un bout, tout comme les nouvelles sandales. Charmante idée qui n'a qu'un seul but: mettre en valeur les ongles roses de votre pied, Madame.



Des accessoires de tables, transparents comme du cristal, mais légers et incassables, soit pour les napperons ou pour la vaisselle même, voici ce que propose la mode nouvelle. Les décorations sont peintes à la main.



Un lit pliant est l'article indispensable à la campagne encore plus qu'à la ville. Qui n'a pas ce visiteur inattendu, une fois de temps à autre, celui qui arrive pour jusqu'au lendemain! C'est à lui qu'il faut penser aujourd'hui.



Préparez-vous à l'attaque! L'attaque des rides! Avec ce nouveau masque électrique, la fatigue disparaîtra de vos traits, et, en un instant le masque de satin rose aura rendu à votre figure sa

POUR EVITER QUE LES CREMES NE TOURNENT

Une minute d'inattention: votre belle crème anglaise, si lisse tout à l'heure, a maintenant bien piteuse mine.

Que faire pour la rattraper? Prenez une bouteille vide, de la forme dite champenoise, versez-y votre crème tournée pour l'y secouer vigoureusement. Attention, la crème est brûlante. Entourez votre bouteille d'un torchon épais.

La prochaine fois, pour éviter que votre crème ne se désagrège, vous ajouterez aux oeufs, en les battant, une cuillerée à café de fécule, crème de riz, arrowroot ou maizena. En si faible quantité, sa présence ne sera pas perceptible et même s'il arrive à la crème de bouillir elle conservera son aspect homogène.



FIGURE 6
Le Jour, 24 juin 1939, p. 7.

Montréal, samedi 22 juin 1940 — LE JOUR — Page 7

La femme  du "Jour"

CONVERSATION DE TABLE

LES MORILLES

par Louis P. De GOUY

Oddly fashioned, quaintly dyed,
In the woods the mushrooms hide;
Rich and meaty, full of flavor,
Made for man's delicious savor.

—Maids and Mushrooms,
par A. B. Brown.

Louis P. De GOUY

FOLIE

Suis-je sage ou suis-je fou !
Si les autres sont sages,
je suis fou ;
et si les autres sont fous,
je suis sage :
car je suis différent de tous.
Si les autres sont fous,
je suis fou ;
et si les autres sont sages,
je suis sage ;
car nous sommes tous pareils.
Je ne suis donc ni sage ni fou.
Je suis sage.
Je suis fou.

New York, le 27 mai 1940.
Marcel MAESTRO




MAINTENANT $1.75 LE GALLON FLACON
26 ONCES 40c
40 ONCES 60c
LE MEILLEUR VIN CANADIEN AU MÊME PRIX QUE LES VINS ORDINAIRES

Le coeur des mères

"Dodo, dodiche, dodo . . ."

MICHELLE

A TRAVERS LES REVUES

Maximilien RUDWIN

Soyons un peuple fort

(Communiqué du comité provincial de défense contre la tuberculose.)



Les souliers de toile sont tout désignés pour l'été. Et depuis qu'on nous les offre dans un choix si varié de couleurs, il n'y a pas de raison pour qu'on se refuse à en acheter plusieurs paires qui s'harmoniseront avec les robes qu'on portera.

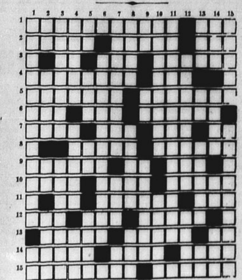


Le champagne pétille dans la coupe et les poissons . . . Au fait, que font-ils là ces poissons ? Mystère . . . Peut-être sont-ils ébahis tout comme nous de voir que la patte de cette coupe est remplie elle aussi de liqueur mousseuse ! Une nouveauté due au caprice des souffleurs de verre pour permettre une ou deux gorgées de champagne de plus. . .

Marie Déa est blessée par un projecteur.

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITTLIT



HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

SOLUTION DU PROBLEME No 144 paru dans le JOUR du 15 juin

GAGNANT DU PRIX DE $1.00 : Albert Meunier, Rimouski, P.Q.

FIGURE 7
Le Jour, 22 juin 1940, p. 7.

UN MODÈLE FÉMININ « ATTÉNUÉ »

La section « La femme du *Jour* » avait pour but de renseigner son lectorat sur des sujets féminins stéréotypés – mode, culture physique[5], éducation, santé, art culinaire, arts de la scène, vacances, croisières, etc. Cela dit, elle ne s'adressait pas à n'importe quel type de femme. Myonne-Jeanne Dussureault le précise, le 23 décembre 1939 : « Entre la femme dont l'horizon se borne à sa cuisine et celle qui connaît mieux la politique que son Pater, il existe la vraie femme » (Dussureault, 1939b : 7). Elle souligne qu'il ne s'agit pas d'une femme féministe, mais plutôt, comme le disait Harvey, d'une femme libre (Gagnon, 1970). Aussi la femme du *Jour* contrevient-elle, à sa façon, au traditionalisme et au conservatisme de son époque. De ce point de vue, il est malheureux que cette figure soit moins défendue après la disparition de la section « La femme du *Jour* ».

À l'image des femmes qui participent à la rédaction du journal, la *vraie femme* fait partie de la société, la commente, y travaille. La *vraie femme* sait se faire belle et s'intéresse aux différentes cultures du monde, en devient la spécialiste. Les récits de voyage et les nombreux articles de Gabrielle Roy vont dans ce sens. Celle-ci y détaille ses expériences européennes et informe le lectorat sur la fête de Noël en Ukraine, l'heure du thé en Angleterre, etc. Et nombreux sont les articles qui renseignent le lectorat, féminin et masculin, sur les cultures et les situations géopolitiques étrangères.

Outre cette ouverture culturelle, une autre tendance de la section féminine est de donner en exemple un homme, une femme, une culture, même une habitude. Dès les débuts du journal, des articles de la section féminine rendent hommage à des femmes : Madame Pierre Curie, Constance Colline, « Rachilde, célèbre femme de lettres » (Guay, 1938b : 7), la « femme française » (Guay, 1938c : 7), etc. Cette pratique se perpétue d'ailleurs jusqu'à la fin du journal, et c'est sans aucun doute Michelle qui la maîtrise le mieux. Pour ses lectrices, elle se présente elle-même comme un modèle à suivre, en matière de mode et dans la vie de tous les jours. Ayant par exemple relevé le « défi » d'apprendre les mathématiques, elle invite son lectorat à faire de même à deux reprises (Michelle, 1939b, 1939c), parce que cette formation promet plus de débouchés professionnels. Myonne-Jeanne Dussureault se réjouit quant à elle des honneurs qu'ont reçus nombre d'étudiantes. « Cette année, ces demoiselles ont

5. Dans sa rubrique « Culture physique du *Jour* », le culturiste Jean-M. Guay partageait à son lectorat des exercices à faire à la maison, des techniques de respiration ou d'étirement, sinon des informations sur l'alimentation et les habitudes saines de vie.

prouvé leur supériorité aux étudiants. Bons princes, ces messieurs acceptent une honorable défaite. Quelques-uns rouspètent, se cabrent humiliés de la victoire féminine» (Dussureault, 1940: 7).

Grâce à ces modèles, la page des femmes propose un certain apprentissage à son lectorat, afin que les Canadiennes françaises se distinguent, se surpassent. Le discours des collaboratrices, à la façon de celui d'Harvey, est libéral: il vise l'émancipation sociale des femmes. C'est ainsi qu'il peut apparaître engagé politiquement. C'est le cas le 2 juillet 1938, lorsqu'Alice Guay, dans «Politique», dénonce l'absence de Québécoise(s) parmi les cinq Canadiennes élues au Sénat. Elle termine en souhaitant «féliciter Mme Casgrain de la façon dont elle défend les intérêts féminins», de même qu'Adélard Godbout pour sa défense du suffrage féminin (Guay, 1938a: 7). Quant à Michelle, elle prend parfois la défense des travailleuses. C'est le cas le 14 janvier 1939 lorsqu'elle dénonce le congédiement de nombreuses secrétaires, qui perdent leur emploi, dit-elle, après avoir appris au patron comment faire son travail (Michelle, 1939a: 7).

De ces «questions féminines» émerge un discours sur l'égalité entre hommes et femmes, auquel participent plusieurs hommes, dont Harvey. Sous le pseudonyme de Paul Riverin, Jean-Charles Harvey dénonce également la sous-représentation des femmes en politique.

> Notre province est la seule des neuf provinces de la Confédération à ne pas concéder le droit de vote aux femmes. On ne trouve aucune femme dans les hauts postes administratifs; on n'en trouvait aucune à l'ancienne Commission du salaire minimum des femmes; il n'y en a pas à la Commission du juste salaire; il n'y en a pas au Conseil de l'Instruction publique; il n'y en a pas à la direction de l'enseignement ménager; il n'y en a pas aux premiers postes de l'Assistance publique et de l'hygiène; on ne nomme jamais aucune d'elles dans quelque comité que ce soit de la province (Riverin, 1938: 4).

De même, les inégalités quant à l'accès à l'emploi sont décriées, notamment par Raymond Bilodeau (1940) lorsqu'il signale que les femmes sont de plus en plus compétentes et diplômées, et méritent une meilleure part du marché du travail.

Dans le cadre de la section féminine, cette idée d'égalité concerne plus particulièrement la relation homme-femme. Dans «Un maître ou un ami?», Michelle décrit un couple où règne «la parfaite entente, où l'on admet la discussion et où le perdant n'est pas toujours le même» (Michelle, 1938b: 7). Le 1er juillet 1939, Gabrielle Roy dénonce quant à elle le manque de galanterie des hommes

depuis que les femmes réclament, « sur tous les toits », l'égalité des sexes. Dans « Strictement pour les messieurs : un petit conseil », elle écrit : « Mais chers Messieurs, n'exagérez-vous pas un peu ? Ne pourriez-vous pas joindre un peu de la douce galanterie ancienne à toute cette belle justice et fraternité du jour ?... » (Roy, 1939b : 7). Enfin, bien qu'il n'y ait pas de réelle égalité entre homme et femme dans la société canadienne-française, on laisse entendre qu'un nouveau rapport s'installe.

PORTRAITS DE FEMME SEULE

En parcourant *Le Jour,* on peut remarquer combien les portraits de femme seule sont nombreux. Et ce, bien avant la déclaration de la guerre. Dans son article « Catherinettes[6] 1938 », paru le 26 novembre 1938, Michelle écrit que les vieilles filles sont plus nombreuses qu'avant. Et lorsque la guerre est déclarée, elle ne voit pas là la cause des nombreuses ruptures : l'égoïsme de chacun jouerait pour beaucoup (Michelle, 1940b). Mitsou, quant à elle, le 24 septembre 1938, dans une fiction intitulée « Elle ne parle que de lui », évoque combien il est normal pour une femme de vivre plusieurs amours, donc de se retrouver seule par moments. « Eh ! Oui, quoiqu'en dise le poète, on n'aime pas qu'une fois. C'est tellement mieux ainsi. Si l'amour n'avait qu'une vie, pourrait-on lui survivre ? » (Mitsou, 1938 : 7). Il est aussi normal de lire en septième page une fiction qui met en scène une dispute conjugale, ou un poème d'une femme ou d'un homme exprimant sa solitude, un amour impossible ou perdu. Si bien que Gabrielle Roy, dans un article du 20 mai 1939, propose une typologie des femmes, incluant la catégorie « Celle qui attend un homme » (Roy, 1939a : 7). Mitsou publie d'ailleurs, sur la même page, une « Lettre ouverte à... l'homme que j'attends ». Enfin, la femme seule, qui travaille ou qui attend l'amour, peut elle aussi incarner le modèle de la *vraie femme,* la « femme libre », celle dont on fait la promotion dans *Le Jour.*

ENTRE LUTTE ET RÉSILIENCE

Les articles de la section féminine des années 1939 et 1940 expriment constamment les désillusions qu'éprouvent les hommes et les femmes, souffrant par exemple de solitude et de la situation dans le monde. Michelle en témoigne

6. La Sainte-Catherine est une fête consacrée aux « vieilles filles », celles qui n'avaient toujours pas de mari à l'âge de 27 ans.

à travers ses articles, mais toujours en voulant donner du courage à ses lectrices. Dans le discours de Jean-Charles Harvey, Victor Teboul repère un « apprentissage de la lutte ». Michelle, quant à elle, propose plutôt un apprentissage de la résilience ; on l'a vu plus tôt à l'égard de la guerre.

Elle partage le point de vue d'Harvey lorsqu'elle plaide en faveur d'une « loi de la vie », mais s'en distingue lorsqu'elle ajoute que cet apprentissage ne doit pas se faire nécessairement à l'école. Un billet intitulé « La mère de la sûreté » (Michelle, 1939d : 7), paru le 15 juillet 1939, présente ses idées à ce sujet. « L'enfant qui grandit, qui n'a jamais eu à se préoccuper de rien, qui s'est laissé vivre en un mot, entouré d'un certain luxe par des parents insouciants, ne peut concevoir la vie telle qu'elle est. À moins d'avoir souffert et d'avoir connu la désillusion. » Puis, elle ajoute : « La petite fille de dix-huit ans que je connais n'a pas eu l'occasion d'ouvrir les yeux encore. Elle vit dans une sorte de somnolence voisine du rêve où tout lui apparaît à travers le voile de l'illusion. » Cet apprentissage, dit-elle, doit être assuré par les parents, notamment en permettant à leur fille de travailler, sinon d'être productive. Elle dénonce ainsi les pères qui mettent un frein à de tels projets. « [P]ourquoi suivre un cours, pourquoi se spécialiser en sténo, s'enfermer à l'hôpital ou entre les murs d'un collège commercial ? […] Pourquoi salir ses doigts d'encre, de crayon fusain ou de peinture ? Elle n'en voit pas l'utilité et son papa non plus. » De façon générale, Michelle propose aux femmes de se débarrasser de leurs illusions en se confrontant à la réalité, c'est-à-dire en participant activement à la société. Si elle se montre plus sensible aux tourments de son lectorat, c'est pour l'inviter à faire preuve de courage et de persévérance. Dans un article publié le 20 décembre 1941, intitulé « Noël tragique », elle termine sur ces mots : « Le 25 décembre de cette année est un Noël tragique. Il ne peut pas être joyeux. Ne nous abusons pas. Alors… Courage et Espérance ! » (Michelle, 1941 : 7). Elle nourrit cette idée maintes fois, se désolant de toute « loque humaine qui traîne sa vie comme un fardeau et qui n'ose plus lever son front vers la Lumière ! » (Michelle, 1940a : 7), donc de ceux qui n'arrivent pas à vivre en sachant « savourer les petits moments de joie » (Michelle, 1939e : 7). Ainsi, Michelle s'exprime à la façon d'Harvey, surtout lorsqu'il est question de la « loi de la vie » (Michelle, 1939f : 7 ; Harvey, 1939f : 1), mais le « combat » de la collaboratrice principale est plus circonscrit sur le plan sociopolitique et fait appel à plus de résilience : c'est un combat « féminin », que *Le Jour* s'efforce d'encourager.

APRÈS LA DISPARITION DE LA SECTION FÉMININE

De nouvelles signatures apparaissent dans *Le Jour* lorsque la section féminine disparaît. Marie-Reine Garnier publie quelques lettres en provenance de New York concernant la mode, comme l'avait fait Michelle à ses débuts, tandis que Lucile R. Tweddell publie trois articles portant sur l'éducation. Marie-Ange Dents-Grill, le 3 mai 1941, célèbre le premier anniversaire du suffrage féminin et qualifie par le fait même Adélard Godbout de « Salomon moderne » (Dents-Grill, 1941 : 7). Elle publie par la suite, s'étalant sur près d'une année, une série d'articles portant sur la pierre de naissance de chaque mois. Quant à Michelle, selon le type d'article, elle publie en deuxième ou en septième page.

À partir du 14 février 1942, alors qu'un débat sur la conscription éclate, plus aucune collaboratrice ne publie d'articles[7]. Il faut attendre plus d'un an, soit le 10 avril 1943, avant le retour d'une signature de femme : ce sera celle d'Halina Izdebska, qui est Française. Ses articles se présentent comme un « cri d'alarme » (Izdebska, 1943 : 6), puisqu'elle craint pour ses proches vivant outre-mer. Lyse Nantais publie une première fois dans le journal, le 7 août 1943. Ses articles se dispersent dans l'hebdomadaire sans logique apparente. Le 21 août suivant, son article « Québec la victorieuse » paraît en première page. Fait inusité, sa signature se retrouvera sur celle-ci près d'une dizaine de fois par la suite ; aucune autre collaboratrice n'aura signé d'article en première page dans l'histoire du journal.

En 1944, il n'est pas rare de lire un récit de Joséphine Hambleton en deuxième page, un poème d'amour de Janette Bertrand en sixième ou huitième page, tandis qu'en sixième ou septième page[8] se présentent des critiques théâtrales, littéraires ou musicales, signées par Monique Robert, Claire Harvey, Lydia Patry, Irène Legendre, Violaine Davreaux et d'autres. Bien que les articles, les récits et les poèmes soient distribués au sein du journal de façon éparse, les critères présidant au choix des textes sont clairs. Les récits publiés possèdent

7. À ce moment, Michelle est une des seules collaboratrices. Au contexte qui alarme l'équipe tout entière, laquelle milite en faveur de la conscription, j'ajoute une raison au départ de Michelle, qui ne publie plus par la suite. Dans une biographie d'Yves Thériault (voir bibliographie), nous apprenons que celui-ci s'est marié en avril 1942, à Toronto, avec une certaine Germaine Blanchet, dite Michelle, alors journaliste et secrétaire du journal *Le Jour.* De plus, dans un article intitulé « Éternel recommencement », daté du 17 janvier 1942, Michelle évoque le fait qu'elle est enceinte. Elle se serait donc mariée à Toronto, où son mari Yves Thériault était directeur d'un journal, et où elle aurait donné naissance à son premier enfant, Michel Thériault.

8. Notons qu'aucune femme ne publie en quatrième ou cinquième page, destinées à la politique internationale.

soit une qualité littéraire indéniable, soit un exotisme qui offre un regard original sur des événements se déroulant ailleurs dans le monde. Les récits dans le genre « tranche de vie », tels que ceux de Julie Elkon et de Joséphine Hambleton, sont sans conteste les plus prisés par le journal : ils justifient la participation du Canada à la guerre, ce qui leur donne une valeur de propagande.

Ainsi, après la disparition de la section féminine, et après un silence d'un an, la voix des femmes reprend sa place dans le journal. Aucune collaboratrice ne publie de façon hebdomadaire, mais la dispersion de leurs articles fait que le discours des femmes s'intègre de façon beaucoup plus homogène et cohérente à celui du journal. Les articles plus typiquement « féminins », tels que ceux portant sur la mode, sont d'ailleurs délaissés.

* * *

En abordant *Le Jour,* le lecteur contemporain peut être surpris par la forte présence des hommes dans la section féminine, par leur signature, les thèmes, les publicités, les idées de cadeaux à donner à son mari pour les Fêtes, etc. Un regard plus attentif nous fait cependant découvrir un journal sensible aux questions féminines, si bien qu'elles en deviennent partie intégrante. On y découvre également un discours homogène et cohérent, sans lequel, sans doute, la section féminine ne serait pas disparue ; bien qu'ils étaient rares, on ne pouvait y tolérer de propos contraires aux idéologies du journal.

Cette disparition a de quoi nous faire sourciller : le modèle de la *vraie femme* est durement atteint, notamment puisque les collaboratrices, qui incarnaient ce modèle, jouissaient d'une certaine notoriété dans la section qui leur était consacrée. Après la disparition de celle-ci, leur importance s'estompe grandement puisqu'elles ne signent que des articles de deuxième ordre. Parmi celles qui continuent à publier dans le journal, aucune ne se démarque vraiment du lot. Cela est très certainement dû au fait que *Le Jour* est d'abord politique, et que la *vraie femme,* disait Dussureault, n'est pas celle dont « l'horizon se borne à sa cuisine [ni] celle qui connaît mieux la politique que son Pater » (Dussureault, 1939b : 7). Que la politique dépasse le champ de ses compétences est même parfois explicitement signalé dans la section féminine.

D'un certain point de vue, la fin de cette section aurait pu être un moment charnière pour le discours sur les femmes dans *Le Jour.* Toutefois, le modèle que les collaboratrices ratifiaient, celui de la *vraie femme,* qui s'éduque, qui travaille,

qui s'en prend à ses illusions, aux difficultés et aux souffrances personnelles, ce modèle d'individu perd ses voix. Et ce sont, en plus forte proportion, les collaborateurs du *Jour* qui continuent d'éclairer le lectorat sur les nombreuses « questions féminines », de célébrer les femmes qui s'illustrent socialement et les droits qui leur sont accordés (comme le droit de vote et à l'allocation familiale). Il est certainement louable que les hommes en traitent, mais le mutisme des femmes à l'égard des questions et des enjeux politiques qui les concernent se fait au détriment de leur « lutte ». L'uniformité du *Jour* et différentes représentations sociales sur le rôle des femmes ont assurément joué pour beaucoup. Quoi qu'il en soit, la voix qui prévaut, qui s'impose dans ce journal est celle des hommes, sans qu'on puisse en expliquer les causes objectivement.

BIBLIOGRAPHIE

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1995), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. VII : *1935-1944,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Berlin, Isaiah (1988), *Éloge de la liberté,* Paris, Calmann-Lévy.

Bilodeau, Raymond (1940), « Les femmes dans les affaires », *Le Jour,* 22 juin, p. 2.

Blais, Bruno (1939), « La nécessité de la lutte », *Le Jour,* 30 décembre, p. 1.

Collins, John (1939), « Bonne et heureuse année » [caricature], *Le Jour,* 30 décembre, p. 1.

Coste, Donat (1939a), « …Cette grande peine… », *Le Jour,* 5 août, p. 7.

Coste, Donat (1939b), « Du sang… de la nuit… de la mort… », *Le Jour,* 16 septembre, p. 7.

Coste, Donat (1939c), « Mais les loups sont venus », *Le Jour,* 4 novembre, p. 7.

Daris, Alphonse (1939), « La jeunesse qui souffre », *Le Jour,* 11 février, p. 7.

Dents-Grill, Marie-Ange (1941), « En marge du suffrage féminin », *Le Jour,* 3 mai, p. 7.

Dussureault, Myonne-Jeanne (1939a), « Propos de guerre », *Le Jour,* 9 septembre, p. 7.

Dussureault, Myonne-Jeanne (1939b), « Et l'écho répondit… », *Le Jour,* 23 décembre, p. 7.

Dussureault, Myonne-Jeanne (1940), « Les femmes savantes », *Le Jour,* 13 juillet, p. 7.

Gadbois, Jacques (1939), « Pour une paix vraie ! », *Le Jour,* 25 novembre, p. 1, 7.

Gagnon, Marcel-Aimé (1970), *Jean-Charles Harvey, précurseur de la Révolution tranquille,* Ottawa, Beauchemin.

Guay, Alice (1938a), « Politique », *Le Jour,* 2 juillet, p. 7.

Guay, Alice (1938b), « Le Jubilé d'une femme de lettres », *Le Jour,* 16 juillet, p. 7.

Guay, Alice (1938c), « La mode parisienne. Hommage à la femme française ! », *Le Jour,* 23 juillet, p. 7.

Harvey, Jean-Charles ([1934] 1996), *Les demi-civilisés,* Montréal, Typo.

Harvey, Jean-Charles (1935a), *Les Cahiers noirs,* « Jeunesse », n° 1 (septembre).

Harvey, Jean-Charles (1935b), « Les marcheurs de la faim », *Les Cahiers noirs,* n° 1 (septembre), p. 20.

HARVEY, Jean-Charles (1937a), « Jeunesse », *Le Jour,* 16 septembre, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1937b), « Notre programme », *Le Jour,* 9 octobre, p. 5.

HARVEY, Jean-Charles (1937c), « Le droit démocratique de la femme », *Le Jour,* 27 novembre, p. 7.

HARVEY, Jean-Charles (1938a), « Instruction obligatoire », *Le Jour,* 8 janvier, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1938b), « Le paradis des illettrés », *Le Jour,* 9 juillet, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1939a), « Nos collèges devront être réformés », *Le Jour,* 15 avril, p. 6.

HARVEY, Jean-Charles (1939b), « Ce fut un "Big Show" », *Le Jour,* 29 juillet, p. 8.

HARVEY, Jean-Charles (1939c), « Plus qu'une pitié, une honte ! », *Le Jour,* 19 août, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1939d), « Aurons-nous enfin un ministre de l'Instruction publique ? », *Le Jour,* 4 novembre, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1939e), « Qu'on nous accorde enfin l'école obligatoire ! », *Le Jour,* 18 novembre, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1939f), « L'impossible égalité », *Le Jour,* 30 décembre, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1940a), « Nos Écoles Normales sont une risée », *Le Jour,* 1er juin, p. 8.

HARVEY, Jean-Charles (1940b), « L'instituteur laïque n'existe pas chez nous », *Le Jour,* 15 juin, p. 8.

HARVEY, Jean-Charles (1940c), « Souffrons-nous de nazisme scolaire ? », *Le Jour,* 20 juillet, p. 8.

HARVEY, Jean-Charles (1941a), « Clergé et religion », *Le Jour,* 20 septembre, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles (1941b), « Est-ce un rêve irréalisable ? », *Le Jour,* 20 septembre, p. 8.

HARVEY, Jean-Charles (1942), « Pas d'unité possible sans écoles nationales », *Le Jour,* 6 juin, p. 8.

HARVEY, Jean-Charles (1943), « Gratuite et obligatoire », *Le Jour,* 17 avril, p. 1.

HARVEY, Jean-Charles ([1944] 1966), « Introduction » dans *Les demi-civilisés,* Montréal, Typo, p. 7-11.

HARVEY, Jean-Charles (1945), « Prenez garde ! », *Le Jour,* 28 juillet, p. 1.

IZDEBSKA, Halina (1943), « À l'une d'entre elles », *Le Jour,* 17 avril, p. 6.

Le Jour (1937-1946), 16 septembre 1937 – 29 juin 1946, microfilms.

Liane (1939a), « Nostalgie », *Le Jour,* 23 septembre, p. 7.

Liane (1939b), « Les élever ? », *Le Jour,* 28 octobre, p. 7.

Liane (1939c), « À propos d'utopie… », *Le Jour,* 18 novembre, p. 7.

Liane (1940), « L'Élite… cercle vicieux ? », *Le Jour,* 2 mars, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1938a), « Catherinettes 1938 », *Le Jour,* 26 novembre, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1938b), « Un maître ou un ami ? », *Le Jour,* 3 décembre, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939a), « Patron vs secrétaire », *Le Jour,* 14 janvier, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939b), « Un raté de plus », *Le Jour,* 18 février, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939c), « Quand j'allais en classe », *Le Jour,* 25 février, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939d), « La mère de la sûreté », *Le Jour,* 15 juillet, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939e), « Ainsi va la vie », dans *Le Jour,* 7 octobre, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939f), « Utopie que cela ! », *Le Jour,* 4 novembre, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939g), « Chasse ses papillons noirs ! », *Le Jour,* 11 novembre, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1939h), « Réponse à Liane », *Le Jour,* 18 novembre, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1940a), « Fantasmagorie », dans *Le Jour,* 23 mars, p. 7.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1940b), « Ce que la guerre ne peut changer », *Le Jour,* 21 septembre, p. 3.

Michelle [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1941), « Noël tragique », *Le Jour,* 20 décembre, p. 7.

MICHELLE [pseudonyme de Germaine Guilbault] (1942), « Éternel recommencement », *Le Jour,* 17 janvier, p. 7.

MITSOU (1938), « Elle ne parle que de lui », *Le Jour,* 24 septembre, p. 7.

MITSOU (1939), « Lettre ouverte à… l'homme que j'attends », *Le Jour,* 20 mai, p. 7.

RIVERIN, Paul [pseudonyme de Jean-Charles Harvey] (1938), « Plaidoyer pour les femmes », *Le Jour,* 21 mai, p. 4.

RIVERIN, Paul [pseudonyme de Jean-Charles Harvey] (1940), « Seule solution : un ministre de l'Instruction », *Le Jour,* 14 septembre, p. 8.

ROY, Gabrielle (1939a), « Les logeuses de Montréal », *Le Jour,* 20 mai, p. 7.

ROY, Gabrielle (1939b), « Strictement pour les messieurs : un petit conseil », *Le Jour,* 1er juillet, p 7.

SMITH, Donald (1983), « Yves Thériault, conteur », dans *L'écrivain devant son œuvre,* Montréal, Éditions Québec/Amérique, p. 61-84. (Coll. « Littérature d'Amérique ».)

TEBOUL, Victor (1984), Le Jour *: émergence du libéralisme moderne au Québec,* Montréal, Hurtubise HMH, p. 13-22. (Coll. « Communications ».)

TEBOUL, Victor (2013), « La révolution libérale », dans *Jean-Charles Harvey et son combat pour les libertés. Essais,* Montréal, Tolerance.ca Éditeur, livre numérique, http://www.victorteboul.com/Article.aspx?ID=142&L=fr

SECTION 2

LA GUERRE : UN PRISME DISCURSIF

RHÉTORIQUE ET IMAGES DE GUERRE DANS LE COMBAT IDÉOLOGIQUE DE *L'AUTORITÉ*

Gabrielle Larivière
Université de Montréal

Il existe à ce jour très peu d'études sur le périodique montréalais *L'Autorité*[1], pourtant considéré, en 1939, comme « le plus vieil hebdomadaire français de Montréal puisqu'il compte vingt-six années d'existence » (La direction, 1939 : 1). À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, alors que les Québécois s'apprêtent à élire le premier ministre qui les représentera durant la crise internationale, *L'Autorité,* journal au contenu rédactionnel principalement politique, prend place activement dans le combat idéologique qui se déroule au Québec.

À la lecture des numéros parus entre la Nuit de cristal[2] (les 9 et 10 novembre 1938) et les élections provinciales du 25 octobre 1939, nous avons constaté que les rédacteurs du journal effectuent constamment des rapprochements entre les personnages de la scène politique québécoise et ceux de la scène internationale, tant dans l'organisation de la mise en page du journal que dans le contenu des textes. Aux côtés d'Adolf Hitler et Benito Mussolini prennent place, entre autres, Adrien Arcand et Maurice Duplessis, lesquels se partagent parfois même le titre

1. Selon André Beaulieu et Jean Hamelin (1982 : 90), *L'Autorité* fut fondée par Tancrède Marcil en 1913 et aurait porté le titre *L'Autorité nouvelle* jusqu'en 1932. Toutefois, dans le cadre de notre recherche, nous avons constaté que le journal portait le titre *L'Autorité* à ses débuts. C'est plutôt le 9 août 1925 qu'il change de titre pour *L'Autorité nouvelle*. Il reprend ensuite son titre original le 29 novembre 1931. L'hebdomadaire fut publié jusqu'en 1955. Rien n'indique les raisons de l'arrêt de la publication.

2. Cette Nuit de cristal (ou *Reichskristallnacht*) eut lieu dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938 et s'est poursuivie la journée suivante. L'opération organisée par Adolf Hitler et Joseph Goebbels détruisit plus de 200 synagogues et lieux de culte juifs, ainsi que 7500 entreprises et commerces tenus par des Juifs. Avec un bilan de plus de 100 morts et 30 000 Juifs déportés dans des camps de concentration, la Nuit de cristal fut l'une des préfigurations de la Shoah.

de « Fouhreur[3] » du Québec. Pour dénoncer toute forme d'idéologie fasciste, les caricatures et les photos s'allient aux manchettes, et deviennent des outils rhétoriques destinés à engager le combat auprès des « ennemis de la démocratie », quels qu'ils soient, « parce que *L'Autorité* est contre tous les ennemis de la démocratie, fascistes ou communistes, rouges ou bleus, unionistes nationaux (Maurice Duplessis) ou nationalistes (Gouinistes ou Hamelistes) » (Scrutator, 1938 : 1).

Dans cette étude, nous proposons de souligner les techniques rhétoriques utilisées par le journal pour faire valoir ses convictions. Nous observerons comment les rédacteurs du journal s'emparent de l'une des armes les plus puissantes de leurs adversaires idéologiques, la propagande, pour mettre de l'avant l'importance d'adhérer aux idées libérales. En publiant des caricatures antifascistes d'artistes de gauche, notamment celles d'Harry Mayerovitch, de John Collins et de Saul Field (artistes dont les œuvres paraissent, au même moment, dans *Clarté*[4] et *Le Jour*[5]), *L'Autorité* se positionne non loin de la gauche dans le combat idéologique qui prend forme au Québec à l'aube de l'entrée en guerre de 1939. Le journal offre ainsi une lecture particulière du climat qui règne au Québec à la venue des élections provinciales, alors que les idées fascistes gagnent du terrain et que les rumeurs de guerre deviennent réalité.

UN *ETHOS* DISCURSIF : LE COMBATTANT AU SERVICE DES BONNES CAUSES

À ses débuts, *L'Autorité* « fut considérée […] comme un journal libéral, anticlérical et anti patriotique » (Beaulieu et Hamelin, 1982 : 91). En l'occurrence, celui qui parcourt les pages de l'hebdomadaire en période électorale est rapidement mis au fait du penchant du journal pour le « libéralisme ». Cependant, nous avons constaté qu'à quelques reprises au cours de ses quarante-deux années d'existence, *L'Autorité* cherche à se distancier de tout parti pris politique. De fait, dans *La presse québécoise des origines à nos jours,* André Beaulieu et

3. Le surnom de « Fouhreur » est d'abord attribué à Adrien Arcand, notamment dans Robur (1939b), dans Scrutator (1939) et dans Simplicissimus (1938). C'est seulement quelques jours après l'entrée en guerre, à quelques semaines des élections provinciales, que les rédacteurs étendent le surnom pour désigner le premier ministre, entre autres dans Robur (1939a) et dans Vulcain (1939).

4. Dirigée par des membres du Parti communiste canadien, *Clarté* (1937-1939) est victime de la loi du cadenas en 1937, mais réussit tout de même à continuer sa publication.

5. Journal à tendance libérale, dirigé par Jean-Charles Harvey, qui fut publié de 1937 à 1946.

Jean Hamelin précisent que « *L'Autorité* n'est pas un journal partisan ; elle est "libérale par principe et par conviction" et s'efforce "de maintenir le parti dans la voie des saines doctrines libérales" (23 décembre 1916) » (Beaulieu et Hamelin, 1982 : 91). En effet, si le journal défend les idées libérales, c'est plus par conviction que par simple adhésion à un parti politique. À cet effet, Fernande Roy écrit : « [L]es directeurs et rédacteurs de *L'Autorité* sont perçus comme des radicaux ; ils se présentent d'ailleurs comme de "vrais libéraux" fidèles à l'idéal de 1913. Ils s'inscrivent eux-mêmes à la suite des Filiatreault au XIXe et des Langlois au XXe siècle » (Roy, 1995 : 246). L'organisation de l'information qui y est présentée témoigne d'abord et avant tout d'une volonté de convaincre le lecteur de s'insurger contre toute forme d'idéologie qui pourrait mettre en péril le système démocratique ou la liberté d'expression. Bien qu'elle cherche à se détacher de tout parti politique, *L'Autorité* prend souvent position par rapport à l'information qu'elle présente, soit dans les critiques émises par les rédacteurs des articles, soit par la façon dont est organisée sa mise en page. Le journal ne se prive pas de rendre hommage à certains hommes politiques, quel que soit leur parti. Par exemple, même si elle se déclare fermement contre les manœuvres du premier ministre Duplessis, *L'Autorité* se réjouit de la nomination d'Anatole Carignan comme ministre de la Voirie, le 3 décembre 1938 :

> En 1936, lors de la formation du cabinet Duplessis, nous avions protesté contre le fait que le maire de Lachine, M. Anatole Carignan, n'avait pas été choisi comme ministre. Nous avions démontré dans le temps toutes les raisons pourquoi M. Carignan ainsi que le comté Jacques-Cartier méritaient un meilleur traitement de la part du Premier ministre […] Nous constatons avec grand plaisir que le Premier ministre s'est enfin rendu à notre désir en nommant M. Carignan, maire de Lachine, ministre de la voirie. Cela semble être un très bon choix (H.A.R., 1938 : 1).

L'hebdomadaire montre ainsi qu'il ne juge pas les hommes sur leur adhésion à un parti politique, mais qu'il s'intéresse plutôt aux actions concrètes posées par ceux-ci. À cet effet, Gaston Maillet[6] déclare, le 29 novembre 1914, alors qu'il devient le nouveau directeur du journal : « Quand les bleus feront bien ils seront louangés. Quand les rouges feront mieux, ils seront portés au ciel. Quand les bleus feront mal, ils seront fustigés, quand les rouges feront pire… ils iront en enfer » (Maillet, 1914 : 1).

---

6. Comme le révèle l'article de Fernande Roy (1995 : 235), il ne s'agit pas ici d'un des deux frères Maillet, propriétaires de journaux.

L'Autorité conserve donc son esprit critique face aux manœuvres des politiciens libéraux. En 1916, par exemple, alors que le libéral Lomer Gouin est à la tête de la province, les rédacteurs n'ont aucun scrupule à dénoncer son despotisme : « Rien n'égale l'autocratie de sir Lomer Gouin. Castro, du Vénézuéla, Portfirio Diaz, du Mexique, étaient, sous le rapport de l'omnipotence, des pygmées à côté de lui » (Anonyme, 1916 : 1). Ce 23 décembre 1916, deux articles placés en première page relatent et condamnent les actions du chef du Parti libéral de l'époque.

Durant la période qui nous concerne, le 24 juin 1939 plus précisément, après quelques semaines d'interruption[7], la direction du journal publie un message concernant la « Réorganisation de *L'Autorité* » (La direction, 1939 : 1), à gauche de la manchette présageant la venue d'élections fédérales et provinciales. On peut y lire : « En politique, *L'Autorité* sera indépendante de toute coterie, de tout clan ou parti politique ; ayant ainsi les mains libres, nous serons mieux en mesure de juger des hommes et des choses. » Le court texte a aussi comme but de réitérer les visées du journal : « Va sans dire que *L'Autorité*, qui a bataillé depuis vingt-six ans pour les bonnes causes, entend ne pas se départir de cette attitude. […] nous sommes convaincus que le public appréciera tous les efforts que nous tenterons afin d'apporter au journal l'allant qu'il faut à un batailleur. » Il n'est certes pas fortuit qu'à l'aube des élections fédérales et provinciales, en cette période où la venue de la guerre est imminente, *L'Autorité* s'attribue l'image d'un batailleur à la défense des « bonnes causes », sans parti pris politique.

Durant la Première Guerre mondiale, le 23 décembre 1916, un article intitulé « Anniversaire » avait tenté la même manœuvre afin d'associer à *L'Autorité* l'image du combattant :

> Avec le présent numéro, notre journal entre dans sa quatrième année.
>
> À l'instar du dieu de la guerre, *L'Autorité* est née avec tous les attributs de l'âge adulte, de sorte que l'on n'a pas eu l'occasion d'observer chez elle les progrès ordinaires de la première enfance. Elle marchait allègrement dès les premiers jours, armée de toutes ses dents.
>
> Et les forces dont elle disposait, elle les a employées à défendre les principes immortels du vrai libéralisme.

7. Le journal cesse sa publication le 25 mars 1939 pour reprendre le 24 juin 1939. La direction laisse entendre qu'une réorganisation serait la cause de l'interruption : « Avec ce numéro de *L'Autorité* […] nous reprenons la série de notre publication, suspendue il y a quelques semaines pour fins de réorganisation » (La direction, 1939 : 1).

> Elle a combattu de son mieux. Elle n'a pas réussi toujours à maintenir le parti dans la voie des saines doctrines libérales, mais pour sa part, elle prétend ne s'en être jamais écartée (Maillet, 1916 : 1).

Bien que vingt-trois années se soient écoulées entre les deux parutions, nous remarquons que l'*ethos* discursif du journal, en 1939, n'a pas tellement changé : *L'Autorité* s'attribue les caractéristiques d'un guerrier actif, sage et sans parti pris politique, à la défense des causes qu'elle croit bonnes.

Durant la période étudiée, la mobilisation de cet *ethos* passe notamment par l'utilisation de pseudonymes de combattants par les rédacteurs, tels que Robur (le conquérant), Athos (le mousquetaire), Scaramouche (le « petit batailleur »), Aramis (l'autre mousquetaire)… À cette liste s'ajoutent des pseudonymes évoquant des énonciateurs imprégnés de sagesse, comme Vulcain, Prophète Élie ou Flambeau, ce dernier étant utilisé par Gilbert LaRue[8], rédacteur au journal pendant plus de trente ans. La notice biographique des fonds Gilbert LaRue nous informe que « [t]out au long de sa carrière, LaRue écrit sous plusieurs autres pseudonymes : Mistigris, Scaramouche, D'orsay, […] Observateur » (Fonds Gilbert LaRue, s. d.) et aussi sous celui de Georges Lasnier. Dans les numéros dépouillés, nous avons effectivement retrouvé la plupart de ces signatures. D'un article à l'autre, donc, le pseudonyme utilisé est choisi en fonction de sa portée et confère à l'*ethos* discursif du journal un angle voulu : celui du prophète, du conquérant, de l'observateur… Au même titre que les images et les textes, les pseudonymes semblent s'inscrire dans la liste des outils rhétoriques mis en place par les rédacteurs pour doter le journal d'une posture d'autorité. De plus, chaque fois qu'un article prend position, c'est au nom de *L'Autorité* ou d'un « nous » collectif. Le journal se lit ainsi comme une voix unique, forte de l'appui de tous ses collaborateurs[9], à laquelle s'ajoutent régulièrement des « dépêches spéciales » signées par des auteurs qui, souvent, détiennent déjà un statut médiatique reconnu, comme Édouard Montpetit, L. O. David, etc.

---

8. « Présent comme rédacteur dès les débuts, sous le pseudonyme de Flambeau, Gilbert LaRue, un ancien journaliste de *La Presse*, sera rédacteur en chef de *L'Autorité* à partir de mars 1916. De juin 1925 à novembre 1931, le journal s'appelle *L'Autorité nouvelle* et LaRue en est le propriétaire et le directeur. […] À partir de décembre 1939, *L'Autorité* est publiée sous la direction de J.-A. Fortin. De 1931 à 1939, Gilbert LaRue est assurément rédacteur (et peut-être propriétaire), mais c'est seulement avec la venue de Fortin qu'il reprend son titre de rédacteur en chef jusqu'à son décès en avril 1950 » (Roy, 1995 : 235).

9. Durant la période dépouillée, le cartouche de titre indique d'ailleurs : « Rédigée en collaboration ».

LA MISE EN PAGE DES NOUVELLES DE GUERRE ET DE POLITIQUE NATIONALE

Durant la période qui s'échelonne de la Nuit de cristal aux élections provinciales du 25 octobre 1939, la guerre est très présente au sein du journal : les nouvelles internationales sont nombreuses et détaillées, les rédacteurs anticipent même à plusieurs reprises le déclenchement de la guerre (voir figure 1). Par exemple, avant même la Nuit de cristal, le 15 octobre 1938, *L'Autorité* publie, à la place de sa caricature hebdomadaire (à droite de la manchette en première page), la photo d'un homme et d'un chien vêtus de masques à gaz. Sous cette photo intitulée « Spectres vivants ! » (voir figure 2), le lecteur peut lire : « C'est le spectacle que nous aurons bientôt l'occasion de voir tous les jours à Montréal. Dans un an, au plus tard, une guerre effroyable va dévaster notre globe et nul ne pourra s'y soustraire » (Anonyme,1938a : 1).

Guerre mondiale au printemps

Guerre mondiale avant deux mois

EST-CE LA GUERRE UNIVERSELLE EN AOUT ?

FIGURE 1

L'Autorité, manchettes du 24 décembre 1938, 28 janvier 1939 et 30 juin 1939.

SPECTRES VIVANTS !

C'est le spectacle que nous aurons bientôt l'occasion de voir tous les jours à Montréal. Dans un an, au plus tard, une guerre effroyable va dévaster notre globe et nul ne pourra s'y soustraire.

FIGURE 2
L'Autorité, 15 octobre 1938, p. 1.

En cette période où les horreurs ont déjà commencé en Europe, *L'Autorité* semble s'être donné le mandat d'exposer la violence des idées fascistes et de sensibiliser son lecteur à la cause des victimes de guerre. En effet, celles-ci font entendre leurs voix de multiples façons qui témoignent de leur misère. Moins de deux semaines après la Nuit de cristal, par exemple, le journal publie au bas de sa deuxième page une photo de la guerre d'Espagne où gisent des corps ensanglantés d'enfants morts. La photo occupe le sixième de la page et est accompagnée du texte suivant :

> En bombardant d'heure en heure Barcelone, les « volontaires » allemands et italiens au service de Franco montrent qu'ils aiment beaucoup mieux faire face aux femmes et aux enfants qu'aux loyalistes espagnols. – Nous offrons ici une scène qui se produit après chaque bombardement (Anonyme, 1938b : 2).

Cette image sera reprise le 18 mars 1939 en quatrième page et le 9 septembre 1939 (voir figure 3), quelques jours après l'entrée en guerre, en première page, dans l'espace réservé à la caricature. Ainsi, plusieurs textes et images sont insérés dans le journal pour témoigner de l'horreur qui règne en Europe, mais aussi pour signifier l'importance de ne pas adhérer aux idées véhiculées par Hitler et Mussolini.



FIGURE 3

L'Autorité, 9 septembre 1939, p. 1.

Les textes concernant la situation internationale sont en général présentés de façon plus brute que ceux traitant de politique nationale : les critiques des rédacteurs sont moins vives et les auteurs versent moins dans le texte d'opinion que dans le texte informatif, historique ou littéraire. Le journal se trouve ainsi parsemé d'articles de tous genres, écrits par des journalistes d'ici et d'ailleurs. Aux

côtés des nouvelles de guerre quotidiennes, le journal publie, entre autres, un texte littéraire de Roland Dorgelès (1939) de l'Académie Goncourt présentant une nuit au front d'un commando européen, un texte des frères Tharaud qui, en adoptant le point de vue d'une jument, raconte la « Barbarie allemande contre les Juifs au Moyen-Âge » (Tharaud et Tharaud, 1938 : 1-2), un tableau résultant d'une étude sur l'intelligence des races parue en Italie (voir figure 4), un bref retour sur l'histoire de « Sieur Joseph Staline », etc. En tissant des liens entre le passé, le présent, l'histoire et la fiction, et en empruntant différents points de vue (celui des soldats, des Juifs, des Italiens, …), les différents genres ainsi disposés ont le mérite d'offrir aux lecteurs un portrait plutôt exhaustif des causes qui ont mené aux tensions internationales de 1939.

ÉCHELLE DE L'INTELLIGENCE D'APRÈS L'AUNE ITALIENNE

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

ROME, 10 — Pour pallier aux défectuosités humanitaires de leur système, les théoriciens racistes, depuis les récentes mesures raciales, expliquent, dans l'hebdomadaire italien "La Difesa della Razza" (La Défense de la race), les différences essentielles entre les peuples, aussi bien au point de vue du sang que de l'intelligence et du caractère.

Dans le numéro (5) de l'hebdomadaire cité, on peut lire le tableau suivant:

ECHELLE METRIQUE DE L'INTELLIGENCE

Tudesque	347 mm.	Russe	342 mm.
Belge	335 mm.	Juive	327 mm.

Par civilité envers les amis allemands, on n'a pas mis le chiffre correspondant à l'intelligence italienne, mais le journal fait remarquer que c'est la race la plus intelligente. La France est aussi ignorée. Elle n'existe plus, du reste, vis-à-vis de l'Italie. C'est d'un comique!

FIGURE 4

L'Autorité, 12 novembre 1938, p. 1.

En ce sens, le journal présente parfois des reportages de journalistes étrangers en deuxième page. Le 5 novembre 1938, par exemple, il publie le reportage « Dans Barcelone reconquise » de Pierre Ferri-Pisani (1938) (homme politique et syndicaliste français qui sera déporté à cause de ses activités durant l'Occupation), qui raconte son passage à Barcelone en février 1938. Le texte est construit sur un fond de dialogues auxquels s'entremêlent descriptions de paysages ravagés par la guerre et observations du reporter ; le lecteur a réellement l'impression de se trouver à bord d'un taxi cheminant au milieu des ruines et des corps. Alliant « littérarité de l'expression et littéralité des faits » (Durand, 2011 : 1012), le reportage apporte une dimension réaliste aux nouvelles de guerre et offre une image vivante du climat social qui règne à l'étranger.

Il est toutefois intéressant de constater que, malgré son penchant pour les valeurs libérales, *L'Autorité* fait paraître, le 9 septembre 1939, le reportage « Vienne reste toujours une grande capitale disponible », signé François Dauture (1939), pseudonyme d'Henri Lèbre, un journaliste français qui a été partisan de mouvements d'extrême droite (il a milité pour l'Action française, a été l'un des responsables du Parti populaire de France et se joindra, en 1942, à l'Association des journalistes antijuifs). C'est également lui qui a traduit et établi les textes de l'édition française du *Mein Kampf* (*Ma doctrine*) d'Hitler en 1938. Son reportage est daté d'avril 1939 et a comme objet Vienne, un an après l'*Anschluss*. S'il partage des similitudes avec celui de Ferri-Pisani (descriptions de paysages, partage des impressions du journaliste, présence importante de paroles rapportées), le texte de Dauture s'avère, en revanche, plus vivement teinté des couleurs du parti pris politique de l'auteur.

D'abord, bien qu'il se dise tenu de présenter les impressions des ex-partisans de chacun des deux partis qui s'opposaient au moment de l'*Anschluss*[10], le reporter accorde une place trois fois plus grande au témoignage de l'ex-partisan du chancelier Dollfuss, auquel il laisse le soin de débuter et d'exprimer longuement son ressentiment envers les Juifs, sur lesquels il rejette une grande part du blâme[11]. Ensuite, lorsqu'arrive le moment de présenter le témoignage d'un « anti-

10. « Après avoir recueilli ces impressions auprès d'Autrichiens qui furent partisans de Dollfuss et de Schusschnigg, je devais aussi essayer de savoir ce que pensaient leurs anciens adversaires de tendance marxiste » (Dauture, 1939 : 2).

11. « Il y avait trop de questions de personnes, trop de rivalités. Et puis trop de Juifs aussi. Pris entre les nationaux-socialistes qui poursuivaient avec acharnement la réalisation de l'Anschluss et les marxistes qui ne donnaient pas la répression de février 1934, abandonné par l'Italie, ignoré par l'Europe, le chancelier autrichien avait été amené peu à peu à une situation impossible. Des

fasciste », il ne manque pas de souligner son désaccord lorsque celui-ci attribue la chute de l'Autriche au choix de l'ex-chancelier d'avoir instauré une dictature fasciste[12]. Sans compter que les impressions du journaliste semblent constamment travaillées par sa façon de concevoir les sources du conflit. Par exemple, lorsqu'il fait part de sa surprise de n'avoir rencontré que très peu de Juifs dans les rues de Vienne lors de son séjour, cette impression n'est point empreinte d'inquiétude[13]. Au contraire, il se fait plutôt rassurant : « Un grand nombre, on l'estime à 80 000, ont réussi à quitter l'Autriche, mais cela fait encore 120 000 dont la plupart, à ce qui m'a été assuré, vivent sur la rive gauche du Danube, où ils sont entre eux et d'où ils ne sortent guère » (Dauture, 1939 : 2). Il souligne d'ailleurs qu'il subsiste un café très animé qui leur demeure accessible et où il a noté que « les habitués juifs de ce café n'avaient nullement l'aspect famélique et que rien, dans leur allure ou dans leurs vêtements, ne donnait l'impression de la pauvreté ou même de la gêne » (1939 : 2).

Somme toute, il semble y avoir un écart entre la représentation des Juifs (victimes d'injustice) habituellement véhiculée par les textes et les images présentés par *L'Autorité*, et la représentation des Juifs (bien nantis et en partie responsables de la chute de l'Autriche) que François Dauture dévoile ici. Ce qui nous conduit à nous demander : quelles peuvent bien être les raisons qui motivent le choix du journal d'accorder une tribune, dans son premier numéro suivant l'entrée en guerre, à un reporter qui affiche un penchant pour les idées d'extrême droite, et ce, au verso d'une photo de cadavres d'enfants sous laquelle on peut lire : « Voici la guerre telle que les nazis l'entendent, telle qu'ils l'ont faite en Espagne, telle qu'ils la font en Pologne, et telle qu'ils la feront en France et en Angleterre, et voici qu'elles sont leurs plus nombreuses victimes » (Auteur, 1939 : 1) ? Est-ce une mise en scène de la propagande de l'autre qui vise à susciter un débat

---

Juifs, intellectuels et capitalistes, en avaient profité pour noyauter son entourage, pour noyauter aussi les milieux légitimistes. Le souvenir laissé par les temps effroyables de l'inflation et l'étalage éhonté des richesses juives réalisées alors sur la ruine du peuple autrichien, le souvenir aussi de la tyrannie exercée par la municipalité marxiste de Vienne, au sein de laquelle les Juifs étaient tout puissants, tout cela avait fini par ouvrir les yeux des Viennois sur le danger représenté par la puissance envahissante d'Israël » (Dauture, 1939 : 2).

12. « Il est permis d'être d'un avis différent et c'est, quant à nous, un droit dont nous userons » (Dauture, 1939 : 2).

13. « Durant mon séjour à Vienne, j'ai été frappé du petit nombre de Juifs rencontrés dans la rue. Certes, nombreux sont les cafés et même les magasins à la porte desquels s'étale la pancarte : "Juifs indésirables", ou même "Entrée interdite au Juifs". Mais j'étais curieux tout de même de savoir ce qu'avaient pu devenir les nombreux Juifs, 200 000 environ, qui vivaient à Vienne au moment de l'Anschluss » (Dauture, 1939 : 2).

idéologique au sein même de ses pages ou est-ce plutôt par souci d'exhaustivité, afin de présenter un portrait complet et réaliste des tensions qui règnent en Europe ? Comme l'exprime Pascal Durand :

> En s'imposant comme paradigme de la pratique journalistique, l'information transcende la diversité des opinions, s'offre comme un reflet du monde, à peine médiatisé par le discours, et, de cette représentation collective du métier, le reporter est en quelque sorte l'incarnation emblématique : présent sur le terrain, en symbiose avec l'événement en train de se produire, présent aussi dans ses coulisses, au contact de ses acteurs, et professionnel d'un discours où l'art du récit se veut au service d'une vérité vécue (Durand, 2011 : 1015).

À cet égard, il est vrai que le reportage de François Dauture a le mérite de transporter le lecteur dans les rues de Vienne et de lui présenter le climat social qui y règne depuis l'arrivée du IIIe Reich, comme dans cet extrait : « Pour des raisons différentes et même diamétralement opposées, les deux adversaires se trouvaient d'accord sur un point à savoir que, depuis Dollfuss, le destin de l'Autriche était fixé. Ni d'un côté, ni de l'autre, on n'avait plus foi en l'avenir du pays et le maintien de son indépendance […] » (Dauture, 1939 : 2). Qui plus est, le lecteur y comprend que même vidée de presque tous ses Juifs, Vienne ne s'en trouve pas moins dans une situation précaire, face à un avenir incertain. Les liens que tisse le journal entre la photo de la première page et le reportage de la deuxième page tendent donc à mettre de l'avant la perfidie d'Hitler en montrant le sort qu'il réserve à ses différentes victimes. Juifs, fascistes, marxistes, enfants, peuples d'Autriche, d'Espagne, de Pologne et bientôt de France et d'Angleterre… tous seront victimes de cette guerre sans merci, semble-t-il. D'où l'importance de « Notre devoir vis-à-vis l'Empire », titre de la manchette qui se veut un appel à l'enrôlement volontaire. Tout compte fait, *L'Autorité* expose ici les dérives dues à la montée des États totalitaires et à la démesure des actes de leur chef non seulement pour sensibiliser son lecteur à la situation des Juifs et des autres victimes de guerre, mais aussi dans le but, semble-t-il, de l'amener à saisir l'importance d'apporter son soutien à l'Empire pour contrer l'« orgueil inconcevable et la démence d'un dictateur sans foi ni lois » (Canadien, 1939 : 1).

LA PROPAGANDE AU SERVICE DE LA DÉMOCRATIE

Le journal est conscient du pouvoir de la propagande. En ce sens, il publie, le 21 janvier 1939, un article intitulé « La force des dictatures, c'est la propagande ! », où il est mentionné :

> Là est la force des dictatures. Dans ce domaine, comme on le sait, elles ont accompli des miracles. La mise en scène grandiose, l'art de frapper les imaginations populaires, la répétition forcenée des slogans, l'altération de la vérité par le contrôle des nouvelles et le « bourrage des crânes » intensif, ce sont les moyens qui ont permis aux clans dominants dans les pays dictatoriaux d'exalter l'opinion publique pour des idées, des buts et des appétits qui n'auraient, dans un climat normal, aucun sens (Athos, 1939 : 1).

Si *L'Autorité* souligne les effets pervers de la propagande, elle reconnaît toutefois la force de cette arme redoutable. En effet, le 9 septembre 1939, le journal considère que la « création d'un service de propagande est urgent », puisqu'il serait un « [e]xcellent moyen de contribuer à resserrer les liens de l'unité nationale que certaines gens s'apprêtent à saboter – Un exemple à suivre pour le Canada, même s'il s'inspire de celui des États totalitaires » (Athos, 1939 : 1). En l'occurrence, *L'Autorité* soutient qu'il pourrait être bénéfique de s'emparer des armes de ses adversaires idéologiques pour contrer l'expansion des idées fascistes et solidifier l'unité nationale. L'article fournit l'exemple de la Grande-Bretagne, qui « sur le tard peut-être, mais enfin, a réalisé que cette propagande était franchement nuisible à ses intérêts et pour combattre à armes égales, elle a elle-même créé son ministère de la Propagande, ce qui prouve l'importance qu'elle y attache » (Nadio, 1939 : 1). Dans le but de « combattre à armes égales », *L'Autorité* croit donc que la création d'un service de la Propagande aurait dû être considérée bien avant et précise : « Ce service dirigé par des gens compétents en la matière, jouerait un rôle bienfaisant, réfuterait les arguments fallacieux et les fausses nouvelles » (Nadio, 1939 : 2). Le journal manifeste sa conscience du pouvoir de la propagande, et les choix de mise en page laissent croire qu'il s'est donné le mandat de propager les idées libérales et d'exposer la violence des idées fascistes en usant de celle-ci.

Il suffit d'observer attentivement une première page du périodique pour constater que tout a été finement mis en œuvre pour accrocher le lecteur au premier coup d'œil. Pour arriver à ses fins, *L'Autorité* publie chaque semaine en première page une caricature ou une photo, à droite de la manchette, jouant ainsi sur le *pathos*. Comme nous l'avons vu plus tôt à propos du numéro du

9 septembre 1939, la juxtaposition de la photo d'enfants victimes de la guerre et du grand titre « Notre devoir vis-à-vis l'Empire » tend à rappeler au lecteur l'importance de l'enrôlement volontaire. Autre exemple éloquent, le 30 juin 1939, accolé à une photo des membres du mouvement fasciste d'Adrien Arcand[14], le journal publie un texte intitulé « Qu'est-ce bien au juste que la démocratie ? » (voir figure 5). Les photos et les caricatures deviennent ainsi des outils rhétoriques dont se sert le journal pour augmenter la portée du message qu'il tient à véhiculer.



Qu'est-ce bien au juste que la démocratie ?

La définition qu'en donne M. Henry-A. Wallace, secrétaire de l'Agriculture aux Etats-Unis.

Que signifie le mot démocratie? Quel est le sens que lui prête le citoyen moyen dont les parents sont nés ici ou à l'étranger? Pourquoi préfère-t-on, aux Etats-Unis, la république à toutes les autres formes de gouvernement? En quoi diffère un gouvernement de forme républicaine, d'une dictature ou d'un pouvoir absolu? Enfin, que doit-on faire pour s'assurer la survivance d'un gouvernement où le peuple exerce la souveraineté, héritage laissé par les générations précédentes? Voilà autant de questions que se posent un très grand nombre de gens qu'inquiète une propagande qui s'alimente à des sources adverses à notre système de gouvernement.

Notre service d'informations dit Foreign Language Information Service, à New-York, a invité plusieurs personnages de marque, nés ici ou à l'étranger, à lui faire part de leurs convictions sur ces divers points. Leurs dissertations vont paraître, dans ce journal, sous leurs signatures respectives, afin que la lumière se fasse autour de toutes ces questions posées ci-dessus. Au nombre des invités qui ont accepté

L'ETAT-MAJOR DU PETIT FOUHREUR

• Les "grands chefs" des Chemises Bleues d'Adrien Arcand, lorsqu'ils consultaient une carte géographique, en vue de leur prochaine "marche sur Ottawa". Au lieu de prendre l'offensive vers la capitale fédérale, nos nazis sont sortis de Québec, capitale provinciale, en complète déroute, il y a une quinzaine, ces sous-Fouhreurs ayant dû se coucher à plat-ventre dans les taxis afin d'échapper à la foule indignée au marché Saint-Pierre. On croyait que ce désastre abaisserait le caquet du sieur Adrien, mais, au contraire, il invite maintenant ses partisans à ne jamais oublier, lorsqu'ils s'écrivent entre eux, de terminer leurs lettres par l'exclamation : "Vive Arcand"!

FIGURE 5
L'Autorité, 30 juin 1939, p. 1.

14. Adrien Arcand fut un journaliste et un homme politique québécois à tendance nazie. Antisémite et anglophile, il a dirigé plusieurs mouvements d'extrême droite durant sa carrière ; il fonda, notamment, le Parti national chrétien en 1934 et devint le chef du Parti de l'unité nationale en 1938. À ce sujet, voir le livre de Nadeau (2010).



UNE CAMPAGNE pour CHASSER LES JUIFS ET LES ANGLAIS DU QUEBEC

Tels sont au fond les dessous des troubles anti-sémitiques de Sainte-Agathe et de l'affamement des colons anglais du canton Joannes.—Les manoeuvres du petit "Fouhreur" Arcand, homme-lige de M. Duplessis.—Etonnante intervention du chanoine Charland.—La politique "nationaleuse" de "Papa" Auger.—Mise en garde adressée aux Canadiens-français de "bon sens".

Au cours d'un banquet à l'hôtel Windsor, organisé ar la Jeunesse Libérale, en décembre 1937, l'hon. M. Godout lançait ce cri d'alarme : "Ce n'est pas le communisne qui est le plus dangereux dans le Québec, c'est le ascisme!"

Comme le gouvernement Duplessiste venait d'accoucher de la loi du cadenas, les feuilles à sa dévotion, comne "Le Journal", de Québec, et "L'Illustration Nouvelle", e Montréal, grassement entretenues et voulant continuer e l'être, se mirent aussitôt à crier à tue-tête : "Comment e chef libéral peut-il prononcer de telles paroles, sans être ui-même un communiste?"

Dans le temps, tout ce qui ne pensait pas comme l'Union Nationale était communiste et son chef, M. Duplessis, 'alla-t-il pas jusqu'à traiter la pieuse "Action Catholique" lle-même de journal communiste? Tout simplement parce u'elle était sympathique aux Hamel, aux Grégoire, aux Ouellette, aux Thériault et aux Chalout, enfin à tous ceux que le Premier ministre, dans un indicible accès de rae, dénonça comme une "bande de putains syphilitiques..."

L'avenir devait prouver que M. Godbout avait raison, ar aujourd'hui une vague fasciste déferle sur toute la rovince. Le mot d'ordre est qu'il faut bouter dehors les uifs les premiers, les Anglais ensuite, et proclamer cette aurentie autonome si chère au coeur de l'abbé Lionel iroulx, "Etat français et catholique". Nos têtes chaudes ensent, disent et écrivent qu'une fois ce rêve réalisé, nous eviendrons riches comme Crésus par l'exploitation des rihesses naturelles de Québec, et qu'en vertu du rôle de peuple missionnaire" à nous octroyé par la Providence, ous pourrons alors entreprendre la conversion des pro-

ON DEVRA CHOISIR UN GÉANT

Lorsque le Premier Ministre du Canada nommera un autre Secrétaire d'Etat, il lui faudra désigner un homme de haute culture et de grand prestige.—A qui incombera ce redoutable honneur? Il est fortement question de Me Elie Beauregard, C.R., du Barreau de Montréal.

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

OTTAWA, 4. — Le Premier Ministre du Canada choisira-t-il le futur Secrétaire d'Etat hors de la députation libérale actuelle? Le décès du redoutable tribun que fut l'hon. Fernand Rinfret a fait mousser bien des candidatures. La plupart des postulants semblent, toutefois, avoir des talons d'Achille, en ce sens que, soit pour une raison ou une autre, ils donnent prise à la critique.

Intrigués, les observateurs interrogent à la ronde à qui incombera l'insigne honneur de siéger au Conseil de la Nation. Si elle voulait parler, la colline parlementaire pourrait peut-être déchiffrer cette énigme. Depuis que les hommes d'Etat et les politiciens la visitent, ce qu'elle en a entendu de "bruits" de toutes sortes, la coquette colline dont les épaules obligeantes portent allègrement le Parlement de la Puissance.

Parce que le rôle du Premier Ministre s'allège ou se complique selon que ses collaborateurs immédiats, ses collègues du Cabinet sont, ou non, d'une grande compétence, il s'ensuit que le chef se doit d'exercer beaucoup de

ne, a été porté de l'avant, sans que son titulaire en fût même avisé, c'est celui de Me Elie Beauregard, C.R., de Montréal, l'un des plus éminents membres du Barreau Canadien. Voilà une "possibilité" qui a reçu dans les hauts cercles politiques un accueil fort sympathique. L'on se complait partout à reconnaître la compétence, le mérite de Me Beauregard qui, à son magnifique esprit juridique, ajoute un sens inné de la chose publique, de belles qualités personnelles et un magnétisme qui en font l'homme le plus estimable qui soit.

Bien que situé au premier rang du parti, (c'est lui, on s'en souvient, qui présida avec combien de tact et de dignité les assises du grand congrès libéral provincial, l'an dernier, à Québec, au cours duquel l'honorable Adélard Godbout fut à l'unanimité élu chef des forces libérales dans cette province) Me Elie Beauregard, un modeste, qu'anime un véritable désintéressement, n'aspire pas au portefeuille de Secrétaire d'Etat. Cet excellent serviteur de la cause libérale a sans cesse décliné les honneurs. L'em-

CHRONIQUE

LUCIEN GUITRY

C'était un terrible homme tout... comme son fils Sacha. — Très fantasque, mais dans un style inimitable. — Comment il refusait ou acceptait ses rôles.

QUAND LE FUHRER EST FURIEUX!

• Hitler à Franco. — Ca va mal en Espagne? Tes amis t'embêtent! Eh bien, fais comme moi, fais une "purge". Ce n'est pas plus malin que ça : pan! pan! pan!

FIGURE 6
L'Autorité, 5 août 1939 p. 1.

Parfois, la caricature fait le pont entre le conflit mondial et les nouvelles nationales. De fait, le 5 août 1939, le journal publie une caricature de Jean Sennep[15], un caricaturiste français, intitulée pour l'occasion: « Quand le Fuhrer est furieux! ». On y voit Hitler muni d'une arme à feu fumante, face à cinq corps atteints d'une balle à la tête. Sous cette image se trouve une invitation d'Hitler à Franco: « — Ça va mal en Espagne? Tes amis t'embêtent? Eh bien fais comme moi, fais une "purge". Ce n'est pas plus malin que ça: pan! pan! pan! » (Sennep, 1939: 1). Cette illustration, qui témoigne de la démesure de la politique d'Hitler, prend place sous le titre non moins frappant de la manchette: « Une campagne pour chasser les Juifs et les Anglais du Québec » (voir figure 6). Le titre occupe deux lignes, soit une ligne de plus qu'à l'habitude, afin qu'au premier regard le lecteur associe horreur internationale et nationale. Cet article, indique-t-on dans les sous-titres, relate « les manœuvres du petit "Fouhreur" Arcand, homme-lige de M. Duplessis » et se veut une « [m]ise en garde adressée aux Canadiens-français de "bon sens" » (Flambeau, 1939a: 1, 3). La dichotomie est claire: du côté d'Adolf Hitler, Adrien Arcand et Maurice Duplessis, et à l'opposé, des « Canadiens-français de "bon sens" » qui trouveront leur voie dans les paroles de l'honorable Adélard Godbout. Il n'est certes pas fortuit qu'à quelques semaines des élections, l'auteur s'assure de situer, dans l'exorde de l'éditorial, Maurice Duplessis et Adélard Godbout dans le combat idéologique entre

15. Jean Sennep, *Le peintre en bâtiment*, paru dans le journal *Candide,* le 2 août 1934.

communisme et fascisme qui prend forme au Québec. À l'heure où Hitler, pour arriver à ses fins, propage la peur des Juifs, *L'Autorité* accuse Duplessis d'avoir recours aux mêmes manœuvres que le *Führer* en faisant de la lutte au communisme son cheval de bataille. Bien au fait du pouvoir de la propagande, le journal ne se prive toutefois pas d'utiliser la même tactique que ses adversaires, en élevant le nazisme et le fascisme au rang d'ennemis nationaux.

Le début de cet éditorial, publié en manchette du numéro du 5 août 1939, dresse un portrait de la guerre idéologique telle qu'elle se dessine au Québec en 1939. Dès les premières lignes, l'auteur rappelle qu'en 1937, lors d'un banquet organisé par la Jeunesse libérale, « l'hon. M. Godbout » lançait ce cri d'alarme : « Ce n'est pas le communisme qui est le plus dangereux dans le Québec, c'est le fascisme ! » (Flambeau, 1939a : 1). Il mentionne ensuite que, d'emblée, *Le Journal de Québec* et *L'Illustration nouvelle* de Montréal, journaux « grassement entretenus » par le premier ministre (selon les dires de *L'Autorité*), « se mirent aussitôt à crier à tue-tête : "Comment le chef libéral peut-il prononcer de telles paroles, sans être lui-même un communiste ?" » (1939a : 1). À plusieurs reprises au cours de la brève période étudiée, *L'Autorité* reproche à Maurice Duplessis d'appliquer le libellé de « communiste » à tort et à travers, et de se servir de la loi du cadenas[16] pour faire taire ses adversaires idéologiques. À cet effet, l'auteur affirme : « Dans le temps, tout ce qui ne pensait pas comme l'Union nationale était communiste » (Flambeau, 1939a : 1). Pour illustrer le caractère abusif des manœuvres de Duplessis, le texte soulève, par un questionnement rhétorique, un argument qui se répète dans de nombreux articles de *L'Autorité* :

> [S]on chef Maurice Duplessis n'alla-t-il pas jusqu'à traiter la pieuse *Action catholique*[17] elle-même de journal communiste ? Tout simplement parce qu'elle était sympathique aux Hamel, aux Grégoire, aux Ouellette, aux Thériault et aux Chalout, enfin à tous ceux-là que le Premier ministre, dans un indicible accès de rage, dénonça comme une « bande de putains syphilitiques… »[18] (Flambeau, 1939a : 1).

16. La loi du cadenas fut adoptée par le gouvernement de Maurice Duplessis en 1937 dans le but de mettre fin aux actions communistes. Cette loi fut déclarée anticonstitutionnelle par la Cour suprême du Canada en 1957.

17. Organe de l'action sociale catholique, *L'Action catholique* fut publiée de 1915 à 1962.

18. Ce fait avait déjà été souligné le 24 décembre 1938 : « Que MM. Hepburn et Duplessis aient conjugué leurs cervelles pour faire croire que le principal ennemi à combattre, dans leurs provinces respectives, était le communisme, et que ce monstre abritait tous leurs adversaires, cela ne fait plus de doute maintenant […] Pour M. Duplessis, le moindre critiqueur des actes de

Cet argument a du poids, puisqu'il serait effectivement difficile (voire absurde) de croire à une alliance entre «la pieuse» *Action catholique* et le communisme, alors que celle-ci, au même moment, est contaminée par sa peur de l'« ours communiste[19] ». Et c'est en usant de la répétition, en reprenant le même argument d'un éditorial à l'autre, que le journal instaure peu à peu l'image d'un Duplessis malhonnête dans l'imaginaire de ses lecteurs.

La suite de l'article illustre clairement la façon dont l'auteur s'empare de la tactique de son adversaire et use de manœuvres rhétoriques pour associer Maurice Duplessis au mouvement fasciste québécois. Après avoir placé Duplessis et Arcand dans les sous-titres et l'exorde de son texte, l'auteur (Flambeau) fait dévier son propos vers des événements qui n'ont pas de lien direct entre eux. Il met d'abord en relation les idées antisémites d'Adrien Arcand et celles véhiculées par l'esprit clérico-nationaliste de l'époque, auquel il reproche de vouloir « chasser les Anglais du Québec », dans le dernier paragraphe de son introduction. Il consacre ensuite une partie de son développement[20] à la description des actions antisémites véritables posées à Sainte-Agathe par « une petite bande venue de Montréal en camion dans la nuit » (Flambeau, 1939a : 1). Dans la partie suivante, il fait état de la situation d'une centaine de familles anglo-protestantes laissées pour compte dans le canton de Joannes, près de Rouyn ; et conclut par un « [a]ppel aux Canadiens français de "bon sens" » à réagir contre « [n]os "nationaleux" de tout poil, qui sont au fond des fascistes » (Flambeau, 1939a : 3), parmi lesquels il place implicitement Maurice Duplessis[21]. La relation suggérée entre Maurice Duplessis et le mouvement fasciste d'Adrien Arcand n'est toutefois pas fondée logiquement : les faits présentés sont peut-être véridiques et vérifiables, le rapprochement effectué, dans l'introduction, entre l'ostracisme contre les Anglais et l'antisémitisme peut également être considéré comme raisonnable, mais le texte, dans sa forme, implique Duplessis dans une nouvelle qui ne le concerne pas et tisse des liens rapides entre deux mouvements en tirant des

---

son gouvernement est un communiste. Ainsi traita-t-il *L'Action catholique,* lorsque ce journal osa soutenir MM. Hamel, Drouin et cie » (Robur, 1938a : 4). Voir aussi un autre article du 31 décembre 1938 : Robur (1938b).

19. À ce sujet, voir l'article de Myriam Côté, *infra*.

20. Pour le texte complet, voir figure 7.

21. De nombreux articles parus dans *L'Autorité* tissent des liens entre le séparatisme et le fascisme et tendent à faire de Duplessis un séparatiste. Pour un exemple, voir l'article signé Flambeau (1939b).

Etrange intervention à Ste-Agathe

La campagne anti-sémitique est depuis longtemps commencée. Les Adrien Arcand, et les Joe Ménard, appuyés sur l'épée flamboyante du colonel "honoraire" Alexandre Huot, chef des Casques d'Acier, et aujourd'hui en retraite dans le quartier Bordeaux, ont dénoncé sur tous les tons les Juifs, qu'ils accusent d'être ici les auteurs de tous les fléaux, à partir de la mortalité infantile jusqu'à l'invasion des bêtes à patates. Les villages de la région-nord de Montréal ont été spécialement "travaillés" par cette propagande. Récemment encore le petit "Fouhreur" Arcand se rendait à Sainte-Agathe prononcer une conférence. Que sa visite et ses dénonciations grotesques des Juifs aient eu une certaine influence sur les troubles dont ce gros village vient d'être le théâtre, c'est possible; néanmoins, ce ne sont pas des gens de l'endroit qui ont placé sur 200 poteaux environ des affiches portant cet avis : "Les Juifs ne sont pas désirés ici. C'est un village canadien français et nous le garderons ainsi. "C'est une petite bande venue de Montréal en camion dans la nuit du 28 au 29 juillet, et qui, sa besogne accomplie avec la plus grande célérité, sans même descendre de voiture, s'empressa de retourner dans la métropole. Puis des affidés répandirent la rumeur : "Que les Juifs s'empressent de filer de Sainte-Agathe pendant qu'il en est encore temps, ou sinon . . ."

D'abord, les Juifs, une fois entrés légalement au pays, y sont aussi chez eux que quiconque, que cela plaise ou ne

(Suite à la page 3)

UNE CAMPAGNE POUR CHASSER...

(Suite de la page 1)

plaise pas au montreur d'ours Arcand. Ensuite, s'il leur arrive de violer la loi, ils sont justiciables, selon la déclaration de M. Bercotvitch, député de Cartier aux Communes, des tribunaux et non des agitateurs démagogiques. Le maire de Ste-Agathe, M. C.-E. Forget, l'a bien compris, lui qui vient de proclamer : "Nous n'avons qu'une loi à Sainte-Agathe, également valable pour les Juifs, les Français et les Anglais. Nous la ferons observer sans distinction de race ou de religion".

La chose la plus étonnante dans cette affaire est l'intervention du chanoine J.-B. Charland, de Sainte-Agathe. Tout en protestant qu'aucun membre du clergé n'a inspiré la campagne en question, le chanoine Ferland a déclaré en chaire que les Juifs doivent être chassés de la région des Laurentides, et l'une des raisons qu'il en donne, c'est que "les Juifs n'ont pas encore reconnu la divinité de Jésus-Christ". Lorsque nous nous rappelons que Sa Sainteté Pie XI, tendait une main secourable aux Juifs contre les fascistes allemands et italiens et demandait aux Chrétiens de les respecter, nous nous demandons quelle attitude prendra le clergé canadien-français en général dans l'affaire et s'il ne dénoncera pas, à la fin, les activités d'Arcand, en réponse à ceux qui prétendent que le mouvement fasciste a son appui secret.

Haro sur les colons anglo-protestants

L'ostracisme contre les Anglais, par le temps qui court, n'est pas moins évident que contre les Juifs. La démonstration vient d'en être faite dans ce canton Joannes, à 10 milles de Rouyn, où les colons anglo-protestants, laissés à eux-mêmes, étaient menacés de mourir de faim, si bien que sur cent familles, il n'en reste plus que trente-deux vivant misérablement sur leurs lopins de terre. Ce n'est pas d'hier que le mot d'ordre circulait dans les cercles colonisateurs : "Des colons protestants, il n'en faut pas". Qu'ils aillent coloniser dans les autres provinces!" N'oublions pas d'ajouter que les lots abandonnés du canton Joannes ont été aussitôt livrés à des mieux-pensants, c'est-à-dire des favoris du régime.

Il ne faut pas oublier non plus que l'actuel ministre de la Colonisation est l'inexprimable Henry Lemaître Auger, le plus arriéré, ce qui n'est pas peu dire, des membres du cabinet Duplessis. Du temps qu'il était simple échevin de Montréal et ensuite de Saint-Jacques, le "Père" Auger ne cacha jamais sa sympathie pour le "Patriote", feuille de l'équipe Arcand-Ménard. A preuve que, devenu ministre, il s'empressa de prendre Joe Ménard, en déconfiture, dans son département. L'affaire du canton Joannes est certes attribuable à "papa" Auger, comme l'appellent ses intimes, en dépit de l'intervention de son sous-ministre, M. J.-E. Laforce, qui s'est empressé de déclarer que si les Anglais du canton Joannes ont crevé de faim, c'est leur faute à eux. Il y a du vrai là-dedans mais non dans le sens indiqué par M. Laforce, car en 1935 et en 1936 l'immense majorité des Anglais du Québec ont voté pour les condidats de l'Union Nationale. Il suffit de reviser la liste des députés des Cantons de l'Est pour s'en convaincre. Cette partie de la province, où l'élément de langue anglaise détient la balance électorale, n'a pas envoyé un seul libéral à Québec. Nos compatriotes de langue anglaise sont donc responsables, pour une bonne part, des maux dont les colons se plaignent aujourd'hui.

Appel aux Canadiens français de "bon sens"

Nos "nationaleux" de tout poil, qui sont au fond des fascistes, ne cachent pas leur joie dès que l'Angleterre est en mauvaise posture, pas plus que leur ardent désir de voir nos concitoyens anglais ficher le camp de Québec. Sachant bien qu'il serait inutile, avec nos maigres ressources d'entreprendre de les exproprier, ils tâchent de leur rendre la vie aussi désagréable que possible. Ceux-ci s'en aperçoivent bien et il n'est que de les consulter pour connaître leurs sentiments. C'est ce que nous avons fait en interviewant un avocat éminent de Montréal :

"Il ne reste plus aux Canadiens-français du Québec — a-t-il prononcé en excellent français, preuve de sa sympathie envers nous — que cette alternative, car ils en sont présentement à un tournant de leur histoire : ou de devenir une seconde Ecosse, dont les fils, qu'ils soient en Australie, aux Indes, au Canada ou ailleurs, occupent des postes élevés et savent faire valoir leur esprit national, ou bien de devenir une seconde Irlande, qui, en voulant s'isoler, est demeurée sciemment ignorante des nécessités du temps présent, reste pauvre, dénuée de tout et semblable à une réserve indienne".

Notre interlocuteur ajouta d'autres considérations sur lesquelles nous reviendrons en temps et lieu, comme celles-ci :

"Quel intérêt mes compatriotes et moi aurions-nous à votre disparition comme entité technique? Aucun. Vous possédez toutes les qualités nécessaires pour faire votre chemin dans la vie et vous n'avez qu'à faire comme les autres, lutter dans les limites du bon sens pour vous faire respecter et conquérir votre place au soleil".

En effet, les Canadiens-français éclairés ne se laissent pas "emplir" par les appels démagogiques, mais il est malheureux, selon l'opinion des Anglo-canadiens eux-mêmes, que la campagne fasciste actuellement en cours confère à notre province une réputation si peu enviable qu'elle les rende la fable des journaux français, anglais et américains, ainsi que l'ont démontré les multiples commentaires faits lors de la visite royale. A quand la réaction, bienvenue celle-là, contre nos fantoches "nationaleux". *FLAMBEAU*

FIGURE 7

Flambeau, « Une campagne pour chasser les juifs et les anglais du Québec », *L'Autorité,* 5 août 1939, p. 1 et 3.

conclusions à partir de données fragmentaires. Si les actions antisémites posées à Sainte-Agathe peuvent être attribuées à la propagation des idées fascistes d'Adrien Arcand, ce ne sont toutefois pas tous les nationalistes qui ont laissé « crever de faim » (Flambeau, 1939a : 3) les familles anglo-protestantes de Joannes. L'auteur effectue par ailleurs plusieurs digressions, si bien qu'à la fin, le lecteur ne sait pas exactement comment sont disparues ces familles dont il est question. De plus, aucune information donnée ne permet de conclure qu'Adrien Arcand est « l'homme-lige » de Maurice Duplessis, puisque l'article ne cite le nom que d'un seul homme de l'Union nationale dans ces événements, Henry Lemaître Auger, ministre de la Colonisation, auquel « [l]'affaire du canton Joannes est certes attribuable » et dont on dit qu'il « ne cacha jamais sa sympathie pour *Le Patriote*, feuille de l'équipe Arcand-Ménard » (Flambeau, 1939a : 3). Somme toute, les liens supposés ici, entre Maurice Duplessis et les campagnes de peur qui ont eu lieu dans la région de Joannes, sont plutôt ténus. Mais au premier regard, en survolant la caricature, la manchette et les sous-titres de l'article, le lecteur non averti est appelé à penser qu'à l'instar de l'Europe, le Québec est victime de l'invasion des idées fascistes et qu'il est du devoir des « Canadiens français de "bon sens" » d'y mettre un frein, en votant pour Adélard Godbout.

Alors que dans les premiers numéros dépouillés, le titre de « Fouhreur » était réservé à Adrien Arcand, plus l'on se rapproche des élections provinciales du 25 octobre 1939, plus les images (tant visuelles que littéraires) utilisées pour parler de Maurice Duplessis tendent à faire de celui-ci le « grand Fouhreur[22] » ou le « dictateur » du Québec. Le journal s'offre à lire comme une affiche de propagande. Si, en première page, manchette et caricature s'allient pour créer une image forte au premier regard, le haut de la quatrième et dernière page du journal est parfois réservé à des articles dont les titres en bandeau témoignent de la présomption d'un lien entre Duplessis et les régimes totalitaires. À quelques semaines des élections, un article a retenu notre attention. Le titre ne pourrait être plus percutant : « Duplessis grand chef nazi du Québec » (voir figure 8). Pourtant l'article ne fait que répéter ce qui a déjà été exposé auparavant dans le journal, soit qu'en ne mettant pas un frein aux écrits d'Adrien Arcand, Maurice Duplessis s'affirme comme profasciste. L'auteur prétend pouvoir justifier cette accusation :

22. Comme je l'ai mentionné précédemment (voir note 5), le surnom commence à être attribué à Maurice Duplessis aux alentours du 16 septembre 1939, alors qu'il était, au départ, exclusivement consacré à Adrien Arcand.

Duplessis grand chef nazi du Québec

FIGURE 8
L'Autorité, 16 septembre 1939, p. 4.

> M. Duplessis mérite-t-il le titre qu'on lui a décerné ? Oui et à plusieurs égards. Le fascisme subit une éclipse pour être remplacé par le nazisme, Mussolini s'étant retiré, pour un temps du moins, au second plan. Néanmoins, s'il n'y avait pas eu de fascisme, le nazisme n'existerait pas. Or qui a le plus contribué au développement du fascisme dans notre province ? N'est-ce pas M. Duplessis ? (Robur, 1939 : 4).

Mais le syllogisme employé par l'auteur n'est pas concluant : s'il n'y avait pas eu le fascisme, le nazisme n'existerait pas ; or Duplessis a développé le fascisme au Québec ; donc Duplessis est un nazi. L'auteur utilise, encore une fois, une stratégie rhétorique pour créer une impression saisissante, à savoir qu'on pourrait se retrouver dans la même situation que l'Allemagne si Duplessis était réélu. La guerre suggère des images fortes dont s'arme l'auteur pour arriver à ses fins, soit anéantir son ennemi dans la lutte pour le pouvoir provincial. Ainsi, à l'aube des élections, bien que le journal se soit déclaré « indépendant de toute coterie » quelques mois auparavant, il se range manifestement derrière le parti d'Adélard Godbout, dans le but d'empêcher la réélection de Maurice Duplessis.

À quelques jours des élections provinciales de 1939, *L'Autorité* change quelque peu de forme. Les 7, 14 et 21 octobre, des caricatures figurent à chacune des pages de l'hebdomadaire. Celles-ci ont toutes un seul et même personnage central : Duplessis. Si plusieurs d'entre elles ne sont pas signées, on retrouve toutefois la signature d'un dénommé Lavoie[23] sur certaines. Dans les images, le journal recourt, une fois encore, à des figures liées à la guerre pour dénigrer les actions de son ennemi idéologique. Une caricature non signée représente Duplessis dansant main dans la main avec Hitler et Staline (voir figure 9). Après que ses deux acolytes se soient délectés de leurs conquêtes, Duplessis (dont le nom est inscrit sur le personnage dessiné pour s'assurer qu'il n'y ait point de

23. De tous les caricaturistes rencontrés dans les pages de *L'Autorité* que nous avons étudiées, Lavoie demeure le seul que nous n'ayons pu retracer dans l'histoire de la caricature au Québec. À l'instar des pseudonymes utilisés par les rédacteurs, « Lavoie » pourrait être un nom fictif créé pour désigner *la voie* à suivre selon le journal...

confusion) s'exclame : « Moé j'vous bats tous les deux. J'ai ruiné la province, roulé les curés et empli les habitants pis les ouvriers !!! » (Anonyme, 1939 : 3). L'image est forte et, sous celle-ci, on effectue un parallèle entre les victimes des trois hommes : « Leurs mauvais coups accomplis, ces trois exécrables individus trouvent dans leur âme noire un sujet de macabre réjouissance : mais les victimes du stalinisme, de l'hitlérisme et du duplessisme seront bientôt vengées » (Anonyme, 1939 : 3). Pour arriver à ses fins partisanes, *L'Autorité* combine ainsi textes d'opinion et images, pour élever Duplessis au rang de dictateur et empêcher sa réélection.

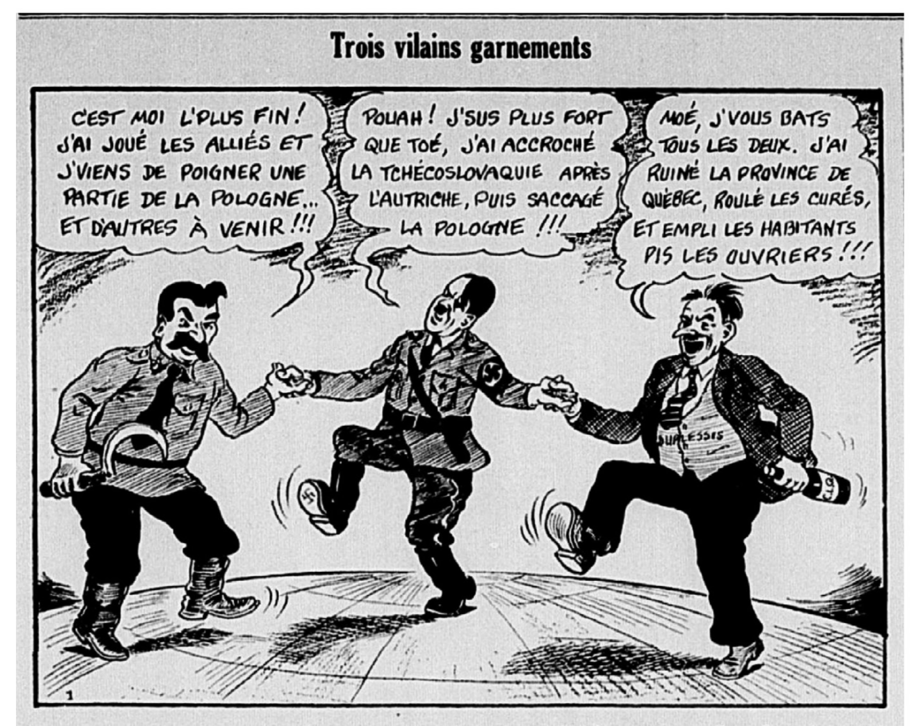


FIGURE 9
L'Autorité, 7 octobre 1939, p. 3.



FIGURE 10
Caricature de John Collins (« D'après *Le Jour* »), qui apparaît aux côtés de la manchette « Révolte contre le dictateur Duplessis », *L'Autorité,* 24 décembre 1938, p. 1.

UNE COALITION ANTIFASCISTE ENTRE CARICATURISTES DE GAUCHE

L'Autorité n'est pas seule à adopter un point de vue antifasciste dans le combat idéologique qui prend forme au Québec, à l'aube des élections provinciales et de l'entrée en guerre. Le journal publie parfois des caricatures sous lesquelles il est précisé « (D'après *Le Jour*) » (voir figure 10). En l'occurrence, trois signatures apparaissent au même moment sous les dessins des deux journaux : Henri (pseudonyme d'Harry Mayerovitch), John Collins et Saul Field. « John Collins, américain d'origine, collabore régulièrement au *Jour* entre 1937 et 1940 et devient le dessinateur attitré de *The Gazette* en 1939. Saul Field, né à Montréal, a étudié aux Beaux-Arts et fréquente les milieux de la gauche anglophone de Montréal » (Skilling, 2005). Harry Mayerovitch, pour sa part, est né à Montréal dans une famille juive d'origine roumaine. Il s'engage à gauche après avoir rencontré Stanley Ryerson du Parti communiste du Canada lors d'un séjour à Paris, en

1934. Au cours de sa carrière, Mayerovitch s'est intéressé à l'art graphique, pratiquant tant la caricature que l'architecture, l'urbanisme, le dessin, la peinture et la sculpture. De 1942 à 1944, il occupe le poste de directeur artistique de l'Office national du film (ONF) à Ottawa et produit des affiches de guerre canadiennes, participant ainsi à l'œuvre de propagande (voir figure 11).



FIGURE 11

« Je suis victime d'une indiscrétion »,
affiche de la Seconde Guerre mondiale par Harry Mayerovitch.
Library and Archives Canada, Acc. No. 1981-32-13 .
Source : Harry Mayerovitch, Montréal, Québec.

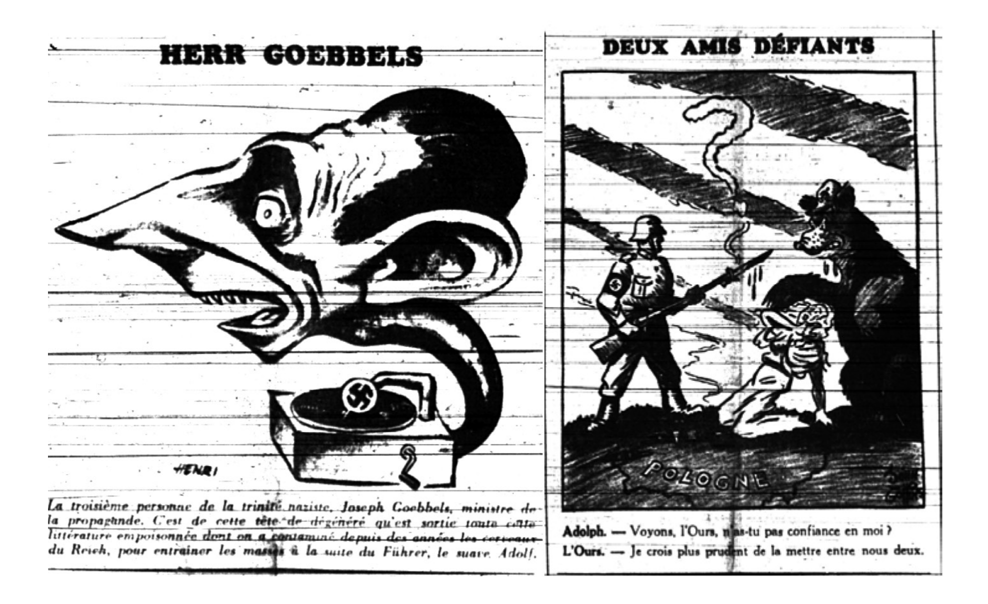


FIGURE 12

« Herr Goebbels », caricature d'Harry Mayerovitch parue dans *Le Jour* le 16 septembre 1939, et « Deux amis défiants », caricature de John Collins parue dans *Le Jour* le 9 septembre 1939.

À l'instar de Saul Field, Mayerovitch publie des caricatures dans *Clarté*. « En collaborant aussi à *Clarté* (1935-1939), un journal rédigé principalement par des membres du Parti communiste, Mayerovitch et Field montrent bien que les libéraux et les communistes ont un ennemi commun, la droite, que l'on associe au fascisme » (Aird et Falardeau, 2009 : 109). Ainsi, un effet de coalition est créé par la circulation de caricatures antifascistes au sein des journaux à tendance libérale que sont *L'Autorité* et *Le Jour* (voir figure 12), et le journal *Clarté,* résolument à gauche. Si bien que *La Nation*[24] publie, le 18 novembre 1937, « un dessin de Huron[25] illustrant un article de Marcel Hamel[26], [où] la "presse de gauche", c'est *L'Autorité* (un porc portant l'étoile de David au cou), *Le Jour* (une brebis) et *Clarté* (un chien ou un loup). Les trois bêtes se trouvent dans un enclos où

24. Hebdomadaire indépendantiste de droite dirigé par Paul Bouchard de 1936 à 1939.

25. Huron, « La presse de gauche », *La Nation,* 18 novembre 1937, p. 1. (Note présente dans l'article de Skilling).

26. Marcel Hamel, « Faudra-t-il cadenasser *Le Jour* ? », *La Nation,* 18 novembre 1937, p. 1-2. (Note présente dans l'article de Skilling).

l'ours communiste salive déjà d'un festin anticipé» (Skilling, 2005). *L'Autorité* ne se montre toutefois pas affectée par cette accusation puisqu'elle publie toujours les caricatures de Saul Field et de Mayerovitch en 1939.

Durant la période étudiée, certaines caricatures sont même reprises une ou deux fois au cours de l'année; comme cette caricature de Saul Field illustrant Adrien Arcand en chien nazi à l'écoute des ordres de son chef (voir figure 13), publiée d'abord le 29 octobre 1938, puis le 18 février 1939 et encore le 24 juin 1939; ou cette caricature de Mayerovitch parue le 11 février et le 15 juillet 1939. Il y a certes, dans cette manœuvre, une volonté de toucher l'imaginaire populaire par la répétition d'images frappantes. Rappelons-nous les moyens de propagande soulignés par *L'Autorité* et cités plus tôt: «La mise en scène grandiose, l'art de frapper les imaginations populaires, la répétition forcenée des slogans» (Athos, 1939: 1). En alliant caricatures et manchettes, en élevant, par des figures de style et des manœuvres rhétoriques, Maurice Duplessis au rang de «dictateur» du Québec, en publiant à plusieurs reprises les mêmes caricatures antifascistes, le journal montre qu'il maîtrise bien l'art de la propagande et qu'il ne s'empêche pas d'avoir recours à cette arme redoutable pour se porter à la défense de la démocratie.



FIGURE 13

Saul Field, «La voix de son maître», *L'Autorité*,
29 octobre 1938, 18 février 1939, 24 juin 1939, p. 1.



FIGURE 14
Harry Mayerovitch, « Au music hall européen »,
L'Autorité, 11 février 1939, 15 juillet 1939, p. 1.

*
* *

L'Autorité offre, en cette période d'entrée en guerre, une vision inattendue de la société québécoise des années 1938-1939 ; une société affectée par le conflit international qui s'annonce, et troublée de part et d'autre par deux démons idéologiques : le communisme et le fascisme. Au sein de cette guerre idéologique qui prend forme au Québec, *L'Autorité* se montre toutefois conséquente dans ses manœuvres : si elle s'empare des armes de la propagande, c'est, semble-t-il, dans une stratégie de légitime défense, dans le but de contrer l'infiltration des idées fascistes qui émanent de la propagande des régimes totalitaires et s'infiltrent dans les esprits québécois. En exposant les injustices subies par les différentes victimes des régimes totalitaires, le journal montre qu'il prend clairement parti pour les victimes de guerre, et cherche à offrir à son lecteur un portrait complet et réaliste du conflit tel qu'il prend forme en Europe.

Notre analyse cherche à montrer comment, à l'aube des élections provinciales, *L'Autorité* s'empare des armes rhétoriques de ses adversaires idéologiques et devient son propre « service de propagande », dans le but de promouvoir

l'idéologie libérale et de contrer la réélection de Duplessis ; comme si le journal avait été appelé à adopter le langage de la guerre pour combattre ses ennemis à armes égales. Maurice Duplessis, auquel les rédacteurs du journal attribuaient, quelques mois plus tôt, les caractéristiques d'un Tartuffe ou d'un Cyrano, se voit couronner du titre de « Fouhreur » du Québec. Manchettes et caricatures s'allient alors pour créer des liens percutants qui associent le chef de l'Union nationale aux mouvements d'extrême droite. *L'Autorité,* mobilisant l'*ethos* discursif d'un guerrier combattant au service des bonnes causes, se présente comme un phare, un guide, un sage (pensons notamment aux pseudonymes des rédacteurs, Flambeau, Scrutator, Prophète Élie, etc.) dans cette lutte contre pouvoir. C'est au nom d'un « nous » inclusif qu'elle réclame le départ du premier ministre, qu'elle dépeint comme un crapuleux personnage dansant main dans la main avec Hitler et Staline. À la manière d'une affiche de propagande, le journal utilise donc son autorité pour laisser craindre l'installation, par le biais du chef de l'Union nationale et de ceux qu'il présente comme ses « alliés » (entre autres Adrien Arcand et « Popol Bouchard »), de la répression et de la censure totalitaires au Québec. Pour ce faire, les rédacteurs du journal n'ont aucun scrupule à user de procédés rhétoriques, à l'instar de leurs adversaires, afin de transmettre une image amplifiée, extrapolée de la réalité. Métaphores, syllogismes, questionnements rhétoriques, répétition des mêmes arguments, des mêmes images, des mêmes caricatures s'unissent pour marquer efficacement l'imaginaire des lecteurs et mettre en relief les manœuvres douteuses de Maurice Duplessis dans le but d'empêcher, coûte que coûte, sa réélection.

Bien que libérale « par principe », en publiant des caricatures d'artistes de gauche, dont les œuvres paraissent au même moment dans *Clarté* et *Le Jour, L'Autorité* s'affiche plus à gauche qu'à droite dans le conflit idéologique qui secoue le Québec de 1939. Coalition à laquelle l'histoire a, semble-t-il, donné raison, puisqu'au final, c'est bien l'alliance entre les forces libérales et communistes qui mit un frein aux régimes totalitaires lors de cette guerre sanglante dont les morts – entre 60 et 80 millions ! – marquèrent les esprits du monde entier.

BIBLIOGRAPHIE

AIRD, Robert, et Mira FALARDEAU (2009), *Histoire de la caricature au Québec,* Montréal, VLB Éditeur. (Coll. « Études québécoises ».)

ANONYME (1938a), « Spectres vivants ! », *L'Autorité,* 15 octobre, p. 1.

ANONYME (1938b), « Franco père de toutes les Espagnes », *L'Autorité,* 26 novembre, p. 2.

ANONYME (1939), « La guerre germano-polonaise », *L'Autorité,* 9 septembre, p. 1.

ANONYME (1916), « Lomer I », *L'Autorité,* 23 décembre, p. 1.

ANONYME (1939), « Trois vilains garnements », *L'Autorité,* 7 octobre, p. 3.

ATHOS (1939), « La force des dictatures, c'est la propagande ! », *L'Autorité,* 21 janvier, p. 1.

L'AUTORITÉ (1938-1939), numéros du 5 novembre 1938 au 28 octobre 1939.

BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN (1982), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. 5 : *1911-1919,* Québec, Presses de l'Université Laval.

CANADIEN (1939), « Notre devoir vis-à-vis l'Empire ! », *L'Autorité,* 9 septembre, p. 1.

DAUTURE, François [pseudonyme d'Henri Lèbre] (1939), « Vienne reste toujours une grande capitale disponible », *L'Autorité,* 9 septembre, p. 2-3.

DELPORTE, Christian (1993), *Les crayons de la propagande,* Paris, CNRS Éditions.

LA DIRECTION (1939), « Réorganisation de *L'Autorité* », *L'Autorité,* 24 juin, p. 1.

DORGELÈS, Roland (1939), « Une nuit en première ligne », *L'Autorité,* 16 décembre, p. 2.

DUMONT, Fernand ([1968] 1994), *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire,* Montréal, Fides. (Coll. « Du Nénuphar ».)

DURAND, Pascal (2011), « Le reportage », dans Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle,* Paris, Nouveau Monde, p. (Coll. « Opus magnum ».)

FERRI-PISANI, Pierre (1938), « Dans Barcelone reconquise », *L'Autorité,* 5 novembre, p. 2.

FLAMBEAU [pseudonyme de Gilbert LaRue] (1939a), « Une campagne pour chasser les Juifs et les Anglais du Québec », *L'Autorité,* 5 août, p. 1, 3.

FLAMBEAU [pseudonyme de Gilbert LaRue] (1939b), « Duplessis pour le “séparatisme” », *L'Autorité,* 21 octobre, p. 1-2.

Fonds Gilbert LaRue [s. d.], « Notice biographique », *Archives Passe-Mémoire,* [En ligne], http://www.archivespassememoire.org/index.php?option=com_content&view=article&id=83:fonds-dufour&catid=54:toutes-categories

H.A.R. (1938), « L'hon. Anatole Carignan ministre de la voirie », *L'Autorité,* 3 décembre, p. 1.

Hitler, Adolf ([1925] 1938), *Ma doctrine,* texte traduit et établi par François Dauture et Georges Bond, Paris, Librairie Arthème Fayard.

Maillet, Gaston (1914), « *L'Autorité* », *L'Autorité,* 29 novembre, p. 1.

Maillet, Gaston (1916), « Anniversaire », *L'Autorité,* 23 décembre, p. 1.

Nadeau, Jean-François (2010), *Adrien Arcand Führer canadien,* Montréal, Lux Éditeur.

Nadio, Rey (1939), « La création d'un service de propagande est urgent », *L'Autorité,* 9 septembre, p. 1-2.

Reboul, Olivier (1980), *Langage et idéologie,* Paris, Presses universitaires de France.

Robur (1938a), « Duplessis et Hepburn communistes ? », *L'Autorité,* 24 décembre, p. 4.

Robur (1938b), « La farce communiste à Duplessis », *L'Autorité,* 31 décembre, p. 1.

Robur (1939a), « Duplessis grand chef nazi du Québec », *L'Autorité,* 16 septembre, p. 4.

Robur (1939b), « Un million de Canadiens à la guerre », *L'Autorité,* 3 décembre, p. 4.

Roy, Fernande (1995), « Le journal *L'Autorité* dans le cadre de la presse libérale montréalaise », dans Yvan Lamonde (dir.), *Combats libéraux au tournant du XXe siècle,* Montréal, Fides, p. 231-246.

Scrutator (1938), « Crachat dans la face de la démocratie », *L'Autorité,* 5 novembre, p. 1.

Scrutator (1939), « Guerre mondiale au printemps », *L'Autorité,* 24 décembre, p. 1.

Sennep, Jean (1939), « Quand le Fuhrer est furieux ! », *L'Autorité,* 5 août, p. 1.

Simplicissimus (1938), « Nazo-fascistes qui se moquent des "canayens" », *L'Autorité,* 31 décembre, p. 4.

Skilling, Pierre (2005), « Les caricatures des années 1930. Grande noirceur et quelques espoirs », *À babord !,* n° 9 (avril/mai), [En ligne], https://www.ababord.org/Grande-noirceur-et-quelques-lueurs

Tharaud, Jean, et Jérôme Tharaud (1938), « Barbarie allemande contre les Juifs au Moyen-Âge », *L'Autorité,* 19 novembre, p. 1-2.

Vulcain (1939), « M. Duplessis se cache sous un faux-fuyant pour faire ses élections », *L'Autorité,* 30 septembre, p. 1.

QUAND CONQUÊTE TERRESTRE DEVIENT CONQUÊTE SUR PAPIER : L'ALLEMAGNE DANS *LA PRESSE* EN MAI 1940

Eve Léger-Bélanger
Université de Montréal

> C'est le « moi », le « nous », bref, le « Même », qui fabrique l'Autre.
>
> Robert Dion,
> *L'Allemagne de* Liberté *: sur la germanophilie des intellectuels québécois.*

Les deux guerres mondiales apparaissent comme des balises chronologiques importantes pour le découpage du xxe siècle. Dans les années 1940, la presse, qui est avec la radio un mode d'information privilégié, n'échappe pas à la mise en discours des conflits. Les journaux se voient littéralement transformés « sous l'impulsion de la guerre » (Lüsebrink, 2011 : 22) : « [L]a presse, intellectuelle comme de large circulation, parue au Québec pendant les années de guerre, entre 1933 et 1945, constitue une sorte de sismographe privilégié reflétant les bouleversements politiques et culturels caractéristiques de cette période » (Lüsebrink, 2011 : 22). Le quotidien de grande diffusion *La Presse*[1] ne fait pas exception.

1. *La Presse* est un quotidien fondé en 1884 et encore diffusé de nos jours. En 1940, *La Presse* est distribuée au Québec et aux États-Unis ; son tirage est de 147 074 copies. Visuellement, le journal est composé de huit colonnes et de six colonnes pour l'éditorial. Son format est celui d'un grand in-folio (information tirée de Beaulieu et Hamelin, 1965 : 142-143 et Felteau, 1984).

L'invasion de la France, le 10 mai 1940, constitue un temps fort du conflit 1939-1945. À la lecture des numéros entourant le 10 mai[2] dans *La Presse,* on constate que l'Allemagne est omniprésente non seulement dans l'actualité, mais aussi dans les chroniques, dans la section féminine, dans le roman-feuilleton, dans les caricatures, etc. On assiste ainsi à une véritable dissémination des représentations de l'Allemagne dans toutes les sphères du journal.

L'objectif de cette étude est de dégager les représentations de l'Allemagne telles qu'elles sont construites par *La Presse* dans le contexte de l'invasion de la France[3]. Nous désirons plus précisément analyser les manières dont *La Presse* configure les représentations de l'Allemagne en situation de conflit. À cet effet, nous faisons l'hypothèse que cette construction de l'Allemagne prend forme par sa dispersion dans les divers genres médiatiques tout en s'appuyant sur des stratégies énonciatives caractéristiques. C'est donc le processus de médiation engendrant diverses représentations qui suscite notre intérêt de recherche. Nous proposons aussi de souligner la manière dont l'image d'Hitler est reprise de façon récurrente dans les textes comme métonymie de l'Allemagne nazie. En effet, même si la figure d'Hitler est récupérée constamment, nous estimons qu'elle ne renvoie pas simplement au « chef du pays », mais bien à l'Allemagne belligérante comme entité, dont Hitler devient métonymiquement l'incarnation.

Les représentations de l'Autre – entendre l'Allemagne telle que représentée en mai 1940 dans *La Presse* – peuvent prendre différentes formes[4]. Une chose est toutefois certaine : la relation à l'Autre implique toujours une tension entre deux figures, celle du comparant et celle du comparé. En ce sens, les historiens Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (2004) soutiennent que les sociétés et les cultures fonctionnent toujours par un processus d'opposition, à partir duquel la figure de l'Autre s'érigerait. Dans *Vivre dans l'histoire du 20e siècle : esquisse d'une histoire subjective,* Marc Angenot adopte la même position quant à l'importance de la différenciation, mais de manière plus radicale, en affirmant que dès qu'un Sujet est posé, il y a un Anti-Sujet. Il en découlerait un récit de l'affrontement ; la société serait partagée en camps (Angenot, 2008 : 57). Dans

---

2. Le corpus sur lequel nous nous pencherons a pour centre l'édition du 10 mai, date de l'invasion de la France, à laquelle s'ajoutent les numéros des deux jours précédents et des trois jours suivants, soit les numéros du 8 mai au 13 mai 1940.

3. Notre étude se veut un coup de sonde permettant d'amorcer une réflexion sur certains traits liés à la construction de l'altérité allemande dans le journal *La Presse*.

4. Nous poserons ici la figure de l'Autre comme étant l'Allemagne et la figure du Soi comme étant celle du Canada français.

ces conditions, l'Autre est présenté de manière monolithique, ce qui tend à reproduire les stéréotypes culturels. Dans son article « La perception de l'Autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », Hans-Jürgen Lüsebrink met quant à lui clairement en relief la relation d'interdépendance entre l'Autre et celui qui le perçoit par l'usage des termes « hétéro-image » et « auto-image ». Le chercheur dépasse le clivage binaire des relations entre les sujets en classant les perceptions possibles de l'Autre selon trois catégories : (1) la fascination, (2) la négation et l'exclusion, qui n'impliquent pas de véritable compréhension de l'altérité, et (3) la connaissance de l'Autre (Lüsebrink, 1996). Reste à savoir si les représentations de l'Allemagne dans *La Presse* correspondent à l'une ou plusieurs de ces catégories. C'est par l'examen du traitement de l'actualité, de la mise en scène narrativisée ou essayistique de l'actualité et des images publiées dans le journal que l'élaboration d'une réponse sera possible. Nous porterons aussi attention, parallèlement, à la dissémination de l'image de l'Allemagne, lisible en filigrane dans tout le journal.

L'INVASION ALLEMANDE LIÉE À L'ACTUALITÉ

Dans les numéros de notre échantillon, *La Presse* construit l'image de l'Allemagne dans un discours d'information composite, appuyé sur des sources diverses : La Presse canadienne (P.C.), La Presse canadienne Havas (P.C.-Havas), La Presse associée (P.A.), l'United Press (U.P.), la British United Press (B.U.P.) et une signature générique « correspondant de *La Presse* ». Le journal semble essentiellement tributaire des agences de presse. On note également une grande variété quant aux villes d'où provient l'information : Londres, Paris, Berlin, New York, Bruxelles, La Haye, etc. Les diverses sources citées sont données comme gage de vérité des informations présentées. Cette stratégie donne au lecteur la conviction que les faits sont relatés de manière véridique. Le journal transmet de ce fait une « lecture à distance des signes » (Dion, 2007 : 182) et agit en tant que relais. L'Allemagne est dans un premier temps un « objet » étranger déjà configuré par des sources multiples. Cet objet est dans un deuxième temps reçu par *La Presse* qui se l'approprie. Le journal est conséquemment un médiateur qui reçoit le discours étranger, l'interprète et l'intègre dans un système de références qui lui est propre (Espagne, 1999 : 20). La figuration de l'Allemagne passe ainsi à travers la lorgnette de *La Presse,* qui se fabrique une Allemagne « personnalisée » avec des éléments diversifiés, telle une courtepointe.

Hormis la variété des sources, la disposition des nouvelles sur les pages du journal est révélatrice du type de perception de l'Allemagne exposé par *La Presse*.

Sur la une, la présence allemande est à tout coup directement liée aux événements d'actualité. La place occupée par l'Allemagne dans l'actualité est proportionnelle à l'ampleur des événements auxquels celle-ci prend part. En ce sens, sa présence varie selon l'importance des événements rapportés. Elle est toutefois toujours là pendant la semaine étudiée ; le lecteur ne peut oublier son existence.

Ainsi les premières pages du 8 et du 9 mai sont centrées sur la possibilité d'élections en Grande-Bretagne, sur l'insatisfaction du peuple anglais à l'endroit de Chamberlain et sur la possible accession de Churchill au pouvoir[5], mais l'Allemagne reste présente, même si c'est au second plan. En date du 10 mai, le foyer d'intérêt de la première page devient l'invasion allemande amorcée aux Pays-Bas et en Belgique, et le mouvement des troupes hitlériennes vers la France[6]. On trouve aussi sur cette première page la proclamation faite par Hitler devant la nation allemande, dans laquelle l'invasion de la France est justifiée. De cette façon, *La Presse* met à la disposition du lecteur non seulement des points de vue externes à l'invasion, ceux des agences de presse, mais aussi le point de vue allemand tel qu'Hitler le formule[7]. Dans cette optique, l'Allemagne est configurée à la fois par des sources internes et par des sources externes au conflit, qui se répondent grâce à leur disposition sur une même page. Cependant, malgré l'hétérogénéité des sources, les représentations de l'Allemagne dans le discours d'actualité sont articulées autour d'un unique attribut : le caractère guerrier du pays et de son chef, qui incarne la voix de l'Allemagne nazie.

Outre le travail de mise en écho des textes lié à leur disposition, *La Presse* emploie divers procédés, liés à la typographie et à la titraille, qui relèguent les attaques ennemies au second plan et qui insistent surtout sur la force des Alliés. Ainsi, le 10 mai, certaines zones du texte de l'article de tête sont mises en relief par une typographie particulière : ce qui est en caractères gras porte sur la résistance des Alliés face à l'envahisseur tandis que les attaques ennemies, en caractères réguliers/non accentués, sont reléguées au second plan. Même chose dans les numéros des jours qui précèdent et qui suivent le 10 mai où la titraille met essentiellement en relief non pas les conquêtes allemandes, mais le succès des Alliés : « Aucun danger immédiat en Hollande[8] », « La Norvège espère écraser les

5. Voir Annexe I.

6. L'accession de Churchill au pouvoir occupe alors la seconde place. Voir Annexe I.

7. Le texte publié dans le journal est une traduction en français du texte initial en allemand. Aucune source n'est donnée quant à la traduction.

8. Voir Annexe I, 8 mai 1940, p. 1.

nazis[9] », « L'envahisseur a-t-il déjà échoué ?[10] », « Berlin doit doubler son offensive, "Notre but : la victoire à tout prix"[11] » et « Défaite des chars d'assaut nazis[12] ». De ce fait, même si le point de vue allemand est présent, l'accent se trouve mis sur la résistance alliée. *La Presse* oriente la perception du lecteur à propos des événements, ici la poussée allemande, par ses choix lexicaux et sémantiques. Dans *L'événement en discours : presse et mémoire sociale,* Laura Calabrese explique que la titraille et les constructions textuelles dans les journaux sont sciemment choisies :

> L'acte de nomination contribue à la construction de l'événement, à sa perception, façonne sa circulation, révèle les conflits d'intérêts des acteurs publics par rapport à ces événements, dévoile certains dispositifs de la mémoire sociale et révèle les mécanismes selon lesquels l'actualité se bâtit sur un réseau de désignants et d'images (Calabrese, 2013 : 21).

En ce sens, l'actualité est structurée, dans les titres de *La Presse,* autour de l'idée que la force alliée écrase l'Allemagne. La victoire n'est jamais concédée à l'Allemagne, ce qui oriente le récit que construit le journal vers une conclusion dans laquelle celle-ci serait perdante.

En fin de compte, l'Allemagne prend forme dans l'actualité tant au niveau macrostructural, par la disposition des textes sur une même page et par la multiplicité des sources qui se répondent et se complètent, qu'au niveau microstructural, par le choix de termes spécifiques au sein des textes. Parmi les faits guerriers allemands, l'accent n'est pas mis sur l'invasion de la France, mais sur celle des Pays-Bas. Il se pourrait que l'objectif soit de présenter une France forte qui n'est pas en mauvaise posture, mais il est aussi vraisemblable que les répercussions aux Pays-Bas étaient alors jugées comme plus importantes que le début de l'invasion en France.

L'INVASION DE LA PRÉSENCE ALLEMANDE DANS TOUTES LES SPHÈRES DU JOURNAL

Les représentations de l'Allemagne sont loin d'être confinées, dans notre échantillon, aux pages d'actualité. En effet, elles sont disséminées dans chaque

9. Voir Annexe I, 9 mai 1940, p. 1.
10. Voir Annexe II, 11 mai 1940, p. 1.
11. Voir Annexe II, 13 mai 1940, p. 1.
12. Voir Annexe II, 14 mai 1940, p. 1.

numéro, apparaissant non seulement dans divers genres journalistiques (éditorial, chronique, nouvelle, etc.), mais aussi dans plusieurs sections telles que celles sur la bourse et la vie culturelle (spectacles, roman-feuilleton, etc.). Dans un journal, les sections et les rubriques sont conçues de façon réfléchie :

> Il s'agit de répondre ou de susciter les attentes du lectorat, de l'aider à circuler dans les espaces du journal, de le doter d'habitudes, de réflexes et de besoins de lecture. Attribuer une place attitrée à chaque article ou à chaque type d'articles constitue un élément décisif dans le processus d'acculturation réciproque du lectorat du journal (Kalifa et Thérenty, 2011 : 879).

En clair, le lecteur a déjà des habitudes lorsqu'il prend son journal en main. Dans cette optique, *La Presse* impose à ses lecteurs la présence allemande, puisque peu importe leurs habitudes de lecture, ils croiseront tôt ou tard une mention liée à l'Allemagne. Celle-ci est partout, comme si l'espace même du journal avait été *contaminé* par l'invasion. Dans *La Presse,* les nouvelles internationales se trouvent habituellement dans deux sections qui leur sont réservées. Or, pour les numéros étudiés, ces nouvelles s'étendent et se mêlent aux pages des nouvelles locales, culturelles et sportives. Peu importe la page choisie dans le journal, le lecteur est de facto confronté à un texte qui met l'Allemagne en scène, laquelle se trouve inévitablement connotée négativement. Par exemple, la rubrique « Les livres » du 11 mai[13] traite d'un ouvrage intitulé *L'Allemagne,* écrit par Jacques Bainville de l'Académie française et publié aux éditions d'Histoire et d'Art. Dès le début de l'article, le livre est présenté comme étant tout à fait d'actualité, puisque « les circonstances actuelles lui confèrent […] une importance exceptionnelle, un intérêt vital ». Un jugement explicitement négatif est posé à l'égard de la politique pangermaniste : « Quiconque a le souci des destinées d'une civilisation menacée de destruction par le germanisme doit connaître les leçons qui se dégagent de cette œuvre maîtresse. » L'action de l'Allemagne est perçue d'un mauvais œil dans ce texte qui prend clairement position contre l'esprit conquérant allemand. Un autre exemple éloquent de la mise en scène dépréciative de l'Allemagne nous est offert dans la page féminine, où le fait divers « Un nom difficile à porter même pour Messire le chien[14] », provenant de Lawrence au Massachusetts (sans mention d'agence de presse), rapporte le cas d'individus qui ont porté plainte contre le propriétaire d'un chien ayant nommé son berger allemand Hitler. *La Presse* expose que ce serait un « déshonneur » pour la pauvre bête d'être affublée

13. *La Presse,* 11 mai 1940, p. 53.

14. *La Presse,* 8 mai 1940, p. 4.

d'un pareil nom. Un jugement négatif est posé de manière presque caricaturale contre Hitler et surtout contre ce qu'il évoque – l'Allemagne nazie ennemie et méprisée – dans un article qui ne traite pas d'actualité et qui ne se trouve pas au premier plan dans le journal[15].

L'Allemagne fait aussi partie des représentations imposées à tous dans la culture populaire, en l'occurrence au cinéma. On trouve par exemple dans la dernière colonne de la page du radio-guide du 10 mai une brève, provenant d'Hollywood par l'agence P.A., intitulée « Un personnage odieux », qui raconte qu'une boîte de production américaine est à la recherche d'un acteur pour jouer Hitler dans un film intitulé *I Married a Nazi*[16]. Or, personne ne veut assumer ce rôle. Un autre exemple cinématographique, cette fois dans la section culturelle du 9 mai, est la publicité d'un film au cinéma de Paris qui porte sur le maréchal Foch et qui établit un lien avec la Première Guerre mondiale. Foch y est décrit comme « le plus grand héros militaire des temps modernes […] celui qui, en 1918, repoussa les hordes allemandes et sauva la civilisation[17] ». Le commentaire sur ce film rappelle que l'Allemagne est une ennemie ancienne, invitant les lecteurs à se souvenir de la Grande Guerre et à se rallier contre la sauvagerie des « hordes » allemandes. Le terme « horde », qui représente les Allemands comme masse nuisible et violente, peut être associé à l'une des premières études en psychologie sociale, celle de Gustave Le Bon sur la psychologie des foules ([1895] 2011). Selon Le Bon, la foule ne relève pas d'une simple addition d'individus, mais constitue plutôt un ensemble en harmonie psychologique. Ainsi, dans une foule, il n'y a pas de conscience individuelle : « [P]eu aptes au raisonnement, les foules sont au contraire très aptes à l'action » ([1895] 2011 : 63). Le Bon explique que la foule retourne à l'état « primitif » et qu'elle ne connaît pas de juste milieu[18] ; elle devient par exemple facilement tyrannique. C'est une semblable

15. D'autres exemples d'une configuration négative de l'Allemagne sont exposés dans la page féminine pour les jours étudiés. Nous pensons notamment à l'article « Cette jeune personne n'est pas détenue en Allemagne mais… », publié le 10 mai dans la section « vie féminine ». Il y est question d'une jeune femme de Calgary qui ne peut quitter l'Allemagne en raison de la guerre. Cette Canadienne n'est toutefois pas une *vraie* prisonnière puisqu'elle occupe un poste de traductrice dans une compagnie allemande et qu'elle peut circuler à sa guise dans le pays. Le titre du court article pose tout de même un jugement explicitement négatif à l'égard de l'Allemagne, entre autres par l'utilisation du verbe « détenir » et par la présence de points de suspension (*La Presse,* 10 mai 1940, p. 4).

16. *La Presse,* 10 mai 1940, p. 26.

17. *La Presse,* 9 mai 1940, p. 8.

18. Dans son élaboration d'une théorie sociologique évolutionniste, Charles Darwin utilise le terme « horde » dans *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* (1871) pour renvoyer aux

conception qu'évoque, dans *La Presse,* l'expression « hordes allemandes ». Dans son étude, Le Bon ajoute que la foule a besoin d'un « meneur », ne pouvant s'organiser par elle-même – il prend Robespierre à titre d'exemple. Dans notre cas, il va sans dire que c'est Hitler qui endosse ce rôle. Ce meneur ne peut exister sans la foule et vice versa : la relation est symbiotique. En ce sens, Hitler est le porteur de la foule, mais il en est aussi le symbole, ce qui nourrit notre hypothèse selon laquelle Hitler est un symbole de l'Allemagne nazie tyrannique, dont il serait l'incarnation même. Le pouvoir d'Hitler en Allemagne est donné pour alarmant puisqu'il symbolise une « horde » incontrôlable. Le discours de *La Presse* y fait écho de manière tranchée : l'Allemagne est menaçante, peu importe la sphère du journal dans laquelle elle se trouve. Une image précise est ainsi créée, celle d'une Allemagne belligérante, que le journal dynamise grâce à la variété des moyens par lesquels il lui donne forme. Si, d'une part, Hitler est constamment nommé, on peut remarquer, d'autre part, qu'il semble indissociable de l'Allemagne : il en est l'un des symboles clés. Il est la représentation métonymique même de la nation ennemie à laquelle personne du côté des Amériques ne veut s'associer.

QUAND L'ACTUALITÉ DEVIENT RÉCIT

Les articles d'actualité dans *La Presse* sont généralement factuels. On y trouve néanmoins ponctuellement des faits de guerre narrativisés hors des premières pages ainsi que de rares textes d'opinion. De plus, certains articles, qui semblent à première vue informatifs, comportent parfois une mise en récit en partie fictionnalisée. C'est le cas de l'article « Skieurs vite accourus et vite fauchés[19] », en provenance de l'agence B.U.P., avec la mention : « Dans un port du nord de l'Angleterre ». Celui-ci porte sur un Britannique qui, lors de l'invasion de la Norvège par les Allemands, a pu avec l'aide de ses hommes repousser une attaque nazie. Ce récit raconte un fait de guerre à travers la voix d'un témoin direct : le point de vue narratif est interne, ce qui permet une prise de position plus personnalisée. Le texte est truffé d'épithètes péjoratives appliquées aux sol-

---

modes de formations sociales les plus simples dominés par un mâle fort, que ce soit entre des animaux ou entre des hommes. Dans *Totem et tabou* (1913), Sigmund Freud reprend la théorie de Charles Darwin sur la « horde primitive » en développant une pensée analytique autour du concept de « horde humaine primitive ». Freud poursuit son analyse du concept de « horde primitive » dans son ouvrage *Massenpsychologie* (1921, traduit en français sous le titre *Psychologie des masses et analyse du moi*). Il appuie essentiellement sa réflexion sur *La psychologie des foules* de Gustave Le Bon (1895, traduit en allemand en 1912 sous le même titre que l'ouvrage de Freud publié quelques années plus tard, *Massenpsychologie*).

19. *La Presse,* 8 mai 1940, p. 8.

dats allemands : « inoffensifs et désemparés », « mauvais tireurs », « paraissaient avoir peur », « pas redoutables » et « pas très bons soldats ». Le discours appartient au registre émotif plutôt que neutre ou purement informatif. Dans ce même article, les Alliés, à travers la voix du soldat témoin, reconnaissent cependant la force de l'organisation allemande et surtout celle de leur aviation : « [L]es pilotes allemands sont considérés par les Tommies comme d'excellents aviateurs favorisés toutefois par de nombreuses trahisons chez les Norvégiens. » L'ennemi paraît toutefois toujours moins puissant que les Alliés, qui sont « intrépid[es] » et « prêts à rencontrer les Allemands sur n'importe quel champ de bataille ». Cet exemple de témoignage personnel montre l'ennemi sous un angle interne au conflit. Malgré tout, le discours rejoint celui qui domine l'actualité : l'Allemagne est inévitablement perdante lorsqu'elle est confrontée au courage des Alliés[20].

En plus des articles liés aux événements, mais rapportant des faits de guerre vécus sur un mode plus personnel, *La Presse* publie des textes d'opinion liés à l'actualité. Ces derniers, le plus souvent signés, sont des prises de position claires à l'endroit des nazis. On trouve par exemple le 8 mai un texte de T.-B. Causton qui a pour titre « Burg Vogelsang, université de formation en masse : le dressage des chefs nazis[21] », dans lequel l'éducation de généraux nazis est vertement critiquée. Causton dépeint une Allemagne qui suit aveuglément son « meneur », Hitler. Cet effet de masse[22] ne relèverait d'ailleurs pas du hasard : la formation de la jeunesse hitlérienne et des futurs généraux serait la colonne vertébrale du projet qui, en Allemagne, viserait une « acceptation aveugle des idées préconisées ». Cette idée de « masse » est renforcée et étayée plus loin dans l'article : « C'est l'ordre monastique des "Chevaliers Teutons" qui maintenait l'ordre dans une grande partie de la Prusse actuelle à l'époque des barbares. Hitler aime particulièrement à s'entourer de l'équivalent moderne de ces "ordres", qui lui jurent fidélité. » Ce passage nous montre qu'Hitler remplit encore une fois une fonction métonymique : il est l'incarnation discursive de la totalité allemande ; il est le « meneur » de la « masse ». C'est une Allemagne unie, savamment organisée et dont tous les éléments d'opposition sont écartés qui devient dominante : « On

20. Un autre exemple serait l'article « Récit oculaire de la retraite » du 8 mai par Arthur Menken. Le texte porte sur « un journaliste américain [qui] raconte que les escadrilles nazies attaquèrent à grandes pétarades mais sans toucher le corps expéditionnaire du moins ». On retrouve encore une fois le thème des Allemands belligérants, mais moins puissants que les Alliés, et ce, à travers la voix d'un témoin direct, un reporter (*La Presse,* 8 mai 1940, p. 14).

21. *La Presse,* 8 mai 1940, p. 19.

22. On constate que l'Allemagne nazie de Causton correspond bien à la définition de « horde primitive », de masse, telle qu'élaborée par Le Bon et par Freud.

donne l'apparence de château à ces institutions afin de faire ressortir, comme leur nom d'*Ordensburgen* le suggère, leur caractère quasi militaire de collège de cadets et de perpétuer la tradition médiévale des "Chevaliers Teutons". » Au même titre que ses ancêtres les Chevaliers Teutons, l'Allemagne nazie est une communauté guerrière profondément soudée.

Le 11 mai, Robert de Roquebrune[23] signe un texte qui critique explicitement l'Allemagne nazie, comme le fait T.-B. Causton, mais en posant cette fois une distinction qui va dans le sens du rejet de la dimension métonymique d'Hitler. La portée de cet article est beaucoup plus large que celle de Causton, car le texte du « correspondant spécial à *La Presse* » jouit d'un traitement typographique différent, ce qui met visuellement son article en relief par rapport aux autres de la même page. Le titre de l'article du collaborateur spécial distingue d'emblée Hitler et l'Allemagne comme entités distinctes[24] : « Hitler qui s'est emparé de l'Allemagne par la ruse, a complètement perverti l'Allemagne[25]. » Le verbe « pervertir » du titre de l'article, en plus de déconstruire la métonymisation d'Hitler en le déclarant « pervertisseur » de l'Allemagne, esquisse l'idée de l'existence de deux Allemagne, celle d'avant et celle d'après Hitler. À ce titre, le chef allemand aurait anéanti la glorieuse histoire militaire de son pays, puisque l'« armée et la marine allemandes n'ont plus rien de leurs anciennes traditions » et ont perdu ce qu'il y a de plus cher à une civilisation ancienne : l'« honneur ». Hitler aurait donc eu

23. Joseph Robert Hertel Larocque, devenu Robert de Roquebrune (1889-1978), est surtout connu comme romancier, mais il a aussi été « essayiste, poète, historien, polémiste, mémorialiste, chroniqueur » (Cazelais, 2011 : 23). Il est l'un des trois fondateurs du *Nigog.* Roquebrune a vécu outremer pendant de nombreuses années en travaillant aux Archives publiques du Canada à Paris. Il rentre au Québec en 1939 et retourne en Europe après la Seconde Grande Guerre. Pendant ses années en France, Roquebrune « commence une collaboration – qui durera jusqu'en 1947 – à divers périodiques français et canadiens : *La Revue moderne,* les quotidiens *Le Canada* et *La Presse, L'Ordre,* journal qu'Olivar Asselin fondera en 1934, *Paris-Canada, Nova Francia* et bien d'autres. Au total, des centaines de textes qui témoignent d'une production régulière, soutenue, parfois à saveur littéraire, le plus souvent orientée sur l'histoire […] Jean-Guy Hudon a recensé, sur l'ensemble de sa vie, un total de cinq cent deux articles originaux parus dans trente-six périodiques différents, sans compter vingt textes de création littéraire, des préfaces et un fragment de journal inédit » (Cazelais, 2011 : 90).

24. D'ailleurs, pour l'ensemble de notre échantillon, ce texte de Roquebrune compte parmi les seuls, avec le discours d'entrée en guerre d'Hitler du 10 mai, à inclure le nom du dirigeant de l'Allemagne dans son titre. Cela renforce encore une fois notre hypothèse qu'Hitler représente pour *La Presse* la métonymie d'un phénomène plus large associé à l'Allemagne nazie. Au contraire, pour Roquebrune, Hitler est la source de ce phénomène ; il importe donc pour le collaborateur spécial de décrire le chef nazi comme figure distincte du pays.

25. *La Presse,* 11 mai 1940, p. 40.

un effet dévastateur sur l'Allemagne. Roquebrune prend ouvertement position contre le dictateur en soulignant que ce dernier dirige l'Allemagne à sa guise : « [L]es idées hitlériennes pénètr[ent] l'armée [...] l'armée allemande d'aujourd'hui est complètement dans la main d'Hitler. » Le correspondant retrace l'histoire du chancelier depuis son accession au pouvoir et émet un jugement négatif à l'égard des actions du « tyran moyenâgeux [qui a] l'intelligence sommaire d'un roi barbare, la brutalité d'un chef de clan [...], un primitif lâché en pleine civilisation moderne ». Le motif du retour à l'état primitif associé à l'Allemagne est repris, mais cette fois en pointant du doigt un seul individu, Hitler. Roquebrune va plus loin en posant que, par l'entremise de son chef, « l'Allemagne actuelle ressemble à la Byzance de la décadence où l'assassinat était si quotidien que personne n'y faisait plus attention ». On assiste au redéploiement du sème de la horde lié à l'Allemagne : sauvagerie et archaïsme[26]. Roquebrune semble critiquer en sous-texte de son article la confusion d'ordre métonymique, dans le discours de l'époque, entre Hitler et l'Allemagne. Si Roquebrune sent le besoin de distinguer Hitler de l'Allemagne, c'est peut-être parce qu'il répond implicitement à cette tentation métonymique qui consiste à faire porter à la figure de l'Allemagne entière les torts rattachés au nazisme et à son chef en particulier.

En plus des textes essayistiques, on trouve une mise en récit fictive de l'Allemagne dans le roman-feuilleton *L'aéronef pirate* de Georges Clavigny. Ce récit d'aventures raconte les péripéties de personnages français subissant l'espionnage d'un certain Herr Von Boschen, un Allemand se prétendant Français qui, à la suite de sa capture par un général français lors de la Première Guerre mondiale, veut secrètement se venger en détruisant le nouvel avion créé par l'industrie familiale de ce même général. L'espion est un ennemi de l'ombre en France : « [I]l y avait, dans quelque coin d'ombre, des ennemis jaloux de cette

26. De nombreux textes tant d'opinion que d'actualité reprennent ce sème. Par exemple, l'article « Résolus de vaincre la barbarie nazie » par un collaborateur spécial à *La Presse* (signature générique) rapporte un discours de l'hon. Mackenzie King à la radio. On relate la manière dont Mackenzie King affirme que « [c]'est notre devoir d'envisager avec réalisme les faits, aussi brutaux et cruels qu'ils soient, mais tout milite en faveur d'une confiance accrue dans l'issue favorable du conflit ». En plus d'être perçus comme étant cruels et brutaux, les Allemands sont associés par le premier ministre à une force du mal extrême : « [L]es puissances du mal se sont déchaînées contre deux petits peuples pacifiques et amis de la paix. » Il sera question, un peu plus loin dans le texte, de « tyrannie et [de] violence implacables » de la part des Allemands. Un parallèle avec 1914 est d'ailleurs établi par l'homme politique canadien afin de mettre en relief le fait que l'histoire se répète, mais que les Allemands, l'ennemi ancien, seront encore une fois défaits. Sans oublier le titre même de l'article qui, par l'emploi du terme « barbarie », met l'accent sur l'absence de civilisation des nazis et sur leur cruauté (*La Presse,* 11 mai 1940, p. 35).

admirable réussite[27]. » Ce dernier peut frapper n'importe quand : « La guerre est finie ; mais il faut nous attendre, malgré la paix signée, à nous rencontrer quelque temps encore avec les plus stupides de nos anciens ennemis. Ouvrons l'œil et méfions-nous[28]. » Même si l'ennemi est imprévisible, sa nationalité est facilement identifiable : « [O]n ne pouvait douter que le coup vint de l'Allemagne[29]. » Les espions, dans cet univers, sont irrévocablement allemands, ils incarnent « l'ennemi ancien ». Les personnages français affirment sans hésiter qu'il faudrait purger le pays de ces « trop nombreux espions allemands[30] ». Le texte mise sur le caractère distant du personnage ennemi, qui a « beaucoup de sang-froid » et qui « maîtris[e] sa rage[31] », ce qui lui confère une dimension stéréotypée tout en le déshumanisant. Le personnage de Von Boschen, animé par la vengeance, est « le génie du mal : c'est le serpent qui mord celui qui l'a ranimé[32] ». La référence au serpent qui a le corps froid, qui rampe pernicieusement et qui symbolise le mal, est une métaphore véhiculant bien le sentiment général de haine éprouvé par les personnages français envers les espions allemands[33] : ces derniers sont un ennemi redoutable, par leur maîtrise de chaque geste, mais surtout par leurs véritables intentions, toujours cachées. L'Allemand est doté de défauts qui le rendent inquiétant. L'espion allemand Von Boschen sera défait, comme les Allemands dans le récit de guerre du soldat vu plus tôt.

Les Allemands ne semblent jamais gagnants dans les représentations mises en circulation par *La Presse.* En plus de renforcer l'image d'un ennemi maître de soi et hostile qui tente de voler les nouvelles technologies françaises, le roman-feuilleton met de l'avant un ennemi avide de conquêtes, dans ce cas de l'Alsace et de la Lorraine :

---

27. *La Presse,* 9 mai 1940, p. 14.
28. *La Presse,* 9 mai 1940, p. 14.
29. *La Presse,* 11 mai 1940, p. 37.
30. *La Presse,* 8 mai 1940, p. 14.
31. *La Presse,* 8 mai 1940, p. 14.
32. *La Presse,* 9 mai 1940, p. 14.
33. Il ne s'agirait pas d'un préjugé contre des espions, puisque tout espion est considéré comme un ennemi. Il peut s'agir par contre de préjugés contre des Allemands, puisque les traits caractéristiques stéréotypés de l'ennemi allemand sont ici rapidement posés sans questionnement. Nous pensons notamment aux intentions toujours cachées des Allemands, à leur suprême maîtrise de soi et à leur distance émotive qui leur donne une allure mécanique. Tous connaissent bien le profil stéréotypé de cet ennemi ancien et ses traits de caractère sont posés comme un fait.

> Tout ce que je peux vous dire […] c'est que j'entends beaucoup parler, dans notre pays reconquis par la France depuis la guerre, d'un mouvement autonome dont le but serait de séparer de la France l'Alsace et la Lorraine pour en faire une sorte d'état tampon. C'est une idée allemande, mais comme toutes les idées allemandes, elle cache des intentions secrètes. Si l'état tampon était créé, il ne tarderait pas à être envahi par une horde de Teutons pur sang qui finiraient par réclamer à grands cris, leur réunion avec l'Allemagne, sous le prétexte que tous les peuples ont le droit de disposer eux-mêmes de leur sort[34].

On trouve encore une fois une référence aux Teutons, à un groupe germanique conquérant. Ce terme dépeint aussi de façon caricaturale les Allemands, puisque « Teuton », dans son usage plus moderne, possède une connotation péjorative[35]. Le journal construit une figure de l'Allemand qui est perçue non seulement comme un ennemi dans le présent, mais aussi comme un ennemi ancien qui date de bien avant la guerre. Le passé est donc important, en 1940, dans la construction des représentations de l'Allemagne : l'ennemi n'est pas nouveau et un processus mémoriel est activé. Le discours de la presse confère en ce sens une essence anhistorique à l'identité allemande.

L'ENNEMI EN IMAGES

Le journal n'informe pas seulement son lecteur avec des mots, il utilise aussi fréquemment l'image pour susciter son intérêt. Contrairement à *La Patrie*[36], où l'image remplace régulièrement les articles, la photo dans *La Presse* sert le plus souvent l'article. La photo n'aurait ainsi, la plupart du temps, pas de sens sans l'article : photo et texte s'allient pour créer une image plus complète des

---

34. *La Presse,* 11 mai 1940, p. 37.

35. Le *Littré* de la fin du XIXe siècle ne pose pas le terme « teuton » comme étant péjoratif : « se dit de l'ensemble des peuples Germains ». Cependant, il en est tout autrement dans le *Larousse du XXe siècle,* publié en 1933, où la définition de « teuton » est : « habitant de l'ancienne Germanie ; et aujourd., en mauv. part, Allemand, Allemande ». Le mot a donc déjà dans les années 1930 une connotation négative lorsqu'il renvoie aux Allemands, puisque prendre en mauvaise part signifie prendre de façon péjorative. Le dictionnaire *Quillet de langue française,* publié peu après la guerre, en 1946, va dans le même sens : « qui concerne les Teutons et, par dénigr., les Allemands ». La définition du *Littré* nous porte à croire que c'est dans un contexte de guerre (la Grande Guerre) que le terme a pris une connotation négative, qui s'est renforcée pendant la Deuxième Guerre mondiale.

36. Journal populaire montréalais en format tabloïd acheté par *La Presse* en 1933 (voir Beaulieu et Hamelin, 1965).

propos[37]. On trouve dans notre échantillon plusieurs images de soldats au quotidien, de parades militaires et d'artillerie alliée, mais parfois tombée aux mains des Allemands, en Norvège notamment. À l'exemple des titres des articles d'actualité, les titres des photos indiquent clairement que l'Allemagne est l'ennemie : « Le navire allemand *Hannover* capturé[38] », « Une reine courageuse tient tête au Reich[39] », « La Hollande relève fièrement le soufflet de l'envahisseur[40] », « Une méthode d'invasion nazie[41] ». Dans ces titres, *La Presse* met de l'avant une Allemagne militaire et redoutée : on assiste à une représentation textuelle – par les titres – et visuelle de l'importante artillerie alliée qui sert à se défendre contre une ennemie inquiétante qui a plus d'un tour dans son sac. Par l'accumulation de ces images du monde militaire, *La Presse* montre que l'Allemagne n'est pas à prendre à la légère.

L'Allemagne est incarnée par ailleurs dans la bande dessinée, notamment dans *Paulette,* qui paraît dans le magazine de fin de semaine du 11 mai. Le récit de Frank Godwin met en scène deux espions étrangers, dépêchés par un dictateur, qui ont pour mission de détruire des avions porteurs d'innovations technologiques. Le contenu de cette bande dessinée s'apparente largement à celui du roman-feuilleton *L'aéronef pirate* : on y trouve des espions étrangers animés par un désir de vengeance, envoyés « par un dictateur étranger » – entendre : Hitler – et qui évoluent dans un univers lié à l'aviation. La présence allemande guerrière marque en outre la bande dessinée quotidienne *Paulus,* de J. Millar Watt, intégrée à la page des petites annonces. Avant la guerre, cette bande dessinée porte sur des éléments du quotidien, non liés à l'actualité. Or, dans les numéros de notre échantillon, cette bande dessinée a toujours pour thème *Paulus* à la guerre[42]. Dans les deux cas, l'Allemagne n'est pas explicitement nommée, mais en situant *Paulus* et *Paulette* dans l'intertexte médiatique, le lecteur comprend que la guerre en question est le combat contre les Allemands : que ceux-ci soient

37. Voir les travaux du groupe de recherche « La presse montréalaise de l'entre-deux guerres, lieu de transformation de la vie culturelle et de l'espace public », dont l'article « Les Jeux olympiques de Berlin dans l'arène médiatique montréalaise. Discours, censure et prise de parole », qui détaille entre autres la facture de *La Presse* et de *La Patrie.* L'article est paru dans la revue *Belphégor* (Aron *et al.,* 2017).

38. *La Presse,* 10 mai 1940, p. 43.

39. *La Presse,* 10 mai 1940, p. 22.

40. *La Presse,* 10 mai 1940, p. 22.

41. *La Presse,* 13 mai 1940, p. 9.

42. Cette bande dessinée se trouve toujours à la dernière page des petites annonces.

présents explicitement ou implicitement, ils sont partout. Une chose est certaine, il y a une résistance à l'œuvre dans la fiction face à un ennemi considéré comme vindicatif ; l'espion est toujours déjoué par les Alliés.

Le lecteur n'est pas uniquement spectateur des images d'une Allemagne réelle ou imaginée ; il est aussi appelé, à travers la publicité, à prendre part au combat contre le pays ennemi. En effet, par la publicité de propagande, *La Presse* incite le lecteur à consommer pour le bien de la nation. L'Allemagne est ainsi présente de manière indirecte dans les publicités qui font la promotion de l'achat de thé et de charbon, invitant les Canadiens français à contribuer aux économies canadienne et britannique en temps de guerre. Comme dans les bandes dessinées *Paulus* et *Paulette,* l'Allemagne n'est pas directement nommée, mais le lecteur sait, grâce à l'interdiscursivité du journal[43], qu'il s'agit de l'ennemi contre lequel il faut agir. La relation avec l'Allemagne est en quelque sorte dynamisée : le lecteur doit agir contre ce qui le menace[44]. Ce dernier prend ainsi part au conflit par la médiation des textes.

En plus des photos, des bandes dessinées et des annonces de propagande, *La Presse* représente l'Allemagne dans des caricatures[45]. La caricature est un type de discours servant à manifester le sens d'un événement de façon condensée, ce qui la rend plus attrayante que l'écrit (Erre, 2011 : 836 ; Felteau, 1984 : 149). La caricature permet une mise en relief de l'Allemagne grâce à un mélange de dialogues et d'images tout en parvenant à attirer l'attention du lecteur sur la menace ennemie. On trouve deux types de caricatures dans les numéros étudiés : historique et éditoriale. La série quotidienne de caricatures intitulée « Il y a 20 ans en images », non signée, reprend des caricatures et donc des faits d'actualité. Pendant la période observée, deux de ces caricatures représentent indirectement l'Allemagne. Celle du 8 mai dépeint un conflit conjugal à propos du traité de Versailles. Une femme refuse de porter un chapeau « traité de Versailles » acheté à Paris en 1914. La légende indique : « Le duel entre le président Wilson et le Sénat, au sujet du traité de Versailles, menace de s'éterniser. » Le rappel du traité de Versailles attire l'attention sur une Allemagne vaincue. On constate encore

43. Voir les travaux de Cambron sur *Le Canadien* (1999) et de Thérenty sur la presse (2007).

44. On trouve parallèlement aux annonces de propagande des textes ponctuels qui leur font écho et qui ont le même objectif: inciter le Canadien français à contribuer à l'économie canadienne en temps de guerre. Nous pensons entre autres au texte « La nourriture et la guerre », sur la page éditoriale du 9 mai, qui invite directement le lecteur à consommer des produits canadiens (*La Presse,* 9 mai, p. 6).

45. Voir Annexe III.

une fois le motif filé d'une Allemagne immanquablement perdante. La caricature du 10 mai, de la même série, met en scène une discussion entre deux voleurs berlinois qui se disent que leur butin était meilleur en Belgique et en France, et qu'il leur faudrait une nouvelle guerre. Ici encore, la caricature fait appel à la mémoire du lecteur. La mise en scène du passé sert le présent, au moment où un conflit similaire avec l'Allemagne vient de s'engager. La caricature donne ainsi au lecteur des outils de compréhension, mais celui-ci doit tout de même mener sa propre réflexion en faisant des liens entre l'actualité et des événements politiques du passé[46].

Une troisième caricature, cette fois éditoriale, nous est offerte le 11 mai[47]. Cette caricature, placée sous le bandeau « À travers l'actualité de la semaine », est constituée d'une série de cinq dessins qui portent sur différents sujets d'actualité, ce qui crée un effet de bande illustrée[48]. Le quatrième dessin de la bande a pour légende « insolence nazie ». La caricature met en scène un soldat allemand à la frontière de la Yougoslavie, clairement identifiée, qui frappe à la porte d'une citoyenne. Le soldat lui demande : « Voudriez-vous loger des convalescents ? » De l'autre côté de la frontière, un tank avec des soldats attend ladite permission. Les roues du char d'assaut sont composées de têtes de personnes n'appartenant pas à l'armée. Ces personnes semblent être des réfugiés, mais l'image les montre vraisemblablement comme un simple prétexte permettant l'entrée du char d'assaut en Yougoslavie. La caricature présente la façon dont la Yougoslavie, qui fait partie de la campagne des Balkans et qui tente de préserver une certaine neutralité ou à tout le moins une certaine indépendance, sera la prochaine « victime » de la politique pangermaniste. L'Allemagne semble ici montrer patte blanche, mais le discours du journal expose qu'en pratique, elle fait bien le contraire. Les réfugiés ne sont qu'un prétexte cachant les véritables intentions allemandes, motif récurrent dans *La Presse*[49]. Le journal publie aussi la veille, le 10 mai, une

---

46. Nous remercions Nancy Perron, étudiante au doctorat en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal, pour son expertise et pour ses conseils à propos des caricatures analysées.

47. *La Presse,* 11 mai 1940, p. 35.

48. La signature fait penser à celle de Joseph Charlebois, mais ce dernier est décédé en 1935. Il ne peut donc pas être le caricaturiste de ce dessin d'actualité. La résolution nous laisse voir « J. Chantillon ». Ce nom est toutefois absent de tous les ouvrages consultés. Il s'agit peut-être d'un pseudonyme, mais nous n'avons trouvé aucune source pour confirmer cette hypothèse.

49. Une seconde caricature dans la bande illustrée renvoie aux événements en Europe, mais en impliquant de façon implicite l'Allemagne. On peut lire le grand titre d'un journal, « Nouvelles d'Europe », tenu dans la main d'un homme qui observe la mer. Il se dit : « Je n'ai jamais autant apprécié l'océan… » L'homme est assis sur un lot de terre intitulé « Amérique ». La caricature

caricature en page éditoriale, ce qui lui confère une plus grande importance. Intitulée « Indiscret » et signée Bourgeois, celle-ci représente Hitler et Mussolini, en forêt, avec des paniers à pique-nique, qui observent Staline endormi au loin. Staline et Mussolini sont identifiés par leur nom tandis qu'Hitler est identifié à l'aide d'un brassard marqué de la croix gammée. La légende affiche : « Qui est-ce qui l'a invité à notre pique-nique lui ? » Cette caricature présuppose un lecteur bien au fait de l'actualité, puisqu'aucun texte n'est joint pour expliquer la situation, comme c'était le cas pour les caricatures « Il y a 20 ans en images ». Le dessin fait référence aux Balkans, qui constituent une plaque tournante stratégique au temps de la politique expansionniste menée par l'Allemagne et l'Italie. Or, les Balkans sont à l'époque dans la mire de tous, dont Staline qui s'impose au pique-nique. Contrairement aux caricatures d'« Il y a 20 ans en images », l'Allemagne est ici explicitée par deux de ses attributs clés, Hitler et la croix gammée. Encore une fois, *La Presse* ne présente pas Hitler comme étant simplement le chef de l'Allemagne ; le journal en use plutôt comme d'une métonymie visuelle de l'Allemagne nazie.

S'ajoute un dernier type d'image : les cartes géographiques. Ces cartes sont présentes tous les jours dans le journal à partir du 9 mai[50]. Elles se trouvent dans la plupart des cas dans les mêmes sections que les nouvelles internationales. Chacune des cartes occupe un espace important et est indépendante sur la page, possédant son propre titre, même si chaque représentation géographique entre en résonance avec les textes d'actualité liés à la guerre qui la jouxtent. Les titres des cartes sont directement reliés à l'actualité, par exemple, « La Hollande sera-t-elle envahie ? » et « Un nouveau front se forme à l'ouest ». Accompagnées d'échelle et parfois de légende, les cartes sont détaillées et complexes. Le lecteur doit prendre le temps de les déchiffrer et ne peut les interpréter d'un simple regard, par un « balayage » de la page. Le lecteur est ainsi tenu de décoder les symboles et les nombreuses flèches pour comprendre les mouvements stratégiques. La lecture est active. La découverte de l'Allemagne dans son processus d'invasion se fait donc de façon dynamique ; un territoire rendu visuellement concret se donne à conquérir, sur terre par l'ennemi, mais aussi sur papier par le lecteur.

---

rappelle sans équivoque la guerre qui fait rage en Europe ; elle donne une image au lecteur qui est déjà au fait des événements.

50. Voir Annexe IV. Nous avons aussi survolé les jours précédant le 9 mai et avons trouvé plusieurs cartes, mais de façon ponctuelle et non quotidienne.

* * *

Même si *La Presse* traite de plusieurs pays, l'Allemagne est, dans notre échantillon, une des instances étrangères les plus représentées, voire la plus représentée, ce qui n'est guère étonnant puisque la guerre fait alors rage en Europe. Cette guerre est tout de même lointaine et peu de relations directes entre l'Allemagne et le Canada sont établies dans les textes publiés par le quotidien[51]. Sur le papier du journal, pourtant, l'Allemagne s'expose partout au lecteur. *La Presse* se donne à lire comme étant à première vue peu critique, mais il en va tout autrement : les représentations négatives d'une Allemagne vivement critiquée se cristallisent dans l'ensemble du quotidien. La crédibilité de l'Allemagne nazie est minée par les modalités énonciatives mises de l'avant, tant par le choix du traitement de certains faits au détriment d'autres que par les choix de typographie, des termes employés, de la titraille, des épithètes, etc. : tout, dans le contenu, mène à la perception d'une Allemagne hostile, peu importe le type de texte en jeu. Qui plus est, *La Presse* est le médiateur d'une Allemagne construite à partir de sources variées, incluant des points de vue externes et internes au conflit. Tous ces types de focalisation conduisent cependant à une même perspective : il faut se méfier de cet adversaire ancien qui est détesté et imprévisible. L'inévitable présence de l'Allemagne dans l'ensemble de l'espace du journal, entre autres par la dissémination des articles, nous révèle que cette entité est, selon *La Presse,* un ennemi militaire qui doit être craint, mais qui peut être défait. Seul le « collaborateur spécial » Robert de Roquebrune adopte un discours différent en soulignant la manière dont une civilisation ancienne peut facilement être corrompue par un seul homme : Hitler. Dans les autres cas, *La Presse* véhicule le sentiment populaire négatif envers l'imprévisibilité de l'Allemagne, dont Hitler est la métonymie.

Si l'on pense aux trois modalités du rapport à l'Autre, soit la fascination, la négation et l'exclusion, et la connaissance de l'Autre, force est de constater que *La Presse* se positionne dans la négation en ce qui a trait aux représentations de l'Allemagne qui prennent forme au moment de l'invasion de la France. En effet, l'Allemagne hitlérienne est systématiquement rejetée dans le journal. *La Presse* opère une véritable et radicale « ontologisation des différences » (Lüsebrink, 1996 : 53). La critique négative de l'Autre par *La Presse* pourrait témoigner d'un désir de victoire des Alliés, ce que révèle la propension du journal à propager

51. Nous pensons notamment à *La Patrie* où nous trouvons des titres pour les mêmes dates, comme « L'ombre d'Hitler plane à Montréal ».

cette idée de domination de l'ennemi par les Alliés grâce à divers procédés typographiques et linguistiques.

Tout compte fait, dans la semaine entourant le 10 mai 1940, l'Allemagne s'offre partout au lecteur de *La Presse* ; celui-ci ne peut échapper à sa présence. Même lorsqu'elle n'est pas nommée, l'Allemagne fait partie d'un imaginaire propagé par le journal, qui la conçoit en tant qu'ennemie ancienne, notamment à travers la figure de l'espion. Une chose est certaine, le contact avec l'Allemagne ne peut être évité à l'époque. Mieux vaut donc confronter l'ennemi, en créant ses propres représentations, et c'est exactement ce que fait *La Presse*. Le journal construit de ce fait une certaine vision de l'Allemagne : l'ennemie nazie à l'esprit militaire. Somme toute, la « horde nazie » envahit la France, mais aussi le papier du journal, son contenu et l'imaginaire des lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

ANGENOT, Marc (2008), « Construction du sujet, mandat reçu et assumé, raisons d'agir, conversion à un rôle historique », dans *Vivre dans l'histoire au 20e siècle : esquisse d'une histoire subjective,* Montréal, Chaire James McGill d'étude du discours social de l'Université McGill, p. 49-82. (Coll. « Discours social ».)

ARON, Paul, *et al.* (2017), « Les Jeux olympiques de Berlin de 1936 dans la presse internationale », *Belphégor,* [En ligne], https://belphegor.revues.org/824

BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN (1965), *Les journaux du Québec de 1764 à 1964,* Québec, Presses de l'Université Laval.

CALABRESE, Laura (2013), *L'événement en discours : presse et mémoire sociale,* Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia.

CAMBRON, Micheline (dir.) (1999), *Le journal* Le Canadien. *Littérature, espace public et utopie, 1836-1845,* Montréal, Fides. (Coll. « Nouvelles études québécoises ».)

CAMBRON, Micheline, et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (2000), « Presse, littérature et espace public. De la lecture et du politique », *Études françaises,* « Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public », vol. XXXVI, nº 3, p. 127-145.

CAZELAIS, Normand (2011), *Robert de Roquebrune : l'art de la fabulation, récit biographique,* Montréal, XYZ éditeur.

DION, Robert (2007), *L'Allemagne de* Liberté *: sur la germanophilie des intellectuels québécois,* Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

ERRE, Fabrice (2011), « Poétique de l'image : l'image dessinée », dans Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle,* Paris, Nouveau Monde, p. 835-850. (Coll. « Opus magnum ».)

ESPAGNE, Michel (1999), *Les transferts culturels franco-allemands,* Paris, Presses universitaires de France. (Coll. « Perspectives germaniques ».)

FELTEAU, Cyrille (1984), *Histoire de La Presse,* t. 2 : *Le plus grand quotidien français d'Amérique, 1916-1984,* Montréal, La Presse.

FREUD, Sigmund ([1921] 2010), *Psychologie des masses et analyse du moi,* traduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, Presses universitaires de France.

KALIFA, Dominique, et Marie-Ève THÉRENTY, « Formes et matières journalistiques : Ordonner l'information », dans Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.) (2011), *La civilisation du journal : histoire*

culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle, Paris, Nouveau Monde, p. 879-891. (Coll. « Opus magnum ».)

Le Bon, Gustave ([1895] 2011), « La psychologie des foules », dans Jean-François Phélizon, *Relire La psychologie des foules de Gustave Le Bon,* Paris, Nuvis.

Lüsebrink, Hans-Jürgen (1996), « La perception de l'Autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », *Tangence,* n° 51 (mai), p. 51-66.

Lüsebrink, Hans-Jürgen (2011), « Le Troisième Reich, objet de discours intellectuel. Hitler, le nazisme et la guerre dans les revues intellectuelles au Québec (1933-1947) », *Globe : revue internationale d'études québécoises,* vol. XIV, n° 2, p. 21-35.

La Presse (1940), numéros du 8 au 13 mai, microfilm.

Thérenty, Marie-Ève (2007), *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle,* Paris, Éditions du Seuil. (Coll. « Poétique ».)

Werner, Michael, et Bénédicte Zimmermann (2004), *De la comparaison à l'histoire croisée,* Paris, Éditions du Seuil.

ANNEXE I

PREMIÈRES PAGES DE *LA PRESSE* DES JOURS PRÉCÉDANT L'INVASION DE LA FRANCE ET LE JOUR DE L'INVASION



L'annonce — pratiquée intelligemment et d'une manière soutenue dans le quotidien illustré et à fort tirage—est une garantie de succès pour le négociant et l'industriel.

LA PRESSE

Le plus grand quotidien français d'Amérique

56e ANNEE—No 170 — MONTREAL, MERCREDI 8 MAI 1940 — PRIX : TROIS CENTS

L'opposition pose la question de confiance

Et Chamberlain accepte le défi

"Nous verrons qui est avec nous et qui est contre nous". Le gouvernement a besoin de l'appui et du peuple et du parlement, ajoute-t-il.

Vrai déluge de critiques

Londres, 8. (B.U.P.) — M. Neville Chamberlain a accepté le cartel du parti travailliste, aux applaudissements de ses partisans; il a déclaré qu'il acceptait de poser la question de confiance ce soir, à l'issue du débat sur la campagne de Norvège. L'opposition continue aujourd'hui de bombarder les positions ministérielles; elle va jusu'à manifester la crainte que le corps anglais de Norvège n'abandonne Narvik même.

Londres, 8 (P.C.) — M. Herbert Morrison, député travailliste, a ouvert le débat pour l'opposition ce matin. Il a remarqué que "le premier ministre semblait conscient des manques du ministère. M. Oliver Stanley ne semblait pas sûr de son affaire ni du bien fondé de sa cause. C'est contrairement aux désirs du parti travailliste que le ministère fait parler M. Churchill le dernier. On ne pourra donc pas discuter son témoignage. M. Churchill jouera le rôle [...] Il demande qu'on explique à la Chambre la situation du service de renseignements anglais en Norvège, avant l'invasion, et à quelle date le gouvernement fut informé de l'attaque allemande. A son avis, la diplomatie anglaise fut "faible" avant la guerre, et il ne croit pas que les Scandinaves eussent été "aussi incomplètement satisfaits", si l'oeuvre diplomatique avait été bien faite.

"Je serais plutôt prêt à vanter le succès des opérations de débarquement que celles de l'évacuation, toute brillante qu'elle fut", dit Morrison. Il semble, dit-il, que la Grande-Bretagne n'a pas examiné la situation, en Norvège, pour trouver des aérodromes, des endroits de débarquement, des entrepôts d'essence, ou des moyens de bloquer les communications allemandes par mer. Rien n'indique de "bons préparatifs". Si les Allemands ont un aérodrome à Narvik pouvant servir aux avions de chasse, "pourquoi ne par le capturer et l'utiliser?" demande le député travailliste.

[...] il exhibe le premier lord de l'Amirauté dans sa vitrine avec l'espoir que cela suffira à apaiser l'opinion publique."

Il n'est pas juste, ajouta-t-il, de confier à M. Churchill une responsabilité qu'il ne pourra pas porter avec succès.

"L'esprit, le tempérament et le caractère des ministres est faux, insuffisant, mal adapté aux conditions," dit M. Morrison, en ajoutant qu'il faisait particulièrement allusion à M. Chamberlain, à sir John Simon et à sir Samuel Hoare.

"Ces ministres, dit-il, manquent de courage, d'initiative, d'imagination, de connaissances psychologiques, de vivacité et d'amour-propre dans la conduite des affaires étrangères.

"Je crois sincèrement que si ces hommes, et d'autres avec eux, restent au pouvoir nous courons grand risque de perdre la guerre. C'est une chose terrible que de voir le prestige britannique rabaissé aux yeux du monde neutre".

M. Morrison a ensuite parlé d'un éditorial du Sun de Sydney, Australie, où il est dit que l'Empire est pris d'un doute très grave quant à la capacité du gouvernement de prêter toute la vigueur voulue à la guerre.

Cela, dit l'orateur, est "l'expression de l'opinion australienne que personne d'entre nous ne peut se permettre d'ignorer". Le député a terminé en disant que l'opposition réclamera le vote, à la fin du débat.

Protestations de M. Chamberlain

M. Chamberlain s'est levé immédiatement alors pour dire que lui-même et ses collègues "ne seront pas lents à accepter leur responsabilité" pour les actes du gouvernement. "C'est une période de danger national", dit le premier ministre. "Nous affrontons un ennemi impitoyable qui doit être combattu par l'union des forces de ce pays. Nous verrons bien qui est avec nous et qui est contre nous. Aucun gouvernement ne peut poursuivre une guerre efficacement, à moins de recevoir l'appui du peuple et du Parlement".

A SUIVRE SUR LA PAGE 8

AUCUN DANGER IMMÉDIAT EN HOLLANDE

Le jour du jugement

M. NEVILLE CHAMBERLAIN, premier ministre de GRANDE-BRETAGNE, photographié hier comme il sortait du 10 DOWNING STREET pour rendre ses comptes et plaider sa cause devant la Chambre. Ce soir, à l'issue du débat, le parti travailliste présentera une résolution de non-confiance. M. Chamberlain semble sur la photo avoir perdu le sourire des jours où tout était pardonné dans l'espoir des succès à venir.

Le Pape est pessimiste

Cité du Vatican, 8 (U.P.) — Sa Sainteté le Pape Pie XII, s'adressant à 5,000 pèlerins parmi lesquels se trouvaient plusieurs nouveaux mariés, a exprimé la crainte aujourd'hui que la guerre européenne ne s'étende bientôt.

Avant d'accorder sa bénédiction apostolique aux pèlerins, le pape a parlé de "l'époque tragique du printemps où le conflit tend à s'étendre de lui-même".

Sa Sainteté ajouta que la prière pouvait obtenir une juste paix, et il exhorta ses auditeurs à prier pour la paix. Le Pape a affirmé que le monde était empoisonné par la déloyauté.

Les armes du cabinet

On montre Chamberlain armé d'un parapluie et Simon, d'un encrier.

[...]

Dans le Daily Herald, M. George Whitelaw dépeint M. Chamberlain sous les traits d'un somnambule qui va tomber d'un toit. Un "sage petit député" marmonne en tremblant: "Il ne faut pas le réveiller". A quoi le "critique" répond: "Il est dangereux de ne pas le réveiller".

Hommage à Booth Tarkington

Indianapolis, 8. (P.A.) — Le président de l'université Purdue a porté à Booth Tarkington, qui est malade, le diplôme de docteur ès-lettres. Tarkington est âgé de 70 ans.

Démenti opposé aux rumeurs d'invasion

Le gouvernement de la Haye prend toutefois des mesures extraordinaires pour la défense nationale. — Réservistes appelés aux armes.

Paris, 8. (P.C.-Havas)— La rumeur que des troupes allemandes étaient entrées en Hollande a été déclarée "absolument sans fondement" aujourd'hui par l'ambassadeur des Pays-Bas en France, à la suite d'une conversation téléphonique avec le gouvernement de La Haye.

Paris, 8. (U.P.) — Un expert du ministère de la guerre français, analysant la situation actuelle dans les Pays-Bas, a déclaré aujourd'hui qu'il doutait de la possibilité d'une invasion allemande imminente en Hollande.

[...]

"La découverte des menées anglaises au sud-est de l'Europe, dit l'agence, a tellement déconcerté leurs auteurs que les agitateurs britanniques ont eu recours à une manoeuvre aussi stupide que malhabile."

Cette "découverte" à laquelle l'agence fait allusion se rapporte apparemment à la prétendue découverte d'une conversation téléphonique entre M. Paul Reynaud et M. Neville Chamberlain traitant de projets de campagne dans la Méditerranée d'ici au 20 mai.

(Les autorités françaises nient qu'une telle conversation ait eu lieu. Les autorités de Londres déclarent que la nouvelle de Berlin est "fantastique").

La Hollande, camp armé

Amsterdam, 8. (U.P.)—Sur terre, sur mer et dans les airs, la Hollande se prépare aujourd'hui à résister à toute agression armée. A 6 h. 40 ce matin (2 h. 20 heure de l'est) tout était calme dans les Pays-Bas, mais les permissions militaires étaient abolies et les unités anti-avions qui avaient obtenu un congé pour aller

A SUIVRE SUR LA PAGE 8

Hitler et Mussolini se rencontreraient ?

Londres, 8. (B.U.P.) — Une nouvelle venant de Budapest a affirmé aujourd'hui qu'il circulait des rumeurs à l'effet que Mussolini et Hitler se rencontreraient bientôt à Innsbruck, en Autriche, ou à Munich.

Le cabinet belge tient une réunion

Il étudie la situation à la suite des mesures hollandaises.

Bruxelles, 8. (P.C.-Havas) — Le cabinet belge a tenu aujourd'hui une session d'urgence afin de considérer la situation internationale à la suite des mesures défensives extraordinaires prises par la Hollande.

Le ministre des affaires extérieures, M. Paul-Henri Spaak, a passé en revue tous les événements [...]. Aucune déclaration officielle n'a été émise à la suite de la réunion relativement à la conduite que tiendra le gouvernement belge.

On croit que les mesures prises par la Hollande ont été causées par la crainte que l'Allemagne se prépare à établir des bases aériennes en Hollande afin d'opérer des raids aériens en Grande-Bretagne. Des rapports affirment que les Allemands concentrent des troupes près de la frontière hollandaise et que des navires de guerre et de transports sont actuellement massés à Hambourg et à Bremen. Ces rapports font croire que l'Allemagne aurait l'intention d'établir un réseau ininterrompu de bases aériennes et navales faisant face à l'Angleterre et allant des sources du Rhin jusqu'au centre de la Norvège.

On ne croit pas que la Belgique adopte des mesures extraordinaires immédiates. Le roi Léopold s'est entretenu hier avec le premier ministre Hubert Pierlot, le ministre des affaires extérieures, Paul-Henri Spaak, et le ministre des finances, Camille Gutt.

Un autre marin se prononce

Lord Strabolgi dénonce les lenteurs du commandement en Norvège.

Londres, 8. (P.C.) — Lord Strabolgi, pair travailliste, a déclaré à la Chambre des Lords qu'il avait averti le vicomte Halifax, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, que le parti travailliste n'entendait pas "laver en public le linge sale, à moins que celui-ci ne fût taché de sang". Mais lord Strabolgi a ajouté que "la mauvaise direction de la campagne de Norvège dénotait des lacunes dans le personnel et les méthodes du ministère".

Lord Strabolgi a ouvert le débat sur la campagne de Norvège en disant que la première leçon à en tirer c'était le besoin d'avions de chasse à grand rayon d'action. Il a affirmé qu'aucun "obstacle naval" n'empêchait la flotte britannique de pénétrer dans le Trondhjemfjord et que les 1,500 Allemands qui s'emparèrent d'Oslo durent attendre deux jours avant de recevoir des renforts par mer.

Lord Strabolgi réclame une commission d'enquête

Il a réclamé une commission d'enquête sur la campagne de Norvège. "Si le ministère actuel est incapable de tirer des plans pour compenser l'échec, il a le devoir de céder la place à un autre. La complaisance de M. Chamberlain pour lui-même est le grand péché de notre nation. La flotte britannique aurait pu cingler immédiatement vers l'Oslofjord et y écraser l'escadre ennemie, plus faible, avant l'arrivée des renforts."

Lord Strabolgi, avant son élévation à la pairie, était le lieutenant-commandant J.-M. Kenworthy. Il a fait partie de l'état-major de l'Amirauté pendant la guerre de 1914-1918.

Lord Strabolgi reproche au commandement d'avoir lâché la proie pour l'ombre

Lord Strabolgi a dit que de renoncer à toute la Norvège pour s'en tenir à Narvik serait comme de garder John O'Groats (l'extrémité nord de l'Écosse) en abandonnant le reste du Royaume-Uni [...]

L'Angleterre veut libérer les Danois

LONDRES, 8. — P.C. — M. Richard Butler, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, a déclaré en réponse à une interpellation que la restauration de l'indépendance danoise comptait parmi les buts de guerre de la Grande-Bretagne.

La Yougoslavie sur le qui-vive

Rome désire rester en paix avec les Balkans

ROME, 8. — P.A. — Virginio Gayda, écrivant dans Giornale d'Italia, déclare aujourd'hui que l'Italie désire rester en paix avec les pays des Balkans.

Il Messagero accuse les Alliés de répandre de fausses rumeurs et il nie le rapport de la présence de nombreux renforts italiens à la frontière yougoslave.

La presse fasciste a endossé une nouvelle de Moscou affirmant que l'Italie n'entrera en guerre que si les Alliés violent la neutralité des Balkans.

Départ d'un contingent de Tchèques

Il va rejoindre la Légion nationale sur le front ouest.

Londres, 8 (B.U.P.) — Le premier contingent de volontaires est parti rejoindre la Légion tchèque. En costume civil, il a défilé jusqu'à Belgrave Square où un officier lui a lu une allocution de M. Edouard Benès. "La nation tchécoslovaque toute entière, temporairement subjuguée, met ses espérances dans son armée reconstituée à l'étranger. J'ai confiance qu'elle ne sera pas déçue en la personne des soldats du premier contingent de Grande-Bretagne". Mme Benès a remis un étendard au contingent.

Londres, 8 (P.C.) — La proclamation du docteur Edouard Benès, président du comité national tchécoslovaque, au contingent de la Légion, dit: "C'est un véritable honneur pour les Tchèques domiciliés en Grande-Bretagne de participer au premier contingent envoyé en France pour combattre aux côtés des Alliés".

Recrues d'origine très diverse

Le contingent est de composition assez variée. Il renferme des réfugiés qui ont vécu à Londres, un volontaire du Canada, un de l'Amérique du Sud, 2 des Indes, 2 pris à bord d'un navire allemand intercepté par [...]

Elle expulse trois officiers italiens

Des gardes armés sont postés à toutes les gares de chemin de fer. — Projet d'entente défensive dans les Balkans.

RAKEK, Yougoslavie, 8. —P. A.—La Yougoslavie a renforcé aujourd'hui son contrôle de l'espionnage étranger et elle a placé des gardes armés dans toutes les gares de chemins de fer, à la suite de la nouvelle que trois officiers de l'armée italienne avaient été arrêtés et expulsés pour avoir photographié des fortifications yougoslaves à Knin, important centre ferroviaire de Dalmatie.

Les catholiques de Croatie et de Slovénie attendent avec impatience le résultat des pourparlers entre Mgr Luigi Stepinac, prélat yougoslave de renom, et les autorités du Vatican.

La population yougoslave reste calme bien qu'elle se sache dangereusement située entre les deux pôles de l'axe Rome-Berlin. On craint que l'Italie ne se serve de sa base à Zara pour attaquer l'arrière de la frontière fortifiée de Yougoslavie et pour contourner les forces yougoslaves à l'est de Maribor.

Athènes, 8. — P.A. — On affirme aujourd'hui, dans les milieux officiels, que l'Angleterre et l'Italie ont toutes deux donné à la Grèce l'assurance qu'elles respecteraient la neutralité de ce pays.

Craintes redoublées dans les Balkans

Budapest, 8, (P.A.). — La nouvelle que l'Allemagne avait exigé un droit de passage pour ses troupes en Hongrie et que la Grande-Bretagne s'efforçait d'unir les Balkans en une "alliance défensive" a ranimé au-[...]

A SUIVRE SUR LA PAGE 8

Les Anglais courent un grand danger à Narvik

Le second de Churchill

M. Chamberlain l'admet aux Communes, malgré le débarquement de nombreux renforts polonais. — Optimisme inébranlable du roi Haakon.

LONDRES, 8. — P.C. — Avant le débat principal sur la campagne de Norvège, M. Neville Chamberlain a répondu à un interpellateur que le ministère "gardait en mémoire" la considération que le corps anglais de Narvik ne doit pas être exposé à de graves dangers avant d'être solidement appuyé par l'aviation. Le premier ministre n'a pas répliqué lorsque M. Hugh Dalton a demandé: "Avons-nous aussi dans l'esprit la possibilité de l'évacuation de Narvik d'ici une ou deux semaines?" Quelques députés ont crié: "Honte. Honte".

OSLO, Norvège, 8. — U.P. — Des autorités allemandes ont annoncé officiellement aujourd'hui la destruction des cuirassés norvégiens "Norge" et "Eidsvold", à Narvik, le 9 avril durant l'assaut et l'occupation de ce port. [...]

Le major-général HASTINGS-LIONEL ISMAY [...]

Or polonais confisqué

Bucarest, 8. (P.A.) — Le gouvernement roumain a décidé de confisquer tout l'or polonais déposé dans des banques roumaines afin d'éteindre les dettes de la Pologne envers la Roumanie et de défrayer le coût de maintien des réfugiés polonais.

Trois navires coulés dans la mer du Nord

En quelques lignes

Helsinki repousse l'accusation russe

Helsinki, 8. (P.A.)—Le bureau officiel de la presse finlandaise a nié aujourd'hui l'affirmation de Moscou à l'effet que les industries se trouvant sur le territoire cédé à la Russie avaient été sabotées, contrairement à ce qui avait été stipulé dans le traité de paix russo-finlandais. [...]

Sir Terence O'Connor meurt, âgé de 49 ans

Gros tirs dans le secteur de la Blies

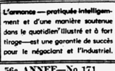
Paris, 8. (P.C.-Havas) — Les milieux de l'état-major restent muets sur les motifs qui ont pu amener le commandement hollandais à contremander toutes les permissions et à instituer certaines mesures de défense. Ils disent seulement que l'on n'a constaté aucune modification au dispositif allemand.

On ne signale pas de combats aériens: la température est moins propice aux reconnaissances, qui continuent cependant. On a signalé des avions allemands jusqu'aux abords de Paris; les escadrilles françaises ont poussé loin à l'intérieur de l'Allemagne, survolé les positions de la ligne Siegfried.

Paris, 8. (U.P.) — On signale de gros tirs dans le secteur de la Blies et à l'ouest des Vosges; l'artillerie est active sur tout le front. Les avant-postes français ont repoussé plusieurs attaques allemandes sur la Nied. De part et d'autre les avions ont opéré des reconnaissances. Le 495ième communiqué mande que les tirs d'artillerie ont duré toute la nuit.

SOMMAIRE

La Presse, 8 mai 1940, p. 1.



LA PRESSE

Le plus grand quotidien français d'Amérique



56e ANNEE—No 171 MONTREAL, JEUDI 9 MAI 1940 PRIX : TROIS CENTS

La poussée augmente, Chamberlain se cramponne

L'opinion signifie toujours son refus

M. Boothby, député conservateur, répète ce matin à M. Chamberlain qu'il n'a plus la confiance de la nation.

M. Chamberlain songe à inviter les autres partis

Mais il semble que là encore il arrive trop tard.—Un groupe présidé par un pair conservateur conclut que M. Chamberlain n'a qu'à partir.

Participation refusée

Le temps presse

Commandes anticipées

Chamberlain restera-t-il à son poste?

Quoi qu'on dise contre lui, l'accord de Munich constitue son grand actif.

Mines autour de Stockholm

Bruxelles se protège

Mussolini demeure énigmatique

La flotte tient toujours

M. WINSTON CHURCHILL, premier lord de l'Amirauté, se promenant avec SIR DUDLEY POUND, premier lord de la Mer, entre les séances du Parlement hier. C'est hier soir que M. Churchill a défendu la conduite des opérations en Norvège.

La Norvège espère écraser les nazis

Londres et Paris rendent M. Koht très optimiste. — Hitler libère les prisonniers norvégiens et envoie des parachutistes à Narvik.

Magnifique exploit canadien en Norvège

Mesures de précaution adoptées en Hollande

La Turquie n'impose pas la loi martiale

Plusieurs patrouilles repoussées

Autre défaite des Allemands dans le secteur à l'est de la Moselle.

Les Balkans intrigués par l'attitude russe

L'indécision de Moscou empêche les Alliés, l'Allemagne et l'Italie d'agir au sud-est de l'Europe.— Soldats russes en Bessarabie.

EN QUELQUES LIGNES

La foule italienne crie Tunisie! Malte!

"Après vous avoir habitués à mes discours, vous devez vous habituer à mon silence", déclare le Duce.

La crainte entraîne la contrainte

Sir John Anderson annonce une série de mesures de répression, à Londres.

Gros travail sur le front

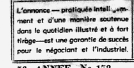
M. Reynaud plus fort

Les événements de Norvège moins commentés en France qu'à Londres.

SOMMAIRE

La Hollande sera-t-elle envahie ?

La Presse, 9 mai 1940, p. 1.


L'annonce — pratiquée intelligemment et d'une manière soutenue dans le quotidien illustré et à fort tirage—est une garantie de succès pour le négociant et l'industriel.


LA PRESSE
Le plus grand quotidien français d'Amérique


SAINT ANTONIN

Nuageux et plus frais. Demain, beau et plus frais.

Pour détails complets, voir page 6.

56e ANNEE—No 172 — MONTREAL, VENDREDI 10 MAI 1940 — PRIX : TROIS CENTS

Les hordes nazies à l'assaut du front ouest
Envahies Hollande et Belgique se défendent
Les Français avancent en territoire belge

Berlin prétend avoir déjà occupé La Haye; et Bruxelles, avoir enrayé l'envahisseur sur tous les points

Les troupes françaises ont dépassé Mons et cherchent à rejoindre les troupes belges.—La ville de Rotterdam, surprise et encerclée, se défend désespérément contre l'ennemi.

La résistance se fait vigoureuse

Les Hollandais attaquent des trains blindés nazis et descendent au moins 70 avions.—Des parachutistes sont décimés par les Belges. —Gamelin fait appel au courage de tous.

Londres, 10. (U.P.) — La radio des Pays-Bas rapporte ce soir un communiqué officiel hollandais où il est dit que les troupes néerlandaises résistent fortement à l'envahisseur sur la Maas et l'Yssel et qu'ils maintiennent leurs positions près d'Emden.

Le communiqué ajoute que les Hollandais ont attaqué avec succès quatre trains blindés allemands et qu'ils en ont fait sauter un à Venlo. Au moins 70 avions allemands ont été abattus.

Le poste de radio de Bruxelles a rapporté cet après-midi que le ministre de la défense belge, Henri Denis, venait d'annoncer à la Chambre des Députés que l'avance allemande était enrayée sur tous les points.

Paris, 10. (C.P.-Havas)—Le généhéral Gamelin, commandant-en-chef des armées alliées, a lancé la proclamation suivante à ses troupes, aujourd'hui:

"L'attaque que nous avions prévue en octobre dernier a été déclenchée ce matin. L'Allemagne s'est engagée dans une lutte à mort contre nous.

"Pour la France et tous ses alliés les mots d'ordre sont: Courage, Energie, Confiance."

Rotterdam envahi, l'aérodrome occupé

Rotterdam, Hollande. (P.A.) — Une véritable armée aérienne allemande a encerclé les défenses de la Hollande, aujourd'hui, et des troupes, descendues par parachute ou transportées par avion, ont réussi à avancer dans une partie du port de Rotterdam.

Les Nazis ont occupé l'aérodrome de Rotterdam à Waalhaven, après l'avoir détruit par un bombardement aérien.

Dans Rotterdam même, les troupes hollandaises se battent désespérément sur la rive droite de la Maas. La ville a été surprise à 4 h. ce matin (11 h. 40 du soir, jeudi, heure de l'Est) par l'apparition de centaines d'avions allemands.

Les victoires annoncées à Berlin

Berlin, 10. (U.P.) — Les forces armées du Reich, sous la direction personnelle d'Hitler, ont attaqué la Hollande, la Belgique et le Luxembourg aujourd'hui et le gouvernement nazi rapporte des victoires sur tous les fronts.

Les Allemands prétendent avoir: 1—Occupé la capitale hollandaise, La Haye. 2—Détruit trois aérodromes français, y compris celui de Metz. 3—Capturé tous les aérodromes importants de Hollande et de Belgique. 4—Bombardé avec succès les aérodromes d'Anvers et de Bruxelles et capturé un fort belge. 5—Lancé une attaque victorieuse au delà des frontières ouest de l'Allemagne.



... mands n'étaient rendus qu'à Arnhem, à 12 milles et demi de la frontière. On leur oppose de fortes défenses.

Une dépêche de Zurich rapporte que des canons anti-avions ont chassé une avion de bombardement nazi, près de l'aérodrome de Dubendorf, non loin de Zurich.

Ils ne passeront pas !

LONDRES, 10. — P.C. — "Ils ne passeront pas cette fois". Telle est la promesse faite ici ce matin par l'ambassadeur de Belgique à Londres, quelques heures après l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas. L'ambassadeur, le baron de Machienne, a ajouté: "Nous avons été attaqués sauvagement et sans motif justifiable. Mais quand nous prenons les armes, nous nous battons furieusement, je vous l'assure".

Toutes les écoles ont fermé leurs portes en Belgique pour la protection des enfants. Les écoles sont aussi fermées à Amsterdam et à Rotterdam, en Hollande.

Grande bataille

Bruxelles, 10 (U.P.)—On rapporte qu'une grande bataille a lieu actuellement à la frontière belge. Une quarantaine de personnes auraient péri dans le bombardement de l'aérodrome de Bruxelles.

Des avions allemands ont bombardé et détruit l'hôpital militaire d'Anvers. La gare de chemin de fer de Jemelle, dans la province de Namur, serait en ruines.

La radio de Bruxelles a averti la population d'éteindre toutes les lumières et d'arrêter l'eau et le gaz immédiatement durant les alertes.

Une douzaine de demeures auraient été détruites dans le bombardement de l'aérodrome. Les parachutistes allemands tentent de détruire les moyens de communication.

Ministres hollandais à Londres

La Haye, 10 (P.C.)—Le ministre des Affaires Etrangères, le Dr van Kleffens, et le ministre des colonies, Charles Welter, sont partis pour Londres pour entrer en contact avec les chefs anglais et français.

... "kampf" (il s'agit d'avions qui plongent vers le sol pour y jeter leurs bombes à faible altitude) ont été aperçus se dirigeant vers le siège du gouvernement où se trouvent actuellement la reine et certains membres de la famille royale.

Promesse d'aide des Alliés

Londres, 10 (P.C.) — On a annoncé officiellement aujourd'hui que la Grande-Bretagne accorderait toute l'aide possible à la Hollande, la Belgique et le Luxembourg dans leurs efforts pour repousser l'envahisseur allemand.

A SUIVRE SUR LA PAGE 21

La proclamation d'Hitler annonce que l'heure du combat décisif est arrivée

... gne. Ce qu'elles voulaient frapper, ce fut toujours le peuple allemand.

Leurs chefs responsables l'admettent aujourd'hui carrément. L'Allemagne doit être écrasée et partagée en un nombre de petits Etats; ensuite, le Reich perdrait sa puissance politique, de même que sa possibilité d'obtenir pour le peuple allemand son droit de vivre ...

... et enrayèrent ainsi le danger venant de l'est. Ensuite, l'Angleterre et la France décidèrent d'attaquer l'Allemagne par le Nord. Depuis le 9 avril, l'Allemagne a aussi étouffé ce projet dans l'oeuf.

Maintenant, ce que nous voyions devant nous, depuis plusieurs mois, comme un danger menaçant, s'est produit. La Grande-Bretagne et la ...

ADOLF HITLER.

Indécision à Londres

Les rumeurs les plus contradictoires circulent quant au ministère.

Londres, (B.U.P.) — L'invasion des Pays-Bas et de la Belgique semble ajourner les projets d'opposition à M. Chamberlain. Le parti travailliste fait la déclaration suivante : "Vu la dernière série d'abominables agressions d'Hitler, et bien que fermement convaincu que la victoire nécessite un remaniement prompt et profond du ministère, le parti travailliste confirme sa résolution de tendre tous ses efforts vers la victoire". Certains croient possible que M. Chamberlain cède la présidence du conseil à M. Winston Churchill.

La loi augmentant les peines infligées aux espions et saboteurs a été ...

A SUIVRE SUR LA PAGE 21

Réunis dans la guerre



Au début de 1939 la reine Wilhelmine de Hollande rendait visite au roi Léopold de Belgique (cette photo fut prise en cette occasion) et les deux souverains s'offraient en médiateurs de la crise européenne d'alors. Le pacte de paix qu'ils proposèrent alors fut accepté par la Grande-Bretagne et la Pologne; refusé par le Reich. Depuis, les événements ont marché et aujourd'hui la Belgique et la Hollande connaissent déjà les horreurs de la guerre.

Dernière Heure

Paris, 10. (P.C.-Havas) — Tous les sous-secrétaires d'Etat ont démissionné afin de faciliter un remaniement ministériel.

• • •

Washington, 10. (P.A.) — Les autorités de l'aviation déclarent aujourd'hui que les gouvernements anglais et français ont commandé 2,000 autres avions de guerre américains, ou plus, au cours des derniers jours. Les achats alliés depuis un mois se sont totalisés à 4,000 avions militaires ou plus.

• • •

Londres, 10 (B.U.P.) — Le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, a été mandé au Foreign Office; on ignore à quel sujet. Lloyds mande que les taux d'assurance sur navires et chargements destinés à la Hollande ont été doublés, de même que sur ceux de France en Algérie. Pour la navigation dans les autres parties de la Méditerranée et en mer Noire, le taux a été porté de 60 shillings à 100 les 100 livres.

Paris, 10 (U.P.) — Un communiqué du ministère des Affaires étrangères ... l'Allemagne de ne pas bombarder les villes ouvertes de France, de Grande-Bretagne, de Belgique, de Hollande ou du Luxembourg, sinon en usera de représailles. Le gouvernement de Londres a lancé le même avertissement.

• • •

Londres, 10 (U.P.) — Le premier ministre Chamberlain va rester à son poste durant les quelques prochains jours critiques, après quoi, disent des informateurs, il sera peut-être remplacé par Winston Churchill à la tête d'un gouvernement d'union nationale.

• • •

New York, 10 (P.A.) — Au moins 18 avions envahisseurs ont été abattus par les aviateurs français et les batteries anti-avions, durant les raids allemands sur 7 aéroports français, durant la nuit, annonce un rapport de la radio de Londres capté par la NBC. L'information est attribuée à une déclaration officielle faite à Paris.

• • •

Londres, 10. (U.P.) — Le premier ministre Neville Chamberlain et Mme Chamberlain ont fait leur promenade à pied quotidienne au parc S.-James, aujourd'hui, après la réunion urgente du cabinet de guerre à 10 Downing Street. Leur marche a duré 25 minutes.

• • •

Londres, 10. (U.P.) — Des ordres d'urgence ont été émis aujourd'hui, au cas où le gouvernement jugerait à propos de continuer l'évacuation des écoliers de Londres.

• • •

Londres, 10. (U.P.)—E. N. van Kleffens et C. J. M. Welter, deux ministres du cabinet hollandais, sont arrivés ici aujourd'hui après ...

On croyait qu'il pouvait être conduit dans la Prusse où les Hohenzollern ... mais il a décidé de rester à Doorn.

• • •

Londres, 10 (U.P.) — Radio-Bruxelles annonçait à 10 h. 20 cet avant-midi, heure de l'Est, que 14 aéroplanes allemands survolaient Limbourg. Les canons anti-avions leur tiraient dessus et les civils se précipitaient dans les abris.

Islande occupée

La Grande-Bretagne assume la protection du pays nordique.

Londres, 10 (P.C.) — La Grande-Bretagne a assumé la protection de l'Islande dans le but d'empêcher l'Allemagne de s'en servir comme base stratégique dans l'extrême-nord.

Le gouvernement britannique a annoncé que l'Islande serait sous la protection de la Grande-Bretagne "jusqu'à la fin des hostilités". On ne croit pas que les effectifs d'occupation britanniques aient rencontré de résistance de la part des civils allemands qui ont pénétré dans le pays depuis la déclaration de la guerre.

La Grande-Bretagne, en expliquant son geste, a souligné qu'elle n'avait pas l'intention de s'ingérer dans l'administration actuelle du pays et annoncé qu'elle était à négocier un accord commercial. Le Foreign Office a déclaré qu'il était clair que le gouvernement de l'Islande serait incapable de résister à une attaque ...

Les avions allemands se ruent sur tous les secteurs de la France

7 villes importantes à divers titres ont été bombardées: les ports de Calais et de Dunkerque, les villes industrielles de Lille et de Lyon.

18 agresseurs descendus

Le quartier général allemand proclame l'offensive générale sur le front ouest. Hitler y est rendu.—A Hazebrouck, 40 morts, 150 blessés.

New-York, 10. (P.A.)—La National Broadcasting Company capte un radio de Londres mandant que, selon un communiqué officiel de Paris, au moins 18 avions de bombardement allemands ont été descendus.

PARIS, 10. — B.U.P. — La radio française mande qu'ont été bombardées par l'aviation allemande les 7 villes suivantes: Méry-sur-Oise (entre Pontoise et Chantilly), Lille, Nancy, Lyon, Colmar, Calais, Dunkerque. L'Intransigeant affirme que le nombre de morts et de blessés est grand, que beaucoup de maisons ont été touchées. A Colmar 3 bombes auraient atteint la préfecture.

M. Paul Reynaud reste en liaison constante avec ses collègues et l'état-major. M. Daladier est débordé de travail, comme bien l'on pense. Le bruit court qu'on procéderait à un remaniement ministériel en vue de centraliser encore davantage la direction de l'effort de guerre.

Le bombardement de Lyon a coûté la vie à 15 personnes, dont 6 soldats polonais ou français. 30 personnes ont été blessées; 2 immeubles de logements ouvriers ont été atteints.

Annonce d'une offensive générale au quartier-général allemand

Aux quartiers généraux allemands de l'ouest, 10 (U.P.) — Le communiqué mande: ...

A SUIVRE SUR LA PAGE 21

État de siège à Londres

Les sentinelles reçoivent l'ordre de tirer sur tous les suspects.

Avalanche envoyée sur l'envahisseur

Gibraltar n'est pas fermé, dit Londres

Marins appelés sous les armes en Espagne

SOMMAIRE

La Presse, 10 mai 1940, p. 1.

ANNEXE II
PREMIÈRES PAGES DE *LA PRESSE*
DES JOURS SUIVANT L'INVASION



L'annonce — pratiquée intelligemment et d'une manière soutenue dans le quotidien illustré et à fort tirage — est une garantie de succès pour le négociant et l'industriel.

LA PRESSE
Le plus grand quotidien français d'Amérique
56e ANNEE—No 173 MONTREAL, SAMEDI 11 MAI 1940 PRIX: CINQ CENTS

FETE DU JOUR S.-FRANCOIS de GIROLAMO
TEMPS PROBABLE Beau et modérément doux
Pour autres détails, voir à la 6e Page.

L'ENVAHISSEUR A-T-IL DÉJÀ ÉCHOUÉ ?

Aidées par les Alliés la Belgique le combat la Hollande le déloge

A Bruxelles, on annonce que le Reich n'a pas atteint les objectifs immédiats qu'il s'était fixés. — Wilhelmine félicite sa valeureuse armée.

Le secours allié est prompt

Un flot ininterrompu de soldats anglais et français pénètre en Belgique et Hollande. — 200 avions nazis sont abattus en une journée.

Amsterdam, 11. (P.A.)—Deux destroyers anglais et un navire de guerre français sont arrivés hier après-midi à Flushing et ont remonté le canal jusqu'à Middleburg. Des troupes motorisées françaises sont arrivées à Middleburg hier soir. Des avions allemands ont exécuté plusieurs raids contre ce port sans réussir à empêcher le débarquement de 1,400 membres du "Royal Engineers".

(P.C.) — Hollande et Belgique résistent courageusement aujourd'hui à l'invasion des armées allemandes, appuyées par l'aide envoyée promptement par la Grande-Bretagne et la France.

Des milliers de "tommies" anglais sont accueillis avec enthousiasme en Belgique, tandis que les troupes françaises traversent le Luxembourg, où elles ont déjà eu plusieurs engagements avec des patrouilles ennemies.

Les avions anglais et français prêtent main forte à l'aviation belge et hollandaise pour faire la lutte à plus de 1,000 avions nazis. Des avions de la force royale britannique ont détruit des appareils ennemis servant au transport des troupes près de La Haye et de Rotterdam.

Les raids des Alliés ont suivi l'occupation allemande de si près que les Nazis n'ont pas eu le temps d'établir leurs défenses.

L'Allemagne prétend que la résistance de la Hollande et de la Belgique a été brisée sur tous les points, en dépit des nombreux rapports en sens contraire. Hitler est rendu à un point secret du front pour diriger personnellement le plus audacieux des coups qu'il ait encore osés.

La Belgique, de son côté, affirme que les envahisseurs ont été arrêtés à la frontière, malgré les bombardements aériens de Bruxelles, d'Anvers et d'autres villes.

En Hollande, les troupes ont abattu au moins 100 avions nazis et livrent une lutte sanglante à l'ennemi dans les rues de Rotterdam.

La guerre a eu un é[illegible] aux Indes occidentales hollandaises où les équipages de quatre navires allemands ont tenté, sans succès, de saborder ces navires dans le port de Willemstad. Tous les marins allemands ont été internés. Aux Indes orientales hollandaises, 16 navires allemands ont été saisis.

Un communiqué officiel a annoncé hier soir que tous les aérodromes saisis par les Allemands en Hollande, sauf un, ont été repris par les troupes néerlandaises.

Les raids à Bruxelles ont causé 41 morts et fait 82 blessés. Le gouvernement belge a arrêté plusieurs centaines de suspects parmi lesquels on remarque Léon Degrelle, le chef rexiste, et Gustave Declerq, chef nationaliste.

A SUIVRE SUR LA PAGE 57

Le Dominion va aider davantage les Alliés

Le premier ministre fera connaître à l'ouverture de la session la nature de l'aide supplémentaire à la France et à l'Angleterre.

(Du correspondant de la PRESSE)

Ottawa, 11. — La situation européenne très sérieuse a attiré l'attention du gouvernement qui a tenu une longue séance hier, mais pour le moment le très hon. Mackenzie King ne peut pas dire les mesures qui ont été étudiées pour assurer aux Alliés l'appui et la coopération la plus efficace de la part de notre pays. Ces observations ont été faites, hier après-midi, par le premier ministre au cours de sa conférence avec les membres de la galerie de la presse.

"Il m'est impossible d'annoncer immédiatement la nature des démarches que nous avons entamées, dit M. King. Je puis toutefois dévoiler le fait que ces mesures auxquelles nous aurons recours seront celles qui aideront le plus les puissances alliées".

Le premier ministre ajouta qu'il lui fallait attendre l'ouverture du Parlement, jeudi prochain, pour faire connaître en détail la nature de l'aide supplémentaire que le Canada apportera à la France et à l'Angleterre.

Dès l'ouverture de la session, le premier ministre soumettra un rapport complet de la situation.

Messages à MM. Churchill et Chamberlain

Le très hon. M. King a envoyé, au cours de la journée, deux télégrammes, l'un au très hon. Winston Churchill, le nouveau premier ministre d'Angleterre, pour l'assurer qu'il recevra "l'aide et la coopération totales du Canada, en tout ce qui concerne la poursuite de la guerre".

Dans [illegible] autre dépêche envoyée au très hon. M. Chamberlain, quelques instants après sa démission comme premier ministre, le chef du gouvernement canadien rappela combien il avait été heureux, au cours des trois dernières années, d'apporter sa coopération à celui qui fut jusqu'à hier soir le chef du cabinet anglais.

Le Canada tôt renseigné

Le très hon. M. Mackenzie King fit ensuite observer qu'Ottawa a été mis au courant aussitôt par les chancelleries des grandes puissances européennes de la marche de l'invasion allemande. Des câblogrammes des légations canadiennes à Bruxelles et à Paris donnant en détail les étapes de la poussée des hordes nazies ont commencé à arriver dans la capitale du Canada à 3 heu-

A SUIVRE SUR LA PAGE 57

Aire étendue du bombardement allemand

La réponse immédiate des Alliés

Dès la première nouvelle de l'invasion, leurs armées sont accourues.

Paris, 11. (U. P.) — Les troupes allemandes et françaises se sont livré de furieux combats hier soir le long de la frontière du Luxembourg envahi, au cours de "la première véritable bataille sur le front ouest", pendant que les villes et villages français faisaient le bilan des pertes de vie croissantes causées par les innombrables bombardements allemands.

Les dépêches militaires françaises indiquent que l'armée allemande, après avoir traversé complètement le Luxembourg, a traversé la frontière pour pénétrer en territoire français, à certains points. Les combats sur la frontière se continuent immédiatement à l'ouest de la vallée de la Moselle, frontière entre le Luxembourg et l'Allemagne.

Quartiers généraux de l'aviation royale en France, 11. (B. U. P.) — Les escadrilles de bombardement britanniques ont opéré contre l'armée allemande hier. Les escadrilles de chasse auraient causé de lourdes pertes à leurs adversaires. D'autre part le bombardement allemand des aéroports britanniques n'aurait causé que des dégâts insignifiants et aucune perte de vie.

44 avions allemands descendus en territoire français hier

Paris, 11. (B.U.P.) — Voici le texte du communiqué officiel touchant les opérations d'hier en Hollande et sur le front français:

"L'action militaire allemande contre la Hollande, la Belgique et le Luxembourg fut précédée dès l'aube par une attaque aérienne très poussée. En outre il y a eu de nombreux bombardements aériens et de nombreux groupes allemands ont atterri en avion ou parachute en divers points du territoire hollandais et belge. En Hollande particulièrement ils se sont efforcés de s'emparer des aéroports par surprise. Dans l'ensemble les corps locaux les ont contre-attaqués avec succès. Au cours de la nuit l'ennemi a lancé des attaques aériennes contre le territoire français, qui se sont prolongées pendant la journée. Les avions de bombardement ont causé des dégâts matériels sans importance. Notre chasse, nos batteries anti-avions ont résisté avec succès à l'action ennemie et ont infligé de lourdes pertes à l'aviation allemande. 44 avions ennemis ont été descendus sur notre territoire.

Les armées alliées se sont ébranlées sur toute la longueur du front

"Les gouvernements hollandais, belge et luxembourgeois ayant demandé secours aux Alliés ce matin, les troupes franco-britanniques ont répondu immédiatement et ont avancé sur l'ensemble du front, de la mer du Nord à la Moselle. Leur progression continue en territoire belge. De vifs engagements ont eu lieu sur le territoire du Luxembourg. L'attaque allemande s'est prolongée vers la région de Sierck et un peu à l'est de la Moselle".

La comédie à la veille du drame

Quartier-général allemand, 11. (B U P) — Le chancelier Hitler serait venu au quartier-général directement de Berlin, où il aurait passé la soirée de jeudi à voir un film sentimental dans le genre du "Student Prince", mais tourné dans un décor rhénan. Le feld-maréchal Goering assistait au même moment, en compagnie de dignitaires nazis et fascistes, à la première berlinoise d'une pièce de M. Benito Mussolini, "Cavour".

Un moment de détente

Photo prise hier, alors que M. Churchill quittait la séance du conseil à la suite de laquelle le roi George VI l'invitait à présider au nouveau ministère. A cette occasion il déclarait aux journalistes: "Je pense que vous comprendrez que la nuit a été remplie d'événements, la journée aussi". Puis il a allumé son cigare.

Eloge général de Winston Churchill

La presse lui promet l'appui unanime de la population. — On croit qu'il terminera la composition de son ministère d'ici lundi.

Londres, 11. (P.C.) — Voici les commentaires de la presse britannique sur l'avènement de M. Churchill. **Le Daily Mail**: M. Churchill sera accueilli par la population comme le personnage que le destin a appelé à servir la nation en ce moment de crise. **Le Daily Telegraph**: M. Churchill a les qualités voulues pour rendre glorieuse une tâche ardue. **Le Times**: Le nouveau premier ministre, choisi parmi les collègues les plus intimes de M. Chamberlain, saura assurer qu'il n'y a pas de dangereuses lacunes dans la direction, pas d'incertitudes dans le suprême effort qu'exigent de la nation les circonstances actuelles. **Le Mirror**: Il est sûr que M. Chamberlain a démissionné à cause d'un vif sentiment de son devoir. A son tour la nation a le devoir d'appuyer M. Churchill. **Le News Chronicle**: La Grande-Bretagne a une entière confiance en M. Churchill. **Le Western Mail de Cardiff**: Rien dans la carrière de M. Chamberlain ne lui convenait tant que sa démission. **Le Daily Express**: Toute la campagne norvégienne n'était destinée qu'à détourner notre armée de Hollande. Le peuple britannique est unanimement favorable à M. Churchill. Personne n'est plus apte à former un ministère en temps de guerre. Il ripostera à l'audace par l'audace.

Londres, 11. (P.C.)—On apprenait hier soir soir de source autorisée que M. Neville Chamberlain reprendrait le poste de chancelier de l'Echiquier, qu'il détint 5 ans avant d'occuper la présidence du conseil. Il y remplacerait sir John Simon.

La représentation travailliste

On croit que la nation est entièrement unie et favorable à M. Churchill, et que pour l'instant les divergences politiques sont oubliées. On prévoit que le nouveau premier ministre complètera le choix de ses collègues en fin de semaine, dès aujourd'hui, et que le parti travailliste sera représenté par le major Clement Attlee, chef de la députation travailliste, MM. Arthur Greenwood, Ernest Bevin, et peut-être A.-V. Alexander. MM Greenwood et Bevin feraient partie du cabinet de guerre. On est presque sûr d'un portefeuille pour sir Archibald Sinclair, chef de la députation libérale: il est possible que M. Lloyd George entre au ministère.

MM. Duff-Cooper et Amery

Parmi les dissidents conservateurs qui seront peut-être nommés ministres, on remarque deux anciens premiers lords de l'Amirauté, MM. Alfred Duff-Cooper et L.-C.-M.-S. Amery. On ignore quels des ministres actuels sont sûrs de voir leur démission acceptée: on compte que sir Samuel Hoare, ministre de l'Air, M. Oliver Stanley, secrétaire d'Etat à la Guerre, sir Kingsley Wood, garde des sceaux, et sir John Simon, chancelier de l'Echiquier, seront exclus du nouveau ministère. Le communiqué annonçant la démission de M. Chamberlain était libellé dans les termes suivants:

L'annonce de la démission

"Le très honorable Neville Chamberlain, député, a résigné ce soir ses fonctions de premier ministre et de premier lord du Trésor et le très honorable Winston Churchill, député, a accepté l'invitation de Sa Majesté à les remplir. Le premier ministre désire que tous les ministres restent en fonctions et remplissent leur charge en toute liberté et responsabilité tandis que l'on procède aux dispositions nécessaires à la formation d'un nouveau ministère".

Frontière fermée

Londres, 11. (B.U.P.) — Une dépêche télégraphique venue de Belgrade, hier soir, a annoncé que la frontière entre la Yougoslavie et l'Allemagne avait été fermée à Naribor.

L'Italie ne souffle mot

Le peuple a confiance en Mussolini, dans la famille royale et le Pape.

Rome, 11 (P.A.) — L'Italie, unie à la Belgique par les liens de la famille royale et à l'Allemagne par ses alliances, reste toujours neutre. L'invasion allemande de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg laisse le pays calme quoiqu'inquiet.

On croit probable l'appel de nouveaux réservistes pour renforcir l'armée de 1,250,000 déjà sous les armes comme mesure de précaution. Mais ceci n'aurait rien de semblable à la mobilisation générale décidée en Suisse, aujourd'hui.

Les fascistes débattent les effets probables de la démission de M. Chamberlain et l'avènement de Churchill comme premier ministre de la Grande-Bretagne. Le nouveau premier ministre jouit d'une réputation d'homme actif, mais l'on espère que le statu-quo des Balkans ne sera pas altéré, du moins pour le moment.

L'Osservatore Romano, organe du Vatican, a qualifié l'invasion allemande de chose "horrible". Les Italiens espèrent que sous la direction du premier ministre Mussolini, de la famille royale et du Pape, ils seront en sécurité. Le roi Victor-Emmanuel est revenu à Rome après l'ouverture de l'exposition coloniale de Naples pour recevoir les premières nouvelles de l'invasion de la Belgique, le pays de sa belle-fille, la populaire femme de l'héritier du trône italien.

Le Pape parlerait à la radio aujourd'hui.

Les Français ont débarqué aux Antilles néerlandaises

Aruba, Antilles néerlandaises, 11. (P.A.) — 150 fusiliers marins français ont débarqué ici, hier soir, du croiseur Jeanne d'Arc. Ils étaient munis d'armes de toute sorte.

Lourdes pertes de l'aviation ennemie

Elle aurait perdu 140 appareils sur un millier, dont 30 au cours de combats singuliers. — Les objectifs militaires ont été négligés.

Projectiles lancés au hasard, sur des fermes

En France, les civils sont mis en garde contre les bombes incendiaires à retardement, qui n'éclatent que 2 ou 3 heures après leur chute.

PARIS, 11. (P.A.) — L'alerte a sonné dans le centre et l'est de la France à 3 h. 05 ce matin (10 h. 05 hier, heure d'été de l'est). Elle avait été précédée par une autre d'une demi-heure, sonnée à 2 h. 30. Les batteries ont exécuté des tirs.

PARIS, 11. (B.U.P.) — Passé 11 h. (6 h., heure d'été de l'est) hier soir, les batteries anti-avions de Paris ouvraient le feu.

Les autorités françaises disent qu'environ 140 avions allemands ont été abattus au cours de la journée d'hier par les Anglais, les Français, les Belges et les Hollandais. Le communiqué officiel français mandait hier soir que 44 avions allemands avaient été descendus en territoire français, après avoir bombardé plus d'une vingtaine de grandes et petites villes.

Les autorités françaises estiment qu'Hitler a envoyé au moins 1,000 avions au-dessus de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg et de la France au cours de la première journée d'invasion.

Au moins 125 civils tués ou blessés

Au moins 20 grandes et petites villes ont été bombardées par les avions allemands, qui ont fait au moins 125 morts et blessés chez les civils en envahissant les airs dans tout l'ouest de l'Europe, même en poussant jusqu'aux limites de Londres, afin d'empêcher les Alliés de porter immédiatement secours aux petites nations envahies. Les Hollandais déclarent avoir abattu 73 avions nazis, les Belges 15, et les Français et Anglais, par leurs avions et batteries, environ 52.

Le gouvernement a appris que les avions allemands ont bombardé non seulement les objectifs militaires, tels que bases ferroviaires et aérodromes, mais aussi beaucoup d'endroits non fortifiés, sans importance militaire, dans le nord et le nord-est de la France.

Le ministère de l'Air, dans un communiqué, accuse les aviateurs nazis d'avoir lancé des bombes à éclatement retardé, explosant d'une à trois heures après avoir touché terre. Le ministère met les civils en garde et leur conseille de s'éloigner de ces bombes qui semblent défectueuses.

Nancy a subi un 2e bombardement hier après-midi

La ville de Nancy, bombardée violemment à l'aurore, hier, a été bombardée de nouveau hier après-midi. De bonnes sources militaires disent

A SUIVRE SUR LA PAGE 57

M. Roosevelt dénonce la cruelle invasion des trois pays neutres

Dans un discours irradié en sept langues, il fustige les invasions comme un défi lancé à la civilisation chrétienne des trois Amériques.

Washington, 11. (U.P.) — Le peuple américain est indigné et irrité par l'invasion allemande de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg, a déclaré hier soir le président Roosevelt en adressant la parole au 8e Congrès Scientifique Américain. Son discours a été irradié à tout le pays et il a été irradié ensuite par transcription à tout l'univers en 7 langues.

Voici les grandes lignes du discours de M. Roosevelt: —

"Tous les hommes et femmes qui participent à ce congrès sont venus ici ce soir le coeur gros. Depuis quelques années, nous avons vu les événements se précipiter; chacun d'eux ébranlait notre espérance d'un développement pacifique de la civilisation moderne. Aujourd'hui même trois autres nations indépendantes ont été cruellement envahies par la force des armes.

"En certaines affaires humaines, l'homme finit par s'habituer à des actes exceptionnels, s'ils ne se répètent pas trop souvent. Tel n'est pas le cas dans les événements mondiaux d'aujourd'hui, et je suis fier de ce fait. Je suis content de constater que nous sommes remplis d'horreur et irrités par les nouvelles tragiques de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg.

Défi à la civilisation américaine

"L'immense majorité de la population mondiale abhorre la conquête, la guerre et l'effusion de sang, et elle prie pour que le voisin ne lève pas la main sur son voisin. Le monde entier a vu l'assaut suivre la menace en de trop nombreuses occasions et en de trop nombreux endroits, durant ces dernières années. Nous en sommes venus, en conséquence, à la conclusion forcée que la continuation de ces assauts par les armes constitue un défi catégorique à la continuation du genre de civilisation à laquelle nous tous des trois Amériques sommes accoutumés.

"Tout comme la plupart de l'univers, nous avons confiance dans une civilisation de construction, non de destruction. Nous la qualifions par plusieurs synonymes tels que la liberté individuelle, la liberté civile, la démocratie. Nous sommes convaincus que nous contribuons au progrès humain en triomphant de la maladie, de la pauvreté et du défaut de confort, et en perfectionnant la science et la culture, faisant disparaître tour à tour la cruauté, la barbarie et la brutalité des époques moins civilisées.

"En d'autres parties du monde,

A SUIVRE SUR LA PAGE [illegible]

Chef rexiste arrêté

Léon DEGRELLE, le chef rexiste belge, que le gouvernement de Bruxelles vient de placer en état d'arrestation, en même temps que plusieurs centaines d'autres suspects, à la suite de l'offensive nazie. Gustave Declercq, le chef nationaliste, a également été séquestré.

La Haye mitraillé par les Nazis

Des avions nazis ont bombardé hier soir la capitale de la Hollande, La Haye. Des avions anglais, de retour à Londres, ont rapporté que de véritables nuées d'avions ennemis survolaient cette ville assaillie et tentaient de descendre des troupes dans les environs. Un appareil portant 19 soldats allemands revêtus de l'uniforme hollandais, a été atteint par les canons anti-avions et s'est abattu sur le toit d'une habitation de La Haye. Au centre de la photo plus haut, on peut reconnaître les magnifiques bâtisses qui logent le parlement néerlandais.

En quelques lignes

Washington, 11. (P. A.) — L'association de la Croix-Rouge Américaine a annoncé qu'elle va ouvrir une campagne en vue de recueillir $10,000,000 pour les victimes de la guerre.

Voyage interrompu

Seattle, 11. (P. A.) — Le gros navire à moteur hollandais le "Boschfontein", de 7,139 tonnes, parti jeudi pour Vancouver, est revenu ici attendant de nouvelles instructions.

Saisi par les nazis

New-York, 11. (P. A.) — Le cargo américain "Charles R. McCormick" a été saisi à Bergen, Norvège, par les nazis avec sa cargaison de matériel de guerre et de vivres destinée à la Finlande.

Protection inacceptable

Washington, 11. (P.A.)—L'ambassadeur de Belgique à Washington et M. George Theunis, un ancien premier ministre, ont déclaré hier au président Roosevelt que "le dernier soldat belge mourra avant que la Belgique accepte la protection de l'Allemagne". M. Theunis dirige une mission économique belge actuellement en visite aux Etats-Unis.

Audience à M. Koht

Londres, 11. (P.C.) — Le roi George VI recevait hier au palais de Buckingham M. Halvdan Koht, ministre des Affaires étrangères de Norvège, et le colonel Birger Ljungberg, son ministre de la Défense nationale.

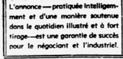
Le combat fait rage à Narvik

Stockholm, 11. (P.A.) — La bataille de Narvik, presque oubliée durant la précipitation des événements dans l'ouest de l'Europe, a fait rage hier. Les canons des navires de guerre anglais ont bombardé violemment le port et les troupes alliées et norvégiennes ont resserré davantage par terre leur encerclement de la garnison allemande. On disait que les Allemands intensifiaient leurs efforts pour débarquer d'autres troupes en parachute, afin de secourir la garnison assiégée.

(U.P.) — Les chefs militaires norvégiens disent que l'envoi de renforts allemands par avions est une "manoeuvre désespérée". Des détachements norvégiens livrent une lutte acharnée, à 8 milles au sud de Mosjoen, aux troupes allemandes montant de Grong vers Narvik.

SOMMAIRE

La Presse, 11 mai 1940, p. 1.



L'annonce — pratiquée intelligemment et d'une manière soutenue dans le quotidien illustré et à fort tirage — est une garantie de succès pour le négociant et l'industriel.



LA PRESSE

Le plus grand quotidien français d'Amérique

FETE DU JOUR: SAINT ROBERT BELLARMIN — TEMPS PROBABLE: NUAGEUX, AVERSES — Pour détails complets, voir page 6.

56e ANNEE—No 174 | MONTREAL, LUNDI 13 MAI 1940 | PRIX : TROIS CENTS

BERLIN DOIT DOUBLER SON OFFENSIVE

"NOTRE BUT: LA VICTOIRE À TOUT PRIX"

La défense se coalise

A chaque heure, le guerre-éclair perd de sa vigueur dans les Pays-Bas, tandis que la résistance s'organise. — 1ère phase d'une bataille gigantesque.

Poussée nazie vers Amsterdam

L'avance allemande se fait principalement dans la région du nord.—Berlin s'empare d'une forteresse à Liège, prétend avoir conquis la ville.

(P.C.)—Les troupes anglaises, françaises, belges et hollandaises luttent sur un front étendu aux Pays-Bas aujourd'hui. Elles s'efforcent, non sans succès, de retarder les hordes de la guerre-éclair jusqu'à ce que les Alliés aient rassemblé des forces plus considérables en Belgique et en Hollande.

Chaque heure qui s'écoule représente un gain pour les Alliés et les Allemands s'en rendent compte car les autorités françaises rapportent qu'ils ont dû doubler la force de leur offensive dans un vain effort pour s'établir hâtivement en pays conquis.

La situation aujourd'hui

LONDRES, 13. — U.P. — La situation est comme suit aujourd'hui dans les Pays-Bas:

1—Jouant le tout pour le tout dans l'espoir de porter un coup direct à la Grande-Bretagne, les Allemands avancent rapidement au nord de la Hollande où la défense est moindre. [...]

Barbares représailles promises par le Reich

Grosses commandes de l'Angleterre au Canada

Les Belges acclament l'arrivée des troupes britanniques

Radiophoto transmise de Londres à l'Amérique, montrant l'arrivée d'un tank anglais dans un village de Belgique, en route vers le nouveau front. Les citoyens accourent dans la rue pour acclamer les troupes britanniques se portant au secours de l'armée de la Belgique envahie. Les femmes se sont empressées de les couvrir de fleurs et de leur servir des rafraîchissements et des friandises. Les foules ont acclamé les troupes britanniques partout où elles passaient. Des quantités énormes de camions, de tanks et de chars blindés britanniques ont traversé la frontière en un flot continu. Les troupes britanniques ont également été acueillies avec enthousiasme à leur arrivée en Hollande.

En quelques lignes

Mort d'un diplomate

Londres, 13 (P.A.) — Sir Ralph Spencer Paget, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne au Brésil, est mort à Saint-Raphaël, France. Il avait commencé sa carrière diplomatique en 1888 comme attaché à Vienne.

Ignominie de la science qui tue

Le secrétaire d'Etat Cordell Hull dénonce les nations qui ont fait servir les merveilles de la science à une oeuvre d'agression et de conquête.

La Suisse vigilante

Les avions étrangers sont étroitement surveillés. — Armée de 500,000 hommes.

Dépêches de dernière heure

Les ambassadeurs des belligérants

Un tiers de Paris a été déjà évacué

3 alertes aériennes aujourd'hui.—Déjà 500 civils tués ou blessés en France.

Un grand as d'Australie

"Nous durerons, nous l'aurons"

"Tous ensemble, de toutes nos forces", proclame M. Churchill en demandant aux Chambres un appui qu'elles lui accordent d'emblée.

LONDRES, 13. — B.U.P. — La Chambre des Lords a voté confiance au ministère de M. Churchill, après que le vicomte Hallifax eut prononcé l'éloge de celui-ci: "Jamais plus que maintenant l'imagination, l'audace et la résolution que possède M. Churchill ne sauraient être d'un plus grand prix. Il a de plus l'aptitude très rare à inspirer au Parlement et à la population la résolution qui sera sûrement indispensable à la victoire". M. Lloyd George a dit à la Chambre: "Nous connaissons les brillants dons intellectuels du premier ministre, son courage sans défaut, sa connaissance approfondie de la guerre et son expérience des choses militaires. Tout cela est requis présentement.

LONDRES, 13. — B.U.P. — La Chambre des Communes a adopté la résolution proposée par M. Churchill et voté confiance au nouveau ministère.

La Chambre a donné 381 voix contre 0 à M. Churchill.

Londres, 13 (P.C.) — La Chambre des Communes avait été convoquée pour 2 h. 25 cet après-midi (9 h. 45 du matin, heure d'été de l'est).

Les paroles de M. Churchill

Londres, 13. (B.U.P.) — M. Winston Churchill a demandé à la Chambre d'approuver son ministère, en notant que le cabinet de guerre renferme des représentants des principaux partis.

"Notre but c'est la victoire à tout prix, quelque rude et long qu'en soit le chemin. Nous sommes aux phases préliminaires d'une des plus grandes batailles de l'histoire. Les armées alliées sont engagées en Norvège, en Belgique et en Hollande. Nous devons également nous tenir prêts en Méditerranée. La bataille aérienne dure toujours. Il nous faut vaquer à de nombreux préparatifs sur notre territoire même. Si vous demandez quelle politique nous adoptons, je réponds: la guerre sur mer, sur terre, dans les airs, de toute notre puissance, de toute la force que Dieu nous accordera, la guerre contre une monstrueuse tyrannie qui n'a jamais été dépassée dans tout le sombre et lamentable catalogue des crimes de l'humanité."

"La nation se trouve devant une grave épreuve. Elle doit s'attendre à de longs mois de lutte et de souffrances. Je n'ai rien à offrir que du sang, de l'effort, des larmes et des sueurs. Si vous demandez notre but, je réponds d'un mot: la victoire, la victoire à tout prix, la victoire en dépit de la terreur, la victoire quelque rude et long qu'en soit le chemin, car sans la victoire la vie est impossible. J'entreprends ma tâche dans l'espoir et l'euphorie. J'éprouve la certitude que notre cause ne sera pas perdue sur la terre. Je sens que j'ai le droit cette fois de demander l'appui de tous et je dis: Allons, en avant tous de toutes nos forces".

Travaillistes et libéraux donnent leur appui

On conseille le départ aux britanniques

Situation périlleuse des Anglais en Italie par suite de récents incidents.

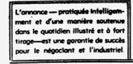
Malaise dans les capitales de l'Amérique

On craint que l'émisphère occidental ne soit entraîné dans la guerre.

Asile aux réfugiés

SOMMAIRE

La Presse, 13 mai 1940, p. 1.







56e ANNEE—No 175 MONTREAL, MARDI 14 MAI 1940 PRIX : TROIS CENTS

LE COMBAT S'ENGAGE SUR LA MEUSE

DEFAITE DES CHARS D'ASSAUT NAZIS



C'est là que les Alliés entendent arrêter l'ennemi

Les Allemands ont pénétré en France jusqu'à Sedan, ils ont tourné Liège et s'avancent sur Namur: front de 150 milles.

A la veille d'une plus grande bataille de la Marne

En Hollande, le nord cède, Amsterdam est menacé, l'envahisseur atteint Utrecht et marche sur Rotterdam.

Le terrain de la lutte choisi par les Alliés

(U.P.) — Voici un résumé de la situation au front ouest aujourd'hui en Europe:

France — Les Allemands réussirent une triple invasion du territoire français en contournant la ligne Maginot et concentrent leur attaque contre Sedan, cet endroit ayant été évacué par les troupes françaises qui se retranchent sur l'autre rive de la Meuse. Les premiers engagements causent des pertes nombreuses.

Allemagne — Les Allemands prétendent avoir atteint leur premier objectif dans les Pays-Bas en traversant la Hollande jusqu'à la mer. Ils annoncent aussi qu'ils ont traversé la Belgique et le Luxembourg jusqu'en territoire français.

Belgique — La bataille de la Meuse fait aussi rage au sud-est de la Belgique sur un front de 150 milles, de Namur à Liège. La Belgique se défend désespérément, aidée par les Alliés. Elle appelle une seconde classe de réservistes aux armes et prétend détenir encore le contrôle de Liège. L'armée belge subit quelques reculs.

Hollande — Les Allemands tentent de traverser le Zuider Zee au nord, afin de gagner la région d'Amsterdam. Ils capturent le pont qui relie le nord et le sud de la Hollande. Les Nazis gagnent la région d'Utrecht, en route vers Rotterdam. Les troupes hollandaises reculent.

Famille royale en exil en Angleterre



(A gauche): La princesse JULIANA de Hollande arrivant hier à Londres avec sa fille la princesse BEATRICE, âgée de 2 ans. Au centre, le comte de HAREWOOD, beau-frère du roi GEORGE VI, venu à la rencontre du prince BERNARD et de la princesse JULIANA. (A droite): Le prince BERNARD, aidé d'une infirmière, porte sa fille la princesse IRENE, âgée de 9 mois seulement, dans une boîte étanche, à l'épreuve des gaz asphyxiants.

Où le tank français a affirmé sa supériorité

La première grande bataille de tanks de l'histoire, au coeur de la Belgique, hier. — Des centaines de monstres d'acier s'entrechoquent.

Avec les troupes françaises en Belgique, 14. (P.C.-Havas). — Des officiers français qui ont participé à la bataille des tanks, hier, entre S.-Trond et Tirlemont, décrivent aujourd'hui de quelle façon les chars d'assaut français sont arrivés à toute vitesse et juste à temps pour bloquer une colonne allemande s'avançant au coeur de la Belgique.

Les Français ont aperçu la division allemande motorisée, du genre de celles qui réduisirent l'armée polonaise en pièces, comme elle filait vers l'ouest, le long de la grand'route nationale qui mène à Louvain et à Bruxelles. En tête, roulait une escouade d'éclaireurs à motocyclette, suivis de motocyclettes portant chacune une mitrailleuse. Ces motocyclistes remplacent les meilleures unités de la cavalerie des Uhlans qui précédaient les avances de l'infanterie allemande en 1914-18. Ensuite, venaient les chars blindés, portant chacun des mitrailleuses, de légers canons et des appareils de sans-fil; …

… menacée par les Allemands, et les troupes alliées montant renforcer les belges. La région était idéale pour une bataille de tanks, les plaines étant légèrement ondulées, coupées de peu d'obstacles naturels, et bien reliées par un réseau de routes. Les petits canons anti-tanks, si dangereux, avaient un désavantage, cependant, parce qu'il leur faut quelque abri pour se protéger contre les charges de ces monstres d'acier.

A SUIVRE SUR LA PAGE 2

Exhortation au travail

M. Bevin prévient que le danger actuel nécessite toute l'énergie des ouvriers.

UN EXIL QUI SERAIT COURT

Le gouvernement belge est prêt à quitter Bruxelles

Les archives officielles sont emballées. — Les habitants résignés à l'évacuation. — Lynchage des parachutistes.

Encore une invention?

La reine de Hollande pressée de retourner

Son ministère l'a suivie à Londres, d'où il entend continuer à gouverner. — Les réfugiés ne cessent d'affluer en Angleterre.

La Suisse aux aguets

Elle organise un système de défense contre les parachutistes.

Réception préparée aux parachutistes

Les Etats-Unis sont disposés à protester

Mussolini sourit à 5,000 manifestants anti-alliés

La presse favorable à Winston Churchill

La ville de Rome déclarée "sainte"

Les réfugiés sont concentrés à Paris

Un marché ouvert aux pays alliés

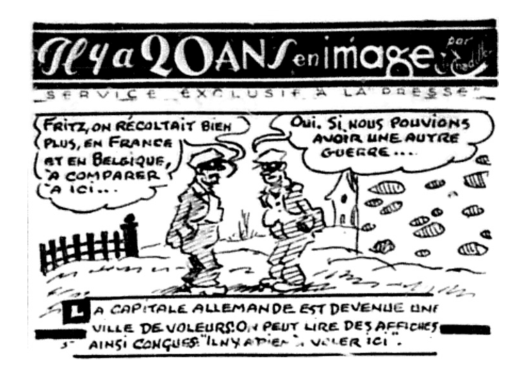
SOMMAIRE

La Presse, 14 mai 1940, p. 1.

ANNEXE III
CARICATURES QUI IMPLIQUENT L'ALLEMAGNE DANS *LA PRESSE*



La Presse, 8 mai 1940, p. 27.



La Presse, 10 mai 1940, p. 28.



La Presse, 10 mai 1940, p. 6.

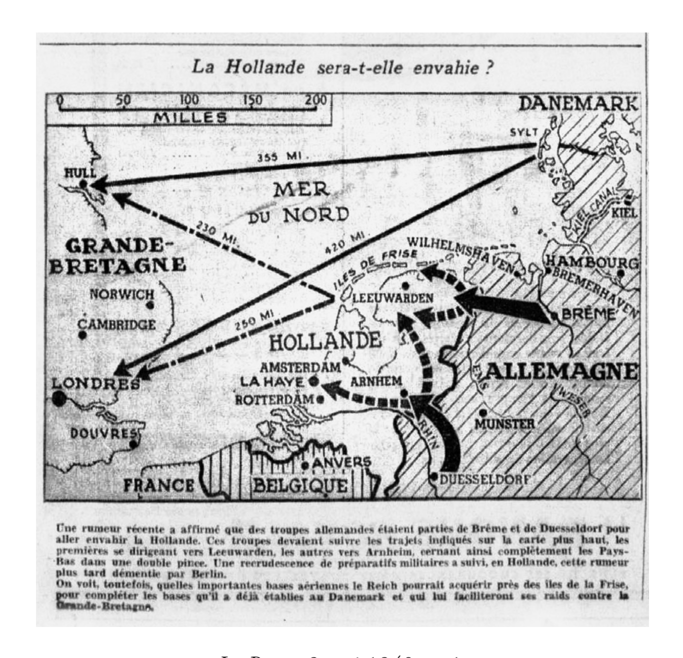


La Presse, 11 mai 1940, p. 35.



La Presse, 11 mai 1940, p. 35.

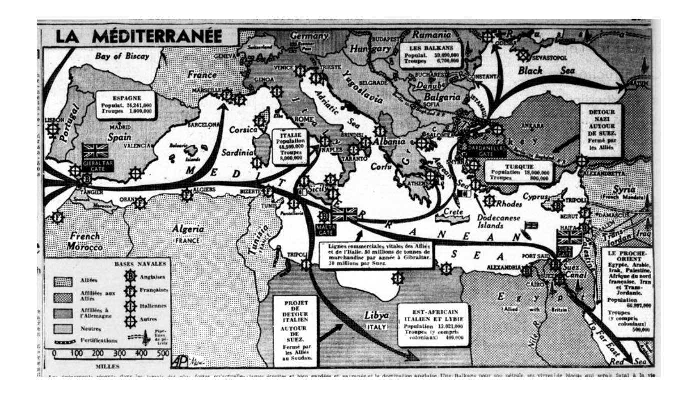
ANNEXE IV
CARTES GÉOGRAPHIQUES DANS *LA PRESSE* PENDANT LA PÉRIODE DE L'INVASION



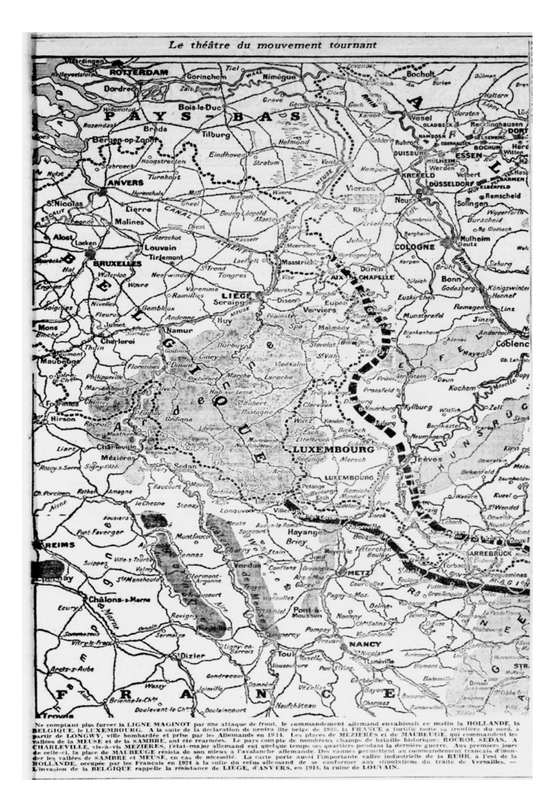
Une rumeur récente a affirmé que des troupes allemandes étaient parties de Brême et de Duesseldorf pour aller envahir la Hollande. Ces troupes devaient suivre les trajets indiqués sur la carte plus haut, les premières se dirigeant vers Leeuwarden, les autres vers Arnheim, cernant ainsi complètement les Pays-Bas dans une double pince. Une recrudescence de préparatifs militaires a suivi, en Hollande, cette rumeur plus tard démentie par Berlin.

On voit, toutefois, quelles importantes bases aériennes le Reich pourrait acquérir près des iles de la Frise, pour compléter les bases qu'il a déjà établies au Danemark et qui lui faciliteront ses raids contre la Grande-Bretagne.

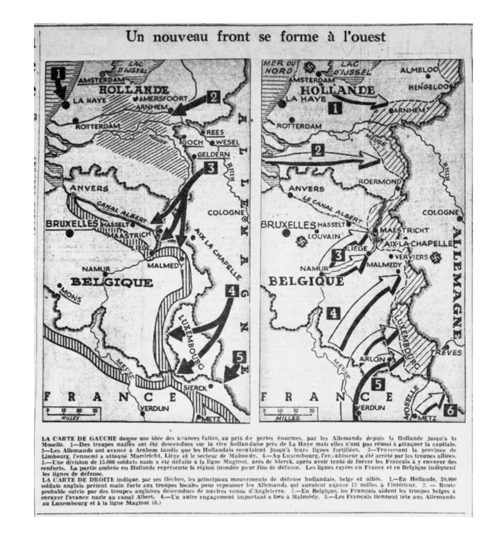
La Presse, 9 mai 1940, p. 1.



La Presse, 9 mai 1940, p. 29.



La Presse, 10 mai 1940, p. 17.



La Presse, 13 mai 1940, p. 16.

PORTRAIT DE QUATRE JOURNAUX RÉGIONAUX. LE TRAITEMENT DES ÉLECTIONS FÉDÉRALES, DE LA VIE CULTURELLE ET DE LA GUERRE

Marie-Eve Dionne
Université de Montréal

Les journaux régionaux québécois de 1940 s'intéressent majoritairement aux événements locaux et adoptent, pour les couvrir, un ton parfois peu objectif, qui surprend. Les allées et venues des habitants de la région et les prochains spectacles ou expositions occupent une grande partie de leur surface. Quand ils rapportent des événements d'envergure nationale – comme des élections – ou internationale – comme une guerre mondiale –, les périodiques régionaux, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne se ressemblent pas et juxtaposent un contenu hétéroclite dont il est pertinent d'étudier la configuration. Ces périodiques ont été relativement peu analysés, sinon dans une perspective strictement régionale. Pourtant, chaque journal régional offre une représentation de la région au sein de l'ensemble national, et la comparaison de ces journaux est riche en découvertes. Nous avons donc choisi de comparer les différentes façons de couvrir un même événement d'envergure nationale : l'élection fédérale canadienne du 26 mars 1940. Dans les numéros parus le 28 ou le 29 mars de quatre journaux hebdomadaires, *La Gazette du Nord* (Abitibi), *Le Journal de Waterloo* (Estrie), *Le Progrès du Golfe* (Bas-Saint-Laurent) et *Le Colon* (Saguenay-Lac-Saint-Jean), les résultats de cet appel aux urnes cohabitent avec les informations liées à la vie culturelle et à la Deuxième Guerre mondiale alors en cours.

Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink signalent que la presse et la politique sont étroitement liées : « [L]e journal crée l'illusion d'une [...] représentation, celle de l'interaction entre le peuple et son Gouvernement » (Cambron et Lüsebrink, 2000 : 134). Cette illusion est créée par la rhétorique et la mise en page des textes, qui sont donc significatives. D'ailleurs, selon Olivier Reboul,

« l'organisation même du discours peut être révélatrice d'une idéologie » (Reboul, 1980 : 185), ce qui confirme la pertinence d'étudier les stratégies de mise en valeur de certaines informations par rapport à d'autres. En effet, tout discours est une construction, comme le soutient Michel Foucault : « [L]a production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures […] » (Foucault, 1971 : 10). Ainsi, un même événement se transforme lorsqu'il passe d'un journal à un autre, et la couverture différenciée des mêmes événements révèle chaque fois une idéologie sous-jacente. Notre analyse comparative de *La Gazette du Nord,* du *Journal de Waterloo,* du *Progrès du Golfe* et du *Colon* prendra pour objet le traitement varié que ces divers périodiques offrent des élections, de la vie culturelle et de la guerre.

LA GAZETTE DU NORD

La Gazette du Nord, d'abord publiée pendant deux ans sous le nom *L'Abitibi*[1], est un journal hebdomadaire qui paraît à Amos de 1920 à 1952. Fondé par le politicien libéral Hector Authier, il tire à 1750 exemplaires en 1940 (Beaulieu et Hamelin, [1973] 1979a : 1). Ce journal paraît les vendredis, mais il est aussi publié les jeudis sous la forme d'un magazine – celui-ci est visiblement écrit à l'avance, puisqu'il est dit dans l'édition du 28 mars, deux jours après les élections, que « dans quelques jours, le peuple canadien se donnera un nouveau gouvernement […] » (p. 2).

Dans le numéro régulier du vendredi 29 mars 1940, la une de *La Gazette du Nord*[2] est entièrement consacrée aux résultats des élections du 26 mars (voir figure 1). La photographie du député régional élu dans la circonscription de Chapleau, Hector Authier, fondateur et propriétaire du journal, occupe la majeure partie de la une, dans laquelle on insiste sur sa victoire. On n'y fait mention du nom de Mackenzie King à titre de premier ministre du Canada qu'une seule fois, sans même dire qu'il a été réélu. Son nom est glissé dans le corps du texte, mais de manière à mettre l'accent sur Authier :

1. Voir, dans ce volume, le chapitre consacré par Cécile Morel au journal *L'Abitibi*.

2. *La Gazette du Nord,* Amos, 29 mars 1940, 8 p. Dorénavant désignée avec les lettres *GN,* suivies du numéro de la page.



LA GAZETTE DU NORD

LE SEMINAIRE DE QUEBEC QUEBEC

MONTREAL, VENDREDI, 29 MARS 1940 — LA GAZETTE DU NORD

LE PEUPLE DE L'ABITIBI SE PRONONCE! L'HON. M. AUTHIER EST DEPUTE DE CHAPLEAU!!!

Le candidat officiel du parti libéral, au cours de la dernière campagne fédérale, l'emporte par plus de 6,000 voix sur son adversaire tory M. Turgeon dont le dépôt est confisqué. — Amos donne plus de 80% de son vote à M. Authier. Vote considérable dans les campagnes.

M. TURGEON ECRASE, MEME CHEZ LUI

De façon indiscutable le peuple de l'Abitibi vient de se réaffirmer en confiant, par une majorité qui ne fut jamais encore enregistrée, ici, le mandat fédéral de la division de Chapleau aux Communes, à l'honorable Hector Authier, ancien ministre provincial de la Colonisation.

Le vote populaire qui s'est donné, mardi le 26 courant, fut le plus considérable qui ait été en faveur d'un candidat à l'issue d'aucune lutte livrée précédemment dans cette division.

Une fois de plus le porte-étendard tory, M. Turgeon, n'a pas recueilli assez de votes pour sauver son traditionnel dépôt qui grossira la somme d'ailleurs imposante que représentent tous les autres dépôts perdus dans les autres parties du pays par les candidats de son parti.

L'honorable M. Hector Authier, nouveau député de Chapleau à la Chambre des Communes a capté soixante-quinze pour cent des votes enregistrés dans les 78 polls ouverts, ce jour-là à la masse des votants de la région. Ceci indique, bien clairement, combien le candidat officiel du parti libéral jouissait, chez les siens, d'une popularité qui ne s'est pas démentie et s'est au contraire, affirmée d'éclatante façon.

Deux polls seulement, dans tout le comté, celui d'Uniacque et celui de La Sarre ont donné à M. Turgeon, 2 et 8 voix de majorité, respectivement.

Est-ce assez pour établir, indiscutablement, que M. Authier jouit plus que jamais, au sein de la population abitibienne, d'une confiance qu'il n'a certes pas déméritée et qui s'affirmera davantage pendant la durée de son mandat aux Communes.

Si dans tous les coins de la division on a tenu à lui rendre ce beau témoignage, il faut signaler que la ville d'Amos, où il réside, de même que la paroisse du même nom l'ont porté, d'emblée, à la victoire par une majorité locale de 879 sur son piètre adversaire.

L'honorable M. Authier pouvait savoir compter sur l'appui sincère de tous ses concitoyens bien pensants et durant toute la durée de la lutte il s'est fait fort de visiter les coins les plus éloignés du comté de Chapleau afin d'y porter la bonne parole libérale, accompagné d'orateurs distingués qui, à ses côtés défendirent brillamment la sage et saine politique libérale telle que préconisée par les honorables King, Lapointe et lui-même.

Il est à remarquer que Villemontel, village habité par M. Turgeon qui en était le maire il y a deux ans, à peine, a donné 145 voix à monsieur Authier, n'en accordant que 58 au candidat tory, laissant une majorité locale de 87 voix au candidat victorieux.

A Windigo un fait plus remarquable encore se produisit: M. Authier prit 58 voix contre M. Turgeon UNE SEULE! Merveilleux, n'est-ce pas, monsieur Turgeon?

Et les nouvelles se succédèrent, ainsi, tout le temps que dura la réception des résultats du vote dans chacune des paroisses du vaste comté de Chapleau. La majorité du candidat libéral ne fit que s'accroître, graduellement et dès le début de la soirée on annonçait déjà la très belle victoire que venait de remporter l'ancien ministre provincial de la Colonisation dans ce coin de notre belle province qui lui tient si cher au coeur, Chapleau!

Le vote enregistré ne surprend personne; le candidat tory lui-même ne pouvait espérer l'ombre d'un succès. Aussi concéda-t-il la victoire à M. Authier dès la fermeture des polls, tout comme ses amis.

Plus de 80% des électeurs d'Amos se sont ralliés, hardiment à la candidature de l'honorable M. Authier, ce qui prouve, une fois de plus que la ville-mère de l'Abitibi n'oublie pas, mais "SE SOUVIENT" de ce qu'elle doit au "papa" de la vaste et riche région qu'il est maintenant appelé à représenter au Parlement de son pays.

Durant les campagnes du comté, qu'une neige abondante avait recouvertes durant les trois jours précédents, le vote fut cependant aussi considérable que celui enregistré dans les milieux plus populeux.

Dans ces coins, plus de 70% des voteurs se rendirent aux polls avec le résultat que l'on sait. M. Authier était dès lors assuré de la plus forte majorité encore enregistrée dans le comté de Chapleau depuis sa création.

De même au poll provisoire le vote réserva aussi une avance comparative indiscutable au candidat libéral: M. Authier y prit 8 voix contre M. Turgeon, 2.

En somme la votation de mardi dernier n'a fait que confirmer le sentiment unanime de la population de Chapleau à l'endroit du populaire candidat libéral officiel et celui-ci, fort de l'appui reçu à l'issue de la campagne qu'il vient de terminer dans son comté, se conformera à sa ligne de conduite de toujours: TRAVAILLER FERME POUR LE PLUS GRAND BIEN DE L'ABITIBI ET DE SES RESIDANTS.

VAINQUEUR, DANS CHAPLEAU!

L'hon. Hector Authier, ancien ministre provincial de la Colonisation, à qui l'électorat vient de confier un nouveau et important mandat.

MAJORITE-RECORD POUR M. AUTHIER

Plus de 85% des votes enregistrés ont été dévolus au candidat officiel du parti libéral.

DETAIL DU VOTE

L'étude du vote enregistré au cours de la journée de mardi dernier, est édifiante, vraiment!

Elle nous fait voir, à n'en pas douter, le désir fervent des nôtres de faire valoir leurs droits et de choisir, pour ce faire, des hommes qui sauront travailler dans ce but et s'imposer les plus dûrs sacrifices afin que tout l'Abitibi continue de gravir l'échelle du succès dans tous les domaines de son activité de plus en plus grandissante.

L'honorable Hector Authier fait mordre la poussière à son adversaire tory et celui-ci connait une défaite humiliante dont il se souviendra sans doute, cette fois, puisque sur un total de 78 polls il ne réussit à prendre une infime majorité qu'à deux seuls: Uniacque et La Sarre.

C'est à une quasi-unanimité que l'électorat de Chapleau a voulu faire le choix de M. Authier pour le représenter aux Communes et s'y faire leur champion, comme toujours,

(Suite à la page 4)

FIGURE 1

La Gazette du Nord, 29 mars 1940, p. 1.

> L'honorable M. Authier […] s'est fait fort de visiter les coins les plus éloignés du comté de Chapleau afin d'y porter la bonne parole libérale, accompagné d'orateurs distingués qui, à ses côtés défendirent brillamment la sage et saine politique libérale telle que préconisée par les honorables King, Lapointe et lui-même (*GN*: 1).

D'ailleurs, le titre de ce texte affiche un caractère partisan, principalement en raison des points d'exclamation, qui traduisent une appréciation exposée sans discrétion : « Le peuple de l'Abitibi se prononce ! L'hon. M. Authier est député de Chapleau !!! » (*GN*: 1). La une contient aussi un court texte, « Majorité-record pour M. Authier », dont la suite se trouve en page quatre du journal, avec la liste des majorités enregistrées dans chacun des bureaux de scrutin de la circonscription de Chapleau. Un texte intitulé « M. Turgeon écrasé, même chez lui » relate l'expérience d'Authier en politique dans une rhétorique au langage coloré qui vise à diminuer son adversaire : « À Windigo un fait plus remarquable encore se produisit : Monsieur Authier prit 58 voix contre M. Turgeon UNE SEULE ! Merveilleux, n'est-ce pas, monsieur Turgeon ? » (*GN*: 1). Le recours aux lettres majuscules et au point d'exclamation, joint à l'ironie qui se déploie dans le passage, le journaliste – anonyme – s'adressant directement au candidat défait en l'interpellant, marque un ton de partisanerie. Ainsi, la rhétorique employée met en scène une étonnante proximité des acteurs et relate une élection dont les enjeux semblent locaux.

La page trois est encore consacrée à Authier, comme en témoigne le titre, qui dévoile à nouveau de la subjectivité : « Éclatant témoignage de confiance à l'hon. Hector Authier ». Ce texte se termine par une allusion rapide au premier ministre canadien, qui est insérée encore une fois dans le but de glorifier Authier : « À l'exemple du très honorable Mackenzie King, chef de l'État canadien, des Lapointe, des Cardin, le nouveau député de Chapleau s'est mis à la disposition du peuple de chez nous dont il connaît si bien les besoins » (*GN*: 3). L'annonce de la réélection de King est implicite, comme si elle allait de soi mais, surtout, elle est noyée au sein des nouvelles régionales. Aucune stratégie de mise en évidence n'est employée pour valoriser cette nouvelle. Cette page contient également un message de remerciement de la part d'Authier, qui s'adresse à l'électorat, renforçant ainsi l'idée du journal comme lieu d'interaction entre le peuple et lui. En cinquième page se trouve un texte comportant plusieurs citations d'Ernest Lapointe. Il s'agit certainement du texte le plus objectif du présent numéro de *La Gazette du Nord* : court et provenant de Québec, il contient presque exclusivement des citations de personnalités politiques. C'est d'ailleurs dans ces citations

que la réélection de Mackenzie King est annoncée : cette information n'est absolument pas traitée comme une « annonce » prioritaire, mais comme une évidence. D'ailleurs, un court texte qui figure en page six réitère l'écrasante majorité des voix accordées aux libéraux. Ensuite, en page sept se trouve un texte intitulé « Les bons et les mauvais perdants dans l'histoire de notre politique », qui trace un historique des réactions des politiciens défaits aux deux paliers de gouvernement. L'article vogue ainsi sur le thème de l'élection, en plus d'insister sur la défaite passée d'autres candidats, peut-être pour glorifier à nouveau, quoiqu'implicitement, Hector Authier. Enfin, le dernier texte consacré à la politique fédérale apparaît en dernière page. Très bref et provenant encore de Québec, il informe le lecteur du fait qu'Ernest Lapointe a été fêté par des électeurs lors de son départ pour Ottawa. Ainsi, la dichotomie entre victoire et défaite qui s'instaure tout au long du numéro est reprise une dernière fois, comme pour valoriser l'honneur associé à une victoire politique. Ainsi, le journal abitibien multiplie les stratégies de mise en évidence visant à faire la promotion de son député régional. C'est donc dire que l'enjeu local y domine manifestement.

La surface accordée à l'élection remportée par Hector Authier représentant une proportion importante du numéro de *La Gazette du Nord,* il reste peu d'espace pour couvrir les événements de la vie culturelle ; seule la sixième page en présente. D'abord, l'horaire du cinéma Royal d'Amos figure dans un encadré. Un film sur quatre est offert en français, les autres l'étant en anglais. Un autre encadré de cette même page présente les résumés des films à l'affiche avec les noms des acteurs. Comme c'est le cas dans les journaux régionaux de cette époque, seuls les jours de diffusion sont mentionnés : aucune information factuelle concernant l'adresse du cinéma ou les heures des projections n'est fournie, comme si ces détails allaient de soi pour les lecteurs. Tout le reste de la surface du journal est consacré à la politique, à la vie quotidienne, aux nouvelles locales et aux nombreuses publicités. André Beaulieu et Jean Hamelin remarquent à cet effet que « la part consacrée à la publicité atteint jusqu'à 60 % du contenu dans plusieurs numéros » (Beaulieu et Hamelin, [1973] 1979c : 2).

De son côté, l'édition « magazine[3] » du journal témoigne d'une vie culturelle plus épanouie. En page quatre se trouve un roman-feuilleton, intitulé « La marchande de rêves », signé par Olivier Carignan. Un résumé des livraisons précédentes est inséré au centre du texte, la mention « (À suivre) » étant placée à la fin, stratégie qui vise à fidéliser le lecteur. En cinquième page, on peut lire une bande

3. *La Gazette du Nord. Version magazine,* Amos, vol. III, nº 52, 8 p.

dessinée de Rudolph Dirks, un bédéiste d'origine allemande. Une publicité en page six fait l'annonce de *La Revue moderne,* insistant sur la littérature qu'on peut y découvrir en évoquant des auteurs québécois comme Gabrielle Roy et Louis Francœur. Enfin, en page huit, un article de dimension assez importante se penche sur la vie de l'acteur français Georges Rigaud. Ainsi, l'édition magazine renvoie à beaucoup plus de manifestations culturelles que l'édition régulière. La vie culturelle est ainsi reléguée hors de l'édition régulière, même si cette stratégie peut aussi révéler son importance : un supplément a été créé pour la mettre en valeur toutes les semaines.

La Gazette du Nord n'offre, dans l'édition régulière du 29 mars 1940, aucun texte consacré à la guerre mondiale. Ce phénomène d'évacuation peut être significatif, comme le souligne Gilles Gallichan, à la suite de Pierre Hébert, à propos de la réaction de la presse québécoise lors de la capitulation de la France en juin 1940 :

> Les temps de guerre sont cependant des moments sombres pour la liberté d'expression et le règne de la censure accompagne toujours celui des canons. [...] Il faut donc en tenir compte lorsqu'on utilise le témoignage des journaux et des revues publiés en temps de crise ou de guerre et se rappeler qu'on y laissait bien peu de place aux critiques et aux dissidences (Gallichan, 2005 : 240).

Dans le format magazine, toutefois, deux textes portent sur la guerre, dont l'un est tiré d'un autre journal régional, *Le Progrès du Golfe.* Cet article, intitulé « Hitler sauve sa vie », relate des anecdotes dans lesquelles Hitler est présenté comme doué des pouvoirs d'un voyant et pose un regard plutôt admiratif sur lui : « [L]e cas de Hitler n'est pas exceptionnel : ce qui est exceptionnel dans l'histoire, c'est qu'un "médium" soit le chef d'un État puissant et formidablement armé. » L'autre article informe des prix en vigueur au Canada pendant la guerre. Ainsi, aucun texte ne vise à rapporter l'actualité des événements en cours.

En somme, ce numéro de *La Gazette du Nord* comporte huit textes axés sur la question des élections : s'il y a quatre articles consacrés au député régional fédéral et quatre qui prennent en considération des enjeux nationaux, les premiers sont davantage mis en valeur, soit par leur position à la une ou par leur longueur, ce qui dévoile la propension du journal à rapporter les nouvelles dans un esprit régional. La présence de la vie culturelle et la couverture de la guerre, de leur côté, sont majoritairement reléguées dans le supplément magazine du journal.

LE JOURNAL DE WATERLOO

Fondé par Joseph-Antoine Chagnon, *Le Journal de Waterloo* paraît hebdomadairement en Estrie de 1882 à 1952. Son tirage en 1940 est exactement le même que celui de *La Gazette du Nord,* soit 1750 exemplaires (Beaulieu et Hamelin, [1973] 1979a : 56 – voir figure 2).

À la une de son édition du vendredi 29 mars 1940, un peu plus des trois quarts de la surface sont consacrés à la couverture des résultats de l'élection fédérale du 26 mars. Le titre annonce d'emblée, de manière sobre, le nom du député régional élu : « Leclerc élu par une majorité d'environ 4,200 ». Le terme « environ » dévoile toutefois l'imprécision des résultats obtenus lors de la publication. De plus, à la différence du périodique abitibien, *Le Journal de Waterloo* indique explicitement dès la une que Mackenzie King a été réélu, dans un court texte intitulé « Verdict clair et précis ». Dans le coin inférieur droit de la page se trouve également un court message de Mackenzie King, félicitant le député Leclerc pour sa victoire. Ainsi, la présentation des résultats locaux se greffe à celle du pays. Au centre de la page sont données les majorités obtenues par Leclerc dans les bureaux de scrutin, dans un texte qui se poursuit en page quatre. Dans un article relativement long, on fait la mention d'une importante tempête de neige le jour des élections, ce qui a eu pour effet un grand nombre d'abstentions, les électeurs ayant eu du mal à se déplacer. De plus, la couverture des résultats est étendue à l'ensemble de la région estrienne, dans un petit tableau donnant le nom du politicien élu pour chaque circonscription.

On trouve en page six un article intitulé « Au Canada cette semaine », dans lequel on fait l'éloge de la démocratie et de la victoire des libéraux, tout en informant de l'élection du créditiste Aberhart en Alberta. Ainsi, le thème électoral est repris, permettant de quitter l'information locale et de manifester un intérêt pour des questions nationales. Enfin, à la dernière page, un encadré contient un message du député élu, Joseph-Hermas Leclerc, qui remercie la population, resserrant ainsi l'illusion d'une interaction entre le peuple et son gouvernement.

Le seul journal canadien-français imprimé dans le district de Bedford pendant au-delà de 49 ans.

LE JOURNAL DE WATERLOO

ABONNEMENTS

CANADA	1 an, $1.50	6 mois, $1.00
ETATS-UNIS	1 an, $2.00	6 mois, $1.50

publié par "Le Journal de Waterloo, Enrg." — "Toujours et partout fidèle"

59e Année. — No 10. — WATERLOO, P. Q., VENDREDI LE 29 MARS 1940 — 3 SOUS L'EXEMPLAIRE

Leclerc élu par une majorité d'environ 4,200

La tempête a privé des milliers d'électeurs de leur droit de vote

Avec une quinzaine de polls à venir, l'officier rapporteur dans Shefford dit que 9,408 citoyens seulement sur un total de 18,278 ont voté mardi. — Nombreux voyageurs en panne à Waterloo.

Trains enneigés, autobus en panne, automobiles en dehors de la route et dans l'impossibilité de bouger, voyageurs aux prises avec la tempête, ennuis de toute sorte pour les compagnies de transport aussi bien que pour leurs clients: tel est le bilan de la dernière fin de semaine à Waterloo et dans la région circonvoisine.

Il est certain que les milliers et les milliers de personnes qui ont souffert des dernières rigueurs de l'hiver dans notre province ne seraient pas sorties de chez elles samedi dernier pour aller passer Pâques avec des parents ou des amis si elles avaient pu prévoir ce qui les attendait.

Notre ville a dû, pour sa part, accueillir plus de cent cinquante personnes et leur donner l'hospitalité. C'est ainsi que, de samedi à lundi, nos trois hôtels et toutes les pensions qui pouvaient les recevoir ont été envahis par des voyageurs que la tempête avait dispersés chez nous alors qu'ils comptaient se rendre ailleurs pour la grande fête de dimanche. Il y avait au nombre de ces voyageurs une soixantaine de soldats qu'il a fallu disperser un peu partout après que l'abondante chute de neige eut immobilisé l'autobus les transportant de Montréal à Sherbrooke.

Quant aux automobiles qui se sont trouvées à un moment donné en panne entre Granby et Waterloo, on en a compté samedi soir plus de cinquante et ce n'est que le lendemain matin, aux petites heures, que voitures et occupants se trouvèrent en lieu plus sûr, grâce au service efficace et prompt de nos divers garagistes.

A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. Si les hôtels et les restaurants ont eu peine à donner à ces clients d'occasion le service qu'on y reçoit en temps normal, ils se sont cependant efforcés de suppléer par un surcroît de travail à la grande affluence qui s'y est présentée en fin de semaine et la plupart des voyageurs sont repartis satisfaits de la façon dont ils avaient été traités ici. Le nombre des visiteurs étant plus restreint en notre ville à cette saison-ci de l'année, c'est dire que beaucoup d'argent y est tombé en même temps que la dernière neige.

SUR NOS VOIES FERREES

Les autorités du C.P.R. ont pu, en réquisitionnant tout l'outillage et toute la main-d'oeuvre qu'elles pouvaient trouver, maintenir leur service entre Waterloo et la métropole, où les trains ont continué de circuler avec des variations plus ou moins fortes dans leur horaire, mais il n'en a pas été de même sur le tronçon qui s'étend de Waterloo à Drummondville, les communications entre ces deux villes se trouvant interrompues de dimanche à mardi par l'accumulation d'énormes bancs de neige sur la voie. Il a fallu six locomotives, autant de chasse-neige et quelque trois cents hommes pour libérer finalement les rails des pyramides qui s'étaient élevées çà et là.

Le train du matin du C.N.R. n'est parti qu'à quatre heures de l'après-midi, lundi, mais, après maintes difficultés, il réussissait toutefois à revenir à son point de départ vers les onze heures, le jour même. C'est surtout entre West-Shefford et Waterloo que les mécaniciens et leurs assistants ont éprouvé le plus de difficulté. Là aussi d'énormes bancs bloquaient le passage des convois ou rendaient leur marche extrêmement ardue. La situation est redevenue normale sur ces deux lignes, mais la route Sherbrooke-Montréal, tant dans la direction de la métropole que dans celle de la Reine des Cantons de l'Est, reste fermée pour quelques jours encore à la circulation. Il en va de même pour la route qui va de Waterloo à Knowlton et Cowansville.

NOMBREUSES ABSTENTIONS

L'élection de mardi se faisant par des chemins bloqués à la campagne et des rues enneigées à la ville, le nombre des voteurs ce jour-là fut forcément très restreint par rapport à celui des personnes ayant droit de suffrage. On nous rapporte que, dans telle et telle municipalité du comté, le vote n'a été que de vingt pour cent comparativement à la liste électorale en vigueur.

Bonsecours, Racine, l'Enfant-Jésus, Beauregard's Corner, Ste-Anne de Stukely et Racine, pour ne citer que ces endroits, ont été tout particulièrement affectés par la tempête et plusieurs certaines de leurs citoyens se sont vus dans l'impossibilité de se rendre aux polls.

LIBÉRAUX ÉLUS DANS LES CANTONS DE L'EST

		Maj.
Beauce	Edouard Lacroix, lib. . .	9200
Brome-Missisquoi	Maurice Hallé, lib. . . .	5765
Compton	J.-A. Blanchette, lib. . .	6322
Drummond-Arthabaska . .	Armand Cloutier, lib. . .	1800
Mégantic-Frontenac	Jos. Lafontaine, lib. . . .	4182
Richmond-Wolfe	J.-P. Mullins, lib.	1730
Shefford	J.-H. Leclerc, lib.	4200
Sherbrooke	Maurice Gingues, lib. . .	5967
Stanstead	R.-G. Davidson, lib . . .	561

Le candidat libéral l'emporte dans la plupart des polls

Sa majorité dépasse de 618 le vote obtenu au scrutin de 1921 par feu l'honorable G.-H. Boivin. — Les perspectives sont que le candidat national-conservateur perdra son dépôt.

La majorité de M. J.-H. Leclerc, qui était de 423 aux élections de 1935, alors qu'il briguait pour la première fois les suffrages dans cette circonscription, est passée à plus de 4,000 lors du scrutin de mardi dernier, en dépit du fait que des milliers et des milliers de personnes ont été, ce jour-là, dans l'impossibilité de se rendre aux polls à cause de la tempête qui avait fait rage la veille et l'avant-veille.

Les chiffres à date donnent un total de 7,809 votes au candidat libéral, tandis que M. Hector Choquette, son adversaire, n'en obtient que 3,622. La majorité de M. Leclerc est donc de 4,187. Il peut y avoir quelques légers changements lorsque tous les rapports définitifs auront été soumis à l'officier rapporteur, M. Oscar Séguin, mais les perspectives sont que ces changements ne modifieront guère le présent état de choses, ce qui revient à dire que le porte-étendard national-conservateur perdra son dépôt.

UNE MAJORITE RECORD

Ce chiffre de 4,200 constitue la plus grosse majorité jamais donnée à un candidat dans Shefford et dépasse de 618 la pluralité obtenue au scrutin de 1921 par feu l'honorable G.-H. Boivin, qui l'emporta contre M. H. Beaudry par 3,582.

Une erreur du sous-officier rapporteur de West-Shefford donnait d'abord à M. Choquette 112 voix dans cet arrondissement électoral et 23 à son adversaire, M. Leclerc. Cette erreur a été depuis corrigée et c'est l'inverse qui est vrai. Le candidat libéral triomphe dans West-Shefford comme il a triomphé dans la plupart des autres bureaux de scrutin du comté.

LE VOTE PAR POLL

Voici d'ailleurs le vote par poll, d'un caractère non officiel encore, mais dont les résultats définitifs ne modifieront probablement pas beaucoup l'aspect actuel:

Poll No		Lec.	Cho.	Majorité Lec.	Majorité Cho.
1	St-Alphonse de Granby	93	59	34	
2	Cant. de Granby, No 1, South Ridge .	92	30	62	
3	Canton de Granby, No 2, Canaan . . .	77	45	32	
4	Cant. de Granby, No 3, Bowker Ouest	29	25	4	
5	Canton de Granby, No 4	49	31	18	
6	Canton de Granby, No 5, Mawcook . .	41	63		22
7	Canton de Granby, No 6, North Ridge	40	74		34
8	Village de West-Shefford	112	23	89	
9	Cant. Shefford, No 1, Coin Beauregard	93	2	91	
10	Cant. de Shefford, No 2, Frost Village	50	16	34	
11	Cant. de Shefford, No 3, Saxby Corner	55	32	23	
12	Warden	65	29	36	
13	St-Joachim, Coin Martin	68	37	31	
14	St-Joachim, Maple Ridge	153	38	115	
15	Ste-Pudentienne, No 1, Rollins Hill .	49	24	25	
16	Roxton Pond, No 2, South Roxton . .	72	12	60	
17	Ste-Pudentienne, No 3, Roxton Pond .	33	25	8	
18	Ste-Pudentienne, No 4, Bienvenue . . .	47	25	22	
19	Village de Ste-Pudentienne	230	44	186	
20	South-Stukely, No 1, Ouest	141	39	102	
21	South-Stukely, No 2, Est	39	24	15	
22	Ste-Anne de Stukely	107	69	38	
23	Lawrenceville	119	25	94	
24	Stukely-Nord	143	39	104	
25	Ste-Cécile de Milton, Village	98	79	19	
26	Ste-Cécile de Milton, Boileau	77	32	45	
27	St-Valérien de Milton, No 1, Egypte	68	9	59	
28	St-Valérien de Milton, No 2, Village	118	69	49	
29	St-Valérien de Milton, No 3, Ayette .	77	21	56	
30	Canton de Roxton, No 1, Ouest	60	23	37	
31	Canton de Roxton, No 2, Sud	33	17	16	
32	Canton de Roxton, No 3, Est	53	19	34	
33	Canton de Roxton, No 4, Nord	65	10	55	
34	Village de Roxton-Falls, No 1A . . .	62	51	11	
	Village de Roxton-Falls, No 1B . . .	77	35	42	
35	Village de Roxton-Falls, No 2	79	18	61	
36	Cant. d'Ely, No 1, O., L'Enfant-Jésus	79	35	44	
37	Canton d'Ely, No 2	57	20	37	
38	Canton d'Ely, No 3, Par. de Valcourt	95	46	49	
39	Canton d'Ely, No 4, Racine	116	31	85	
40	Canton d'Ely, No 5, Béthel Nord . . .	64	3	61	
41	Canton d'Ely, No 6, Dalling Nord . .	51	28	23	
42	Village de Valcourt	78	73	5	
43	Ville de Waterloo, No 1, Nord-Est . .	114	37	77	
44	Ville de Waterloo, No 2, Nord-Ouest .	174	36	138	
45	Ville de Waterloo, No 3, Centre-Est A	114	35	79	
	Ville de Waterloo, No 3, Centre-Est B	87	24	63	
46	Ville de Waterloo, No 4, Centre-Ouest	117	40	77	
47	Ville de Waterloo, No 5, Sud-Est . .	176	30	146	
48	Ville de Waterloo, No 6, Sud-Ouest . .	130	26	104	
	Cité de Granby				
49	No 1	169	53	116	
50	No 2A	116	35	81	
	No 2B	100	25	75	
51	No 3	133	65	68	
52	No 4A	89	40	49	
	No 4B	86	55	31	
53	No 5	103	66	37	
54	No 6	95	64	31	
55	No 7	107	81	26	
56	No 8A	97	66	31	
	No 8B	99	37	62	
57	No 9A	60	53	7	
	No 9B	91	72	19	
58	No 10A	85	45	40	

(Suite à la page 4)

Verdict clair et précis

Les électeurs canadiens ont approuvé sans équivoque, au scrutin de mardi dernier, la politique adoptée par leurs gouvernants en marge du grand conflit européen. Et ce verdict est le même un peu partout: dans le Québec, l'Ontario, les Maritimes et les provinces de l'Ouest. C'est donc, sur la question tant débattue de notre participation aux guerres de l'Empire, l'unité nationale qui prévaut enfin. Nous sommes évidemment loin de 1917 et 1918!

S'il reste encore au pays des jingoes prêts à sacrifier jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier dollar dans la sanglante aventure où nous venons d'entrer, on doit d'autre part avoir constaté depuis quelques jours que leur nombre va décroissant. Le bon sens reprend ses droits. Mais cela ne s'est pas fait tout seul. Le temps, les circonstances et surtout la façon dont M. King et ses collègues ont envisagé le problème, y sont pour beaucoup. En 1917 et 1918, on n'hésitait pas, pour de mesquines considérations de partis, à prêcher la haine et la division. Or voici que, moins d'un quart de siècle après, toute tentative analogue échoue misérablement. C'est que la mentalité canadienne est devenue, dans le vrai sens du mot, plus nationale. L'élection du 26 en est une preuve éclatante.

Les hostilités finies — et elles ne dureront pas toujours — le Canada se doit non seulement de garder sa place actuelle au sein des nations, mais encore de l'affermir. Et comment le pourrait-il, en mettant, dans son effort de guerre, plus que ses ressources naturelles et sa population ne le lui permettent? C'est ce que les électeurs canadiens semblent avoir très bien compris en se rendant mardi dernier aux polls.

Il reste donc au gouvernement King à continuer dans la voie qu'il s'est tracée au début des hostilités et qui ne paraît pas devoir aller au-delà de ce que nous pouvons raisonnablement faire.

Le verdict du 26 ne signifie d'ailleurs pas autre chose.

A dents blanches

L'"indépendance" a ses inconvénients.

Ce fut, pour maints aspirants-députés, un mardi 26.

Il a fallu passer par le pôle pour se rendre au poll.

Le peuple est un souverain qui règne par procuration.

Les discours doivent maintenant faire place à l'action.

Quand Québec veut liquider quelque chose, il fait bloc solide.

Ces taches noires sur le soleil ont mis beaucoup de blanc sur la terre.

Les "organisateurs" vont redevenir, jusqu'au prochain scrutin, de simples mortels.

Les élections passées, on ne tardera pas à s'apercevoir que le printemps est d'une lenteur désespérante.

Est-ce M. Manion qui se retire de la politique ou la politique qui se retire de M. Manion?

Pourvu que les 25,000 de M. Durocher ne se mettent pas en train de lui demander une "job"!

Plusieurs candidats libéraux ont essayé, non sans succès, d'élever leur majorité à la hauteur des bancs de neige.

En voyant passer, à la campagne, les gens qui se rendaient de peine et de misère au poll, on se disait: "L'exemple entraîne".

Et dire qu'il eût été si facile au candidat Untel, en restant tranquillement chez lui, d'épargner vingt beaux billets de $10!

ON FETE LES VAINQUEURS

De la Ligue Brome-Missisquoi-Shefford, hier soir, à l'hôtel New Brooks. — De beaux trophées.

Les membres de notre équipe de hockey, qui s'assurait récemment le championnat de la Ligue Brome-Missisquoi-Shefford, ont été fêtés par leurs amis et admirateurs au cours d'un grand banquet donné hier soir, à l'hôtel New Brooks, sous la présidence de Me Benoit Marchessault. On remarquait à ce banquet plusieurs dames et demoiselles, les convives étant au nombre de plus de cent.

L'échevin Henry Bird, en l'absence du premier magistrat de la ville, ses collègues, MM. C.-A. Norris et R.-G. Audette, ainsi que MM. F.-L. Pearson, S.-J. Bloomberg, Philippe Jolin et Me Georges Desranleau, exprimèrent tour à tour aux vainqueurs toute l'admiration et tout l'enthousiasme que leurs

(Suite a la page 4)

Félicitations du premier ministre à M. J.-H. Leclerc

M. J.-H. Leclerc, qui vient d'être réélu député de Shefford par la plus grosse majorité jamais donnée à un candidat dans cette circonscription, recevait, au lendemain de sa belle victoire, le télégramme suivant du Très Honorable Mackenzie King, premier ministre du Canada:

Veuillez recevoir mes plus cordiales félicitations pour votre réélection au Parlement. Je vous serais obligé de bien vouloir transmettre aux électeurs de votre comté, de ma part et de celle de mes collègues, nos plus vifs remerciements pour la confiance qu'ils ont exprimée à l'administration actuelle.

W.-L. MACKENZIE KING.

FIGURE 2

Le Journal de Waterloo, 53e année, n° 10, 29 mars 1940, p. 1.

Sept textes sont consacrés à l'élection dans ce numéro, ce qui constitue une offre semblable à celle de *La Gazette du Nord,* qui en comptait huit, mais les articles étant plus courts dans *Le Journal de Waterloo,* moins de surface leur est consacrée, ce numéro ne comportant par ailleurs aucune photo. Ainsi n'y a-t-il pas de photo du candidat élu, alors que *La Gazette du Nord* avait accordé, à la une, énormément d'espace au politicien régional élu. De plus, les textes d'intérêt régional et national se côtoient constamment dans la mise en page. Il semble également y avoir un plus grand souci d'objectivité, lisible notamment dans le vocabulaire neutre employé.

Si le journal estrien semble moins partisan, il montre aussi une vie culturelle plutôt riche dans la région. D'abord, on trouve à la cinquième page l'horaire des films à l'affiche dans les deux cinémas de Granby, une ville à proximité de Waterloo : le théâtre Palace et le théâtre Cartier. Sur un total de 10 films présentés, 2 seulement le sont en langue française. Un de ces films, *L'étrange nuit de Noël,* est un film français sorti en 1939. Sa projection en mars 1940 peut surprendre, mais laisse deviner que les directeurs des salles présentaient les films au moment où ils mettaient la main sur les bobines de pellicule, peu importe la coïncidence avec le contexte saisonnier. À gauche de cet horaire de cinéma se trouve une annonce intitulée « Première grande exposition de meubles ». Le choix du mot « exposition » laisse supposer qu'il s'agit d'un événement culturel, ce qu'en confirme la description : « Programme attrayant tous les soirs, invités d'honneur, chant, musique, magnifiques prix, etc. » Accolant les annonces des cinémas et la publicité de cette exposition, la page cinq semble être construite pour regrouper des éléments semblables, pour permettre au lecteur de poser un regard global sur les activités culturelles à venir dans sa région. Une autre annonce d'un événement culturel paraît à la dernière page, dans la section « Nouvelles de Waterloo ». Peu valorisée par la mise en page, celle-ci n'est pourtant pas dépourvue d'intérêt : « Les membres de la chorale St-Bernardin, qui ont interprété avec tant de succès, jeudi soir dernier, les *Sept paroles du Christ,* de Dubois, et, dimanche, la belle messe de Noyon, nous donneront à nouveau dimanche prochain le dernier de ces deux chefs-d'œuvre. Avis aux amateurs de belle et bonne musique » (*JW* : 8). L'accent est mis sur la musique, la présence d'adjectifs comme « belle » et « bonne » permettant d'annoncer cette messe comme un spectacle artistique incontournable bien plus que comme un événement strictement religieux.

Enfin, les autres manifestations de la vie culturelle ne sont pas présentées sous forme d'annonces, mais plutôt par l'insertion de courts textes. Les écrivains français Marmontel et Fénelon sont cités dans des brèves et on trouve, au cœur

de la page « Femme au foyer », un court poème de Pamphile Lemay, « Premier baiser ». Cette présence de la littérature dans les brèves revient chaque semaine, mais paraît plutôt aléatoire et ressemble un peu à du « remplissage ». En effet, le poème choisi semble retenu selon sa longueur puisque l'espace occupé par cette rubrique est variable en fonction de la surface à couvrir. Cependant, le poème de Lemay est mis en évidence par l'espace central qu'il occupe. Il demeure que la grande littérature côtoie ainsi des nouvelles liées à la vie quotidienne, ce qui suggère que n'importe quel citoyen avait la possibilité d'entrer en contact avec la culture ; il y a contamination des types de discours.

Ce numéro du *Journal de Waterloo* contient aussi deux articles liés à la guerre, en deuxième page. Le premier article, intitulé « 400 Canadiennes se préparent au rôle de conductrice d'ambulance », aborde le sort du Canada en guerre et convoque donc un enjeu mondial dans une perspective nationale, alors que le second, « Courrier d'Europe », regroupe plusieurs nouvelles, comme « L'Allemagne manque d'huile ». Dans les deux cas, les articles couvrent l'actualité de la guerre et rapportent des informations factuelles plus que des réflexions.

Ainsi, dans *Le Journal de Waterloo,* l'actualité politique est relatée avec concision par la convocation d'enjeux nationaux et régionaux dans de brefs articles. L'évocation, même sommaire, des nouvelles de guerre permet d'inscrire le local dans le national et l'international. Globalement, ce périodique s'en tient aux faits : il ne présente pas de réflexions sur les différents enjeux, mais il se veut branché sur la vie hors de la région.

LE PROGRÈS DU GOLFE

Le Progrès du Golfe est un journal hebdomadaire paru de 1904 à 1970 dans la ville de Rimouski, mais qui desservait aussi la Gaspésie. Au départ, ce journal, indépendant sur le plan politique, ne contenait que 4 pages, mais il en comptera plus de 20 en 1955. Son tirage est légèrement plus élevé que les journaux précédents : 2250 exemplaires en 1940 (Beaulieu et Hamelin, [1973] 1979b : 189)[4]. L'édition du vendredi 29 mars 1940 comporte 10 pages, nombre identique aux numéros des deux semaines précédentes (voir figure 3).

4. Pour en savoir plus sur ce journal, voir Lechasseur (1977).

Rimouski

RIMOUSKI, VENDREDI, LE 29 MARS 1940 — 36ème ANNEE (1904) No 51

LE PROGRES DU GOLFE

Au port de Rimouski

Publié par la Cie du Progrès du Golfe — AIME DIEU ET VA TON CHEMIN — Imprimé par l'Imprimerie Gilbert, Limitée.

L'ELECTION DU 26 MARS

Par l'élection générale du 26 mars, le gouvernement King-Lapointe est fermement maintenu au pouvoir. Le verdict électoral n'a donc rien changé, sauf les figures nouvelles que l'on verra à la Chambre et les anciennes qui n'y reparaitront pas. M. King disposait dans le Parlement précédent d'une puissance déjà considérable, appuyée sur son écrasante majorité de partisans élus en 1935. Il conserve les rênes de l'administration, mais avec une puissance et une majorité encore plus grandes, accrues non seulement de nouveaux gains importants, mais encore de l'affaiblissement et du dépérissement marqués de son principal adversaire, le « parti du gouvernement national », dont le chef n'a pas réussi — excepté peut-être dans Gaspé — à faire élire un seul de ses candidats dans notre vieille province, ayant lui-même perdu, avec son comté de Fort William, son propre siège à la Chambre des Communes.

Le premier-ministre King et son gouvernement ont davantage inspiré confiance, dans les circonstances, à la majorité des électeurs canadiens, parce qu'avec M. King et M. Lapointe il y a moins de danger de faire le « saut dans l'inconnu » de la participation outrancière ou sans limite à la guerre. La province de Québec, pour sa part, n'avait pas à choisir entre un parti anti-participationniste et un parti favorable à la guerre, mais entre deux partis qui sous leur responsabilité conjointe et solidaire ont fait du Canada un pays belligérant aux côtés de l'Angleterre et de la France. Elle a opté pour celui des deux qui est, à ses yeux, le moins impérialiste, le plus résolu à mesurer notre effort militaire et le plus fermement engagé à combattre ou repousser toute mesure de service obligatoire. Ce sentiment a été de toute évidence partagé par les huit autres provinces de la Confédération. Au surplus, le peuple a voulu laisser le gouvernement qui a assumé, avec ses partisans des deux Chambres, l'initiative de la déclaration de guerre, accomplir sa tâche jusqu'au bout, quitte à rendre compte plus tard, une fois la guerre terminée. M. King, ses collègues et ses partisans jouissent donc, sans équivoque, de la pleine confiance de l'électorat. Selon qu'ils useront prudemment ou qu'ils abuseront de leurs pouvoirs, le peuple canadien les appréciera et les jugera. Leur responsabilité étant tout entière engagée et désormais uniquement en cause, sans partage, il y a lieu de croire que, quoique le Canada est en guerre et doit le demeurer jusqu'à la victoire, ils se garderont de le saigner à blanc ou de l'acculer à la banqueroute, comme s'il était lui-même une Finlande ou une Pologne exposée à l'agression sanguinaire.

Au surplus, pour nos ministres et députés de la province de Québec — bloc ministériel plus solide que jamais —, il n'y aura pas de meilleur temps pour faire rendre justice, simplement justice, à l'élément canadien-français, pour faire respecter sa langue et ses droits au sein de la Confédération.

FLIC.

NOTRE MAMMALOGIE

Pourquoi le caribou nous déserte-t-il ? Quelles sont les causes des apparitions et des disparitions périodiques des marsouins ? Quelle serait l'utilité de l'élevage du renne dans notre pays ? Autant de questions dont nous serions curieux de connaitre les réponses exactes ; et il y en a bien d'autres que l'on pourrait pertinemment poser en ce qui regarde notre mammalogie québécoise ou, si l'on veut, les caprices de nos gros mammifères canadiens.

C'est pourquoi un traité de mammalogie, précis, pratique, par un expert en la matière, devrait être le bienvenu dans toutes nos bibliothèques. Nous avons eu, ces jours-ci, le plaisir de consulter un ouvrage de cette nature. En effet, la Société Provancher d'Histoire Naturelle de Québec vient de publier, dans son rapport annuel, un très intéressant mémoire sur les mammifères de la province de Québec, dû à la plume autorisée d'un savant d'une réputation universelle, le Dr Rudolph-Martin Anderson, chef de la section de biologie au Musée National du Canada. Ce mémoire a été rédigé spécialement à l'intention de la Société Provencher et traite uniquement de la faune de la province de Québec.

Bien avant 1920, alors qu'il fut nommé chef de la section de biologie au Musée National et zoologiste consultant de la division des terres, parcs et forêts du département des mines et des ressources naturelles du Canada, fonctions qu'il occupe encore de façon aussi brillante qu'utile au pays, le Dr Rudolph-M. Anderson, zoologiste de grande renommée dans toute l'Amérique, était déjà l'auteur d'une oeuvre considérable en histoire naturelle, oeuvre dont les effets rayonnent aussi bien en Europe que dans tous les pays d'Amérique. L'étude écrite par le Dr Anderson sur la mammalogie québécoise est particulièrement intéressante pour nous, car elle nous fait connaitre dans les plus infimes détails la répartition de la vie animale dans les quatre zones de vie de la province de Québec : la zone alléghanienne ou zone de transition, la zone canadienne, la zone hudsonienne et la zone arctique.

Cette étude contient des renseignements aussi précis qu'intéressants sur notre richesse québécoise en mammifères et en oiseaux. C'est ainsi que nous apprenons que notre province compte deux cent quatre-vingt-cinq sortes d'oiseaux sur les six cents que compte le Canada. Plus de cinq cent sortes de mammifères sont connues au Canada y compris un certain nombre d'importés et d'immigrants, et sur ce nombre la province de Québec possède 108 sortes de mammifères terrestres sans compter vingt-quatre formes de cétacés qu'on trouve au large de ses côtes, ce qui porterait à 132 le nombre de sortes de mammifères québécois. Ces espèces québécoises comprennent cinq sortes de mammifères à sabot, vingt-deux carnivores, quarante-neuf rongeurs, treize insectivores, six shiroptères, sept amphibies et vingt-quatre cétacés.

Il est facile de concevoir la valeur économique de toutes ces espèces de mammifères, surtout des animaux à fourrure. Depuis vingt ans, la production annuelle des peaux brutes au Canada a atteint une moyenne variant entre dix et vingt millions. Pour les douze mois terminés le 30 juin 1937, le chiffre de cette production est monté à $17.526.365. Parmi les provinces du Dominion, celle de Québec a détenu le deuxième rang avec un rendement évalué à $2.516.012, soit 15.1 pour cent du total du Canada.

Mais le Dr Anderson nous apprend bien d'autres choses concernant l'évolution biologique des mammifères québécois : l'étendue de leur aire ou habitat, les cycles périodiques de fluctuation de la population et nombre de problèmes résolus à force d'observations prolongées. Ainsi on apprend que ce qui a fait fuir le renne-caribou de notre province en général est l'ouverture de nouvelles régions de colonisation, l'industrie du bois, les feux de forêt, l'élevage des animaux à fourrure, l'industrie minière et non pas seulement, comme on serait tenté de le croire, les excès de chasse à tir.

L'étude du Dr Anderson nous apprendra encore bien d'autres particularités relatives à la mammalogie québécoise et canadienne en général. Elle est à conserver et à étudier.

Félix VULCAIN.

FAUTE D'ESPACE

Plusieurs courriers et communiqués sont remis au prochain numéro.

FIANCAILLES

A Pâques, eurent lieu les fiançailles de M. Jacques Bernier, de Québec, fils de M. Frédéric Bernier, de Rimouski, et Mlle Thérèse Morin, fille de M. et Mme Arthur Morin, de Québec.

DINER-CAUSERIE

La Chambre de Commerce Junior de Rimouski donnera, à l'Hôtel St-Louis, jeudi, 4 avril, à 7 h. 15 p.m., un diner-causerie. Le conférencier invité est M. l'abbé Alphonse Fortin, professeur au Séminaire de Rimouski, qui traitera du « Caractère français de la région au point de vue touristique ».

L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

— I —

par Dr SAP.

On s'aperçoit tous les jours de la sympathie grandissante que les Etats-Unis entretiennent à l'égard des Alliés et en particulier de la France. Oserait-on dire que cela est tout naturel ? Mais oui ! Le territoire américain, ou si l'on aime mieux, « étatsunien », n'a-t-il pas une origine très française ? Il est même facile de la démontrer ; ce que, d'ailleurs, je me propose de faire par une série de faits que j'extirpe, oserais-je dire, de la grande et de la petite histoire, comme de la tradition orale et écrite.

En certaines circonstances, un grand nombre d'Américains écarquillent les yeux de surprise en apprenant tout ce que doit aux Français et aux Canadiens-français d'autrefois la petite histoire de leurs origines — pour ce qui est de la grande : Marquette, Joliet, Lafayette, Rochambeau, etc., ils le savent déjà, — mais à coup sur, même les Canadiens-Français d'aujourd'hui ne seraient pas moins étonnés que les Américains d'apprendre la part que leurs pères ont prise dans la fondation des Etats-Unis d'aujourd'hui. Il y aurait un gros livre à écrire sur seulement le rôle des pionniers français dans les origines de la nation américaine...

Au dire de l'historien Barcroft, vers 1698, le nombre des Français établis dans le nord de l'Amérique était si grand que les documents publics étaient rédigés en français et en anglais. Et on peut affirmer qu'il en était ainsi dans tout le territoire occupé aujourd'hui par les Etats-Unis d'Amérique. C'est dire que les origines de l'Amérique et, en particulier, des Etats-Unis, sont aussi françaises qu'anglaises, ou encore hollandaises.

On pourrait aussi affirmer qu'elles furent également canadiennes-françaises, encore qu'au début des établissements américains il soit assez difficile de discerner la part française et la part canadienne-française, si l'on veut absolument établir une délimitation. Ces deux participations, semble-t-il, se confondirent pendant des années, surtout à l'époque des missionnaires et des premiers colons.

Il faut remonter assez haut pour découvrir l'origine française de l'Amérique, nous pourrions même dire l'origine gauloise. A en croire l'archéologue Albert Porta, dès l'an 78 après Jésus-Christ, un premier colon gaulois serait venu en Amérique avec quelques compagnons. C'était un chef gaulois du nom de Jules Sabin, — Julius Sabinus, — qui s'était révolté contre l'empereur romain Vespasien. Le monarque le condamna à un exil de sept années en Tullia Major — tel était le nom donné par les Romains à la terre d'Amérique. Ce Sabin se serait installé sur les bords d'une rivière qui porte aujourd'hui son nom, la rivière Sabine, et qui sépare la Louisiane du Texas. Quand, au terme de son exil, Sabin retourna dans les Gaules, l'empereur Vespasien était mort ainsi que Pline l'Ancien, ami du proscrit, et qui rapporte le fait. Sabin décida de retourner avec les siens dans sa colonie d'exil où il aurait fini ses jours.

Des faits plus connus se passèrent huit siècles plus tard quand le chef normand Eric Le Rouge fonda une colonie au Groënland et que son fils Thorwald fonda, en l'An 1002, une colonie sur le territoire qui est aujourd'hui celui du Rhode-Island. Sa femme Gudrine y donna le jour à un fils qui reçut le nom de Snarre et qui fut le premier Américain civilisé de la Nouvelle-Angleterre.

Nous disons «civilisé» pour nous conformer au sens du mot moderne, car il ne faudrait pas croire que la population implantée au Groënland un siècle auparavant par Eric Le Rouge ne le fut pas. Il est prouvé que le christianisme était florissant dans cette primitive colonie américaine. Il y avait un évêché et l'on y a découvert maints vestiges d'une haute civilisation.

Plus tard, en 1518, les barons de Lery et de Saint-Juste fondèrent une colonie dans l'Ile de Sable qui se trouve entre le Maine et la Nouvelle-Ecosse, et vers 1520 des pêcheurs de Dieppe et de St-Malo s'aventurèrent sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Puis, en 1524, Jean Vérazzini, qui représentait la France, visita les côtes américaines de l'Atlantique qu'il nommait Nouvelle-France. On dit que le milliardaire américain, J. P. Morgan, possède une lettre de Vérazzini à François Ier dans laquelle se trouve la première description manuscrite de la côte de l'Atlantique. Il y est prouvé que la plus grande partie du territoire actuel des Etats-Unis a autrefois porté un nom français : Nouvelle-France. On y voit qu'à l'origine les blancs ont baptisé du nom d'Angoulème la région avoisinant le territoire de New-York. Le fleuve Hudson était le fleuve Vandôme et la Baie de New-York avait reçu le nom de Sainte-Marguerite en l'honneur de Marguerite de Navarre.

Enfin, il n'est pas jusqu'au nom Amérique qui ne soit d'origine française. Le continent américain, en effet, aurait été baptisé ainsi au commencement du seixième siècle par un professeur du collège de Saint-Dié, sur les rives de la Meuse. On trouve le mot « America » imprimé pour la première fois, en 1507, dans la préface en latin d'une édition de la Géographie de Ptolémée publiée par ce collège de Saint-Dié. L'auteur de la préface s'est imaginé à tort que le Nouveau Monde avait été découvert par Americ Vespuce et il donna à ce continent le nom du navigateur florentin.

Mais combien d'autres faits prouvent l'origine bien française de l'Amérique. Après la découverte et la fondation vint la période de colonisation. Et ils furent nombreux les Français qui firent partie du premier groupe d'explorateurs et de colons qui vinrent s'installer dans le Nouveau Monde au XVIe siècle. Ce sont ceux qui découvrirent le Saint-Laurent et furent les premiers habitants de ses rives, la région des grands lacs, et qui explorèrent le bassin du Mississipi. Comme pionniers, ils fondent des colonies sur toute l'étendue du territoire et comme missionnaires ils apportent aux Peaux-Rouges la religion chrétienne. Tous sont animés d'un vibrant esprit d'apostolat devant lequel disparaissent les obstacles les plus insurmontables. Les noms de ces hardis explorateurs et voyageurs sont inscrits au frontispice de l'Histoire de l'Amérique ; et ils sont bien français. Ce sont ceux de Champlain, de Cavalier de La Salle, de Louis Joliet, de Pierre Le Moyne d'Iberville, de Jacques Marquette, et de combien d'autres !

Puis il y eut les Huguenots français de l'amiral de Coligny. Celui-ci, en 1662, envoie Jean Fibault, de Dieppe, avec un vaisseau portant plusieurs familles, fonder une colonie française en Amérique. Ribault arrive à l'embouchure de la rivière Saint-John, — Floride —, et qu'il nomme la Rivière Mai parce qu'il y arriva au mois de mai. Il remonte vers le nord et baptise de noms français les nombreux cours d'eau qu'il rencontre : la Seine, la Loire, la Charente. Ribault et ses compagnons poussent jusqu'à la Caroline du Sud où ils fondent la colonie de Port Royal composée de trente colons, auxquels il laisse des provisions, puis Ribault retourne en France. Les colons de ce premier Port Royal en Amérique sont bientôt réduits à la famine. Ils ne reçoivent aucun secours. Alors ils se construisent un navire, le premier qui fut construit en Amérique, pour tenter la traversée de l'océan. Sur ce vaisseau, les colons de Port Royal entreprennent en effet de franchir l'Atlantique. Après quelques jours d'une périlleuse navigation, il vont périr quand un navire anglais leur porte secours. En 1515, Jean Ribault revint en Floride avec sept navires portant 350 personnes et de grandes quantités de provisions. Parmi ces nouveaux colons se trouvaient le peintre Jacques LeMoyne, De Lys, de La Grange, Saint-Cler, De La Vigne, François Jean, Jean du Chemin, Jean De Hais, Le Beau. Tous des noms bien français ! Ribault devait mourir cette année-là, massacré par les colons catholiques du roi d'Espagne. Tous ces colons huguenots français s'infiltrèrent peu à peu et firent souche dans le Massachusetts, dans le Vermont, le Maine, la Virginie, le Rhode Island, l'Etat de New-York et fournirent à la population dans la suite une élite remarquable. Ils fondèrent, comme les Canadiens-Français, on le verra un peu plus tard, nombre de villes américaines d'aujourd'hui.

Dr SAP.

"LAURENTIN" ET "LAURENTIEN"

J'ai entendu, l'autre jour, critiquer le mot « Laurentin » qui était, pour la circonstance, le pseudonyme d'un article publié dans ce journal même : « Laurentin », allons donc, on ne dit pas ça.

— Et qu'est-ce qu'on dit, monsieur ?

— On dit Laurentien, quoi !

— Oui, mais pas dans le cas qui nous occupe. Laurentin est exact parce qu'il a ici évidemment un sens géographique et non le sens géologique. Il ne faut pas confondre.

On ne comprenait pas bien. Le fameux géographe Elisée Reclus se fera peut-être mieux comprendre.

« Le terme « laurentien », dit-il dans sa Nouvelle Géographie Universelle, « a un sens exclusivement géologique : il s'applique aux terrains paléozoïques d'une extrême antiquité qui constituent une partie considérable de la chaine des Laurentides, tandis que l'adjectif « laurentin », employé par Taché dans l'Esquisse du Nord-Ouest, est un qualificatif d'ordre général pour tout ce qui se rapporte au fleuve Saint-Laurent et à son bassin ».

C'est en effet, Mgr Taché, alors évêque de Saint-Boniface, qui a employé le premier, le mot « Laurentin ». Celui qui fut le pacificateur de la Prairie s'exprime ainsi dans son Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique, en décrivant les collines que constituent les Laurentides : « la diagonale empiète sur les rochers « laurentins ». Cette portion du pays est toute inculte, couverte en grande partie de roches primitives du système « laurentien ».

Il y aurait donc le fait géographique et le fait géologique. Et si l'on accepte le mot « laurentien », pourquoi ne pas accepter aussi « laurentin », un mot même indispensable pour indiquer une chose qui n'est pas tout à fait négligeable puisqu'elle constitue notre Grand Nord, une portion du pays de milliers de milles carrés.

Serge DUHAMEAU.

LES ELECTIONS DANS NOS COMTES



M. EMMANUEL D'ANJOU ELU PAR UNE FORTE MAJORITE DANS RIMOUSKI.

M. Emmanuel D'Anjou, de Rimouski, qui fut député du Comté de Rimouski à la Chambre des Communes de 1917 à 1924, est de nouveau le député de notre comté à Ottawa depuis l'élection du 26 mars, ayant défait son adversaire M. Jean Blanchet, B.S.A., cultivateur et agronome, de Ste-Flavie, par environ 3237 voix de majorité, d'après les rapports publiés le lendemain, et auxquels il manquait le résultat d'une quinzaine de polls. M. D'Anjou était le candidat du gouvernement King, et son adversaire M. Blanchet se présenta comme candidat anti-conscriptionniste et indépendant.

Il y avait 24.490 électeurs sur les listes de 106 bureaux de votation.

Voici quelques-unes des majorités obtenues par M. Danjou, Ville de Rimouski, 886, Rimouski-Est, 179, Rimouski-Ouest, 25, Beauséjour, 41, Ste-Flavie, 18, Mont-Lebel, 76, St-Narcisse 75, Trinité-des-Monts, 52, St-Médard 36, St-Guy 68, St-Jean-de-Dieu 119, Ste-Françoise 89, Trois-Pistoles, ville et paroisse 429, St-Simon 39, St-Mathieu 39, St-Fabien 323, et il reste un poll à venir. Bic, village et paroisse 195, St-Valérien 25, N.-D. du Sacré-Coeur 27, Pointe-au-Père 281, et un poll à venir ; St-Marcellin 87, Ste-Luce-sur-Mer, 72, Ste-Luce, deuxième et troisième rangs 60, Luceville 66, St-Donat 125, St-Gabriel 80, Les Hauteurs 28, St-Jean-Baptiste 5, St-Joseph de Lepage 15, Ste-Angèle 90.

M. Jean Blanchet, adversaire de M. Danjou et seul candidat dans tout le Dominion qui se soit présenté sous l'étiquette d'anti-conscriptionniste a obtenu une majorité de 28 voix dans le deuxième et le troisième rangs de Rimouski et une majorité de 398 dans Mont-Joli. Au sanatorium St-Georges de Mont-Joli où un poll fut ouvert, M. Blanchet a pris une majorité de 116 voix. La majorité de M. Danjou s'établissait à 3,237 voix mercredi avant-midi. Il manquait encore les rapports de 11 polls.

Nous publierons un rapport plus complet avec des chiffres exacts dans un autre numéro.

MATANE-MATAPEDIA

M. Arthur-J. Lapointe, de Priceville, député sortant de charge et candidat libéral officiel, a été réélu député du comté de Matane par environ 3,200 voix sur son adversaire le notaire Henri Larue, d'Amqui. On a rapporté que la Vallée de la Matapédia a donné une majorité de plus de 1,700 à M. Lapointe.

Voici quelques-unes des majorités obtenues par M. Lapointe dans les paroisses de son comté : Ste-Félicité 86, ville de Matane 338, St-Léandre 39, Rivière-Blanche 207, Métis 32, Priceville 37, Baie-des-Sables 235, et Sayabec 534.

TEMISCOUATA

La plus grosse majorité dans le Bas St-Laurent a été obtenue par M. J.-F. Pouliot, député libéral sortant du comté de Témiscouata. M. Pouliot a pris des majorités dans la plupart des paroisses de son comté. En voici quelques-unes: N.-D. du Lac 257, St-Paul de la Croix 160, St-Cyprien 98, St-Modeste 123, St-Louis du Ha ! Ha ! 190, Rivière-Bleue 205, Estcourt 216, Packington 16, Isle-Verte 357, St-Epiphane 348, Et-Eloi 157, Ste-Rita 78, St-Antoine 225, St-Honoré 127, Vauban 60, Sully 106, Cabano 420, St-Arsène 140, et St-Hubert 357. La ville de Rivière-du-Loup a donné à elle seule une majorité de plus de douze cents voix à M. Pouliot. Sa majorité totale est à date de 6.311 voix sur ses deux adversaires, M. Horace Cimon, conservateur et le Dr Luc Lebel, libéral indépendant.

BONAVENTURE

Dans le comté de Bonaventure, M. Alp. Poirier, candidat libéral, est élu par une majorité de 3,240 voix dans 61 polls sur 94. Son adversaire, était M. Bona Arsenault, conservateur. M. Poirier est élu pour la première fois aux Communes.

GASPE

ROY OU BRASSET

Une nouvelle sensationnelle quoique non confirmée officiellement, a été annoncée hier à la radio et dans quelques quotidiens. Le candidat du Dr Manion, M. Sasseville Roy, aurait été élu contre le candidat libéral M. Maurice Brasset, député sortant de charge, et M. L. Langlois, candidat libéral indépendant.

D'après les premiers rapports, M. Brasset était élu, mais les résultats n'étaient connus que pour 51 polls sur 125. Ces résultats étaient les suivants : M. Brasset 3711 ; M. Sasseville Roy, 3544 ; M. Langlois, lib. ind., 1225. A ce moment, M. Brasset était en avance de 167 voix sur M. Roy.

Hier matin, les résultats, d'après ses rapports non-officiels, étaient devenus favorables au candidat national-conservateur M. Sasseville Roy, lui donnant 52 voix de majorité sur le candidat libéral, M. Brasset.

Les rapports de 21 colonies n'étaient pas, hier, encore parvenus à l'officier-rapporteur. Toutefois, suivant une première compilation faite des organisateurs, le total du vote dans ces colonies serait assez partagé entre les deux candidats pour laisser une majorité de 52 voix à M. Sasseville Roy. Ce dernier était comme on le sait un agent de colonisation pour le compte du gouvernement provincial.

La majorité de M. Maurice Brasset avait été réduite, mercredi, à 42 voix par suite de la réception des rapports des bureaux de votation des Iles-de-la-Madeleine. Les Iles ont donné une majorité de 530 voix à M. Sasseville Roy.

INCENDIE

Dans la nuit de samedi et dimanche, le feu a détruit de fond en comble le poulailler de M. Fabien Yockell, situé dans le faubourg Ouellet. 200 poulets périrent dans l'incendie. Quand M. Yockell s'éveilla, la bâtisse n'était qu'un brasier.

LA TEMPETE DE PAQUES

Loin d'être printaniers et ensoleillés, le dimanche et le lundi de Pâques et le lendemain ont été de véritables jours d'hiver parmi les plus rudes. Neige abondante, poudrerie, vent glacial soufflant en bourrasque ininterrompue, rien n'a manqué pour nous faire passer le jour de la grande fête pascale au milieu de la furie des éléments, comme si nous avions eu à affronter une de ces tempêtes classiques qui accompagnaient souvent le Jour de l'An ou le Jour des Rois du bon vieux temps jadis.

Au lieu d'arborer des toilettes légères, hommes et femmes durent se couvrir de leurs fourrures et de leurs vêtements les plus chauds. Et nous étions au 24 mars! A la campagne, les routes devinrent difficilement franchissables. Dans la journée du dimanche, il n'y eut guère de sorties en voitures, et encore moins à pied. La tempête continua de sévir pendant la journée du lendemain. Mardi, jour de l'élection générale, la votation se ressentit naturellement de l'état des chemins.

La tempête a toutefois été moins violente dans notre région du bas St-Laurent que dans les autres de la province, dans les comtés du district de Montréal entre autres. On sait que le premier-ministre Adélard Godbout est resté prisonnier de samedi à mercredi sur sa ferme de Frelighsburg, comté de Missisquoi, et que non seulement il ne put se rendre aux assemblées où il devait parler samedi et dimanche mais qu'il lui fut même impossible d'aller voter à Québec, mardi.

Rendons cette justice à notre administration municipale qu'elle a fort bien fait les choses au cours de la tempête. Dès la nuit et toute la journée de dimanche et même le lendemain, le tracteur déblayeur parcourut, à répétitions, les rues de la ville, de sorte que la circulation n'y fut pas interrompue et ne souffrit guère de la neige qui tombait copieusement sans cesse. Il fut facile aux Rimouskois d'aller aux offices, etc., sans courir le risque de rester enlisés dans les bancs de neige. Voilà une innovation heureuse, que la population a pu apprécier et qui, espérons-le, se continuera, en se perfectionnant.

Aujourd'hui, c'est bien le printemps. La température est tiède, le soleil brillant et la neige fondante. A la tempête on ne pense même plus.

TRIBUNE LIBRE

(Publié sous la responsabilité du correspondant)

REFLEXIONS SUR LE VOTE

Le verdict du peuple dans l'élection du 26 mars dernier a été clair, significatif. Le Canada, par un vote quasi unanime, a renouvelé sa confiance dans le gouvernement King et a appuyé sa politique de guerre. Il ne s'agit pas de commenter le vote. Il faut l'accepter. L'avenir dira si le peuple avait raison.

Comme candidat indépendant et anti-conscriptionniste dans le comté de Rimouski, il est de mon devoir de remercier les nombreux électeurs qui m'ont accordé leur vote, et tous ceux qui m'ont soutenu dans la lutte par leurs sous et leurs conseils.

Je sors de cette campagne comme j'y suis entré : proprement, fièrement, honnêtement. J'ai la conviction d'avoir accompli mon devoir, d'avoir semé de bonnes idées, d'avoir fait de la saine politique. Ma défaite est pour moi une victoire, car dans dix jours de lutte et avec les quelques souscriptions du peuple nous avons réussi à diminuer la majorité de 1935, alors que dans les autres comtés la majorité des anciens députés a augmenté. Quel aurait été le résultat si on avait eu et le temps et une caisse ?

Mes adversaires m'ont dénigré, insulté, trainé dans la boue ; je leur pardonne ces tactiques de basse politicaillerie.

L'incident est clos. Je retourne à ma charrue avec l'intention de continuer mon travail social et de m'intéresser aux oeuvres de bien commun.

L'élection du 26 mars est chose du passé. Mais, à notre avis, la vraie lutte n'est pas finie, elle ne fait que commencer.

Jean BLANCHET.

PROCHAIN MARIAGE

Le mariage de M. Eugène Durocher, voyageur de commerce, de Rimouski, et Mlle Renée Dubé, de Montréal, sera célébré en notre ville, demain matin. Au retour de leur voyage de noces, le nouveau couple demeurera en notre ville.

FIGURE 3

Le Progrès du Golfe, 36e année, n° 51, 29 mars 1940, p. 1.

Contrairement à celles des deux journaux préalablement étudiés, la une du *Progrès du Golfe*[5] ne se penche pas principalement sur la couverture des résultats électoraux. En effet, à peine la moitié de la surface y est consacrée. Les articles posent un regard nuancé et plutôt objectif, comme en témoigne la sobriété des titres des articles: «L'élection du 26 mars», «Les élections dans nos comtés», «Réflexion sur le vote». Dès la première ligne du premier de ces trois textes, figurant dans le coin supérieur gauche, le lecteur est clairement informé de la réélection de King: «Par l'élection générale du 26 mars, le gouvernement King-Lapointe est fermement maintenu au pouvoir» (*PG*: 1) Au-dessus du texte couvrant les résultats régionaux apparaît une petite photographie du député Emmanuel D'Anjou, élu dans la circonscription de Rimouski. Si la présence de cette image révèle l'intérêt qui lui est porté, les résultats des autres circonscriptions de la région sont également donnés dans le texte. Dans la section portant sur la circonscription de Gaspé se trouve exposé le caractère officieux des résultats: «Une nouvelle sensationnelle quoique non confirmée officiellement, a été annoncée hier à la radio et dans quelques quotidiens. [...] M. Sasseville Roy [...] aurait été élu contre le candidat libéral M. Maurice Brasset» (*PG*: 1). On peut se demander pourquoi, après trois jours, les résultats d'un événement aussi important qu'une élection fédérale ne sont pas encore fixés. Chose certaine, le recours au conditionnel illustre la volonté d'annoncer la nouvelle tout en demeurant circonspect. À droite de cet article, une réflexion de Jean Blanchet, député sortant défait, est publiée. Le journal adopte des stratégies pour se détacher des propos avancés: en haut du message ont été accolés les mots «tribune libre», sous le titre du message a été ajoutée la précision «(sous la responsabilité du correspondant)» et le nom du signataire est écrit en majuscules, bien visible. À la une figure aussi une précision concernant le surplus de nouvelles à couvrir en cette semaine d'élections dans une brève intitulée «Faute d'espace»: «Plusieurs courriers et communications sont remis au prochain numéro» (*PG*: 1). Ce qui est étonnant par rapport à cette précision, c'est que plusieurs articles ne couvrant pas l'actualité ont été conservés dans le numéro. Par exemple, un article portant sur les orignaux en Amérique du Nord apparaît à la une. Puisque les résultats électoraux n'étaient pas encore tout à fait fixés, il a probablement fallu trouver des solutions de remplacement, ce qui est paradoxal compte tenu de la précision concernant le manque d'espace. Il demeure que l'importance de l'élection est amoindrie par la présence d'articles se rapportant à d'autres sujets à la une.

---

5. *Le Progrès du Golfe,* Rimouski, 36e année, n° 51 (29 mars 1940), 10 p. Dorénavant désigné à l'aide des lettres *PG,* suivies du numéro de la page.

En conséquence de cette dissémination de l'information, il faut se rendre en cinquième page avant d'avoir accès à d'autres informations concernant l'élection. Cette page y est consacrée entièrement, si l'on exclut les annonces et les publicités. Un des textes traite d'une question qui n'a pas été abordée dans les deux autres journaux : le nombre de votes accordés aux autres partis que le vainqueur, par province. De cette manière, le point de vue est élargi sur le plan géographique, puisque le Canada en entier est pris en compte, et sur le plan politique, puisque tous les partis importants sont évoqués. Dans le même ordre d'idées, l'article suivant, qui occupe une très grande portion de la cinquième page et une colonne de la sixième, donne les noms des élus dans les circonscriptions de chaque province canadienne. Les élections fédérales du 26 mars sont donc envisagées selon un intérêt plus national que local. Puis, à la page six se trouve aussi une brève informant le lecteur du nombre d'années au pouvoir de Mackenzie King. Le seul article un peu incisif se profile en page sept. Or, sa provenance extérieure est affichée : il vient du journal *L'Action catholique* et est signé E. L. Ainsi, *Le Progrès du Golfe* demeure prudent dans la publication de ce texte d'opinion, qui annonce la réélection du créditiste Aberhart en Alberta tout en interrogeant l'accès à l'information : « Nous ne pouvons pas plus approuver cette conspiration de mensonge, d'insinuation et de silence par laquelle journaux et radio ont empêché jusqu'ici le peuple canadien de savoir ce qui se passe, en Alberta, avant, pendant et après le vote » (*PG* : 7). Les deux derniers textes portant sur l'élection figurent à la dernière page du journal. Le premier s'intéresse aux résultats locaux et on y déplore encore une fois la lenteur du fil de presse : « Dans notre région, les rapports arrivent avec lenteur aux officiers-rapporteurs. C'est pour cette raison que l'on ne peut donner maintenant une majorité précise des candidats, attendu qu'un grand nombre de polls n'ont pas encore fait parvenir leurs résultats » (*PG* : 10). Par conséquent, les lignes qui suivent ne sont que des prévisions des majorités dans les circonscriptions de Bonaventure et de Gaspé-Îles-de-la-Madeleine. Le dernier article consacré à l'élection est un montage des différentes déclarations de King concernant les résultats de l'élection. Il n'y a aucun commentaire : les citations s'enchaînent l'une à la suite de l'autre, ce qui laisse supposer que le journal, en les présentant de manière brute, cherche à s'en distancier.

Le Progrès du Golfe compte donc, dans son édition du 28 mars 1940, neuf textes qui portent sur les élections, disséminés dans tout le journal, ce qui a pour effet de diluer la couverture des résultats, donnés en alternance avec des textes traitant d'autres sujets. De plus, sur ces neuf articles, six s'intéressent à

des questions nationales, alors que seulement trois abordent la couverture de l'élection dans un esprit régional. Des quatre journaux étudiés, il s'agit de celui qui s'ouvre le plus à des intérêts nationaux.

De la même façon que les résultats de l'élection dans *Le Progrès du Golfe* sont disséminés dans tout le journal, les textes montrant un intérêt pour la vie culturelle ne sont pas regroupés. Celle-ci est présente dans un total de six articles, ce qui est assez considérable. À la une, qui contient bien d'autres sujets que les élections, la différence entre les mots « laurentin » et « laurentien » est discutée. L'article, signé par Serge Duhameau, est écrit comme un récit ; l'auteur insère du dialogue et raconte les faits en adoptant un ton narratif : « J'ai entendu, l'autre jour… » (*PG* : 1). Il montre l'importance d'uniformiser la langue dans un texte littéraire à saveur didactique. À la quatrième page, deux textes concernent la société d'État Radio-Canada. Le premier annonce la diffusion de *L'aiglon,* d'Edmond Rostand, pièce de théâtre présentée de manière intégrale à la radio. Le sous-titre de l'article est « Événement artistique ». On y fait l'éloge à la fois de l'auteur et de l'événement radiophonique : une mise en ondes de deux heures est prévue, ce qui correspond à du jamais vu dans l'industrie selon le journaliste. L'autre texte, plus court, annonce la création du comité de lecture de Radio-Canada. Ainsi, en parcourant le journal, le lecteur apprend deux nouvelles qui favorisent l'épanouissement de la culture des Québécois. En dernière page du journal se trouvent deux annonces : la première informe de la tenue d'« une revue dramatique et musicale au séminaire », alors que la seconde présente les films à l'affiche au cinéma Cartier. Il faut ensuite se rendre en page sept pour tomber sur un autre article à caractère culturel ; sans annoncer un événement, ce texte donne des conseils à propos d'expressions de la langue française, ce qui révèle un intérêt pour la langue bien maîtrisée : « "Montréalistes". C'est ainsi que les habitants de Montréal sont désignés dans les anciens documents. Mais on dit Montréalais pour désigner ceux d'aujourd'hui » (*PG* : 7). Ainsi, des six articles concernant la vie culturelle dans cette édition du *Progrès du Golfe,* deux concernent des questions linguistiques, ce qui laisse deviner la visée didactique de cette publication.

Il faut aussi noter qu'il n'y a qu'un article portant sur la guerre au sein de ce numéro du *Progrès du Golfe.* Il est intitulé « Lequel des deux encerclera l'autre ? » et on y émet des hypothèses sur les événements futurs de la guerre. Il y a aussi un commentaire, à la fin d'un texte consacré à l'élection, dans lequel la question militaire est abordée dans une perspective gouvernementale :

> Leur responsabilité étant tout entière engagée et désormais uniquement en cause, sans partage, il y a lieu de croire que, quoique le Canada est en guerre et doit le demeurer jusqu'à la victoire, ils se garderont de le saigner à blanc ou de l'acculer à la banqueroute, comme s'il était lui-même une Finlande ou une Pologne exposée à l'agression sanguinaire (*PG*: 1).

Le journal est donc politisé mais, sur le plan militaire, il ne couvre pas l'actualité : il émet plutôt des hypothèses sur l'avenir de la guerre selon les stratégies que le nouveau gouvernement adoptera.

LE COLON

Le journal *Le Colon,* indépendant sur le plan politique mais s'affirmant catholique, a été publié de 1917 à 1946. Édité à Roberval, il dessert la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Des quatre journaux à l'étude, *Le Colon* est le seul qui soit publié le jeudi, si l'on excepte le magazine de *La Gazette du Nord.* L'édition régulière du 28 mars est accompagnée d'un supplément de deux pages qui ne paraît pas les autres semaines: ce dernier semble donc être publié pour pallier le manque d'espace dû au grand nombre de nouvelles (voir figure 4).

La couverture de l'élection fédérale proposée par *Le Colon* est, parmi les quatre journaux, la plus efficace, même si elle accorde en fait moins d'espace à l'événement. Un très bon équilibre est maintenu entre les informations d'intérêt national et celles d'intérêt régional. Seule la première page du journal contient des textes sur l'élection dans l'édition régulière. Un court article se trouve aussi à la dernière page du supplément. À la une du journal[6], trois titres les uns au-dessus des autres permettent d'informer clairement le lecteur. Dans des caractères typographiques de grosseur décroissante, on donne d'abord de l'information d'intérêt national, puis d'intérêt provincial et enfin d'intérêt régional: « GRAND TRIOMPHE DU PARTI LIBÉRAL / LE PAYS FAIT DE NOUVEAU CONFIANCE AU GOUVERNEMENT KING-LAPOINTE / MTRE ARMAND SYLVESTRE, [*sic*] est élu par une majorité encore jamais reçue dans notre comté » (*C*: 1). Sous ces titres s'alignent trois textes qui se penchent sur l'élection, de même que trois photos. La plus grande d'entre elles, qui représente Mackenzie King, est accompagnée d'un commentaire explicite

6. *Le Colon,* Roberval, vol. XXIII, n° 5, 28 mars 1940, 4 p. Dorénavant désigné à l'aide de la lettre *C,* suivie du numéro de la page.

VOL. XXIII — ROBERVAL, 28 MARS 1940 — NO 5

ACHETEZ !
Vos Livres de comptabilité
Votre Papeterie
Vos articles de bureaux
Et tous vos imprimés
de
LES IMPRIMEURS DE ROBERVAL, LTEE.
Edit. du COLON, Roberval.

LE COLON

Fondé le 1er mars 1917

ORGANE REGIONAL
PARAISSANT
TOUS LES JEUDIS

Abonnement $1.50 par année payable d'avance.

Tout abonnement est considéré comme renouvelé faute d'avis contraire. 15 jours avant l'expiration.
Les avis de refus d'abonnement ne vaudront que s'ils sont adressés directement par écrit au bureau du journal et il faudra que les arrérages, s'il y en a, soient payés.

Les Imprimeurs de Roberval Ltée., Edit.-Prop. — *Organe des Comtés Roberval et Lac St-Jean* — *Rédigé en Collaboration.*

GRAND TRIOMPHE DU PARTI LIBERAL

LE PAYS FAIT DE NOUVEAU CONFIANCE AU GOUVERNEMENT KING - LAPOINTE

Mtre ARMAND SYLVESTRE, est élu par une majorité encore jamais reçue dans notre comté.

Québec reste un bloc solide. 178 libéraux élus. Le député du comté Lac-St-Jean est réélu par une majorité d'au-delà de 3000 voix.

Mtre Armand Sylvestre, avocat, député de Lac St-Jean-Roberval, depuis 1935, a obtenu la plus grosse majorité jamais enregistrée dans notre comté.

M. Sylvestre a reçu une des grosses majorités de toutes celles données dans les comtés ruraux du district. Il a été élu par 3002 voix et il reste encore 5 polls à venir.

M. Sylvestre, avait comme adversaire: M. J. Léonard Duguay, de St-Joseph d'Alma, candidat national-conservateur, M. Dumoulin, de Dolbeau, libéral indépendant et M. Even, de St-Hyacinthe, du Crédit Social.

Presque toutes les paroisses du comté ont donné une majorité à M. Sylvestre, candidat libéral officiel. C'est à l'hôtel de ville, au bureau de l'officier rapporteur, M. Tancrède Garant, que tous les rapports ont été reçus et que le rapport final a été communiqué.

A 8.30 heures, mardi l'élection de M. Sylvestre lui était concédée.

28,661 électeurs étaient inscrits sur les listes électorales du comté.

Après que le résultat de la victoire eut été connu; M. et Mme Sylvestre se rendirent à l'hôtel de ville où une foule nombreuse s'était rendue.

L'on fit un accueil triomphal à M. Sylvestre.

M. le député remercia ses électeurs et électrices de la belle majorité qu'ils venaient de lui donner et il promit de continuer à se faire le défenseur de leurs droits.

Mme Sylvestre adressa aussi la parole et remercia à son tour électeurs et électrices de la confiance qu'ils venaient de nouveau de témoigner à son mari.

MM. Geo. Potvin, député provincial, Jos-Alf. Dion et Cyrille Potvin ont aussi dit quelques mots à la foule.

Les derniers rapports donnent une majorité de 3002 voix à M. Sylvestre. Comme l'officier-rapporteur n'a pu terminer le décompte à temps pour le publier dans ce numéro, nous en donnerons le détail la semaine prochaine.

TELEGRAMME DE M. KING A M. SYLVESTRE

Ottawa, 27 mars 1940

M. Armand Sylvestre,
Roberval.

Veuillez recevoir mes plus cordiales félicitations pour votre réélection au Parlement. Je vous serais obligé de bien vouloir transmettre aux électeurs de votre comté, de ma part et de celle de mes collègues nos plus vifs remerciements pour la confiance qu'ils ont exprimé en l'administration actuelle.

W.-L. Mackensie King.

Balayant le Québec, d'une extrémité à l'autre, le parti libéral a été confirmé dans ses pouvoirs par une gigantesque marque de confiance.

Le parti du très hon. Mackenzie King a fait élire 175 de ses candidats sur un parlement de 245 députés; le docteur R.-J. Manion, chef du parti national-conservateur, a réussi à faire déléguer à peine 37 partisans à la Chambre. Mais M. Manion a connu personnellement l'amertume de la défaite; son comté de Fort-William s'est choisi un député libéral.

La Commonwealth Cooperative Fédération (CCF) a obtenu 8 sièges; la Nouvelle-Démocratie, 7; les libéraux-progressistes, 3; les indépendants-libéraux, 3; les Réformistes-Unis, 1; les Indépendants, 1; le parti de l'Unité, 1; Un comté a été différé, celui des Trois-Rivières, où le candidat libéral, M. Willie Poisson, décéda. Il reste 8 circonscriptions dont le résultat est douteux.

Majorité Libérale

La majorité libérale à la Chambre sera encore plus grande cette année qu'en 1935; à la dissolution du parlement, le parti libéral avait 169 sièges, le parti conservateur 38, le Crédit Social, 15 et la CCF 7.

A moins que le Dr Manion ne cherche un autre siège et veuille continuer à diriger le parti, les conservateurs devront se choisir un autre chef. Dans cette dernière éventualité, l'on mentionne M. Denton Massey, conservateur de Toronto-Greenwood.

Ministres Réélus

Le cabinet entier de M. Mackenzie King a été réélu; M. Manion, le chef de l'opposition a été défait dans Fort-William par le candidat libéral, un clergyman presbytérien, le rév. Dan McIvor Dans ce dernier comté le candidat CCFiste Anderson, a pris exactement le nombre devote qui aurait prmis à M. Manion de remporter la victoire.

Aucun candidat communiste n'a remporté de siège; Tim Buck secrétaire général du parti, était candidat "par procuration" dans Hamilton-Est, mais n'obtint que 681 voix; son adversaire libéral en récolta 14,000. La seule femme du parlement, Mlle Agnès MacPhail, représentant les Fermiers-Unis de l'Ontario a été défaite.

Dans Québec

Les conservateurs ont perdu les cinq sièges qu'ils détenaient, dans la province de Québec, qui s'est convertie en un véritable balayage libéral non seulement dans le Québec, mais dans toutes les parties du pays.

64 Libéraux

Les électeurs de la province de Québec ont fait bloc autour des candidats du T. H. M. William-Lyon Mackenzie King, le chef du parti libéral, en élisant 64 candidats libéraux, dont deux seulement libéraux indépendants.

Il n'y eut élection que dans 64 comtés, par suite de la mort du candidat libéral dans Trois-Rivières, M. W. Poisson, où on devra tenir une élection plus tard.

5,000,000 d'électeurs

On croit qu'un nombre d'électeurs, variant entre 4,500,000 et 5,000,000, s'est rendu aux polls pour déposer un bulletin en faveur d'un des 669 candidats de l'élection générale.

Il est possible que dans plusieurs comtés, où le vote fut presque également partagé, le résultat ne soit pas décisif; l'on sait que le résultat du vote de quelque 90,000 soldats, marins et aviateurs au pays et outre-mer ne sera connu que la semaine prochaine.

CLAIR AVERTISSEMENT

Le triomphe du parti libéral est complet. Le succès dépasse probablement les espérances. Personnellement, je le crois providentiel.

Le parti conservateur est balayé. Son chef même a été fauché. Les circonstances ne nous permettent pas de le regretter. Les conscriptionnistes, les jingos, les impérialistes forcenés n'ont plus de prise de ce côté-là. Ils devront donc entreprendre directement le gouvernement, non pas en Chambre, puisqu'il n'y aura pas d'opposition capable de s'imposer ou de nuire. Ils devront agir par pressions occultes et par campagnes de presse.

Mais le gouvernement est tout-puissant, et il devra prendre seul toutes ses responsabilités. C'est ce qu'il a demandé, et c'est ce que tous désirent. Si leschoses tournent mal, nous saurons à qui porter nos reproches. Nul ne pourra y échapper.

Le parti libéral n'a pas de peine à comprendre que s'il a été reporté au pouvoir avec une majorité accrue, c'est parce que la population VEUT résolument que l'effort militaire du pays soit maintenu dans les limites d'une modération avisée et saine.

Il dispose de la force. Cela lui crée des devoirs, dont le premier est d'écarter du pays la ruine et la discorde. La signification du vote ne peut lui échapper. La volonté du peuple est clairement écrite. Le gouvernement en devra tenir un compte strict. L'opportunisme ne sera plus admis, et ce serait téméraire de compter pouvoir arracher impunément de nouveaux sacrifices à une minorité qui ne manque pas de griefs.

Qu'on s'en tienne donc au volontariat. Mais qu'on soit franc.

S'il est vrai que les ordres sont donnés pour que les emplois soient fermés, dans la province, aux hommes de 18 à 25 ans, c'est un système que la jeunesse acceptera mal. C'est une conscription déguisée qui ne causera pas moins d'irritation à la longue que l'enrôlement obligatoire.

Et ce procédé sournois et injuste n'aigrira pas que la jeunesse.

En effet, qu'on ne croie pas que cette jeunesse, même systématiquement sacrifiée à une injustice sociale sans nom, va s'empresser de se livrer a udémon de la guerre, à l'horrible broyeuse de chair humaine. Elle ne se gênera pas de murmurer et de faire murmurer ceux à qui elle se trouvera à charge.

Le gouvernement doit donc se garder de toute extravagance, de tout zèle hypocrite. Ses actes seront étroitement surveillés, et si la censure peut contenir les plumes, contrôler les écrits, réprimer la critique publique, elle ne peut rien sur les langues, les coeurs et les esprits. Rien n'empêchera de crier nos protestations les plus énergiques si l'on cherche à nous conduire par des chemins détournés là où nous ne voulons pas aller.

Quoi que l'on nous cache, et on nous en cachera énormément, une partie de la vérité sortira du puits et s'imposera à la conscience populaire.

Le parti libéral a reçu un mandat qui lui commande une extrême sagesse. Il peut faire taire toute les clameurs de folie, étouffer toutes les réclamations exagérées, écraser toute tentative d'imposer au pays la mesure capable de provoquer les antagonismes les plus funestes.

Il a été élu pour sauver l'unité nationale. Il a proclamé que notre consentement à la participation volontaire était le tribut imposé à notre province en vue de cette unité. Aux autres maintenant de faire leur part de concessions. Toute faiblesse à cet égard serait sans excuse et vouerait le parti libéral au mépris populaire.

En 1917, le parti conservateur a signé sa propre condamnation, et il ne parait pas devoir en être relevé de sitôt. Il va rester exécré, particulièrement dans notre province, pendant longtemps encore, si jamais il peut se réhabiliter.

Espérons que le parti libéral comprendra mieux ses propres intérêts, l'intérêt national, et qu'au peuple qui ne lui a pas ménagé sa confiance il ne ménagera pas sa loyauté, son dévouement et sa fidélité.

En retour d'un attachement aussi constant, ne serait-il pas temps que le parti libéral assurât à notre province un traitement plus équitable dans la distribution des fonctions administratives? Les ministres doivent secouer le joug honteux d'une bureaucratie hostile, fanatique, pédante et incapable. Ce joug constitue l'un des pires abus de notre vie politique, et contre lequel le peuple ne peut se défendre, si ses représentants n'ont pas le courage de le briser.

THOMAS-LOUIS BERGERON.

L'alignement des partis, ce midi, était les suivant:

Libéraux	175	Déf. U.	1
N. G.	38	Ind.	1
CCF	8	Unité.	1
N. D.	7	Différée.	1
L.-Prog.	3	Douteux.	7
Ind.-L.	3	Total	245

Rt.Hon.W.L.Mackenzie King

Le Très Honorable William Lyon Mackensie King, premier ministre du Canada, auquel, une fois encore, le peuple a fait confiance et ce, d'une façon non équivoque Sa majorité en chambre a même été augmentée.



M. Armand Sylvestre, candidat libéral, élu dans le comté Lac St-Jean-Roberval, par une majorité de 3002 voix.

MARIAGES A ROBERVAL

CARON — THIBAULT:

Le 26 mars a été béni dans l'église Notre-Dame de Roberval, par M. le chanoine J.-A. Bourgoing, le mariage de Mlle Germaine Thibault, de cette ville, fille de M. Eugène Thibault, de Notre-Dame de Lourdes, avec M. Aimé Caron, fils de M. et et Mme Albert Caron, aussi de cette ville.

M. Eugène Thibault, servait de témoin à sa fille et M. Albert Caron à son fils.

Durant la messe à l'orgue touché par Mlle Gilberte Tremblay, des cantiques de circonstances furent rendus par le choeur de chant des jeunes filles.

BONNEAU — TREMBLAY:

Le 27 mars a été béni dans l'église Notre-Dame de Roberval le mariage de Mlle Cécile Bonneau, fille de M. et Mme William Bonneau à M. Thomas-Eugène Tremblay, fils de M. et Mme Pamphile Tremblay, tous deux de Roberval.

La bénédiction nuptiale fut donnée par M. le chanoine J.-A. Bourgoing, curé.

M. William Bonneau, servait de témoin à sa fille et M. Pamphile Tremblay, à son fils.

Comme la mariée faisait partie de la Congrégation des Enfants de Marie, la statue de la Ste-Vierge, fut placée dans le bas choeur et magnifiquement parée pour la circonstance.

Durant la messe à l'orgue touché par Mlle Gilberte Tremblay plusieurs cantiques furent exécutés par les jeunes filles.

PARADIS — DESMEULES:

Le 27 mars, fut béni dans l'église Notre-Dame de Roberval par M. le vicaire Noel Gervais, le mariage de Mlle Georgette Desmeules, fille de M. et Mme Phydime Desmeules à M. Fernand Paradis, fils de M. et Mme Joseph Paradis, tous deux de cette paroisse.

M. Phydime Desmeules, servait de témoin à sa fille et M. Pitre Girard (Edmond) au marié.

PARADIS — BOIVIN:

A la même messe fut béni le mariage de Mlle Cécile Boivin, fille de M. et Mme Victor Boivin de cette ville avec M. Adrien Paradis, fils de M. et Mme Joseph Paradis, de cette paroisse.

M. Joseph Paradis, servait de témoin à son fils et M. Henri Boivin, à sa soeur.

Durant la messe un programme musical fut exécuté par la chorale des jeunes filles.

A ces nouveaux couples nos meilleur voeux de bonheur.

FIANCAILLES

M. Hilas Gagnon, maire de la ville de Roberval et Mme Gagnon annoncent les fiançailles de leur fille Alix au Dr Paul Brassard, fils du Dr et Mme H.-D. Brassard, de Roberval.

FIANCAILLES

Mme J.-A. Brassard, de Québec, annonce les fiançailles de sa fille Gabrielle, à Monsieur Roland Lévesque, employé civil, fils de M. et Mme Georges Lévesque, de Roberval.

NORMANDIN

—M. et Mme Clément Poirier sont revenus la semaine dernière d'un voyage d'une quinzaine de jours à Québec, Montréal, et Montmagny, où ils ont visité leurs nombreux parents.

NOTES SOCIALES

—M. et Mme Joseph Fortier, de cette ville, ont passé la fête de Pâques à Dolbeau, chez M. et Mme Philippe Lévesque.

—M. Sylvio Paquet, de Québec, est venu à Roberval, par affaires, cette semaine.

—M. et Mme Roland Marcotte, d'Arvida, sont venus à Roberval à l'occasion de la fête de Pâques.

—M. et Mme Emile Fortin et leurs enfants, d'Hébertville, étaient en visite chez leurs parents, à Roberval, dimanche dernier.

—M. et Mme Ls.-Jos. Boily et Mlle Gertrude Boily, de Roberval, sont allés en promenade à Dolbeau en fin de semaine.

—Mlle Cécile Gignac, de cette ville, est de retour d'une promenade à Chicoutimi, chez son frère M. Rosario Gignac.

M. Georges Potvin, député du comté Roberval, à la Législature Provinriale a fait l'acquisition de la propriété de M. J.-E. Nathanael Boivin, sur la rue St-Joseph à Roberval.

HEURE CATHOLIQUE

au poste C.K.A.C. à 1 heure..

Les causeries à l'Heure catholique organisée par le Comité des Oeuvres catholiques de Montréal, sont consacrées cette année à l'encyclique Summi Pontificatus de Sa Sainteté Pie XII. Celle du 31 mars sera donnée par M. l'abbé Auguste Lemay, principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Il parlera à 1h. au poste C.K.A.C. de la doctrine catholique de l'éducation d'après l'encyclique. Cette causerie dure vingt minutes. Elle sera suivie d'une brève chronique d'actualité sociale.

NAISSANCE à ROBERVAL

Paroisse Notre-Dame

Le 21 mars, — Marie-Marguerite-Suzette, fille de M. et Mme Harry Dassylva, née Prescilla Bélanger. Parrain et marraine: M. et Mme Adélard Girard, Geo.

SEPULTURE

Paroisse St-Jean de Brébeuf

Le 18 mars, fut inhumé dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Roger Bouchard, enfant de M. Napoléon Bouchard, de la paroisse de St-Jean de Brébeuf. Il était âgé de 6 ans et 7 mois.

Nos sympathies à la famille éprouvée.

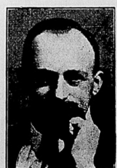
ON LE TROUVE MORT GELE

Dimanche matin dernier, un homme qui fut identifié comme étant M. Joseph Laforest, de Dolbeau, a été trouvé mort gelé dans un champ appartenant à M. Perron, demeurant environ 2 milles de ligne du chemin de fer, près de Chambord.

On trouva sur lui un billet de chars de Dolbeau pour Québec: il était donc en route pour Québec.

D'après les renseignements reçus son service et sa sépulture eurent lieu au village de Chambord.

L'enquête du coroner a rendu un verdict de mort accidentelle.



M. J.-E. Dubuc, libéral, élu dans le comté de Chicoutimi, par une majorité de 507 voix sur son plus proche adversaire M. Dumas. M. Dubuc a obtenu 8526 voix.

FIGURE 4

Le Colon, vol. XXIII, n° 5, 28 mars 1940, p. 1.

sur sa réélection : « Le Très Honorable William Lyon Mackenzie King, premier ministre du Canada, auquel, une fois encore, le peuple a fait confiance et ce, d'une façon non équivoque. Sa majorité en chambre a même été augmentée » (*C*: 1). À sa droite, une plus petite photo d'Armand Sylvestre a été apposée, sous laquelle on lit : « M. Armand Sylvestre, candidat libéral, élu dans le comté Lac-Saint-Jean-Roberval, par une majorité de 2002 voix » (*C*: 1). Puis, au bas de la page se trouve une dernière photo, encore plus petite que la précédente, sous laquelle est écrit : « M. J.-E. Dubuc, libéral, élu dans le comté de Chicoutimi, par une majorité de 507 voix sur son plus proche adversaire M. Dumas. M. Dubuc a obtenu 8526 voix » (*C*: 1). Après la lecture de ces trois courts textes, le lecteur a appris les résultats nationaux et régionaux. L'information est hiérarchisée par le travail de mise en page, lequel offre notamment plus de visibilité aux nouvelles nationales. Le texte de gauche se consacre à l'information politique régionale. Il est ponctué d'expressions qui renforcent l'idée de communauté et l'appartenance du lecteur. Par exemple, il est dit à plusieurs reprises « dans notre comté », ce qui sous-entend qu'il est tenu pour acquis que le lecteur en fait partie.

Tout comme dans *Le Progrès du Golfe,* l'accès à l'information est commenté : « Comme l'officier-rapporteur n'a pu terminer le décompte à temps pour le publier dans ce numéro, nous en donnerons le détail la semaine prochaine » (*C*: 1). Ce journal, en publiant le jeudi, dispose d'une journée de moins que les trois autres pour recueillir toute l'information. Pourtant, les deux articles à la une, qui couvrent les résultats nationaux, sont assez riches : on y aborde la victoire de Mackenzie King, en plus de nommer les autres partis avec le nombre de députés élus pour chacun, mais surtout, les résultats de l'élection sont envisagés au regard du thème de la guerre. *Le Colon* est le seul des quatre journaux régionaux à présenter la réélection de Mackenzie King de façon pensée et réfléchie, en posant des questions et en suggérant des raisons pour lesquelles il aurait été choisi par le pays : « Le parti libéral n'a pas de peine à comprendre que s'il a été reporté au pouvoir avec une majorité accrue, c'est parce que la population VEUT résolument que l'effort militaire du pays soit maintenu dans les limites d'une modération avisée et saine » (*C*: 1). Le thème de la guerre est introduit de manière à établir un lien de causalité entre le conflit et la réélection du premier ministre, ce qui n'est pas dépourvu d'intérêt. En effet, les électeurs ne souhaiteraient ni changement politique ni changement de stratégies militaires. L'élection de 1940 serait donc celle du statu quo, et ce, même en temps de perturbations majeures. Ce texte est signé, ce qui est rare dans ce journal, par Louis-Thomas Bergeron : cette stratégie en est probablement une qui vise à donner du poids à l'article, d'autant plus que l'article en question figure à la une.

Le Colon insère un dernier texte lié aux élections dans les deux dernières colonnes de son supplément[7]. Le journal se distancie des propos du texte en indiquant la provenance extérieure de cet article, qui s'intitule « Au Canada cette semaine » : il s'agit d'une partie d'un article publié le 29 mars dans *Le Journal de Waterloo.* En effet, le dernier tiers du texte publié dans *Le Colon* est le même que le premier tiers du texte du journal estrien. Chaque journal a donc tronqué le texte, peut-être par manque d'espace, en ne conservant pas les mêmes parties. Dans les deux cas, plusieurs lignes sont consacrées à l'élection d'Aberhart en Alberta, mais la différence majeure tient dans la disposition de l'article dans le journal : *Le Journal de Waterloo* l'inclut dans le corps de son texte, sans même en indiquer la provenance extérieure, ce qui suggère qu'il en assume entièrement le propos. De son côté, *Le Colon* indique que le texte est signé « Editorial associates » et le relègue à la toute fin de son supplément. Si *Le Colon* fait preuve de circonspection, c'est peut-être parce que l'auteur de l'article tient des propos assez incisifs : « Le danger de laisser un groupe de radicaux s'emparer du pouvoir vient de se démontrer encore une fois cette semaine à l'occasion des élections de l'Alberta […] » (*CS* : 2).

Le Colon propose donc sept articles qui font office de couverture des résultats de l'élection, articles axés sur des questions d'ordre national et militaire. Il est moins explicitement partisan que les autres journaux : la une de son numéro régulier contient beaucoup d'informations et est plutôt sobre. Ainsi, le lecteur est rapidement et clairement renseigné sur les questions les plus importantes. Mais le thème de l'élection n'est pas repris par la suite dans le journal. Un lecteur intéressé par l'élection des députés dans d'autres circonscriptions reste donc sur sa faim.

Si *Le Colon* propose une objectivité et des réflexions intéressantes, il est absolument déconnecté de la vie culturelle dans ce numéro. Si elle n'est habituellement pas évacuée complètement au gré des parutions, il demeure que l'espace qui lui est réservé est généralement mineur. Aucun film ni événement n'y est annoncé, outre l'« heure catholique », présentée sur les ondes de CKAC. En aucun cas le texte contenant cette information n'est axé sur la vie culturelle : on s'en tient à l'aspect religieux de l'événement. Ainsi, il se dégage de ce périodique une certaine austérité en raison du sérieux de sa facture et de son contenu. Le fait de n'annoncer aucun événement à caractère culturel suggère en effet une vie

7. *Le Colon. Supplément,* Roberval, 29 mars 1940, 2 p. Dorénavant désigné à l'aide des lettres *CS,* suivies du numéro de la page.

culturelle peu épanouie, qui se reflète dans la monotonie de ce journal pourtant fort bien informé sur le plan politique.

Comme nous l'avons observé précédemment, *Le Colon* inclut des remarques sur la Deuxième Guerre mondiale au sein même de ses réflexions politiques, à la une. En page deux se trouve une section titrée « Quelques brèves nouvelles », dans laquelle des informations concernent la guerre, telles que « Pâques à Berlin », « Nouvelles menaces pour l'Irlande » et « Raid anglais en Allemagne ». La guerre n'est pas évacuée : elle est au contraire l'objet de réflexions et est couverte comme un événement de l'actualité.

Ainsi, même si *Le Colon* est celui des quatre journaux qui offre la plus faible surface, et même s'il est celui qui accorde le moins d'espace aux élections fédérales, le contenu de ses articles est fort riche. En effet, ce journal ne s'en tient pas aux informations factuelles : on y aborde des questions militaires, tout en prenant en considération les enjeux tant régionaux que nationaux.

* * *

Chaque journal régional a sa couleur et ses intérêts, ce qui a évidemment un impact sur la configuration des nouvelles. Chaque périodique de notre corpus présente entre sept et neuf textes liés à l'élection du 26 mars 1940. Malgré cette apparence de traitement homologue, la couverture diffère fortement d'un journal à un autre. Si la plupart des hebdomadaires ont publié des articles couvrant autant les questions nationales que régionales, *La Gazette du Nord* a alloué plus d'espace au député régional élu, alors que *Le Progrès du Golfe,* de son côté, s'est davantage concentré sur la réélection du premier ministre Mackenzie King. Outre ces textes à saveur électorale, l'étude de l'espace accordé à la vie culturelle et à la Deuxième Guerre mondiale révèle les priorités de chacun des journaux. Un seul périodique, *La Gazette du Nord,* n'aborde aucunement la guerre dans son édition régulière. On peut observer que le journal s'étant le plus penché sur la guerre, *Le Colon,* n'a inclus dans son numéro qu'un seul texte effleurant la vie culturelle, à propos d'une « heure catholique » à la radio. Ainsi, plus la vie culturelle est évacuée, plus les journaux régionaux traitent de la politique avec sérieux et rigueur, comme si la culture – du moins peut-on en faire l'hypothèse – affectait la crédibilité du propos. Dans *La Gazette du Nord,* on ne trouve que deux articles liés à la vie culturelle, mais l'édition magazine offre une bande dessinée et un roman-feuilleton, ce qui montre la complémentarité des deux publications. Les

deux autres journaux, *Le Progrès du Golfe* et *Le Journal de Waterloo,* consacrent environ les mêmes proportions aux thèmes étudiés : cinq ou six articles sur la vie culturelle et un ou deux sur la guerre.

Il est donc indéniable que les quatre journaux analysés proposent des stratégies différentes quant à la couverture de l'élection du 26 mars 1940. Si *Le Journal de Waterloo* et *Le Progrès du Golfe* sont assez similaires, *La Gazette du Nord* et *Le Colon* sont absolument différents l'un de l'autre : le premier adopte un ton subjectif et partisan et offre une version « magazine » dynamique axée sur la culture, alors que le deuxième privilégie des propos objectifs, sobres et factuels, n'accordant pas d'espace à la vie culturelle. Chaque journal construisant son propre discours, il faut ainsi parler « des journaux régionaux » plus que du « journalisme régional » puisque, pour la couverture d'un même événement, le choix des informations y figurant diffère d'un périodique à l'autre. Ce qui contraste largement avec nos quotidiens actuels, c'est l'accès ralenti à l'information au moment de mettre sous presse et les notes indiquant un manque d'espace. Cependant, il s'agit de journaux hebdomadaires : leur visée n'est pas spécialement de rapporter l'actualité avec rapidité. En effet, en 1936 avait été créée l'Association des hebdomadaires de langue française du Canada : « L'Association tente de redéfinir la mission de la presse régionale autour de trois pôles : l'information et la publicité locales, l'éducation populaire » (Beaulieu et Hamelin, 1966 : 337). Toutefois, desservant des régions éloignées des grands centres, les journaux analysés étaient probablement la seule source d'information sur papier pour le lecteur – car la radio était bien installée dans les foyers à cette époque –, ce qui peut expliquer la prolifération de tableaux contenant des chiffres et des statistiques, ce genre d'information étant plus pertinent dans un journal que dans un média oral comme la radio. Il faut aussi retenir que l'information était reçue par ces journaux au compte-gouttes, comme le prouve la présence d'articles officialisant les nombres de votes dans le numéro subséquent (4 ou 5 avril 1940) de chacun des quatre journaux étudiés, soit plus de neuf jours après l'élection. La configuration de l'information était d'une tout autre nature qu'aujourd'hui, mais il demeure que les élections viennent encore et toujours chambouler l'espace public.

BIBLIOGRAPHIE

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1966), « Aperçu du journalisme québécois d'expression française », *Recherches sociographiques,* vol. 7, n° 3, p. 305-348.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin ([1973] 1979a), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. III : *1880-1895,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin ([1973] 1979b), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. IV : *1896-1910,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin ([1973] 1979c), *La presse québécoise des origines à nos jours,* t. VI : *1920-1934,* Québec, Presses de l'Université Laval.

Cambron, Micheline, et Hans-Jürgen Lüsebrink (2000), « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises,* vol. 36, n° 3, p. 127-145.

Le Colon (1940), vol. XXIII, n° 5 (28 mars).

Le Colon – supplément (1940), édition du 29 mars.

Foucault, Michel (1971), *L'ordre du discours,* Paris, Gallimard.

Gallichan, Gilles (2005), « Le "bouleversement intime" : le Québec et la France vaincue de juin 1940 », *Les Cahiers des dix,* n° 59, p. 239-283.

La Gazette du Nord (1940), édition du 29 mars.

La Gazette du Nord – magazine (1940), vol. III, n° 52.

Le Journal de Waterloo (1940), 53e année, n° 10 (29 mars).

Lechasseur, Antonio (1977), « Un journal par lui-même. *Le Progrès du Golfe,* de 1904 à 1954 », *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent,* vol. IV, nos 3-4 (septembre), p. 3137.

Le Progrès du Golfe (1940), 36e année, n° 51 (29 mars).

Reboul, Olivier (1980), *Langage et idéologie,* Paris, Presses universitaires de France.

LA PRESSE, UN CHAMP DE BATAILLE RHÉTORIQUE. L'ANTICOMMUNISME DANS *L'ACTION CATHOLIQUE*

Myriam Côté
Université de Montréal

Au début du xx[e] siècle, le Québec connaît un essor urbain important dû à la désertion de ses campagnes où, selon Richard Arès, « il a toujours été plus facile de retenir [la population] dans le giron de l'Église » (1981 : 272). Dans l'ouvrage *Un quotidien pour l'Église,* L'Action catholique, *1910-1940,* Dominique Marquis (2004), avec une démarche proprement historique, présente la presse catholique de l'époque et particulièrement le journal *L'Action catholique* en s'attardant à ses conditions de création et de fonctionnement. Elle évoque le fait que l'Église considère, en ce début de xx[e] siècle, que la ville est synonyme d'immoralité. M[gr] Bruchési, évêque de Montréal de 1897 à 1939, déplore par exemple le mode de vie capitaliste et irréligieux qui règne dans la ville de Montréal, fortement touchée par l'industrialisation et l'essor urbain. Les nouvelles tentations, comme le cinéma, de même que de vieux dangers comme le syndicalisme, l'alcool, le théâtre et la presse, guettent les citadins et corrompent leur morale. D'après Marquis, malgré plusieurs tentatives de censure de la part de l'Église[1], ces nouvelles tentations deviennent peu à peu partie prenante du mode de vie des citadins.

Il faudra miser sur l'association des chrétiens pour combattre ces idées perverses, qui trouvent surtout écho au sein de la jeunesse. En 1904, en s'inspirant des mouvements jeunesse européens, l'Église crée l'Association catholique pour la jeunesse canadienne-française (ACJC), fonde le journal *Le Semeur* et

1. Par exemple, M[gr] Bruchési interdit aux Montréalais, en novembre 1905, « d'assister au spectacle de Sarah Bernhardt ; 16 mois plus tard, la fréquentation du Théâtre des Nouveautés est défendue ; en 1913, il condamne le journal *Le Pays* » (Marquis, 2004 : 24-25).

lance un appel à l'association des catholiques. Marquis note que la presse catholique s'anime alors d'une vitalité sans précédent, pour atteindre un sommet de 149 titres au Québec en 1937, alors qu'elle n'en compte que 50 en 1910. En considérant l'ensemble des périodiques publiés entre 1925 et 1940, la presse catholique forme alors plus de 25 % des titres avec des bulletins paroissiaux – les organes des cercles catholiques –, des revues missionnaires, de la presse de combat et de la presse d'information (Marquis, 2004). L'Église cherche apparemment à faire de la lecture un geste d'apostolat et se dote même, en 1908, d'une maison d'édition, L'Action sociale ltée.

D'après Dominique Marquis, bien que plusieurs journaux soutiennent alors ouvertement l'idéologie catholique, comme *La Vérité* de Jules-Paul Tardivel, *La Défense* de Chicoutimi, *La Semaine de Montréal* et le *Journal de Rimouski,* il n'y a pas encore de grand quotidien catholique pour faire concurrence à *La Presse,* à *La Patrie* et au *Soleil.* Dans *Histoire du catholicisme québécois,* Nicole Gagnon, Jean Hamelin et Nive Voisine témoignent de la différence de point de vue de Mgr Bruchési et de Mgr Bégin sur la question. À Montréal, Mgr Bruchési préfère influencer directement les grands organes de presse plutôt que d'en créer une : « Mgr Bruchési préfère agir en coulisse, interdire du haut de la chaire et surtout éduquer la presse qui "n'a pas pour ambition principale d'encaisser à tout prix de grosses recettes […], mais de travailler avec une énergie constante à la saine éducation morale et sociale des populations" » (Gagnon, Hamelin et Voisine, 1984 : 210). Ainsi, en 1907, *La Presse* donne 20 dollars par mois à un prêtre de Montréal pour traiter, au sein de ses colonnes, de tout ce qui pourrait intéresser la religion. Toutefois, à Québec, Mgr Bégin voit la question d'un tout autre œil. Dès le 31 mars 1907, Mgr Bégin adopte un mandement établissant l'Action sociale catholique et l'Œuvre de la presse catholique dans le diocèse de Québec. Ces structures sont conçues comme des « instruments de pensée, d'éducation et de coordination des mouvements diocésains » (Gagnon, Hamelin et Voisine, 1984 : 194-195). Mgr Bégin désire mettre sur pied un quotidien catholique dans sa ville. Un bref pontifical de Pie X viendra saluer cette intention en mai 1907 :

> Il faut donc, pour guérir les maux de notre temps, employer des moyens qui soient appropriés à ces habitudes. C'est pourquoi aux écrits opposons les écrits ; aux erreurs propagées ça et là la vérité ; au poison des mauvaises lectures, le remède des lectures salutaires ; aux journaux dont l'influence pernicieuse se fait sentir tous les jours, au moins le bon journal. Mettre de côté semblables moyens, c'est se condamner à n'avoir aucune action sur le peuple et ne rien comprendre au caractère de son temps ; au contraire, celui-là se montrera juge

> excellent de son époque, qui pour semer la vérité dans les âmes, et la propager parmi le peuple, saura se servir avec adresse, zèle et constance de la presse quotidienne (Pie X, cité dans Gagnon, Hamelin et Voisine, 1984 : 194-195).

Par cette lettre, Pie X reconnaît la presse comme outil de combat. Quelques mois plus tard, le 21 décembre 1907, *L'Action sociale* – rebaptisée *L'Action catholique* en 1915 pour distinguer le mouvement du journal – est fondée. Jacques Racine et Michel Stein, dans *Idéologies au Canada français 1930-1939,* évoquent le fait que malgré la création d'un comité central permanent censé être en mesure de prendre des décisions autonomes quant au contenu du journal, une lettre du cardinal Bégin, adressée au conseil en 1923, témoigne au contraire de la proximité des autorités religieuses et de *L'Action catholique* :

> Il faut regarder *L'Action catholique* non comme l'organe de l'archevêque ou du clergé, mais comme l'organe d'une association, fondée certes par l'évêque, et à laquelle celui-ci a donné un programme général, mais qui n'en jouit pas moins, dans les limites qui lui sont tracées d'une réelle autonomie, quand il s'agit des décisions et des directions que le bureau juge à propos de donner aux rédacteurs de *L'Action catholique*. L'archevêque n'a pas à intervenir aussi longtemps que le comité central permanent et le journal qu'il dirige resteront fidèles à leur mission et se montreront dociles aux prescriptions des souverains pontifes et de nos conciles provinciaux, ainsi qu'aux directions positives qu'ils ont reçues ou qu'ils pourront recevoir de nous (Racine et Stein, 1978 : 62).

Si cette lettre et le titre *L'Action catholique* témoignent d'emblée de l'appartenance du journal à la doctrine catholique, placer le titre au cœur des « bras du Vatican » dans le bandeau insiste sur cette filiation (voir figure 1). L'influence de l'Église sur la politique rédactionnelle est visible dans tous les lieux du journal. *L'Action catholique* semble saisir l'actualité à travers une grille de lecture catholique, une manière de lire particulièrement apparente dans l'évocation du communisme.



–L'Europe en état d'alerte: 10,000,000 de soldats sous les armes; 50,000,000 attendent–

Le plus fort tirage de tous les journaux de Québec
"Instaurare omnia in Christo"
L'ACTION CATHOLIQUE
Membre de l'A. B. C.
Organe de l'Action Sociale Catholique

L'ACTION CATHOLIQUE

2e ÉDITION en page 5
Lisez l'annonce de LA COMPAGNIE PAQUET

TRENTE-DEUXIEME ANNEE No 10,064 — QUEBEC — CANADA — MERCREDI, 23 AOUT-1939 — 3 SOUS LE NUMERO

FIGURE 1

Bandeau de *L'Action catholique.* Il se trouve dans le haut de la Une de chacun des numéros. En voici un exemple : *L'Action catholique,* 23 août 1939, p. 1.

L'anticommunisme est en effet omniprésent dans *L'Action catholique* : les éditoriaux, titres et chroniques en font régulièrement mention de façon transparente, mais il est aussi disséminé à travers tous les autres lieux du journal, comme les pages féminines, les brèves et les images. Dans le présent chapitre, nous nous proposons d'étudier les modes de présence du communisme au sein de *L'Action catholique* autour des deux grands événements que sont la signature du pacte de non-agression Molotov-Ribbentrop le 23 août 1939 et la rupture de ce même pacte par l'invasion allemande de l'URSS le 22 juin 1941. Notre analyse vise à rendre compte du caractère écrasant de l'anticommunisme dans *L'Action catholique,* omniprésence qui induit une lecture monolithique de l'actualité. Nous porterons une attention particulière aux lieux de fractures entre catholicisme et communisme dans le but de reconstituer le monde que le journal donne à voir de même que l'espace offert pour la pérégrination en son sein.

LE PACTE MOLOTOV-RIBBENTROP : REPÈRES TEMPORELS

Le pacte germano-soviétique (ou pacte Molotov-Ribbentrop) est le nom donné au traité de non-agression entre l'Allemagne et l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS), signé le 23 août 1939. D'après Alexandre Adler, la conclusion de cette entente germano-russe provoque une onde de choc dans les milieux communistes. Palmiro Togliatti, Earl Browder et Mao Tsé-Toung, par exemple, deviennent dès ce moment des « opposants latents à la politique générale de l'Union soviétique » (Adler, 2001 : 73). Les rédacteurs de *L'Action catholique* voient eux aussi dans la signature du pacte un acte de trahison, puisque l'URSS abandonne la France et l'Angleterre en permettant aux Allemands de concentrer leurs efforts sur le front ouest.

La couverture du communisme qu'effectue *L'Action catholique* tout au long de la guerre varie en fonction du statut politique de l'URSS. Avant le 18 septembre 1939, jour de l'invasion de la Pologne par l'URSS, *L'Action catholique* traitait du communisme dans ses éditoriaux principalement, et ce, avec méfiance. Par la suite, une fois l'URSS véritablement en guerre aux côtés de l'Allemagne, la méfiance se transforme en une haine affirmée et l'anticommunisme déborde l'éditorial pour envahir tous les lieux du journal. Puis, le 22 juin 1941, le pacte germano-soviétique est rompu par l'invasion allemande de l'URSS. Cette déclaration de guerre, qui fait de l'URSS un allié, met en péril la politique rédactionnelle de *L'Action catholique.* Alors que l'anticommunisme occupe presque toute la surface du journal depuis septembre 1939, il faut attendre quatre numéros, soit celui du 27 juin 1941, pour trouver un éditorial d'Eugène L'Heureux, le rédacteur en chef, portant sur le sujet. Cet éditorial, intitulé « Ce tournant de la guerre » (L'Heureux, 1941 : 1), évoque le désarroi des lecteurs face au changement de camp de l'URSS : « Trois lettres reçues, dont deux anonymes, puis deux conversations nous laissent voir que certains esprits se laissent troubler par la présence de la Russie communiste à côté des Alliés, dans une guerre où nous prétendons servir la cause de la civilisation. » Puis, plus loin :

> Que ceci soit bien compris : nous ne prisons pas plus le communisme que dans le passé. Bien qu'en Russie, le communisme revienne peu à peu à l'économie capitaliste, il n'en reste pas moins FONDAMENTALEMENT MAUVAIS. Après avoir abattu l'ennemi qui menace le plus immédiatement le monde – le nazisme – il faudra vaincre le communisme, son frère jumeau.

À la suite de ce changement d'allégeance de l'URSS, le communisme sera de nouveau relégué presque exclusivement aux éditoriaux, dans lesquels on en traitera comme de la menace véritable.

LA RÉVOLUTION BOLCHÉVIQUE DE 1917, L'ORIGINE DE LA FRACTURE

Dans *L'âge des extrêmes : histoire du court XXe siècle,* Eric J. Hobsbawm souligne l'importance de la Révolution bolchévique au XXe siècle :

> Dans l'histoire de ce siècle, elle [la Révolution bolchévique d'octobre 1917] est donc devenue un événement aussi central que la Révolution de 1789 dans celle du XIXe siècle. De fait, ce n'est pas un hasard si l'histoire du Court Vingtième Siècle, tel qu'il est défini dans ce livre, coïncide pratiquement avec la durée de vie de l'État né de la révolution d'Octobre (Hobsbawm, 1999 : 86).

La Révolution bolchévique crée une fracture dans le monde. Alors qu'Hitler et Roosevelt font campagne en misant sur la haine du socialisme, plusieurs pays dans le monde choisissent le communisme. D'après Dominique Marquis, cet événement constitue, dans *L'Action catholique,* le point de départ d'une méfiance à l'égard du communisme. Dès 1920-1921, l'abbé Paquet signe une longue série d'éditoriaux qui montrent en quoi le bolchévisme est dangereux et mène à l'anarchie. Les titres de ses articles évoquent le bolchévisme comme un mouvement destructeur : les expressions « fléau bolchéviste », « torrent bolchéviste », « vague bolchéviste », « marée bolchéviste » ou « contagion bolchéviste » le montrent bien. Le 20 janvier 1920, le texte « Le bolchévisme. Son but – ses ravages » est publié en éditorial, lieu phare de la politique rédactionnelle. L'abbé Paquet y écrit, au tout début de son texte :

> L'ébranlement imprimé au monde par la révolution russe menace, dans tous les pays, les assises mêmes de la société. D'un hémisphère à l'autre, un mot de terreur résonne sur toutes les lèvres : le bolchévisme. Ce lourd vocable n'exprime ni une autre idée, ni une autre méthode, que le mot très clair que nous avions déjà, et qui n'en est, au fond, que le formidable synonyme : l'anarchie (Paquet, 1920 : 3).

La Révolution bolchévique de 1917 crée véritablement une fracture dans la politique de l'Église catholique, fracture qui se répercute en écho dans *L'Action catholique.* Quatre points de rupture majeurs entre communisme et catholicisme seront inlassablement repris dans *L'Action catholique* : la volonté de domination des communistes, leur propension à la violence et à la traîtrise, leur goût pour la révolution et leur athéisme.

L'ÉTOILE ROUGE DOMINATRICE

Une véritable paranoïa s'installe dans les éditoriaux de *L'Action catholique* à la suite de la Révolution bolchévique. On y affirme que les complots communistes touchent l'ensemble du globe, trahissant une volonté de domination du monde qui serait même visible dans le symbole communiste, l'étoile rouge, qui représenterait en fait les cinq continents convertis au communisme. Les communistes sont ainsi perçus comme une menace bien réelle au Canada. D'après Robert Comeau et Bernard Dionne (1981), dès 1935, une méfiance s'installe quant au nombre de sympathisants communistes au Québec. On se met à assimiler les syndicats, les femmes et les anticléricaux à des communistes. Ainsi, l'Autre apparaît comme suspect et le suspect est toujours vu comme commu-

niste. Comeau et Dionne signalent même que dans *L'Action catholique* du 12 et du 19 mars 1937, tout juste avant l'adoption de la loi du cadenas, on rapporte qu'il y a 250 000 sympathisants communistes au Québec et 200 clubs dans la ville de Montréal seulement, des chiffres gonflés qui témoignent de la paranoïa des rédacteurs (Comeau et Dionne, 1981).

Cette paranoïa face au communisme est particulièrement manifeste le 1er septembre 1939, jour du déclenchement de la guerre. En page 11, l'entrefilet « Menaces de sabotage des nazistes et des communistes » désigne Duplessis comme rempart du nazisme et du communisme :

> « Un peu partout, des organisations communistes et nazistes menacent de saboter certains édifices publics et certaines industries de la province. […] » Telle était la déclaration que faisait ce matin, le premier ministre de la province, l'hon. Maurice Duplessis. Il signala que l'intervention du gouvernement provincial avait empêché un syndicat allemand d'acheter l'Île d'Anticosti. Il y a quelques mois, la Loi du cadenas a également bloqué dans une large mesure la propagande bolchéviste et continuera à jouer son rôle protecteur (Anonyme, 1939a : 11).

Cette idée est reprise en page 20 du même numéro du journal, dans la brève intitulée « Les communistes » : « La Sûreté provinciale a été mise au courant de la distribution de littérature communiste, dans les rues de la ville, au cours de la nuit dernière. Il s'agit d'une circulaire publiée par le parti communiste » (Anonyme, 1939b : 20). Cette mention vient confirmer l'omniprésence du communisme, qui apparaît comme courant les rues. Il faut ici souligner que malgré le fait que les Allemands sont ceux qui déclenchent la guerre par l'invasion de la Pologne le 1er septembre 1939, l'équipe rédactionnelle de *L'Action catholique* choisit plutôt de traiter des communistes dans presque toutes les pages de son numéro. L'abondance de textes anticommunistes est ici mise au service du message éditorial de *L'Action catholique,* le monde apparaissant en voie de tomber aux mains du « véritable ennemi », le communisme.

LES COMMUNISTES, DES TRAÎTRES VIOLENTS

La doctrine catholique est omniprésente dans *L'Action catholique*. Le communisme y est considéré comme la doctrine du Mal. Le 23 août 1939, jour de la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, dans l'éditorial intitulé « Les relations germano-soviétiques », Eugène L'Heureux évoque la malhonnêteté des

communistes : « Le gouvernement russe est malhonnête au point qu'il y a lieu de se demander si l'on y perd à ne pas l'avoir comme collaborateur. Et ce n'est pas en Allemagne qu'il faut aller chercher les hommes d'État les plus respectueux de leur parole et de leur signature. Qu'ils se rassemblent ! » (L'Heureux, 1939 : 4). Sur cette même page, on retrouve une caricature représentant la surprise de Chamberlain (voir figure 2), thème qui sera repris dans la caricature du lendemain (voir figure 3). Ces deux caricatures opposent la bestialité des communistes à la civilité de Chamberlain, qui est désemparé devant le refus de négocier de l'URSS. Le 24 août 1939, le lendemain de la signature du pacte germano-russe, le grand titre du journal est « L'univers attend "l'heure zéro" », ce qui laisse entendre que l'URSS est la responsable de la précipitation de la guerre. Cette idée est reprise le 1er septembre 1939, jour du déclenchement des hostilités. Dans l'éditorial « La guerre ? Gardons une attitude catholique », Louis-Philippe Roy (1939a : 4) estime que « Staline a tout fait pour que cette guerre se produise ». Publier cet éditorial le jour du déclenchement de la guerre fait des communistes les responsables du conflit.

Tout au long de la guerre, l'URSS est présentée comme une puissance très violente, voire animale. Lors du début de l'invasion de la Pologne, le 18 septembre 1939, l'article « Les hordes de Staline envahissent la Pologne » fait la une. Par l'emploi du terme « hordes » dans le titre, on suggère l'image de troupes russes indisciplinées et violentes. L'URSS est aussi souvent représentée en caricature dans *L'Action catholique,* particulièrement sous la forme de « l'ours bolchévique ». À la une du 2 décembre 1939 (voir figure 4), on voit Staline avec de longues griffes d'ours attaquant un petit lapin sans défense, représentant la Finlande. La métaphore animale est régulièrement employée, mais l'éditorial « La traîtrise de l'ours », daté du 30 novembre 1939, en est l'exemple paroxystique :

> Qui ne se rappelle l'horrible tragédie qui se déroulait au Jardin zoologique, au cours de l'été dernier ? Un visiteur imprudent donnait à manger aux ours polaires quand une des bêtes allongea hypocritement la patte, enfonça ses griffes dans les chairs du malheureux, lui arracha le bras sous les yeux horrifiés des enfants de la victime blessée à mort. Cruel animal ! Pauvre famille ! disait-on le lendemain. Et l'on avait bien raison. Mais il existe un ours bien plus dangereux et des nations entières bien plus à plaindre. Vous avez deviné qu'il s'agit de l'ours moscovite et des nations voisines (Roy, 1939d : 4).

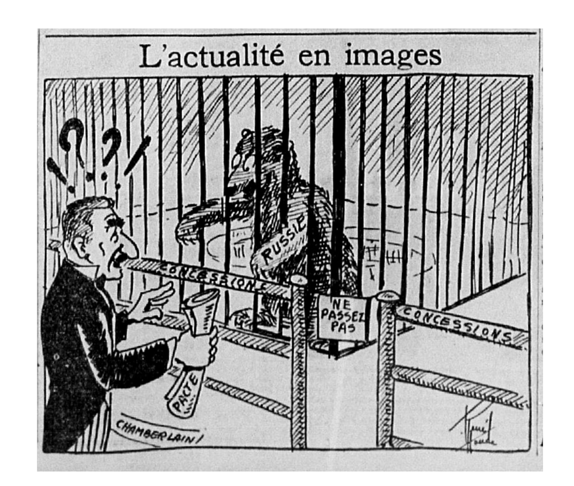


FIGURE 2

Caricature : « L'actualité en images »,
L'Action catholique, 23 août 1939, p. 4.



FIGURE 3

Caricature : « L'actualité en images »,
L'Action catholique, 24 août 1939, p. 4.

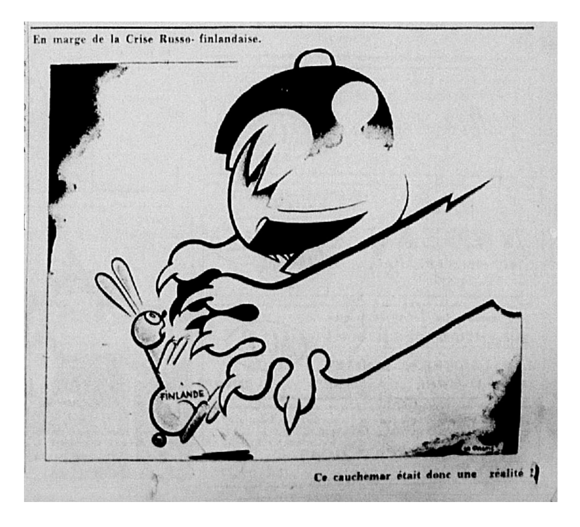


FIGURE 4

Caricature : « En marge de la crise russo-finlandaise », *L'Action catholique,* 2 décembre 1939, p. 1.

Le rappel de ce fait divers et la mention de l'ours moscovite offrent l'occasion d'étoffer le portrait de l'URSS comme puissance traître et violente. Cette pratique de *L'Action catholique* témoigne de sa propension à moduler son traitement de la nouvelle, et même son rappel de la nouvelle, en fonction de sa vision du monde.

LE GOÛT POUR LA RÉVOLUTION

La révolution est aussi un point de rupture entre le communisme et le christianisme. Karl Marx, dans le manifeste communiste, affirme que l'histoire humaine est construite par des luttes entre les classes :

> Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte (Marx, 1847).

La dialectique matérialiste est révolutionnaire. À l'opposé, selon Richard Jones, l'Église est essentiellement contre-révolutionnaire. Dans l'ouvrage *L'idéologie de* L'Action catholique *(1917-1939),* celui-ci présente l'idéologie de *L'Action catholique* comme « une idéologie de retour au passé ou de conservation de l'ordre établi, une idéologie réactionnaire » (Jones, 1974a : 2). L'Église milite pour le maintien de l'ordre établi, une position relayée par *L'Action catholique.* Dans l'éditorial du 29 septembre 1936, Louis-Philippe Roy analyse la situation géopolitique autour du communisme révolutionnaire :

> Le rêve de Lénine étant de dominer le monde par la révolution et ses agents se multipliant avec rapidité dans plusieurs pays, des réactions s'amorcèrent. En Italie et en Allemagne, le péril communiste devint tel que des hommes se dressèrent qui, par leur prestige, s'emparèrent du pouvoir afin de mâter [*sic*] les agents de Moscou. Pour éviter à leur pays respectif la révolution dictatoriale bolchéviste, Mussolini et Hitler constituèrent des dictatures anti-révolutionnaires (Roy, 1936 : 4).

Roy soutient que le rêve ultime des communistes est d'effectuer une révolution mondiale, ce que le bloc dictatorial antirévolutionnaire, composé de l'Allemagne et de l'Italie, et le bloc démocratique, formée de la France et de l'Angleterre, tentent de combattre. La voracité révolutionnaire bolchéviste est perçue comme le centre de la doctrine, comme en témoigne l'éditorial « Le plus grand péril » de Louis-Philippe Roy en octobre 1939 :

> N'oublions pas une chose : la raison d'être du communisme, c'est l'organisation de la révolution mondiale en vue de l'avènement du régime communiste et de la destruction de toute religion. Le gouvernement soviétique en Russie n'est pas une fin, mais un moyen. À la faveur d'une révolution on ne peut plus sanguinaire, les bolchévistes se sont emparé [*sic*] du gouvernement de leur pays. Maîtres d'immenses ressources, ils ont décidé de les exploiter pour promouvoir la révolution « rouge » universelle (Roy, 1939c : 4).

L'ATHÉISME COMMUNISTE

Un autre lieu de fracture entre le communisme et l'Église est la religion. Dans *La question juive,* Karl Marx propose une critique sociologique de la religion : « L'État démocratique, le véritable État, n'a pas besoin de la religion pour son achèvement politique. Il peut, au contraire, faire abstraction de la religion, parce qu'en lui le fondement humain de la religion est réalisé de façon profane » (cité dans Teboul, 2004 : 292). Ludwig Feuerbach, dans *L'essence du*

christianisme, critique quant à lui la religion au plan anthropologique, comme le rapporte Raymond Aron :

> Pour Feuerbach, le thème fondamental s'expose ainsi : ce n'est pas la religion qui crée l'homme, c'est l'homme qui crée la religion et l'homme crée la religion en projetant en Dieu et dans les représentations religieuses ce qu'il conçoit de meilleur de lui et en lui. L'homme s'aliène dans les représentations religieuses en prêtant à celles-ci toutes les perfections qui sont humaines (Aron, 2002 : 108).

Si l'on prône l'égalité entre les hommes, le principe d'autorité suprême, incarné par le pape et par Dieu, se trouve remis en cause. Le communisme étant fondamentalement antireligieux, l'Église se doit de le combattre, notamment par des encycliques. Une caricature de Robert Lapalme, parue à la une de *L'Action catholique* le 28 octobre 1939 (voir figure 5), montre ainsi Hitler et Staline qui, comme des créatures de la nuit ou de l'enfer, sont aveuglés par la lumière de l'encyclique *Summi Pontificatus.* Cette image de l'Église comme porteuse de lumière est constamment reprise par les publications catholiques. Dans l'encyclique *Divini Redemptoris,* adoptée par l'Église le 19 mars 1937 à la suite de l'intensification des politiques antireligieuses du Kremlin (Chenaux, 2009 : 86), on condamne le communisme athée défini comme « intrinsèquement pervers » et on lui oppose la « lumineuse doctrine de l'Église » (Pie XI, 1939 : 20, 3). L'image rhétorique ici déployée est très forte et rappelle la guerre manichéenne de l'Ombre contre la Lumière.

Dans *L'Action catholique,* l'athéisme communiste est surtout dénoncé à l'occasion d'actes considérés comme antireligieux que pose le Kremlin. Le 7 septembre 1939, dans l'éditorial « En punition de trois paganismes », Louis-Philippe Roy rappelle la guerre d'Espagne et les exactions commises par les communistes et fait de leur défaite un prélude au sort que leur réserve Dieu :

> Parce qu'il a voulu chasser Dieu du cœur des hommes après l'avoir renié officiellement ; parce qu'il a massacré des milliers et des milliers de prêtres, des millions de catholiques ; parce qu'il a profané, pillé, incendié des milliers d'églises dressées pour la louange du Créateur ; le régime bolchéviste sera châtié un jour. Il a reçu un rude coup en Espagne, ce n'est que le commencement (Roy, 1939b : 4).

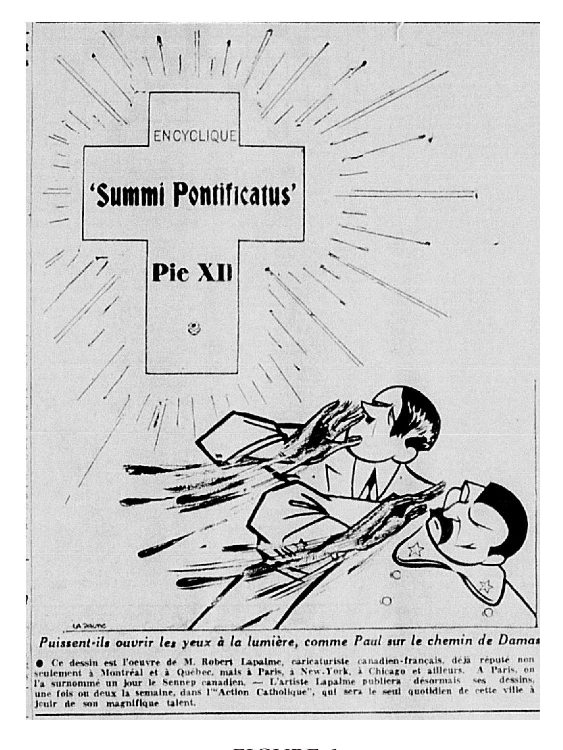


FIGURE 5

Caricature : « Puissent-ils ouvrir les yeux à la lumière, comme Paul sur le chemin de Damas », *L'Action catholique,* 28 octobre 1939, p. 1.

Les actes antireligieux posés par les communistes lors de la guerre d'Espagne sont sans cesse rappelés dans les publications catholiques. Une attaque similaire avait notamment été faite au préalable dans l'encyclique *Divini Redemptoris,* qui condamnait déjà les « horreurs du communisme en Espagne » (Pie XI, 1939 : 7). *L'Action catholique* adopte la même position. Le lendemain du déclenchement de la guerre, le 2 septembre 1939, le texte « La vie catholique dans l'Espagne nouvelle » est publié en éditorial. C'est l'URSS, et non pas le parti socialiste espagnol, qui y est présentée comme une puissance mesquine et violente ayant causé la destruction de plusieurs lieux de culte ainsi que le meurtre de centaines de prêtres et de fidèles catholiques lors de la guerre d'Espagne. Ce rappel de la guerre d'Espagne coïncide avec le début d'une nouvelle guerre, ce qui mène

forcément le lecteur à tracer un parallèle entre les deux conflits, en plus de nourrir l'image du communisme bestial que l'équipe rédactionnelle construit sans relâche à travers les pages du journal.

Dans *L'Action catholique,* dès qu'une attaque contre les symboles religieux ou une « nation croyante » survient, on en traite abondamment. Ainsi, on rapporte les purges russes, le cas espagnol, mais aussi l'invasion de la Pologne catholique. Cette attaque sera le thème d'un poème signé Bittner dans *L'Action catholique* du 25 novembre 1939. Le poème « Pologne » est présenté en page féminine. On y traite de l'offensive sournoise de Staline en Pologne, déjà ravagée et occupée par les armées d'Hitler : « Pour mieux t'anéantir et te briser, Pologne, / Staline à son appel fut ton second bourreau / Celui-ci sur ton sol fit flotter ton drapeau / Souillé d'un sang impur, ô ma pauvre Pologne !… » (Bittner, 1939 : 6). Bittner y évoque l'athéisme de Staline et la terreur qu'inspire le communisme pour mieux venir encenser la liberté et la religion à la fin. Ainsi, tout au long de la guerre, L'Action catholique se sert du communisme comme repoussoir dans le but de définir sa doctrine, le catholicisme. À ce moment historique précis, communisme et catholicisme semblent presque inséparables sur le plan discursif dans le journal, l'un ayant besoin de l'autre pour prendre sens.

UN COMMUNISME OMNIPRÉSENT, MAIS SANS VOIX NI IMAGE

De la signature du pacte de non-agression germano-russe à la fin de la guerre, l'URSS est présente à la une de *L'Action catholique,* l'endroit le plus névralgique du journal parce que le plus lu et vu. À certains moments, l'URSS envahit le journal par son omniprésence. Mais pourquoi évoquer autant l'URSS au sein de ses pages s'il s'agit de l'ennemi ?

Jean de Bonville traite, dans *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse,* du passage du journalisme d'opinion au journalisme d'information. Il affirme que la transition est due à la publicité, le mode de financement principal du journal : plus le journal est tiré à de nombreux exemplaires, plus la publicité est coûteuse. Ainsi, pour attirer le plus grand lectorat possible, on retire de l'opinion pour y mettre de l'information :

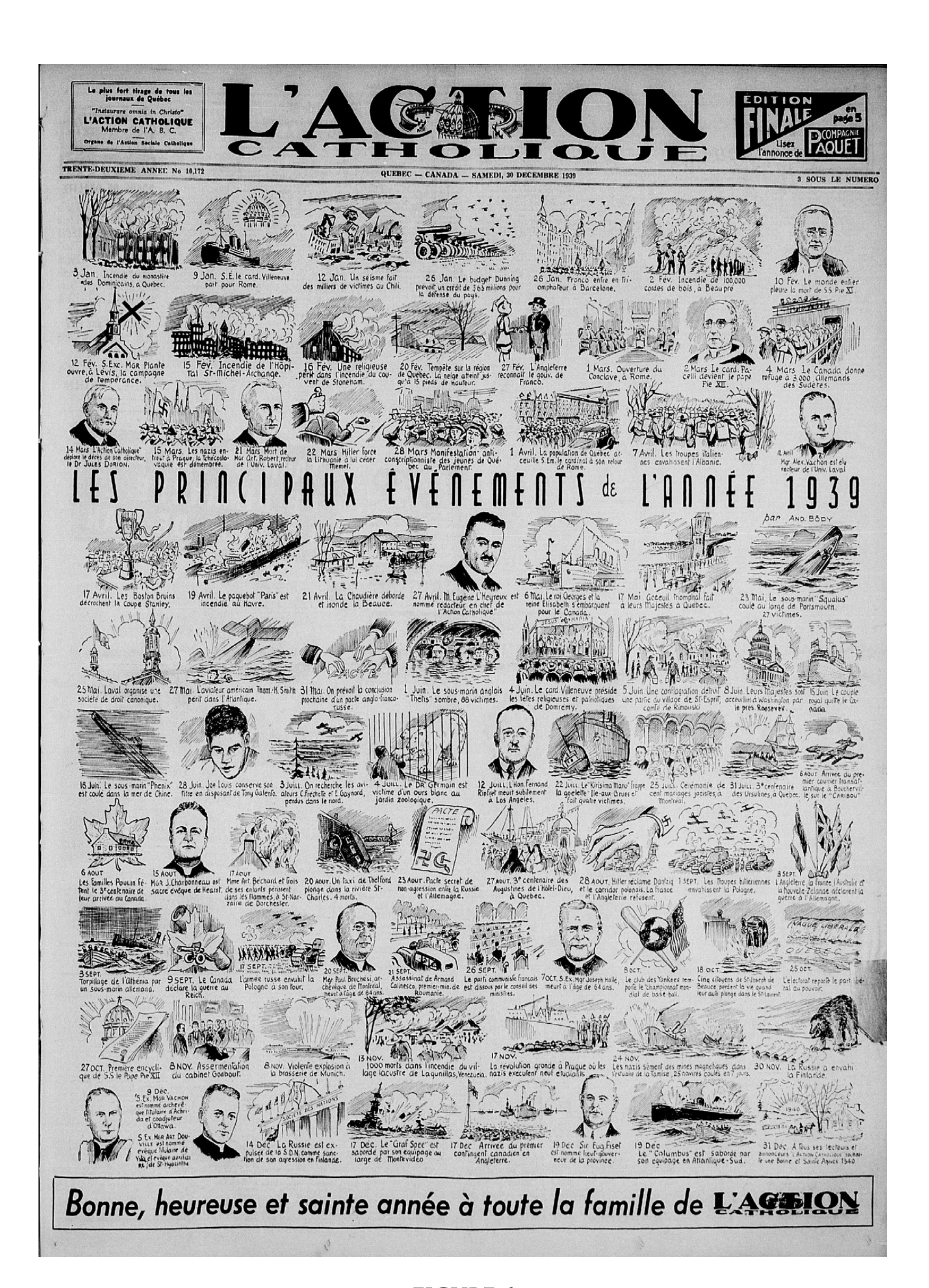
> Changement de forme, changement de fond : les contemporains sont unanimes à constater la naissance de ce qu'ils appellent un « nouveau journalisme ». Le primat de la nouvelle sur l'opinion le caractérise. La page un devient la vitrine de l'actualité. Titres et mise en page attisent l'intérêt pour la nouvelle. Le journal ne délaisse pas pour autant ses opinions. Il relègue toutefois l'éditorial à

> l'arrière-plan et compte sur le traitement de la nouvelle politique pour promouvoir plus efficacement ses opinions (de Bonville, 1988 : 230).

La presse catholique veut répandre la doctrine de l'Église et veiller sur la morale. Le journalisme d'information, qui présente des nouvelles plutôt que de l'idéologie, est ainsi une menace. La presse catholique ne peut rivaliser contre l'actualité et doit par conséquent revoir sa politique rédactionnelle pour intégrer davantage de faits divers et de publicité dans le journal. Devant la nécessité de traiter de tout, *L'Action catholique* n'a pas d'autres choix que de faire place au communisme dans ses pages. Elle en fait donc son pendant idéologique malveillant.

Ainsi, à la une du 30 décembre 1939, dont la manchette se lit « Les principaux événements de l'année 1939 » (Anonyme, 1939d : 1), on retrouve 81 images représentant les événements majeurs ayant marqué l'année 1939 (voir figure 6). Seules 5 images sur 81 concernent le communisme : deux portent sur le pacte de non-agression, une illustre l'attaque contre la Pologne, une autre, l'attaque contre la Finlande, et une enfin évoque l'expulsion de l'URSS de la Société des Nations. En contraste, l'Allemagne nazie, elle, fait l'objet de 10 images. *L'Action catholique* insiste plutôt sur les grands événements religieux de l'année, 25 images, et sur les faits divers nationaux, 17 illustrations. On apprend ainsi que, le 15 août 1939, « Mgr J. Charbonneau est sacré évêque de Hearst » et que le 20 août, « Un taxi de Thetford plonge dans la rivière St-Charles. 4 morts ». Cette abondance d'informations ponctuelles et de faits divers religieux et nationaux contraste avec le petit nombre d'événements marquants attribuables à l'URSS. Si l'on se fie à la distribution des « principaux événements de l'année 1939 » par sujet et par nation, les nouvelles religieuses, les faits divers nationaux et la guerre devraient former l'essentiel du journal, ce qui est tout à fait le cas. Toutefois, toujours d'après cette distribution, la présence de l'URSS devrait être limitée au sein du journal ; c'est pourtant l'inverse qui se produit. *L'Action catholique* ne rend ici pas compte de l'importance de chacun des acteurs dans son traitement de l'actualité, ce qui la fait basculer davantage dans le journalisme d'idéologie que dans le journalisme d'information. Le communisme et l'anticommunisme sont omniprésents dans le monde que construit le journal.

Cette propension à traiter constamment du communisme et à le dénoncer est présentée comme une réaction juste, comme nous l'avons vu plus tôt, à la volonté de domination des communistes, de leurs mauvais sentiments et de leur goût pour la révolution et l'athéisme. Il y a véritablement une peur du communisme chez les élites catholiques, une peur liée aux enjeux précédemment


Le plus fort tirage de tous les journaux de Québec
"Instaurare omnia in Christo"
L'ACTION CATHOLIQUE
Membre de l'A. B. C.
Organe de l'Action Sociale Catholique

L'ACTION CATHOLIQUE

ÉDITION FINALE
en page 5
Lisez l'annonce de COMPAGNIE PAQUET

TRENTE-DEUXIEME ANNEE No 10,172 — QUEBEC — CANADA — SAMEDI, 30 DECEMBRE 1939 — 3 SOUS LE NUMERO

3 Jan. Incendie du monastère des Dominicains, à Québec.
9 Jan. S.E. le card. Villeneuve part pour Rome.
12 Jan. Un séisme fait des milliers de victimes au Chili.
26 Jan. Le budget Dunning prévoit un crédit de 363 millions pour la défense du pays.
26 Jan. Franco entre en triomphateur à Barcelone.
2 Fév. Incendie de 100,000 cordes de bois, à Beaupré
10 Fév. Le monde entier pleure la mort de S.S. Pie XI.
12 Fév. S.Exc. Mgr Plante ouvre, à Lévis, la campagne de tempérance.
15 Fév. Incendie de l'Hôpital St-Michel-Archange.
16 Fév. Une religieuse périt dans l'incendie du couvent de Stoneham.
20 Fév. Tempête sur la région de Québec. La neige atteint jusqu'à 15 pieds de hauteur.
27 Fév. L'Angleterre reconnaît le gouv. de Franco.
1 Mars. Ouverture du Conclave, à Rome.
2 Mars Le card. Pacelli devient le pape Pie XII.
4 Mars Le Canada donne refuge à 3,000 Allemands des Sudètes.
14 Mars "L'Action Catholique" déplore le décès de son directeur, le Dr Jules Dorion.
15 Mars. Les nazis entrent à Prague, la Tchécoslovaquie est démembrée.
21 Mars Mort de Mgr Art. Robert, recteur de l'Univ. Laval.
22 Mars Hitler force la Lithuanie à lui céder Memel.
28 Mars Manifestation anticonscriptionniste des jeunes de Québec au Parlement.
1 Avril. La population de Québec accueille S. Em. le cardinal à son retour de Rome.
7 Avril. Les troupes italiennes envahissent l'Albanie.
11 Avril Mgr Alex. Vachon est élu recteur de l'Univ. Laval

LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS de L'ANNÉE 1939

par AND. BÖDY

17 Avril. Les Boston Bruins décrochent la Coupe Stanley.
19 Avril. Le paquebot "Paris" est incendié au Havre.
21 Avril. La Chaudière déborde et inonde la Beauce.
27 Avril. M. Eugène L'Heureux est nommé rédacteur en chef de "l'Action Catholique"
6 Mai. Le roi Georges et la reine Elisabeth s'embarquent pour le Canada.
17 Mai Aceeuil triomphal fait à leurs Majestés à Québec.
23 Mai. Le sous-marin "Squalus" coule au large de Portsmouth. 27 victimes.
25 Mai. Laval organise une société de droit canonique.
27 Mai. L'aviateur américain Thom.-H. Smith périt dans l'Atlantique.
31 Mai. On prévoit la conclusion prochaine d'un pacte anglo-franco-russe.
1 Juin. Le sous-marin anglais "Thetis" sombre, 88 victimes.
4 Juin. Le card. Villeneuve préside les fêtes religieuses et patriotiques de Domremy.
5 Juin. Une conflagration détruit une partie du village de St-Esprit, comté de Rimouski
8 Juin. Leurs Majestés sont accueillies à Washington par le prés. Roosevelt.
15 Juin Le couple royal quitte le Canada
18 Juin. Le sous-marin "Phenix" est coulé dans la mer de Chine.
28 Juin. Joe Louis conserve son titre en disposant de Tony Galento.
3 Juill. On recherche les aviateurs C. Fréchette et E. Gaynord, perdus dans le nord.
4 Juill. Le Dr Germain est victime d'un ours blanc au jardin zoologique.
12 Juill. L'Hon. Fernand Rinfret meurt subitement à Los Angeles.
22 Juill. Le "Kirisima Maru" frappe la goélette "Ile-aux-Grues" et fait quatre victimes.
23 Juill. Cérémonie de cent mariages jocistes, à Montréal.
31 Juill. 3e centenaire des Ursulines, à Québec.
6 Août Arrivée du premier courrier transatlantique à Boucherville, sur le "CARIBOU"
6 Août Les familles Poulin fêtent le 3e centenaire de leur arrivée au Canada.
15 Août Mgr J. Charbonneau est sacré évêque de Hearst.
17 Août Mme Art. Béchard et trois de ses enfants périssent dans les flammes, à St-Narzaire de Dorchester.
20 Août. Un taxi de Thetford plonge dans la rivière St-Charles. 4 morts.
23 Août. Pacte secret de non-agression entre la Russie et l'Allemagne.
27 Août. 3e centenaire des Augustines de l'Hôtel-Dieu, à Québec.
28 Août. Hitler réclame Dantzig et le corridor polonais. La France et l'Angleterre refusent.
1 Sept. Les troupes hitlériennes envahissent la Pologne.
3 Sept. L'Angleterre, la France, l'Australie et la Nouvelle-Zélande déclarent la guerre à l'Allemagne.
3 Sept. Torpillage de l'Athenia par un sous-marin allemand.
9 Sept. Le Canada déclare la guerre au Reich.
17 Sept. L'armée russe envahit la Pologne à son tour.
20 Sept. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, meurt à l'âge de 84 ans.
21 Sept. Assassinat de Armand Calinesco, premier-min. de Roumanie.
26 Sept. Le parti communiste français est dissous par le conseil des ministres.
7 Oct. S.Ex. Mgr Joseph Hallé, meurt à l'âge de 64 ans.
8 Oct. Le club des Yankees remporte le "championnat mondial de base-ball.
18 Oct. Cinq citoyens de St-Joseph de Beauce perdent la vie quand leur auto plonge dans le St-Laurent.
25 Oct. L'électorat reporte le parti libéral au pouvoir.
27 Oct. Première encyclique de S.S. le Pape Pie XII
8 Nov. Assermentation du cabinet Godbout.
8 Nov. Violente explosion à la brasserie de Munich.
13 Nov. 1000 morts dans l'incendie du village lacustre de Lagunillas, Venezuela.
17 Nov. La révolution gronde à Prague où les nazis exécutent neuf étudiants.
24 Nov. Les nazis sèment des mines magnétiques dans l'estuaire de la Tamise, 25 navires coulés en 7 jours.
30 Nov. La Russie a envahi la Finlande.
9 Déc. S.Ex. Mgr Vachon est nommé archevêque titulaire d'Achrida et coadjuteur d'Ottawa.
S.Ex. Mgr Art. Douville est nommé évêque titulaire de Vita et évêque auxiliaire de St-Hyacinthe
14 Déc. La Russie est expulsée de la S.D.N. comme sanction de son agression en Finlande.
17 Déc. Le "Graf Spee" est sabordé par son équipage au large de Montevideo
17 Déc Arrivée du premier contingent canadien en Angleterre.
19 Déc Sir Eug. Fiset est nommé lieut.-gouverneur de la province.
19 Déc Le "Columbus" est sabordé par son équipage en Atlantique-Sud.
31 Déc. A tous ses lecteurs et annonceurs "L'Action Catholique" souhaite une Bonne et Sainte Année 1940

Bonne, heureuse et sainte année à toute la famille de L'ACTION CATHOLIQUE

FIGURE 6
La Une. *L'Action catholique,* 30 décembre 1939, p. 1.

évoqués, mais aussi au fait que le communisme et le catholicisme se ressemblent sur plusieurs points. Dans l'encyclique *Divini Redemptoris,* on traite du communisme comme d'un mouvement séduisant :

> La doctrine, que le communisme cache sous des apparences parfois si séduisantes, a aujourd'hui pour fondement les principes du matérialisme dialectique et historique déjà prônés par Marx ; les théoriciens du bolchevisme prétendent en détenir l'unique interprétation authentique. Cette doctrine enseigne qu'il n'existe qu'une seule réalité, la matière, avec ses forces aveugles ; la plante, l'animal, l'homme sont le résultat de son évolution. De même, la société humaine n'est pas autre chose qu'une apparence ou une forme de la matière qui évolue suivant ses lois ; par une nécessité inéluctable elle tend, à travers un perpétuel conflit de forces, vers la synthèse finale : une société sans classe (Pie XI, 1939 : 3-4).

L'Église reconnaît que cette disparition des classes est tentante, mais elle juge qu'elle est immorale, puisqu'elle nie l'idée de Dieu, l'autorité suprême. Toutefois, l'Église milite elle aussi pour davantage d'égalité entre les patrons et les ouvriers. Dans *Histoire du catholicisme québécois,* Gagnon, Hamelin et Voisine (1984) soulignent que, dans les années 1930, on voit apparaître l'idée d'un chrétien-marxiste, d'un socialiste croyant. L'Église combat fermement ce rapprochement entre les deux doctrines, car elle a peur de perdre de l'influence sur ses fidèles, son autorité et ses biens. Ainsi, malgré le fait que le communisme soit l'ennemi, *L'Action catholique* lui accorde un traitement très ample dans le journal, puisqu'il importe de le distinguer du catholicisme, de l'antagoniser et de le combattre par la presse.

Dans *L'Action catholique,* la voix éditoriale, porteuse de la doctrine catholique, laisse toutefois très peu voir l'Autre. L'URSS n'est représentée qu'une seule fois en photo durant la période s'étendant entre août 1939 et juin 1941, alors qu'on l'évoque constamment dans les textes et dans les caricatures. À la une du 1er décembre 1939, sous le titre « Le molosse russe se jette sur la Finlande » (Anonyme, 1939c : 1), un bolide russe et des troupes armées en train de déployer leur attaque sont représentés (voir figure 7). Cette seule présence de l'URSS en photo contraste avec le grand nombre de caricatures dont elle est l'objet. D'ailleurs, dans les photos des grands protagonistes de la guerre qui sont publiées, Staline est toujours absent, bien qu'il soit fréquemment l'objet de caricatures. Staline est surtout représenté sous la forme d'un ours ou d'un homme à l'air maléfique. Le 5 octobre 1939, il est même l'objet d'une caricature dans laquelle on l'aperçoit aux portes de l'enfer désireux d'occuper la place du diable (voir figure 8). Le

montrer en photo contredirait l'image que le journal tente de construire, celle de Staline le vil dictateur, puisque les lecteurs le verraient tel un homme tout à fait comme les autres. Les images rendent toute situation plus réelle et laissent libre cours à l'interprétation. Le choix qui est fait de très peu documenter le communisme en photo, tout en privilégiant plutôt la caricature, trahit une volonté de distanciation et de dérision. Au lieu de concrétiser le communisme, on le tourne en ridicule.



Le molosse russe se jette sur la Finlande

● Par air, par mer et par terre, une agression brusquée de l'U. R. S. S. vient de jeter la Finlande dans un conflit où elle devra lutter un contre cent. Dans la photo supérieure, on voit un avion de bombardement de grande classe lancé à l'attaque de l'aéroport d'Helsinki, capitale de la Finlande. En bas, un détachement d'infanterie russe s'avance vers la frontière finnoise, sous la protection de mitrailleuses, dont on voit un échantillon au premier plan. Le géant soviétique veut faire payer à la Finlande son refus de retirer ses troupes de la frontière russo-finnoise. (Photos Acme)

FIGURE 7

« Le molosse russe se jette sur la Finlande », *L'Action catholique,* 1er décembre 1939, p. 1.



FIGURE 8
Caricature : « L'actualité en images »,
L'Action catholique, 5 octobre 1939, p. 4.

Comme l'avait fait remarquer Pie X peu avant la création de *L'Action catholique,* le journal quotidien est un outil de propagande efficace, puisqu'il touche les gens chez eux. Le journal, en ces temps de guerre, veut s'ériger contre les publications concurrentes, surtout celles de ses ennemis philosophiques. Ainsi, l'équipe rédactionnelle de *L'Action catholique* choisit, tout au long de la guerre, de miser sur la couverture du conflit mondial et sur la lutte face au communisme. La guerre contre le communisme avait toutefois commencé depuis bien plus longtemps dans *L'Action catholique.* En 1933, le journal sollicitait déjà des abonnements nouveaux au nom de son anticommunisme :

> Pourquoi ce cadeau de 100 abonnements nouveaux à *L'Action catholique* ? Mais la raison en est bien simple : c'est que, pour faire face au communisme qui progresse chez nous, à la faveur de la crise, il faut absolument répandre partout la presse catholique, celle qui a pour mission d'entretenir et d'accroître le sens chrétien chez les individus, puis de garder à tout notre organisme social un caractère vraiment chrétien. Cette fois-ci, c'est la Rédaction elle-même qui invite chacun de ses lecteurs à lui recruter des abonnements. La seule raison de cette initiative nouvelle, la voici : *L'Action catholique* veut savoir si les graves dangers nouveaux que court le monde ont éveillé chez les catholiques canadiens

> le désir de se grouper autour de la plus forte de leurs citadelles : la presse catholique (Pierre-Paul, 1933 : 4).

Le fait de placer la lutte du communisme au cœur de sa politique publicitaire témoigne de l'importance qu'on lui accorde. Il est même possible de lire l'ensemble du journal en fonction de cette idée. De multiples articles se colorent ainsi d'anticommunisme, comme « Conseils aux jeunes filles pour le mariage », un court article sur la page des enfants en date du 2 septembre 1939. On y retrouve, au conseil numéro 10 : « Mais avant tout, pour être heureuse, mari chrétien tu choisiras » (Brucker, 1939 : 7). On peut y lire, en filigrane, mari communiste tu ne choisiras pas. La politique rédactionnelle du journal est parfois beaucoup plus affirmée. À la veille de Noël de 1939, à la une, on remarque une caricature de Daladier tenant Staline et Hitler pendus entre ses doigts (voir figure 9). La légende est : « Un fidèle interprète des désirs caressés par les peuples pacifiques » (Lapalme, 1939 : 1). En cette veille de Noël, on ne souhaite rien de moins que la mort des deux dictateurs.

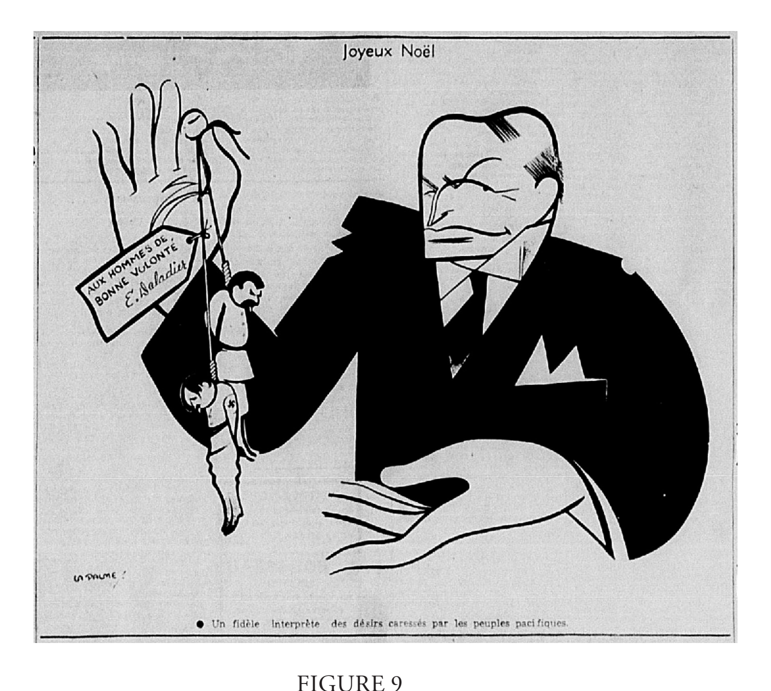


FIGURE 9

Caricature : « Joyeux Noël »,
L'Action catholique, 23 décembre 1939, p. 1.

*
* *

Le journal est, selon Alain Vaillant, « le vecteur d'une communication plurielle et polyphonique, reconstituant, dans l'espace polymorphe et instable de ses quelques pages, les conditions d'une parole dialogique » (Vaillant, 2004 : 320). Marie-Ève Thérenty (2003), pour sa part, le présente comme une « mosaïque » qui permet les frottements discursifs. Ces deux chercheurs insistent sur le caractère hétérogène du journal. Le journal ne serait pas un objet aux surfaces lisses, un objet homogène, mais un objet qui a du relief par sa polyphonie, sa polymorphie et bien entendu son appropriation par des lecteurs aux parcours multiples.

Le journal quotidien se présente comme un reflet fidèle de l'actualité, comme une totalité du monde vécu qui saurait reproduire les chocs de discours en son sein. Toutefois, dans son ouvrage *Le lieu de l'homme,* Fernand Dumont affirme que le journal ne doit pas être ramené à une simple répétition du réel, à la diffusion d'un message, et qu'il est plutôt reconstruction. Ainsi, lors de la lecture,

> c'est ma situation dans le monde qui est modifiée ; l'espace de ma vie ne sera plus tout à fait le même. Et non pas seulement parce que je détiens sur lui quelques connaissances supplémentaires : surtout parce que l'espace du journal, le monde provisoire qui y est instauré par la mise en pages, le jeu des titres, la longueur des articles se sont interposés entre moi et ma conscience géographique habituelle. De cette scission m'est advenu quelque renouvellement de mes solidarités avec l'espace (Dumont, [1968] 2005 : 77-78).

Le journal n'est pas un simple reflet du monde, puisque des choix rédactionnels ont été faits lors de sa configuration. Il proposerait plutôt un autre monde, inséré entre la conscience et le monde réel :

> Du journal du matin à la peinture, du livre à l'image filmique, l'objet culturel prend donc naissance dans une disjonction de la conscience qui peut bien en un sens ramener le monde à moi, mais qui, plus profondément, introduit en moi une fissure qui me fait naître à un autre monde et à un autre moi dont l'objet culturel est le témoignage (Dumont, [1968] 2005 : 80).

Ainsi, la lecture serait libre, participative et vivante, puisque chacun appréhende le monde du journal différemment. Michel de Certeau prétend à cet effet que « lire, c'est pérégriner dans un système imposé (celui du texte, analogue à l'ordre bâti d'une ville ou d'un supermarché) » (Certeau, 1990 : 245). Par conséquent, toute lecture modifierait son objet.

L'Action catholique prétend vouloir poser un regard catholique sur le monde, mais elle fait bien davantage. Elle crée un monde intermédiaire dans lequel la haine du communisme est omniprésente. Ainsi, le regard que les lecteurs posent sur le monde que crée le journal se porte sur un monde manichéen dans lequel la Lumière qu'est l'idéologie catholique affronte l'Ombre qu'est le communisme. Ces deux lieux tracés par les rédacteurs et collaborateurs du journal sont les seuls lieux visibles par les lecteurs, dont le parcours dans le journal est ainsi orienté.

Fernand Dumont, dans *Les idéologies,* évoque la contrainte comme une des caractéristiques de l'idéologie. Il mentionne qu'elle peut chercher à faire taire les autres paroles : « Le discours idéologique propose une norme qu'il insère dans une pratique où elle devient en quelque sorte objective, naturelle. Il y faut la contrainte. Cette norme ne s'implante pas dans un vide social: pour prendre place, elle doit masquer ou liquider d'autres paroles» (Dumont, 2008: 693). Dans *L'Action catholique,* le communisme, malgré son omniprésence, est toujours configuré comme l'Autre et mis à distance par le rire ou la peur. Jamais on ne voit le communisme «pratiqué», c'est-à-dire que jamais la guerre n'est rapportée à partir d'une grille de lecture communiste ou de témoignages de communistes. Le communiste demeure de l'ordre de l'étranger dominateur, traître, violent, révolutionnaire et athée. L'omniprésence de l'anticommunisme a pour effet d'écraser les possibles parcours de lecture en les ramenant sans cesse à la même destination, la haine du communisme et la lumière du catholicisme. Par cette présence suffocante de l'anticommunisme dans le journal, la pérégrination dans les textes, celle qu'imagine de Certeau, est ainsi réduite à sa plus simple expression. L'anticommunisme est un tel trop-plein qu'il devient parcours obligé.

BIBLIOGRAPHIE

ADLER, Alexandre (2001), *Le communisme,* Paris, Presses universitaires de France. (Coll. « Que sais-je ? ».)

ANONYME (1939a), « Menaces de sabotage des nazistes et des communistes », *L'Action catholique,* 1er septembre, p. 11.

ANONYME (1939b), « Les communistes », *L'Action catholique,* 1er septembre, p. 20.

ANONYME (1939c), « Le molosse russe se jette sur la Finlande », *L'Action catholique,* 1er décembre, p. 1.

ANONYME (1939d), « Les principaux événements de l'année 1939 », *L'Action catholique,* 30 décembre, p. 1.

ARÈS, Richard (1981), « L'évolution de l'Église au Canada français de 1940 à 1975. Survivance et déclin d'une chrétienté », dans Fernand DUMONT, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY (dir.), *Idéologies au Canada français 1940-1976,* t. III : *Les partis politiques – L'Église,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 267-297.

ARON, Raymond (2002), *Le marxisme de Marx,* Paris, Éditions de Fallois.

BITTNER (1939), « Pologne », *L'Action catholique,* 25 novembre, p. 6.

BRUCKER, P. (1939), « Conseils aux jeunes filles pour le mariage », *L'Action catholique,* 2 septembre, p. 7.

CERTEAU, Michel de (1990), *L'invention du quotidien,* t. 1 : *Arts de faire,* Paris, Gallimard. (Coll. « Folio essais ».)

CHENAUX, Philippe (2009), *L'Église catholique et le communisme en Europe (1917-1989),* Paris, Les Éditions du Cerf.

COMEAU, Robert, et Bernard DIONNE (1981), « Le Parti communiste canadien au Québec pendant la Seconde Guerre mondiale, 1939-1945 », dans Fernand DUMONT, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY (dir.), *Idéologies au Canada français 1940-1976,* t. III : *Les partis politiques – L'Église,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 5-43.

DE BONVILLE, Jean (1988), *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse,* Québec, Presses de l'Université Laval.

DUCHASTEL, Jules (1981), « Culture et contre-culture : idéologie et contre-idéologie », dans Fernand DUMONT, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY (dir.), *Idéologies au Canada français 1940-1976,* t. II : *Les mouvements sociaux – Les syndicats,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 173-218.

Dumont, Fernand ([1968] 2005), *Le lieu de l'homme,* Montréal, Bibliothèque québécoise.

Dumont, Fernand (2008), « Les idéologies », dans *Œuvres complètes de Fernand Dumont,* tome 1 : *Philosophie et sciences de la culture I,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 599-739.

Gagnon, Nicole, Jean Hamelin et Nive Voisine (1984), *Histoire du catholicisme québécois. Le XXe siècle,* Montréal, Boréal.

Hobsbawm, Eric J. (1999), *L'âge des extrêmes : histoire du court XXe siècle 1914-1991,* Bruxelles, Éditions Complexe.

Jones, Richard (1974a), *L'idéologie de* L'Action catholique *(1917-1939),* Québec, Presses de l'Université Laval.

Jones, Richard (1974b), « *L'Action catholique,* 1920-1921 », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada français 1900-1929,* Presses de l'Université Laval, p. 313-344.

Lapalme (1939), « Joyeux Noël », *L'Action catholique,* 23 décembre, p. 1.

L'Heureux, Eugène (1939), « Les relations germano-soviétiques », *L'Action catholique,* 23 août, p. 4.

L'Heureux, Eugène (1941), « Ce tournant de la guerre », *L'Action catholique,* 27 juin, p. 1.

Marquis, Dominique (2004), *Un quotidien pour l'Église.* L'Action catholique*, 1910-1940,* Montréal, Leméac.

Marx, Karl (1847), *Le manifeste du Parti communiste,* [En ligne], https://www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe18470000.htm

Paquet, L.A. (1920), « Le bolchévisme. Son but – ses ravages », *L'Action catholique,* 21 janvier, p. 3.

Pie XI (1939), « *Divini Redemptoris.* Lettre encyclique de sa sainteté le pape Pie XI. Le communisme athée », *Le Saint-Siège,* [En ligne], http://w2.vatican.va/content/pius-xi/fr/encyclicals/documents/hf_p-xi_enc_19370319_divini-redemptoris.html

Pierre-Paul (1933), « Pourquoi ce cadeau de cent abonnements nouveaux ? », *L'Action catholique,* 12 avril, p. 4.

Racine, Jacques, et Michel Stein (1978), « *L'Action catholique,* 1931 et 1938 », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada français 1930-1939,* Québec, Presses de l'Université Laval, p. 61-96.

ROY, Louis-Philippe (1936), « Trois blocs se choquent », *L'Action catholique,* 29 septembre, p. 4.

ROY, Louis-Philippe (1939a), « La guerre ? Gardons une attitude catholique », *L'Action catholique,* 1er septembre, p. 4.

ROY, Louis-Philippe (1939b), « En punition de trois paganismes », *L'Action catholique,* 7 septembre, p. 4.

ROY, Louis-Philippe (1939c), « Le plus grand péril », *L'Action catholique,* 12 octobre, p. 4.

ROY, Louis-Philippe (1939d), « La traîtrise de l'ours », *L'Action catholique,* 30 novembre, p. 4.

TEBOUL, Hervé (2004), *Marx, Engels et la question de l'individu,* Paris, Presses universitaires de France.

THÉRENTY, Marie-Ève (2003), *Mosaïques, être écrivain entre presse et roman (1829-1836),* Paris, Champion. (Coll. « Romantisme et modernité ».)

THÉRENTY, Marie-Ève, et Alain VAILLANT (dir.) (2004), *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIXe siècle,* Paris, Nouveau Monde.

VAILLANT, Alain (2004), « Le journal, creuset de l'invention poétique », dans Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIXe siècle,* Paris, Nouveau Monde, p. 317-328.

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

Karine Bissonnette enseigne le français et est candidate au doctorat en littératures de langue française à l'Université de Montréal. Membre de la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques, elle s'intéresse principalement à la poétique de l'énumération et de ses formes apparentées dans l'autobiographique français du xxie siècle.

Sarah Cameron-Pesant est membre de la Chaire de recherche du Canada sur les transformations de la communication savante et elle est détentrice d'une maîtrise en sciences de l'information de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information. Son mémoire de recherche constitue une analyse exploratoire des données d'usage de la plateforme Érudit, où elle s'est intéressée notamment aux enjeux de l'accès libre en sciences sociales et humaines. Elle a également complété une maîtrise en littératures de langue française de l'Université de Montréal, au cours de laquelle elle a réalisé une édition critique de la traduction française d'Hubert Kerssan de la *Paraphrase sur l'épitre de Paul aux Romains* d'Érasme (1526).

Myriam Côté est titulaire d'une maîtrise en littératures de langue française de l'Université de Montréal. Son projet de recherche a pour objet la presse canadienne-française du xixe siècle (*Les personnages comme maîtres d'œuvre du récit de l'actualité dans le journal* Le Fantasque *de Napoléon Aubin (1837-1845),* 2015).

Détentrice d'une maîtrise en littératures de langue française dont le mémoire est consacré à l'étude du nom propre dans l'œuvre de Suzanne Jacob (Université de Montréal, 2013), Marie-Eve Dionne s'intéresse particulièrement à la culture québécoise. C'est ce qui l'a menée à donner un cours portant sur la littérature québécoise à l'Université du troisième âge (Université de Sherbrooke) en 2017. Elle enseigne depuis quelques années la littérature au niveau collégial.

Mélanie Fournier a étudié la littérature à l'Université Paris-Sorbonne, à l'Université Paris-1 et à l'Université de Montréal. Elle a débuté un mémoire de maîtrise intitulé « Construction de l'identité noire dans les journaux et les romans canadiens-français (1850-1900) », projet pour lequel elle a reçu la bourse Georges-André-Vachon. Elle enseigne au cégep de Saint-Laurent depuis 2012.

Docteur en littératures de langue française de l'Université de Montréal, où il a aussi été chargé de cours, Alex Gagnon a complété une thèse sur l'imaginaire social et l'histoire culturelle du crime au Québec. Paru dans la collection « Socius » des Presses de l'Université de Montréal, le livre qu'il a tiré de cette thèse (*La communauté du dehors. Imaginaire social et crimes célèbres au Québec, XIX*e *– XX*e *siècle*) a remporté cinq prix, dont les Prix Gabrielle-Roy 2016 et Jean-Éthier-Blais 2017. Alex Gagnon termine actuellement un stage postdoctoral à l'UQAM et à l'Université Paris-1-Panthéon-Sorbonne. Essayiste, il a aussi publié, chez Del Busso Éditeur, un recueil d'essais sur la société et la culture contemporaines intitulé *Nouvelles obscurités. Lectures du contemporain,* récipiendaire du Prix Alphonse-Desjardins 2017.

Renaud Lamy-Beaupré est un écrivain multidisciplinaire qui travaille comme enseignant de français au secondaire. Le mémoire qu'il a déposé en 2014 à l'Université de Montréal portait entre autres sur André Béland, auteur d'*Orage sur mon corps,* qui a fait scandale au Québec en 1944. Poursuivant ses études, il a également obtenu un diplôme de 2e cycle à l'Université du Québec à Trois-Rivières en 2017. Son essai, dirigé par Priscilla Boyer, portait sur les représentations des élèves et des enseignants sur la lecture scolaire.

Gabrielle Larivière est titulaire d'une maîtrise en littératures de langue française obtenue à l'Université de Montréal en 2016. Durant ses études, elle s'est intéressée, par le biais des recherches en sociocritique des textes, à la représentation de la ville dans la littérature québécoise contemporaine. Elle poursuit présentement des études de deuxième cycle en pédagogie de l'enseignement postsecondaire et travaille comme traductrice.

Titulaire d'une maîtrise en littératures de langue française avec un mémoire portant sur deux œuvres d'Anne Hébert, Eve Léger-Bélanger poursuit ses études doctorales à l'Université de Montréal (financement FRQSC) sous la direction de Micheline Cambron (Université de Montréal) et sous la codirection de Hans-Jürgen Lüsebrink (Université de la Sarre, Allemagne). Ses recherches actuelles portent sur les représentations et les médiations de l'Allemagne dans la presse montréalaise et la littérature québécoise de l'entre-deux-guerres. Eve Léger-Bélanger est chargée de cours dans la même université. Elle est aussi assistante de recherche depuis quelques années pour le projet pluridisciplinaire « La presse montréalaise de l'entre-deux-guerres : lieu de transformation de la vie culturelle et de l'espace public ». Elle s'intéresse notamment à la littérature québécoise du XXe siècle, aux études sur la presse, aux liens entre presse et littérature, aux discours sur l'Autre et à la mémoire culturelle de l'entre-deux-guerres, sujets sur lesquels elle a écrit des articles parus ou à paraître dans *Cap-aux-Diamants, COnTEXTES, Belphégor* et dans un collectif publié chez Agone.

Cécile Morel a étudié les Lettres Modernes en France. Elle a fait une année d'échange universitaire à l'Université de Montréal, en lien avec l'Université Paris-Diderot en 2010-2011. Elle a également étudié le dessin et les arts graphiques. De retour en France elle a travaillé dans le domaine de la communication.

Docteur en études littéraires de l'Université Laval, Adrien Rannaud est chargé de cours à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Rimouski, et chercheur associé au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ). Avec le soutien financier du gouvernement du Québec, il a complété en 2017 un stage postdoctoral à l'Université de Sherbrooke sur l'histoire et la poétique de *La Revue moderne*. Il s'intéresse à la littérature québécoise, aux rapports de genre dans l'histoire littéraire, à la poétique du magazine et aux études sur la célébrité. Il a récemment dirigé le dossier « Le livre et le journal : croisements, prolongements et transformations » paru dans la revue *Mémoires du livre* en 2017. Sa thèse de doctorat, qui portait sur les écrivaines québécoises des années 1930, paraîtra prochainement aux Presses de l'Université de Montréal.

Hubert Sabino est chargé de cours, doctorant en études cinématographiques à l'Université de Montréal et auxiliaire de recherche pour le groupe de recherche « Cinéma et oralité ». Ses travaux portent notamment sur la critique cinématographique au Québec, le doublage et les ciné-clubs.

Laura Shine est titulaire d'une maîtrise en littératures de langue française de l'Université de Montréal. Ses travaux de mémoire portaient sur le repas et l'alimentation dans l'œuvre de Joris-Karl Huysmans. Elle poursuit aujourd'hui des recherches doctorales transdisciplinaires sur les discours et pratiques émergents en alimentation à l'Université Concordia, à Montréal, où elle s'intéresse tout particulièrement à l'arrivée de l'entomophagie – la consommation d'insectes – en Amérique du Nord.

TABLE DES MATIÈRES

SECTION 2
L'IDENTITÉ CANADIENNE FRANÇAISE.
QUAND LE JOURNAL FAIT CAMPAGNE

DEUXIÈME PARTIE
ENTRER EN GUERRE (1939-1940)

SECTION 1
LA GUERRE : SES EFFETS SUR LES PRATIQUES DU DISCOURS

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 2018
POUR LE COMPTE DE CODICILLE ÉDITEUR

Dépôt légal, 1er trimestre 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Les journaux québécois d'une guerre à l'autre

Deux états de la vie culturelle québécoise au XXᵉ siècle

Les journaux québécois du XXᵉ siècle sont pour la plupart de vastes cimetières discursifs qui demeurent, encore aujourd'hui, très peu explorés. L'histoire de leurs formes, des pratiques journalistiques de leurs artisans, de leur rôle dans la circulation des idées et de leur contribution à la vie culturelle reste largement à faire. C'est dans cette voie que s'engage résolument le présent ouvrage.

S'attachant à deux périodes cruciales, la sortie de la Première Guerre mondiale et l'entrée dans la Seconde, il offre une saisie de ces temps forts du siècle dernier tels qu'ils ont été médiatisés et configurés par la presse. L'analyse donne ainsi à lire et à voir deux états de la vie culturelle québécoise, marqués notamment par des sensibilités et des rapports au temps différents : à l'euphorie liée à un avenir qui, en 1918, paraît chargé de promesses semble succéder, en 1939, l'inquiétude devant un monde qui bascule.

Avec des textes de Karine Bissonnette, Micheline Cambron, Sarah Cameron-Pesant, Myriam Côté, Marie-Eve Dionne, Mélanie Fournier, Alex Gagnon, Renaud Lamy-Beaupré, Gabrielle Larivière, Eve Léger-Bélanger, Cécile Morel, Adrien Rannaud, Hubert Sabino et Laura Shine.





CODICILLE.INFO

ISBN 978-2-924446-05-8